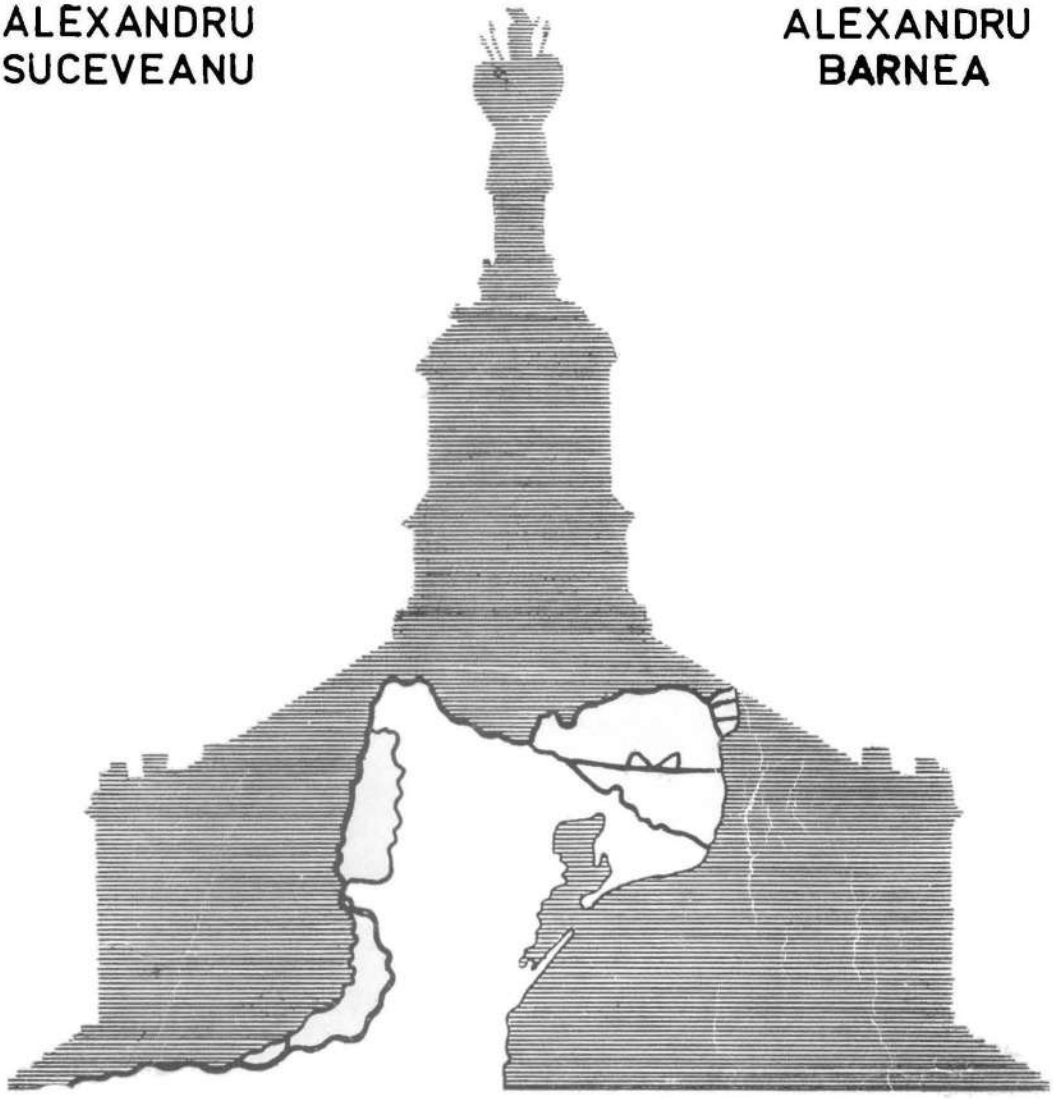
ALEXANDRU
SUCEVEANU

ALEXANDRU
BARNEA



LA DOBROUDJA ROMAINE

EDITURA ENCICLOPEDICĂ

ALEXANDRU SUCEVEANU ALEXANDRU BARNEA

LA DOBROUDJA ROMAINE

EDITURA ENCICLOPEDICĂ
BUCAREST, 1991

Traduit du roumain par MIHAI PLĂTĂREANU
Rédacteur: ELENA LAZĂR

Couverture: IULIANA BARNEA

Dessins, plans et cartes, Iuliana Barnea ; photographies des auteurs et de l'Institut d'Archéologie de Bucarest ; photographies aériennes du Musée d'Histoire de la Roumanie, Bucarest.

ISBN 973-45-1017-7

Alexandru SUCEVEANU, Alexandru BARNEA,
La Dobroudja Romaine, Bucarest, 1991

ADDENDA et CORRIGENDA

1. ADDENDA: Ce livre fut arrêté dès 1987) après la fin de sa rédaction, au but d'un contrôle idéologique) à la „ Section de Propagande du Parti Communiste Roumain" qui devait controler toute l'idéologie et premièrement la philosophie et l'histoire. Ce n'était pas du tout le seul cas.
2. CORRIGENDA: La publication de ce livre a été possible peu après la révolution anti-communiste de décembre 1989; or, en 1990-1991, la révolution de la presse écrite était une vraie explosion. Par la suite, la demande du papier laissait moins d'importance aux livres. Ce fait reel éxplique ce qu'il s'est passé avec ce livre aussi: le retard de sa publication, la qualité douteuse du papier etc. A noter, en suivant les pages:

- p.4, page de garde: „photographies…" perdues dans la typographie (peut-**ê**tre par la h**â**te d'ex**é**cuter une commande moins bien payée dans les conditions spéciales de l'époque;

- p.17, 3-e l.bas; p.295; 2-e l. bas; p.298; 1-ere l.bas; p.301
- p.40, 12-e l. bas, il s'agit de pieds et, par la suite, dans les paranthèses, de resp. 300, 600 et 710 m;
- p.77, 10-e l. haut, villae;
- p.81, 26-e l. haut: ISM V. 111 (au lieu de 11);
- p.179, 23-e l. haut: étaient;
- p.255, 3-e l. haut: littéraires;
- p.256, 19-e l.bas: identifiés;
- p.259, 20-e l.haut: Brétanion;
- p.305, n. 136, Barnea, MPR, p.156-157; n.145, Byzantina, 10, 1980,…
- p.307, n.199: A ajouter…
- p.317, n.551: IGLR, 211 = MPR, 75;
- p.318, 1-ère l. dr., Aelius Marcianus, Lucius;
- p.319: Alphenus Argnotus: a éliminer; Antonius Claudius,…94, 101;
- p.320: Auxonius;
- p.326: iugerum: 40, 75, 77, 78: (à éliminer iugum, 40);
- p.331: Saraiu.

Al. B.

TABLE DES MATIERES

Avant-propos (Al. Suceveanu) 7
Abréviations 13

Chapitre premier. LE CADRE GÉOGRAPHIQUE (Al. Suceveanu) 19

Chapitre II. LA DOBROUDJA AUX Ier–IIIe SIÈCLES n.è. (Al. Suceveanu) 22

A. L'histoire 22
B. L'organisation administrative 35
C. L'organisation militaire 56
D. L'économie et les classes sociales 72
E. La culture 116

Chapitre III. LA DOBROUDJA AUX IVe–VIIe SIÉCLES n.è. (Al. Barnea) 154

A. L'histoire 154
B. L'organisation administrative 178
C. L'organisation militaire 209
D. L'économie et les classes sociales 221
E. La culture 267

Chapitre IV. LE ROLE DE LA DOBROUDJA DANS L'HISTOIRE DES ROUMAINS ET DU SUD-EST DE L'EUROPE AL. Barnea) 298

Index alphabétique 318

AVANT - PROPOS

Si l'on pense aux nombreux ouvrages consacrés à la vie de ce coin de notre pays pendant l'Antiquité, d'abord par Grigore Tocilescu, ensuite par Vasile Pârvan et Radu Vulpe, aux excellents chapitres dédiés à l'histoire de la Dobroudja par Emil Condurachi, Dionisie M. Pippidi, Gheorghe Ştefan et Ion Barnea dans l'*Histoire de la Roumanie*, publiée en 1960 et, surtout, au IIe volume de la suite intitulée *De l'histoire de la Dobroudja* (R. Vulpe et I. Barnea), sans parler des synthèses portant sur l'armée romaine en Dobroudja (Andrei Aricescu), sur la vie économique de la contrée (le signataire de ces lignes) ou sur la vie rurale en général (Victor Heinrich Baumann), ainsi que des recueils d'inscriptions dûs successivement à Emilian Popescu, Emilia Doruţiu-Boilă, D. M. Pippidi et, très récemment, à Iorgu Stoian et sans oublier non plus toute une série de monographies à caractère local, comme celles concernant la ville de *Tropaeum Traiani* (I. Barnea et collaborateurs), les thermes romains d'Histria (Al. Suceveanu et collaborateurs) ou la nécropole romano-byzantine de Callatis (Constantin Preda), l'utilité du présent volume pourrait être mise en doute. Si, d'autre part, on tient compte du fait que plus de 60 années se sont écoulées depuis la parution du dernier ouvrage de vulgarisation sur ce thème (V. Pârvan, *Les commencements de la vie romaine aux bouches du Danube*, Bucarest, 1923) et que les grandes mutations politiques, économiques et sociales intervenues depuis lors ont accru non seulement la soif d'information, mais aussi les connaissances des générations plus jeunes, la proposition qui nous a été faite par les « Éditions Encyclopédiques» d'écrire un livre sur la Dobroudja romaine nous semble fort opportune. D'autant plus que, par contraste avec la réserve généralement manifestée par les historiens et les archéologues lorsqu'il s'agit d'écrire des ouvrages de vulgarisation, réserve jusqu'à un point justifiée par la modicité et la perpétuelle réinterprétation des documents, autrement dit par un profond respect du lecteur (il est bien significatif, à ce propos, que le grand savant Radu Vulpe se contenta, en 1975, de mettre, par des notes, à jour le texte de l'œuvre déjà citée de Vasile Pârvan), plusieurs ouvrages ont, ces derniers temps ,été publiés à l'étranger, dont les auteurs insuffisamment familiarisés avec le thème ou renonçant délibérément aux principes de la recherche scientifique, ont mis en circulation une série d'idées contraires à la vérité historique. C'est donc sous une forme accessible et en faisant de nombreuses références à l'Antiquité romaine en général, que le présent ouvrage se propose de mettre en évidence le phénomène de la symbiose daco-romaine et le rôle joué par la Dobroudja dans le processus de cristallisation de l'ethnie roumaine. Le livre a été conçu et écrit à l'intention du grand public sans pour autant renoncer aux coordonnées de la méthode d'investigation historique ou à ses modalités d'expression spécifiques (appareil critique avec les opinions controversées, citations de sources antiques, planches, cartes et indices).

Dans cette entreprise, les auteurs ont rencontré une série de difficultés, inhérentes, comme on le verra, à tout livre de vulgarisation scientifique. Il est bon que le lecteur en soit, dès maintenant, averti.

Il s'agit tout d'abord de l'individualité même de la Dobroudja du point de vue historique et géographique. Foyer de civilisation préhistorique et, ensuite, géto-dace, le territoire situé entre le Danube et la mer Noire fut, dès le Ier siècle n.è., englobé dans la province romaine de Mésie Inférieure, limitée au nord par le Danube, à l'est par la mer Noire, au sud par les Balkans et à l'ouest par la rivière Ţibriţa. Traiter séparément la Dobroudja aux Ier—IIIe siècles n.è., lorsqu'elle faisait partie de ladite province pourrait — en dépit des nombreux ouvrages susmentionnés — être considéré comme une erreur si l'on ne tenait pas compte de la constitution, dès la fin du IIIe siècle n.è., de la province de *Scythia Minor* dont les limites correspondent à peu près à celles de la Dobroudja actuelle et du fait que les documents grecs mêmes l'appellaient *Scythia*, certes, par suite de l'infiltration, dès le IVe siècle av.n.è., de certaines tribus scythiques dans la région. À partir du IVe siècle n.è., la Dobroudja, devenue Scythia Minor, recouvra son individualité historique et géographique qu'elle conserva aussi bien après la perte du contrôle romano-byzantin au VIIe siècle et jusqu'au rétablissement de celui-ci aux Xe—XIIe siècles que, surtout, du temps du prince Mircea le Vieux, pour être définitivement réunie, en 1877, au territoire auquel elle a depuis toujours appartenu.

C'est également à la période des Ier—IIIe siècles n.è. que se rattache une deuxième difficulté dans l'établissement de l'économie de l'ouvrage. En effet, si au IVe siècle n.è. la Dobroudja entrait définitivement et avec toutes les conséquences connues, dans la sphère d'influence de Constantinople, ce qui entraîna l'unification des statuts de toutes les villes — officiellement latinophones, en fait grécophones, civiles, mais aussi militaires — la contrée située entre le Danube et la mer présentait, par contre, aux Ier—IIIe siècles de notre ère, un contraste frappant entre les vieilles villes de la côte, naturellement grécophones et, du moins au début essentiellement civiles, et les villes romaines établies sur le Danube, évidemment latinophones et ayant une origine incontestablement militaire. Nous avons, de ce fait, estimé qu'il était préférable de traiter tous les problèmes ayant trait aux Ier—IIIe siècles n.è. distinctement pour les villes grecques et romaines. Le lecteur aura ainsi la possibilité de suivre le processus de militarisation des villes grecques, le littoral étant, par suite des nombreux raids maritimes des peuples migrateurs, devenu une partie intégrante de la frontière provinciale *(limes)* et, en même temps, le processus d'hélénisation des villes du Danube dû notamment aux nombreux marchands orientaux, c'est-à-dire le début du processus d'unification administrative, militaire, socio-économique et, bien sûr, culturelle. Car, en dépit des difficultés qu'on éprouve à suivre parallèllement les deux zones, difficultés partiellement écartées par les considérations finales de chaque chapitre, la distinction susmentionnée doit être maintenue tant que la ligne de démarcation entre les zones orientale et occidentale de l'Empire romain passe par la Dobroudja. Il résulte donc que la difficulté dont nous parlions découle de l'originalité même de la région, qui ne semble pas avoir toujours été bien comprise.

La troisième question que nous aimerions préciser est celle de la succession des sous-chapitres dans les deux chapitres principaux. On s'aperçoit, en consultant la table des matières, que tant pour la période des Ier—IIIe siècles n.è. (dite du Principat) que pour celle des IVe—VIIe siècles n.è. (le Dominat), les événements historiques sont présentés avant l'organisation administrative et militaire et avant la vie économique, sociale et culturelle. Le lecteur pourrait, de nos jours, être surpris par cette succession, les événements historiques — considérés, à juste

titre, comme une conséquence des phénomènes économiques et sociaux — étant dans les ouvrages récents évoqués à la fin. Si nous avons quand même maintenu l'ordre traditionnel, c'est parce que les auteurs ont déjà écrit une *Vie économique de la Dobroudja* (celle ayant trait aux Ier—IIIe siècles n.è., rédigée par nous-même a été publiée dès 1977 et celle concernant les IVe—VIIe siècles n.è. a été achevée par Al. Barnea en 1983), ce qui rend sans objet tout éventuel reproche de ne pas avoir tenu compte de l'ordre logique des phénomènes. La présentation préalable des événements historiques n'aurait par conséquent, à nos yeux, et ceci nous amène au deuxième argument, que la valeur d'un paradigme pouvant englober les phénomènes sociaux, économiques et culturels dans toute leur complexité. En troisième lieu, il ne faut pas oublier qu'ayant fait, sept siècles durant, partie intégrante de l'Empire romain, la Dobroudja a été le théâtre d'événements qui ne trouvent pas toujours leur explication dans ses réalités économiques, mais dans celles, beaucoup plus complexes, de la formation étatique dont elle faisait partie. Le lecteur voudra bien être d'accord avec nous pour prêter la même valeur paradigmatique aux sous-chapitres consacrés aux structures administratives et militaires représentant les résultats directs de l'impact romain. Nuisible, au départ, cet impact se trouvera à l'origine du nouvel ordre romain, à l'abri duquel la cellule rurale géto-dace qui existait avant lui et qui lui a survécu, recevra le sceau de la romanité et donnera, ensuite, naissance à la nouvelle ethnie daco-romaine, base ethnogénétique du peuple roumain. Le processus de romanisation des autochtones géto-daces de la Dobroudja, qui devint un foyer essentiel pour la poursuite du phénomène chez la population vivant au nord du fleuve, après l'abandon officiel de la Dacie, et l'un des berceaux du peuple roumain constituera, bien entendu, le fil rouge du présent ouvrage, fil dont le bout serait difficile à saisir sans les paragraphes du début des chapitres II et III.

Quelques mots enfin sur le ton adopté par cet ouvrage. Nous avons évoqué plus haut certaines tendances nuisibles qui se sont manifestées, au sujet de la Dobroudja romaine, dans quelques ouvrages historiques étrangers. Qu'il nous soit permis de concentrer à ce propos, notre attention sur les opinions formulées par deux auteurs, le premier étant le réputé historien et archéologue bulgare, Velizar Velkov, et le deuxième un chercheur anglais, Andrew G. Poulter.

V. Velkov, signe dans une *Histoire de la Dobroudja*, parue en 1984, à Sofia, les chapitres III et IV, c'est-à-dire exactement ceux qui correspondent à la période couverte par notre ouvrage. Sans égard pour le manque d'information dont l'auteur fait preuve — en contraste avec les auteurs des premiers chapitres — et qui justifie partiellement certaines omissions, inadvertances, voire erreurs, surprenantes de la part d'un érudit comme lui, analysons, malheureusement sur la base du résumé seulement (p. 192—193), ce qui ne veut pas dire de façon superficielle, les idées fondamentales du livre. Nous apprenons ainsi tout d'abord que les Gètes ont opposé une résistence opiniâtre aux conquérants romains, qui les ont écrasés au prix de durs combats, celle-ci étant l'une des raisons de l'annexion tardive, intervenue seulement vers la fin du Ier siècle et le début du IIe siècle n.è. de la Dobroudja au système provincial romain. La population autochtone (thracique et non pas gétique) a conservé son caractère ethnique en dépit du processus de romanisation qui n'a pas eu — selon l'auteur bulgare — une trop grande ampleur à cause du nombre réduit des villes de type romain, ainsi que des nombreux colons orientaux et balkaniques. La restauration accomplie sous Dioclétien et Constantin a renforcé la frontière danubienne à l'abri de laquelle se développa notamment une intense vie religieuse, mais les invasions du Ve siécle provoquèrent d'amples mutations ethniques, les autochtones raréfiés et de toute façon hétéroclites faisant toujours davantage place à des enclaves « barbares» (Carpes, Goths, Huns, Sarmates, Slaves,

Koutrigures, etc.). La vieille culture (romaine?) disparut en se barbarisant graduellement (à l'exception des monuments religieux et des fortifications urbaines), de telle manière que l'installation des Protobulgares en Dobroudja s'effectua — suivant le même auteur — dans une zone complètement dépersonnalisée du point de vue ethnique.

Sachant à quoi s'en tenir, le lecteur de bonne foi pourra se rendre compte en parcourant notre livre que l'action militaire romaine en Dobroudja, n'a pas été aussi sanglante qu'on voudrait le faire croire, aucun affrontement important n'ayant, de toute façon, plus été signalé après la campagne de Crassus de 29/28 av.n.è; que l'annexion de la Dobroudja n'a pas été si tardive, puisqu'elle eut lieu du temps de Vespasien au plus tard — un contrôle romain existait, en tout cas, dans la zone dès l'époque d'Auguste —; que le processus de romanisation n'a nullement été limité, puisque la culture romaine a pénétré dans les plus humbles villages de la région; que le nombre des villes romaines n'a pas été si réduit, à moins d'oublier les deux municipes, de Troesmis et de Tropaeum Traiani, auxquels il convient d'ajouter maintenant Noviodunum et, enfin, que les éléments colonisés, fussent-ils d'origine orientale ou balkanique, n'ont pas moins contribué — de par leur statut social même — à la profonde et irréversible romanisation des Gètes qui constituaient la population majoritaire de la Dobroudja par rapport à laquelle les Thraces du sud (Bessi, Lai) font tout au plus figure de groupes minoritaires. À quel point les considérations de Velkov sur la physionomie ethnique de la Dobroudja, aux IVe—VIIe siècles, sont-elles déprourvues de tout fondement documentaire et, en fin de compte de logique, à peine est-il besoin de le souligner. Le recul présumé du Ve siècle — pierre angulaire de la théorie susmentionnée — ne peut plus être invoqué, comme on le verra bien, à la lumière des nouvelles fouilles, qui témoignent, au contraire, que la Dobroudja était au VIe siècle une province profondément romanisée et densement habitée par une population où l'on rencontrait rarement des éléments allogènes. Et, de toute façon, ce n'est pas à ces éléments que l'on pourrait attribuer — en citant le savant bulgare — la construction des forteresses urbaines et, encore moins, des édifices religieux! Les Protobulgares n'ont donc pas pénétré dans un *vacuum* ethnique, comme semble le souhaiter, faute de le prouver, l'auteur dont nous parlons, la population romane urbaine menacée par eux ayant cherché refuge dans les agglomérations rurales, ainsi que le révèlent les témoignages toujours plus nombreux dont nous disposons à présent. Encore faut-il se demander — la question dépasse, il est vrai, le cadre chronologique de cet ouvrage — dans quelle mesure les Protobulgares se sont réellement établis en Dobroudja, puisqu'ils n'y ont laissé la moindre trace. La « Reconquista» byzantine du Xe siècle et la création du thème Paristrion semblent avoir revitalisé précisément le fonds ethnique roman qui devait, en dépit des longs siècles d'occupation ottomane, survivre jusqu'aux temps modernes.

L'émule de Velkov, A. G. Poulter, semble bien — le cas n'est pas rare — avoir surpassé son maître. Auteur d'une série d'articles destinés à fournir, un beau jour, la substance d'une histoire de la Mésie Inférieure *(Rural Communities (vici and komai) and their Role in the Organization of the Limes of Moesia Inferior,* dans *Papers presented to the 12 th International Congress of Roman Frontier Studies (British Archaeological Reports,* 71, III, 1980), p. 729—744; *The End of Scythia Minor: the Archaeological Evidence,* dans *Byzantium and the Classical Tradition. University of Birmingham — Thirteenth Spring Symposium of Byzantine Studies 1979,* Birmingham, 1981, p. 198—204; *Town and Country in Moesia Inferior,* dans *Ancient Bulgaria. Papers presented to the International Symposium on the Ancient History and Archaeology of Bulgaria, University of Nottingham 1981,* 2, Nottingham, 1983, p. 74—118; *The Lower Moesian Limes and the Dacian Wars of Trajan,* dans

Studien zu den Militärgrenzen Roms III, 13 internationaler Limeskongress, Aalen, 1982, Stuttgart, 1986, p. 519—528), le jeune chercheur anglais a, d'une part, réussi à nous convaincre que la langue de Cicéron garde pour lui encore bien des secrets, sans parler de la langue grecque et, d'autre part, qu'il est assez malhabile lorsqu'il adopte, sans les citer, des idées qui ne lui appartiennent pas, lorsqu'il en attribue la paternité à d'autres auteurs que ceux qui les ont émises ou quand il élimine tout simplement, de façon arbitraire, les documents qui ne lui conviennent pas.

C'est en faisant la preuve de ces « qualités» que Poulter nous offre une variante quelque peu différente et considérablement enrichie des thèses de Velkov.

Ainsi donc, en reprenant l'ordre chronologique des événements, précisons, dès le début, que Poulter n'accepte, lui non plus, l'intégration de la Dobroudja au système provincial romain du temps de Vespasien. Il ignore ainsi, sciemment ou non, les preuves de l'existence, dès l'époque des Flaviens, de garnisons de troupes auxiliaires à Durostorum (cohors II Flavia Brittonum), à Altinum ou Sucidava (cohors II Gallorum), à Carsium (une ala ou une cohorte, avant l'ala II Hispanorum et Aravacorum), à Arrubium (l'ala I Vespasiana Dardanorum), à Troesmis (l'ala I Pannoniorum) et, très probablement, à Salsovia (peut-être l'une des cohortes Gallorum), sans parler de l'inscription d'Aegyssus, dédiée à l'empereur Titus, éliminée de la discussion parce que le monument a disparu (?!). Il ne reste plus qu'à se demander comment la station fluviale de Noviodunum, la seule acceptée par Poulter, a-t-elle, dès cette époque, pu functionner au milieu d'une zone de plusieurs milliers de kilomètres carrés, qui n'était défendue par aucune autre troupe romaine?

Et ceci indépendamment du fait que toute la problématique de l'annexion de la Dobroudja par les Romains, traitée par nous dès 1971 et adoptée depuis lors par plus d'un chercheur authentique, échappe entièrement à l'auteur anglais. Une fois éliminée cette profonde source de romanisation que fut, de toute évidence, l'armée romaine présente dans la Dobroudja de Vespasien à Trajan, Poulter se penche sur l'élément autochtone, qu'il voit raréfié, inconsistant et se trouvant encore dans la phase de transhumance (et c'est sans doute ainsi que devaient se présenter à ses yeux, les choses dès lors que les tribus mentionnées par Ptolémée ne sont évoquées que partiellement et que l'on ne retient des témoignages d'Ovide que l'insécurité provoquée par les attaques des Gètes), situation qui a obligé les Romains à créer de nouveaux villages *(vici)* pour assurer l'approvisionnement de la frontière *(limes)*. Sans parler du fait que la plupart des *vici* se trouvent le long du littoral — là où on ne nous parle pas d'une ligne de défense — et quelques-uns seulement à proximité du Danube, nous nous demandons pourquoi une telle innovation aurait été nécessaire précisément en Dobroudja et non pas tout au long du limes rhénodanubien? Ne serait-ce pas plus logique d'admettre qu'à côté des villages portant des noms romains (peut-être depuis les premiers colons), la Dobroudja a connu une intense vie rurale préromaine, ainsi que le confirment les villages de *Buteridava, Scenope(n)sis, Verg[ob]rittiani* (et non pas *Verő[br?]ittiani, Sc[apt]ia* (et non pas *Scaptia), Turris Muca[poris?] Amlaidina, Asbolodina, Kei, Sardes*, sans omettre non plus, comme le fait Poulter, *Arcidava?* La chose ne doit pas nous surprendre dès lors que son « intransigeance» antigète va encore plus loin lorsqu'il supprime la preuve la plus claire de la dualité d'habitation dans la zone du Bas-Danube, celle de Troesmis (d'une part les baraques — *canabae* —, d'autre part la cité gétique — *civitas Troesmensium)* judicieusement établie, dès 1953, par R. Vulpe, sur la base de l'inscription honorifique de 159 n.è., érigée par L. Licin(ius), Cleme(n)[s], *q(uin) q(uennalis)* [*c]anab(ensium)* (= quinquennal dans les *canabae) et dec(urio) Troesm(ensium)* (= et, en même temps, décurion des habitants de la ville gétique de Troesmis) et lorsqu'il affirme, ni plus ni moins, que le sénat des *canabae* se serait nommé *ordo Troesmensium*, d'où l'on pourrait conclure qu'il s'agissait d'une

seule et même unité administrative et que, par conséquent, une cité gétique n'aurait pas existé. On ne peut certainement pas exiger d'un tel « chercheur» de savoir que la dualité en question a été théoriquement démontrée, dès 1926, par le savant allemand O. Bohn, qu'elle a pu être vérifiée tout au long de l'artère danubienne, ainsi que le prouvent les recherches plus anciennes ou plus récentes et qu'elle est confirmée de façon péremptoire par l'inscription citée. S'il se fût penché avec plus d'attention sur la même inscription, il aurait vu que le sénat des *canabae* était nommé *curia*, la distinction entre le sénat des *canabae (curia)* et celui de Troesmis *(ordo)* s'étant d'ailleurs maintenue dans tout le lot épigraphique troesméen.

Enfin, en faisant un saut par-dessus les siècles (pour ma part je n'ai osé faire un tel saut qu'après plus d'une décennie de recherches sur place et non pas après une ou plusieurs visites en Dobroudja), Poulter expédie tout aussi promptement la question de la fin de la domination romano-byzantine en Dobroudja qu'il place à l'époque de Héraclius au plus tard. En réalité, les choses sont, comme on le verra, beaucoup plus compliquées, mais pour l'instant qu'il nous soit permis de noter la manière superficielle dont fut examiné notre rapport sur les fouilles effectuées en 1971 à Histria (rédigé de concert avec C. Scorpan) dans lequel nous précisions clairement qu'au-dessus d'un niveau daté entre 560—591/2 n.è., il y avait deux autres niveaux d'habitation et non pas un seul (celui des huttes), la méconnaissance des importantes contributions numismatiques de Gh. Poenaru Bordea (qui font aussi état de monnaies frappées sous l'empereur Constantin IV Pogonat, totalement ignorées par Poulter), enfin les maladroites tentatives de mystification visibles sur la carte qu'il a annexée notamment dans le cas de Sacidava et d'Histria

Au terme de cette longue, mais peut-être pas inutile digression — ne serait-ce que pour avertir le lecteur du danger des possibles dénaturations historiques —il est clair que le but le plus instamment poursuivi par ledit professeur et son élève — est celui d'infirmer toutes les preuves attestant l'existence des Gètes dobroudjans, de retarder le plus possible et de minimiser le processus de romanisation, de faire croire à l'existence d'une population dépersonnalisée du point de vue ethnique et, enfin, de précipiter le retrait de l'administration romano-byzantine de la Dobroudja, pour faire place nette aux Protobulgares. Et si le savant bulgare Velkov nous a jadis offert des pages d'une haute tenue scientifique, nous devons avouer que les « démonstrations» de Poulter constituent pour nous une source réelle d'inquiétude dans l'éventualité de la publication d'une histoire de la Mésie Inférieure et des provinces dioclétiannées qui se sont succédé sur son territoire.

De pareilles théories trouveront bientôt une riposte adéquate dans l'une de nos publications scientifiques et nous serions heureux de voir une partie au moins de nos lecteurs suivre ce débat. Quant à ce livre, il ne se propose pas de commenter plus amplement, à des fins polémiques, les théories de cette espèce. En formulant des opinions véridiques ou tout au moins vraisemblables, nous espérons faciliter au lecteur de bonne foi — auquel nous nous adressons en premier lieu — le contact avec les réalités historiques de la Dobroudja pendant les sept premiers siècles de notre ère, étant persuadés que la vocation de l'historien est de servir, en toute circonstance, la vérité.

Dans quelle mesure aurons-nous réussi à la faire, c'est à nos lecteurs d'aujourd'hui et de demain d'en juger. En attendant leur verdict, les auteurs tiennent à exprimer leur gratitude à la direction des Éditions Encyclopédiques pour l'initiative qu'elle a eue de faire publier cet ouvrage et pour les efforts consentis à cette fin, au dr. Constantin Preda et au dr. Gheorghe Poenaru Bordea pour leurs observations et, enfin, mais pas en dernier lieu, à Iuliana Barnea à qui nous devons l'illustration du présent volume.

ALEXANDRU SUCEVEANU

Bucarest, le 14 janvier 1987

AARMSI	= *Analele Academiei Române, Memoriile Secției Istorice* (Bucarest).
Accame, *Dominio*	= S. Accame, *Il dominio romano in Grecia dalla guerra acaica ad Augusto*, Rome, 1946.
A. Arh.	= *Arta și Arheologia* (Iași).
AEM	= *Archäologisch-Epigraphische Mitteilungen aus Österreich* (Vienne).
Alexandrescu, *Necropola*	= P. Alexandrescu, *Necropola tumulară* dans *Histria. Monografie arheologică*, II, Bucarest, 1966 (sous la rédaction de l'académicien Em. Condurachi).
AMN	= *Acta Musei Napocensis* (Cluj-Napoca).
An. Dobr.	= *Analele Dobrogei* (Constanța).
Aricescu, *Armata*	= A. Aricescu, *Armata în Dobrogea romană*, Bucarest, 1977.
Arh. Mold.	= *Arheologia Moldovei* (Iași).
AUB Ist.	= *Analele Universității București, Seria Științe Sociale*. Istorie.
AUI	= *Analele Universității « Al. I. Cuza»* (Iași).
Barnea, ACR	= I. Barnea, *Arta creștină în România*, vol. I, Bucarest, 1979.
Barnea, DID	= I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, II, Bucarest, 1968, p. 367—556.
Barnea, MPR	= I. Barnea, *Les monuments paléochrétiens de Roumanie*, Cité du Vatican, 1977.
Barnea, *Rumänien*	= I. Barnea, *Rumänien von der Aufgabe Dakiens (271 n. Chr.) bis ins 10. Jahrhundert*, dans *Handbuch der Europäischen Wirtschafts und Sozialgeschichte*, Bd. 2, Stuttgart, 1980.
Baumann, *Ferma*	= V. H. Baumann, *Ferma romană din Dobrogea*, Tulcea, 1983.
B(C)MI	= *Buletinul (Comisiunii) Monumentelor Istorice* (Bucarest).
BÉ	= Bulletin Epigraphique (rubrique de la RÉG, tenue par Jeanne et L. Robert).
Beneš, *Auxilia*	= J. Beneš, *Auxilia Romana in Moesia atque in Dacia*, Prague, 1978.
Bengtson, *Grundriss*	= H. Bengtson, *Grundriss der römischen Geschichte mit Quellenkunde*, Munich, 1967.
Beșevliev, SSIB	= V. Beșevliev, *Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*, Berlin, 1964.
BOR	= *Biserica Ortodoxă Română* (Bucarest).
Bordenache, *Sculture*	= Gabriella Bordenache, *Sculture greche e romane nel Museo Nazionale di Antichità di Bucarest* I, Bucarest, 1969.
Botzan, *Apele*	= M. Botzan, *Apele în viața poporului român*, Bucarest, 1984.
BSH	= *Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine* (Bucarest).
BSNR	= *Buletinul Societății Numismatice Române* (Bucarest).
Bucovală, *Sticlă*	= M. Bucovală, *Vase antice de sticlă la Tomis*, Constanța, 1968.
Byzantina	= *Byzantina* (Thessalonique).
BZ	= *Byzantinische Zeitschrift* (Munich).
CIL	= Th. Mommsen, O. Hirschfeld, A. von Domaszewski, *Corpus Inscriptionum Latinarum*, III, Berlin, 1873—1902.
CNA	= *Cronica Numismatică și Arheologică*. (Bucarest).
Danov, PE	= Chr. M. Danov, *Pontos Euxeinos*, dans RE, *Supplementband*, IX, 1962, col. 866—1176.
Deltion	= *Deltion tis Christianikis Arheologikis Eterias* (Athènes).
DEMS	= *Demosieumata tis Eterias Makedonikon Spoudon* (Thessalonique).
Dinogetia, I	= *Dinogetia*, I, *Așezarea feudală timpurie de la Bisericuța-Garvăn* par Gh. Ștefan, I. Barnea, M. Comșa, E. Comșa, Bucarest, 1967.
DIVR	= *Dicționar de istorie veche a României*, Bucarest, 1976.

DOC = *Dumbarton Oaks Collection.*
DOP = *Dumbarton Oaks Papers.*
DOS = *Dumbarton Oaks Studies.*
Duncan-Jones, *Economy* = R. Duncan-Jones, *The Economy of the Roman Empire. Quantitative Studies*, Cambridge, 1974.
FHDR = *Fontes Historiae Daco-Romanae*, I—II, Bucarest, 1964—1970.
Filow, *Legionen* = B. Filow, *Die Legionen der Provinz Moesia*, Leipzig, 1906.
Fitz, Statthalter = J. Fitz, *Die Laufbahn der Statthalter in der römischen Provinz Moesia Inferior*, Weimar, 1966.
Florescu, *Monumentul* = F. B. Florescu, *Monumentul de la Adamclisi — Tropaeum Traiani*, Bucarest, 1961, IIe éd.
Florescu, *Capidava* = Gr. Florescu et coll., *Capidava. Monografie arheologică*, I, Bucarest, 1958.
Fluss, *Moesia* = M. Fluss, *Moesia*, dans RE, XV, 1932, col. 2350—2412.
Forni, *Limes* = G. Forni, *Limes*, extrait du *Dizionario Epigrafico di Antichità Romane* (fondé par. E. De Ruggiero), IV, 34—40, Rome, 1959 —1962.
Gagé, *Classes sociales* = J. Gagé, *Les classes sociales dans l'Empire Romain*, Paris, 1964.
Gerov, *Besitz* = B. Gerov, *Der Besitz am Grund und Boden im römischen Thrakien und Moesien*, dans *Annuaire de l'Université de Sofia. Faculté des Lettres Classiques et Modernes*, Sofia, 1980 (en langue bulgare, avec un résumé en allemand).
Giacchero, *Edictum* = M. Giacchero, *Edictum Diocletiani et Collegarum de pretiis rerum venalium, in integrum fere restitutum e Latinis Graecisque fragmenta*, I *(Edictum)*, II *(Imagines)*, Gènes, 1974.
Gren, *Ostbalkan* = E. Gren, *Kleinasien und der Ostbalkan in der wirtschaftlichen Entwicklung der römischen Kaiserzeit*, Uppsala, 1941.
Grosse, RM = R. Grosse, *Römische Militärgeschichte von Gallienus bis zum Beginn der Byzantinischen Themenverfassung*, Berlin, 1920.
Hampartumian, CCET = N. Hampartumian, *Corpus cultus equitis Thracii*, IV, *Moesia Inferior (Romanian Section) and Dacia*, Leiden, 1979.
Handwerk = *Das Handwerk in vor-und frühgeschichtlicher Zeit*, Göttingen, 1981.
Hayes, *Pottery* = J. W. Hayes, *Late Roman Pottery*, Londres, 1972.
Heichelheim, AEH = F. M. Heichelheim, *An Ancient Economic History*, vol. III, Leyden, 1970.
Histria, I = Em. Condurachi et coll., *Histria. Monografie arheologică*, I, Bucarest, 1954.
Hoffmann, SRB = D. Hoffmann, *Das spätrömische Bewegungsheer*, vol. I et II, Düsseldorf, 1970.
IBAI = *Izvestija na Bălgarskija Arheologiceski Institut* (Sofia).
Iconomu, *Opaițe* = C. Iconomu, *Opaițe greco-romane*, Constanța, 1967.
IGB = G. Mihailov, *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae*, I—IV, Sofia, 1956—1970.
IGLR = *Inscripțiile grecești și latine din secolele IV—XIII descoperite în România*, recueillies, traduites en roumain, accompagnées d'indices et commentées par Emilian Popescu, Bucarest, 1976.
IGR = R. Cagnat, J. Toutain, G. Lafaye, *Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes*, I, Paris, 1901.
ILS = H. Dessau, *Inscriptiones Latinae Selectae*, I—III, Berlin 1892—1916.
IR = *Istoria României*, I, Bucarest, 1960 (collectif coordonné par C. Daicoviciu, Em. Condurachi, I. Nestor et Gh. Ștefan).
Irimia, *Bronzuri* = M. Irimia, *Bronzuri figurate*, Constanța, 1966.
Isings, *Glass* = Classina Isings, *Glass from dated Finds*, Groningen — Djakarta, 1957.
ISM, I = D. M. Pippidi, *Inscriptiones Scythiae Minoris*. I. *Inscriptiones Histriae et viciniae*, Bucarest, 1983.
ISM, II = I. Stoian, *Inscriptiones Scythiae Minoris*. II. *Tomis et territorium*, Bucarest, 1987.
ISM, V = Emilia Doruțiu-Boilă, *Inscriptiones Scythiae Minoris*. V, *Capidava — Troesmis — Noviodunum*, Bucarest, 1980.
IVAD = *Izvestija na Varneskoto arheologicesko Drujestvo* (Varna).
JÖAI = *Jahreshefte des österreichischen archäologischen Instituts* (Vienne).
Jones, LRE = A. H. M. Jones, *The Later Roman Empire 284—602*, vol. I—III, Oxford, 1964.
JRS = *Journal of Roman Studies* (Londres).

Kovrig, *Fibeln* = Ilona Kovrig, *Die Hauptlypen der kaiserzeitlichen Fibeln in Pannonien*, dans *Dissertationes Pannonicae*, II, 4, Budapest, 1937.

Ktema = *Ktema. Civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques* (Strasbourg).

De Laet, *Portorium* = S. J. De Laet, *Portorium, Étude sur l'organisation douanière chez les Romains, surtout à l'époque du Haut-Empire*, Bruges, 1949.

Limes IX = *Actes du IXe Congrès international d'études sur les frontières romaines*, Mamaia, 1972. Bucarest-Vienne, 1974.

Mac Mullen, *Soldier* = R. Mac Mullen, *Soldier and Civilian in the Late Roman Empire*, Cambridge — Massachusetts, 1967.

Magie, *Asia Minor* = D. Magie, *Roman Rule in Asia Minor to the End of the third Century after Christ*, Princeton — New Jersey, 1950.

Marquardt, OER = J. Marquardt, *Organisation de l'Empire Romain*, I—II, Paris, 1889 (trad. française).

Marquardt, OF = J. Marquardt, *L'organisation financière chez les Romains*, Paris, 1888 (trad. française).

De Martino, *Costituzione* = Fr. De Martino, *Storia della Costituzione Romana*, I—V, Napoli, 1972—1975, IIe éd.

Materiale = *Materiale şi Cercetări Arheologice* (Bucarest).

ND = *Notitia Dignitatum*.

NEH = *Nouvelles études d'Histoire*, Bucarest.

NMESM = Collectif, *Noi monumente epigrafice din Scythia Minor*, Constanţa, 1964.

Nubar, *Histria* = H. Nubar, *Descoperirile monetare 1914—1970* (en collaboration avec C. Preda) dans *Histria*, III, Bucarest, 1973, (sous la rédaction de D. M. Pippidi).

OGIS = W. Dittenberger, *Orientis Graeci Inscriptiones Selectae*, I—II, Leipzig, 1903—1905.

Ostrogorsky, HEB = G. Ostrogorsky, *Histoire de l'État Byzantin*, Paris, 1956.

Pârvan, *Salsovia* = V. Pârvan, *Salsovia*, Bucarest, 1906.

Pârvan, *Contribuţii* = V. Pârvan, *Contribuţii epigrafice la istoria creştinismului daco-roman*, Bucarest, 1911.

Pârvan, *Scythia Minor* = V. Pârvan, *Descoperiri nouă în Scythia Minor* (AARMSI, II, 1913, 35).

Pârvan, *Ulmetum* = V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, I—III (AARMSI, II, 1912—1915, 34, 36, 37).

Pârvan, *Zidul* = V. Pârvan, *Zidul cetăţii Tomi* (AARMSI, II, 1915, 37).

Pârvan, *Gerusia* = V. Pârvan, *Gerusia din Callatis* (AARMSI, II, 1920, 39).

Pârvan, *Începuturile* = V. Pârvan, *Începuturile vieţii romane la gurile Dunării*, Bucarest, 1923 (IIe, éd., soignée par R. Vulpe, Bucarest, 1975).

Pârvan, *Getica* = V. Pârvan, *Getica, O protoistorie a Daciei*, Bucarest, 1926.

Patsch, *Festsetzung* = C. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa, V, 1: Bis zur Festsetzung der Römer in Transdanuvien*, Vienne-Leipzig, 1932.

Patsch, *Kampf* = C. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, V, 2: *Der Kampf um den Donauraum unter Domitian und Trajan*, Vienne-Leipzig, 1937.

Petit, *Paix* = P. Petit, *La paix romaine*, Paris, 1967.

Pflaum, *Carrières* = H. G. Pflaum, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, I—III, Paris, 1960.

Pick, *Münzen* = B. Pick, *Die antiken Münzen von Dacien und Moesien*, I, Berlin, 1898.

Pippidi, *Contribuţii* = D. M. Pippidi, *Contribuţii la istoria veche a României*, Bucarest, 1967 (IIe éd.).

Pippidi, DID = D. M. Pippidi, *Din istoria Dobrogei*, I, Bucarest, 1965, p. 137—341.

Pippidi, *Studii* = D. M. Pippidi, *Studii de istorie a religiilor antice*, Bucarest, 1969.

Pippidi, *Parerga* = D. M. Pippidi, *Parerga. Ecrits de Philologie, d'Epigraphie et d'Histoire ancienne*, Bucarest-Paris, 1984.

PIR = *Prosopographia Imperii Romani*, Ire éd. (E. Klebs, H. Dessau, P. De Rohden), I—III, Berlin, 1897—1898; IIe éd. (E. Groag, A. Stein, L. Petersen), I—V, Berlin-Leipzig, 1933—1970.

Popilian, *Ceramica* = Gh. Popilian, *Ceramica romană din Oltenia*, Craiova, 1976.

Preda, *Callatis* = C. Preda, *Callatis. Necropola romano-bizantină*, Bucarest, 1980.

von Premerstein, *Moesien* = A. von Premerstein, *Die Anfänge der Provinz Moesien* dans JÖAI, I, 1898, Beiblatt, col. 145—196.

RAC = *Revista di Archaeologia Cristiana* (Cité du Vatican).

Rădulescu, *Monumente*	= A. Rădulescu, *Monumente romano-bizantine din sectorul de vest al cetății Tomis*, Constanța, 1965.
RE	= *Realencyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft*, éditée par A. Pauly, G. Wissowa, W. Kroll, Stuttgart, 1893—.
RÉG	= *Revue des Études Grecques* (Paris).
Regling, *Münzen*	= K. Regling, *Die antiken Münzen von Dacien und Moesien*, II, Berlin, 1910.
REL	= *Revue des Etudes Latines* (Paris).
Relations	= *Relations between the Autochtonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania*, Bucarest, 1975.
Rémondon, *Crise*	= R. Rémondon, *La crise de l'Empire romain de Marc-Aurèle à Anastase*, Paris, 1964.
RÉSEE	= *Revue des Études Sud-Est Européennes* (Bucarest).
Rev.Arch	= *Revue Archéologique* (Paris).
Rev.Hist.	= *Revue Historique* (Paris).
Rev.Muz.	= *Revista Muzeelor* (Bucarest).
RIAF	= *Revista pentru Istorie, Arheologie și Filologie* (Bucarest).
RIR	= *Revista Istorică Română* (Bucarest).
RMMMIA	= *Revista Muzeelor și Monumentelor. Monumente Istorice și de Artă* (Bucarest).
Robert, *Gladiateurs*	= L. Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*. Paris, 1940.
Robinson, *Pottery*	= H. S. Robinson, *Pottery of the Roman Period. Chronology*, dans *The Athenian Agora*, V, Princeton-New Jersey, 1959.
Rostovțev, SEHRE	= M. Rostovțev, *Social and Economic History of the Roman Empire*, I—II, Oxford, 1971, réimpression anastatique de la IIe édition, soignée per P. M. Fraser.
Rougé, *Commerce*	= J. Rougé, *Recherches sur l'organisation du commerce maritime en Mediterranée sous l'Empire Romain*, Paris, 1966.
RRH	= *Revue Roumaine d'Histoire* (Bucarest).
Sanie, *Civilizația*	= S. Sanie, *Civilizația romană la Est de Carpați și romanitatea pe teritoriul Moldovei*, Iași, 1981.
Sâmpetru, *Tropaeum*, II	= M. Sâmpetru, *Tropaeum Traiani*, II. *Monumentele romane*, Bucarest, 1984.
SCIA	= *Studii și Cercetări de Istoria Artei* (Bucarest).
SCIV(A)	= *Studii și Cercetări de Istorie Veche (și Arheologie)* (Bucarest).
SCN	= *Studii și Cercetări de Numismatică* (Bucarest).
Scorpan, *Cav.tr.*	= C. Scorpan, *Cavalerul trac*, Constanța, 1967.
Scorpan, *Rep. bach.*	= C. Scorpan, *Reprezentări bachice*, Constanța, 1966.
Sherwin-White, *Citizenship*	= A. N. Sherwin-White, *The Roman Citizenship*, Oxford, 1973[2].
Sov. Arh.	= *Sovetskaja Arheologija* (Moscou-Leningrad).
St. Cl.	= *Studii Clasice* (Bucarest).
Stein, Legaten	= A. Stein, *Die Legaten von Moesien*, Budapest, 1940.
Stein, HBE	= E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, vol. I—II, Bruges-Paris, 1949—1959.
Stud. Balc.	= *Studia Balcanica* (Sofia).
Studien, 1977	= *Studien zu den Militärgrenzen Roms*, Cologne, 1979.
Suceveanu, VEDR	= Al. Suceveanu, *Viața economică în Dobrogea romană. Secolele I—III e.n.*, Bucarest, 1977.
Suceveanu, *Histria*	= Al. Suceveanu et coll., *Les Thermes Romains* dans *Histria V*, Bucarest-Paris, 1982 (sous la rédaction de D. M. Pippidi).
Syll[3]	= W. Dittenberger, *Sylloge Inscriptionum Graecarum*, I—IV, IIIe édition, Leipzig, 1915—1924.
Teodor, *Romanitatea*	= D. Gh Teodor, *Romanitatea carpato-dunăreană și Bizanțul în veacurile V—XI e.n.*, Iași, 1981.
Teodor, *Teritoriul*	= D. Gh. Teodor, *Teritoriul est-carpatic în veacurile V—XI e.n. Contribuții arheologice și istorice la problema formării poporului român*, Iași, 1978.
TIR, L 35	= Em. Popescu, *Tabula Imperii Romani*, L. 35, Bucarest, 1969.
Tocilescu, *Fouilles*	= Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Bucarest, 1900.
Tocilescu, *Monumente*	= Gr. Tocilescu, *Monumentele epigrafice și sculpturali ale Muzeului Național de Antichități din București*, I—II, Bucarest, 1902—1908.
Tropaeum, I	= Al. Barnea, I. Barnea (coordonnateur), Ioana Bogdan-Cătăniciu, architecte Monica Mărgineanu-Cârstoiu, Gh. Papuc, *Tropaeum Traiani, I. Cetatea*, Bucarest, 1979.

Velkov, *Cities*	= V. Velkov, *Cities in Thrace and Dacia in Late Antiquity*, Amsterdam, 1977.
Venedikov, *Zemedelieto*	= I. Venedikov et coll., *Razvitie na zemedelieto po bălgarskite zemi*, Sofia, 1981.
Vermaseren, CIMRM	= M. J. Vermaseren, *Corpus Inscriptionum et Monumentorum Religionis Mithriacae*, I—II, La Haye, 1956—1960.
Vulpe, HAD	= R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938.
Vulpe, DID	= R. Vulpe, *Din istoria Dobrogei*, II, Bucarest 1968, p. 11—365.
Wagner, *Dislokation*	= W. Wagner, *Die Dislokation der römischen Auxiliarformationen in den Provinzen Noricum, Pannonien, Moesien und Dakien von Augustus bis Gallienus*, Berlin, 1938.
Weiss, *Dobroudscha*	= J. Weiss, *Die Dobrudscha im Altertum. Historische Landschaftskunde*, Sarajevo, 1911.
White, *Implements*	= K. D. White, *Agricultural Implements of the Roman World*, Cambridge, 1967.
White, *Farming*	= K. D. White, *Roman Farming*, Londres, 1970.

★

Nous précisons que, pour économiser l'espace, les chiffres qui accompagneront les recueils de documents indiqueront le nombre des documents respectifs dans le volume (par ex. ISM, I, 28 signifie ISM, I, no. 28), tandis que les pages seront notées par l'abréviation usuelle (p.). Nous ajoutons, en même temps, que les termes grecs seront translitérés dans l'alphabet latin, mais porteront, pour être distingués des termes latins, l'abréviation gr. (par ex.: gr. *agoranomos*), qui ne précédera cependant pas les titres des ouvrages antiques, lesquels seront conventionnellement latinisés (par ex.: Hérodote, *Historiae*, ou Arrien *Anabasis Alexandri*).

Enfin, nous mentionnons que pour ne pas surcharger les notes, les sources antiques, telles que les inscriptions et les textes (pour lesquelles nous avons utilisé le recueil *Fontes historiae Daco-Romanae*, I—II, Bucarest, 1964—1978, édité par Gh. Ştefan, Vl. Iliescu, V. C. Popescu, R. Hîncu et H. Mihăescu) seront, lorsqu'elles ne sont pas trop nombreuses, citées directement dans le texte. Le lecteur pourra, d'autre part, trouver dans les notes, à part lesdites sources lorsqu'elles sont plus abondantes, la littérature moderne du sujet, y compris les éventuelles controverses — nous le répétons — strictement scientifiques.

EXPLICATION DES VIGNETTES

L'inscription ISM, II, 48, de Tomis p. 22
Métope du monument triomphal de Tropaeum Traiani p. 35
L'inscription funéraire ISM, V, 77 (Ulmetum) de C. Iulius Quadratus p. 35
L'inscription ISM, II, 141, de Tomis p. 56
Métope du monument triomphal de Tropaeum Traiani p. 56
Métope du monument triomphal de Tropaeum Traiani p. 72
Métope du monument triomphal de Tropaeum Traiani p. 72
Relief de Capidava p. 116
Relief de Tomis représentant le Cavalier Thrace p. 116
Frise du monument triomphal de Tropaeum Traiani p. 141
Monnaie de Dioclétien trouvée à Dinogetia p. 154
Inscription de Tropaeum Traiani p. 177
Monnaie de Constantin Ier trouvée à Dinogetia p. 178
Brique estampillée d'Anastase avec le nom d'Altina, découverte à Dinogetia p. 208
Fibule du IVe siècle de Callatis p. 209
Boucle de ceinture du VIe siècle de Beroe p. 221
Fer de charrue de Dinogetia p. 221
Moule pour des bijoux de Tropaeum Traiani p. 266
Fragment de mósaïque de Tomis p. 267
La basilique D de Tropaeum Traiani p. 295
Boucle de ceinture de Callatis p. 298
Détail de la peinture d'une tombe de Tomis p. 306

Chapitre 1er

LE CADRE GEOGRAPHIQUE

Lorsque nous décrivions pour chaque territoire citadin le cadre géographique du chapitre destiné à l'analyse de l'agriculture en Dobroudja, nous estimions « nécessaire... de présenter les conditions naturelles actuelles, même si leur utilisation pour l'Antiquité est discutable».[1] À présent, même si des micro-fluctuations climatiques insaisissables faute de documents, ont pu réellement exister, le doute est largement dissipé grâce aux conclusions qui se dégagent d'une étude récente et documentée.[2] Nous apprenons ainsi de cette étude portant sur les 5 000 dernières années, que le climat de notre pays a été selon toute probabilité relativement chaud, donc à peu près semblable à celui d'aujourd'hui. La brève période de refroidissement des VIIIe—Xe siècles ne peut, certes, être comparée à celle, beaucoup plus longue, des XIIIe—XVIIe siècles, où le climat fut constamment froid.

Et pourtant d'importantes différences d'ordre physico-géographique existent entre la Dobroudja actuelle et celle de l'Antiquité. Ainsi, pour nous en tenir à deux exemples, les limites d'Histria (ISM, I, 67—68) étaient fixées, en l'année 100 n.è., sur des cours d'eau déjà difficilement identifiables du temps de Pârvan et à présent pratiquement méconnaissables, d'autre part, un auteur du Ve siècle n.è., Ioannes Cassianus *(Conlationes,* XXIV, 1, 2—3) parle avec nostalgie de la beauté de son pays natal, la Scythie Mineure, évoquant non seulement l'abondance des forêts, mais aussi la source de nourriture qu'elles étaient, forêts qui subsistent à peine aujourd'hui dans la partie nord de la région. Le fait donc que, dans des conditions climatiques quasi-identiques, la Dobroudja de nos jours ait — semble-t-il — subi un puissant processus de steppisation pourrait s'expliquer, selon l'auteur de l'étude mentionnée, par les déboisements intenses pratiqués à l'époque de la domination ottomane et même plus récemment. Il s'agit donc d'un processus anthropique et non pas naturel, qui en dit long sur le danger que comporte toute tentative de détruire l'équilibre écologique.

Ayant toujours à l'esprit cette explication qui est aussi un avertissement, décrivons brièvement le cadre physico-géographique actuel de la Dobroudja [3], en précisant d'emblée que l'on peut y distinguer en gros trois zones importantes, à savoir la zone littorale, la zone danubienne et la zone centrale.

Dans la *zone littorale* on constate l'existence de plusieurs bandes de terre larges de 5 à 10 km qui font monter graduellement le niveau du sol, depuis la mer vers la terre ferme, jusqu'à environ 100—200 m. Les cours d'eau sont très rares, même si, comme nous le disions, la situation a pu être toute autre dans l'Antiquité. L'eau est en général difficile à trouver. Le sol est représenté par différents types de tchernozioms, les sols salins étant prédominants surtout dans la partie nord de la zone. C'est ici que l'on trouve aussi des forêts d'orme et de chêne, la faune y étant repré-

sentée par le loup, le chevreuil, le renard et le lièvre. Cette zone est, pour la plupart, favorable à l'agriculture et les principales cultures que l'on y pratique sont celles du blé, de l'orge, du millet, du lin, du chanvre et de la vigne. Parmi le bétail, il y a lieu de mentionner surtout les bœufs, les chevaux et les porcs. Une importante richesse de la zone est constituée par l'élevage des ovidés et des abeilles, tandis que les lagunes autour d'Histria auront été dans l'Antiquité, comme elles le sont de nos jours, un immense réservoir piscicole (esturgeons, carpes, silures, murges, maquereaux, gobies), La zone est généralement pauvre en précipitations (350—400 mm par an) et la température oscille entre —3° (janvier) et au moins +23° (juillet), mais des températures de +38—39° peuvent être parfois enregistrées. Dans la partie sud de la zone, le terrain devient nettement plus aplati, ce qui rend la faune plus monotone (renard, lièvre), mais offre des conditions beaucoup plus propices à l'agriculture, ainsi qu'en jouissaient, comme nous le savons, dans l'Antiquité, les territoires des villes de Tomis et de Callatis.

La *zone danubienne* présente certaines particularités notamment dans le Delta du Danube, où, à part le roseau, poussent aussi des peupliers, des saules, des ormes et des frênes. La fameuse faune du Delta est représentée par des oiseaux d'une variété exceptionnelle, par une grande richesse en poissons (carpe, silure, maquereau, esturgeon, sterlet, esturgeon étoilé), ainsi que par des loups, des renards, des lièvres et des sangliers. Cette zone (qui comprend les territoires des villes anciennes d'Argamum, d'Halmyris, de Salsovia et partiellement d'Aegyssus) n'est, elle non plus, riche en précipitations et les températures y oscillent entre —2° en hiver et +22° en été. Pour le reste, la zone — plus nettement individualisée dans sa partie centrale, c'est-à-dire autour des villes antiques de Carsium, Capidava et Axiopolis — ressemble, dans une certaine mesure, à celle littorale en ce que le caractère de steppe s'accentue. Le sol (brun clair de steppe ou tchernoziom) est généralement propice à l'agriculture et à la viticulture et la végétation est, elle aussi, typiquement de steppe avec des associations de canche et des petits bocages de chênes pubescents, d'ormes, d'érables et de frênes. La faune est représentée par le loup, le renard, le lièvre et l'outarde, tandis que le poisson du Danube et des étangs voisins constitue une importante richesse. La zone se prête bien également à l'élevage des moutons, des chèvres et des chevaux. Le climat est caractérisé par des étés arides et des hivers doux, généralement sans neige.

La *zone centrale* présente, elle aussi, certaines différences entre le nord avec les Monts de Pricopan et les plateaux de Babadag et de Casimcea (territoires des villes de Noviodunum, d'Arrubium et de Troesmis et, bien sûr, de Libida) et le sud (territoire de la ville de Tropaeum Traiani).

Ainsi, dans le nord où les Monts de Pricopan, les plus vieux du pays atteignent des hauteurs de jusqu'à 400—450 m., on rencontre le sol brun forestier avec la faune (loup, chevreuil, renard) et la flore (rouvre, tilleul, orme, chêne) caractéristiques. Assez peu favorable à l'agriculture, cette partie de la Dobroudja est, par contre, grâce à ses pâturages, propice à l'élevage des moutons, à la viticulture et, en raison des forêts de tilleul, à l'apiculture. Le climat est, en général, semblable à celui des autres zones, mais la quantité de précipitations est légèrement plus élevée (550 mm par an). Bien plus aride est le plateau méridional de la Dobroudja, lequel étant beaucoup plus plat (jusqu'à 200 m), présente maintes caractéristiques sylvo-steppiques. La végétation y est représentée par des herbes, des arbustes, des buissons, des forêts de chêne par endroits et le sol — tchernoziom dans les parties plus basses, sols bruns forestiers dans celles plus hautes — n'est que partiellement favorable à l'agriculture, se prêtant par contre à la culture de la vigne et à l'élevage des moutons, des chèvres et des chevaux. Le climat est en général aride — 350—400 mm par an,

mais pouvant parfois descendre à 200—250 mm, avec les variations de température déjà signalées (—2° en hiver, +23° en été).

Il ressort de ce qui précède que la Dobroudja, où il existe pratiquement toutes les formes de relief (depuis la plaine littorale ou danubienne jusqu'aux plateaux et même aux montagnes) avec les conséquences qui en découlent quant au sol, au climat, à la flore et à la faune, représente une région partiellement favorable à l'agriculture (elle l'aura été moins pendant l'Antiquité, lorsque, comme on l'a vu, elle était beaucoup plus boisée), dont le poisson, les ovidés, les bovins et les chevaux représentent, aujourd'hui, comme jadis, de grandes richesses naturelles.

Nous avons vu au début de ce chapitre introductif les différences qui existent entre l'image de la région à l'époque ancienne et celle qu'elle offre de nos jours. D'autre part, le lecteur pourra trouver dans les paragraphes consacrés à l'agriculture, certaines similitudes frappantes qui se dégagent, pour n'en citer que deux exemples, des lamentations d'Ovide sur l'infertilité de la zone et de l'adoration assez fréquente de Zeus Ombrimos (« qui donne la pluie») [4], comme un réflexe, certes, du climat aride.

Cette contradition, à moins de supposer qu'il y avait, dans l'Antiquité aussi, une différence entre la fertilité du nord de la région et l'aridité de sa partie méridionale, ne pourra être élucidée que par de minutieuses recherches paléoclimatiques ou paléofaunistiques, qui — tout au moins pour l'époque romaine — n'en sont qu'au début.

NOTES

[1] Suceveanu, VEDR, p. 79.

[2] M. Circiumaru, *Anuarul muzeului județean Suceava*, IX, 1982, p. 469—477.

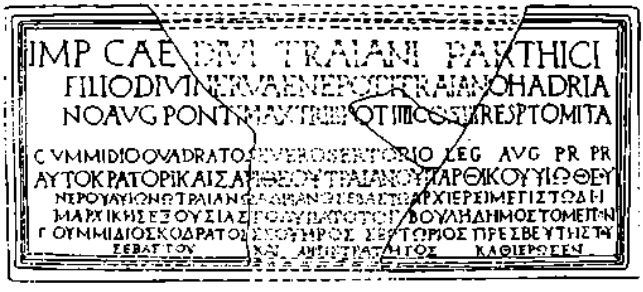
[3] En général, voir M. Haşeganu et coll., *Geografia economică a R.P.R.*, Bucarest, 1957; *Monografia geografică a R.P.R.*, I—II, Bucarest, 1960; Botzan, *Apele*.

[4] Al. Barnea, SCIV, 20, 1969, 4, p. 599, nr. 2.

Chapitre II

LA DOBROUDJA AUX Ier—IIIe SIECLES n.è.

A. L'HISTOIRE



L'espace si limité dont nous disposons ne nous permet évidemment pas de nous attarder sur l'histoire de la Dobroudja grecque.[1] Il suffit de rappeler ici que les mentions sur l'histoire des formations politiques locales sont rares. Il s'agit en fait du fameux épisode de la résistance des Gètes, « les plus braves et les plus justes parmi les Thraces», à l'incursion de Darius en 514 n.è. (Hérodote, *Historiae*, IV, 93), d'un *rex Istrianorum* du IVe siècle av. n.è., évoqué au sujet du conflit entre Philippe II, roi de Macédoine et Ateas, roi des Scythes (Iustinus, *Historiae Philippicae*, IX, 2, 2), moment à partir duquel certaines enclaves scythiques, dirigées également par des « rois» [2] apparaîtront aussi en Dobroudja, ainsi que d'une mention sur *Argedava*, le siège d'un dynaste local avant la campagne de Lucullus.[3] Aussi l'histoire de la Dobroudja grecque signifie-t-elle avant tout l'histoire des colonies grecques établies sur le littoral occidental de la mer Noire. À propos de ces colonies, fondées par les Milésiens (Histria au VII siècle av.n.è., Tomis pas beaucoup plus tard) ou par les Doriens d'Héraclée Pontique (Callatis, peut-être dès le VIe siècle av.n.è.), nous savons qu'au Ve siècle av.n.è. elles avaient fait partie (Histria et probablement Callatis) de la Ligue athénienne de Délos [4], moment où l'intérieur de la Dobroudja semble avoir été contrôlé par le royaume thracique des Odryses (dont le centre se trouvait au sud de la Bulgarie d'aujourd'hui), qu'eles ont, dans la seconde moitié du IVe siècle av. n.è., connu les effets de la domination du royaume macédonien de Philippe II et d'Alexandre le Grand [5] que leur sort aurait, aux IIIe—IIe siécles av.n.è., dépendu de la bonne volonté de certains chefs gètes nord-danubiens comme Zalmodegikos (ISM, I, 8) ou Rhemaxos (ISM, I, 15) — moment où l'on connaît aussi des alliances ou des conflits entre ces cités (ISM, I, 64 et 112; Memnon, *De Heracleia*, 13 (21) etc.) et, enfin, que lorsque les armées romaines sont parvenues au Danube et à la mer, ces villes faisaient constamment partie de l'alliance antiromaine dirigée par Mithridate VI Eupator, roi du Pont.[6] L'existence d'une telle disproportion

en ce qui concerne la quantité d'informations ne saurait surprendre dès lors que l'histoire des colonies ouest-pontiques est largement écrite sur la base d'un riche matériel épigraphique et de textes anciens. Nos lecteurs comprendront donc sans peine que, d'une part l'historiographie actuelle est en grande partie tributaire des points de vues exprimés par les Grecs du littoral ou par les auteurs grecs — coordonnée valable, bien sûr, aussi pour les sources d'époque romaine — et que, d'autre part, c'est la ville (gr. *polis*) qui, à l'époque de la domination gréco-romaine, constituait l'unité politique et administrative de base et, en même temps, le point de départ ferme pour toute expansion. Une fois assurée la domination des villes, l'arrière-pays n'aura pas posé des problèmes particuliers et nous verrons tout à l'heure que les Romains se sont, eux aussi, naturellement conformés à ce principe. C'est ainsi que, dès le IIe siècle av.n.è., mais surtout pendant le premier quart du siècle suivant, plusieurs généraux romains [7], invoquant sans exception le prétexte de la pacification des populations indigènes qui auraient mis en danger la sécurité des provinces romaines républicaines (en l'espèce la Macédoine, créée en 148 av.n.è.), mais visant en réalité à soumettre tout le territoire jusqu'au Danube, la future frontière de l'Empire, parvinrent jusqu'en Dobroudja, poussant même jusqu'à l'intérieur de celle-ci, sans toutefois que leurs actions aient eu un effet durable. La première incursion à avoir donné des résultats un peu plus tangibles aura été celle de Lucullus, dans la mesure où l'un de ses principaux objectifs aura précisément été de « libérer » les villes ouest-pontiques de la domination de Mithridate VI.

1. *De Lucullus à Marc Antoine*

Monté sur le trône en 123 av.n.è., Mithridate VI Eupator, roi du Pont — royaume situé au sud de la mer Noire — allait devenir l'un des plus grands ennemis de Rome à bien des égards comparable à Hannibal. Et cela non seulement pour avoir graduellement conquis toute la zone circumpontique, mais pour avoir mis en question la sécurité même de la province romaine d'Asie, créée en 133 av.n.è., à la mort, d'Attalos III, roi de Pergame. Il suffit de mentionner le massacre perpétré, en 88 av.n.è., à son instigation, de 80 000 Italiotes en Asie, tout comme le fait d'avoir attiré de son côté une grande partie de la Grèce (Athènes y comprise), pour se rendre compte que les villes ouest-pontiques ont dû se trouver, de gré ou de force, incluses dans cette grande coalition antiromaine. Des généraux romains aussi illustres que Sylla, L. Licinius Lucullus ou Pompée le Grand ont dû donner toute la mesure de leur génie stratégique pour venir à bout de Mithridate qui, ayant perdu tout espoir, se donna, en 63 av.n.è, la mort dans le royaume bosporan du nord de la mer Noire, conquis par lui dès la fin du IIe siècle av.n.è., où il était allé chercher refuge.[8]

La conquête des villes ouest-pontiques par M. Terentius Varro Lucullus, gouverneur de la Macédoine, en 72/71 av.n.è., représente un épisode de ces luttes, plus exactement de la troisième guerre contre Mithridate (74—67 av.n.è.), menée avec tant d'habileté en Orient par L. Licinius Lucullus, le frère adoptif de M. Terentius. Ayant soumis les Bessi et les Moesi, Terentius Varro Lucullus « monte » jusqu'au littoral et conquiert lesdites villes.[9] L'affrontement semble avoir été assez dur (les textes parlent même d'un *bellum*) non seulement dans le cas d'Apollonia où Mithridate avait installé une garnison (IGB, I², 392), mais fort probablement dans celui des autres également, puisque l'activité des centres de frappe de monnaie locaux cesse [10] et qu'une garnison est installée à Messambria (IGB, I², 314), mesure inconcevable, dans le cas d'une ville « libre » ou « alliée ». Dans ce contexte, il nous serait plus difficile d'accepter la datation du traité *(foedus)* entre Rome et Callatis en vertu duquel cette dernière aurait, dès lors, joui du titre de ville « alliée » *(foederata)* [11].

Si l'on ajoute à cela que l'analyse du document même ne révèle pas que le traité ait été conclu aussitôt après la campagne de Lucullus, mais très probablement après celle de Crassus, comme on le verra plus loin, il résulte que la plupart des villes grecques ouest-pontiques auront été désormais annexées sous une forme que seules les recherches ultérieures pourront bien preciser[12]. Quels avaient pu être les « alliés » qui chassèrent le nouvel gouverneur de la Macédoine, C. Antonius Hybrida, qui se trouvait pendant l'hiver de 62/61 av.n.è. à Dionysopolis (IGB, I², 13), de la Dobroudja (Titus Livius, *Periochae*, 103; Cassius Dio, *Historia Romana*, XXXVII, 10, 3) c'est une autre question à laquelle il est difficile de répondre avec précision. On a avancé l'opinion qu'il s'agissait des villes ouest-pontiques[13], mais nous avons vu qu'elles ne pouvaient pas avoir porté le titre d' « alliées ». Il s'agit, peut-être, plutôt de certains dynastes locaux[14], parmi lesquels a pu se trouver celui d'Argedava, localité vers laquelle se dirigeait avant les années 72/71 av.n.è., un citoyen de Dionysopolis du nom d'Acornion et dont il obtint « la libération du peuple » (IGB, I², 13). La coïncidence entre l'expulsion d'Hybrida de la Dobroudja et l'ascension fulminante de Burébista qui s'attribue aussitôt après 62/61 av. n.è. le titre d'inspiration hellénistique de « premier et le plus puissant de tous les rois ayant régné sur la Thrace, maître de toute la région en deça et au-delà du Danube » (IGB, I², 12) semble donner plus de crédit à la supposition que c'est le grand roi gète lui-même qui s'est trouvé à l'origine de cette révolte. [15] Les artisans de la victoire auront cependant été les Gètes locaux — aidés par la tribu germanique des Bastarnes — du moment que les étendards de l'armée d'Hybrida seront retrouvés 33 ans plus tard par Crassus à Genucla, une résidence d'un dynaste local (Cassius Dio, *Historia Romana*, LI, 26, 5). Quoi qu'il en soit, Burébista devient, après 62/61 av. n.è. le maître incontestable du littoral nord et ouest-pontique, son royaume s'étendant à présent des Carpates jusqu'aux Balkans et de la plaine Pannonienne jusqu'au nord de la mer Noire.[16] Que cette formation ait évolué vers un État de type hellénistique, disposant d'une armée considérable et se souciant d'entretenir la moralité du peuple, y compris par des mesures législatives, on l'a déjà dit.[17] Ce qui semble avoir été moins bien saisi c'est le fait que cette grande puissance (gr. *megale archè* d'après Strabo, *Geographia*, VII, 3, 11) n'a pas dû avoir un caractère exclusivement antiromain, du moment que toute une série de documents attestent les bonnes relations établies entre Burébista et Pompée [18] et reconfirmées à la veille de la bataille de Pharsale (IGB, I², 13). Mais comme on le sait, ce fut César, le futur dictateur de Rome qui sortit vainqueur de cette bataille. Toutefois, la campagne projetée par César contre Burébista n'a plus eu lieu, les deux grands chefs ayant été, peut-être simultanément, assassinés. Ainsi s'achève l'un des chapitres les plus remarquables, qui mettent bien en lumière la place des Géto-Daces dans l'histoire ancienne universelle. Revenant à présent au caractère des relations entre Burébista et les villes grecques ouest-pontiques, il convient de préciser que si elles furent jadis considérées comme étant de nature exclusivement antagonique — c'était la période où l'on n'avait pas encore saisi toute la portée politique des actions de Burébista —, elles doivent, bien sûr, être reconsidérées à présent.[19] Et ceci parce que les documents dont nous disposons aujourd'hui ne permettent de parler d'hostilités que dans le cas d'Olbia (Dio Chrysostomos, *Orationes*, XXXVI, 4) ou Messambria (IGB, I², 323). Par contre, les excellentes relations des Gètes avec la ville de Dionysopolis, dues pour une bonne part à Acornion (IGB, I², 13) peuvent — sans crainte de se tromper — être extrapolées aux autres villes, aucun des documents invoqués, mentionnant de telles hostilités pour Histria (ISM, I, 54 et 191), Tomis (ISM, II, 2) ou Odessos (IGB, I², 46) ne datant du temps de Burébista.[20] Ce dernier, s'est, sans doute, conformé à la politique traditionnelle des rois gètes nord-danubiens (de Dromichaites à Zalmodegikos et Rhemaxos)

visant à protéger les villes grecques de la zone géto-dace, ce qui fournit un argument de plus en faveur de l'unité de ce monde.

Les avatars politiques de la Dobroudja se poursuivent après ces événements. Continuant de faire l'objet de l'attention de Rome — il suffirait d'évoquer l'intérêt porté à la région par Brutus et Cassius [21] — la Dobroudja allait entrer dans la zone attribuée officiellement à Marc Antoine après la bataille de Philippes de 42 av.n.è. L'activité du triumvir dans cette région semble s'accroître de pair avec la détérioration des relations avec Octavien, le futur empereur Auguste. Nous le voyons ainsi essayer de resserrer les liens avec certains dynastes sud et nord-danubiens et envoyer même des généraux pour effectuer des recrutements dans ces contrées [22]. Le sort lui fut cependant contraire et le territoire situé entre le Danube et la mer changea, à l'issue de la bataille d'Actium en 31 av.n.è., une fois de plus de maître — elle le fit bien souvent en quelques décennies! — pour dépendre définitivement désormais des dirigeants du nouvel Empire romain. Les Gètes et les Grecs du Bas-Danube, liés depuis des siècles par tant d'intérêts économiques, mais aussi, comme on l'a vu, politiques, entraient à présent dans une nouvelle phase de leur existence dont la coordonnée essentielle sera leur réaction — dans le sens ambivalent du mot — à la nouvelle autorité romaine.

2. *De Crassus à Néron*

Prenant comme nouveau prétexte les attaques des Daces et des Bastarnes contre les Denthelètes, tribu dacique alliée de Rome, le gouverneur de la Macédoine, Marcus Licinius Crassus, franchit en 29 av.n.è. les Balkans et, se faisant aider par Rholes, le roi de certaines tribus gètes, défait lesdits Bastarnes. Répondant, l'année suivante, à l'appel du même Rholes, il réussit à vaincre successivement deux autres dynastes gètes — Dapys et Zyraxes [23], cette fois sûrement de Dobroudja. Et si Lucullus ne s'était, comme on l'a vu, soucié, en 72/71 av.n.è, que des villes grecques du littoral, Crassus par contre pénètre profondément en Dobroujda (la résidence de Zyraxes, Genucla, se trouvait au nord, sur le Danube), établissant ainsi un contrôle romain sur tout le territoire situé entre le Danube et la mer Noire. Comme nous allons évoquer plus loin les modalités concrètes ayant permis d'assurer ce contrôle, nous passerons brièvement en revue les progrès de la conquête romaine de la Péninsule Balkanique, progrès qui ont abouti à la constitution de la province de Mésie dans laquelle la Dobroudja fut plus tard englobée. La province de Macédoine, créée dès 148 av.n.è. avait longtemps constitué la seule base d'action romaine dans les Balkans. C'est seulement dans la seconde moitié du Ier siècle av. n.è. que fut créée la grande province de l'Illyricum dont se détacheront par la suite la Pannonie et la Dalmatie [24]. Des généraux capables comme Cn. Cornelius Lentulus ou Sextus Aelius Catus — gouverneurs de l'Illyrie et, respectivement de la Macédoine — jettent, au cours des premières années de notre ère, les fondements de la nouvelle province de Mésie dont le premier gouverneur, A. Caecina Severus [25] est attesté en l'an 6 n.è. Le noyau de la nouvelle province doit être cherché à l'origine vers l'ouest, dans la vallée de la Morava et du Timoc où se trouvait la zone d'opération de la IVe légion Scythica et de la Ve Macedonica. La région danubienne allant d'Arcar (Ratiaria) à Guiguen (Oescus) était confiée au *praefectus (civitatium Moesiae et Treballiae)*, un de ces commandants dont les compétences s'exerçaient spécifiquement dans des zones qui allaient être officiellement annexées (CIL, V, 1838 = ILS, 1349). Au bout d'un certain temps, lesdites légions «montent» jusqu'au Danube (elles sont mentionnées, en 33/34 et en 43 n.è., à propos de travaux visant à corriger le cours du fleuve), tandis qu'après 46 n.è. une nouvelle légion — la VIIIe Augusta — est instal-

lée à Sviştov (Novae) sur le Danube.[26] La frontière orientale de la province de Mésie était à ce moment la rivière Iantra et il faudra attendre le règne de Vespasien pour voir les premières troupes auxiliaires romaines s'installer durablement en Dobroudja.

Aussitôt après la campagne de Crassus, l'intérieur de la région dobroudjane est transformé en royaume clientélaire, confié probablement d'abord au nouvel allié de Rome, Rholes et, ensuite, aux dynastes odryses [27]. A la mort de l'ancien allié de Marc Antoine, Rhoemetalces Ier, à qui Auguste avait confié toute la Thrace (Dobroudja comprise) non sans lui avoir dit qu' « il aimait la trahison, mais détestait les traîtres » (Plutarque, *Apophtegmata Augusti*, 2), le royaume est partagé entre son fils, Cotys et son frère, Rhaiscuporis. Le partage semble avoir été inéquitable, puisque le premier s'est vu attribuer la zone littorale riche, urbanisée et rafinée, tandis que le second devait se contenter de l'arrière-pays, aride, sauvage et exposé aux raids ennemis (Tacitus, *Annales*, II, 64, 2). Aussi Rhaiscuporis n'hésita-t-il pas à tuer son neveu. Le coupable fut puni, mais son fils, Rhoemetalces II hérita du royaume, peut-être concurremment avec l'un des fils de Cotys, Rhoemetalces III. Après le meurtre de celui-ci, en 46 n.è, la zone située au sud des Balkans est transformée en province romaine sous le nom de Thrace [28]. Celle du nord ne l'est pas encore, puisque, comme on l'a vu, des troupes romaines stables n'y font leur apparition qu'après 70 n.è. Un contrôle militaire romain a dû, néanmoins, exister dans la zone, matérialisé, entre autres, sous la forme d'une *praefectura* (organisme typiquement préprovincial), englobant plutôt aussi l'intérieur de la Dobroudja *(ripa Thraciae)* que seulement la zone littorale *(ora maritima)* [29]. Un *praefectus*, du nom de Vestalis, est attesté en l'an 12 n.è., lorsque la garnison odryse d'Aegyssus fut attaquée par les Gètes venus de la rive gauche du Danube. Une situation similaire, survenue en l'an 15 n.è., à Troesmis, a même exigé l'intervention du gouverneur de la Mésie, L. Pomponius Flaccus (Ovidius, *Epistulae ex Ponto*, I, 8 ; IV, 7 et 9). L'organisation de la Dobroudja semble avoir été la même après l'an 46 (quand on a longtemps considéré qu'elle fut annexée, comme la Thrace), puisque deux autres *praefecti*, Asiaticus et Arruntius Flamma (ISM, I, 67, 68), sont attestés pendant que la Mésie était gouvernée par Flavius Sabinus (50—56 n.è.) et que le gouverneur Ti. Plautius Silvanus Aelianus n'exerçait qu'une action de protection sur la zone *(ripa, quam tuebatur)*, tandis qu'il dirigeait officiellement la province (*praefuit;* CIL, XIV, 3608 = ILS, 986). Le même document nous renseigne sur l'activité exceptionnelle déployée par Aelianus, surtout dans la zone transdanubienne. Nous le voyons, en effet, tantôt transférer dans la province plus de 100 000 âmes, tantôt réprimer le mouvement des Sarmates, ou bien rendre aux barbares des otages tout en prenant d'autres en échange ou encore libérer Chersonèse assiégée par les Scythes, tout cela pour « renforcer et prolonger la paix de la province » [30]. Les événements de 69/70 n.è. auxquels allait tomber victime un successeur d'Aelianus, C. Fonteius Agrippa, prouvèrent, neanmoins, la fragilité du front dobroudjan [31]. Et si Vespasien s'est permis d'y apporter les premières troupes auxiliaires stables, il est clair qu'il n'aurait pu le faire sans que la sécurité de la zone nord-danubienne ait été assurée par Aelianus.

Il nous reste, enfin, à voir comment les villes grecques ont réagi à tous ces changements. Saisissant de bonne heure les avantages offerts par le nouvel ordre romain, l'aristocratie de ces villes donna le ton d'une constante loyauté envers les nouveaux maîtres par contraste avec la résistance qui leur fut opposée par les Gètes autochtones lors de la campagne de Crassus. Le milieu rural gétique devait, lui aussi, connaître avec le temps, les rigueurs de l'administration romaine, mais pour l'instant notons l'effacement des aspirations, jadis si ardentes, des cités grecques à l'autonomie. Celles-ci ont, comme on le verra dans le sous-chapitre suivant, dû,

se contenter d'un statut tant soit peu avantageux qui leur permit de poursuivre une vie économique normale. Nous avons vu plus haut qu'il n'est guère possible de parler d'un statut préférentiel (celui de ville « alliée » ou « libre et exempte d'impôts ») après la campagne de Lucullus. Et même si — abstraction faite des documents dont nous disposons aujourd'hui — elles eussent obtenu un tel statut, il est certain que les évolutions politiques ultérieures, notamment les nombreuses convulsions internes qui ont dû se produire dans ces villes, en auraient pratiquement diminué la portée. Par contre, après la campagne de Crassus — lorsque rien ne pourra plus changer le cours de l'histoire — il est possible que des accords aient été conclus ou que des statuts aient été tout simplement précisés pour une plus longue période. Malheureusement, la rareté des documents et la modicité des informations qu'ils fournissent rendent bien difficile la tâche du chercheur qui se propose de faire lumière sur ces événements.

Ainsi, tout en pouvant noter qu'un temple, dédié, de son vivant, à Auguste (ISM, I, 146), donc entre 27 av.n.è et 14 n.è., a été érigé à Histria, et que, beaucoup plus tard, entre 47 et 68 n.è., les gouverneurs de la Mésie (de Tullius Geminus à Pomponius Pius) rivalisèrent de générosité à l'égard de la ville (ISM, I, 67, 68), rien ne nous permet d'en préciser le statut [32]. Bien plus, les multiples interventions des gouverneurs au sujet de l'étendue du territoire histrien et des droits de la ville par rapport à ceux des concessionnaires de la douane du Bas-Danube — inconcevables si Histria avait eu un statut juridique supérieur — pourraient faire croire qu'elle n'a bénéficié que du statut de ville « soumise » *(stipendiaria)* [33].

Il convient d'ajouter enfin que la première lettre contenue dans l'horothésie, celle de Tullius Geminus, de 47—50, ne marque pas aussi la date de constitution de la douane romaine dans la zone, qui existait dès les premières années de notre ère, faisant seulement état d'un épisode des conflits entre celle-ci et les Histriens, qui se prolongèrent jusqu'à l'époque de Trajan [34]. C'est ainsi que disparaît également le dernier argument des partisants de l'annexion de la Dobroudja dès l'an 46 n.è.

Tomis semble avoir été, comme Histria (Strabo, *Geographia*, VII, 6, 1) une « petite ville» *(polihnion)*, mais son évolution vers la future métropole du littoral occidental du Pont Euxin fut vraiment impressionnante. Notons tout d'abord, à ce propos, qu'à la différence d'Histria et de Callatis, les ateliers spécialisés dans la frappe de la monnaie y reprirent leur activité dès le temps d'Auguste [35], ce qui rend tout à fait explicable la relégation d'Ovide à Tomis, entrée définitivement dans l'orbite romaine. Ce n'est, certes, ni le cas, ni le lieu de nous attarder ici sur les mentions faites par Ovide au sujet de la vie menée à Tomis, au début de notre ère (8 n.è.—18 n.è). Certaines d'entre elles ont déjà été citées plus haut, d'autres le seront par la suite, car elles contiennent, toutes, un haut degré de vraisemblance, malgré des exagérations visibles [33]. Notons pour l'instant à propos des informations qu'il nous donne sur l'insécurité qui régnait dans la zone en général et à Tomis en particulier — thème qu'il évoque le plus souvant à côté de la rigueur des conditions climatiques — que l'on ne pouvait s'attendre à plus de sécurité avant que des troupes romaines stables ne fussent installées en Dobroudja. Des situations vraiment dramatiques comme celles évoquées dans la célèbre inscription tomitaine concernant la mise en place de la garde de la ville ont dû, de ce fait, se produire (ISM, II, 2). Malgré cela, la vie continue, comme à Histria, son cours normal; une dédicace en l'honneur d'Agrippine, en qualité de mère de Néron, plutôt qu'en tant qu'épouse de Claude (ISM, II, 37), prouve que le culte impérial gagnait, là aussi, toujours plus d'adeptes. Une mention spéciale mérite cependant d'être faite au sujet de l'information fournie par l'horothésie histrienne (ISM, I, 67, 68) selon laquelle une nombreuse délégation, envoyée en mission par la ville située sur la rive du lac Sinoe est arrivée à Tomis pour y rencontrer le gouverneur de la Mésie, C. Terentius Tullius

Geminus (47—50 n.è.). Tomis serait-elle déjà devenue la résidence du gouverneur de la province que l'on fixait d'habitude dans une cité „libre"? Une réponse ne saurait être clairement formulée, mais comme la ville allait devenir la métropole du littoral occidental du Pont Euxin, on peut le supposer [37].

S'agissant, enfin, de la „ville" (selon Strabo, *loc. cit.*) de Callatis, il n'existe point de doute quant à son statut juridique: il s'agit bien d'une ville « alliée », ainsi qu'en témoigne le texte du traité conclu avec Rome [38]. Nous avons vu plus haut que la conclusion de ce traité, juste après la campagne de Lucullus, s'est heurtée à certaines difficultés précisément à cause du contraste entre la situation créée après ladite campagne et le caractère égalitaire *(aequum)* du traité. Ajoutons qu'il a été exposé dans le temple *(fanum)* de la Concorde, à Callatis et non pas à Rome (où il n'aurait pu être exposé dans le temple de la Concorde que lorsque le siège traditionnel de l'archive, le temple de Jupiter Capitolin, était fermé). Cela ne nous oblige plus à des précisions chronologiques forcées, et, de toute façon, les exemplaires locaux avaient, depuis l'époque de l'Empire, commencé à être rédigés en latin, comme ce fut aussi le cas du traité callatien. Jusque récemment ni d'autres documents locaux, ni d'autres textes ne permettaient d'avancer l'hypothèse de la conclusion, à une date si avancée, d'un accord aussi important que le traité susmentionné. Mais dès lors que nous savons aujourd' hui que c'est Auguste et non pas Tibère à avoir été honoré, entre 31—27 av.n.è. comme *basileus* (magistrat) éponyme de la ville et que, vers la même époque, le callatien Ariston, fils d'Ariston s'est vu conférer le titre de „fondateur, pour la deuxième fois, de la cité" [39], l'hypothèse de la conclusion du *foedus* callatien aussitôt après la campagne de Crassus nous apparaît sensiblement renforcée.

Remarquons, pour conclure ces considérations sur l'état des villes grecques entre 29 av.n.è. et 68/69 n.è. — c'est-à-dire entre la campagne de Crassus et la fin du règne de Néron — que, malgré les même preuves de loyauté, leur statut juridique n'a pas été le même. Cela est normal si l'on tient compte, d'une part, des graves troubles politiques qui avaient eu lieu précédemment et au cours desquels nul ne sait quel rôle a pu être joué par chacune d'elles et, d'autre part, de leur évolution économique différente.

3. *De Vespasien à Nerva*

Durement éprouvée par le raid de 69/70 n.è., la Mésie bénéficiera désormais des services de quatre légions (la Ière Italica, la Ve Alaudae, la Ve Macedonica et la VIIe Claudia). Le nouveau gouverneur, Rubrius Gallus, rétablit l'ordre dans la province, repoussant les envahisseurs et « renforçant l'endroit (= la frontière) par des garnisons plus nombreuses et meilleures, de manière à rendre impossible aux barbares le franchissement du Danube» (Flavius Josephus, *Bellum Iudaicum*, VII, 4, 3 (94). Aussi longtemps qu'aucune légion ne fut apportée en Dobroudja il est clair que ce vœu de Gallus n'a pu être réalisé qu'en faisant venir dans cette contrée, située entre le Danube et la mer, les premières troupes auxiliaires [40]. C'est ainsi que la cohors II Flavia Brittonum (CIL, III, 6152, 7478) fut installée à Durostorum, la cohors II Gallorum à Altinum ou Sacidava (CIL, XVI, 44), une aile ou une cohorte avant l'aile II Hispanorum et Aravacorum à Carsium (ISM, V, 103), l'aile I Vespasiana Dardanorum à Arrubium (ISM, V, 251), l'aile I Pannoniorum à Troesmis (ISM, V, 214; à noter qu'un vétéran de cette aile est mentionné du temps de Vespasien à Tomis: ISM, II, 170) et une des cohortes de Galli à Salsovia (ISM, V, 291). Si la datation des documents de Carsium et Arrubium prête encore à discussion, il est par contre certain que la base navale de Noviodunum, devenue avec le temps

le siège principal de la flotte flavienne de Mésie *(classis Flavia Moesica)*, date du temps des Flaviens [41]. Il est tout aussi sûr que l'inscription d'Aegyssus en l'honneur de Titus (ISM, V, 286) prouve non seulement que les premiers éléments militaires romains apparaissent en Dobroudja, mais que les bases mêmes de «la vie romaine aux bouches du Danube» sont désormais posées.

Si à tout cela on ajoute l'hypothèse de la conclusion — du temps des Flaviens — de nouveaux accords avec les Daces de l'autre côté du Danube (Jordanes, *Getica*, XIII, 76), il est clair que la Dobroudja — placée sous contrôle romain dès le temps de Crassus — fut officiellement transformée en province *(redactio in formam provinciae)*, ainsi que nous l'apprend un texte de Suétone (*Vespasianus*, VIII, 4), longtemps censé se rapporter à la Cilicie montagneuse *(Cilicia trhacheia)* alors qu'il s'agissait en réalité de la *Thracia* (= *ripa Thraciae* = Dobroudja) [42].

Les quelques années de paix enregistrées pendant les règnes de Vespasien et de Titus — dont les effets furent bénéfiques tant pour la zone danubienne que pour les villes grecques, comme on le verra tout à l'heure — allaient s'achever brusquement par une nouvelle catastrophe. En 85 n.è., les Daces passent de nouveau le Danube et tuent le gouverneur de la Mésie, C. Oppius Sabinus. Peu de temps après, Domitien ayant procédé au partage des Mésies, la Dobroudja fut englobée dans la nouvelle province de Mésie inférieure. Cette province avait pour limites la rivière Ţibriţa à l'ouest, le Danube au nord, la mer Noire à l'est et les Balkans au sud. Les légions semblent être restées dans leurs anciens quartiers d'Oescus (la Ve Macédonica) et de Novae (la Ire Italica), mais en revanche il est possible qu'une série d'unités auxiliaires parmi celles que nous venons de mentionner aient été installées à ce moment seulement en Dobroudja. Malgré cette réorganisation, la campagne punitive entreprise par Cornelius Fuscus (87 n.è.) au nord du Danube se solda par l'un des pires désastres jamais subis par l'armée romaine. Le général périt lui-même avec toute son armée dont l'équipement fut entièrement capturé. Et il est naturel que les choses aient pris une telle tournure dès lors que d'un côté se trouvait un jeune général peu rompu à l'art de la guerre et de l'autre le génial stratège et grand roi des Daces, Décébale. La campagne menée, en 88 n.è., par Tettius Iulianus et la paix qui s'ensuivit en 89 n.è. semblent avoir rétabli un certain équilibre de forces entre les deux camps — dace et romain —, équilibre qui ne fut remis en cause qu'à l'époque de Trajan [43].

Apparemment, rien ne semble avoir troublé l'essor des villes grecques du littoral. On voit ainsi les Histriens ériger une statue dédiée à Domitien, mais qui, après la mort et la condamnation de la mémoire de celui-ci, sera dédiée à son successeur, Nerva (ISM, I, 177). Nous voyons aussi deux vétérans — un ancien prétorien et le décurion déjà signalé de l'aile I Pannoniorum — s'établir sous le règne de Vespasien à Tomis (ISM, II, 8, 170). A Callatis, à part la mention d'un certain Tiberius Plautius Silvanus, «fils de la cité» (sans doute un grec romanisé durant le gouvernorat d'Aelianus), nous assistons aux éloges prodigués au bienfaiteur (gr. *euergetes*) Apollonios [44] par le «conseil des vieux» (gr. *gerousia*), association destinée avant tout à la célébration du culte impérial. Tout cela ne fait que souligner l'ampleur de l'impact romain dans les vieux centres grecs. Il ne serait peut-être pas inutile d'ajouter, dans cet ordre d'idées, tout en anticipant un peu sur ce qui suit, que l'hydronimie histrienne subit un processus de romanisation accentué (il y avait ainsi des rivières comme Picusculus, Turgiculus en l'an 100 n.è.; cf. ISM, I, 67, 68).

Par contre, le même texte de Suétone — lequel, comme on l'a vu, se rapporte fort probablement à l'annexion de la Dobroudja — nous rappelle aussi que l'empereur Vespasien a retiré pour des raisons à la fois politiques et économiques, le statut de „ville libre" à maintes cités. Les enquêtes épigraphiques et numismatiques viennent confirmer l'ampleur de cette mesure [45]. Aurait-elle affecté aussi les villes du lit-

toral occidental de la mer Noire? Dans le cas de Callatis nous ne disposons d'aucun élément certain à ce propos. Pour Histria cela n'aurait même pas été nécessaire; notons cependant que les „généreuses" lettres annexées à l'horothésie histrienne cessent après Pomponius Pius, donc en 67/68 n.è, ce qui veut dire que la ville a sûrement perdu, si elle l'a jamais eu, le statut de *libera* et que, de toute façon, elle était devenue au début du IIe siècle n.è, une *civitas stipendiaria*. À Tomis, par contre, les effets de ladite mesure semblent pouvoir être constatés à l'aide des documents épigraphiques. Nous songeons tout d'abord au fait qu'Hadrien fut honoré du titre de « libérateur» (gr. *Eleutherios*), titre généralement lié, ainsi que le nom l'indique, à la restitution de la liberté (ISM, II, 47). À la lumière de cette certitude — autrement dit de l'hiatus créé entre la période 47/50 n.è, pendant laquelle on a vu qu'elle a dû être « libre » du moment où elle était le siège du gouverneur de la province et le règne d'Hadrien qui rétablit le statut antérieur — notons donc la possibilité pour la ville de Tomis d'avoir perdu la liberté depuis Vespasien. Que les choses aient dû se passer ainsi en témoigne l'apparition des premières garnisons stables dans la ville des Tomitains — en l'occurrence des militaires actifs appartenant aux cohortes VIIe Gallorum (ISM, II, 177) et Ire Commagenorum (ISM, II, 176) — situation inconcevable dans une ville « libre » ou « alliée ». La présence de ces garnisons semble préfigurer la situation créée aux IIe—IIIe siècles n.è. lorsque le littoral devient partie composante de la frontière *(limes)* de la province [46].

4. *De Trajan à Marc Aurèle*

Précisons tout d'abord qu'à partir de ce moment nous pourrons compter sur l'appoint de découvertes archéologiques toujours plus nombreuses dont l'utilité pour une présentation chronologique n'est plus à démontrer. Cela est d'autant plus important que la période que nous allons explorer ci-après débute par l'une des plus impressionnantes épreuves de forces de l'histoire ancienne, qui a vu s'affronter le grand stratège qu'était l'empereur Trajan et le vaillant roi des Daces, Décébale. Le suicide de ce dernier à l'issue de la seconde guerre dacique (106 n.è), qui s'est achevée par la transformation de la Dacie en province romaine (ce fut l'une des dernières conquêtes stables de l'Empire), restera dans l'histoire comme l'un des exemples les plus exaltants de sacrifice pour la liberté et l'indépendance d'un peuple [47]. La suite des événements nous montrera cependant le conquérant romain, transformé en organisateur et éducateur, jouer un rôle déterminant dans le processus de symbiose daco-romaine qui constituera la base génétique du peuple roumain.

La Dobroudja ne fut pas épargnée par les deux armées qui s'affrontaient. En portent témoignage non seulement plusieurs textes antiques, mais surtout l'autel funéraire et le monument triomphal d'Adamclissi [48], ainsi que la cité de Nicopolis ad Istrum (Bulgarie).

Nous ne savons pas encore, de façon précise, dans quelle mesure les effets de ces combats furent ressentis par d'autres villes de la Dobroudja, mais il semble que plusieurs d'entre elles aient subi des destructions au début du IIe siècle n.è. Quoi qu'il en soit, une fois le premier danger passé, ces villes voient commencer pour elles, à la veille de l'affrontement décisif avec les Daces de Décébale, l'une des périodes les plus prospères, illustrée par l'adoption de mesures efficaces dans le domaine de l'organisation et par une activité constructrice sans précédent.

Nous allons suivre l'histoire de ces villes en gardant autant que possible, tout au long de ce chapitre, le même ordre: à partir du coin sud-est de la Dobroudja nous suivrons le littoral et puis le Danube de l'embouchure vers l'amont jusqu'au coin sud-ouest de la région et nous finirons par les centres urbains de l'intérieur.

Commençons donc par la ville de Callatis, en précisant qu'elle semble avoir été, elle aussi, remise en bon état (en l'espèce l'enceinte,) ainsi que le suggère une inscription locale et le confirment les recherches archéologiques [49]. La délimitation locale — problablement contemporaine à celle d'Histria et révélant que l'on procédait alors à la resystématisation des territoires ruraux de toutes les villes — présente, néanmoins, certaines particularités (il s'agit d'un lotissement appelé *centuriatio*) dans la terminologie des arpenteurs romains, qui semblent donner crédit à l'opinion généralement acceptée suivant laquelle la ville avait conservé son statut d' « alliée » [50].

Tomis a, comme on l'a vu, continué d'être, sous Trajan une ville « soumise au paiement de l'impôt » *(stipendiaria)* ; Hadrien lui rendit la liberté et, à l'époque d'Antonin le Pieux, elle était constamment appelée *Metropolis* (ISM, II, 54, 58, 59, 61, 72—70, 82, 85, 91—92, 96—97, 101, 105, 108, 110, 116, 398), signe qu'elle était devenue officiellement la capitale de la partie grecque de la province. D'autre part, les recherches archéologiques, rendues bien plus difficiles par les constructions effectuées dans la Constanţa d'aujourd'hui, nous permettent seulement de supposer que les origines de l'enceinte romaine se situent vers le commencement du IIe siècle n.è.[51]

Des données beaucoup plus nombreuses nous sont fournies sur Histria, étudiée de façon systématique depuis plus de sept décennies. L'horothésie (ISM, I, 67, 68), émise le 25 octobre de l'an 100 n.è. — et sur les incidences de laquelle nous reviendrons dans les paragraphes suivants — nous montre le gouverneur Manius Laberius Maximus fixer lui-même les limites du territoire rural histrien, action inconcevable dans une ville jouissant d'un régime juridique préférentiel [52]. L'intense activité déployée dans le domaine des constructions, materialisée par l'érection de nouvelles enceintes et de plusieurs édifices dont deux à caractère thermal [53], ainsi que la remise en place de la gérousie locale (ISM, I, 193), toujours sous le règne d'Hadrien, ont amené les Histriens a y voir — ainsi qu'en témoigne un document local (ISM, I, 199) — « une deuxième fondation de la ville [54] ».

En poursuivant notre „voyage", vers le nord, nous rappellerons seulement que la même délimitation histrienne (ISM, I, 68) fait mention de la ville d'Argamum (Cap Dolojman, commune d'Unirea), peut-être la même que celle signalée quelque part par Hecataios (VIe siècle av.n.è.) et sur laquelle nous n'avons plus de nouvelles jusqu'à l'époque de Justinien [55]. Les nouvelles recherches que nous avons entreprises à Independenţa (autrefois Murighiol, l'ancienne Halmyris) nous permettent non seulement de déduire que l'on peut, dès le début du IIe siècle n.è., parler d'un camp fortifié de terre, mais aussi que celui-ci a probablement été construit par une vexillation (unité composite) des légions Ire Italica et XIe Claudia Pia Fidelis, datable dès le temps de Trajan [56] (avant l'arrivée en Dobroudja de la Ve légion Macedonica?). Les fouilles plus récentes effectuées à Aegyssus (Tulcea) permettent de dater, dès le IIe siècle n.è.[57], certaines constructions ayant appartenu soit aux baraques *(canabae)* du camp, soit, plutôt, à l'ancienne agglomération indigène *(civitas)*. Cette question — particulièrement importante pour saisir les implications juridico-administratives du processus de romanisation — ne peut, à la lumière des documents dont nous disposons à présent, être élucidée pour les villes-camps fortifiés du début du IIe siècle n.è., de Noviodunum [58] (Isaccea), Dinogetia [59] (Garvăn) ou Arrubium [60] (Măcin). On peut, par contre, le faire pour Troesmis (Igliţa), où, peu de temps après l'arrivée de la Ve légion Macedonica, on voit apparaître les *canabae* de celle-ci, à côté de la vieille *civitas* indigène de Troesmis, attestées simultanément par une inscription de 159—160 n.è. (ISM, V, 158). Les doutes persistent aussi dans le cas du camp fortifié du IIe siècle n.è. de Carsium [61] (Hîrşova), mais non pas dans celui de Capidava [62] — où l'ancien habitat indigène a été identifié à une certaine distance du camp, juxtaposé d'habitude aux *canabae* —

ou, hypothétiquement, à Axiopolis [63] (Cernavoda), vu l'importance de la vieille ville gréco-indigène qui s'y trouvait. Enfin, rien de précis ne peut être affirmé à ce propos sur Sucidava (Izvoarele), peut-être la plus importante cité du sud-ouest de la Dobroudja, même si d'autres camps fortifiés de la zone, tels celui de Sacidava (Muzait) furent sûrement bâtis au commencement du IIe siècle [64].

Par contre, on peut affirmer à présent, en toute certitude, que la ville (et non pas, comme on l'a longtemps soutenu, le village, l'hypothèse ayant même été récemment formulée, qu'il s'agissait d'un *municipium* dès l'époque de Trajan et, en tout cas, de Marc Aurèle [65]) de Tropaeum Traiani a été fondée du temps de Trajan, sûrement en étroite relation avec le monument triomphal du voisinage [66].

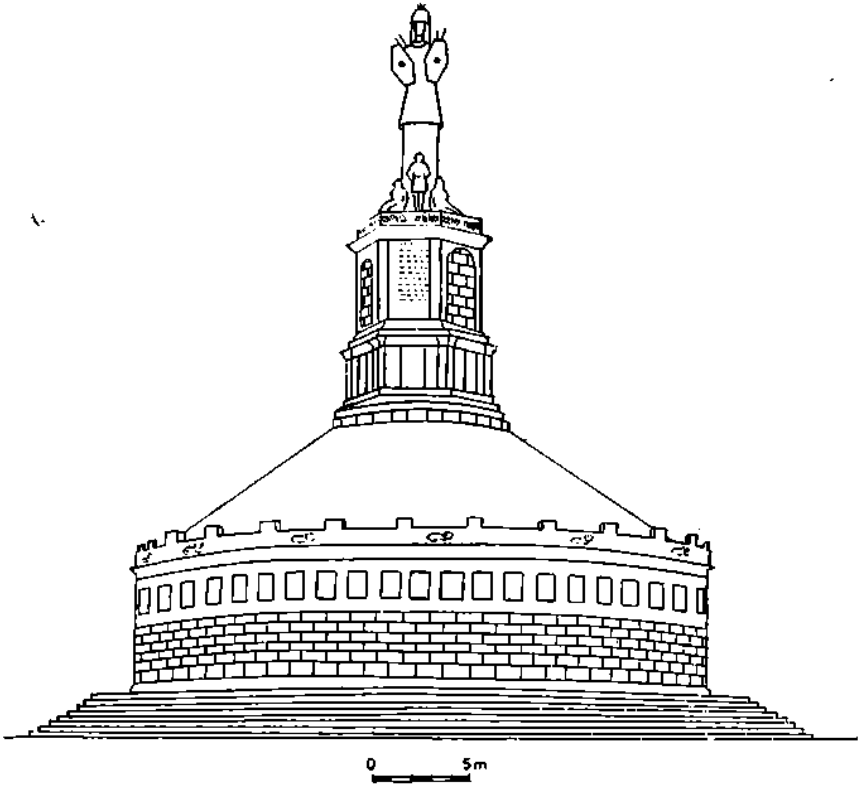


Fig. 1. *Tropaeum Traiani*, Adamclissi, le monument triomphal de Trajan (reconstitution M. Sâmpetru).

Quant à l'artère danubienne, nous n'avons, comme on a pu le constater, pris en considération que les villes-camps fortifiés qui ont, à coup sûr, été construites au début du IIe siècle n.è. Et, comme il est possible que d'autres villes aient été fondées au cours de ce même siècle, on peut réaliser que la vie romaine avait acquis à l'époque une grande ampleur, à la faveur d'un mécanisme dont nous décrirons plus loin les rouages administratifs, socio-économiques et culturels.

La paix assurée par Trajan allait continuer durant les règnes d'Hadrien et d'Antonin le Pieux. Le choc produit par les attaques de la grande coalition barbare qui, à l'époque de Marc Aurèle, ébranla les fondements mêmes de l'Empire romain fut d'autant plus durement ressenti. Préfigurant la grande crise qui allait éclater

au IIIe siècle, les guerres de l'époque de Marc Aurèle, mirent au jour, pour la première fois, le déséquilibre qui s'était créé entre l'Empire — acculé à une défense désespérée des propres frontières — et le monde barbare, qui connaissait une vraie ébullition. Aussi certains historiens estiment-ils que l'Empire était, d'ores et déjà, entré dans une crise irréversible [67].

Lesdites attaques contre la Dobroudja peuvent être situées vers l'an 170 n.è. Il s'agit d'une part des incursions terrestres des Costoboques (peuplade dace) qui paraissent avoir affecté les localités d'Independenţa, Noviodunum, Dinogetia, Capidava et surtout le municipe de Tropaeum Traiani [68] et, d'autre part, des raids lancés à partir de la mer par d'autres peuplades (les Bastarnes germaniques?), qui ont causé de graves dégâts aussi bien à Histria (l'enceinte, les monuments mentionnés) qu'à Tomis ou Callatis [69] (dont les enceintes urbaines semblent avoir été sérieusement endommagées).

5. *De Marc Aurèle à Gallien*

Le redressement de la Dobroudja romaine, comme d'ailleurs de l'Empire en général, commence toujours sous le règne de Marc Aurèle pour atteindre l'apogée sous celui de Septime Sévère et de ses fils. Les nouvelles structures socio-économiques de l'Empire rompent, dans une grande mesure, avec les traditions antérieures, annonçant à bien des égards, celles de l'époque de Dioclétien et de Constantin le Grand.

Nous reviendrons avec plus de détails, mais pour l'instant notons — dans l'ordre dont nous parlions — la réfection de l'enceinte callatienne à l'époque de M. Valerius Bradua [70], gouverneur de la Mésie en 171—172 n.è., et de l'enceinte de Tomis (ISM, II, 21, 22), où furent construits plus tard, peut-être à l'époque des Sévères, de grands édifices, tel celui à mosaïque (centre commercial de la cité si l'on en juge d'après l'inscription placée sur le fronton de l'une des voûtes des magasins situés sous la salle pavée de mosaïque; ISM, II, 387), ainsi que le « Lentiarion» (en fait le vestiaire des thermes publics; ISM, II, 389). Notons aussi l'intense activité de reconstruction déployée à Histria, reflétée par les vestiges archéologiques de l'enceinte et des deux édifices thermaux [71] et par des épigraphes (remise en état du port et du gymnase local; ISM, I, 179, 178, 181). Ajoutons que là-aussi, comme à Callatis, la délimitation trajane fut recopiée à l'époque des Sévères (ISM, I, 67, 68). Les mesures adoptées n'ont pas tardé à s'avérer efficaces du moment que les villes de Tomis (ISM, II, 92, 96, 97, 105) et d'Histria (ISM, I, 89—93, 99, 141), mais non pas aussi celle de Callatis, ont pu s'attribuer elles-mêmes le titre de « très brillantes» (gr. *lamprotatai*), dans la première partie du IIIe siècle n.è.

Passant maintenant à l'artère danubienne — mise, elle aussi, durement à l'épreuve par les guerres du temps de Marc Aurèle — signalons la reconstruction du camp d'Independenţa [72], du siège de la flotte danubienne de Noviodunum, cité devenue peut-être, au même moment, un *municipium* [73], de la localité de Dinogetia et du camp fortifié de Capidava [74]. D'autres documents épigraphiques du *limes* (Arrubium, Carsium, Axiopolis) [75] confirment cette restauration dont les effets contribuèrent à l'élévation, peu de temps après, de la ville de Troesmis au rang de *municipium* [76]. La Dobroudja comptait désormais au moins trois villes ayant accédé à ce rang (le municipe de Tropaeum Traiani était, lui aussi, reconstruit), ce qui prouve l'intensité du processus de romanisation, poursuivi par cette voie également.

Cette nouvelle période de calme relatif s'achève vers la fin de la quatrième décennie du IIIe siècle. C'est alors que commence, ainsi qu'en témoigne une source ancienne *(Historia Augusta, Maximus et Balbinus,* 16, 3), la « guerre scythique» *(bellum Scythicum)* qui continua, sous les empereurs Gordien et Philippe l'Arabe, pour culminer avec le désastre subi par Decius, le premier empereur romain tombé

sur le champ de bataille, en affrontant les Goths de Kniva, quelque part dans le sud de la Dobroudja (251 n.è.). La période d'insécurité se prolonge, ainsi qu'en témoignent les textes, pendant les règnes de Valérien et de Gallien, à cause des nombreuses incursions, effectuées surtout à partir de la mer, par la peuplade germanique des Goths [77].

D'une façon générale, l'Empire fut ébranlé jusque dans ses fondements, dans la période 238—269, lorsque tous les grands centres urbaines de la Dobroudja subiront, tour à tour, de graves destructions. Plus difficiles à estimer dans le cas de Callatis et de Tomis, elles furent les pires dans celui d'Histria qui fut tout simplement rasée. Le terme employé dans *Historia Augusta* que nous venons de mentionner est celui d'*excidium*, ce qui prouve que l'événement a dû fortement impressionner les contemporains [78]. Des destructions semblables ont pu être constatées dans les localités d'Independența, Noviodunum, Dinogetia, Capidava, Sacidava et Tropaeum Traiani [79]. Le fait, pour les autres villes, de ne pas figurer sur cette liste est dû, sans doute, à l'absence de recherches archéologiques systématiques. Les armées romaines ayant pratiquement perdu, dans cette période, le contrôle de la zone, comme d'ailleurs des autres provinces européennes de l'Europe, la Dobroudja devint une vraie *via gentium*. Nous insistons dès maintenant sur cet aspect qui permettra de mieux saisir l'essence de la crise de l'organisme étatique romain, due partiellement aux contradictions internes, mais aussi, comme on le verra, dans une mesure pas du tout négligeable, à des facteurs extérieurs.

6. *De Claude II à Numérien*

Il a fallu l'intervention énergique de Claude II pour contenir temporairement la pression des Goths. C'est au cours de la bataille qui a eu lieu, en 269 n.è., à Naissus (à présent Niș), que l'empereur écrasa une immense coalition de barbares germaniques, ce qui lui valut d'entrer dans l'histoire sous le nom de Claude II « le Gothique».

En ce qui concerne la Dobroudja, cette victoire portera des fruits plus tard, à l'époque des empereurs Aurélian et Probus. C'est pendant cette période que l'enceinte callatienne fut reconstruite [80], comme d'ailleurs aussi celle de Tomis [81]. Les Histriens, si peu nombreux qu'ils restassent, se virent obligés de construire une nouvelle enceinte, mesurant seulement 7 hectares, alors que l'ancienne enceinte romaine en mesurait 30. On constatera un peu plus tard, dans l'espace devenu extramural, l'apparition de tombeaux appartenant à une nécropole qui s'étendra, avec le temps, jusque sous les murs de la nouvelle cité. Impresionnante s'avère la nouvelle enceinte même — pour laquelle on n'a plus creusé des fondations —, qui s'étaie sur les colonnes de vieux édifices, disposées de travers et qui fut construite en utilisant aussi des *spolia* (inscriptions, fragments architectoniques, restes d'édifices antérieurs) [82].

À la lumière des découvertes faites par nous-même à Independența — où la reconstruction, sous la forme aujourd'hui visible du camp fortifié, date à coup sûr de cette période — comme de celles de Noviodunum, Dinogetia, Capidava, Sacidava et, le cas échéant, de Tropaeum Traiani [83], on peut se demander si l'ensemble des cités qui s'enchaînaient sur le Danube au IVe siècle, n'a pas eu ses origines en cette même fin du IIIe siècle n.è. Mais il faudra attendre des temps meilleurs, ceux de Dioclétien, de Constantin le Grand et, beaucoup plus tard, de Justinien, pour que les constructions nouvelles puissent se rapprocher du point de vue de la qualité de celles des IIe—IIIe siècles n.è. En dépit d'un déclin qualitatif donnant même parfois l'impression de ruralisation — la période des IVe—VIIe siècles sera

marquée par les effets nuisibles des invasions incessantes plutôt que des faiblesses internes —, le nouvel ordre établi par Dioclétien et, ensuite, par Constantin le Grand a jeté les fondements durables de l'Empire romano-byzantin dont l'efficacité et la solidité se révéleront au fil de plusieurs siècles.

B. L'ORGANISATION ADMINISTRATIVE

À part l'intérêt d'ordre général, les considérations qui vont suivre ont aussi une valeur paradigmatique dans la mesure où les structures administratives de l'Empire romain pourront, à la lumière des documents locaux, être identifiées aussi en Dobroudja. Cela exige de préciser tout d'abord les statuts juridiques des villes et de leurs territoires ruraux, ainsi que des localités de moindre importance qui en faisaient partie.

Le sous-chapitre précédent contient des références à cette question, mais le thème n'y fut qu'énoncé sans d'autres explications, l'intérêt étant surtout attaché aux mutations intervenues dans les statuts juridiques. Précisons pour l'instant que les villes grecques dont l'ancienne organisation était pratiquement maintenue, étaient considérées dans le droit romain des « villes étrangères» *(civitates peregrinae)*. Certaines d'entre elles bénéficiaient d'un « traité» *(foedus)*, portant de ce fait le nom de *civitates foederatae*. Leur statut dépendait des clauses des traités (le cas de Callatis) qui pouvaient avoir un caractère d'égalité *(foedera aequa)* ou d'inégalité *(foedera iniqua)*. Plus explicite semble avoir été la situation des villes « libres» ou « libres et exemptées d'impôts» *(civitates liberae* ou *liberae et*

immunes), même si, comme on le verra (dans le cas de Tomis), seules les villes ayant obtenu le « droit italique» *(ius Italicum)*, pouvaient jouir d'une exemption réelle. Ces deux catégories de villes échappent au contrôle du gouverneur de la province, étant considérées « extérieures» *(exterae)*. Par contre, la troisième catégorie de villes pérégrines, celle des villes «soumises au paiement de l'impôt» *(civitates stipendiariae*, le cas d'Histria) dépend des décisions du gouverneur [84].

Quant aux villes romaines, elles ont, comme on l'a vu, une origine on peut dire militaire, car auprès des unités militaires stables on installait les baraques du camp *(canabae)*, qui constituèrent les noyaux d'agglomérations de type urbain. Dans certains cas, les vieilles *civitates* indigènes — pas toujours faciles à identifier — contiguës elles aussi, aux unités militaires, contribueront à la constitution des ainsi-dites doubles communautés *(canabae/civitates)* dont la fusion donnera naissance aux villes de droit romain, les *municipia* (le cas de Troesmis et, probablement, de Noviodunum). Il existe, néanmoins, aussi d'autres modalités, non-militaires, de promotion municipale, telles que l'élévation, au rang de municipe, de certaines *civitates* (le cas de Tropaeum). Nous définirons, en temps voulu, les caractéristiques municipales, mais, il convient de rappeler dès maintenant que les municipes des provinces de l'Empire représentaient un échelon intermédiaire entre les cités indigènes et les colonies romaines, qui étaient, du point de vue de la juridiction romaine, des villes dans toute l'acception du terme. Le fait que de telles villes *(coloniae)* n'aient pas existé en Dobroudja, ne doit point faire croire que l'urbanisation romaine y a été plutôt limitée. Il y a aussi, notamment dans la zone orientale de l'Empire, d'autres provinces dans lesquelles les villes de ce type n'existaient pas, sans que l'on puisse dire que la « paix romaine» n'y ait pas réuni, dans le même creuset, les villes grecques et romaines [85].

Il convient de retenir, enfin, que les territoires de toutes ces villes connaissaient une intense vie rurale, stimulée par l'existence de nombreux villages *(vici)*, terme plurivalent dans la hiérarchie administrative romaine, qui désignait aussi bien des agglomérations préurbaines (le cas d'Ulmetum), que des communautés villageoises (le cas de Buteridava). Ce coin de province qu'est la Dobroudja comptait un plus grand nombre de *vici* que toute autre province romaine. Aux explications absurdes — mentionnées dans l'avant-propos — que certains ont voulu donner à ce phénomène, on peut opposer l'argument, bien plus solide, de l'existence d'une vie rurale florissante avant l'arrivée des Romains. On a vu et on verra par la suite, dans le détail, que la toponymie des villages de la Dobroudja permet une telle explication. Ajoutons, dans cet ordre d'idées, le rôle joué par la constitution de semblables collectivités auprès des possessions, d'abord isolées, des premiers colons romains [86].

Pour ce qui est des unités administratives plus amples dont la Dobroudja faisait partie, il convient de mentionner tout d'abord la *praefectura (ripae Thraciae)*. Son existence est, comme on l'a vu, attestée entre 12—50/57 n.è., mais elle peut être prolongée jusqu'à la fin de la dynastie julio-claudienne. La préfecture était limitée à l'ouest par la rivière Iantra, au sud par les Balkans, à l'est par la mer Noire et au nord par le Danube [87].

Nous n'insisterons pas sur les particularités d'une province romaine, vu que la Dobroudja ne représentait, aux Ier—IIIe siècles n.è., qu'une partie de la province de Mésie Inférieure. Précisons seulement à propos de cette-dernière qu'il s'agissait d'une province impériale, autrement dit militaire (à la différence des provinces sénatoriales où les troupes sont attestées occasionnellement), dirigée par un ancien consul ayant le titre (traditionnel) de « délégué de l'Empereur, ancien préteur» *(legatus Augusti pro praetore)*. Directement subordonnés à celui-ci étaient les com-

mandants des trois légions cantonnées à Novae (la Ier Italica), Durostorum (la XIe Claudia) et, pour un certain temps, à Troesmis (la Ve Macedonica). Chargé, en même temps, de la mise en œuvre de la justice, le gouverneur contrôlait également la gestion provinciale, confiée à un *procurator* (voir des détails sur cette question dans le sous-chapitre consacré à l'économie et aux classes sociales). Il convient, enfin, de rappeler que les délégués des villes se réunissaient une fois par an dans la capitale de la province au sein du « conseil de la province » *(concilium provinciae)*, destiné, en principe, à résoudre tous les problèmes de la province. Le conseil semble avoir évolué vers un organisme plutôt religieux, soucieux seulement d'entretenir le culte impérial (domaine où, on le comprend, les manifestations de loyalisme pouvaient revêtir les formes les plus paroxysmiques) [88]. Le même a dû être le rôle de la « Communauté des Grecs» (gr. *Koinon ton Hellenon)*, appelée tantôt la « Communauté des cinq villes» (gr. *Pentapolis)*, tantôt la « Communauté des six villes *(gr. Hexapolis)*, ce qui nous amène à les analyser ensemble dans le sous-chapitre consacré à la vie religieuse.

Ceci dit, nous passerons à l'examen de l'organisation administrative, non sans avoir passé auparavant en revue les informations dont nous disposons sur les habitants de la Dobroudja, à la veille de la conquête romaine et sur leur manière de s'organiser à l'époque et plus tard.

1. *Les autochtones*

La population majoritaire de la Dobroudja a toujours été représentée par les Gètes, ainsi que l'affirment, sans exception, les sources d'époque grecque (Sophocle, Hellanicos de Mytilène, Hérodote, Thucydide, Pseudo-Scymnos ou Méandre; voir, en général le premier volume des *Fontes historiae Daco-Romanae*, Bucarest, 1964) et le confirment les auteurs d'époque romaine, tels Strabon *(Geographia*, VII, 3, 2, 12 et 13), Cassius Dion *(Historia Romana*, LI, 23, 2—26, 6), Pline l'Ancien *(Naturalis historia*, IV, 11(18), 41) et Solinus *(Collectanea rerum notabilium*, X, 7), sans parler, bien sûr, d'Ovide [89]. Et si une partie des « transdanubiens» déplacés par Aelianus étaient arrivés aussi *in ripam, quam tuebatur* (CIL, XIV, 3608 = ILS, 986), c'est-à-dire en Dobroudja, nous aurions même une preuve de l'accroissement de l'élément gétique autochtone par des peuplades apparentées, telles que les Géto-Daces nord-danubiens. Rien ne permet donc de supposer que le Dobroudja ait, à la veille de sa réorganisation par Trajan, pu être dégarnie d'habitants, ce qui aurait obligé les autorités romaines à la peupler d'éléments sud-thraciques (Bessi, Lai, éventuellement Ausdecenses). Nous reviendrons tout à l'heure sur ces populations, mais en attendant, qu'il nous soit permis de souligner que la plupart des fouilles effectuées en Dobroudja furent concentrées dans les villes, c'est-à-dire là où les autochtones cohabitaient avec les Grecs ou les Romains. Les fouilles à l'extérieur des villes sont encore rares. L'existence des Gètes autochtones ne saurait être limitée aux IVe—IIIe siècles av.n.è., comme le soutiennent encore parfois quelques auteurs. Elle doit être prolongée jusqu'en pleine époque romaine, ainsi qu'en font foi les sources citées, que le prouve leur présence —attestée cette fois du point de vue archéologique et épigraphique — aux IIe—IIIe siècles n.è., dans les villes et les villages de la Dobroudja et qu'en témoignent la plupart des toponymes préromains (notamment ceux terminés en *-dava*), intégrables dans la grande aire des noms de lieux géto-daciques, et non pas sud-thraciques [90].

Parmi les populations apparentées aux Gètes de la Dobroudja, mentionnons les Crobides, les Saques, les Coralli, les Troglodytes, les Oinenses et les Obulenses [91].

À ceux-ci se sont vraisemblablement ajoutés, dès la période grecque, un grand nombre de Scythes, la Dobroudja étant appelée *Scythia* dans un document hellénistique histrien (ISM, I, 15). Ils continuent d'être mentionnés par les sources d'époque romaine, ce qui signifie que, sans avoir été assimilés par les Gètes, ils ont, néanmoins, dû subir l'autorité d'un peuple plus nombreux, plus puissant et, en tout cas, plus évolué [92]. C'est toujours dans la période préromaine qu'apparurent en Dobroudja les premiers éléments de la tribu iranienne — comme les Scythes — des Sarmates et des Bastarnes germaniques [93].

Parmi les populations sud-thraciques apportées, à l'époque romaine, en Dobroudja, il faut mentionner tout d'abord les Odryses, en raison même de l'extension jusqu'au Danube de leur royaume clientélaire entre 19 av.n.è. et sûrement 46 n.è., ensuite les Bessi, les Lai et, éventuellement, les Ausdecenses [94]. Nous verrons, le moment venu, que ces peuplades sont atestées seulement dans quelques localités de la Dobroudja, à des fins parfois très précises et que rien ne permet d'en généraliser la présence, comme on l'a fait parfois, en vertu de critères pour le moins discutables.

Et s'il a vraiment existé un moment où la population de la Dobroudja a pu se trouver sensiblement amoindrie, ce fut sûrement au milieu du IIIe siècle n.è., quand les empereurs de la seconde moitié du siècle se sont vus obligés d'apporter dans la province les barbares vaincus dans les nombreuses batailles de l'époque: Bastarnes, Sarmates, Carpes ou Goths. Ceux-ci constitueront le gros des paysans-soldats *(limitanei)*, qui deviendront les nouveaux défenseurs des frontières romaines [95].

Revenant à ceux qui furent depuis toujours les maîtres de ces contrées, les Gètes, précisons que c'est dans cette acception que nous avons partout employé les termes « autochtones» ou « indigènes», sans aucune analogie factice avec les populations exploitées des colonies modernes. Notons, pour commencer, que, temporairement entraînés dans la grande union étatique de Burébista, ils semblent avoir regagné, après la mort de celui-ci, les vieilles unions tribales comme celles d'un Dapyx ou d'un Zyraxes. Rien ne permet, en effet, de soutenir qu'ils aient évolué, comme en Dacie, vers des formations du type de celle de Décébale. L'explication doit en être, certes, recherchée dans l'influence inhibitrice exercée par les colonies ouest-pontiques, phénomène qui ne semble pas avoir toujours été saisi dans toute sa profondeur. Ainsi, les différenciations sociales au sein de ces unions tribales ne semblent pas avoir été plus marquées que celles qui avaient, quelques siècles plus tôt, permis l'établissement des premiers contacts entre l'aristocratie tribale et les colonies grecques. La propriété privée ne s'est pas non plus généralisée au sein de ces communautés, devenues certainement territoriales, dès lors que des auteurs comme Nicolaos de Damas, Strabon, Horace ou Flavius Joseph nous parlent instamment du maintien de la propriété collective tant chez les Géto-Daces que chez les Scythes [96]. À une seule exception près [97], les Gètes dobroudjans n'ont pas eu leur propre monnaie, l'« acide dissolvant» de la « monnaie universelle» grecque ayant joué un rôle décisif. Aussi n'eurent-ils pas non plus leurs propres commerçants, comme nous savons que ce fut le cas en Dacie. Enfin, en ce qui concerne le mode de production, il faut souligner que les Gètes n'ont pas connu l'esclavage, mais plutôt la main-d'œuvre semi-dépendente qui semble avoir été également utilisée dans les colonies grecques. C'est bien à ces dernières qu'est due, en large mesure, la perpétuation de certaines traditions que nous rencontrons en Grèce, en Asie Mineure et jusque sur la côte nord de la mer Noire et que des auteurs modernes ont cherché à inclure dans le mode de production « asiatique» ou « tributal» [98].

Cela étant et compte tenu aussi de l'hypothèse vraisemblable que les plus de 100 000 transdanubiens furent transférés au sud du Danube, par Aelianus, en maintenant leur organisation ancestrale, il y a toutes les raisons de croire que les communautés gétiques se présentaient, à la veille de l'époque romaine, comme des organismes viables.

Les autorités romaines ont déplacé, disloqué, et même réduit, au fur et à mesure de l'extension du domaine romain, les communautés territoriales géto-daciques, sans, toutefois, les supprimer. Ils n'en avaient pas l'intérêt, puisque celles-ci constituaient un excellent réservoir pour leurs recrutements et, en même temps, la source principale de main-d'œuvre pour les corvées. Lesdites communautés sont, de ce fait, encore attestées à l'époque romaine. Nous en définirons, au sous-chapitre consacré à la vie socio-économique, la condition juridique et économique, tout en précisant, dès maintenant, qu'elle a dû être, en général, celle de « soumis » — *dediticii*. Parmi ces Dace-Gètes, rares furent ceux qui gardèrent une situation privilégiée, la plupart étant devenus des esclaves ou plutôt des colons. Cette dernière condition sociale semble avoir été déterminée, du moins dans la zone orientale de l'Empire, par la perpétuation des rapports de semi-dépendance, plutôt que par la crise de l'esclavage qui n'a jamais pris une très grande ampleur dans nos régions [99]. Notons donc, pour l'instant, en ce qui concerne l'organisation administrative, l'existence de communautés indigènes aux environs de Callatis (Sardeis, Asbolodeinoi[100]), et d'Histria (vicani Buteridavenses; ISM, I, 359, 360), ainsi que de « chefs des lieux » *(principes locorum)* près de Tomis (ISM, II, 183), Ulmetum (ISM, V, 77), Seimeni (ISM, V, 4) et Floriile (CIL, III, 7481). Il serait, pourtant, plus difficile de connaître la structure interne de ces communautés à l'époque romaine, car les sources du temps nous renseignent plutôt sur les états sociaux « romains » dans lesquels se trouvaient les Gètes dobroudjans (esclaves, colons, etc.) et de savoir ce qu'il restait des caractéristiques — esquissées plus haut — des communautés géto-daciques. De l'avis largement partagé, ces communautés ont, à la longue, cédé la place à la propriété privée, ce qui nous semble, jusqu'à un point, vraisemblable. Si, d'autre part, l'on tient compte de l'établissement et de la diffusion des rapports de colonat, une évolution tout aussi plausible aurait pu être celle des collectivités autochtones vers les futures communautés de colons. D'ailleurs, une forme pas très différente du colonat privé, puisqu'il s'agit d'un colonat d'État, semble s'être trouvée aussi à la base des relations de production établies dans les zones confiées auxdits *limitanei*.

Ceci dit, jetons un coup d'œil sur l'organisation administrative des cités grecques et, ensuite, des villes romaines.

2. *Les cités grecques*

On a vu plus haut que la ville de **Callatis** jouissait du statut d'« alliée» *(foederata)*, en vertu d'un traité d'égalité *(foedus aequum)* qu'elle n'aurait pu obtenir et surtout conserver qu'à condition d'avoir été conclu dans les premières années de l'Empire[101]. La qualité de cité « alliée» garantissait le maintien des anciennes institutions, l'absence de garnisons romaines, le droit de juridiction sur tous les citoyens, fussent-ils Grecs ou Romains, la possession réelle sur tout le territoire, sans ingérence de la part du gouverneur de la province[102]. À la lumière des documents dont nous disposons à présent, ces conditions semblent avoir été respectées jusque vers le troisième quart du IIe siècle n.è. Ainsi sommes-nous informés de l'existence de l'assemblée du peuple (gr. *damos*) — qui, en principe, donnait force de loi aux propositions du sénat et élisait les magistrats de la ville —, du conseil (gr. *boulâ*),

l'organe délibératif de celle-ci, du basileus (titre spécifiquement dorien du magistrat suprême de la ville aux fonctions plutôt religieuses), des collèges d'archontes (gr. *archontes)*, — l'appareil exécutif — et des *synedroi*, qui préparaient les projets de lois devant être soumis au vote de l'assemblée du peuple [103].

Toutes ces fonctions, comme d'ailleurs d'autres encore dont nous parlerons plus loin furent remplies toujours davantage par les représentants de l'aristocratie de la ville, les « bienfaiteurs» (gr. *euergetai)*. Parmi ceux-ci, notons pour l'instant seulement un nommé Ariston, fils d'Arison [104], un Apollonios, président de la gérousie (=conseil des anciens) locale [105], ou un Isagoras, fils de Iatrocles, le grand restaurateur de Callatis, au début du IIe siècle n.è.[106].

Il est à remarquer que lorsque ces fonctions (non rémunérées dans l'Antiquité) étaient devenues, au IIIe siècle, des „corvées" *(munera)* au lieu d'honneurs *(honores)*, le nombre des „bienfaiteurs" callatiens diminua considérablement, peut-être non sans rapport avec le fait qu'à la différence de Tomis et d'Histria, Callatis n'a jamais porté le titre de „très brillante" (gr. *lamprotate*).

Abstraction faite d'une interprétation discutable, il n'y a aucune preuve de la présence d'une garnison romaine jusqu'au troisième quart du IIe siècle n.è.[107], lorsque — dans les conditions de l'effacement général des différences entre les statuts citadins — la clause en question n'était plus respectée. Bien plus — en devançant l'ordre de l'exposé et en évoquant le document ci-après seulement dans le contexte de l'observation pour une certaine période, de ladite clause —, nous mentionnerons un « stratège» (gr. *stratagos*), preuve indiscutable que la ville a possédé une sorte de milice locale [108]. Comme nous reviendrons sur l'action dudit « stratège» lorsque nous étudierons la condition juridique du territoire callatien, mentionnons pour l'instant que le tribunal local a dû avoir pleine compétence aussi bien sur les habitants grecs de la ville que sur les Romains dont une partie étaient réunis dans l'association des « citoyens romains résidents» *(cives Romani consistentes)* [109]. Quant à la population de la ville, pouvant être estimée à 10—15 000 habitants (compte tenu des proportions de la cité, semblables à celles d'Histria sur laquelle nous avons, toutefois, plus de documents suggérant le ciffre mentionné), il faut préciser qu'elle était, dans sa grande majorité, composée de Grecs auxquels sont venus s'ajouter, avec le temps, des Romains, si bien qu'il y avait, aux IIe—IIIe siècles, un nombre important de Gréco-Romains [110].

On a relevé, il y a quelque temps, que lorsque le stratège Monianios, établissait, au Ier siècle n.è., les « centuries» (gr. *kentorias*), il n'était pas question de troupes romaines, mais, bien plus probablement, de centuries territoriales. L'hypothèse est permise, si l'on tient compte d'une réinterprétation relativement récente de la cadastration callatienne, datant du début du IIe siècle n.è., peut-être même de l'époque de Trajan, comme celle d'Histria [111]. Il s'agit de la constatation que les distances entre les bornes, désignées par leur numéro d'ordre, étaient soit de 1 000 pieds (296 m), soit de 2 000 pieds (592 m), soit encore de 2 400 pieds (710 m), cette dernière distance coïncidant avec le côté d'une centurie (= 200 *iugera* — 50,36 ha). Il est donc possible que la cadastration callatienne ait représenté une forme de lotissement par centuries *(centuriatio)*, procédé typique de partage des lots dans les colonies, le plus haut degré de la hiérarchie citadine romaine. En effet, de telles cadastrations ont aussi été rencontrées même en Grèce et un ingénieur arpenteur ancien nous apprend que ce procédé s'était, le temps aidant, répandu dans les territoires d'autres villes que les colonies, « suivant la coutume coloniale» *(more colonico)* [112]. Nous verrons plus loin, dans le sous-chapitre consacré à la vie économique, dans quelle mesure ces lots furent ou ne furent pas imposables. Notons pour l'instant qu'ils rééditaient, à la manière romaine, les anciens lots (gr. *kleroi)* d'origine dorienne, ce qui est de nature à nous convaincre que la cité, dans

son ensemble, avait continué à jouir du statut préférentiel de *civitas foederata*. Ainsi donc, les Callatiens ont dû posséder des « domaines privés de droit pérégrin» *(agri privati ex iure peregrino)*, tandis que ceux affermables *(agri vectigales)* se trouvaient, probablement, en dehors du réseau centurial susmentionné. C'est toujours là, dans les ainsi dits restes *(subseciva)*, que devaient se trouver aussi certains villages, tels que Amlaidina [113], Kei..., Val..., un *pyrgos* (tour), mais surtout lesdites communautés de Sardes (gr. *Sardeon*) et d'Asbolodins (gr. *Asbolodeinon)* [114], preuve indiscutable du maintien, à l'époque romaine, des vieilles communautés autochtones, les toponymes en — *dina* paraissant être d'origine crobydique.

Parmi les localités archéologiquement identifiées, mentionnons les très probables fermes *(villae rusticae)* de Moşneni et de 2 Mai [115], ainsi que toute une série de petits habitats, peu édifiants du point de vue de l'organisation administrative [116].

Retenons donc que, contrairement à ses voisines du nord, la ville de Callatis, jouissant d'un statut juridique préférentiel, s'avéra extrêmement conservatrice, tant en ce qui concerne les institutions internes que l'organisation du territoire, même si cette dernière avait été remaniée *more Romano*. Et si des écarts ont pu être constatés par rapport à ce conservatisme, ce fut dans la seconde moitié du IIe siècle n.è., lorsqu'un nouveau système administratif, économique et social commençait à prendre corps, au fur et à mesure de l'effacement des différences entre les statuts juridiques des villes.

Nous ne reviendrons pas ici sur les fluctuations du statut juridique de la ville de Tomis, si ce n'est que pour relever que, probablement „libre" au milieu du Ier siècle n.è. elle a perdu cette qualité sous le règne de Vespasien, pour la récupérer sous celui d'Hadrien. Étant, à partir de ce moment, une *civitas libera*, soulignons à ce propos que bon nombre des caractéristiques d'une *civitas foederata* se retrouvaient chez une „cité libre". La seule différence était que la „liberté" était accordée à cette dernière en vertu soit d'une loi *(lex)*, soit d'une décision du sénat *(senatus-consultum)*, soit — comme semble être le cas en l'espèce — d'une concession impériale, ce qui veut dire que la stabilité d'un pareil statut était bien moins assurée que dans le cas d'une *civitas foederata* [117].

En ce qui concerne le maintien des vieilles institutions, précisons que l'on retrouve à Tomis le conseil (gr. *boulé)* et l'assemblée du peuple (gr. *demos)* dirigée par un collège d'archontes (gr. *archontes)*. Il y avait également de nombreuses magistratures collégiales parmi lesquelles il convient de remarquer tout particulièrement celles des tribus tomitaines. Tomis réunissait, en effet, les six tribus ioniennes (Argadeis, Aigikoreis, Boreis, Geleontes, Hopletes et Oinopes) [118], la nouvelle « tribu des Romains» (gr. *phyle Rhomeon;* ISM, II, 256), ainsi qu'une hypothétique communauté de commerçants romains (gr. *speira Rhomaion;* ISM, II, 100). Là aussi, comme à Callatis, toutes les magistratures étaient accaparées par les gens très riches, appelés les « bienfaiteurs» (gr. *euergetai)*. Parmi ceux-ci notons Apaturios, fils d'Euelpistos (ISM, II, 123), Phaidros et, surtout, son fils T. Flavius Poseidonius, qui ont vécu au IIe siècle n.è. (ISM, II, 52), puis Aurelius Priscius Annianus et Aurelius Priscius Isidorus, apparentés eux aussi, ayant vécu au IIIe (ISM, II, 97 et 96). La tendance à conserver les magistratures « en famille» est donc évidente. Notons que, à la différence de Callatis et même d'Histria, à Tomis des detenteurs de plusieurs fonctions existaient encore au IIIe siècle n.è. quand la ville avait, sans doute avec la permission des autorités romaines, pris la liberté de s'attribuer elle-même le titre de « très brillante» (gr. *lamprotate;* ISM, II, 92, 96, 97, 105). N'oublions pas non plus que, dès l'époque d'Antonin le Pieux, la

ville avait officiellement porté le titre, de *Metropolis* (ISM, II, 54, 58, 59, 61, 70—72, 82, 85, 91, 92, 96, 97, 101, 105, 108, 110, 116, 398).

Il est certain que jusqu'à l'époque de Vespasien et, ensuite, quelques décennies après celle d'Hadrien, quand la clause avait cessé d'être observée, la ville de Tomis n'a pas eu de garnison romaine. Par contre, entre Vespasien et Hadrien et, ensuite, à partir du troisième quart du IIe siècle n.è., la cité des Tomitains a, comme on le verra dans le sous-chapitre suivant, hébergé des garnisons romaines. Ce phénomène est, comme nous le disions, significatif pour son statut juridique, mais pas moins aussi pour son aspect démographique. La cité qui s'élevait sur les lieux de l'actuelle Constanța, comptait, en effet, le plus grand nombre de Romains jamais connu par une cité pontique, sans parler des nombreux Gréco-Romains, attestés dès le Ier siècle n.è. La présence de l'élément militaire et des marchands signalés plus haut, qui sont venus s'y ajouter, portant le nombre des habitants de Tomis, à 25—30 000 au minimum, a fait subir à la population de la ville un intense processus de romanisation sans en altérer pour autant la structure grecque. La juridiction des tribunaux locaux s'étendait à tous les habitants, fussent-ils Grecs ou Romains.

Le territoire tomitain nous apparaît encore plus romanisé que la cité même. Nous songeons tout d'abord à la communauté des citoyens romains *(cives Romani consistentes)* du village Turris Muca.... (près de Tomis; ISM, II, 141), ensuite aux villages — non seulement organisés à la romaine, mais portant aussi des noms romains — tels que Clementianensis (M. Kogălniceanu; ISM, II, 134 = ISM, V, 92; 136 = ISM, V, 93; 191), Narcissiani (? Cocoșu; ISM, II, 133) et Sc.... ia (Palazu Mare, ISM, II, 137) et, enfin, aux possessions non localisables de quelques vétérans romains (ISM, II, 180, 190, 289). Il y a lieu de signaler, en outre, une série de grands établissements ruraux, comme ceux de Sibioara, Poarta Albă, Valu lui Traian, Cumpăna ou Urluchioi [119], — habités par une population mixte, géto-gréco-romaine, quelques *villae rusticae* à Murfatlar (ISM, II, 297),? Lazu (ISM, II, 263), Agigea (ISM, II, 363) et Mamaia [120], deux sanctuaires à Tîrgșor (ISM. I, 374—377) et Filimon Sîrbu (ISM, II, 292), ainsi que deux anciennes cités grecques, devenues entre temps de simples habitats ruraux romains: Stratonis (Cap Tuzla) [121] et Parthenopolis (Costinești) [122].

Particulièrement important s'avère le « chef de lieu» *(princeps loci)* de Tekirghiol, M. Atius Firmus (ISM, II, 183), puisqu'il fournit la preuve irréfutable non seulement de la permanence de l'élément autochtone, mais aussi de ses formes d'organisation ancestrales. Aussi, ne saurait-on regretter assez l'absence de toute documentation touchant l'organisation du territoire tomitain.

Et si la communauté des citoyens romains du village de Turris Muca ... et d'autant plus lesdites possessions des vétérans romains peuvent être datées de la période où la cité avait perdu son statut de *libera*, il est, par contre, certain qu'en vertu du statut préférentiel acquis sous Hadrien, elle avait pleinement possession de son propre territoire. Et cela même si aucun village grec n'y est encore attesté, comme dans le cas du territoire callatien et, comme on le verra, dans celui histrien et même s'il n'y a aucun indice suggérant la division du territoire par tribus, comme dans le cas — cette fois-ci — d'une partie seulement du territoire histrien. En revanche, ladite possession semble être confirmée, de nouveau par contraste avec les réalités du territoire histrien, par l'absence de toute communauté de vétérans, jouissant de droits territoriaux manifestes et de tout grand domaine *(saltus)*

Il résulte de tout cela que, par rapport au conservatisme de Callatis, Tomis s'est avérée beaucoup plus réceptive à l'ascendant romain. Les deux tendances se retrouvent, paradoxalement, dans le cas d'Histria, à cause précisément de son statut spécial de ville « soumise» *(stipendiaria)*.

Le lecteur se rappellera sans doute que, même en acceptant l'hypothèse, peu vraisemblable, qu'**Histria**, eût joué, un certain temps, d'un statut préférentiel, elle l'avait, de toute façon, perdu à l'époque de Vespasien. Elle nous apparaît, en effet, comme une simple *civitas stipendiaria* sous le règne de Trajan, dès lors que le gouverneur de la Mésie, Manius Laberius Maximus s'emploie à en établir les limites (ISM, I, 67, 68). Il est vrai que, bientôt après, Histria allait jouir des effets bénéfiques de la politique philo-hellénique d'Hadrien, à tel enseigne que les habitants ont eu de bonnes raisons de dire qu'ils assistaient à une « deuxième fondation de la cité» (ISM, I, 191, 193). Mais même cet événement, accueilli avec tant de satisfaction par ses habitants, ne semble pas avoir eu des incidences concrètes sur le statut juridique de la ville. C'est du moins ce qui ressort des documents dont nous disposons aujourd'hui, qui nous révèlent que la cité n'avait pas, aux IIe—IIIe siècles, droit de possession sur tout son territoire.

Mais comme nous reviendrons sur cet aspect lorsque nous parlerons de la situation juridique du territoire histrien, précisons seulement pour l'instant qu'une cité *stipendiaria* était obligée au paiement d'un tribut *(stipendium*, d'où aussi son titre). Cela n'excluait pas le maintien des anciennes institutions, mais permettait, d'autre part, l'existence de garnisons romaines. Les citoyens romains n'étaient pas soumis à l'autorité des tribunaux locaux. Quant au territoire — confisqué et restitué ou bien obligé directement au paiement d'un impôt — il appartenait en partie seulement à la ville concernée. N'étant pas *extera*, une cité « soumise» *(stipendiaria)* tombait sous la pleine juridiction du gouverneur de la province[123].

S'agissant du maintien des anciennes institutions, signalons, là aussi, l'existence du conseil et de l'assemblée du peuple. Quant aux fonctions à caractère strictement administratif, un document histrien fait état d'une certaine hiérarchie en vertu de laquelle les fonctions stables (gr. *archai*) — les archontes[124] — se situaient au premier plan. Ces fonctions semblent avoir été, aux Ier—IIe siècles n.è., accaparées à Histria aussi, par les aristocrates de la ville, parmi lesquels M. Ulpius Artemidorus (ISM, I, 207) et la fille d'Hecataios, Aba (ISM, I, 57) se sont — paraît-il — avérés particulièrement importants. Au IIIe siècle, par contre, aucun pareil « bienfaiteur» n'a plus été enregistré dans la ville, en dépit de son titre de « très brillante» (gr. *lamprotate*; ISM, I, 89—93, 99, 141). Dans le même sens de la conservation des anciennes formes grecques d'organisation, il convient de mentionner l'attestation des tribus ioniennes Aigikoreis, Argadeis, Boreis et Geleontes, auxquelles est venue s'ajouter, comme à Tomis, la tribu des « Romains»[125]. Aucun document ne fait — comme on l'a cru un certain temps[126] — allusion à la milice locale histrienne, bien que son existence n'aurait pas contredit le statut juridique susmentionné. Par contre, des témoignages révèlent, là aussi, la présence de militaires romains, qu'il s'agise d'une station de bénéficiaires consulaires (officiers chargés de la garde des routes), de militaires actifs de la XIe légion Claudia, cantonnée à Durostorum, ou de la flotte mésique ayant la base à Noviodunum.

Il y avait donc assez de raisons pour voir apparaître, à côté des citoyens grecs de la ville (gr. *politai*), de nombreux Romains, notamment aux IIe—IIIe siècles n.è., qui constituaient la masse principale des ainsi dits étrangers (gr. *xenoi*). Ces deux catégories sont, dans un document local, opposées à la plèbe (gr. *plethos*), formée d'indigènes, d'affranchis et d'esclaves (ISM, I, 54, 57, 180). Il y a, comme nous le disions plus haut, certains indices, tels que le montant d'une donation publique, le nombre probable des membres d'une tribu, la quantité d'eau conduite par l'aqueduc histrien et la superficie habitable de la cité, qui permettent d'estimer que la population de la ville se chiffrait, aux IIe—IIIe siècles, à au moins 10 à 15 000 habitants.[127]

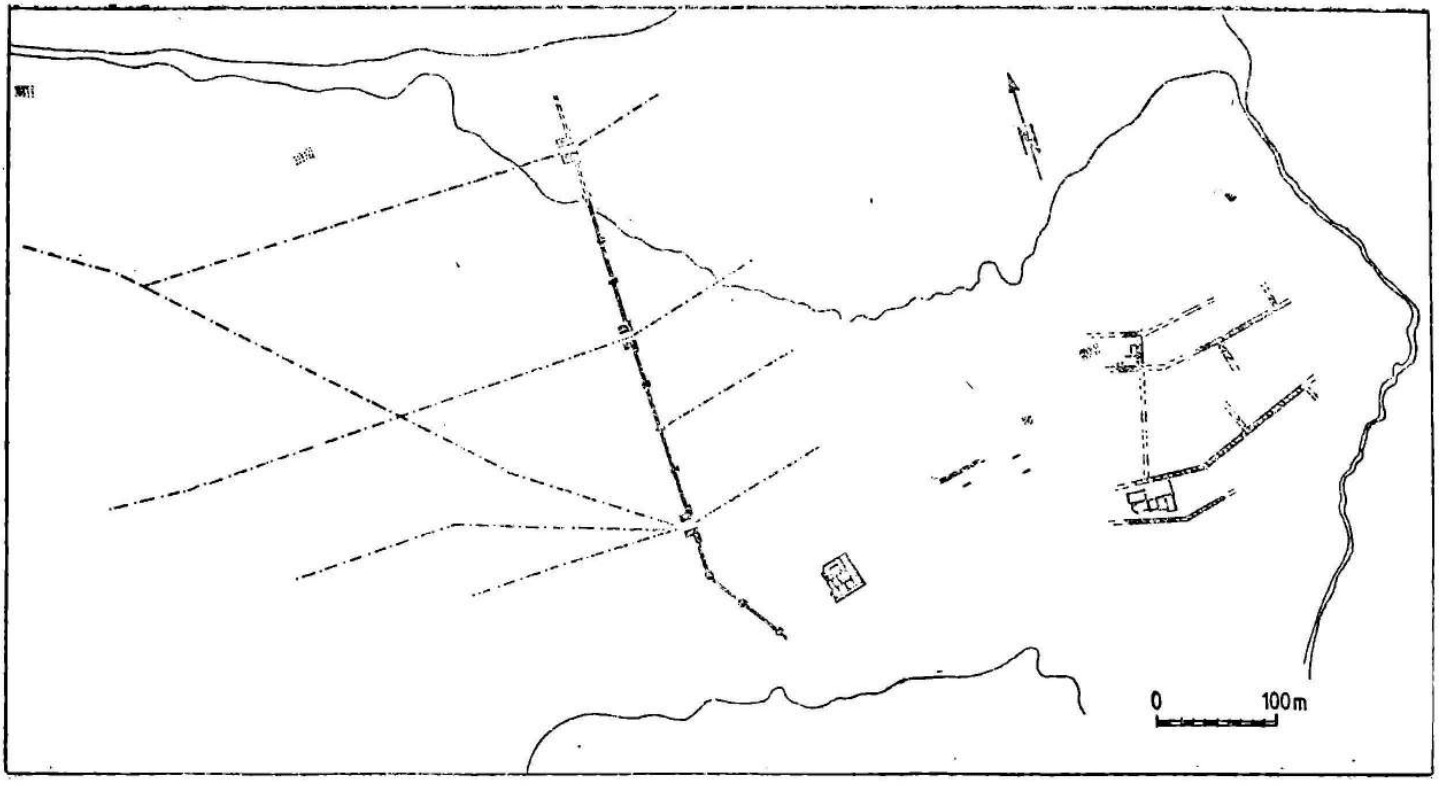


Fig. 2. *Histria* au IIe siècle.

L'organisation administrative du territoire histrien pose des problèmes tout à fait spéciaux.

Une information littéraire concernant la province d'Achaïe en général (Pline le Jeune, *Epistulae*, VII, 24, 2), confirmée d'ailleurs par un document épigraphique (*Syll.*³, 827) de Delphes, nous apprend que des fonctionnaires spéciaux étaient envoyés pour résoudre les problèmes internes des cités libres, qui étaient pratiquement soustraites au contrôle des gouverneurs. Le fait que, toujours au début du IIe siècle, plus exactement le 25 octobre l'an 100 n.è., le gouverneur de la Mésie, M'. Laberius Maximus ait pu dire « j'ai décidé que telles seraient les limites des Histriens» (ISM, I, 67, 68) prouve clairement qu'à cette date, Histria avait le statut de *stipendiaria*. Cinq autres documents (ISM, I, 329, 343, 373; ISM, V, 123, 124), à dater entre le IIe siècle et le milieu du IIIe nous font connaître l'existence d'une *regio Histriae*, organisme territorial situé dans le grand territoire d'Histria, mais l'analogie avec d'autres cités comme Serdica, Marcianopolis ou Augusta Traiana ne nous permet pas de l'assimiler avec le territoire proprement dit de la cité (gr. *chora)* [128]. Il y avait donc, dans le cadre des limites fixées par Laberius Maximus, deux grandes unités (le territoire proprement dit et la *regio Histriae)*. Cette dualité ne peut signifier qu'une chose, à savoir que la cité d'Histria, comme d'ailleurs aussi les cités susmentionnées, ne jouissait pas d'une possession réelle sur tout son territoire, situation typique pour une *civitas stipendiaria*.

Nous examinerons par la suite les deux organismes territoriaux, non sans avoir d'abord souligné que la délimitation de Laberius Maximus ne peut être comparée — en tant que document — avec la cadastration callatienne ou avec d'autres inscriptions d'époque romaine qui nous informent soit sur la division globale du territoire (le cadastre d'Orange), soit sur la condition exacte de chaque lot, en vue d'être soumis au cens (les cadastres de Thera, Astypalaia, Lesbos, Tralles, Magnésie sur Méandre, etc.), dans le cadre de « lois sur le territoire» (gr. *nomoi hyper tes choras*) soit enfin sur certains « lieux publics» (gr. *demosioi topoi)* qui allaient être affermés et qui étaient enregistrés dans les « livres» (gr. *byblia)* [129]. Nous tenterons d'analyser dans le sous-chapitre consacré aux problèmes économiques (en l'espèce ceux de l'agriculture dobroudjane à l'époque romaine), la condition juridique de chaque lot agricole. Pour l'instant, il convient de souligner que la délimitation histrienne semble plutôt avoir été destinée à préciser le territoire dans lequel les Histriens pouvaient jouir de certains avantages, y compris de nature douanière. Le chercheur qui, de nos jours, voudrait identifier sur le terrain les indications de la délimitation histrienne, aurait du mal à y parvenir, le fait que le territoire histrien confinait au nord à celui de la cité d'Argamum étant, à vrai dire, la seule certitude. Par contre, aucune des rivières mentionnées dans le document (Picusculus, Gabranus, Sanpaeus, Turgiculus et Calabaeus; à remarquer, comme nous le disions, l'existence de deux hydronimes romains — Picusculus et Turgiculus, preuve d'une romanisation relativement précoce du territoire histrien) n'est précisément localisable. La dernière nommée — Calabaeus — semble avoir représenté la limite entre les territoires histrien et tomitain; il est à supposer également que le territoire histrien confinait à l'ouest au territoire de Capidava.

Revenons aux deux organismes territoriaux dont il a été question plus haut pour préciser que l'autel mentionnant la tribu Geleontes a été découvert à Casimcea (ISM, V, 112), celui évoquant la tribu Aigikoreis provient à coup sûr du territoire (ISM, I, 333) et celui faisant état de la tribu Argadeis, fort probablement d'une zone proche d'Histria (ISM, I, 334). Ceci dit et en ajoutant foi à une analogie offerte par la ville de Philippopolis où l'on parle des « limites de la tribu Hérakleis» [130], il est possible que la zone située dans l'immédiat voisinage de la ville d'Histria, donc son territoire proprement dit, ait été divisée par tribus, probablement comme

dans la période grecque. On pourrait ajouter à cet argument, l'existence du village grec (gr. *kome*) d'Histria-village, ainsi que la présence d'éléments de civilisation grecque à Sinoe, Tariverdi, Cogealac, Fîntînele, Nuntaşi, Săcele et Vadu, qui permettent de circonscrire plus exactement la *chora* histrienne.[131]

Dans la *regio Histriae*, attribuée, bien sûr, à la cité du point de vue juridique (Siculus Flaccus, *Gromatici veteres*, I, 135), ce sont les communautés de vétérans et de citoyens romains du vicus Quintionis (Sinoe — localité située donc à la limite entre le territoire et la *regio;* ISM, I, 324, 326—328, 330—332) et du vicus V ... (Rîmnicu de Jos; CIL, III, 14442), qui retiennent surtout l'attention, dans la mesure où l'attestation collective des vétérans implique aussi l'existence de domaines exempts d'impôts, confiés directement aux vétérans par les autorités romaines *(agri viritim adsignati)*. C'est là une preuve de plus, s'il en était encore besoin, que le vrai maître, dans la *regio*, était l'État romain. Par contre, nous ne nous attarderons pas sur les Bessi du vicus Quintionis qui y furent apportés pour travailler comme mineurs, état auquel convenait aussi le terme de « résidents» *(consistentes)*. Nous ne le ferons pas non plus pour les Lai du vicus Secundini (eux aussi des *consistentes* à côté des citoyens romains; ISM, I, 343—347, 349; ? V, 122), sinon pour attirer l'attention que les mêmes Lai semblent s'être trouvés à l'origine de la « tour des Lai» (gr. *Laïkos pyrgos)*, où tout comme à Hora Dagei, des relations de colonat sur un grand domaine (impérial?) ne sont pas exclues. À part cela, nous mentionnerons le vicus Celeris (ISM, I, 351 et 352; la même inscription dans ISM, II, 371; à localiser soit à Vadu, soit à Sibioara, en territoire tomitain), le vicus Arcidava (ISM, I, 358), le vicus Parsal et C ... coss (ISM,I, 350), tous non localisables, le *vicus* anonyme de Neatîrnarea (ISM, I, 368), les *villae rusticae* de Nistoreşti (ISM, I, 373) et des environs d'Ulmetum (ISM, V, 90), les hypothétiques sanctuaires de Şeremet (ISM, I, 369—370, 372) ou de Gura Dobrogei et, enfin, les habitats plus importants de Panduru, Casimcea ou Corbu [132].

Si nous avons laissé à la fin l'inscription de Mihai Viteazu (ISM, I, 359—360), c'est parce qu'elle présente une importance particulière. Et ce, pour une double raison. D'abord elle nous fait part d'un conflit de propriété entre une grande propriétaire foncière du nom de Messia Pudentilla et des « villageois Buteridavenses» *(vicani Buteridavenses)*, cette dernière formule ne prouvant pas, mais n'excluant pas non plus l'existence de relations propres aux communautés territoriales[133]; ensuite, elle nous signale l'intervention, dans ce conflit, du préfet de la flotte danubienne, M. Vindius Verianus, en vertu d'une décision prise par le gouverneur de la Mésie, C. Ovinius Tertullus (198—202 n.è.). C'est le moment où toutes les structures administratives romaines se militarisent par suite de la crise extérieure et où l'élément militaire se voit attribuer non seulement la tâche de défendre les différents secteurs des frontières romaines — en l'occurrence, l'artère littorale — mais aussi celle de percevoir un impôt *(annona militaris)*, destiné au maintien des troupes. Cet état de choses rend plus que plausible l'hypothèse selon laquelle les « archontes de la région d'Histria» *(archontes regionis Histriae;* ISM, V, 123, 124) pourraient être assimilés aux « dix premiers» (gr. *dekaprotoi)* fonctionnaires chargés de percevoir le même impôt.[134]

Ajoutons, en guise de conclusion à ces considérations, peut-être trop longues, sur les structures administratives du territoire histrien, que si les informations dont nous disposons sur la cité même et sur la petite zone environnante pourraient prêter à confusion quant au statut juridique de la cité, la situation qui régnait dans la *regio* prouve clairement que, tout au moins à partir de l'an 100 n.è., Histria —la très ancienne et jadis florissante fondation milésienne—était devenue une simple *civitas stipendiaria*. Les incidences en furent des plus évidentes en ce qui concerne la romanisation de la plus grande partie de son territoire.

Enfin, sous réserve de nouvelles découvertes qui nous mettent en présence de cités jusque récemment inconnues, comme celle d'Albeşti, la dernière ville grecque du littoral semble avoir été **Argamum**, probablement localisable à Capul Doljman, commune d'Unirea. L'information de Hecataios (chez Stephanos de Byzance, fr. 172) faisant état d'une cité nommée Orgame, située « sur le Danube» semble être confirmée par les fouilles qui y furent effectuées ces derniers temps, lesquelles ont mis au jour l'enceinte grecque du Ve siècle av.n.è.[135] Il sera question de la même cité 500 ans plus tard dans la délimitation histrienne (ISM, I, 68), où les limites des Histriens confineraient au territoire des Argamenses *(a do[minio...] Argamensium)*. En outre, un certain Publius Aelius Argamenos est, au IIe siècle n.è., attesté à Olbia[136]. Ces données sont évidemment bien trop sommaires pour essayer de déterminer le statut juridique de la cité — peut-être toujours une *civitas stipendiaria* — sur le territoire de laquelle nous enregistrons une série de localités plus petites, aux statuts aussi imprécisables, parmi lesquelles nous remarquerons toutefois la localité Ad Salices (? 6 Martie)[137].

3. *Les villes romaines*

Récemment relocalisée à Independenţa (ancienne Murighiol), la cité d'**Halmyris** offre, grâce aux recherches effectuées ces dernières années, un excellent point de départ pour étudier l'organisation administrative des villes romaines situées sur le Danube. C'est en ce lieu que prit corps, au Ier siècle n.è., une agglomération civile géto-romaine à la place d'un vieil habitat indigène des IVe—Ier siècles av.n.è. (ce qui prouve que là où des recherches systématiques sont effectuées, il n'est guère question de hiatus dans la culture gétique dobroudjane). Une vexillation des légions Iere Italica et XIe Claudia y construisit, au début du IIe siècle n.è., probablement en terre, le premier camp fortifié qui fut reconstruit en pierre, peut-être après les guerres du temps de Marc Aurèle[138]. Grâce à une heureuse découverte épigraphique consistant sûrement en cinq inscriptions auxquelles trois autres pourraient fort probablement être ajoutées, nous savons que des « citoyens romains résidaient dans le village des bateliers» *(vicus classicorum)*, attesté pour toute la durée du IIe siècle n.è., mais dont l'existence pourrait sûrement être prolongée jusque vers la moitié du IIIe. Il s'agit, sans aucun doute, de l'établissement civil récemment fondé auprès du nouveau camp, lequel, compte tenu du nom de l'établissement et de l'existence, fort probable, d'un port, a dû être une station de la flotte flavienne de Mésie *(classis Flavia Moesica)*. Ce type d'établissement créé auprès de fortifications appartenant à des unités mineures (navale en l'occurence, mais, en général auxiliaires), était appelé *vicus*, à la différence de ceux qui se trouvaient auprès des légions, ordinairement connus sous le nom de *canabae*. L'absence de tout indice permettant de déduire que la vieille agglomération indigène avait continué à mener une existence séparée, ne veut pas dire, toutefois, que les autochtones n'aient pas fait — comme les vétérans, le personnel auxiliaire des camps, les commerçants, etc. — partie de la population de ce *vicus*, dirigé par un maire *(magister)*[139]. L'évolution ultérieure de cet établissement, enregistré dans les itinéraires de l'époque, permet de supposer qu'il a pu être la capitale d'un territoire qui devait, en tout cas, s'étendre jusqu'au lac Halmyris (aujourd'hui Razelm), dont il a emprunté le nom, et dans lequel plusieurs localités de moindre importance seraient à signaler. Parmi celles-ci seule **Salsovia** (Mahmudia), où il est possible qu'une garnison fût installée dès l'époque des Flaviens, aurait pu avoir une évolution semblable à celle de la cité d'Halmyris, mais les informations dont nous disposons actuellement n'autorisent pas des considérations supplémentaires[140].

Par contre, l'information fournie par Ovide *(Epistulae ex Ponto*, I, 8, et IV, 7) au sujet de la cité indigène d'**Aegyssus** (Tulcea) doit être prise au sérieux, car il est difficile de croire qu'un pareil *oppidum*, comparable à celui de Troesmis, promu, comme on le verra, à une évolution importante, ait pu disparaître à l'époque romaine. À en juger d'après les fouilles récemment effectuées sur la colline du monument, lesquelles ont mis au jour un grand édifice thermal d'époque romaine — inconcevable à l'intérieur d'un camp fortifié — il semblerait que, là aussi, le vieil habitat indigène, fortifié à un moment donné, ait continué son existence[141]. Si l'emplacement du camp fortifié d'Aegyssus nous reste donc inconnu (il a, de toute façon, dû se trouver quelque part dans le voisinage), nous connaissons par contre les troupes qui y furent cantonnées. Selon une hypothèse plus ancienne, il s'y trouvait une station de la flotte danubienne; d'autre part, la récente découverte d'une tuile portant l'estampille de la IIe cohorte Flavia Brittonum[142] révèle la présence de cette unité.

L'ancienneté de la présence d'une base de la flotte flavienne de Mésie, ainsi qu'une dédicace à l'empereur Titus (ISM, V, 286) permettent de supposer que, là aussi, comme partout dans l'Empire, les unités militaires se sont réservé des « domaines vides» *(agri vacui;* Tacitus, *Annales*, XII, 54—55). C'est plus tard, au début du IIe siècle n.è. que l'on verra se constituer le doublet *civitas/canabae*. La dualité *civitas-canabae* (dont le nom était comme on l'a vu, *vicus)* réclamait une direction séparée du territoire, assurée par son propre conseil *(ordo)*. Un document récemment découvert semble y faire allusion — comme on le verra aussi à Noviodunum, Troesmis ou Capidava — un personnage d'Aegyssus, Flavius R..., étant appelé *dec(urio) ter(ritorii) A[eg(yssensis)]*[143]. La direction séparée du territoire était, certes, déterminée par la complexité des types de possessions, appartenant soit au camp fortifié *(prata)*, soit aux habitants des *canabae*, soit à ceux de l'agglomération indigène. Cette complexité a nettement diminué au IIIe siècle, lorsque, à défaut de toute preuve de municipalisation de la ville, l'autorité militaire est redevenue prépondérante. Malheureusement, les documents ayant trait au territoire, tels ceux de Nalbant (ISM, V, 242, 243) ou Cataloi (ISM, V, 244) nous permettent seulement de formuler l'hypothèse de l'existence de plusieurs *villae rusticae*[144].

Portant un nom d'origine celtique — suggérant qu'elle a dû être fondée vers le IIIe siècle av.n.è., lors de la grande migration qui a conduit les Celtes jusqu'aux Balkans et en Asie Mineure (province de Galatie) — la cité de **Noviodunum** (Isaccea), a continué cependant d'être habitée par les Gètes autochtones, ainsi que le prouve sans conteste le matériel archéologique. Peu après l'installation des premières troupes auxiliaires en Dobroudja, sous Domitien au plus tard, elle est devenue l'une des bases, peut-être même la plus importante, de la flotte flavienne de Mésie. Aussi y avait-il, là-aussi, un établissement civil (des *canabae* ou plutôt un *vicus)* auprès du camp fortifié, mais on ne sait pas dans quelle mesure une *civitas* autochtone a continué, en même temps, d'exister. L'hypothèse mérite cependant d'être prise en considération dès lors que les ruines d'un édifice thermal à plusieurs phases—antérieures à la cité mentionnée—ont été découvertes dans la cité du IVe siècle n.è. Or, on a vu plus haut qu'un tel édifice ne pouvait trouver sa place dans un camp fortifié, mais, au mieux aller, dans les *canabae* de celui-ci, sinon dans la *civitas* même. L'établissement civil, voisin du camp, ainsi que la très probable —comme on l'a vu—*civitas* abritaient une nombreuse population formée de vétérans et de civils romains, grecs et, naturellement, autochtones[145].

Nous ne disposons d'aucune information sur l'organisation du territoire au cours des dernières décennies du Ier siècle n.è. lorsque la pratique des *agri vacui* (le noyau des futures *prata)* était, comme on l'a vu, en vigueur. Une inscription

de Noviodunum (ISM, V, 268), datant du IIe siècle n.è., semble faire allusion à l'organisation du territoire rural de l'agglomération (des agglomérations) proches de l'actuelle Isaccea. Elle fait mention d'un *quinquennalis* (maire élu tous les cinq ans pour établir le cens) et de deux *magistri*. Suivant l'interprétation courante, ledit quinquennal dirigeait tout le territoire de Noviodunum, tandis que les deux *magistri* (maires) devaient fonctionner dans les *canabae (vicus)* et dans la *civitas*. Telle a dû être la situation jusque vers le troisième quart du IIe siècle n.è. À partir de ce moment, on estime que l'autorité militaire (en l'occurrence le commandement de la flotte — on se rappelle l'intervention du préfet Verianus dans le conflit territorial d'Histria; ISM, I, 359, 360 — auquel sont venus s'ajouter des détachements de la Ière légion Italica; ISM, V, 271) est redevenue prépondérante, comme nous savons que les choses se sont passées à Capidava et comme il est légitime de supposer que ce fut aussi le cas à Halmyris et Aegyssus. La nouvelle et exceptionnelle découverte épigraphique, qui prouve que la ville de Noviodunum est, elle aussi, devenue, à un moment donné — peut-être vers la jonction des IIe—IIIe siècles n.è. — un *municipium*, nuance quelque peu la certitude mentionnée. Elle montre, en effet, que bien que les complications créées dans la période antérieure, par l'existence de terres appartenant à l'unité militaire *(prata)*, aux habitants des *canabae (vicus)* et à la cité *(civitas)*, aient été éliminées par l'unification de celles-ci (la seule distinction restée étant celle entre les terres des citoyens romains et des citoyens latins du nouveau municipe, les *municipes)*, un contrôle militaire s'exerçait quand même dans le territoire, ne serait-ce que pour percevoir en nature l'impôt destiné à l'entretien des troupes *(annona militaris)* [146]. Nous tenterons d'approfondir ces questions dans le sous-chapitre consacré à l'analyse de la vie économique. Pour l'instant, il convient de retenir l'existence, dans le territoire de Noviodunum, d'un vaste habitat rural *(vicus?)* à Niculiţel (ISM, V, 249, 250) et d'un temple à Valea Teilor (ISM, V, 245). De même, de récentes fouilles ont mis au jour, toujours près de Niculiţel, à Bădila et près de Telița, tout un complexe de *villae rusticae* [147].

Les données que nous avons sur l'hypothétique capitale du territoire, **Arrubium** (Măcin), sont beaucoup trop sporadiques pour appeler d'autres considérations. Il s'agit d'un habitat au nom celtique également, près duquel s'installa, dès l'époque des Flaviens, la Ière aile (Vespasiana) Dardanorum (ISM, V, 251) [148]. Dans son territoire présumé, la plus intéressante — même si encore peu connue pour les premiers siècles de notre ère —, s'avère la cité de Dinogetia (mentionnée par Ptolémée, *Geographia*, III, 10, 1), où l'on s'attend à des découvertes archéologiques qui viennent confirmer les informations épigraphiques concernant la présence de nombreux détachements appartenant à la Ve légion Macedonica, à la flotte flavienne de Mésie, à la IIe cohorte Mattiacorum et à la Ière cohorte Cilicum [149]. Tout en mentionnant, en passant, le tombeau de Suluc [150] suggérant l'existence d'une *villa rustica*, il convient de préciser que de l'autre côté du Danube se trouvait un autre territoire ayant le centre à **Barboși**, destiné, avant tout, à protéger l'un des secteurs les plus menacés de la frontière danubienne [151]. Du point de vue qui nous intéresse à présent, il suffit de mentionner la fonction de *quinquennalis* de L. Iulius Iulianus, qui était soit celle de magistrat suprême des *canabae (= vicus)* du camp, soit plutôt du territoire de la cité mentionnée (ISM, V, 296).

Une exceptionnelle récolte épigraphique, doublée de la certitude de l'existence de deux habitats adjacents (lesquels, même s'ils furent plusieurs fois reconstruits au cours du temps, ne restent pas moins une preuve de la dualité *civitas/canabae)* font de **Troesmis** (Igliţa) la station pilote des agglomérations romaines du Bas-Danube [152]. Ainsi, nous sommes en mesure de savoir que près de la cité mentionnée par Ovide *(Epistulae ex Ponto*, IV, 9, 79) se trouvait, dès l'époque des Flaviens, installée l'aile Ière Pannoniorum (ISM, V, 214); c'était la période où la pratique des *agri vacui* était encore en vigueur. La Ve légion Mace-

donica y fut apportée vers le début du IIe siècle n.è. et, avec son arrivée, on vit se constituer d'une part l'établissement civil du camp fortifié *(canabae)* et, d'autre part, la *civitas Troesmensium*. Que Troesmis ait existé ou non à l'endroit même où s'élevait la cité mentionnée par Ovide, il n'y a pas moyen de le savoir, mais, en dépit de tous les arguments contraires, il nous serait plus difficile de ne pas voir un lien entre les deux cités. Après le départ de la Ve légion Macedonica — transférée d'abord en Orient et puis, définitivement à Potaissa, en Dacie —, Troesmis fut élevé — probablement par la fusion des deux unités, même si juridiquement la municipalisation ne pouvait se rapporter qu'à la *civitas* — au rang de *municipium*. Malgré les implications de cette promotion, des militaires actifs appartenant à des légions mésiques (notamment la Iere Italica) demeurèrent dans la garnison de la ville pour des raisons semblables à celles que nous avons exposées plus haut au sujet de Noviodunum.

Faute d'informations plus précises sur la période où l'aile Iere Pannoniorum a tenu garnison à Troesmis, la seule chose que nous pouvons présumer est la constitution des *agri vacui* devenus plus tard les *prata legionis*. La structure de ces deux organismes administratifs constitués vers le commencement du IIe siècle n.è. nous est relativement bien connue. Ainsi, dans les *canabae* il y avait ordinairement deux „maires" (*magistri*; ISM, V, 154, 156), devenus une fois tous les cinq ans — suivant le modèle municipal — des *quinquennales* (ISM, V, 155, 158), qui se trouvaient à la tête d'un conseil *(curia)* formé de *decuriones* (ou *curiales?*). Deux maires se sont — paraît-il — aussi trouvés à la tête du conseil *(ordo)*; ISM, V, 143—145), formé de *decuriones* (ISM, V, 158), de la cité autochtone *(civitas)* de Troesmis. En ce qui concerne la population des deux unités pouvant être estimée, selon certains documents locaux, à 2500 habitants pour chacune[153], il y a lieu de souligner la présence de *veterani et cives Romani consistentes* dans les *canabae* (ISM, V, 135, 154; de *cives Romani* seulement dans ISM, V, 134, 141) et exclusivement de *cives Romani* dans la *civitas Troesmensium* (ISM, V, 157). Une seule inscription de cette période (163 n.è.)) fait mention du territoire troesméen, mais le titre de ses dirigeants nous échappe (ISM, V, 135). À la supposition plus ancienne qu'il s'agissait de *praefecti* (donc de militaires), on pourrait opposer celle, plus plausible,—par analogie avec Capidava et, subsidiairement, avec Noviodunum et Barboşi — selon laquelle ils portaient le titre de *quinquennales*, qui répondait mieux, comme on l'a vu, à la tendance d'autonomie quasi-municipale des territoires où il y avait plusieurs types de possessions agricoles.

Nous avons précisé plus haut que dans les provinces de l'Empire romain il n'y avait pas, comme en Italie, des municipes de citoyens romains. Les municipes provinciaux ne conféraient donc pas globalement la citoyenneté romaine, qu'ils réservaient aux détenteurs de fonctions *(ius Latii minoris)* ou, au mieux aller, à tous les membres du conseil *(ius Latii maioris)*.

Telle a dû être aussi la situation dans le nouvel municipe de Troesmis dont la population — compte tenu de l'immense superficie habitée entre les deux noyaux susmentionnés — semble avoir été au moins double, donc de 10 000 habitants au minimum, parmi lesquels on vit apparaître des éléments grecs. Car, le nouveau municipe de Troesmis aura englobé les deux unités préexistantes, même si, comme nous le disions, seule la *civitas Troesmensium* pouvait jouir, sous l'aspect juridique, d'une telle promotion, tandis que les *canabae* n'étaient pas reconnus de ce point de vue[154]. À la tête du nouveau municipe se trouvaient les „deux hommes" (*duumviri*; ISM, V, 151, 163, 164, 187 et 252 d'Arrubium; ISM, II, 244)), qui devenaient tous les cinq ans des *quinquennales* (ISM, V, 148, 165), pour effectuer le cens municipal. Le sénat s'appelait *ordo* (ISM, V, 150, 152, 153, 165) et les sénateurs, *decuriones* (ISM, V,

6

149, 183, ? 110), comme dans l'ancienne *civitas*. Nous reviendrons dans le sous-chapitre consacré à la vie culturelle sur les fonctions religieuses attestées, en assez grand nombre, par les inscriptions de Troesmis. Relevons, pour l'instant, que la mention qu'on y trouve d'un „prêtre de la province" *(sacerdos provinciae;* ISM, V, 151, 194) laisse ouverte la possibilité pour l'assemblée provinciale *(concilium provinciae)* de s'être réunie toujours à Troesmis. Cela permettrait de conclure que cette ville a pu être la „capitale" de la partie romaine de la Mésie Inférieure[155], celle de la partie grecque ayant été, sans aucun doute, depuis l'époque d'Antonin le Pieux, la ville de Tomis.

Avant de tenter, dans le sous-chapitre consacré à la vie économique, une classification juridique des exploitations agricoles du territoire troesméen, notons l'existence d'établissements agricoles plus grands *(vici?)* à Taiţa (ISM, V, 246—248) et Cerna (ISM, V, 218—219), de plusieurs *villae rusticae* à Turcoaia (ISM, V, 164) et à Horia (ISM, V, 237), d'un sanctuaire à Mircea Vodă (ISM, V, 220—221), ainsi que de possibles *castella*[156].

Nous ne disposons pas de renseignements circonstanciés sur deux possibles capitales de territoire: celle de **Cius** (Girliciu), siège hypothétique de la Ière cohorte Lusitanorum, à l'époque de Vespasien (ISM, V, 118) et celle de **Carsium** (Hirşova), siège de la IIe aile Hispanorum et Aravacorum, probablement du temps de Trajan (ISM, V, 94). Quoi qu'il en soit, on notera plus tard dans les territoires de ces localités toute une série d'agglomérations, comme celles de Beroe (Piatra Frecăţei) ou de Făgăraşu Nou, le vicus Vergobrittiani (ISM, V, 115), celle de Saraiu (ISM, V, 120) et, respectivement, Dulgheru (ISM, V, 128—130), de Ciobanu ou le vicus Carporum (Ammien Marcellin, *Res gestae*, XXVIII, 5, 5), la seule preuve localisable des colonisations de barbares dans la Dobroudja. Tout ceci nous amène à croire que l'évolution des deux villes susmentionnées peut être comparée à celle d'Aegyssus ou, comme on le verra tout à l'heure, de Capidava[157].

De même que la cité de Troesmis représente un modèle pour les agglomérations ayant acquis un statut municipal, de même celle de **Capidava** reste, en raison de la quantité et de la portée des découvertes faites, au fil de plusieurs décennies de recherches systématiques, un exemple pour celles qui n'ont pas reçu un tel statut[158]. Même si aucune preuve d'occupation militaire, sauf une hypothèse[159], n'existe pour la période des Flaviens, nous savons par contre qu'un détachement de la Ve légion Macedonica (ISM, V, 54) ou de la XIe Claudia (ISM, V, 53) a construit (ou reconstruit?), au début du IIe siècle n.è., le camp occupé plus tard par la Ière cohorte Germanorum (ISM, V, 16, 36) et qui, après le transfert de la Ve légion Macedonica en Dacie, au IIIe siècle n.è., est probablement entré dans le rayon d'action de la Ière légion Italica (ISM, V, 41).

Il est donc fort probable que la dualité *canabae* (en l'occurence plutôt un *vicus*) — ancien habitat indigène *(vicus? civitas?)*, attesté seulement archéologiquement, ait existé aussi à Capidava. La population des deux entités était composée de vétérans, de citoyens romains, d'indigènes, mais aussi d'un certain nombre de Gréco-Romains dès lors qu'une inscription découverte dans le territoire capidavien, à Ulmetum (ISM, V, 77), nous signale l'existence d'un *quinquennalis territorii Capidavensis*. Or, cette fonction suggère, comme on l'a vu, une organisation quasi-municipale du territoire, avec ses propres magistrats, la seule en mesure d'administrer une pluralité de possessions agraires comprenant les *prata* du camp auxiliaire, les terres des habitants de l'ancienne agglomération autochtone et celles des nouvelles *canabae*. L'autorité militaire redevient prépondérante au IIIe siècle, ainsi qu'il résulte des trois exemplaires d'une délimitation de terrain (?territoire), effectuée sur instruction du gouverneur de la province, Mantennius Sabinus, par le centurion de légion (? la Ière Italica), Iulius Vitales (ISM, V, 8, 57a, b). C'est une

situation qui fait penser à celle déjà rencontrée dans le territoire histrien, à Buteridava et à celle de civitas Ausdecensium (CIL, III, 14437) dont nous parlerons plus loin.

L'établissement le mieux connu du territoire capidavien s'avère être le vicus Ulmetum (Pantelimonul de Sus), où l'on rencontre des citoyens romains résidents à côté des Bessi, apportés — de même que dans le vicus Quintionis —, pour y travailler comme mineurs (ISM, V, 62.62) et d'un important nombre de Grecs qui s'y sont établis par l'effet des contacts directs entre l'agglomération d'Ulmetum et le territoire histrien. Parmi les autres établissements, mentionnons le vicus Scenopesis (ISM, V, 21, 22 et éventuellement 15, 17, 38), Hi... (ISM, V, 6) à Dorobanțu, un vicus anonyme à Gălbiori (ISM, V, 56) et quelques *villae rusticae* près de Capidava (ISM, V, 29, 30), Ulmetum (ISM, V, 59, 72) et Bălțăgești (ISM, V, 7)[160]. Tout cela sans oublier le chef du lieu *(princeps loci)* d'Ulmetum (ISM, V, 77), qui — bien que chef d'une unité autochtone — aura pu, en même temps, acquérir la qualité de chef de tout le territoire capidavien *(quinquennalis territorii Capidavensis)* et toute une série d'établissements dotés d'un statut administratif non précisable.

Dans la mesure où **Axiopolis** (Cernavoda) a jadis été une importante agglomération (marché; gr. *emporion)* grecque, elle aura pu constituer, à l'époque romaine, une *civitas*, à côté de laquelle se fussent développées les *canabae (vicus)* de l'établissement militaire, plutôt une base de la flotte danubienne. La pauvreté des documents locaux nous empêche de suivre l'évolution de la localité au cours des IIe—IIIe siècles n.è., mais d'après l'image présentée par la cité dans la *Tabula Peutingeriana* (VIII, 3) — une porte flanquée par deux tours — la ville a dû être grande, si bien qu'une éventuelle évolution vers le statut de municipe n'est pas à exclure si l'on tient compte des surprenantes révélations touchant la ville de Noviodunum[161]. Quant au territoire qui a dû lui appartenir, il convient de noter le vicus I Urb..., éventuellement de Medgidia (CIL, III, 14441), la localité Tres Protomae (ISM, II, 53) et un nouveau *princeps loci*, localisable peut-être à Seimeni (ISM, V, 4), ainsi qu'une série d'établissements plus dificiles à identifier[162].

Enfin, le dernier segment du limes danubien semble avoir eu comme principale agglomération la ville d'Izvoarele (**Sucidava**)[163], possible capitale de territoire, à côté de laquelle il convient de mentionner celles de Muzait (Sacidava) — très probablement siège, à un moment donné, de la Ière cohorte Cilicum —, Rasova (Flaviana), Oltina (Altinum) et Canlia (Cimbrianae), ainsi qu'un nombre d'habitats moins importants. Aucun document ne nous permet cependant de formuler des conclusions sur la situation juridique desdites localités, à moins de procéder par analogies hypothétiques[164].

On pourrait déduire de ce qui précède que c'est seulement dans la zone littorale et danubienne que l'on peut parler d'une organisation des territoires, tandis que l'arrière-pays en serait exclu. C'est une opinion qui a déjà été exprimée, surtout dans l'intention de diminuer autant que possible la solidité et l'ampleur du rayonnement romain en Dobroudja. La réalité est tout autre.

C'est au centre même de la Dobroudja du nord, à **Slava Rusă**, que se trouve la plus grande forteresse romaine de Dobroudja. Il est vrai que, dans la forme actuellement visible, elle date des IVe—VIIe siècles n.è., mais comme il n'existe point de forteresses dobroudjanes construites de fond en comble au IVe siècle, mais seulement reconstruites et comme nous possédons des documents qui permettent d'inférer l'existence de la forteresse aux IIe—IIIe siècles n.è., nous croyons pouvoir formuler l'hypothèse que la cité même — peut-être dans une dimension plus réduite — a bien pu exister dès cette période. Nous songeons à une série de documents épigraphiques dont un (ISM, V, 225) semble indiquer que la forteresse s'appelait

non pas Ibida — comme on l'a cru un certain temps — mais Libida [105], un autre fait mention d'un militaire actif de la XIe légion Claudia (ISM, V, 224), certainement à l'époque où, après le départ de la Ve légion Macedonica, la partie orientale de la Dobroudja est entrée sous le contrôle de la légion de Durostorum. Il y a, enfin, un nombre d'inscriptions qui font état de la présence d'autochtones

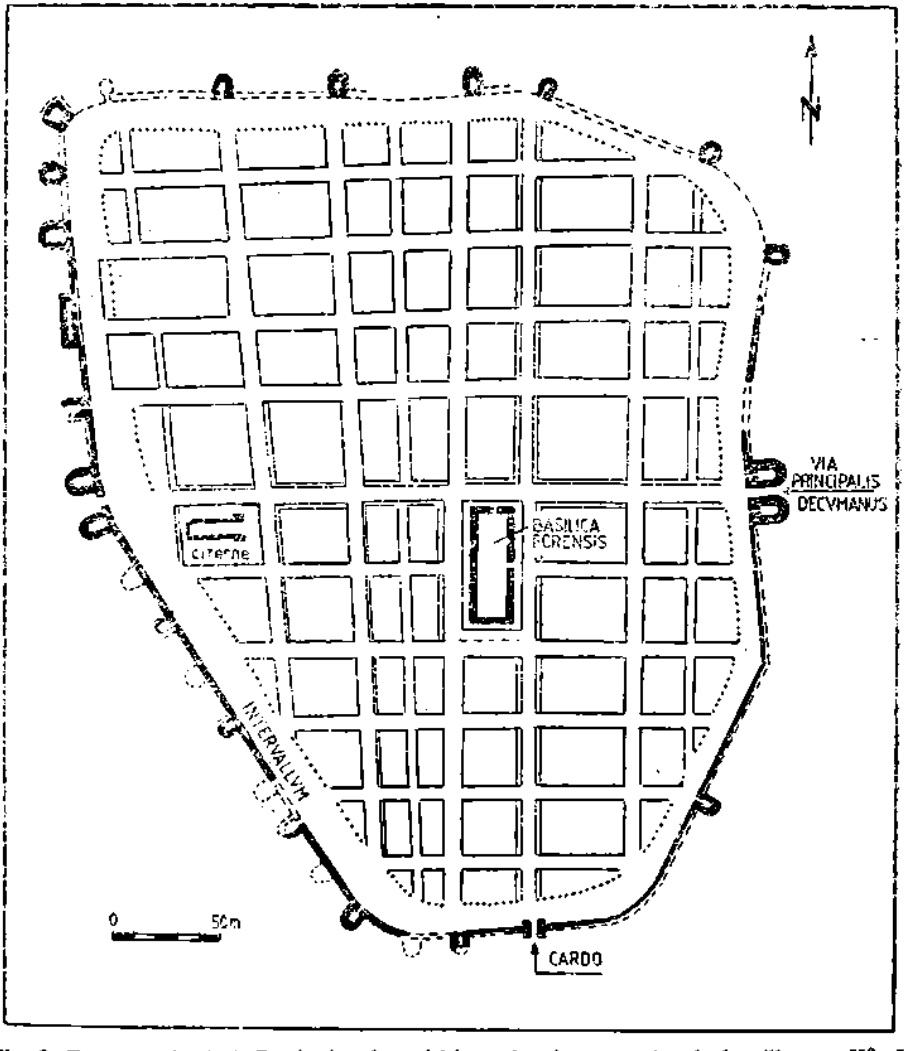


Fig. 3. *Tropaeum Traiani*. Restitution hypothétique du réseau routier de la ville aux IIe—IIIe siècles (d'après arch. Monica Mărgineanu-Cârstoiu et Al. Barnea).

à côté des Romains. Étant donné que, pour la période de début de la domination romaine, on ne connaît pas des camps fortifiés stables, à l'intérieur de la Dobroudja, il est possible que cette forteresse ait eu une origine civile, comparable à celle, par exemple, de la civitas Troesmensium et, par conséquent, le statut de *civitas stipendiaria*. Cela ne l'aura pas empêché de passer sous contrôle militaire, à partir du IIIe siècle n.è., par suite de la militarisation générale de l'Empire, mentionnée par nous à plusieurs reprises [106].

Quant à son éventuel territoire, notons tout d'abord la communauté des citoyens romains et des vétérans de vicus Novus (Babadag; ISM, V, 233) — vétérans qui nous rappellent les situations rencontrées dans le territoire histrien —, ensuite le vicus Petra (aujourd'hui Camena — preuve d'une remarquable continuité toponymique —; ISM, V, 222), village ayant deux *magistri* et deux caissiers *(quaestores)* et, enfin, les habitats de Topologu (ISM, V, 234), Turda (ISM, V, 237), Cloşca (ISM, V, 238), où il n'est pas exclu d'être, parfois, question de *villae rusticae* [167].

Ni la ville fondée par Trajan au pied du monument triomphal d'Adamclissi, **Tropaeum Traiani**, n'a eu une origine militaire. Selon une opinion plus ancienne, les citoyens de la ville—Traianenses Tropaeenses (CIL, III, 12470)—avaient formé une communauté de type *civitas* [168], mais il semble que l'on puisse accorder plus de crédit à la théorie plus récente — suivant laquelle Trajan avait, dès le début, accordé à la cité le statut de *municipium* [169], hypothèse qui semble confirmée par une inscription découverte à Rasova [170]. Quelle que soit la date de cette promotion — l'an 170 n.è. suivant l'opinion plus ancienne — le municipe de Tropaeum Traiani a certainement possédé un conseil *(ordo)* formé de *decuriones*, à la tête duquel se trouvaient les deux *duumviri* portant parfois le nom de *duumviri iure dicundo* et, tous les cinq ans, celui de *quinquennales*. À noter que la population de la ville comptait un nombre appréciable de vétérans, de citoyens romains et d'indigènes, à côté d'une communauté grecque relativement massive [171].

Parmi les habitats du territoire tropéen, mentionnons le village grécisé d'Urluia, les établissements plus développés de Ion Corvin et de Plopeni, le domaine sénatorial d'Urluia, les *villae rusticae* de Pietreni (ICL, III, 7483) et de Nastradin (CIL, III, 12366). À part cela, un autre *princeps (loci?)* est signalé à Floriile (CIL, III, 7481) [172].

Enfin, un dernier territoire dobroudjan semble avoir eu comme centre la civitas **Ausdecensium** (CIL, III, 14437[2]), à localiser peut-être à Cetatea [173]. Nous apprenons de cette inscription qu'un conflit avait opposé les habitants de ladite *civitas* — peut-être encore une population sud-thracique transplantée, sinon une population autochtone — aux Daces plus récemment apportés en Dobroudja et que le même préfet de la Ière cohorte Cilicum était intervenu dans le conflit, comme à Histria et à Capidava.

4. *Conclusions*

Il résulte de ce qui précède qu'en dépit des possibles fluctuations, analysées dans le premier sous-chapitre, les cités grecques jouissaient, au début du IIe siècle n.è., période de parachèvement de l'organisation de l'administration romaine en Dobroudja, de statuts juridiques différents.

Ainsi, la ville de Callatis, bénéficiant du statut de *foederata* continue d'être régie par une constitution grecque. La réorganisation du territoire, bien que réalisée sous les auspices des autorités impériales et à la manière romaine, n'a pas affecté le droit de possession de la ville sur tout le territoire et, par conséquent, la perpétuation des relations administratives antérieures et la persistance de communautés indigènes. Plus difficile à expliquer — faute de documents pertinents — demeure la situation de la ville de Tomis, *civitas libera* depuis l'époque d'Hadrien, qui a, de ce fait, conservé aussi bien les vieilles structures grecques que le droit de possession sur tout le territoire, dès lors que l'on y trouve seulement des structures administratives romaines, à côté, bien sûr, de certaines communautés autochtones.

S'agirait-il d'un retard dans l'organisation territoriale du Tomis préromain ou, peut-être, plutôt d'une profonde romanisation du territoire d'une ville qui, par son évolution économique et du fait de la présence de nombreuses troupes romaines, serait devenue, parmi toutes les cités ouest-pontiques, la plus ouverte à l'influence romaine? Passant maintenant à la ville située sur la rive du lac Sinoe-Histria et à son territoire, précisons que l'on y rencontre le conservatisme callatien en matière d'organisation (dans la ville proprement dite et une petite zone environnante), mais aussi la romanisation tomitaine (dans une large partie de son territoire, appelée *regio Histriae)*. Cette discordance ne peut s'expliquer que par le statut de *civitas stipendiaria* (la même a dû être la situation de la ville d'Argamum), qui transformait pratiquement ladite *regio Histriae* en domaine public *(ager publicus)*, placé sous le contrôle direct des autorités romaines, ce qui n'exclue pas, d'ailleurs, l'existence de formations autochtones. A noter, enfin, que de nombreuses troupes romaines firent, à partir du IIIe siècle, leur apparition dans les trois villes dont nous venons de parler, par suite de l'inclusion du littoral dans le système défensif de la province, qui a, naturellement, accru le rôle de l'élément romain.

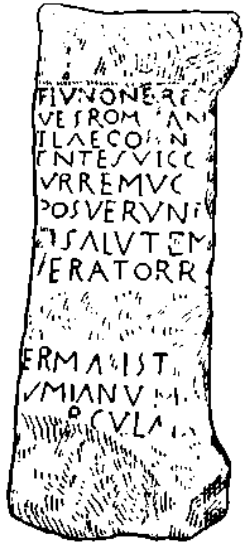
Nous avons vu, d'autre part, des unités militaires auxiliaires, s'installer, dès l'époque des Flaviens, dans la plupart des localités situées le long du Danube (Halmyris, Salsovia, Aegyssus, Noviodunum, Arrubium, Troesmis, Cius, Carsium, Capidava, Axiopolis et Sacidava), à côté des anciennes agglomérations indigènes, pas toujours faciles à identifier et ayant soit le statut de *civitas*, soit celui de *vicus*. Lesdites unités ont fondé leurs propres établissements civils *(vici, canabae)*, qui seront à l'origine des ainsi dites communautés doubles, les *civitates/canabae*. La pluralité des types de possessions agricoles dans les territoires de ces localités a imposé, au IIe siècle n.è., une direction quasi-autonome (suivant le modèle municipal) desdits territoires, mais au IIIe siècle l'autorité militaire romaine y redevint prépondérante. La grande majorité de la population de ces agglomérations était formée de vétérans et de citoyens romains, d'indigènes — attestés plutôt isolément que par communautés, ces dernières étant surtout signalées dans la zone littorale et centrale de la Dobroudja — auxquels sont venus s'ajouter, au IIIe siècle n.è., de nombreux Grecs.

Parmi les localités susmentionnées, deux, à savoir, Troesmis, siège de la Ve légion Macedonica et Noviodunum, base de la flotte fluviale de la Mésie, sont, dans la seconde moitié du IIe siècle ou dans les premières années du IIIe siécle n.è., devenues des municipes, peut-être justement à cause de l'importance des troupes qui y furent stationnées. L'une et l'autre de ces villes passèrent sous le contrôle militaire de la Ière légion Italica (cantonnée à Novae), ce qui prouve que, sans égard pour la promotion mentionnée, la militarisation de l'Empire était devenue générale.

Les deux villes du centre de la Dobroudja, Libida, probablement une *civitas stipendiaria* et Tropaeum Traiani, devenue peut-être municipe, dès l'époque de Trajan, mais sûrement depuis celle de Marc Aurèle, semblent avoir eu une origine civile, leur population étant également formée de Romains, d'autochtones — attestés isolément aussi bien que par communautés — et de Grecs en nombre grandissant.

Tout ce qui précède révèle sans équivoque non seulement la généralisation de l'organisation administrative romaine, mais aussi son niveau relativement élevé. Il y avait, comme on l'a vu, trois municipes et les surprises sont toujours possibles d'en voir augmenter le nombre (si l'on tient compte de la situation d'Axiopolis), à côté de trois importantes cités grecques. Ce sont là autant de preuves irréfutables d'un processus de romanisation dans l'ensemble duquel le phénomène urbain est loin d'être négligeable. Si l'on ajoute à cela que la zone comprise entre le Danube et la mer Noire offre l'image d'une vie rurale plus intense que n'importe quelle

autre région de l'Empire, on se rend parfaitement compte que les trois premiers siècles de notre ère ont fourni un cadre administratif propice pour le parachèvement du processus de romanisation profond et irréversible qui aboutira à la naissance de la nouvelle ethnie daco-géto-romaine.



C. L'ORGANISATION MILITAIRE

Comme on l'a vu, les références à l'organisation militaire, n'ont pas manqué dans le sous-chapitre précédent. On y a même insisté chaque fois qu'il y avait interférence avec l'organisation administrative. Le thème mérite cependant d'être traité à part. D'abord, pour permettre au lecteur de mieux saisir l'ampleur de l'effort défensif romain dans la zone du Bas-Danube—celui offensif ayant été largement évoqué dans le premier sous-chapitre —effort illustré, comme on le verra, par la réorganisation successive d'environ 15 000 soldats romains. Ensuite, parce que cet impressionnant déploiement de forces a favorisé la pénétration de la romanité dans tous les coins de la province, dès lors que la ligne du Danube était tenue par des garnisons situées à quelques kilomètres l'une de l'autre. Sans parler du fait que le littoral a, par la suite, lui aussi été jalonné de fortifications plus petites, du type *castellum, burgus* ou *turris*, disposées entre les cités grecques et que, plus tard, des camps fortifiés furent construits à l'intérieur du pays également. De pair

avec le phénomène urbain et rural romain — analysé dans le sous-chapitre précédent —, le facteur militaire contribuera pleinement à la romanisation intégrale de la Dobroudja, en dépit du maintien de la langue, de la culture et des institutions des cités grecques.

Ces cités posent des problèmes particuliers dans l'économie de ce sous-chapitre, pas tellement à cause des preuves signalant la présence de milices locales — grecques — qu'en raison de l'ordre topographique dans lequel nous nous sommes proposé d'examiner les centres urbains dobroudjans. Car il est clair qu'en présentant l'organisation militaire romaine de la manière classique (légions, troupes auxiliaires, flotte, autres troupes), nous ne pouvons plus garder l'ordre voulu — cités grecques, cités romaines. Nous tenterons, néanmoins, de remédier à cet inconvénient, en reprenant l'ordre initial, lorsque nous formulerons les conclusions du sous-chapitre. Nous dirons alors aussi quelques mots sur les fortifications mineures, sans, toutefois, savoir quelles troupes en assuraient la défense.

Avant d'examiner l'organisation de chacun des corps de troupe mentionnés, nous croyons devoir rappeler que la vieille armée romaine républicaine — y servir était un devoir, mais aussi un privilège du citoyen romain — était devenue, vers la fin du IIe siècle av.n.è. (par suite des réformes de Marius), une armée de professionnels. Elle constitua, à la longue, une véritable force politique dont le rôle, en ce qui concerne l'évolution de l'Empire, fut des plus importants. Le commandant suprême de l'armée était l'empereur. C'est à lui que l'armée prêtait, chaque année, le serment de fidélité et il était le seul à jouir du triomphe militaire, quels que fussent les généraux qui avaient remporté la victoire. C'est toujours à lui que la loi conférait le droit d'opérer des recrutements, bien sûr, à travers des services intermédiaires. La seule catégorie juridique à ne pas avoir accès à l'armée, était, en principe, celle des esclaves. Le service militaire commençait à l'âge de 16—18 ans et sa durée était de 20 ans au minimum. Les textes nous font connaître certaines qualités physiques requises de la part du soldat romain. Durant le service, les militaires touchaient en fonction du type de troupe dont ils faisaient partie, une solde qui a augmenté avec le temps, en rapport avec la dépréciation de la monnaie romaine, mais étaient tenus à pourvoir à leur entretien et à se procurer l'équipement. Diverses libéralités leur étaient, en outre, faites par les empereurs à l'occasion des grandes victoires. Auprès de chaque corps de troupe, il y avait une caisse où les militaires pouvaient déposer leurs économies et qui assuraient leur droit à l'assistance et aux frais funéraires. Les mariages des militaires n'ont pas été officiellement reconnus avant l'époque de Septime Sévère. Malgré cela, les „épouses" et les fils — également illégitimes — avaient le droit de cultiver les champs du territoire militaire *(prata)* et il existe même des preuves qu'ils pouvaient prendre eux-mêmes à bail des portions dudit territoire. Des textes de loi accordaient au militaire romain le droit de tester et toute une littérature consacrait leur droit de regagner leur patrie *(ius postliminii)*, après une éventuelle captivité. Mentionnons, enfin, qu'au terme de leur service, les militaires se voyaient attribuer soit une importante somme en argent, soit un lot agricole d'une valeur équivalente[174].

1. *Les légions*

Demeurant dans le domaine des généralités, notons tout d'abord que seuls les citoyens romains, de préférence des Italiotes, et, en tout cas, des Occidentaux étaient recrutés dans les légions romaines, du moins dans celles qui stationnaient

en Occident. Ce système resta en vigueur jusqu'à l'époque d'Hadrien, lorsqu'il fut remplacé par le principe du recrutement local. La solde d'un légionnaire a augmenté constamment, passant de 75 deniers à l'époque d'Auguste, à 300 sous le règne de Domitien et à 500 sous celui de Septime Sévère. Au terme du service militaire, qui durait 20 ans, un légionnaire touchait 3 000 deniers à l'époque d'Auguste et 5 000 à celle de Caracalla ou, comme on l'a dit, l'équivalent en terrain agricole.

L'effectif d'une légion étant d'environ 6000 hommes, les quelque 30 légions (leur nombre s'est accru de 27 à l'époque d'Auguste a 33 sous Septime Sévère) devaient compter autour de 180 000 soldats. Les 6 000 hommes d'une légion étaient divisés en 10 cohortes et 60 centuries (formations de 100 hommes). À la tête d'une légion se trouvait un *legatus legionis* ayant rang sénatorial. Il était secondé par six *tribuni legionis*, de rang équestre ou fils de sénateurs, qui commandaient 10 centuries chacun. Les commandants de centuries, les *centuriones* étaient, à leur tour, précisément hiérarchisés, le centurion de la première centurie de la première cohorte, le *primus pilus*, pouvant aspirer au rang équestre, comme d'ailleurs aussi le préfet du camp *(praefectus castrorum)*, une sorte d'intendant, mais aussi, à la rigueur, le suppléant du commandant de la légion. Parmi le corps des sous-officiers *(principales)*, notons les *optiones* (aides de camp des centurions), les *vexilarii* et les *signiferi* (porte-étandards), les *campidoctores* (instructeurs), les *tesserarii* (porte-parole), les *cornicularii* (attachés), les *librarii* (secrétaires-caissiers), les *architecti, agrimensores* (arpenteurs), les *medici*, les musiciens et les *beneficiarii consulares* dont nous nous occuperons plus loin. Il convient de mentionner, enfin, qu'une distinction était faite entre les soldats *(milites)*, selon qu'ils étaient exempts de corvées *(immunes)* ou ne l'étaient pas *(munifices)*.

Nous n'insisterons cependant pas sur la description d'un camp de légion, étant donné aussi que les fouilles de Troesmis n'ont pas — comme on l'a cru longtemps — mis au jour le camp fortifié de la Ve légion Macedonica, mais, tout au plus la forteresse reconstruite au IVe siècle n.è. sur les lieux du camp (l'ainsi dite forteresse d'est). Rappelons seulement que généralement de dimensions impressionnantes (des côtés de 300 à 500 mètres et même davantage) et de forme rectangulaire, les camps étaient entourés de d'épaisses murailles dans lesquelles étaient pratiquées des portes flanquées de tours. Ce système défensif était ordinairement renforcé à l'extérieur par un ou plusieurs vallums de terre et fossés. A l'intérieur, notons le bâtiment du commandement *(principia)*, la maison du commandant *(praetorium)*, es baraques des militaires *(paviliones)*, l'hôpital *(valetudinarivm)*, le grenier *(horreum)* et, à l'extérieur, les bains *(thermae)* [175].

★

Du point de vue de la Dobroudja, c'est la **V^e^ légion Macedonica** qui est, de loin, la plus importante. Les documents épigraphiques de Troesmis n'y signalent la présence qu'à partir de l'époque d'Hadrien (ISM, V, 137), mais sa mention à Troesmis par Ptolémée *(Geographia*, III, 10, 5) permet de supposer qu'elle fut apportée d'Oescus en Dobroudja, sous Trajan, à l'issue des guerres daciques. En 162 n.è., la légion est envoyée en Orient, en vue de participer à la guerre contre les Parthes, d'où elle revient pour une brève période, pour être ensuite définitivement transférée à Potaissa, en Dacie.[176]

Parmi les commandants *(legati legionis)* de la légion, composée de 10 cohortes (ISM, V, 137) sont mentionnés les noms de Plotius Iulianus en 134 n.è. (ISM, V, 137), Cominius Secundus, en 142—144 n.è. (ISM, V, 141), Q. Caecilius Redditus, en 151—154 n.è. (ISM, V, 155), Aelius Optatus, en 159—160 n.è. (ISM, V, 158) et Martius Verus, en 162 n.è. (ISM, V, 159). Le matériel épigraphique de Troesmis

nous révèle encore l'existence d'un *praefectus castrorum* (ISM, V, 143), de plusieurs *centuriones* (ISM, V, 159, 179, 201, ? 202, 221 — cette dernière inscription provenant de Mircea Vodă), dont un *primus pilus* (ISM, V, 140) et un *frumentarius* (ISM, V, 239 de Horia). Les inscriptions font aussi état de toute une série de sous-officiers (*principales*), tels que les *optiones*, les *aquiliferi* (porteurs d'aigles), les *imaginiferi* (porteurs d'images), les *signiferi*, les *cornicularii*, les *architecti* et les *buccinatores* (musiciens jouant d'instruments à vent) et, enfin, de *milites* (parmi lesquels des *immunes*) ou d'*equites* (cavaliers) dont un contingent faisait partie de chaque légion (ISM, V, 137). Deux autres inscriptions nous apprennent l'existence de la fonction de *custos armorum* (gardien des armes), à inclure, bien sûr, parmi les *principales* (ISM, V, 178, 196).

Une unité militaire de l'importance de celle cantonnée à Troesmis a dû normalement exercer son autorité sur toute la zone, tout au long des presque 60 années qu'elle est restée en Dobroudja.[177] Confondue parfois avec le territoire militaire proprement dit de la légion, à inclure sûrement dans celui de la cité de Troesmis (attesté aussi, comme on s'en souvient, épigraphiquement; ISM, V, 135), cette zone — de contrôle militaire, répétons-le — ne peut être circonscrite ni sur la base de la dispersion de ses vétérans (qui pouvaient s'établir n'importe où), ni de ses divers bénéficiaires consulaires (dont nous traiterons, néanmoins, à la fin de ce sous-chapitre). Dans ces conditions, les seuls documents pouvant délimiter cette zone sont ceux qui se rapportent à des militaires actifs. A cela on a cru pouvoir ajouter les tuiles de la légion, mais de tels documents, à moins d'être appuyés par d'autres témoignages, doivent être considérés avec circonspection.

Il suffit de mentionner, à ce propos, qu'une tuile de la Ve légion Macedonica a été découverte à Callatis, donc bien en dehors de la zone imaginée au début[178]. Par quel hasard cette tuile a-t-elle pu se trouver à Callatis et quelle en est la signification, c'est, évidemment, plus difficile à dire. De toute façon, les préoccupations concernant la fortification du littoral étaient à l'époque où la légion se trouvait cantonnée en Dobroudja, bien moins intenses que pendant la période immédiatement suivante ou n'en étaient qu'au début. Le matériel épigraphique tomitain ne contient pas davantage (à l'exception des bénéficiaires consulaires) de documents certifiant sans équivoque une présence active de la légion dans la ville de l'exile d'Ovide[179]. À Histria, on a cru, un certain temps, pouvoir prendre en considération une tuile de la légion, mais la lecture en est, malheuresement loin d'être édifiante et il semble bien qu'il s'agisse — comme on le verra tout à l'heure, de la XIe légion Claudia[180].

Le long de l'artère danubienne, le matériel tégulaire de la Ve Macedonica est amplement attesté à Noviodunum (ISM, V, 284), Orlovka, dans un *castellum* situé au nord du fleuve[181], Dinogetia (ISM, V, 261), Barboşi (ISM, V, 305), Arrubium (ISM, V, 254), Troesmis, bien sûr, (ISM, V, 215), Horia (ISM, 240), Capidava (ISM, V, 54) et Flaviana-Rasova[182]. Par contre, on a trouvé même plus au sud de cette dernière localité, à Sacidava, une inscription faisant mention d'un militaire actif de la Ve légion Macedonica[183] et une autre signalant un *centurio* à Tropaeum Traiani (CIL, III, 14214[10]). Il y avait, en outre, dans la même localité, une unité complexe *(vexillatio)* formée de sous-unités des légions Iere Italica (Mésie) et Ve Macedonica (Dacica — donc après le transfert de celle-ci à Potaissa), vers 170 (CIL, III, 14433 et 14214[3]); une vexillation semblable se trouvait cantonnée au nord-ouest de la mer Noire, à Tyras[184].

Tout ce qu'on peut affirmer dans ces conditions c'est que, à part les vexillations combattantes comme celle de Troesmis, il y avait aussi des vexillations spécialisées dans les constructions. Il est donc possible que les architectes et les bâtisseurs de la légion aient participé à la construction des camps fortifiés, où l'on a

trouvé les tuiles estampillées, sans que cela indique nécessairement, un contrôle militaire effectif. En revanche, le légionnaire de Sacidava et celui de Tropaeum Traiani pourraient suggérer une présence militaire plus constante et plus active.

On suppose généralement qu'après le départ de la Ve légion Macedonica en Dacie, ses tâches furent assumées par la Ière légion Italica pour le triangle du nord-ouest dobroudjan et par la XIe Claudia pour celui du sud-est, y compris le littoral [185]. Nous verrons qu'il y a une grande vraisemblance dans cette hypothèse, mais avant de revenir aux témoignages qui existent sur chacune des deux légions, notons que l'inscription récemment découverte à Halmyris, qui atteste une vexillation des deux unités (dès l'époque de Trajan) [186], diminue, dans une certaine mesure, la certitude de la datation tardive (après 170 n.è.) de tous les témoignages mentionnés et surtout du matériel tégulaire, daté de façon encore imprécise.

En ce qui concerne les villes du littoral, il convient de préciser qu'aucune preuve de la présence de militaires actifs de la Ière **Italica**, cantonnée à Novae et aucune tuile de la légion n'y furent trouvées. À propos du matériel tégulaire, signalons les tuiles de la légion découverte à Dinogetia (ISM, V, 262), Barboşi (ISM, V, 307), Troesmis (ISM, V, 216), Carsium (ISM, V, 113) et Sacidava [187], documents qui, pris isolément, ne peuvent certifier un contrôle militaire effectif. Il existe, par contre, des documents épigraphiques qui confirment que le rôle de la Ve Macedonica a sûrement été assumé, le long du Danube, par la Ière légion Italica. Certes, nous songeons moins à la vexillation de Halmyris, dont nous venons de parler, qu'à un militaire actif de la même ville [188], au centurion de Salsovia (ISM, V, 290,) au militaire de Noviodunum (ISM, V, 271), où l'on trouve attesté aussi un *optio* [189], au centurion et au médecin de la même légion, de Bărboşi (ISM, V, 297, 299) aux deux centurions de Troesmis (ISM, V, 146, 176 et, éventuellement, 202), et, enfin, à un *optio* de Capidava (ISM, V, 41), à moins que Iulius Vitales, mentionné dans le territoire capidavien seulement avec le titre de *centurio legionis* (ISM, V, 8, 57) n'ait pas appartenu à la même légion. Tout cela sans omettre, bien sûr, la participation de la légion à la vexillation combattante de Tropaeum Traiani (CIL III, 14433 et 14214 [3]), où un centurion est, d'ailleurs, attesté (CIL, III, 12468).

La XIe légion Claudia, tenant garnison à Durostorum, est attestée par un matériel tégulaire relativement important découvert à Cimbrianae, Sacidava, Flaviana [190] et Capidava (ISM, V, 53) ainsi que, dans un contexte pas très clair, à Troesmis (ISM, V, 209). Tous ces documents semblent pouvoir être datés assez tôt, ce qui concorde, d'ailleurs, avec la vexillation mentionnée à Halmyris. Plus substantielle semble avoir été sa présence au centre de la Dobroudja, si l'on tient compte du militaire actif de Libida (ISM, V, 224) et, surtout, de la documentation de Tropaeum Traiani qui signale, à partir du milieu du IIe siècle n.è., un *tribunus militum*, des *centuriones*, un *signifer* et deux *milites* [191].

Deux tuiles récemment découvertes à Sucidava, donc sur le Danube également, nous font connaître un nouvel épithète de la légion, celui de *Pont(ica)* [192]. Si l'adjonction s'avère correcte — et l'on peut invoquer à l'appui les épithètes de Moesica et Dacica, portés par la Ière Italica et, respectivement, la Ve Macedonica de la vexillation de Tropaeum Traiani (CIL, III, 14433), sans parler de la Ière Iovia Scythica, créée plus tard — nous tenons la preuve que le principal secteur d'activité de la XIe Claudia se trouvait du côté du Pont, d'où le nom, reçu bien sûr, après les guerres marcomaniques. C'est d'ailleurs le moment où — comme on l'a déjà dit — les autorités romaines, ayant constaté que les simples tours *(turres; gr. pyrgoi)*, certaines datant peut-être de la période grecque et d'autres sûrement de celle romaine ne suffisaient pas pour endiguer les terribles invasions maritimes, ont procédé à l'installation d'unités militaires dans les villes et à la construction

de fortifications intermédiaires, en vue d'établir une ligne défensive, à bien des égards comparable à celle du Danube [193].

Moins claires se présentent les choses à Callatis, où, par la disparition de l'argument fourni par une prétendue tuile de la XIe Claudia, la seule preuve d'une présence militaire romaine active reste une mention de *centuriones* (gr. *hekatontarchoi)* appartenant, peut-être, à ladite légion [194]. Bien plus évidente nous apparaît la présence de la légion de Durostorum, à Tomis. Et lorsque nous l'affirmons, nous songeons moins à la liste des centurions de légion (ISM, II, 10) appartenant, peut-être aussi, à la XIe Claudia, puisqu'il pourrait s'agir d'un monument commémoratif, qu'à un *centurio* (ISM, II, 348) et à un *miles* (ISM, II, 263), les documents, qui les attestent datant de la première moitié du IIIe siècle n.è. À Histria, enfin, il existe sûrement une seule tuile de la XIe légion Claudia, sinon deux [195]. À ce propos, on pourrait imaginer qu'un *strator consularis* (aide de camp) de la légion (ISM, I, 278) fût venu à Histria pour y faire enterrer son père, mais il n'est guère concevable qu'un *centurio* (gr. *hekatontarchos)* de la même légion (ISM, I, 292) se fût trouvé par hasard dans la ville, située au bord du lac Sinoe.

D'autres légions, telles que la IIe Augusta, la VIIe Claudia, la XIIe Fulminata, voire même la XIIIe Gemina ne sont attestées en Dobroudja que par des vétérans ou des bénéficiaires consulaires, mais cet aspect ne relève pas du présent sous-chapitre.

2. *Les troupes auxiliaires*

A la différence des légions, dans les troupes auxiliaires étaient enrôlés seulement des non-citoyens *(peregrini)* qui obtenaient, ainsi qu'il ressort de nombreux diplômes militaires, la citoyenneté romaine au terme de leur service militaire, c'est-à-dire, après 25 ans. On ne connaît pas — comme pour les légionnaires—les soldes reçues par les militaires auxiliaires, mais, en tout cas, elles on dû être plus petites. Ainsi, on a formulé l'hypothèse qu'un cavalier recevait, du temps de Domitien, 200 deniers et un fantassin seulement 100 deniers (un légionnaire touchait alors 300 deniers). En concordance avec les soldes, les pensions obtenues par les auxiliaires lorsqu'ils quittaient l'armée *(honesta missio)* étaient plus petites et étaient, elles aussi, accordées soit en argent *(missio nummaria)* soit en terrain agricole *(missio agraria).*

Il y avait des unités auxiliaires *(auxilia),* de cavalerie *(alae),* d'infanterie *(cohortes)* et *mixtes (cohortes equitatae).* Elles comptaient soit environ 500 hommes *(quingenariae),* soit environ 1000 *(milliariae).*

Une *ala quingenaria* était formée de 16 *turmae* comptant chacune 30 hommes, tandis qu'une *ala milliaria* comprenait *24 turmae* de 40 hommes chacune. À la tête d'une *ala* se trouvait un *praefectus* (de rang équestre, le plus haut échelon de la hiérarchie équestre militaire — les *militiae equestres* — précédé par le tribunat de légion et le *praefectus cohortis).* Les *turmae* étaient commandées par des *decuriones.* Les fonctions des sous-officiers étaient semblables à celles remplies dans les légions.

Une *cohors* était formée soit de 5 *centuriae (cohors quingenaria),* soit de 10 *centuriae (cohors milliaria)* et à sa tête se trouvait un *praefectus cohortis (un tribunus cohortis* dans le cas des *cohortes milliariae) ;* les centuries étaient commandées par des *centuriones.*

Enfin, une *cohors equitata quingenaria* comprenait 6 *turmae* à 20 cavaliers et 6 *centuriae* à 60 fantassins et une *cohors equitata milliaria,* 10 *turmae* à 24 cavaliers et 10 *centuriae* à 76 fantassins. Les *turmae* étaient commandées par des *decuriones* et les *centuriae* par des *centuriones.* Le corps des sous-officiers comprenant, entre autres, des *vexillarii,* des *signiferi,* des *custodes armorum,* des *optiones,* des *tesserarii,* etc., remplissait les mêmes fonctions que dans les légions. On pourrait

ajouter la catégorie des *numeri*, mais des chercheurs plus anciens et plus récents ont démontré qu'il ne s'agissait pas d'unités différentes de celles déjà mentionnées.

En ce qui concerne les campements militaires stables *(castra stativa)* de ces unités, notons qu'aucun camp romain de la haute époque n'a, jusqu'ici, été mis en évidence, ce qui ne s'explique que partiellement par la superposition des constructions romano-byzantines. Bien plus petits, mais comprenant les mêmes constructions intérieures que ceux des légions, ces campements furent, au début, souvent construits en terre (avec *vallum* et fossé de défense), mais cette situation a pu se maintenir en Dobroudja — par analogie avec la Dacie — jusqu'aux guerres marcomaniques.[196]

★

Douze diplômes, dont trois issus dans la période où la province de Mésie existait encore (en 75, 78 et 82 n.è.) et 8 pendant l'existence de la Mésie Inférieure (en 92, 97, 99, 105, 112, 134, 138, 154—157n.é), nous font connaître les unités auxiliaires (et navales sur lesquelles nous reviendrons), déployées dans lesdites provinces[197]. Complétée avec d'autres documents épigraphiques, la liste de ces unités se présenterait comme suit: en Mésie, les *alae:* Augusta, I Bosporanorum = ? Gallorum et Bosporanorum, I Flavia Augusta Britannica milliaria, Capitoniana = ? I Claudia Gallorum Capitoniana, I Claudia nova miscellanea, I Vespasiana Dardanorum, Veterana Gallorum et Thracum = ? Gallica, Gallorum et Thracum Antiana, I Hispanorum milliaria, Moesica felix torquata, II Pannoniorum (veterana) = ? II Gallorum et Pannoniorum, Pansiana et I Scubulorum et les *cohortes:* I Antiochensium, I Aquitanorum veterana equitata, I Batavorum milliaria pia fidelis, II Batavorum milliaria, ? I Flavia Bessorum, ? II Flavia Bessorum, I Bracarangustanorum, II Flavia Brittonum equitata, I Cantabrorum, I Cilicum milliaria equitata sagittariorum, I Cisipadensium, I Cretum Sagittariorum, III Augusta Cyrenaica sagittariorum equitata, ? II Gallorum, III Gallorum, IV Gallorum equitata, V Gallorum equitata, VII Gallorum, VIII Gallorum, II Lucensium, I Lusitanorum, I Mattiacorum, I Montanorum, I Raetorum equitata, ? III Sagittariorum, I Claudia Sugambrorum veterana equitata, I Sugambrorum tironum, I Thracum Syrica equitata et I Ubiorum.

D'autre part, en Mésie Inférieure furent cantonnées les *alae:* I Asturum, I Gallorum Atectorigiana, Augusta, I Bosporanorum, I Vespasiana Dardanorum, I Flavia Gaetulorum, I Claudia Gallorum Capitoniana, I Gallorum Flaviana, I Gallorum et Pannoniorum, I Hispanorum milliaria,? I Hispanorum et Aravacorum, II Hispanorum et Aravacorum, I Pannoniorum, ? II Septimia Surorum milliaria et Sol(ensium) ou S(ingularium), et les *cohortes*? III Alpinorum equitata, II Aurelia nova milliaria equitata civium Romanorum, IX Batavorum milliaria equitata, II Flavia Bessorum, I Bracaraugustanorum, II Bracaraugustanorum equitata, I Bracarum, II Flavia Brittonum equitata, II Chalcidanorum sagittariorum, I Cilicum milliaria equitata sagittariorum, I Cisipandesium, I Claudia equitata, III Collecta civium Romanorum, I Flavia Commagenorum, Gemina Dacorum Gordiana milliaria, II Gallorum, III Gallorum, IV Gallorum equitata, VII Gallorum, I Germanorum civium Romanorum, I Hispanorum veterana quingenaria equitata, I Lepidiana equitata civium Romanorum, I Lingonum, ? V Lingonum, II Lucensium, I Lusitanorum Cyrenaica, I Mattiacorum, II Mattiacorum, I Flavia Numidarum (equitata?), I Claudia Sugambrorum veterana equitata, I Tyriorum Sagittariorum, I Thracum Syriaca equitata, I Ubiorum, ? II Ubiorum, ? XXII Voluntariorum et, enfin, le *numerus* civium Romanorum, ? Dalmatarum, scutariorum, singularium et? Surorum sagittariorum.

Etant donné que ces unités n'ont pas toutes été déployées en Dobroudja, nous continuerons d'attacher intérêt seulement aux troupes auxiliaires attestées

par des militaires actifs, des vétérans ou du matériel tégulaire dans la contrée située entre le Danube et la mer.

L'ala I Asturum est attestée parmi les troupes de la Mésie Inférieure en 99 n.è. (diplôme de Plovdiv) et y fut probablement apportée pendant la dynastie des Flaviens. Dès avant cette période, un de ses sous-officieres (un *duplicarius*) est attesté à Tomis (ISM, II, 172), ce qui nous permet d'en situer la garnison en Dobroudja, Ultérieurement, après les guerres avec les Daces, l'aile fut transférée en Dacie.

L'ala I Vespasiana Dardanorum, créée sous le règne de Vespasien, est attestée parmi les troupes déployées en Mésie Inférieure, entre les règnes de Trajan et d'Antonin le Pieux. Comme on ne lui connaît aucun déplacement dans une autre province, il est fort plausible qu'elle ait, dès le début, été cantonnée à Arrubium, où sa présence est, au IIe siècle, attestée par un *praefectus* (ISM, V, 251). Si l'on tient compte aussi d'un chevalier de cette unité, signalée à Cerna (ISM, V, 218), au IIIe siècle, quand elle porte le nom d'Antoniniana, et du membre de la garde du gouverneur *(singularis consularis)* de Troesmis (ISM, V, 148), il y a toutes les raisons de situer la garnison de ladite unité à Arrubium, depuis sa création jusque vers le milieu du IIIe siècle n.è.

L'ala I Flavia Gaetulorum est attestée par deux diplômes de l'époque de Trajan, en Mésie Inférieure, où elle a, probablement, été apportée sous la dynastie des Flaviens (quand elle a dû être créée). On ne lui connaît pas le lieu de stationnement (Novae?), mais on sait qu'elle a été, par la suite, transférée en Pannonie Inférieure. Vers la fin du IIe siècle n.è. ou le début du IIIe, on voit attesté à Tomis un préfet de l'aile des Gétules d'Arabie (gr. *eparchos hippeon eiles Gaitulon ton en Arabia;* ISM, II, 127). Qu'il s'agisse de l'aile I Flavia Gaetulorum (dont on trouve attestés, toujours à Tomis, un *praefectus* et un éventuel vétéran; ISM, II, 106 et 247), restée — estime-t-on — en Pannonie ou d'une autre aile venue à Tomis d'Arabie, c'est plus difficile à dire. Quoi qu'il en soit, le préfet mentionné fait une dévotion à une divinité locale (Heros Manibazos), ce qui dénote que l'unité avait séjourné plus longtemps à Tomis où elle collaborait avec les sous-unités, déjà mentionnées, de la XIe Claudia.

L'ala Gallorum Atectorigiana est mentionnée parmi les troupes stationnées en Mésie Inférieure du temps d'Antonin le Pieux et avait, probablement, sa garnison à Appiaria. Mais en 224, un sous-officier *(decurio alae I Atectorum Severianae)*, avancé à ce grade sur recommandation du gouverneur *(candidatus legati)*, érige à l'intention de son bienfaiteur, L. Annius Italicus Honoratus, une inscription honorifique à Tomis (ISM, II, 93). Il s'agit probablement de l'une et même *ala*, cantonnée, du moins pour un certain temps, à Tomis.

L'ala Gallorum Flaviana, signalée sous le règne d'Auguste en Germanie et réorganisée seulement sous la dynastie des Flaviens, est attestée dans l'armée déployée en Mésie Inférieure, en 99 et en 105 n.è., pour être transférée, vers le milieu du IIe siècle n.è., en Mésie Supérieure. Une récente découverte tégulaire [198] semble étayer l'opinion selon laquelle sa garnison se trouvait à Carsium avant l'arrivée de la IIe aile Hispanorum et Aravacorum, mais l'hypothèse plus ancienne faisant stationner ici une cohorte — attestée par un *medicus* (ISM, V, 103) — n'est pas à abandonner tout à fait.

L'ala I Pannoniorum, attestée pendant toute la période julio-claudienne en Dalmatie et en Pannonie, fut, dès l'époque des Flaviens, transférée en Mésie, ainsi qu'en témoigne le diplôme de 99 n.è., découvert à Altinum. On peut bien l'affirmer puisque la tuile de Troesmis qui porte le nom de l'aile (ISM, V, 214)

peut être datée du temps de Vespasien, dès lors qu'un *decurio* de l'unité s'établit à Tomis pendant ou aussitôt après le règne de cet empereur (ISM, II, 170). Cette aile a donc vraisemblablement été cantonnée à Troesmis depuis Vespasien jusqu'à l'arrivée, au début du IIe siècle n.è., de la Ve légion Macedonica.

L'**ala II Hispanorum et Aravacorum** est mentionnée en Pannonie jusqu'en 85 n.è. et, ensuite, en Mésie Inférieure, par les diplômes de 99, 138 et 154—157 n.è. En 103, nous la rencontrons probablement sur l'inscription inaugurale du camp de Carsium (ISM, V, 94), hypothèse formulée à partir du fait que ladite unité répare la route romaine près du camp (ISM, V, 95) et que c'est toujours ici que se trouve mentionné un membre de la garde du gouverneur de l'aile (ISM, V, 102). Mais étant donné la découverte, à Carsium, de la tuile signalant l'aile Gallorum Flaviana, citée plus haut, c'est bien elle qui a pu figurer sur la pierre inaugurale de Carsium. Revenant à l'aile IIe Hispanorum et Aravacorum, rappelons qu'il y a encore deux documents découverts en Dobroudja qui en évoquent des militaires actifs. Le premier provient d'Arrubium (ISM, V, 253) et fait mention d'un *decurio* venu, avec son frère, dans la ville, pour enterrer son père. Le deuxième provient d'Histria (ISM, I, 273) et fait allusion à un *principalis* de la même aile, venu, lui aussi, en compagnie de son frère pour remplir le même devoir filial. Il va de soi qu'aucun de ces documents ne permet de conclure en toute certitude au transfert de l'unité dans les deux villes. Mais si à Arrubium l'hypothèse en question semble dénuée de fondement, il n'est, par contre, pas exclu que l'aile de Carsium ait, en collaboration avec les contingents cités de la XIe Claudia et, comme on le verra, avec des éléments de la classis Flavia Moesia, rempli des missions temporaires à Histria où l'on note d'autres vétérans de l'aile (ISM, I, 297 et, éventuellement, 278), comme d'ailleurs aussi à Tomis (ISM, II, 225), Capidava (ISM, V, 23) ou Cius (ISM, V, 117).

La **cohors I Cilicum milliaria equitata sagittariorum** est, sans aucun doute, la plus connue des unités auxiliaires ayant opéré en Dobroudja. Elle a fait partie de l'armée de Mésie, ensuite de la Mésie Supérieure, pour être, à partir de l'époque d'Hadrien, sans cesse attestée dans l'armée de Mésie Inférieure. La plus riche attestation de la cohorte se trouve à Sacidava, où elle est signalée à travers un *tribunus cohortis*, un *summus curator* et une mention collective datant de 245—247 n.è., ainsi que par une tuile qui en porte le nom [199].

Un autre tribun de la cohorte est mentionné à Cetatea, près de Tropaeum Traiani, au sujet d'un conflit territorial survenu entre les Ausdecenses et les Daces, en 177—179 n.è., et, vers la même époque, un militaire ayant rempli, entre autres fonctions, celle de tribun de la Ière cohorte Cilicum est mentionné comme «intendant» (gr. *logistes*) de la ville de Tropaeum Traiani [200]. Enfin, de Tomis proviennent des documents attestant soit un *miles* du temps de Philippe l'Arabe, puisque la cohorte porte l'épithète de Philippiana (ISM, II, 452), soit un *eques* (ISM, II, 345), prouvant que l'unité était non seulement *milliaria* (puisqu'elle était dirigée par des *tribuni*), mais aussi *equitata*. Même si l'on considère que les attestations de la cohorte à Dinogetia (ISM, V, 264) et d'autant plus au nord de la mer Noire (CIL, III, 13751 b) sont dues à des missions temporaires, il n'en reste pas moins quatre centres (Sacidava, Cetatea et, respectivement, Tropaeum Traiani et Tomis) qu'on a peine à croire qu'ils étaient, simultanément défendus par une troupe fût-elle de 1000 hommes. Sa garnison doit donc être cherchée, peut-être dès l'époque d'Hadrien, plutôt à Sacidava. C'est de là qu'elle a dû envoyer des hommes soit à Cetatea, pour intervenir dans le conflit susmentionné (l'une de ces deux localités a porté jusqu'au VIe siècle n.è. le nom de « fort des Ciliciens» [201]), soit à Tomis, pour assurer, de concert avec les unités que nous y avons mentionnées (de la XIe légion Claudia

et de la Ière aile Gallorum Atectorigiana, ainsi que, peut-être, toute la Ière aile Flavia Gaetulorum), la garde du plus important centre de la côte ouest-pontique.

La cohors I Flavia Commagenorum, créée à l'époque des Flaviens, est attestée d'abord en Syrie et, ensuite, peut-être du temps de Domitien, dans l'armée de Mésie Inférieure, où elle est mentionnée par un diplôme de 105 n.è. Un militaire actif de cette cohorte érige à Tomis un monument funéraire à la mémoire d'un de ses vétérans (ISM, II, 176), ce qui nous amène à croire au transferet de la cohorte à Tomis, vers la fin du Ier siècle n.è. L'unité fut, dès le temps de Trajan, transférée en Dacie.

La cohors I Germanorum civium Romanorum est signalée parmi les troupes déployées en Mésie Inférieure, par un diplôme du temps d'Antonin le Pieux, mais il reste à savoir s'il s'agit de la même cohorte que celle portant un nom similaire, attestée dans la province Germania Superior jusqu'en 134 n.è. et, ensuite, au IIIe siècle n.è. A partir du milieu du IIe siècle n.è., elle se trouvait en garnison à Capidava où sont mentionnés ses drapeaux militaires (*signa*, ISM, V, 16), ainsi qu'un *praefectus* (ISM, V, 36).

La cohors I Lusitanorum (Cyrenaica?) est attestée avec son nom entier dans l'armée de Mésie, par des diplômes de 99, 105, 138 et 151—154 n.è. Aucun de ses vétérans dobroudjans de Cius (ISM, V, 118), Tropaeum Traiani (CIL, III, 14214) ou Tomis (ISM, II, 196; un *praefectus* de la cohorte, devenu, par la suite, tribun militaire dans la VIIe légion y est également mentionné; ISM, II, 80) n'ajoute au titre de la cohorte à laquelle il appartenait l'épithète de Cyrenaica. Aussi est-il difficile de décider s'il s'agit vraiment des anciens soldats de l'unité déployée d'abord en Cyrénaïque, puis, à partir de Vespasien, en Mésie et, ensuite, en Mésie Inférieure pour être, à partir du IIIe siècle, attestée à Candidiana ou s'il est plutôt question de militaires appartenant à la cohors I Lusitanorum, attestée en Mésie et puis en Mésie Supérieure. On a suggéré qu'elle avait tenu garnison à Cius, mais l'hypothèse attend encore des confirmations avant de pouvoir être acceptée.

La **cohors I Claudia Sugambrorum veterana equitata** est l'une des plus vieilles cohortes de Mésie. Elle est attestée, ensuite, par des diplômes de l'époque de Trajan, d'Hadrien et d'Antonin le Pieux, parmi les troupes de Mésie Inférieure, avant d'être définitivement transférée en Syrie. Son camp mésique semble avoir été à Montana, mais la découverte, à Sucidava, d'une tuile qui en porte éventuellement le nom, ne permet pas d'exclure que la cohorte y ait été cantonnée, après son bref séjour en Asie, et, comme nous le disions jusqu'en 167 quand elle fut envoyée en Syrie. La lecture de ladite tuile est encore aléatoire [202].

La **cohors I Thracum Syriaca** est successivement attestée en Syrie, en Mésie, en Mésie Supérieure et, à l'époque d'Antonin le Pieux, en Mésie Inférieure, à Transmarisca. Un de ses centurions érige à Tomis un monument funéraire à la mémoire d'un militaire de la XIe légion Claudia (ISM, II, 263), mais ce n'est pas assez pour déduire le transfert de la cohorte à Tomis.

La **cohors I Ubiorum** est attestée d'abord en Germanie, ensuite en Mésie et, en 99, dans l'armée de Mésie Inférieure. Vers le milieu du IIe siècle n.è., elle est attestée en Dacie. On a émis l'hypothèse que sa garnison se trouvait à Capidava, puisque son *signifer* y fut enterré (ISM, V, 24). La tuile récemment trouvée à Arrubium [203], qui cite le nom de la cohorte, laisse ouverte la possibilité de son transfert temporaire à Măcin, sans que l'on puisse toutefois se prononcer en connaissance de cause sur le lieu de la garnison en Dobroudja.

La cohors II Flavia Brittonum, créée à l'époque des Flaviens, était jusque récemment attestée en Mésie Inférieure, à Durostorum, avant le règne de Trajan (quand

la XIe légion Claudia y fut apportée), et, ensuite, en 230 n.è. à Sexaginta Prista, alors qu'elle portait l'épithète d'Alexandriana. Depuis peu, on a découvert une tuile portant le nom de cette unité, à Aegyssus, où elle a dû être détachée soit à un moment donné entre les règnes de Trajan et de Sévère Alexandre, soit après 230 n.è.[204]

La **cohors II Gallorum** est attestée d'abord en Mésie, puis à partir de Trajan, en Mésie Inférieure, et, plus tard, en Dacie et en Mésie Supérieure. C'est un fantassin qui est le bénéficiaire du diplôme d'Altinum (CIL, XVI, 44) de 99 n.è., qui nous fournit, en même temps, des informations sur le préfet de l'unité. A Sacidava se trouve, d'autre part, attesté un vétéran appartenant à une cohorte de Gaulois, supposée avoir été la IIe [205]. Si cette supposition s'avère exacte, la garnison de ladite cohorte a pu se trouver dans l'un des centres mentionnés, plutôt peut-être à Sacidava, avant l'arrivée de la cohorte I Cilicum et, en tout cas, avant la réorganisation, par Trajan du *limes* danubien.

La **cohors II Mattiacorum** est attestée dans l'armée de la Mésie Inférieure, à partir de 99 n.è. Jusqu'en 198 n.è., lorsqu'elle est attestée à Troianhissar, elle fut déployée à Barboşi (ISM, V, 306) et à Dinogetia (ISM, V, 260, 267) sa tâche étant, de toute évidence, celle de défendre l'importante tête de pont de Barboşi.

La **cohors III Gallorum** est attestée en 74 n.è., en Germanie, puis, à partir de 75 en Mésie, et, à l'époque de Trajan, en Mésie Inférieure. À partir de 129, elle se trouve en Dacie. Le diplôme de 105 n.è. (CIL, XVI, 50), qui mentionne aussi bien son bénéficiaire, un fantassin, que le préfet de la cohorte est, malheuresement, de provenance inconnue. En revanche, il est possible que celle-ci soit mentionnée dans le diplôme de Salsovia de 97 n.è. (CIL, XVI, 41 = ISM, V, 291), indice assez vague pour pouvoir placer, dans cette localité, la garnison de la cohorte dès l'époque des Flaviens. Précisons, toutefois, qu'en l'absence d'une certitude en ce qui concerne le nom et le nombre de l'unité de Salsovia, il pourrait s'agir tout aussi bien de l'aile I Flavia Gaetulorum que de l'aile I Claudia Gallorum ou encore des cohortes II, IV, ou VII Gallorum.

La **cohors VII Gallorum** a, depuis le règne de Vespasien, fait partie de l'armée de Mésie et, ensuite, de celle de Mésie Inférieure. Vers le milieu du IIe siècle n.è. (peut-être même après 114 n.è), elle est signalée en Syrie. Dès le temps de Trajan, un de ses militaires actifs est attesté à Tomis (ISM, II, 177), ce qui prouve que l'unité y a tenu garnison, peut-être après le départ de la Ière cohorte Flavia Commagenorum. La date très précoce du cantonnement de ces unités à Tomis et l'absence de toute preuve concernant l'existence d'un système de défense côtière à l'époque, excluent toute possibilité de les insérer dans les dispositifs du *limes* maritime dont on ne peut vraiment parler que vers la fin du IIe siècle n.è.

Enfin, un sous-officier appartenant au détachement d'élite du gouverneur *(numerus singularium)* est attesté, au IIe siècle n.è., à Tomis (ISM, II, 212).

3. *La flotte*

Organisée effectivement sous le règne d'Auguste, puisque des escadres régulières n'étaient pas connues sous la République, la flotte a toujours représenté l'échelon inférieur de l'armée romaine. La preuve en est que dans la flotte pouvaient être recrutés aussi des pérégrins, comme dans les unités auxiliaires, mais également des affranchis et même des esclaves. La condition juridique des recrues de la flotte est devenue meilleure sous le règne d'Hadrien, lorsqu'elles reçurent le statut de *Latini*. Après avoir accompli leur service militaire, qui durait 26 ans, les soldats de la flotte

(classici) jouissaient des mêmes droits que ceux des troupes auxiliaires, recevant la citoyenneté romaine et leur dû, soit en argent *(missio nummaria)* soit en terrain agricole *(missio agraria)*.

En ce qui concerne l'organisation de la flotte, il suffit de mentionner que, à part les flottes impériales de Misenum et de Ravenne — appelées *praetoriae*, parce que, à l'instar des gardes prétoriennes, elles se trouvaient sous le contrôle impérial direct — il y avait aussi un nombre de flottilles plus petites. Celles-ci étaient soit maritimes (Alexandriana, Syriaca, Britannica et Pontica), soit fluviales (Germanica, Pannonica et Moesica), bien que certaines d'entre elles aient eu, comme on le verra, des tâches maritimes aussi bien que fluviales. Les commandants de ces flottes s'appelaient *praefecti* et avaient rang équestre. L'unité de base de la flotte était la *centuria*, commandée naturellement par un centurion. Comme sous-officiers, il y avait entre autres, des stolarques, des navarques et des triérarques, en fait des commandants de sous-unités ou de navires.

*

Parmi les flottes mentionnées, c'est la *classis Pontica* qui, étant donné son nom, a pu avoir des rapports avec le littoral ouest-pontique, mais les documents qui en font mention ont trait à la partie sud-est de la mer Noire. En fait, le point de contact entre cette flotte et la *classis Moesica*, dont le rayon d'action englobait aussi, comme on le verra, certaines portions du littoral, doit être cherché au nord de la mer Noire [206].

La principale unité navale ayant pour tâche de surveiller la Dobroudja était la *classis Moesica*. Des allusions à cette flotte semblent pouvoir être trouvées dans l'épisode de l'an 12 n.è., lorsque, pour délivrer la ville d'Aegyssus, le préfet Vestalis fit transporter ses troupes par voie d'eau (Ovide, *Epistulae*, IV, 7), mais ce qui est sûr c'est que la flotte fut réorganisée à l'époque de Vespasien, quand elle reçut le titre officiel de **classis Flavia Moesica.** Deux des diplômes mésiques, émis en 92 et 121 n.è., concernaient précisément les marins de cette flotte (CIL, XVI, 37 et 68), qui est mentionnée globalement parmi les troupes de Mésie Inférieure, dans les diplômes de 99, 105 et 138 n.è. Des documents qui ne permettent pas une localisation précise nous font connaître les noms de huit *praefecti* ayant fonctionné entre 88 n.è. et la seconde moitié du IIIe siècle n.è. Ce sont Q. Atatinius Modestus (CIL, IX, 369), Sex. Octavius Fronto (CIL, XVI, 37), L. Valerius (CIL, III, 8716), P. Aelius Marcianus (CIL, VIII, 9358), M. Vindius Verianus (ISM, I, 359, 360), un anonyme (CIL, VI, 1643), P. Aelius Ammonius (ISM, II, 106) et, enfin, Postumus (ISM, V, 281). Seul ce dernier est mentionné à Noviodunum où l'on estime généralement que se trouvait la principale base de la flotte mésique, à l'époque de Domitien au plus tard. En faveur de cette hypothèse on peut invoquer non seulement une grande quantité de tuiles portant le sceau de la flotte (ISM, V, 283), mais aussi une inscription qui nous apprend qu'elle était divisée en centuries, ayant à leur tête un *centurio* sous les ordres duquel se trouvait aussi l'équipage d'un navire maritime appelé Liburna Armata (ISM, V, 273). Une autre inscription, de date plus récente, nous signale l'existence d'un triérarque [207].

D'autres stations danubiennes de la flotte flavienne de Mésie sont attestées, à Halmyris — à travers le *vicus classicorum* [208] déjà mentionné — et par le matériel tégulaire — Aliobrix [209], Dinogetia (ISM, V, 263), Barboşi (ISM, V, 308) et Troesmis (ISM, V, 217). À cela on peut ajouter les établissements d'Aegyssus et, de façon tout à fait hypothétique, d'Axiopolis, dans la mesure où, abstraction faite de la discutable base de la flotte de Sexaginta Prista [210], la principale zone d'opération de la flotte aura été, aux IIe—IIIe siècles, le nord de la Dobroudja.

Que la flotte flavienne de Mésie ait eu aussi une activité maritime, le prouve non seulement le navire maritime *Liburna Armata*, déjà cité, mais aussi la présence de plusieurs de ses officiers et sous-officiers le long des côtes de la mer Noire. Men-

tionnons seulement le triérarque de Chersonèse (CIL, III, 14214[34]) et le préfet P. Aelius Ammonius évoqué par l'inscription de Tomis, qui en révèle toute la carrière militaire (ISM, II, 106). On ne peut pas en déduire l'existence d'une base navale à Tomis, même si un vétéran de la flotte y est aussi attesté (ISM, II, 199). D'autre part, à Histria il est fait mention d'un triérarque actif (ISM, I, 281) et de l'intervention du préfet de la flotte, M. Vindius Verianus, dans le litige de délimitation des domaines entre Messia Pundentilla et les vicani Buteridavenses (ISM, I, 359, 360). Ces deux informations conjuguées nous permettent de supposer l'existence d'une base navale à Histria, non sans rapport, à la date de l'inscription dernièrement citée (198—202 n.è.), avec le début de l'établissement de la nouvelle ligne de défense côtière[211].

4. *Autres troupes*

Nous avons, au début de ce chapitre, fait mention des **praefecti**, plus probablement **ripae Thraciae** que *orae maritimae*, comme on a longtemps considéré[212]. Il s'agit d'abord de l'ancien *primus pilus* d'une légion non identifiée (la IVe Scythica ou la Ve Macedonica) du nom de Vestalis (Ovide, *Epistulae ex Ponto*, I, 8; IV, 7) et puis d'Asiaticus et d'Arruntius Flamma (ISM, I, 67, 68) — leurs attributions semblent avoir été plutôt économiques que militaires — dont l'existence prouve qu'entre 12—50/57 n.è., la Dobroudja n'était pas encore officiellement annexée à l'Empire. C'est la seule conclusion qui se dégage de la présence d'une fonction comme celle de *praefectus* au sujet de laquelle Strabon (*Geographia*, IV, 6, 4) nous informe qu'« un préfet parmi les chevaliers était envoyé contre (les barbares) des montagnes, de même que contre les barbares lointains».

Une autre catégorie de militaires actifs attestés par les inscriptions en Dobroudja (en l'espèce à Tomis) est celle des **speculatores**. Ils constituaient un corps d'élite fonctionnant soit auprès de l'empereur (ils faisaient alors partie de la garde de celui-ci, les cohortes prétoriennes), soit auprès du gouverneur, soit auprès des légions, remplissant des tâches spéciales dans le domaine des informations. Les inscriptions tomitaines nous révèlent l'existence d'un *speculator* actif (ISM, II, 327) et de trois vétérans (ISM, II, 8, 140 et 211).

Il est certain cependant que la plus nombreuse catégorie de sous-officiers *(principales)* était celle des **beneficiarii consulares** chargés principalement de l'entretien des routes, mais qui devaient ne pas rester passifs en cas d'attaque, ainsi qu'en témoigne une inscription de Dionysopolis (IGB, I², 24 bis). Tout en nous proposant d'y revenir, dans les conclusions, par localités — dans l'ordre que nous nous sommes proposé d'adopter dès le sous-chapitre consacré à l'organisation administrative et que nous observerons, autant que possible, par la suite — cherchons pour l'instant les traces de ces sous-officiers dans le cadre de chaque légion à laquelle ils ont appartenu. Ajoutons encore qu'on attend toujours une étude qui puisse expliquer les critères apparemment bizarres suivant lesquels lesdits bénéficiaires consulaires étaient détachés.

Ainsi, pour la Ve légion Macedonica, on connaît un bénéficiaire consulaire détaché à Tomis (ISM, II, 192), pour la XIe Claudia deux, dont l'un detaché au vicus V..., en territoire histrien[213] et l'autre à Axiopolis (CIL, III, 14439) et pour la Ière Italica un de ces sous-officiers détaché à Histria (ISM, I, 302). Curieusement, on voit apparaître à Taiţa un bénéficiaire consulaire de la XIIIe Gemina dont le siège se trouvait bien loin, à Apulum en Dacie (ISM, V, 247). La présence d'un bénéficiaire consulaire actif de la même légion, à Tomis (ISM, II, 221) prouve qu'il ne s'agit pas d'un cas isolé. Il existe, cependant, une autre série de bénéficiaires consulaires en activité, mais nous ignorons les légions dont ils fai-

saient partie. Il s'agit d'un tel sous-officier signalé à Callatis [214], d'un autre, hypothétique, à Tomis (ISM, II, 198) et, pour en finir avec ceux rencontrés sur le littoral, d'un troisième attesté à Histria (ISM, I, 137). Sur la ligne danubienne, notons un *beneficiarius (proconsularis)* à Arrubium (ISM, V, 253), un *beneficiarius consularis* à Taiţa (ISM, V, 248) — où l'on peut conjecturer l'existence d'un important nœud routier — et un autre à Capidava (ISM, V, 41).

5. *Conclusions*

Comme nous le disions, les conclusions de ce sous-chapitre se proposent de préciser quelles troupes étaient cantonnées dans les principales villes de la Dobroudja, les grecques d'abord — quoique la présence militaire romaine y fût plus tardive — et les romaines ensuite.

La ville de Callatis possédait une station de bénéficiaires consulaires et c'est toujours là que furent attestés, dans la seconde moitié du IIe siècle, des *centuriones* appartenant peut-être à la XIe légion Claúdia. La tuile de la Ve Macedonica ne peut pas constituer un indice qui permette de soutenir fermement la participation de certaines unités de cette légion à la défense de la ville. De même, le *pyrgos (= turris)* mentionné dans la cadastration ne peut être considéré comme faisant partie d'une fortification romaine, mais, tout au plus, comme un élément de tradition grecque, réutilisé par les Romains. Les bornes milliaires de Vama Veche (CIL, III, 14215), 2 Mai [215] et 23 August (CIL, III, 7616) peuvent être considérées comme des étapes d'une route militaire d'autant plus que la dernière desdites localités semble avoir été enregistrée dans un itinéraire militaire *(Scutum Durae — Europi repertum,* 11), sous le nom d'Amlaidina.

La ville de Tomis possédait, elle aussi, une station de bénéficiaires consulaires et une autre de *speculatores*. Parmi les troupes qui y furent cantonnées, retenons seulement la cohors I Flavia Commagenorum et, peut-être, ensuite la VIIe cohorte Gallorum, dans la période allant de Vespasien à Trajan comprenant aussi le règne de ce dernier. Si ce fait est révélateur pour le statut juridique de la ville, il l'est moins pour le système défensif du littoral. Et si certaines listes tomitaines de *centuriones legionum* (ISM, II, 10) ou de *praefecti equitum* (ISM, II, 15) doivent être interprétées comme étant des monuments commémoratifs, comparables sinon contemporains (du moins le premier) à celui de Tropaeum Traiani, les témoignages de présences militaires se multiplient à partir de la deuxième partie du IIe siècle n.è., lorsque des sous-unités de la XIe Claudia, puis de la Ière aile Flavia Gaetulorum et, enfin, des détachements de l'ala I Atectorum Severiana et de la cohors I Cilicum sont mentionnés à Tomis. Parmi les localités du territoire tomitain qui pourraient au moins être discutées du point de vue de la défense du littoral, il convient de mentionner Capul Tuzla, où l'on signale une fortification incertaine du point de vue de la date et où pourrait être localisée l'ancienne Stratonis turris [216], Telpiş — une tour de guet [217] —, Lazu — une fortification de date incertaine [218] — et Palazu Mare, où il est possible que l'ancien vicus Sc.... ia (ISM, II, 137) ait été fortifié [219], comme d'ailleurs aussi l'habitat antique de Sibioara [220], sans parler de la phase du IIIe siècle de la fortification d'Ovidiu [221].

A Histria aussi, les témoignages de la présence de troupes romaines, dont une station de bénéficiaires consulaires se trouvait déjà sur place, dès le IIe siècle n.è., se multiplient vers la fin du même siècle. La présence nous est alors attestée de détachements appartenant à la XIe légion Claudia, à la flotte mésique et, éventuellement, à la IIe aile Hispanorum et Aravacorum ayant ses quartiers stables à Carsium. Parmi les localités du territoire histrien qui présentent de l'intérêt du point

de vue de la défense du littoral, mentionnons la « tour des Lai» (gr. *Laikos pyrgos;* ISM, I, 378) — la quatrième fortification de ce type sur le littoral —, l'habitat de Corbu de Sus par l'existence de deux milliaires (ISM, I, 321, et CIL, III, 7614) comme d'ailleurs aussi celui de Săcele (CIL, III, 14461), l'hypothétique *burgus* de Vadu, fortifiant, peut-être, une partie de l'ancien vicus Celeris [222], la fortification, incertaine comme date, du nord d'Histria [223], le possible *castellum* de Sinoe [224], sur les lieux de l'ancien vicus Quintionis et la borne milliaire de Mihai Viteazu (CIL, III, 14463).

La cité d'Argamum aurait, elle aussi, pu constituer — du moins à partir de la seconde moitié du IIIe siècle — un important maillon de ce réseau défensif dès lors que l'on connaît, plus au nord également, les *castella* ou les *burgi* d'Enisala [225] et de Topraïchioi [226]. On pourrait y ajouter les éventuelles constructions semblables de Ceamurlia de Jos [227], Bisericuţa [228], 6 Martie (= Ad Salices) [229], Babadag [230], Sarichioi [231], Popina [232], Agighiol (= Vallis Domitiana) [233] et Sarinasuf [234], mais tous ces vestiges sont à coup sûr, d'époque romano-byzantine, tout en ayant, peut-être, des antécédents au IIIe siècle.

S'agissant des villes romaines, il est certain que le camp de Halmyris (Independenţa) a été construit par une vexillation des légions Ière Italica et XIe Claudia et qu'une base de la flotte flavienne de Mésie y a fonctionné aux IIe—IIIe siècles. Quant à Salsovia, il est possible qu'une unité auxiliaire (une aile ou une cohorte) de Gaulois y ait tenu garnison dès l'époque des Flaviens, suivie, plus tard, par des sous-unités de la Ière légion Italica. À Aegyssus, où l'on a émis l'hypothèse — pas encore confirmée — de l'existence d'une station de la flotte, on a récemment découvert une tuile portant l'estampille de la IIe cohorte Flavia Brittonum, à dater soit du IIe siècle, soit, plus probablement, de la seconde moitié du IIIe siècle. Il existe, par contre, tous les éléments permettant de déduire qu'une garnison y ait existé dès l'époque des Flaviens. Noviodunum, devenue, avec le temps, la base centrale de la flotte flavienne de Mésie, s'est d'abord trouvée sous le contrôle de la Ve légion Macedonica et, ensuite, de la Ière Italica. Le camp fortifié d'Arrubium a, dès l'époque de Vespasien, été le siège de la Ière aile Vespasiana Dardanorum qui y fut attestée jusqu'au IIIe siécle. Il existe, en outre, des preuves de la présence à Arrubium de sous-unités de la Ve légion Macedonica et, plus récemment, de la Ière cohorte Ubiorum, ainsi que d'une station de bénéficiaires consulaires. Dans le territoire de la même localité, mentionnons aussi les *castella* de Rachelu, Luncaviţa, Văcăreni, Ghermea et Jijila [235] — incertains comme date — et surtout celui de Dinogetia, où la quantité d'informations sur les troupes de l'époque du Principat (la Ve légion Macedonica, la Ière légion Italica, la classis Flavia Moesica, la IIe cohorte Mattiacorum, et la Ière cohorte Cilicum) nous oblige à supposer l'existence d'un *castellum* aux IIe—IIIe siècles et il pourrait en être de même pour les autres *castella*.

À Barboşi, la tête de pont sur le Danube, furent déployées des unités de la Ve, légion Macedonica et la Ière Italica, la classis Flavia Moesica et siégea, probablement de façon permanente, la IIe cohorte Mattiacorum.

Avant de devenir, six décennies durant, le siège principal de la Ve légion Macedonica, Troesmis avait, dès l'époque des Flaviens, accueilli la Ière aile Pannoniorum. Garnison de la Ve légion, la ville semble avoir, en même temps, été une station de la flotte flavienne de Mésie, et, aprés le départ de la légion, le municipe de Troesmis fut protégé par la Ière légion Italica. Dans le territoire de cette localité, notons les possibles *castella* de Carcaliu, Peceneaga, Traian, Piatra Roşie et Ostrov[236] où une situation pareille à celle de Dinogetia n'est pas à exclure. De toute façon, l'existence d'une grande agglomération de *castella* dans le coin nord-ouest de la Do-

groudja est un fait acquis. Il s'agit peut-être d'un renforcement supplémentaire du bué de Galaţi, défendu, comme on l'a vu, par le camp de Barboşi, dont la datation précoce — étayée par celle de la fortification de Dinogetia — ne nous oblige plus à les situer à l'époque du Dominat, comme le font, parfois, certains auteurs. Il est, néanmoins, possible que cette concentration s'explique aussi par la présence du camp de légion de Troesmis.

Le centre suivant aura été celui de Cius au sujet duquel on a émis l'hypothèse — non confirmée — de la présence de la I^ére cohorte Lusitanorum, présente, en tout cas, parmi les troupes de Mésie à partir de Vespasien. Nous ne savons pas quelles troupes furent cantonnées à Piatra Frecăţei (Beroe) et a Dăeni, où l'on a sûrement à faire à des *castella*.

Le camp fortifié de Carsium a pu être occupé, dès 102—103, par l'aile Hispanorum et Aravacorum, mais celle-ci n'y est attestée que plus tard. Avant cette aile, ce fut une cohorte ou l'aile Gallorum Flaviana à y tenir garnison et après le départ de la Ve légion, le contrôle du camp fut assuré par la I^ére légion Italica. Ajoutons à cela le *castellum* de Ghindăreşti.

Nous n'avons aucune preuve certaine de la présence, dès le temps des Flaviens, de la I^ére cohorte Ubiorum à Capidava. Le camp semble avoir été construit par la Ve légion Macedonica (peut-être de concert avec la XIe Claudia) pour y installer la cohors I Germanorum. Des preuves de la présence de la I^ére légion Italica existent aussi à Capidava où une station de bénéficiaires consulaires est également attestée. Quant au territoire capidavéen, c'est la fortification de Topalu qui retient l'attention.[237]

Rien ne prouve la présence de troupes romaines à Axiopolis, abstraction faite de l'hypothèse — non confirmée — d'une station de la flotte. Mentionnons, toutefois, les fortifications de Seimeni et de Cochirleni [238].

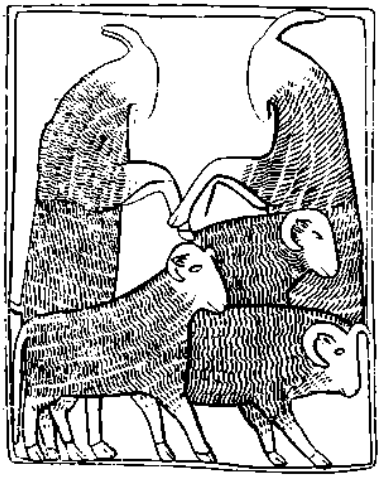
En ce qui concerne Sucidava—l'hypothétique centre de territoire suivant —, on a suggéré la présence de la I^ére cohorte Claudia Sugambrorum veterana equitata, mais la lecture du document respectif est incertaine. Mieux documentée se trouve être la présence de l'armée romaine à Sacidava, où l'on peut parler d'abord de la IIe cohorte Gallorum (peut-être dès l'époque des Flaviens), puis d'unités de la Ve légion Macedonica et de la XIe Claudia et, enfin, de la I^ére cohorte Cilicum, lorsque la garnison fut, peut-être, controlée par la I^ére légion Italica. La même IIe cohorte Gallorum a dû être cantonnée à Altinum, tandis que des unités de la XIe légion Claudia et de la Ve Macedonica furent déployées à Flaviana et de la seule XIe légion à Cimbrianae. Une grande agglomération de *castella*, révélée par les possibles constructions de ce type de Vlahii, Dunăreni, Satu Nou, Dervent, Bugeac et Ostrov [239] est à signaler aussi dans le coin sud-ouest de la Dobroudja. Le but en était, peut-être de défendre une autre zone vulnérable, à moins qu'il ne faille les associer au camp de légion de Durostorum.

A l'intérieur du pays notons que le centre de Libida s'est peut-être bien trouvé sous le contrôle de la XIe légion, comme d'ailleurs aussi le grand centre de Tropaeum Traiani, bien sûr après avoir été, pendant un certain temps, sous celui de la Ve légion et, vers 170, d'une vexillation des légions I^ére Italica et Ve Macedonica. Rappelons aussi que la I^ére cohorte Cilicum est mentionnée à Cetatea.

Le déploiement de l'armée romaine — estimée à environ 15 000 hommes — en Dobroudja constitue non seulement un témoignage de l'impeccable organisation militaire romaine, mais, en même temps, une profonde source de romanisation. Les

témoignages de l'occupation militaire de la ligne danubienne dès le temps des Flaviens, les concentrations de *castella* dans le nord-ouest et le sud-ouest de la Dobroudja et l'inclusion, à une époque plus tardive, du littoral dans le système défensif des frontières romaines, tels sont les principaux aspects qu'il convient de retenir de ce qui précède.

D. L'ÉCONOMIE ET LES CLASSES SOCIALES



En ce qui concerne le mécanisme de la promotion sociale, l'empire n'a pas apporté des nouveautés importantes. À quelques exceptions près, telles que la cristallisation des critères régissant l'accession à l'ordre équestre et, à partir de celui-ci, à l'ordre sénatorial, les chevaliers représentant, comme on le sait, le principal soutien du nouveau régime; telles aussi que l'apparition des colons qui constituaient le gros de la main-d'œuvre sur les grands domaines. Il en est tout autrement pour le domaine économique, où l'on voit se réaliser, pour la première fois, le saut en vertu duquel les provinces, longtemps considérées comme un simple « butin du peuple romain», parviennent à être organiquement intégrées non seulement au système administratif et militaire romain, mais aussi au mécanisme économique impérial dans son ensemble. Cette mutation a dû être si profonde que, dès le Ier siècle n.è., l'Italie se trouva précipitée dans une crise irréversible que les mesures protectionnistes adoptées ne purent pas enrayer. Et le phénomène est d'autant plus intéressant que — contrairement à la continuité de leur vision administrative ou stratégique — les empereurs romains ne paraissent pas s'être guidés sur une certaine doctrine économique. Abstraction faite de quelques lois sur l'étendue de certaines grandes propriétés terriennes, le régime du sol, l'amélioration du sort des colons et, en général, des

catégories sociales inférieures (les *humiliores*) — et même certaines de ces lois font plutôt songer à de simples palléatifs — l'Empire a représenté, en dépit d'une organisation douanière impeccable, une époque de liberté économique absolue notamment dans le domaine de l'artisanat et du commerce. Tout ceci a créé l'impression — pour une bonne part justifiée — d'un essor économique sans précédent. Car, comment ne pas voir autant de reflets de cet essor dans les grandes et, en même temps si élégantes villes romaines, dans la multitude de fermes rurales disséminées jusque dans les recoins de chaque province, dans l'extrême finesse des produits artisanaux romains, dans l'ampleur des relations commerciales dont l'aire s'étendait de l'Extrême-Orient à l'Atlantique et du cœur de l'Afrique au nord de l'Europe, et enfin, mais pas en dernier lieu, dans les chefs-d'œuvre architectoniques et artistiques de l'époque impériale romaine? Tout cela a été mis à profit par une catégorie très restreinte d'habitants de l'Empire (les *honestiores)*, la période des deux premiers siècles de notre ère pouvant être considérée, sans crainte de se tromper, comme étant celle des grands « bienfaiteurs» dont les fortunes atteignirent des proportiones exorbitantes.

La grande convulsion provoquée par les guerres de l'époque de Marc Aurèle mit en évidence non seulement le changement des rapports de forces entre l'Empire et la multitude des peuples barbares, attirés par ses richesses, mais aussi les graves contradictions socio-économiques qui en sapaient les fondements, par suite de l'augmentation sans précédent des dépenses militaires. L'Empire était, en effet, réduit à la défense désespérée de ses propres frontières, ossifiées — peut-être prématurément — dès l'époque d'Hadrien, qui semble, toutefois, ne pas avoir eu d'autre solution après les campagnes militaires excessivement coûteuses de Trajan.

C'est seulement à partir de ce moment que l'on peut vraiment parler d'une politique économique et sociale, laquelle, menée de propos délibéré, a engendré un vigoureux processus d'unification et d'étatisation, à travers la filière militaire. Reflété en matière administrative par le début d'unification des statuts citadins, ce processus devait se matérialiser, au niveau social, par l'octroi de la citoyenneté romaine à tous les habitants des villes de l'Empire en vertu de la *Constitutio Antoniana*, mise en vigueur, en 212 n.è. C'est alors que fut aussi consacrée, du point de vue juridique, la distinction entre les *humiliores* et les *honestiores*. Dans la sphère économique, on assiste à la généralisation de certains impôts (l'*annona militaris*, comme on le verra en temps voulu), à l'étatisation de la perception des impôts indirects, à l'établissement d'un contrôle rigoureux de la gestion municipale et, enfin, à l'assimilation de la valeur des monnaies grecques locales aux sousdivisions du denier romain. Ces mesures sont, comme on le sait, l'œuvre des empereurs de la dynastie des Sévères dont le principal effort visait à créer un organisme unitaire, à même de faire face à la pression grandissante des masses de barbares qui menaçaient les frontières. Retardées par la grave crise politique qui sévit durant le troisième quart du IIIe siècle n.è., les mesures entamées par les Sévères furent reprises, à une autre échelle, par Dioclétien, restaurateur de l'Empire dans sa ligne traditionnelle et, ensuite, par Constantin le Grand, le vrai fondateur de l'État théocratique romano-byzantin.

Nous n'essayerons pas de comparer ici la situation économique et sociale telle qu'elle était aux trois premiers siècles de l'Empire (la période du Principat), à celle des IVe—VIIe siècles (la période du Dominat). Un tel jugement de valeur ne manquera cependant pas lorsqu'il s'agira de formuler les conclusions de cet ouvrage. Relevons, pour l'instant, que malgré l'impression de manque d'éclat, de paupérisation, de stagnation technique et d'enkystement social qu'il donne et en dépit des nombreux raids barbares dévastateurs, l'Empire romano-byzantin a essayé

et réussi à conserver son entité, dans les formes antiques traditionnelles, jusqu'au début du VIIe siècle n.è.; c'est seulement à partir de là que l'on peut parler d'un État féodal byzantin dans toute l'acception du terme [240].

1. *L'agriculture*

Les principaux aspects qui retiendront notre attention dans ce domaine sont le régime du sol, la main-d'œuvre utilisée dans différentes unités agricoles, les outils et autres témoignages d'activités agricoles, ainsi que la manière dont tout ceci se reflète sur le plan artistique ou religieux.

On a affirmé, non sans raison, que l'histoire de la distribution foncière s'est largement identifiée avec l'histoire de la République romaine. Il suffit de rappeler, à ce propos, les réformes de Servius Tullius, Spurius Cassius, C. Licinius Stolo et L. Sextus Lateranus, sans parler des célèbres, mais malheureuses, tentatives de réformes entreprises par les frères Gracques. Reprises, mais à des proportions beaucoup plus réalistes, par Sylla, Pompée et même César, les réformes n'ont, toutefois, pas réussi à résoudre le problème central posé par la concentration des terres entre les mains des gros propriétaires terriens, allant de pair avec la ruine des petits propriétaires, réduits parfois à l'esclavage.

Le processus de la concentration foncière se poursuivra, comme on le verra, sous l'Empire. Notons pour l'instant que tandis que les propriétaires italiotes jouissaient d'un statut préférentiel (théoriquement ils possédaient des terres exemptées d'impôts), dans les provinces de l'Empire les vrais maîtres de la terre étaient soit l'empereur (dans les provinces impériales), soit le peuple romain (c'est-à-dire le Sénat, dans les sénatoriales). En fait, seules les colonies expressément appelées *liberae et immunes* ou celles qui bénéficiaient du droit dit italique *(ius Italicum)* étaient vraiment exemptées d'impôts. Par contre, les autres colonies et les municipes (nous avons vu que dans les provinces il n'y avait pas des municipes de citoyens romains, mais seulement de droit latin) et surtout la grande masse des cités pérégrines (y compris les *foederatae* ou *liberae et immunes)* payaient l'impôt foncier, mais jouissaient du droit d'utiliser pleinement leur propre territoire. Seules les cités *stipendiariae* dont le territoire était inclus dans le « domaine public» *(ager publicus)* n'avaient pas ce droit.

Quel qu'en fût le statut, toutes ces communautés citadines avaient le droit soit de confier à titre définitif *(adsignatio)* à leurs propres citoyens des lots du territoire citadin (dont la condition juridique variait en fonction du statut juridique de la communauté: *agri viritim adsignati* dans certaines colonies, *agri privati ex iure peregrino* dans les municipes et les cités pérégrines à statut supérieur, *agri stipendiarii dati adsignati* dans les *stipendiariae)*, soit d'affermer *(locatio)* les terres, appelées, en ce cas, *agri vectigales*. À noter que les autorités romaines avaient, dans les territoires des villes *stipendiariae*, le droit de pratiquer aussi bien des assignations *(agri viritim adsignati*, notamment pour les vétérans) que des affermages, les terres s'appelant en ce cas *agri vectigales populi Romani*. Cette pluralité de types de possessions agricoles était minutieusement enregistrée dans les cadastres citadins — pour être, comme on le verra, soumise au cens — le reste de la terre pouvant être laissé à l'usage des communautés d'indigènes, passées sous la juridiction citadine par la pratique nommée *adtributio*.

Une importante catégorie de terres était confiée aux militaires. Connues sous le nom de *prata* (de légion ou d'unité auxiliaire), ces terres appartenaient en réalité au fisc impérial, le corps de troupe respectif n'ayant que le droit d'usage. Le système d'administration de ces terres a évolué à partir des domaines vides *(agri*

vacui) — destinés à l'usage des militaires au Ier siècle n.è. — jusqu'à la situation complexe du IIe siècle. À part les *prata*, il y avait alors les terres des habitants des *canabae* (assimilables à celles d'un simple *vicus)* et de la cité indigène concernée (sans doute une simple *civitas stipendiaria)*. Cet état de choses imposait une administration séparée du territoire *(quinquennales territoriorum)*. A partir du IIIe siècle, l'autorité militaire est redevenue prépondérante dans les territoires non municipalisés.

Lorsque nous affirmions que l'Empire n'avait pas plus que la République, réussi à résoudre le problème de la concentration foncière, nous pensions au fait qu'en dépit de certaines tentatives de les diminuer, les *latifundia* n'ont cessé de s'agrandir. À cela ont notamment contribué la mainmise sur les terres royales *(agri regii)* des provinces nouvellement conquises, les confiscations de terres sénatoriales, en premier lieu par l'empereur, mais aussi par des sénateurs et même des affranchis, d'où aussi l'ampleur du phénomène de délation (les *bona caduca* ou *vacantia* revenant de droit aux délateurs). En vertu d'une loi adoptée sous Vespasien *(lex Manciana)* et complétée par une autre, mise en vigueur sous Hadrien *(lex Hadriana de rudibus agris)*, la main-d'œuvre était principalement fournie par les colons. C'est ce qui résulte aussi des nombreuses plaintes formulées par les travailleurs de ces domaines, à l'époque des Sévères, amplement évoquée dans le traité d'agriculture de Columella et dans les lettres de Pline le Jeune. En ce qui concerne l'organisation des *latifundia*, précisons que ceux-ci étaient confiés à des *procuratores regionum*, la *regio* représentant, en l'occurrence, la grande zone dans laquelle se trouvaient les *saltus* (les *latifundia* proprement dits). Un *saltus* était dirigé par un *conductor*, secondé par des *actores*, des *dispensatores* et des *villici*.

On a déjà relevé plus haut que, contrairement à l'Occident romain, où les colons provenaient d'hommes libres, asservis avec le temps, en Orient on pratiquait couramment la transformation en communautés de colons, des collectivités territoriales indigènes — l'ainsi dité main-d'œuvre semi-dépendante — réduites à l'asservissement à cause de l'impossibilité de payer les dettes. Quelle qu'en soit l'origine, les colons étaient obligés de livrer aux *conductores* le tiers du fruit de leur travail et d'effecteur un certain nombre de corvées. Ils avaient, en échange, le droit d'usage, un certain temps transmissible, mais devenu, à la longue, une obligation héréditaire perpétuelle. Le phénomène du colonat acquit, au IIIe siècle, une ampleur particulière lorsque furent apportés dans les provinces des colons barbares, connus, dans la terminologie socio-juridique, sous le nom d'*inquilini*, de *gentiles* ou de *laeti*.

Le travail des colons remplaça graduellement celui, recommandé encore par Caton et même par Varron, des esclaves, qui pouvaient toujours être rencontrés sur les propriétés petites (10—80 *iugera*), voire moyennes (80—500 *iugera*), celles qui dépassaient 500 *iugera* étant plus probablement cultivées à l'aide de colons.

Nous n'insisterons pas, vu le peu d'espace dont nous disposons, ni sur la typologie des outils agricoles employés en Dobroudja, qui ne dépassait pas le niveau moyen des outils agricoles romains, ni sur les arguments que l'on pourrait tirer pour le thème qui nous préoccupe de l'existence de divinités agrestes telles que Dionysos et Déméter. Nous espérons que l'analyse qui suivra sera utile à ce propos [241].

★

Brièvement évoquées dans le premier chapitre de ce livre, les caractéristiques physico-géographiques actuelles de la Dobroudja doivent, comme nous le disions, être soigneusement confrontées avec les données fournies sur la région par les textes antiques. Ainsi, sans avoir jamais été un véritable grenier comme l'affirment Polybe, Strabon, Ovide, Pomponius Mela, Maxime de Tyr et même Columella [242], la Dobroudja ne cultivait pas moins, à l'époque romaine, le millet, le blé, l'orge, le lin,

le chanvre et l'absinthe. N'oublions pas aussi que c'est par les ports dobroudjans que s'écoulaient les immenses richesses céréalières de la plaine du Bărăgan, fameuses dès l'Antiquité [243], et du sud de la Moldavie. La viticulture, l'arboriculture fruitière et la culture maraîchère dans la Dobroudja d'époque romaine prêtent encore à discussion, ce qui s'explique, dans une certaine mesure, par le climat, considéré peu favorable par les auteurs grecs ou latins. En revanche, la faune sauvage (lièvres, cerfs, chevreuils, renards, ours et sangliers), qui peuplait les forêts bien plus nombreuses à l'époque, est bien attestée par les textes, tout comme, d'ailleurs, la faune domestique (chevaux, bœufs, ânes, porcs et surtout chèvres et moutons); une intense apiculture est également signalée. La principale richesse d'une zone entourée de trois côtés par l'eau était, évidemment, le poisson (carpes, harengs, thons, pélamides, huirons, etc.), ainsi que le font ressortir maints auteurs depuis Aristote jusqu'à Ammianus Marcellinus [244].

Compte tenu de tout cela et en essayant de calculer, de façon, bien sûr, hypothétique, le rapport entre la superficie cultivable et la population de la Dobroudja romaine, on peut estimer que bien qu'il n'y eût pas d'excédents exportables sauf, peut-être, pour le poisson, les peaux d'animaux, le miel et, sous réserve, les céréales), et que des produits comme l'huile, le vin, les fruits et des textiles fins fussent souvent importés, les graines, la viande, le lait, le poisson, le miel et le vin permettaient aux habitants de la région de mener une existence satisfaisante.

L'analyse que nous allons faire par la suite sera nécessairement sélective. C'est dire que nous prendrons en considération seulement les documents qui se rapportent strictement à l'agriculture dobroudjane d'époque romaine et non pas tous les documents de nature administrative dont on peut tirer des conclusions concernant l'activité économique en général et agricole en particulier.

Connu pour sa fertilité exceptionnelle, le territoire de la ville de **Callatis** avait, comme nous le montrions dans un sous-chapitre antérieur, été divisé par *centuriatio*, les lots callatiens — sur lesquels il n'existe, d'ailleurs, aucune indication expresse — portant le titre de *agri privati ex iure peregrino*. Aux extrémités de la centuriation se trouvaient les terres affermées par la ville *(agri vectigales)* et les terres laissées à l'usage des communautés des Sardes et des Asbolodins [245]. Si dans le cas de ces deux communautés il est légitime de supposer que la terre avait été travaillée en commun, il n'en est pas de même pour les lots callatiens. L'hypothèse selon laquelle ces terres étaient cultivées par des indigènes, réduits à la condition de semi-déperdance vaut bien celle qui attribue ce rôle aux esclaves. Que les indigènes aient participé activement aux activités agricoles, leur présence à Arsa et à Limanu[246] le prouve amplement. Ils disposaient désormais d'outils romains perfectionnés, ainsi qu'en témoigne le dépôt découvert à Mospeni (une faucille, une faux, une bêche, une houe, une serfouette et trois socs), qui a permis d'en déduire l'existence d'une *villa rustica*, comme d'ailleurs aussi à 2 Mai [247]. Le territoire callatien était beaucoup plus fertile dans l'Antiquité, l'existence possible de la rivière Cerbatis pouvant y avoir contribué. La fertilité exceptionnelle du territoire ressort aussi du fait que l'on y adorait des divinités agrestes comme Déméter, qui, à côté de Coré et d'épis de blé apparaissait comme un véritable emblème sur le revers de la plupart des monnaies locales, Dionysos, Zeus Ombrios (le dispensateur des pluies) ou Artémis. Ajoutons à cela les textiles ou le bois trouvés dans une série de tombeaux d'une richesse exceptionnelle [248], ainsi que l'existence de certaines magistratures liées à l'approvisionnement de la ville [249].

Le régime du sol en vigueur dans le territoire de la ville de **Tomis** ne différait pas pour l'essentiel de celui de Callatis. La plupart des lots appartenaient, en effet, aux Tomitains, soit à titre de *agri privati ex iure peregrino* (c'était notamment le cas des nombreux Grecs répandus dans le territoire), soit à titre de *agri vecti-*

gales civitatis (il s'agissait de certains citoyens tomitains grecs et, surtout, de citoyens romains attestés de façon individuelle ou collective) [250]. D'autre part, il n'est pas exclu que le nombre des *agri viritim adsignati* ait été beaucoup plus grand, compte tenu des terres ayant sûrement appartenu, à ce titre, à des vétérans. Ces domaines dataient soit de la période où la cité était *stipendiaria*, soit de la fin du IIe siècle, quand les statuts citadins étaient de moins en moins respectés. Notons, à titre d'exemple, ceux de M. Ulpius Longinus (ISM, II, 180), Iulius Fronto (ISM, II, 289) ou C. Antoninus Fronto (ISM, II, 190) auxquels on peut ajouter des vétérans isolés de Murfatlar (ISM, II, 297), Lazu (ISM, II, 263), Agigea (ISM, II, 363) et Mamaia [251], où l'existence de *villae rusticae* était donc possible. Nous rencontrons dans le territoire tomitain aussi une collectivité dirigée par un *princeps* indigène (ISM, II, 183), l'élément indigène étant d'ailleurs présent dans la plupart des agglomérations rurales du territoire tomitain. Cette présence indigène massive laisse ouverte la possibilité, pas encore confirmée, de l'utilisation de la main-d'œuvre semi-dépendante, à côté de laquelle la présence de la main-d'œuvre servile n'est pas à exclure (un intendant — gr. *pragmateutes* — est attesté sur la propriété foncière du primipile Iulius Fronto: ISM, II, 289, dont l'étendue était d'environ 200 *iugera*). Il n'y a, malheureusement, aucune preuve que les membres de l'ordre équestre Aurelius Eutychianus — ancien archonte et agoranome à Tomis — (ISM, II, 273 du vicus Sc... ia) et l'anonyme conseiller tomitain (ISM, II, 249 de Cumpăna) ou l'anonyme conseiller tomitain, fils de procurateur (ISM II 299 de Techirghiol) aient aussi possédé des terres à l'endroit où furent découvertes leurs inscriptions funéraires. À supposer qu'il en soit ainsi, il est fort possible qu'elles aient été travaillées par des colons. On peut le supposer également dans le cas de la communauté de Lai du vicus Turris Muca... (ISM, II, 141) à en juger d'après le fameux Laikos pyrgos du territoire histrien.

Les fouilles effectuées à Tomis fournissent maintes preuves concrètes — céréales carbonisées, os d'animaux, outils, peaux, textiles [252] — qui évoquent des activités agricoles. À Schitu et à Costineşti on est — semble-t-il — en présence de ruines de *villae rusticae* [253], tandis qu'à Tirguşor (ISM, I, 374—377) et à Filimon Sîrbu (ISM, II, 282) l'existence de sanctuaires possédant leurs propres domaines est estimée possible. Enfin, dans la ville même et son territoire on pratiquait le culte de divinités à caractère agreste, telles que Dionysos, Déméter, les Nymphes et Artémis, ou marin comme Poséidon. Notons aussi que la fête des Rosalies est également attestée [254], de même qu'une série de magistratures ayant trait à l'approvisionnement de la ville [255]. Après avoir mentionné, en passant, ces détails significatifs, arrêtons-nous un instant sur les informations fournies par Ovide et Claudius Aelianus au sujet du territoire tomitain. Avouons tout d'abord que nous ne pouvons souscrire a l'opinion qui voit dans les lamentations du poète exilé à Tomis de simples exagérations [256]. Ces plaintes nous semblent naturelles de la part d'un homme habitué à l'ambiance climatique de l'Italie, qui se voit soudain exposé à la rigueur des hivers dobroudjans et à l'aridité du climat local. Cela n'empêche pas Ovide de nous parler des activités agricoles en Dobroudja, même si constamment perturbées par les raids quotidiens des barbares. De son côté, Claudius Aelianus *(De natura animalium*, XIV, 23) nous parle d'une rivière nommée Axios, qui prenait sa source près de la ville de Tomis et dont l'existence pourrait complètement changer l'image que nous serions tentés de nous faire du territoire tomitain.

Beaucoup plus compliquée s'avère la distribution du sol dans le territoire de la cité d'**Histria**, à cause de la distinction qu'il faut faire entre le territoire proprement dit de la ville et la grande *regio Histriae*. Nous avons donné plus haut les explications de cette dualité et nous en avons relevé les implications. Il suffit d'ajouter ici que la découverte de pas moins de trois inscriptions mentionnant les tribus

histriennes des Aigikoreis (ISM, I, 333), Argadeis (ISM, I, 334) et Geleontes (ISM, V, 132), sur le territoire proprement dit de la ville (gr. *chora*), permet de supposer que la zone était divisée par tribus comme le territoire de la ville de Philippopolis en Thrace [257] et que, en vertu de la tradition, la main-d'œuvre était, comme dans la période de l'autonomie, représentée par des paysans gètes semi-dépendants. Les terres des Histriens ont, par conséquent, dû avoir le régime de *agri stipendiarii*, comme ce fut, par exemple, le cas, à l'origine, de l'hypothétique lot du sénateur histrien Titus Manius Bassianus de Vadu (ISM, I, 339), à moins qu'il n'ait fait, tout de même, partie de la *regio Histriae*.

Nous avons, d'autre part, vu que dans la *regio*, le vrai *dominium* appartenait à l'État romain. Aussi est-il plus difficile d'établir si les possessions des Histriens à Nistoreşti (ISM, I, 373), près d'Ulmetum (ISM, V, 90) ou à Mihai Viteazu (ISM, I, 359—360) avaient le statut de *agri vectigales civitatis* ou plutôt de *populi Romani*, comme ceux ayant appartenu aux citoyens romains du vicus Quintionis (ISM, I, 324, 326—328, 330—332), du vicus Secundini (ISM, I, 343—347, 349) ou de Rîmnicu de Jos (CIL, III, 14442), et comme ceux de tous les citoyens romains vivant isolés dans la *regio*. En revanche, il est certain que les vétérans attestés collectivement dans le vicus Quintionis ou à Rîmnicu de Jos avaient des *agri viritim adsignati*, tout comme leurs camarades isolés, de Fîntînele (ISM, I, 323) ou de Casimcea (ISM, V, 131). Les lots de ces vétérans — comme d'ailleurs ceux des civils précédemment mentionnés — ne pouvaient dépasser 200 *iugera* et étaient cultivés probablement par des esclaves plutôt que par des paysans indigènes semi-dépendants.

Il y avait, par contre, trois propriétés foncières qui dépaissaient — nous avons toutes les raisons de le croire —, de loin, comme dimension, la moyenne des propriétés dobroudjanes. Il s'agit du domaine de l'ancyran L. Pompeius Valens de Nistoreşti (ISM, I, 373) dont la fortune était administrée par un « grand fermier» *(maiorarius)*, de celui mentionné à propos du conflit ayant opposé la grande propriétaire terrienne Messia Pudentilla aux vicani Buteridavenses (ISM, I, 359—360) et réclamé l'intervention du préfet de la flote de Noviodunum sur l'ordre du gouverneur de la province et, enfin, du domaine du grand « bienfaiteur» rural attesté par l'inscription du vicus Celeris (ISM, I, 352 = ISM, II, 371). L'emploi de la main-d'œuvre des colons est possible dans tous ces trois cas. Une telle conclusion ne doit pas surprendre dès lors que c'est toujours en territoire histrien que sont attestées deux communautés — celle des Laikos pyrgos et celle des Chora Dagei (ISM, I, 378) — dont les membres se plaignaient de ne plus pouvoir effectuer les nombreuses corvées auxquelles ils étaient astreints et menaçaient de quitter les lieux. Ces communautés peuvent être considérées comme étant des unités (gr. *komai*) d'un grand *latifundium* dont a, peut-être, fait aussi partie la communauté de Lai du vicus Secundini (ISM, I, 343—347, 349; ?V, 122).

Toujours en territoire histrien on nous signale la possible existence d'une communauté à Buteridava (ISM, I, 359—360). Il est intéressant de noter, à ce propos, que nos informations sur toutes ces communautés proviennent principalement de la zone littorale et centrale de la Dobroudja, c'est-à-dire de régions où l'impact militaire initial, beaucoup plus faible, avait épargné l'entité de telles communautés, à peu près inexistantes le long du Danube. Si l'on ajoute à cela les deux probables sanctuaires de Şeremet (ISM, I, 360—370, 372) et de Gura Dobrogei [258] on se rend aisément compte que le territoire histrien, intensément exploré depuis plusieurs décennies, présente la plus large gamme de types de possessions agricoles.

Il n'est donc pas surprenant que le panthéon histrien ait reflété l'intensité du phénomène agricole, ainsi qu'en témoigne le culte, fréquement pratiqué, de divinités comme Dionysos, Déméter, les Nymphes et Zeus Ombrimos, ainsi que la fête

des Rosalia dont la célébration était très répandue.[259] Les fouilles archéologiques fournissent de nombreux témoignages sur les activités agricoles [260], tandis que des inscriptions locales nous renseignent sur des magistratures liées à l'approvisionnement de la ville [261]. Mais à la différence de ses voisines du sud, Histria avait comme principale ressource l'exportation du poisson salé. En porte témoignage non seulement la lettre, annexée à l'horothésie, dans laquelle Flavius Sabinus (ISM, I, 67, 68) affirmait que « le seul revenu de la ville était, à peu près, celui réalisé par la vente du poisson salé», mais aussi la fréquente adoration de Poséidon [262]. Mentionnons aussi qu'à en croire Claudius Aelianus *(De natura animalium*, XIV, 25—26), on pêchait, aux environs d'Histria, des silures si grandes, qu'elles devaient être hissées sur la rive à l'aide de chars tirés par des bœufs. Mais la preuve décisive de l'importance de la pêche est fournie par l'image traditionnelle du vautour tenant dans ses griffes un dauphin, empreinte sur le revers des monnaies histriennes.[263].

Faute d'informations particulières concernant la distribution des propriétés dans le territoire de l'ancienne **Argamum**, on peut seulement supposer que, conformément au statut de la cité, les terres des Argamiens étaient des *agri stipendiarii*. Ajoutons qu'une *villa rustica* a récemment été découverte sur le territoire de cette localité, à 2 Cantoane [264].

Avec le territoire de la ville d'**Halmyris**, nous entrons dans la zone des villes romaines dont la problématique, y compris en ce qui concerne le régime du sol, diffère sensiblement de celle que nous avons examinée jusqu'à présent. L'image de la répartition du territoire à Halmyris est l'une des plus simples. Une partie des terres — les *prata* — était attribuée au corps de troupe local qui n'en avait pourtant que l'usage, le vrai maître restant toujours l'État romain ou, plus exactement le fisc, qui assurait l'entretien de l'armée. Une autre partie revenait aux habitants des *canabae*, sous le titre de *agri viritim adsignati* si les terres étaient occupées par des vétérans et de *agri vectigales populi Romani*, lorsqu'elles étaient détenues par des civils romains, grecs ou même indigènes [265].

Nous ne savons pas si **Salsovia** avait, dès le début, été une capitale de territoire ou avait fait partie de celui de la ville d'Halmyris; quoi qu'il en soit, le vétéran attesté ici (ISM, V, 291) a dû détenir un *ager viritim adsignatus*. À en juger d'après les conditions actuelles, il semble que les habitants se procuraient, dans les deux cas évoqués jusqu'a présent, des moyens d'existence, en pratiquant surtout la pêche, le pâturage et la chasse, la zone étant généralement peu propice à l'agriculture.

Par contre, la situation à **Aegyssus** peut être considérée comme un modèle pour toutes les agglomérations situées le long de l'artère danubienne. Ainsi, à côté de l'ancienne *civitas* indigène ayant, évidemment, ses propres terres *(agri stipendiarii)*, exploitées peut-être à l'aide d'indigènes, est né un habitat militaire, avec ses propres *prata* (à l'usage des militaires), auprès duquel se développèrent les *canabae*. Sur le territoire de celles-ci, les domaines étaient — comme on l'a vu — soit des *agri viritim adsignati*, soit des *agri vectigales populi Romani*, les uns et les autres ayant pu être cultivés par des esclaves, mais aussi par des indigènes. Les découvertes faites jusqu' à présent dans le territoire ne nous permettent, malheureusement, que de formuler l'hypothèse de l'existence de *villae rusticae* à Nalbant (ISM V, 242, 243) ou à Cataloi (ISM, V, 244). Les conditions pédoclimatiques étant semblables à celles déjà rencontrées le long de l'artère danubienne, la pêche, l'élevage, l'apiculture, la viticulture et la chasse furent, dans ce territoire aussi, les principales occupations, tandis que l'agriculture n'y connut pas un grand essor.

Tout à fait semblable paraît avoir été la distribution des terres dans le territoire de la ville de **Noviodunum**, avant que celle-ci ne fût devenue un *municipium*. Les complications de la situation antérieure une fois disparues, les citoyens romains possédaient désormais des terres correspondant à leur statut de *cives Romani*

minuto iure, tandis que les autres *municipes* devinrent possesseurs de *agri privati ex iure peregrino*[266], ce qui n'a pas empêché la ville d'affermer une partie des terres *(agri vectigales municipii)*. Parmi les localités du territoire, mentionnons le *vicus* de Niculiţel (ISM, V, 250), habité semble-t-il, par des civils, où il existe un possible temple de Jupiter Dolichenus (ISM, V, 249), comme d'ailleurs aussi à Valea Teilor (ISM, V, 245), localité où l'on avait trouvé, il y a quelque temps, un important dépôt d'amphores[267]. Intéressantes sont, d'autre part, les nombreuses *villae rusticae*, découvertes à proximité de Niculiţel (Capaclia, Niculiţel, Gurgoaia, Ocolul Silvic, Dealul Piatra Roşie, Acic Tepe ou Mînăstirea Cocoş), de Bădila et

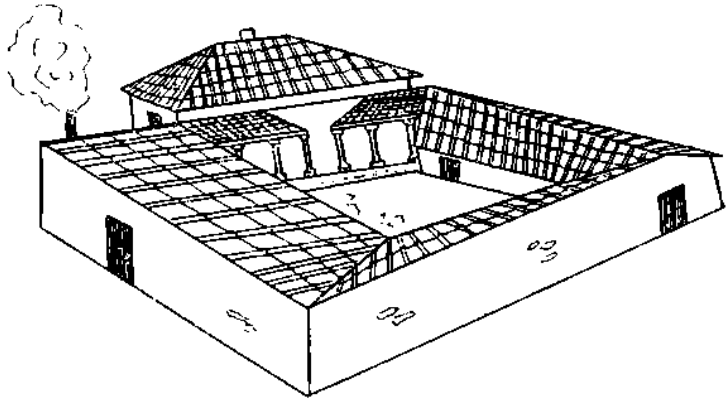


Fig. 4 La villa de Horia (restitution V.H. Baumann)

de Telita (Cilic, Livada Maicilor — où l'on a mis au jour un important complexe de fours —, Izvorul Maicilor, Sarica et Telita «la Pod»). Cela prouve que là où l'on a exploré aussi le milieu rural le long du Danube, on a constaté que la *villa rustica* — exploitée peut-être aussi à l'aide des esclaves, mais aussi des indigènes, massivement attestés dans le territoire de Noviodunum — représentait la cellule agricole de base, déployant, là aussi, plutôt des activités piscicoles, apicoles, viticoles ou cynégétiques que des activités strictement agricoles.[268]

Nous n'avons pas d'informations spéciales au sujet du territoire de la ville d'**Arrubium**, mais on pourrait y extrapoler la situation d'Aegyssus. Il faut, néanmoins, préciser que les minutieuses recherches entreprises à Dinogetia ont mis en évidence non seulement de nombreux outils et produits agricoles[269], mais aussi une intense présence militaire que l'on peut escompter aussi à Rachelu, Luncavita, Văcăreni, Ghermea et Jijila[270]. Cela nous amène à nous demander si les vétérans des unités respectives n'ont pas pu acquérir, dans le voisinage, des *agri viritim adsignati*. Mentionnons aussi l'existence possible d'une *villa rustica* à Suluc.

À la lumière de l'inscription de L. Iulius Iulianus (ISM, V, 296), *quinquennalis* dans le territoire du camp fortifié de **Barboşi**, nous sommes, peut-être, en droit de supposer que la répartition des terres y a été pareille à celle que nous avons signalée à Aegyssus. Qu'il s'agisse de la période premunicipale il n'y a rien de particulier à ajouter en ce qui concerne la destribution de la propriété foncière dans le territoire de la ville de **Troesmis**, par rapport au tableau brossé pour la ville de Noviodunum. Parmi les habitants du territoire, signalons celui de Cerna, où le vétéran M. Antistius Caccina fit ses dévotions à Dionysos (= Liber Pater), peut-être en tant que possesseur de lot agricole (ISM, V, 218) et celui de Taiţa où l'on a découvert trois dédicaces à Diane, déesse de la chasse (ISM, V, 246—248). Ces actes de véné-

ration sont caractéristiques pour les préoccupations viticoles et cynégétiques des habitants d'une zone dépourvue de terres fertiles. Signalons aussi les *villae rusticae* de Turcoaia (ISM, V, 164) et, surtout, de Horia, où, à part l'existence d'un ancien centurion de la V. légion Macedonica, on a mis en évidence une *villa rustica* [271]. Ajoutons un possible sanctuaire à Mircea Vodă (ISM, V, 220–221) et les nombreux *castella* de Carcaliu, Peceneaga, Traian, Piatra Roşie et Ostrov [272], où l'on doit s'attendre, en principe, à la situation de Dinogetia. Assez pauvre en ressources céréalières, le territoire troesméen ne pouvait certainement pas satisfaire les besoins de ses habitants, d'autant plus qu'une légion d'au moins 5000 hommes y fut cantonnée de 106 à 176. C'est la raison pour laquelle la Ve légion contrôlait, comme on l'a vu, du point de vue stratégique, mais aussi économique, un territoire beaucoup plus vaste.[273]

Très peu exploré, l'hypothétique territoire de la ville de **Cius** nous présente, néanmoins, plusieurs vétérans hypothétiques possesseurs de *agri viritim adsignati* (ISM, V, 115, 117, 118, 121) et un *villicus* (intendant d'un lot cultivé par des esclaves?: ISM, V, 116), une inscription grecque mentionnant un *patron* — peut-être un intendant de lot travaillé par des colons — à Saraiu (ISM, V, 120) et deux reliefs dionysiaques trouvés à Făgăraşu Nou [274]. C'est trop peu pour faire mieux qu'émettre l'hypothèse qu'il faudrait, là aussi, compter sur la même situation qu'à Aegyssus, ce qui est d'ailleurs également possible dans le territoire le plus proche, celui de Carsium. À noter, cependant, que les sols propices à l'agriculture apparaissent de nouveau à partir du territoire de la ville de Cius et tout au long de la vallée du Danube, jusqu'au coin sud-ouest de la Dobroudja. Revenant à **Carsium**, notons une massive présence grecque à Dulgheru (ISM, V, 128–130), Ciobanu (ISM, V, 126), comme d'ailleurs aussi à Carsium (ISM, V, 111 et 112), qui tout en suggérant plutôt une activité commerciale, pourrait aussi révéler l'existence de plusieurs communautés agraires grecques, arrivées sur place à partir de la seconde moitié du IIe siècle n.é. Il convient, toutefois, de mentionner que l'un des documents évoque un indigène hellénisé du nom d'Attas Possei (ISM, V, 128), le même, peut-être, que celui d'Ulmetum (ISM, V, 78) et dont la stèle funéraire évoque une prospérité peu commune. Cela prouve que la Dobroudja centrale ne manquait pas non plus d'autochtones dont la condition sociale pouvait égaler sinon dépasser celle de plus d'un citoyen grec ou romain. Si ces fortunes avaient aussi compris des terrains agricoles, ceux-ci auraient sûrement dépassé de beaucoup la moyenne des possessions foncières dobroudjanes. Ces lots hypothétiques furent-ils travaillés par des colons, comme il est fort possible que ce fût le cas du vicus Carporum (Ammianus Marcellinus, *Res gestae*, XXVII, 5, 5)? On ne peut l'affirmer en toute certitude.

L'ample documentation épigraphique que nous possédons sur **Capidava** confirme celle d'Aegyssus, avec laquelle elle semble être similaire. Là aussi, en effet, à côté de l'habitat indigène, qui possédait des *agri stipendiarii*, on vit naître les *canabae* (= *vicus*) avec leurs propres terrains assignés ou affermés, auprès de l'unité militaire avec ses propres *prata*.

Au sujet des habitants de la ville, nous sommes réduits à de simples suppositions concernant leur participation aux activités agricoles, comme d'ailleurs aussi des nombreux *vici* répandus dans le territoire capidavéen (Ulmetum, Scenopesis, Hi...). Plusieurs faits sont, cependant, certains. Ainsi, par exemple, on sait que les possesseurs de plusieurs *villae rusticae*, situées dans l'immédiat voisinage de Capidava ont appartenu à la familie des Coccei (ISM, V, 29, 30), peut-être descendants de vétérans de l'époque de Nerva, ce qui leur aura permis de garder leurs possessions à titre de *agri viritim adsignati* et de les faire travailler par des esclaves. Nous savons aussi que la *villa* de la famille Valeria à Ulmetum (ISM, V, 72) était

dirigée par un *actor* — une sorte d'intendant rencontré d'habitude sur les domaines exploités à l'aide d'esclaves, mais aussi de colons. De même, la *villa* de Ti. Claudius Firminus, proche d'Ulmetum également (ISM, V, 59), semble avoir été assez vaste et travaillée par des colons. Ces deux villes paraissent avoir eu le statut de *agri vectigales civitatis* ou, plutôt, *populi Romani*. On pourrait ajouter la possible trace d'une délimitation de possession agraire (ISM, V, 60), provenant de la même localité et le fait que les activités agricoles de la zone sont, d'autres part, certifiées par une dédicace adressée à Silvain le Semeur (Silvanus Sator: ISM, V, 67). Signalons aussi l'existence possible de la propriété d'un vétéran à Băltăgeşti (ISM, V, 7), comme d'ailleurs aussi à Crucea, à en juger d'après la richesse du tombeau isolé qui s'y trouve[275].

Rappelons, en passant, que c'est d'Ulmetum que provient un autre exemplaire de l'épitaphe de l'indigène hellénisé du nom d'Attas, fils de Posses (ISM, V, 78), pour souligner l'importance exceptionnelle d'une autre épitaphe, celle de C. Iulius Quadratus (ISM, V, 77). Elle réside non seulement dans le fait que le défunt, indigène romanisé, était à la fois le chef d'une unité communautaire non romaine *(princeps loci)* et dirigeant du territoire capidavéen *(quinquennalis territorii Capidavensis)*, mais aussi et surtout, parce que sur l'une des faces latérales du monument est représenté un laboureur avec sa charrue et sur l'autre, un berger avec ses moutons. Même s'il s'agit d'une représentation traditionnelle, elle n'est pas moins révélatrice des principales occupations des Capidavéens. On ne saurait donc être surpris par le grand nombre d'outils et de produits agricoles trouvés dans la ville et les villages avoisinants, ni par le fait d'y voir adorées des divinités comme Jupiter Optimus Maximus Tonans, Diane, Cérès Frugifère ou Silvain Sator [276]. Notons cependant que les nombreuses *villae rusticae* — clairement attestées épigraphiquement — n'ont pas fait l'objet de recherches archéologiques appropriées.

Il n'y a rien de particulier à dire au sujet de la répartition du sol dans le territoire de la ville d'**Axiopolis**, semblable, en principe, à celle d'Aegyssus et de Capidava. Signalons, néanmoins, un *princeps loci*, peut-être à Seimeni (ISM, V, 4) dont le *locus* semble avoir été travaillé en commun, et les citoyens romains du vicus I Urb... (CIL, III, 14441, éventuellement de Medgidia) dont les champs pourraient être identifiés à des *agri vectigales*.

Peu d'éléments précis existent, du point de vue qui nous intéresse, en ce qui concerne la dernière éventuelle capitale de territoire situé le long du Danube, **Sucidava**. Notons cependant que le possesseur du diplôme d'Oltina (CIL, XVI, 44) a dû posséder un *ager viritim adsignatus* et que, dans les *castella* de Sacidava, Flaviana, Altinum et Cimbrianae [277], les relations agraires ont dû être les mêmes qu'à Dinogetia. Notons encore les monuments dionysiaques de Sacidava, ainsi qu'un nombre d'outils agricoles, révélant la proximité des vignobles, célèbres de nos jours comme jadis, qui s'étendent aux environs de l'antique Durostorum [278].

Aux termes du statut supposé de la ville de **Libida** — celui de *civitas stipendiaria* — les terres de ses habitants ont dû être des *agri stipendiarii*, à côté desquels se trouvaient, vraisemblablement, des *agri vectigales civitatis* ou des *agri vectigales populi Romani*. La preuve que, dans ce territoire, le vrai *dominium* appartenait à l'État romain est fournie par l'existence de la communauté de vétérans du vicus Novus de Babadag (ISM, V, 233), vétérans qui possédaient sûrement des *agri viritim adsignati*. Les hypothétiques possessions de Topologu (ISM, V, 234), Turda (ISM, V, 237) et Cloşca (ISM, V, 238), paraissent avoir appartenu à des civils et s'il en est ainsi, elles ont dû plutôt porter le titre de *agri vectigales*. Enfin, les recherches effectuées, ces derniers temps, semblent avoir permis d'identifier des *villae rusticae* à Topologu, Simbăta Nouă, Luminiţa et Ciucurova [279]. La zone ne

semble pas avoir été favorable a l'agriculture, mais plutôt à l'élevage et a la viticulture, du moins si l'on en juge par les conditions pédoclimatiques actuelles.

Au départ une *civitas* — sans doute *stipendiaria* — la cité de **Tropaeum Traiani** aura acquis, peut-être plus vite qu'on l'a cru jusqu'à présent, le statut municipal — de droit latin — situation dans laquelle il est possible que les terres des nouveaux citoyens romains aient eu un statut conforme à leur condition de *cives Romani minuto iure*, tandis que celles des habitants restés des *municipes* ont dû s'appeler désormais *agri privati ex iure peregrino*, tout cela à part les *agri vectigales municipii* [280]. Parmi les établissements du territoire, il y a lieu de mentionner le village grécisé d'Urluia [281] — peut-être une communauté agraire grecque semblable à celle dont il pourrait, comme on l'a vu, s'agir à Cius —, les possibles possessions du centurion Annius Saturninus à Pietreni (CIL, III, 7483), du duumvir Aelius Inserus à Nastradin (CIL, III, 12466) et, surtout, le domaine du sénateur L. Aelius Marcianus (CIL, III, 12463) à Urluia. Il s'agit, sans doute, d'un vrai *latifundium*, exempté d'impôts *(fundus exceptus)* et dont le *villicus* doit être identifié au chef d'une parcelle d'une grande propriété exploitée à l'aide de colons. Notons enfin qu'un quatrième *princeps (loci?)* de Dobroudja apparaît à Floriile (CIL, III, 7481), fournissant la preuve incontestable du maintien, dans les zones connues, de formations collectives indigènes. Malgré leur caractère conventionnel, les métopes du célèbre monument triomphal du voisinage nous semblent être édifiantes en ce qui concerne les occupations quotidiennes des habitants de la zone qui n'y sont jamais représentés pratiquant l'agriculture et rarement l'élevage [282]. D'ailleurs la zone a dû être, dès ce temps-là, pauvre en précipitations, ainsi qu'en témoigne l'adoration de Zeus Ombrimos et l'inscription dédiée, plus tard, à Héra comme marque de gratitude pour la découverte de certaines sources d'eau. L'adoration de divinités telles que Cérès ou Liber Pater, et divers produits agricoles trouvés dans la zone ajoutent de nouvelles touches au tableau de l'agriculture pratiquée dans le territoire troppéen [283].

La **civitas Ausdecensium** semble avoir été une *civitas stipendiaria* dont les terres ont dû porter le titre équivalent (CIL, III, 14437 [2]). Les Daces avec qui ses habitants sont entrés en conflit ont pu constituer une communauté de colons.

2. *La production locale*

La Dobroudja n'offre pas, comme on le verra, des éléments particuliers en ce qui concerne la production artisanale locale. Les considérations introductives seront, de ce fait, beaucoup plus brèves et porteront strictement sur les aspects que nous rencontrerons plus fréquemment dans l'analyse qui suivra.

L'exploitation des mines et des carrières — réglementée par un texte de l'époque d'Hadrien, la *lex metalli Vipascensis* — était le monopole de l'État. La direction des mines incombait généralement aux *conductores* et, plus tard, aux *procuratores* de rang équestre et les conditions de travail y étaient très semblables à celles des *latifundia* impériaux. Quant aux activités artisanales, la pleine liberté d'entreprise y régnait, à l'exception de quelques grands centres d'Orient où l'on pouvait constater une organisation monopoliste d'État. La décadence, par exemple, des ateliers céramiques italiques d'Arezzo en faveur de ceux galliques de La Graufesenque ou de Lezoux et, ensuite, de ceux germaniques de Rheinzabern prouve que l'État romain ne s'est jamais soucié d'organiser l'activité artisanale, qui était laissée à la libre initiative des artisans. Chaque province avait, en fait, ses propres centres manufacturiers. La concurrence de la production locale rurale (réalisée surtout

sur les grands domaines), déterminée sans doute par les difficultés de transport, s'est graduellement ajoutée aux effets de la liberté d'entreprise artisanale. Tout cela explique pourquoi la production manufacturière romaine est à la fois rudimentaire et uniforme (en revanche elle se prête mieux à des études de nature typologique), en frappant contraste avec la variété et l'élégance des produits artisanaux grecs et même hellénistiques. Une telle variété n'a subsisté que dans certains centres spécialisés de l'Empire.

Même les collèges d'artisans, surveillés apparemment de près, plutôt pour des raisons de sécurité politique, ne semblent avoir eu qu'une finalité religieuse, étant en fait des associations d'entraide, surtout en cas de décès. Tout cela explique non seulement le prix extrêmement bas des produits de leurs ateliers — les premiers impôts sur les activités artisanales datent de l'époque d'Alexandre Sévère *(Historia Augusta, Vita Severi Alexandri*, XXIV, 32) — mais aussi le fait que l'État romain ne s'est réservé que le monopole des émissions monétaires, à part celui des mines et des carrières. C'est plus tard seulement, lorsque les besoins défensifs de l'Empire le réclameront, que l'on assista en Orient (dans des villes come Alexandrie, Ephèse Pruse, Tarse, etc.) à la création de véritables industries qui produisaient, sous un régime de monopole, des vêtements, des armes, des articles de verre et d'autres objets nécessaires aux militaires [284].

Si l'on réserve, comme il est naturel, pour le sous-chapitre cosacré à la culture en Dobroudja, l'examen des problèmes liés à l'art et à l'architecture, on constate que des témoignages épigraphiques et archéologiques sur la production locale proprement dite sont étonnamment pauvres. Et cela parce que, d'une part, bon nombre de collèges qui auraient pu avoir un caractère artisanal ne peuvent être décryptés comme tels (sauf dans les cas où ils font leurs dévotions à des divinités protectrices des artisans) et, d'autre part, les produits mêmes (céramique, objets de verre, de métal, d'os, etc.) sont encore sporadiquement étudiés, l'absence des catalogues requis se faisant bien sentir.

Dans ces conditions, il n'est guère surprenant de ne rien pouvoir dire, du point de vue qui nous intéresse, sur la ville de **Callatis**, où il n'existe, en effet, aucune mention épigraphique pertinente [285]. Pour ce qui est de la céramique d'époque romaine tout ce qu'on peut dire c'est qu'elle imitait de préférence des formes de la céramique fabriquée en Asie Mineure, qu'il y a des indices concernant la production locale de lampes [286] et que des vases de facture gétique apparaissent fréquemment tant dans la cité que dans le territoire [287]. Il existe toute une gamme de produits métalliques callatiens, dont plusieurs vases de bronze, mais nous ignorons s'ils furent réalisés sur place ou importés [288]. Le même doute persiste en ce qui concerne les objets d'os et de verre [289]. Par contre, il est presque certain que l'inventaire agricole découvert à Moşneni représente le produit d'un atelier local, peut-être callatien [290].

La ville de **Tomis** ne s'est pas montrée plus généreuse en matière de documents épigraphiques touchant l'activité artisanale; en fait, la seule mention se réduit à l'épitaphe de Lucis, fils d'Euaritos (ISM, II, 337), un éventuel membre d'une famille de céramistes d'Aquilée.

Les études plus approfondies concernant la céramique et la verrerie tomitaine nous permettent d'affirmer qu'à part une constante influence micro-asiatique, Tomis a, dès le Ier siécle n.è. — et c'est là une preuve de l'intense activité et de la spectaculaire ascension du port tomitain — subi une forte contre-influence occidentale. Aussi, la ville de l'exile d'Ovide a-t-elle, dès le IIe siècle n.è., connu une production assez uniforme d'objets de céramique et de verre [291], parmi lesquels se font remarquer les lampes, dont l'une porte même la signature du potier Marcus Tomitanus [292]. À

l'instar de celle d'Histria, la céramique tomitaine a, dans la deuxième partie du IIIe siècle, subi une influence orientale accrue, comme résultat naturel de l'ascension de Byzance. De nombreuses preuves d'une production céramique gétique furent trouvées à Tomis et dans son territoire [293]. Même si moins étudiés, les ateliers tomitains ont dû également produire de nombreux objets de métal et d'os.[294]

Pour ce qui est du territoire tomitain, le seul établissement qui puisse nous intéresser dans ce contexte est la carrière d'Ovidiu [295].

À **Histria**, nous ne connaissons que la dédicace du forgeron Tatarion à la protectrice des métiers, Athéna, peut-être dans l'acception d'Ergane (ISM, I, 134). Une récente étude exhaustive de la céramique romaine des Ier—IIIe siècles, à Histria, a permis de dégager des conclusions intéressantes, légèrement différentes de celles de Tomis. Ainsi, on assiste, au Ier siècle n.è., à de modestes débuts de la production céramique locale, totalement influencée par les formes pratiquées en Asie Mineure. L'apparition des premiers produits d'origine occidentale vers le début du IIe siècle, amplifiée par les nombreuses importations en provenance des ateliers établis aux environs de la ville de Nicopolis ad Istrum, sont à l'origine de la céramique extrêmement standardisée, spécifique, on pourrait dire, de toute la Dobroudja, produite à Histria aux IIe—IIIe siècles. La recrudescence des formes orientales, dans la seconde moitié du IIIe siècle, ne modifia pas beaucoup l'uniformité antérieure. A Histria, comme à Tomis et Callatis, on voit constamment apparaître la céramique gétique, ce qui prouve que les Gètes continuèrent d'y vivre à l'époque romaine [296]. Des objets de métal, de verre et d'os furent trouvés à profusion, lors des fouilles d'Histria, mais ils n'ont pas encore été étudiés de façon exhaustive [297].

La plus importante, preuve de l'activité artisanale dans le territoire histrien est constituée par la communauté de Bessi du vicus Quintionis (ISM, I, 324, 326—328, 330—332), population sud-thracique bien connue pour son habileté à extraire et façonnner les métaux, que l'on fit venir à Sinoe, peut-être justement à cause de cela [298].

S'agissant du territoire de la ville d'**Argamum**, ce sont les découvertes de céramique gétique de Visterna, Caraibil et surtout d'Enisala qui sont intéressantes; la céramique romaine paraît y imiter des formes nord-pontiques, à moins qu'elle ne provienne de cette zone même [299].

Nous n'avons pas d'informations spéciales — à l'exception de la céramique gétique rencontrée dans la plupart des centres urbains et ruraux qui jalonnent l'artère danubienne — sur la cité d'**Halmyris** (les recherches n'y sont qu'au début) ou sur celle d'**Aegyssus**. Par contre, pour la cité de **Noviodunum**, à part les nombreuses tuiles de la flotte flavienne de Mésie, produites sans doute dans les ateliers militaires de la base, on connaît mieux la céramique, qu'elle soit d'influence partiellement ouest-pontique, ou de facture occidentale, à côté de laquelle on trouve de nombreux produits de la céramique gétique et beaucoup d'objets de métal, de verre et d'os [300]. Dans le territoire de Noviodunum signalons les gisements de fer d'Alba [301], et surtout les fours métallurgiques trouvés près de la *villa* de Telița, à « Izvorul Maicilor», là où avait été faite aussi la preuve de la production de briques sur place, et le four céramique découvert à l'endroit dit « La Pod», preuves convaincantes de la décentralisation de la production artisanale dobroudjane [302].

Comme il fallait s'y attendre, la production locale de Dinogetia est mieux connue que celle d'**Arrubium**, qu'il s'agisse de céramique romaine de nette inspiration occidentale (nous verrons par la suite qu'on y trouvait même des produits sortis d'ateliers galliques), de céramique gétique, d'objets de métal, de verre ou d'os. À cela s'ajoutent des tuiles des unités militaires qui y furent cantonnées,

tuiles fabriquées, peut-être, dans un four découvert il y a quelque temps sur place [303].

Une récente étude monographique consacrée à la localité de **Barboşi** nous a révélé l'existence d'une production locale non seulement de céramique dacique, mais aussi romaine [304].

Sur le territoire de **Troesmis** (les fouilles effectuées jusqu'à présent dans la vil le même n'ont pas mis à jour des vestiges significatifs) [305], c'est le four céramique de la *villa* de Horia [306] que nous avons évoqué plus haut, qui retient, en premier lieu, l'attention.

N'ayant aucune information digne d'intérêt sur des activités artisanales à **Cius** et à **Carsium**, passons à **Capidava**, où les recherches assidues qui y furent effectuées ont fourni la preuve de l'existence d'une production locale relativement développée. En l'affirmant, nous pensons moins à l'activité de certains lapicides et même sculpteurs (ces témoignages seront naturellement évoqués dans le chapitre consacré à la culture) qu'à la découverte d'un relief de vase de type *terra sigillata* de facture occidentale [307]. Corroborée avec l'information de Dinogetia, la découverte de Capidava confirme le fait qu'au IIe siècle n.è. la zone danubienne se trouvait clairement sous l'influence des produits occidentaux. En réalité, c'est seulement du IIIe siècle que date le phénomène de standardisation, évoqué plus haut à propos de Tomis et d'Histria. Quant à **Ulmetum**, il y a lieu de mentionner l'activité des tailleurs de pierre locaux, attestée par le relief représentant le compas, le ciseau, l'équerre et le marteau [308], ainsi que la communauté des Bessi (ISM, V, 62—64) *consistenses* (terme valable aussi pour les collèges d'artisans), que l'on y fit venir pour extraire et travailler le fer, ainsi que le prouvent certains produits de métal, trouvés en même temps que des objets de verre, de céramique ou d'os [309].

Dans le territoire de la ville d'**Axiopolis**, l'intérêt est surtout suscité par la carrière de pierre de Cernavodă, où, sur l'une des niches, on a identifié l'image d'Hercule Saxanus, le protecteur des tailleurs de pierre — peut-être militaires — du voisinage [310]. Dans la zone sud-ouest de la Dobroudja, autrement dit dans le territoire de **Sucidava**, ce sont les fours de céramiques romaine de Cimbrianae et d'Ostrov qui retiennent l'attention, de même que les produits extrêmement nombreux de la céramique gétique [311]. Le territoire de la ville de **Libida** se distingue par la mine de cuivre d'Altin-Tepe, utilisée probablement depuis l'Antiquité pour fabriquer les monnaies locales ouest-pontiques [312], ainsi que par la possible existence d'un four céramique dans la *villa* de Sîmbăta Nouă. Quant au territoire de la ville de **Tropaeum Traiani**, à part une intense production récemment étudiée d'objets de céramique, de verre et de métal [313], il convient de signaler la carrière de Deleni qui a vraisemblablement fourni la pierre pour le monument triomphal d'Adamclissi [314].

3. *Le commerce*

Beaucoup plus nombreux que celles ayant trait à l'activité artisanale — en général assez réduite et, en tout cas, monotone — les renseignements sur l'activité commerciale doivent être systématisés pour en mieux saisir la portée. Nous évoquerons donc, successivement, les témoignages concernant le commerce proprement dit (organisation, collèges, fonctionnaires), le système douanier, la circulation monétaire, les étrangers et les cultes n'appartenant pas au panthéon gréco-romain et, enfin, les voies d'accès par terre ou par eau.

Cité agricole par excellence, la Rome républicaine n'a pas moins déployé une vaste activité commerciale, en vue, surtout, de se procurer des métaux. L'apparition de la monnaie et l'extension des conquêtes territoriales sont allées de pair

avec la construction de nouvelles routes, telles que la via Domitia reliant l'Italie à la péninsule Ibérique et la via Egnatia à la péninsule Balkanique, venues s'ajouter aux célèbres routes qui sillonnaient le pays, comme les voies Appia, Aemilia, Flaminia, etc. Les ports italiens (Puteoli) et méditerranéens (Alexandrie, Carthage, Tarragone, Gadès, etc.) déployaient, de leur côté, une intense activité. On vit se produire, en même temps, les premières tentatives de réglementer l'activité commerciale. Il s'agit, en l'occurrence, du « droit de pratiquer le commerce» *(ius commercii)*, qui permettait seulement aux citoyens romains, à l'exception, toutefois, des sénateurs, de se livrer à cette activité. C'est dès ce moment donc que les chevaliers (membres de l'ordre équestre) ont pu monopoliser les activités commerciales et prendre à bail la perception de l'impôt douanier et de celui perçu pour l'affranchissement des esclaves. On vit se constituer à présent les grandes associations de *publicani*, chargés de la perception des impôts dans les provinces et, à leur exemple, des associations de grands commerçants *(negotiatores)* ou de petits commerçants *(mercatores)*.

Considérablement élargie sous le Principat, l'activité commerciale romaine connut un essor sans précédent. Il suffit de rappeler qu'aux multiples échanges effectués le long de l'axe commercial méditerranéen, est venu s'ajouter le commerce florissant avec l'Extrême-Orient (la célèbre route de la soie allant jusqu'en Chine), ou avec l'extrême nord du continent européen (la tout aussi fameuse route de l'ambre reliant la mer Baltique au nord de la péninsule Italique). L'excellent réseau routier, fortement développé sous le Principat, ainsi que les nombreux ports (Ostia et tous ceux de Méditerranée orientale) assuraient le transport rapide et efficace des marchandises en provenance d'Égypte (blé, tissus, papyrus, objets de verre, parfums, bijoux), d'autres pays d'Afrique (graines) et surtout de Syrie (objets métalliques et de verre, textiles) dont les marchands invadèrent pratiquement l'Occident romain, faisant concurrence aux marchands italiotes, au point de les éliminer. Les corporations commerciales se développèrent, elles aussi, et l'on a même cru voir dans les associations de citoyens romains — le *conventus civium Romanorum* ou les *cives Romani consistentes* — de pareils collèges, mais l'hypothèse n'est acceptable que pour les communautés existant dans les villes. Lesdites corporations bénéficiaient d'une grande liberté d'action et d'organisation, malgré l'apparition des premières formes de monopole commercial d'État (le blé, le sel, le fer, l'or et les armes ne pouvaient être exportés au-dehors des frontières de l'Empire, étant considérés des « marchandises interdites» — *merces illicitae)* et malgré quelques nouveaux impôts sur les activités commerciales.

L'impôt commercial de loin le plus important était l'impôt douanier *(publicum portorium)*, perçu soit par l'État, soit, comme on le verra, par les villes. Il était déjà en vigueur du temps de la République, quand les associations de *publicani* susmentionnées le versaient à l'État, mais pouvaient en récupérer, ultérieurement, le montant. Cela donnait lieu à de nombreux abus, l'impôt douanier dépassant, parfois, les 20%. Le régime de l'impôt fut entièrement modifié sous l'Empire. C'est le moment de la mise en place des grandes circonscriptions douanières d'Ibérie, d'Afrique, d'Asie, de Gaule et de la péninsule Balkanique. Cette dernière était au début composée du *publicum portorium ripae Thraciae* du Bas-Danube et du *publicum portorium Illyrici* du Moyen-Danube, réunis, du temps d'Hadrien, sous le nom de *publicum portorium Illyrici utriusque et ripae Thraciae*. Les bureaux douaniers, installés aux frontières de l'Empire, étaient également surveillés par des militaires. Les taxes étaient de 5% de la valeur des marchandises et de 2% entre les circonscriptions. Les bureaux douaniers provinciaux ne faisaient que vérifier le versement des impôts mentionnés, tandis que les bureaux douaniers de chaque ville, établis avec la permission des autorités romaines, percevaient des impôts

mais seulement sur certains produits. Il y avait fréquemment des situations où un bureau douanier local fonctionnait dans la même ville à côté d'un bureau d'État. Étaient exemptées de l'impôt douanier certaines marchandises (celles destinées au fisc et à l'armée, ainsi que les biens personnels) et certaines personnes, notamment les fonctionnaires d'État et les vétérans. Quelle que soit la période, il y avait auprès de chaque bureau douanier un nombreux corps d'esclaves *(villici portorii)*, formant ce qu'on appelait la *familia vectigalis*.

Tout en nous proposant d'examiner ailleurs les modalités concrètes de la perception de l'impôt douanier, précisons dès maintenant que leur évolution concrète — assez bien connue — révèle que la place d'un organisme dont le seul souci était d'obtenir les plus grands profits fut graduellement prise par un État où toute l'activité financière était étroitement surveillée, pour faire face à l'accroissement démesuré des dépenses exigées par ses graves tâches défensives.

Un dernier thème que nous estimons devoir inclure dans ces considérations préliminaires, est celui des monnaies romaines ou locales ayant circulé aux IIe—IIIe siècle, période caractérisée par le plus grand essor de l'économie monétaire, par contraste avec l'époque romano-byzantine qui vit apparaître toujours plus souvent des formes de l'économie naturelle, autrement dit des échanges en nature.

La plus petite monnaie romaine était l'*as* de bronze pesant environ 9 grammes. La monnaie de deux as, le *dupondius* en bronze également, pesait 13,65 g, tandis que celle de 4 as, le *sestertius*, toujours en bronze, pesait 27,3 g et était fréquemment utilisée dans les petites transactions. Dans les grandes transactions, on avait recours au *denarius*, monnaie d'argent de 3,4 g, équivalant à 4 sesterces, mais qui, par suite de la dépréciation continuelle du titre et du poids, en vint à être remplacée sous Caracalla par l'*antoninianus*, monnaie de bronze argenté. De son côté, le poids de la monnaie d'or *(aureus)*, équivalant à 25 deniers, a diminué de 7,79 g à 7,30 g à l'époque de Marc Aurèle.

Montrant, au début, une certaine indifférence à l'égard de la monnaie coloniale de bronze, destinée, en principe, aux petites transactions, les autorités romaines imposèrent, à partir des règnes de Marc Aurèle et, surtout, de Septime Sévère, le marquage de la valeur nominale sur les monnaies de bronze des colonies ouest-pontiques. Ainsi, la lettre A (grecque) marquait les monnaies qui correspondaient à l'*as* romain (et à l'*assarion* grec) et la lettre Δ celles qui correspondaient exactement, comme poids, au sesterce romain. C'était une mesure, manifestement étatisante, mais visant surtout à permettre aux militaires, toujours plus nombreux dans les cités ouest-pontiques, d'utiliser lesdites monnaies [315].

Nous ne nous attarderons pas, dans le cadre de ces brèves considérations, sur la présence, en Dobroudja, d'un certain nombre d'étrangers et de plusieurs cultes étrangers au panthéon, gréco-romain, car il ne sont pas très révélateurs en ce qui concerne l'ampleur des relations économiques. Cela ne veut pas dire qu'on ne doive pas en tenir compte. Quant aux artères routières, elles seront, naturellement, présentées, en ayant, en premier lieu, recours aux nombreuses bornes milliaires qui jalonnaient les voies antiques et, pour les voies d'eau, aux mentions écrites et aux très rares mentions archéologiques.[316]

*

En ce qui concerne la ville de Callatis, signalons tout d'abord un *conventus civium Romanorum* [317] — il s'agit sûrement de commerçants *(cives Romani qui negotiantur)* —, dont l'existence, dès le règne de Trajan, ne doit pas surprendre, vu qu'un commerçant italiote y est attesté encore plus tôt [313].

En l'absence, d'ailleurs inattendue, de toute information sur des magistrats locaux chargés de surveiller le commerce et sur des activités douanières, due, sans doute, au caractère fortuit des découvertes, nous n'évoquerons ci-après que les aspects, relativement bien connus, de la circulation monétaire. Il convient de signaler tout d'abord, à ce propos, quelques grands trésors dont un au moins (8 000 pièces) a dû appartenir à un gros marchand ou usurier [319]. Notons ensuite que des monnaies romaines, mais frappées aussi dans d'autres villes (Tomis, Histria, Dionysopolis, Odessos, Anchialos, Marcianopolis, Mesambria, Nicopolis, Hadrianopolis, Olbia, Amorium-Phrygie et Alexandrie) ont circulé à Callatis. Il y a, enfin, les émissions monétaires de la ville, reprises temporairement sous Néron (s'agit-il d'une émission commémorative?), qui continuèrent ensuite sans interruption depuis Antonin le Pieux jusqu'à Philippe l'Arabe. Ces monnaies, ainsi que les poids étalon correspondaient au système monétaire et métrologique romain [320].

Les étrangers venus d'Héraclée ou de Sidyma et résidant à Callatis n'étaient pas rares, et bien des Callatiens avaient voyagé à l'étranger [321], hypothétiques témoins, les uns et les autres, de différentes activités commerciales, comme d'ailleurs aussi la vénération de divinités étrangères au panthéon greco-romain, telles que Cybèle, Isis, Sérapis. En dépit de la pauvreté des documents, tout porte à croire que la ville a déployé un commerce actif. Le culte voué à des divinités à caractère commercial (Hermès, les Dioscures) [322] en fournit une preuve. Mais il y a surtout la certitude que Callatis a été un important nœud routier, ainsi qu'en témoignent les bornes milliaires qui y furent découvertes, les itinéraires et la station de bénéficiaires consulaires [323] déjà mentionnée et, en même temps, un port (gr. *hormos)* actif sur lequel nous disposons de témoignages écrits (Arrien, *Periplus Ponti Euxini*, XXIV, 3) et archéologiques [324]. Les fouilles révèlent aussi un commerce florissant avec de la céramique micro-asiatique et il y a aussi des indices concernant des relations commerciales avec la zone sud-balkanique [325].

En territoire callatien, signalons les bornes milliaires de Vama Veche (CIL, III, 14215), 2 Mai [326] et 23 August (CIL, III, 7616; vicus Amlaidina, noté aussi comme tel sur un bouclier de Dura-Europos, 11), témoins de la voie routière littorale, mais surtout le tarif des prix d'Arsa. S'il datait vraiment des IIe—IIIe siècles n.è., celui-ci représenterait l'une des rares preuves d'une tentative de fixation des prix, antérieure au fameux *edictum Diocletiani de pretiis* de 301 n.è. Le document semble être de provenance callatienne, mais quoi qu'il en soit, il existe de nombreux témoignages d'une circulation monétaire intense dans tous les villages de la Dobroudja romaine, y compris ceux du territoire callatien [327].

Les renseignements de loin les plus importants sur le commerce des cités dobroudjanes nous parviennent de **Tomis**. Il s'agit d'abord des mentions de nombreux magistrats du marché (gr. *agoranomoi*; ISM, II, 4, 57—58, 70—71 104, 273, 366) avec lesquels on peut assimiler les archontes du port, prévus par le décret sur l'institution de la garde de la ville (ISM, II, 2). Un document local (ISM, II, 338) fait même allusion à des unités de mesure tomitaines. Il y a ensuite des associations sûrement commerciales, comme par exemple la « maison des Alexandrins» (ISM, II, 153) et surtout la « maison des armateurs de Tomis» (ISM, II, 60, 132), ainsi que toute une série d'armateurs (ISM, II, 186, 291, 375) ou de commerçants (ISM, II, 5, 243, 320, 403, 462) isolés [328]. Notons enfin la mention de Tomis parmi les villes qui honoraient le conducteur douanier T. Iulius Capito (CIL, III, 753 et 7492), prouvant que la cité tomitaine était incluse dans la circonscription douanière danubienne, appelée *publicum portorium Illyrici utriusque et ripae Thraciae*. Le système pondéral, surveillé de près par les agoranomes, ainsi que le système numismatique tomitains ressentent puissamment les incidences de l'influence économique romaine. Les émissions monétaires locales y furent re-

prises à l'époque d'Auguste et continuèrent, sans interruption, jusque sous Philippe l'Arabe. Depuis le règne de Marc Aurèle, les monnaies portaient les sigles qui les assimilaient aux subdivisions du sesterce romain. À cela s'ajoute la circulation de monnaies frappées à Anchialos, Hadrianopolis, Serdica et Alexandrie, à côté, évidemment, des monnaies républicaines ou impériales romaines [329].

Et il est normal qu'il en soit ainsi puisque Tomis était non seulement l'un des principaux nœuds routiers dobroudjans — les itinéraires, les bornes milliaires et la station de bénéficiaires consulaires [330] le prouvent — mais aussi le port le plus actif du littoral dobroudjan (ISM, II, 2). D'autant plus actif que le port histrien commençait à s'ensabler et que la cité tomitaine bénéficiait de la voie de communication aisée avec l'arrière-pays dobroudjan que lui offrait la rivière Axios (Claudius Aelianus, *De natura animalium*, XIV, 25). Cette intense activité économique n'a pas tardé à trouver son reflet dans le panthéon tomitain qui comprenait notamment les Dioscures, véritable emblème monétaire de la ville, en qualité de protecteurs de la navigation, Hermès, Poséidon et même Aphrodite, dans la même acception spéciale. Ces dieux furent rejoints, par de nouveaux autres, tels que Sérapis, Isis, Osiris, Harpocrate, Anubis, Cybèle, Mithra, Jupiter Dolichène et Glycon [331]. La population tomitaine vit grossir ses rangs par de nombreux étrangers venus de Callatis, Olbia, Tyras, Perinth, Byzance, Athènes, Hermione, Cyzic, Pruse, Prusias sur Hypios, Nicomédie, Césarée, Héraclée, Abonouteichos, Sinope, Ancyre, Pessinus, Tius, Tiana, Mazaca, Smyrne, Neapolis, Flavia Neapolis, Sidon, Capitolias, Antipatris et Alexandrie, mais aussi de Noviodunum, Troesmis, Cius, Carsium, Durostorum, Novae, Oescus, Ratiaria, Viminacium, Apulum, Aquilée, Aquae Statellae, Rome et même d'Afrique [332].

Les recherches archéologiques confirment, à travers les objets de céramique ou de verre [333], ces intenses relations économiques, en attendant qu'elles le fussent aussi par d'autres matériaux, notamment les métaux.

Comme il fallait s'y attendre, les différentes localités du territoire reflètent largement cette activité, bon nombre des documents relatifs aux cultes ou aux étrangers arrivés de tous les coins de l'Empire ayant été trouvés dans ces agglomérations. Parmi les autres éléments d'intérêt dans le territoire, signalons l'association religieuse *dumus* (adorateurs de la déesse phrygienne Cybèle ou de la déesse iranienne Anaitis) du vicus Clementianensis (ISM, II, 160), la statuette de Cybèle découverte à Capul Tuzla (Stratonis) [334], l'hypothétique sanctuaire mythriaque de Tîrgușor (ISM, I, 364—377) où se trouve mentionné aussi un intendant (gr. *oikonomos*) et le sanctuaire dolichénien de Filimon Sârbu (ISM, II, 292).

En ce qui concerne **Histria**, à part l'attestation des agoranomes (ISM, I, 54, 373), le document de loin le plus important ayant trait à la vie économique de la cité est l'horothésie de l'an 100 n.è. (ISM, I, 67, 68). Nous avons déjà précisé qu'il ne s'agissait pas d'un cadastre proprement dit, mais d'une délimitation du territoire à l'intérieur duquel les Histriens avaient le droit de percevoir l'impôt douanier, mais pour quelques produits seulement, car pour les autres ils étaient certainement obligés de le verser aux conducteurs du district douanier de *ripa Thraciae* (pas encore rattaché à celui d'Illyricum). Les principaux produits mentionnés par le document étaient le poisson, dont on a parlé plus haut et le bois de pin pour les flambeaux, la douane histriane locale pouvant être comparée, de ce point de vue, à celle d'Éphèse où il est question d'une « douane du poisson» [335].

À l'instar de ses voisines du sud, Histria, a, elle aussi, repris à partir d'Antonin le Pieux et jusqu'à l'époque de Gordien, les émissions monétaires locales, ses monnaies portant aussi les sigles qui les assimilaient aux subdivisions du sesterce romain du temps du règne de Marc Aurèle. Mais à Histria des monnaies étrangères (frappées à Tomis, Callatis, Dionysopolis, Marcianopolis, Anchialos, Deultum,

Philippopolis, Pautalia, Amphipolis, Byzance, Antioche, Nicée et Pessinus) circulaient aussi en grande quantité [336]. Le commerce histrien était principalement dirigé vers la zone orientale de l'Empire, ainsi que le prouve la présence, dans la ville, de quelques étrangers seulement, venus de Tomis, Corinthe, Cyzic, Héraclée et d'Égypte, à part deux habitants de Troesmis et de Carsium et la vénération de divinités comme Cybèle, Mithra et Jupiter Dolichène [337]. Le nœud routier histrien est, tout comme ses voisins du sud, confirmé par des itinéraires, des bornes milliaires et la station de bénéficiaires consulaires déjà citée [338]. Quant au port d'Histria, nous savons pertinemment, que nonobstant les difficultées de fonctionnement signalées par Polybe *(Historiae*, IV, 1—8), il a existé aux IIe—IIIe siècles n.è., ainsi qu'en témoignent sa réparation (ISM, I, 178, 179) et la représentation de l'image de son phare sur deux monnaies locales [339].

Quant aux trouvailles archéologiques, l'étude, récemment effectuée, de la céramique, révèle qu'au Ier siècle n.è., circulaient à Histria les catégories « pergaménienne» (d'origine égypto-syrienne) et « samienne» (en fait microasiatique), que les importations microasiatiques appartenant au groupe « Ciandarli», auxquels s'ajoutaient des produits égéo-méditerranéens, nicopolitains et même occidentaux, ont continué au IIe siècle, tandis qu'au IIIe, ce fut le tour des importations égéo-méditerranéennes de prédominer. Les importations de la zone nord- ou ouest-pontique représentent une constante pour toute la durée de ces trois siècles [340]. Tout en exprimant le souhait que des études similaires soient consacrées au verre, aux métaux et aux objets d'os, nous jetterons un coup d'œil sur les éléments ayant trait au commerce, fournis par les habitats du territoire. Dans le petit territoire dépendant de la ville *(chora)*, retiennent l'attention: le milliaire de Săcele (CIL, III, 14461), localité située sur le littoral; l'attestation de l'ancien prétorien Aelius Aurelius Atticus, originaire de Dorylaeum (Phrygie), à Fîntînele (ISM, I, 323) où l'on a trouvé, peut-être pas par hasard, une des rares représentations dobroudjanes de Sabazios, divinité phrygienne également [341], enfin l'épitaphe, provenant de Vadu, du gros commerçant (gr. *emporos)*, Menophilos Bassos (ISM, I, 356), érigée par son fils et par son frère, Asclépiadès de Ménophilos, riche marchand, lui aussi, originaire de Nicomédie en Bithynie, surnommé également l'Azanite (preuve d'un séjour plus long dans la ville Azanion de Phrygie). Si le monument ne provient pas d'Histria, on pourrait le rapprocher d'une autre épitaphe grecque qui provient, elle aussi, de Vadu (ISM, I, 353) et présente l'image d'un navire, indiquant, peut-être, le profession du défunt. Les deux épitaphes pourraient suggérer que, face aux difficultés de fonctionnement affrontées par le port histrien, on a pu essayer de créer de simples escales maritimes, peut-être moins exposées à l'ensablement.

Dans la *regio Histriae*, il convient de relever les relations commerciales qui pourraient être déduites de la présence d'étrangers comme l'ancyran L. Pompeius Valens à Nistoreşti (ISM, I, 373) et du fonctionnement de cultes étrangers, représentés par le sanctuaire dolichénien du vicus Quintionis (ISM, I, 340) et l'éventuel sanctuaire du dieu oriental Zeus Casios de Şeremet (ISM, I, 369—370, 372). Quant à l'artère routière littorale, elle passait par la localité de Laikos pyrgos (ISM, I, 378), où commençait, nous dit-on, la voie publique, puis, longeant les bornes milliaires de Corbu de Sus (ISM, I, 321 et CIL, III, 7614), elle entrait dans la *chora* proprement dite (les milliaires déjà cités de Săcele et d'Histria) d'où elle sortait par le vicus Quintionis (les milliaires ISM, I, 317, 318 et 322) pour continuer par Mihai Viteazu (le milliaire CIL, III, 14463) vers le nord, en direction d'Argamum. La station de bénéficiaires consulaires de Rîmnicu de Jos [342] pouvait être située sur la route centrale — Tropaeum Traiani, Ulmetum, Libida, Noviodunum — mais

elle pouvait aussi bien constituer une étape sur l'artère secondaire *(semita)* reliant Histria à Carsium.

Nous manquons d'informations dignes d'intérêt concernant l'activité commerciale de la ville d'**Argamum**, à l'exception de celles mentionnant la présence d'un médecin tomitain à Enisala [343], ce qui est loin de prouver l'existence de relations économiques entre les deux villes, et de possibles importations de céramique de la zone nord-pontique.

En revanche, les récentes et nombreuses découvertes épigraphiques faites à **Halmyris** nous ont mis en présence de réalités vraiment importantes pour l'activité économique en général et commerciale en particulier. Il nous faut tout d'abord préciser que, présente dans une communauté « sans droit de cité» *(sine iure civitatis)*, c'est-à-dire dans le *vicus classicorum*, l'association des *cives Romani consistentes*, ne peut plus être considéré comme étant un collège commercial, mais comme un premier élément d'organisation romaine dans une cellule prémunicipale comme le *vicus (= canabae)* d'ici.[344] C'est la raison pour laquelle nous n'avons plus considéré comme étant des collèges commerciaux les communautés de citoyens romains des *vici* situés sur les territoires des villes ouest-pontiques de Tomis et d'Histria. Présente aussi dans les itinéraires de l'époque, si la relocalisation récemment proposée est valable, la ville d'Halmyris a dû bénéficier aussi d'un port à destination principalement militaire, mais qui a pu aussi bien être utilisé par les habitants civils du *vicus*. Parmi ceux-ci on note l'apparition de noms grecs, révélateurs de l'important phénomène constitué par la pénétration des commerçants grecs dans le milieu militaire romain de l'artère danubienne [345].

La route littorale que nous avons pu suivre jusqu'à Mihai Viteazu a dû continuer vers le nord par Argamum et Halmyris d'où, devenue artère routière danubienne et en passant par **Salsovia**, elle aboutissait à **Aegyssus**, localité mentionnée dans les itinéraires et disposant, fort probablement, d'une installation portuaire [346]. Les preuves faisant état d'une activité commerciale sont très rares, se réduisant pratiquement à une épigramme funéraire, placée par un habitant de la ville de Teos d'Asie Mineure (ISM, V, 288) et à la circulation de certaines monnaies romaines, républicaines ou impériales, et ouest-pontiques [347].

La certitude de l'existence du municipe de **Noviodunum** nous permet de supposer l'existence des magistrats chargés du contrôle du marché *(aediles)*, qui, à l'exemple de Troesmis, ont pu y exercer leur fonction dès la période prémunicipale. Base peut-être principale, de la flotte fluviale de Mésie, la ville a, sans doute, disposé d'un port important. Son attestation dans les itinéraires nous montre qu'elle était, en même temps, un point important de l'artère routière danubienne [348]. Aussi l'existence d'un bureau douanier au gué le plus important du nord de la Dobroudja nous semble-t-elle indubitable, même si elle n'est pas encore confirmée par des documents. La circulation monétaire à Noviodunum, encore peu étudiée, bien que l'un des trésors contienne plus de 1000 pièces [349], évoque certaines relations avec les villes de Tomis, d'où est aussi arrivé un citoyen grec (ISM, V, 272), et de Callatis, qui semble avoir été la ville natale du gérousiaste Alexandros, fils d'Héracléon, mort à Noviodunum (ISM, V, 280). Une autre inscription, récemment découverte, nous montre deux *alumni* (en l'occurrence une sorte d'aides de camp du préfet Postumus), l'un originaire d'Ibérie et ayant vécu un certain temps en Afrique l'autre originaire de Tiana de Cappadoce (ISM, V, 281).

L'excavation des riches tombeaux de la nécropole tumulaire de Noviodunum a mis au jour un ample matériel céramique, vitrique et métallique, malheureusement pas encore étudié. Tout ce qu'on peut en dire à présent c'est qu'il comprend beaucoup de produits microasiatiques, mais aussi occidentaux [350].

Dans le territoire, signalons les milliaires de Mînăstirea Saun (ISM, V, 250 bis) — témoins de la route vers l'est — et celui de Niculiţel (CIL, III, 7611), prouvant que c'est par là que passait la route dobroudjane centrale, ainsi que les sanctuaires dolichéniens de Niculiţel (ISM, V, 249) et de Valea Teilor (ISM, V, 245), où l'on a aussi découvert un dépôt d'amphores provenant d'Héraclée Pontique [351].

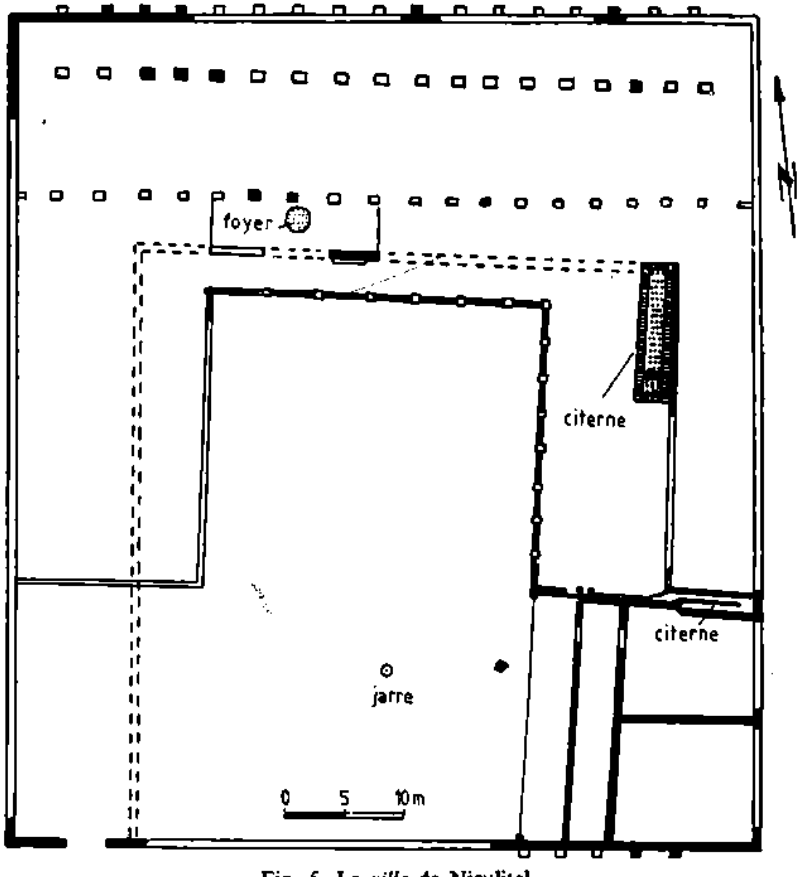


Fig. 5. La *villa* de Niculiţel.

Hormis le fait que la ville est mentionnée dans les itinéraires de l'époque et qu'un milliaire en provient (CIL, III, 7610), ce qui permet d'émettre certaines hypothèses, il n'y a rien de particulier à dire au sujet d'**Arrubium**. Dignes d'intérêt sont par contre l'inventaire d'or du tombeau de Suluc [352] et les importantes découvertes faites à Dinogetia, présente, elle aussi, dans les itinéraires [353] non seulement avec deux bornes milliaires (ISM, V, 256, 257 et, éventuellement, 258), mais aussi avec son port clairement attesté (ISM, V, 263). Parmi les objets découverts à Dinogetia se distinguent les deux vases de *terra sigillata* provenant de Lezoux en Gaule, la gemme gnostique, d'origine égyptienne ou syrienne, suggérant que les marchands orientaux avaient, là aussi, pénétré au IIIe siècle n.è. et les monnaies olbiennes ou nicopolitaines découvertes dans la ville.[354]

Parmi les vestiges révélateurs de l'activité commerciale du camp militaire de **Barboşi**, notons, en premier lieu, l'exceptionnelle découverte du sarcophage de provenance cyziquienne envoyé par l'asiarche (le chef de la communauté religieuse

d'Asie), Alphenus Modestus pour un de ses proches parents, éventuellement le tribun de la Ière cohorte Cilicum, Alphenus Arignotus (ISM, V, 300). Il y a ensuite la riche moisson archéologique, récemment étudiée de façon exhaustive, qui nous permet d'estimer qu'une forte influence des produits orientaux est, au IIIe siècle, venue s'ajouter à une constante orientation occidentale, phénomène qui caractérise également l'évolution du panthéon local [355].

En ce qui concerne **Troesmis**, il faut, avant tout, mentionner la communauté locale de citoyens romains (ISM, V, 157), laquelle, si elle a réellement joui du *ius civitatis*, a pu déployer des activités commerciales. Il est, d'autre part, certain que des contrôleurs du marché *(aediles)* y ont fonctionné tant dans la période prémunicipale (ISM, V, 154 et 156, les deux documents proviennent des *canabae)* que municipale (ISM, V, 163, 164, 187). Présente dans les itinéraires de l'époque et possédant sans doute aussi un port (ISM, V, 217), la ville a dû aussi avoir un bureau douanier, pas encore attesté. Un grand nombre d'occidentaux originaires ve Oescus, Savaria, Planina, Faventia, Fundi et Carthage, mais aussi d'orientaux denant de Bithynie, de Nicée, d'Amastris, de Hemesa, d'Ancyre, de Nicopolis ou de Laodicée de Syrie sont arrivés à Troesmis par la filière militaire ou civile. Les cultes orientaux de Cybèle (ISM, V, 160, Sérapis), (ISM, V, 168) ou Mithra y font aussi leur apparition, à partir de la seconde moitié du IIe siècle n.è.[356].

Dans le territoire troesméen, signalons la station de bénéficiaires consulaires de Taiţa (ISM, V, 247, 248), prouvant l'existence d'une *semita* qui reliait directement la ville de Troesmis à celle de Noviodunum, le sanctuaire mithriaque de Mircea Vodă (ISM, V, 220, 221) et l'inscription dolichénienne de Cerna (ISM, V, 219).

Sur la ville de **Cius**, comme d'ailleurs aussi sur celle de Beroe nous savons seulement qu'elles figuraient dans les itinéraires [357], ce qui veut dire que l'artère danubienne passait par ces deux localités. Mentionnons, toutefois, l'apparition de l'élément grec à Cius (ISM, V, 116 bis) ou Saraiu (ISM, V, 120) et la possibilité que le *villicus* de Cius (ISM, V, 116) ait été — c'est la deuxième hypothèse permise par le document cité — un esclave du service douanier local.

Placée près du gué le plus important de l'ouest de la Dobroudja, la ville de **Carsium** a dû avoir une importance particulière dans le cadre du système commercial dobroudjan. En porte témoignage non seulement sa présence dans la plupart des itinéraires antiques [358], mais aussi le fait de posséder le plus grand nombre de bornes milliaires de toute le contrée située entre le Danube et la mer (ISM, V, 95—100). L'existence de plusieurs *aediles* et d'un bureau douanier apparaît, de la sorte, fort possible. Des lampes et des monnaies furent apportées de Tomis à Carsium [359], où l'on rencontre aussi des inscriptions érigées, peut-être, par les Tomitains (ISM, V, 111), comme à Ciobanu (ISM, V, 126). Dans le même ordre d'idées, notons la massive présence grecque à Dulgheru (ISM, V, 128—130). Au IIe siècle, le commerce de la ville était, néanmoins, orienté surtout vers l'Occident, ainsi qu'en témoigne le masque funéraire de bronze, de facture italiote, ou le vase fragmentaire de *terra sigillata* de provenance gallique [360].

Beaucoup plus riches s'avèrent les données que nous possédons sur l'activité commerciale de la ville de **Capidava**. L'existence d'un bureau douanier nous est certifiée par plusieurs documents locaux faisant état d'un *conductor* et d'un *procurator* (ISM, V, 10 ,12), ce qui prouve le rôle particulièrement important joué par la cité dans le système douanier du Bas-Danube. C'est ce qui résulte aussi de sa présence dans les itinéraires de l'époque, du fait qu'elle possédait une station de bénéficiaires consulaires (ISM, V, 141) et un milliaire (ISM, V, 9) et des traces de la route antique et d'un pont mises au jour par les fouilles archéologiques. [361] Notons encore que la présence de nombreux Grecs s'explique précisément par l'attraction exercée par le centre capidavien et que le relief pour les vases de type

terra sigillata fournit la preuve indiscutable de la production sur place de pareils vases, sous l'influence des produits occidentaux [362].

Dans le territoire capidavien, il convient de relever les vestiges de la route antique de Dorobanţu (ISM, V, 5; milliaire) — étape de la voie centrale dobroudjane, mais aussi d'une *semita* qui reliait, par Sibioara et Mihail Kogălniceanu (vicus Clementianensis), Capidava à Tomis — et d'Ulmetum (ISM, V, 57 et 60: le document parle de *via publica)*, étape de la même voie centrale, mais aussi d'une autre *semita* qui reliait Capidava à Histria. Un milliaire de l'an 200 n.è. a été récemment découvert à Topalu, sur le Danube [363], Dans le village d'Ulmetum, notons la présence d'éléments grecs et des témoignages de cultes orientaux (ISM, V, 71, 78, 88, 89).

La ville d'**Axiopolis**, mentionnée, elle aussi, dans les itinéraires [364], possède une borne milliaire (CIL, III, 7602) et une station de bénéficiaires consulaires (CIL, III, 14439). Comme elle se trouvait, selon Claudius Aelianus (*De natura animalium*, XIV, 25), à l'endroit où la rivière Axios se jetait dans le Danube, il n'est guère surprenant d'y voir attesté le premier collège des armateurs danubiens *(nautae universi Danuvii;* CIL, III, 7485), preuve incontestable que la ville possédait aussi un port extrêmement actif. Si l'on ajoute la présence d'un certain nombre d'étrangers, de monnaies frappées à Histria, Tomis et Marcianopolis et des preuves indiquant la pratique d'un culte mithriaque [365], on se rend compte que les hypothèses concernant l'existence d'*aediles* et d'un bureau douanier s'avèrent justifiées.

Dans le territoire, signalons les milliaires de Seimeni (ISM, V, 1, 2) et la localisation, à Mircea Vodă, de l'antique Tres Protomae (ISM, II, 53), important nœud routier, au croisement de la voie dobroudjane centrale et de la *semita* Axiopolis-Tomis.

Les renseignements que nous avons au sujet de l'hypothétique territoire de **Sucidava** étant extrêmement disparates, nous nous contenterons de mentionner que cette hypothétique capitale de territoire est enregistrée dans tous les itinéraires antiques [366], des informations sur l'artère terrestre danubienne parvenant aussi de Flaviana, par les deux bornes milliaires qui y furent découvertes [367], ainsi que de Sacidava *(Tabula Peutingeriana*, VIII, 3). Ajoutons que des ports ont, dès cette époque, pu exister à Flaviana et à Altinum [368], que deux lampes italiotes furent découvertes à Flaviana et à Satu Nou [369] et que les nombreuses découvertes archéologiques d'Ostrov semblent refléter amplement l'activité commerciale du grand centre de Durostorum [370].

Peu d'informations nous parviennent aussi sur l'activité commerciale de la ville et du territoire de **Libida**. Elle se réduisent, en fait, au milliaire trouvé dans la ville (ISM, V, 223) prouvant que c'est par là que passait la voie centrale dobroudjane, à des monnaies étrangères ayant circulé à Babadag et à Turda [371], à des objets importés de Tomis et trouvés à Sîmbăta Nouă [372] et, enfin, à la présence d'un Phrygien d'Amorium à Topologu (ISM, V, 234).

Par contre, l'activité commerciale du grand centre de **Tropaeum Traiani** semble avoir été remarquable, si l'on tient compte des étrangers signalés dans la ville, des monnaies qui y ont circulé, des cultes orientaux qui y étaient pratiqués [373] et de l'existence certaine de plusieurs *aediles* (CIL, III, 7484 et 14214 [2]). C'est ce qui résulte également des nombreuses importations de céramique, récemment étudiées, provenant aussi bien de la zone occidentale (notamment des ateliers de Nicopolis ad Istrum) que de la zone orientale [374].

Dans le territoire tropéen, retenons surtout les milliaires de Ion Corvin, Plopeni [375] et Mirişlea (CIL, III, 12518 = 13756), vestiges des *semitae* qui reliaient

Tropaeum à Sucidava et, respectivement, Callatis, ainsi que les nombreuses présences grecques de Dumbrăveni, Conacu, Credința, Urluia, Zorile, Șipote, Ion Corvin et Pietreni [376].

4. *L'organisation financière*

Avant de dire, dans le sous-chapitre suivant, quelques mots sur les fortunes personnelles des Romains et sur les classes sociales auxquelles ils appartenaient, nous allons évoquer l'organisation financière en général (impériale, provinciale et municipale) et, tout particulièrement, les impôts (directs, indirects et extraordinaires).

Une organisation financière existait, comme on l'a vu, dès le temps de la République. La caisse principale *(aerarium populi Romani* ou *Saturni)* recueillait alors les revenus provenus d'impôts directs (notamment l'impôt foncier, établi sur la base du cens effectué par les censeurs), indirects (tel l'impôt douanier) et extraordinaires (monopoles ou confiscations, donations et butins de guerre), au moyen desquels on assurait l'entretien du culte public, des constructions et, surtout, de l'armée. Dans les provinces républicaines, la tâche de percevoir les impôts était confiée aux associations de *publicani*, dont les abus suscitèrent de nombreux mécontentements. En fait, les provinces étaient considérées des *praedia populi Romani* et on ne s'en souciait que dans la mesure où elles pouvaient fournir des services aux gouverneurs et à leurs agents. Il suffit de rappeler que, dans les provinces de la République romaine il y avait des banques qui percevaient des intérêts de 24 à 48 pour cent!

L'organisation financière, en vigueur sous le Principat, reflète précisément, comme on l'a dit, le fait qu'une ville qui exerçait son autorité sur plusieurs territoires avait évolué au point de devenir un véritable État. Les empereurs assumèrent personnellement, au Ier siècle, la direction des opérations censuelles, confiée, par la suite, à un membre de la chancellerie impériale *(a libellis et censibus)*. La vieille caisse sénatoriale *(aerarium Saturni)* dans laquelle était, théoriquement, versée une partie seulement des revenus provenus des provinces sénatoriales, continua d'exister, mais elle était désormais privée des revenus résultant des biens abandonnés ou confisqués (les *bona vacantia* ou *damnatorum)*, du domaine public (mines, salines) ou de certains impôts (sur les ventes et les affranchissements d'esclaves), qui passaient dans la caisse impériale nouvellement créée *(fiscus)*, où entraient aussi les sommes provenant des provinces impériales et de l'impôt douanier. Avant même la création du fisc (introduit par Claude et organisé, de façon définitive, par les Flaviens), Auguste avait créé une caisse militaire *(aerarium militare)* dont les revenus provenaient des impôts sur les ventes et sur les successions. Les fortunes personnelles des empereurs étaient administrées par deux caisses spéciales *(patrimonium Caesaris* et *res privata)* dont les biens étaient partiellement mis en vente, lorsque les circonstances l'imposaient, comme à l'époque des guerres de Marc Aurèle.

C'est en puisant dans ces revenus que l'État romain essayait de faire face aux dépenses réclamées par le culte officiel, les constructions publiques, les salaires des fonctionnaires de l'appareil central, les aides accordées en cas de calamités, les ateliers monétaires, la poste, l'enseignement, l'approvisionnement de Rome en graines et le fonctionnnement des établissements alimentaires. Mais les plus grands frais étaient, naturellement, réclamés par l'entretien de l'armée (les soldes, les pensions, les libéralités extraordinaires), qui s'élevaient *annuellement*, à la somme exorbitante de 50 millions de deniers! Notons que pour tenir ces frais à jour, il y avait

auprès de chaque corps de troupe, une caisse spéciale et que les militaires étaient obligés de payer eux-mêmes leur équipement.

Au niveau provincial, fonctionnaient des caisses provinciales *(fiscus provinciae)* administrées dans les provinces impériales — qui nous intéressent directement, la Mésie Inférieure étant l'une d'entre elles — par des *procuratores*, secondés par des fonctionnaires chargés d'effectuer le cens. Les impôts directs étaient collectés par des fonctionnaires citadins, tandis que la collecte des impôts indirects resta, au Ier siècle n.è. comme du temps de la République, à la charge des associations de *publicani* et, plus tard, de *conductores*, qui touchaient, en guise de rémunération, un pourcentage de la valeur des impôts respectifs. À partir de Marc Aurèle, la perception des impôts indirects fut entièrement étatisée et confiée à des *procuratores* de rang équestre. Les finances provinciales étaient contrôlées par des *correctores* et par les assemblées provinciales *(concilia provinciae)*.

En ce qui concerne les finances urbaines, notons que chaque ville tirait ses revenus de son propre territoire (lots agricoles assignés ou loués, forêts, pâturages, eaux) auxquels s'ajoutaient les recettes des douanes locales, les sommes offertes à l'entrée en fonction de divers notables (les *summae honorariae)* et les amendes. C'est avec ces revenus que chaque cité s'engageait à subvenir à travers les «charges personnelles» *(munera personalia)*, aux dépenses réclamées par la défense, l'approvisionnement, les constructions, le culte, l'entretien des routes, les ambassades et la perception des impôts dûs à l'État. Il y avait aussi des charges imposées aux gens aisés *(munera patrimonii)*, mais aussi aux pauvres (les « charges basses», les *munera sordida)*. Il est d'ailleurs intéressant de noter que même les magistratures considérés à l'origine des « honneurs» *(honores)* étaient également devenues des « charges» *(munera)*. Le sénat de la ville s'occupait de l'établissement du budget, du contrôle financier et de la poursuite des débiteurs, les *duumviri quinquennales*, élus, comme le nom l'indique, tous les cinq ans, avaient pour tâche d'effecteur le cens, les *aedilee* contrôlaient le marché et les *quaestores* remplissaient la fonction de caissiers. Notons que, dès le temps de Trajan, les finances municipales étaient contrôlées par les *curatores civitatium*.

Parmi les impôts directs, le plus important était, dès l'époque de la République, l'impôt foncier *(tributum soli)* dont n'étaient exemptés que les habitants de l'Italie, privilège qui cessa à partir de Dioclétien. Dans les provinces, seules les colonies appelées expressément *liberae et immunes* ou celles qui possédaient le « droit italique» étaient exemptées de cet impôt. Autrement, toutes les colonies, les municipes et, surtout, les villes pérégrines étaient obligés de le payer.

Appelé probablement *tributum* dans les provinces impériales et *stipendium* dans celles sénatoriales, l'impôt foncier était fixé par le cens, à base de cadastres. La cadastration *(forma censualis)* était l'opération au moyen de laquelle les terres des différentes villes étaient mesurées et classifiées en vue de l'élaboration du cens impérial et citadin. La cens, qui existait dès l'époque de la République, consistait dans l'enregistrement, tous les cinq ans, des fortunes, des terres, des esclaves et des animaux de tous les habitants. L'opération fut entièrement remaniée au début du Principat, lorsque des fortunes standard furent établies pour les deux premières couches sociales (les sénateurs devaient posséder au moins un million de sesterces et les chevaliers au moins 400 000) et lorsque les empereurs inclurent parmi leurs titres, celui de *censor*. C'est en cette qualité que fut ordonnée l'exécution d'un cens dans tout l'Empire, opération qui semble, néanmoins, avoir eu lieu par provinces. Le cens a été définitivement établi sous Trajan qui fit effectuer, en même temps, une cadastration générale de l'Empire. Comme on l'a vu, le cadastre impérial ne doit pas être confondu avec celui citadin, dans lequel les différents lots dé-

pendaient, ainsi que nous l'avons précisé dans le sous-chapitre consacré à l'agriculture, du statut juridique de la communauté concernée.

Une fois achevées les opérations censuelles et cadastrales, on en est arrivé à la situation où toutes les villes provinciales, nonobstant le statut juridique, devaient payer l'impôt. Aux exceptions établies sous la République, qui furent cependant maintenues, sont venues s'ajouter les grands domaines impériaux *(fundi excepti)* et les lots confiés aux vétérans *(agri viritim adsignati)*.

Un autre impôt direct était celui qui était mis sur les successions. Introduit par Auguste, il était de 5% *(vicesima hereditatium)* et n'était payé que par les citoyens romains. Son augmentation à 10% sous Caracalla semble mieux expliquer la mesure prise par l'empereur d'étendre l'octroi de la citoyenneté romaine à la majorité des habitants de l'Empire *(Constitutio Antoniniana)*.

Parmi les impôts indirects, qui pesaient notamment sur les activités commerciales, signalons celui perçu sur les affranchissements d'esclaves *(vicesima libertatis)* auquel Auguste a ajouté celui mis sur les ventes d'esclaves *(quinta et vicesima venalium mancipiorum)*. Le principal impôt indirect était l'impôt douanier *(publicum portorium)*, qui sera fixé à 2% sous l'Empire (5% aux frontières). C'est également sous Auguste que fut établi l'impôt sur les achats *(centesima rerum venalium)*, tandis qu'au IIIe siècle, on voit apparaître des impôts qui concernaient les commerçants et les artisans.

Parmi les recettes extraordinaires, notons celles réalisées par la mise en valeur des monopoles d'État (mines, salines, émissions monétaires), par les réquisitions *(exactiones)* et les confiscations *(confiscationes)* comprenant à part les butins de guerre, les biens abandonnés *(bona vacantia* ou *caduca)* ou confisqués aux condamnés *(bona damnatorum)* et par la *capitatio* dont le régime différait selon qu'il s'agissait de personnes *(humana)*, de terrains *(terrena)* ou d'animaux *(animalium)*. À ces impôts extraordinaires qui dataient depuis la République, le Principat a ajouté les dons que les villes faisaient directement à l'empereur *(aurum coronarium)* et surtout l'impôt extrêmement important appelé *annona militaris*, perçu sporadiquement et en nature seulement dans les territoires militaires et destiné à en couvrir les besoins, mais qui, modifié, deviendra la base de l'impôt foncier établi sous Dioclétien sous le nom de *iugatio-capitatio*.

À l'exemple de l'État, les villes levaient, elles aussi, des impôts directs *(tributa leviora*, pour les distinguer de ceux qui étaient dûs à l'État) sur les lots de leurs citoyens *(vectigalia* pour ceux affermés), indirects *(portoria* citadines) et extraordinaires (les *summae honorariae* déjà citées, et, sans doute, de nombreux *munera* [377]).

*

Au regard de cette ample et, pourquoi ne pas le dire, admirable organisation la Dobroudja romaine des trois premiers siècles de notre ère nous offre trop peu de données concrètes.

À **Callatis**, par exemple, à peine peut-on mentionner le quinquennal de la communauté de citoyens romains et le caissier (gr. *tamias*) d'une association. Ces associations avaient une organisation propre, ainsi que nous le fait savoir un décret des adorateurs de Déméter exprimant leur gratitude au bienfaiteur Ariston, fils d'Ariston, pour les avoir aidés à un moment de « pénurie d'argent». Ceci pour nous en tenir aux documents qui permettent d'aller au-delà de simples suppositions concernant l'existence d'une organisation financière comme celle décrite plus haut [378].

Quant aux lots des Callatiens, des *agri privati ex iure peregrino*, ils ont sûrement été soumis au paiement d'un *tributum soli*, car rien n'indique que la ville

ait aussi joui du *ius Italicum*, ce qui ne les aurait peut-être pas dispensé des *tributa leviora*, puisque les terres affermées par la ville se trouvaient probablement aux extrémités du territoire centurié. Un contrôleur financier *(curator*, gr. *logistes)* Ti. Claudius Telemachus[379] y est attesté à la fin du IIe siècle n.è., ce qui prouve que les finances callatiennes étaient attentivement surveillées par les autorités romaines (IGR, III, 581).

À propos des impôts extraordinaires, mentionnons d'abord que l'enceinte callatienne a été remise en état du temps de Marc Aurèle, par la contribution pécuniaire *(exactio pecuniae)* des habitants[380]; ensuite, la possibilité que l'impôt dénommé *annona militaris* y ait été perçu à partir du IIIe siècle, puisque l'*Itinerarium Antonini*, document rédigé du temps de Caracalla et récrit sous Dioclétien, dans lequel figure aussi la ville de Callatis (227,4), s'est avéré être initialement une liste des bureaux qui percevaient ledit impôt.[381]

La documentation dont nous disposons sur l'organisation financière de la ville de **Tomis** est, comme il fallait s'y attendre, plus nourrie. Relevons, à ce propos, l'existence de finances des collèges (ISM, II, 98), mais aussi d'intendants (gr. *oikonomoi)* ou caissiers (gr. *tamiai)* de la ville (ISM, II, 6, 57, 70), et, parmi les *munera*, ceux de certaines ambassades, effectuées, certes, aux frais des ambassadeurs concernés (ISM, II, 61, 77). Les inscriptions tomitaines font mention de nombreux *procuratores* (ISM, II, 106, 299, 465 et, éventuellement, 354), mais, parmi eux, seul P. Aelius Ammonius (ISM, II, 106) fut procurateur de la Mésie[382], les autres pouvant aussi bien avoir été des procurateurs du district douanier du Bas-Danube[383]. Cette supposition est d'autant plus plausible que la ville de Tomis a, comme on l'a vu, honoré un des dirigeants de ce district[384], T. Iulius Capito (CIL, III, 753 et 7492). Dans cet ordre d'idées, l'hypothèse d'un bureau douanier à Tomis même n'est pas à exclure.

En ce qui concerne l'impôt foncier, la situation doit avoir été similaire à celle de Callatis. Ainsi, les possesseurs tomitains de terres on dû verser aussi bien le *tributum soli* à l'État romain que les *tributa leviora* à la ville, tandis que les terrains affermés étaient soumis au paiement d'un *vectigal*. Tous cela comportait, évidemment, d'amples opérations cadastrales et censuelles. Dans le cas de Tomis, la distinction entre les organismes financiers de l'État et de la ville est facilitée par l'existence de nombreuses inscriptions relatives aux amendes qui devaient être payées au fisc et à la ville (ISM, II, 199, 217, 237, 251, 298, 305, 325, 363).

En matière de contributions extraordinaires, signalons celle en vertu de laquelle, à l'instar des Callatiens, les Tomitains furent, toujours après les guerres de l'époque de Marc Aurèle, obligés de réparer leur enceinte (ISM, II, 21, 22). La première inscription nous donne même le détail intéressant que quatre « coudées» d'enceinte (gr. *pehys)* coûtaient 100 monnaies d'or *(aurei*; gr. *hrysoi)*. Enfin, comme la ville figurait dans l'*Itinerarium Antonini* (237, 3), il est fort possible que l'*annona militaris* y ait été perçue. Une telle supposition est d'autant plus digne d'être prise en considération que la ville était, à partir du IIIe siècle, devenue un important point défensif du littoral.

En ce qui concerne **Histria**, nous sommes renseignés sur les finances de certaines tribus (ISM, I, 333), d'une association (ISM, I, 229) et même de la gérousie locale (ISM, I, 193) et nous savons même que les intérêts de la donation de 1000 deniers faite par Artemidoros, fils d'Hérodoros, étaient destinés à couvrir les frais de la célébration annuelle des Rosalia. Parmi les nombreux *munera* qui doivent avoir incombé aux habitants d'Histria, notons ceux expressément notés comme tels, soit par le terme grec de *leiturgiai* (ISM, I, 57, 180), soit par celui latin (ISM, I, 373), ainsi que les différentes ambassades qui constituaient, elles aussi, comme on l'a vu, des *munera* (ISM, I, 53, 67, 68, 180).

L'existence d'un bureau douanier local à Histria est certaine (ISM, I, 67, 68) et le fait que les intérêts en furent lésés par le chef de la douane thrace, Charagonius Philopalaestrus, fut à l'origine de la fameuse horothésie. Cela n'exclue pas, bien sûr, qu'un bureau douanier d'État y ait également fonctionné. Dans la mesure où nos suppositions sont exactes, les Histriens jouissaient de l'exclusivité douanière pour la commercialisation du poisson, tandis que pour les autres produits ils étaient tenus de verser l'impôt douanier au bureau de l'État romain.

Quant à l'impôt foncier, il est certain que, dans la *chora*, les Histriens payaient aussi bien le *tributum soli* que les *tributa leviora*, perçus par les magistrats de la ville, aidés, peut-être, par les caissiers des tribus. Dans la *regio*, les possesseurs payaient soit le *tributum soli*, soit plutôt un *vectigal* (pour les *agri vectigales populi Romani)* dont les collecteurs étaient les caissiers *(quaestores)* des différents *vici* (ISM, I, 324–332, tous du vicus Quintionis) et les *archontes regionis Histriae* (ISM, V, 123, 124). On a mentionné plus haut que ces derniers étaient au nombre de 10, ce qui a permis de les assimiler aux magistrats dits « les dix premiers» *(gr. dekaprotoi)*, chargés de percevoir l'*annona militaris* [385]. L'intervention du préfet de la flotte de Noviodunum dans le conflit de démarcation intervenu dans le territoire histrien (ISM, I, 359, 360) et la mention de la ville dans l'*Itinerarium Antonini* (227,2), montrent clairement que cet impôt fut aussi perçu dans le territoire histrien, raison de plus pour les autorités romaines d'y nommer un contrôleur financier (gr. *logistes;* ISM, I, 178, 179).

Ajoutons encore que les vétérans attestés collectivement dans le vicus Quintionis (ISM, I, 324, 326–328, 330–332) ou à Rîmnicu de Jos (CIL, III, 14442) étaient exemptés de l'impôt foncier et que les charges (gr. *leiturgiai)* et les corvées (gr. *angareiai)* dont se plaignaient les villageois de Chora Dagei et de Laikos pyrgos (ISM, I, 378) peuvent être considérées typiques pour des colons travaillant sur des possessions impériales comme était, peut-être, aussi, l'exploitation minière dudit vicus Quintionis [386].

Les documents relatifs à l'organisation financière des villes romaines sont encore plus sporadiques. Notons, d'une manière générale, l'inclusion dans l'*Itinerarium Antonini* (224, 1–227, 1) des localités Ad Salices, Vallis Domitiana, Halmyris, Salsovia, Aegyssus, Noviodunum, Dinogetia, Arrubium, Troesmis, Beroe, Cius, Carsium, Capidava, Axiopolis et Sucidava où, comme on l'a dit, la perception de l'impôt dénommé *annona militaris* s'avère possible.

À part cela, il faut se contenter des renseignements que l'on possède sur des fonctionnaires remplissant des tâches financières, tel le quinquennal du territoire de la ville de **Noviodunum** (ISM, V, 268) — magistrat élu tous les cinq ans pour effectuer le cens — datant, sans doute, de la période prémunicipale. Quant à la période municipale, la situation a dû être pareille à celle de **Troesmis**, où l'on connaît une série de *duumviri quinquennales* (ISM, V, 148, 165), à part quelques *quaestores* (ISM, V, 148, 149, 164, 176). La même ville nous offre deux documents — les seuls de ce genre en Dobroudja — relatifs aux *summae honorariae* (ISM, V, 155, 158). Il s'agit, dans les deux cas, de 250 deniers — sommes assez modestes par rapport à celles signalées ailleurs dans l'Empire — payés à l'occasion de l'entrée en fonction de *quinquennales canabarum*.

À **Capidava**, comme à Noviodunum et à Barboşi (ISM, V, 296), il y avait aussi un *quinquennalis territorii Capidavensis* (ISM, V, 77), un bureau douanier romain (ISM, V, 10, 12), tandis que dans le territoire nous avons la preuve de l'existence d'un *quaestor* (villageois ou collégial) à Ulmetum (ISM, V, 66). Des *quaestores* villageois sont également attestés sur le territoire de la ville de **Libida**, dans le vicus Novus (ISM, V, 233) et, au nombre de deux, dans le vicus Petra (ISM, V, 222).

Enfin, dans le municipe de **Tropaeum Traiani**, il convient de signaler la présence de *duumviri quinquennales*, de *quaestores* et d'un contrôleur financier (gr. *logistes)*, du nom de T. Antonius Claudius Alfenus Arignotus [387]. Tous ces fonctionnaires avaient pour tâche de veiller à ce que soient acquittés l'impôt foncier *(tributum soli)* et les sommes dues pour les terres affermées par l'État *(agri vectigales populi Romani)*, les impôts indirects extraordinaires, ainsi que les impôts perçus par les villes.

5. *Les classes sociales*

Le problème des classes sociales dans la Dobroudja des Ier—IIIe siècles n.è. n'a pas encore fait l'objet d'une étude monographique. Des références à ce thème n'ont pourtant pas manqué dans de nombreux ouvrages. Nous en avons fait aussi lorsque nous avons successivement évoqué les cellules administratives grecques, romaines et indigènes, leur population, les fonctionnaires et les cumulards de fonctions administratives, les participants aux activités agricoles, les artisans et les commerçants. À cela il faut évidemment ajouter les détenteurs de fonctions religieuses dont nous reparlerons dans le sous-chapitre consacré à la vie religieuse.

Compte tenu de la stricte hiérarchie sociale romaine, nous nous proposons de reprendre ici, sous l'aspect social, l'examen des classes et des catégories qui la composent et de dire quelques mots sur les fortunes personnelles de leurs membres.

L'État romain a connu, aussi bien sous la République que sous l'Empire, deux classes sociales: les esclaves et les hommes libres. Les **esclaves**, qui ont inspiré toute une littérature, constituaient, à un moment donné, le gros de la main-d'œuvre. Ils étaient considérés comme des outils parlants *(instrumenta vocalia)* sur lesquels les maîtres avaient le droit absolu de vie et de mort *(ius vitae necisque)*. Les recherches plus récentes ont, néanmoins, démontré que l'esclavage n'avait pas partout la même intensité, le terme de société esclavagiste étant de plus en plus considéré comme ayant un caractère conventionnel.

Même dans les zones éminemment « esclavagistes» (l'Italie par exemple), la main-dœuvre des esclaves — plus difficiles à surveiller et peu intéressés au rendement de la production — commença à être remplacée par celle des colons et le traitement des esclaves s'améliora sensiblement. Grâce au procédé juridique de la libération des esclaves *(manumissio)*, ceux-ci devenaient des affranchis, catégorie intermédiaire entre les esclaves et les hommes libres.

Avant de nous occuper des affranchis, propulsés, plus d'une fois, par leurs fortunes vers les sommets de la société romaine, notons que, parmi les hommes libres, les **colons** — catégorie sociale qui fait son apparition sous l'Empire — virent leur condition se détériorer constamment, au point d'être finalement comparable à celle des esclaves. Que ce soit à titre individuel — comme dans la partie occidentale de l'Empire — ou par communautés — comme dans celle orientale —, ils devinrent des travailleurs à bail sur les grands domaines et entreprises impériales ou privées, en s'engageant à livrer périodiquement une partie des produits. L'impossibilité de faire face à ces obligations les a, graduellement, transformés, malgré les réglementations adoptées en leur faveur sous Vespasien (la *lex Manciana)* et Hadrien *(lex Hadriana de rudibus agris)*, en une catégorie sociale asservie. L'asservissement des colons se matérialisa plus tard par l'attachement à la terre *(adstrictio glebae)* qui en fit des précurseurs des serfs féodaux. À noter que les populations barbares transférées dans l'Empire, à partir du régne de Marc Aurèle et surtout durant les siècles suivants, peuvent être, juridiquement parlant, assimilés aux colons.

Les deditícii (soumis) ne semblent pas avoir joui d'une situation plus favorable, dès lors qu'ils ne pouvaient aspirer à obtenir collectivement la citoyenneté romaine, ainsi que le précise le juriste Gaius *(Institutiones*, I, 26) et que semble le confirmer la constitution de l'empereur Caracalla *(Constitutio Antoniniana)*, en vertu de laquelle la citoyenneté romaine était, en 212 n.è., accordée à tous les habitants de l'Empire, sauf les déditices. Les chercheurs ne s'accordent pas encore sur la définition qu'il conviendrait de donner à cette notion. La mieux fondée nous semble l'opinion qui voit dans les déditices la grande masse des populations barbares que Rome avait eu un jour à combattre et qui étaient ensuite demeurées sous forme de communautés indigènes rurales — attribuées aux territoires citadins *(adtributio)* — jusqu'à l'époque de Justinien *(Institutiones Iustiniani*, I, 5, 3), quand le concept et, par conséquent, la catégorie sociale en question furent supprimés. Pourtant, à la différence des colons, la promotion individuelle des déditices à la citoyenneté romaine n'était pas totalement exclue. En effet, certains documents épigraphiques nous montrent des chefs de telles communautés devenus citoyens romains, bien sûr à base de fortune. D'autre part, des soldats appartenant à des unités auxiliaires, recrutés surtout parmi ces communautés soumises ont, au terme de leur service militaire, pu obtenir la citoyenneté romaine.

Les **affranchis** se trouvaient, comme nous le disions, dans une situation ambiguë, puisqu'ils pouvaient être aussi bien des esclaves que des hommes libres. Le simple fait de ne pas avoir eu des parents libres les plaçait dans un état d'infériorité par rapport aux autres hommes libres et ils restaient pratiquement sous la dépendance de leurs libérateurs. La réaction des catégories sociales supérieures à la tendance des affranchis à accaparer une série de fonctions administratives de la plus haute importance — il suffit de penser au rôle des affranchis à la cour de l'empereur Claude — a, dès l'époque de Vespasien, entraîné l'adoption de mesures limitatives. Ils furent finalement remplacés dans ces fonctions par les chevaliers sous Hadrien. Dans la mesure où leurs fils étaient considérés des hommes libres, ils ont constitué la catégorie sociale la plus mobile, à tel point qu'on a même pu affirmer que pas moins de 80% des citoyens romains étaient, au IIe siècle n.è., issus des rangs des affranchis.

Enfin, la catégorie la plus favorisée parmi les hommes libres non-citoyens était celle des **pérégrins** (étrangers). Il s'agit notamment des habitants des villes préromaines (grecques ou indigènes) socialement hiérarchisés eux aussi. Les plus fortunés d'entre eux, surtout les gens très riches des villes grecques, rivalisaient comme fortune (le cens minimum était de 100 000 sesterces) avec les chevaliers et même avec les sénateurs. Aussi obtenaient-ils souvent la citoyenneté romaine qu'ils pouvaient, d'ailleurs, détenir tout en conservant, en même temps, leur citoyenneté grecque. Ils ont également joui de la promotion collective (seulement les magistrats ou tous les décurions), dans les municipes provinciaux de droit latin (en vertu du *ius Latii minoris* ou *maioris)*. Il est tout aussi sûr qu'une grande partie des pérégrins ont accédé à la citoyenneté romaine par la filière militaire, soit après avoir accompli le stage militaire, soit à la veille de leur enrôlement dans les légions.

La **citoyenneté romaine** constituait, on l'a vu, pour toutes ces catégories, le but suprême de leur promotion sociale. Le droit de cité *(ius civitatis)*, dont la jouissance était conditionnée par la descendance de parents citoyens, avait un contenu différent, selon qu'il s'agissait de citoyens complets *(cives Romani optimo iure)* ou incomplets *(cives Romani minuto iure)*. Dans la première catégorie entraient les Italiotes, les vétérans et une partie restreinte des provinciaux romains — ceux qui n'étaient pas obligés à payer l'impôt foncier — et, dans la deuxième, la grande masse des citoyens romains des provinces, soumis au paiement de l'impôt foncier.

Différenciés seulement du point de vue de l'immunité foncière, en fonction de la collectivité citadine à laquelle ils appartenaient, les citoyens romains jouissaient, sur toute l'étendue de l'empire, des mêmes droits politiques et civils. Les premiers *(iura publica)* comprenaient le droit de voter *(ius suffragii)*, d'être élus à des fonctions administratives *(ius honorum)* ou sacerdotales *(ius sacrarum)*, de faire appel au peuple dans les procès pénaux *(ius provocationis)*. Les derniers *(iura privata)* comprenaient notamment le droit de faire commerce *(ius commercii)*, de se voir reconnaitre légalement les mariages *(ius conubii)* et d'intenter des actions judiciaires *(ius legis actionis)*. Parmi les devoirs, notons celui de se présenter aux opérations censuelles *(census)* et de servir dans l'armée. Cet ensemble de droits et de devoirs, rencontrés seulement en partie ou pas du tout chez les catégories sociales inférieures analysées jusqu'à présent, conféraient aux citoyens romains non seulement un ascendant sur les autres catégories sociales, mais aussi le privilège de pouvoir accéder aux catégories sociales supérieures — en fait de vrais ordres politiques — des chevaliers et même des sénateurs. À l'ordre équestre pouvaient accéder, par la filière administrative, les fonctionnaires municipaux qui avaient obtenu et rempli ensuite des fonctions sacerdotales provinciales et, par la voie militaire, les officiers ayant eu au moins le grade de centurion primipile, après avoir accompli leur service militaire.

En ce qui concerne l'**ordre équestre** *(ordo equester)*, rappelons que le cens (400 000 sesterces au minimum) et l'organisation en général en furent établis à l'époque d'Auguste. Après avoir monopolisé pendant la période républicaine les activités commerciales, interdites aux sénateurs, les membres de l'ordre *(equites)* ont déployé sous l'Empire, une intense activité militaire et administrative, étant considérés le principal appui du nouveau régime impérial. Dénommés *egregii*, les chevaliers portaient comme signes distinctifs la tunique à lanière étroite de pourpre *(angusticlavii)* et la bague d'or. Leurs fortunes consistaient principalement, à présent, en possessions foncières. Quant à leur carrière *(cursus honorum equester)*, elle suivait d'abord les trois milices équestres *(militiae equestres)*, à savoir la préfecture de cohorte, le tribunat de légion et la préfecture d'une aile de cavalerie, ensuite une série de procuratèles, de nature économique et administrative, remplies avec le titre de *procuratores*, ou de préfectures *(praefecti)* dont certaines, telles que la préfecture du ravitaillement en graines de Rome *(praefectus annonae)*, celles des diverses flottes *(praefecti classium)*, de l'Égypte *(praefectus Aegypto)* et surtout de la garde impériale *(praefectus praetorio)*, sans parler d'une série de missions spéciales, étaient d'une importance vitale pour le sort de l'Empire. Il n'est donc pas surprenant qu'après avoir rempli plusieurs de ces fonctions, des membres de l'ordre équestre furent cooptés *(adlecti)* au sénat par les empereurs.

Enfin, le dernier ordre qu'il nous faut évoquer est celui des sénateurs *(ordo senatorius)*. Ayant depuis longtemps cessé de s'identifier à la vieille noblesse romaine *(nobilitas)*, par suite de son infusion systématique, du moins à l'époque de l'Empire par des hommes nouveaux *(homines novi)* choisis parmi les chevaliers, l'ordre sénatorial avait, dans les premiers siècles de notre ère, perdu une bonne partie de son influence de jadis. Il était devenu une simple annexe — plus ou moins hostile — de la cour impériale. Appelés *clarissimi*, les sénateurs portaient comme signe distinctif la tunique à large lanière de pourpre *(laticlavii)*, leurs fortunes (le cens minimum était de 1 000 000 de sesterces) consistant traditionnellement dans de vastes possessions foncières. La carrière militaire comprenait le tribunat militaire, la questure, l'édilité, le tribunat de la plèbe, la préture et, enfin, le consulat, ma-

gistrature qui permettait l'accès au gouvernement des provinces impériales sièges d'armées ou des provinces sénatoriales (par exemple l'Asie.)

En guise de conclusion, on peut affirmer qu'en dépit d'une hiérarchisation très précise, en fonction de la fortune, l'organisation sociale romaine permettait, aux deux premiers siècles de notre ère, le passage d'une catégorie à l'autre. À vrai dire, la société romaine faisait preuve d'un dynamisme social assez flexible lequel, allant de pair avec une liberté économique absolue, a assuré une prospérité remarquable à l'Empire romain des premiers siècles. L'aggravation des disparités entre les riches *(honestiores:* sénateurs, chevaliers et aristocratie municipale) et les pauvres *(humiliores)*, distinction légiférée au IIIe siècle n.è., suivie par le gel des promotions sociales — les catégories sociales devenant des castes fermées, héréditaires — semblent expliquer, pour une bonne part, certains aspects de la crise sociale et économique du Bas-Empire, aggravée, bien sûr, par une insécurité politique croissante [388].

*

En ce qui concerne la ville de **Callatis** et son territoire, il faut préciser d'emblée que nous n'avons aucun indice relatif à l'existence des esclaves, des affranchis et des colons. Il y a, par contre, des preuves de la présence des communautés rurales des Sardes et des Asbolodins [389], réduits peut-être à la condition de *dediticii*. Il n'est pas exclu que le même ait été le sort des indigènes attestés à Arsa et à Limanu [390], où ils constituaient la main-d'œuvre semi-dépendante travaillant sur les terres des citoyens callatiens. Cela ne veut pas dire que tous les indigènes étaient réduits à cette situation inférieure, dès lors que l'indigène signalé à 2 Mai semble avoir possédé une fortune remarquable [391]. La principale force économique était constituée par les citoyens callatiens propriétaires des domaines *(agri privati ex iure peregrino)* délimités, de façon précise, par la cadastration locale. Parmi les possessions de ceux-ci on peut mentionner celles de Arsa et de Moşneni [392]. Par contre, rien de précis ne peut être avancé au sujet de la situation sociale des habitants des villages mentionnés dans la même cadastration (Kei..., Val...).

La grande majorité des habitants de la ville était constituée par des *pérégrins*, dont certains formaient une véritable aristocratie municipale. À part les « évergètes» de la trempe d'un Ariston, d'un Apollonios ou d'un Isagoras, déjà évoqués en parlant de l'organisation administrative, mentionnons aussi Fileinos, fils de Fileinos [393] et Flavius Faros [394], ce dernier étant l'un des trois pontarques attestés par les documents callatiens [395]. C'est à eux que l'on doit une grande partie des monuments construits « à leurs propres frais» et c'est à eux également que doivent avoir appartenu quelques-uns des tombeaux extrêmement riches, excavés dans la nécropole callatienne [396].

Parmi les citoyens romains — attestés en plus grand nombre au IIe siècle n.è. — mentionnons ici le bénéficiaire consulaire, Herennius Apollinarios, dont la présence à Callatis a dû être épisodique, comme d'ailleurs aussi celle des gouverneurs de rang consulaire y attestés [397]. Par contre, la communauté des commerçants romains — les *cives Romani consistentes* — a, dès l'époque de Trajan, constitué une présence permanente. Les riches trésors monétaires découverts dans la ville permettent de se faire une idée des fortunes qu'ils ont amassées [398].

L'immense quantité de documents provenant de **Tomis** nous oblige à procéder de façon sélective et présenter, autant que possible, ceux qui attestent essentiellement des réalités sociales. Ainsi, il est fort probable, compte tenu de l'intendant (gr. *pragmateutes* = *actor)* du primipilaire Iulius Fronto (ISM, II, 289), que la main-d'œuvre esclavagiste ait été prépondérante dans la plupart des possessions détenues par les vétérans en territoire tomitain. La ville nous offre à part la mention d'un *alumnus* — esclave élevé dans la maison (ISM, II, 383) — le témoignage du plus grand nombre d'affranchis ayant vécu dans une ville ouest-pontique (ISM, II, 106, 177, 196, 208, 244, 261, 276, 297, 383). Cela ne veut pas dire que l'éco-

nomie tomitaine comptait en général sur la main-d'œuvre esclavagiste, la situation étant en réalité beaucoup plus compliquée. Ainsi, le territoire tomitain nous offre une nouvelle preuve de la présence d'indigènes, constitués à Tekirghiol en une communauté — certainement *adtributa* — dirigée par un *princeps loci* (ISM, II, 183) et dont les membres étaient des *dediticii*. Une situation semblable dans d'autres localités où l'élément indigène est attesté, n'est pas à exclure. C'est des rangs de ces communautés que s'élevèrent certains personnages, qui ont même réussi à obtenir la citoyenneté romaine, tels que le *princeps loci* (Marcus Atius Firmus) ou un autre grand propriétaire foncier rural du nom de Tiberius Claudius Mucasius (ISM, II, 128 et, éventuellement, 227). Mais la grande majorité des indigènes *dediticii* constituait la main-d'œuvre semi-dépendante utilisée par les Tomitains sur leurs domaines. Nous avons, d'autre part, vu que plusieurs membres de l'ordre équestre sont mentionnés dans le territoire (ISM, II, 249, 273 et 299), dont les lots agricoles, s'ils en avaient eu, étaient fort probablement cultivés par des colons. Une situation analogue peut être présumée dans la communauté de Lai du vicus Turris Muca... (ISM, II, 141), à juger d'après celle du Laikos pyrgos en territoire histrien, à moins qu'il ne se fût agi de simple *dediticii*.

Mais une grande partie du territoire tomitain était occupée par des *peregrini*, notamment grecs, possesseurs de lots qui ont dû avoir, à partir du IIe siècle n.è. le régime d'*agri privati ex iure peregrino*. Les Grecs constituaient d'ailleurs aussi la grande majorité de la population de la ville de Tomis. Parmi eux, on voit se détacher les détenteurs de fonctions administratives ou sacerdotales [399] et, tout particulièrement, les grands « bienfaiteurs». Nous avons déjà cité, dans le sous-chapitre consacré à l'organisation administrative, une série de cumulards de fonctions grecs ou grecs romanisés. Ajoutons maintenant, parmi les pérégrins grecs, Attalos, fils d'Eumène (ISM, II, 70), Hermogène le Cyzicien (ISM, II, 366), ainsi qu'une série d'anonymes (ISM, II, 58, 188, 299). C'est toujours à eux que fut souvent dévolue la présidence de la communauté pontique. Parmi les pontarques tomitains grecs, on peut citer Phaidros (ISM, II, 52), Dionysodoros (ISM, II, 369), ainsi que deux anonymes (ISM, II, 25, 188). Les fortunes de certains d'entre eux leur ont permis d'accéder à la citoyenneté romaine. Ce fut, entre autres, le cas des « bienfaiteurs» Publius Aelius Gaius (ISM, II, 61) et Aurelius Eutychianus, fils de Diogenes (ISM, II, 273), ainsi que des pontarques Titus Flavius Poseidonios (ISM, II, 52), Titus Cominius Claudianus Hermafilos (ISM, II, 69, 70), Publius Flavius Theodoros (ISM, II, 116), Aurelius Priscius Isidorus (ISM, II, 96) et Aurelius Priscius Annianus (ISM, II, 97). Par contre, aucun document tomitain ne fait, comme à Callatis, clairement allusion à un *conventus civium Romanorum*, mais seulement à une *speira* (ISM, II, 100) ou à une tribu (gr. *phyle)* des Romains (ISM, II, 256). Dès lors, il est certain que, dans la ville, la masse principale des citoyens romains était moins constituée par les militaires actifs ou les hauts fonctionnaires romains — gouverneurs ou procurateurs — que par les nombreux vétérans attestés aussi bien dans la cité que dans le territoire [400]. Un grand nombre de citoyens romains civils y vivaient également (ISM, II, 141: *cives Romani consistentes)*.

Une mention à part méritent les trois chevaliers attestés dans le territoire tomitain, à savoir Aurelius Eutychianus, fils de Diogenes, archonte et agoranome du vicus Sc... ia (ISM, II, 273), l'anonyme conseiller tomitain, honoré des milices équestres de Cumpăna (ISM, II, 249) et le conseiller tomitain anonyme, peut-être chevalier lui aussi, puisque fils de procurateur, de Tekirghiol (ISM, II, 299). D'autres chevaliers, dont nous ignorons les fonctions vivaient dans la ville (ISM, II, 101, 110, 354, 465). Tous cela prouve que l'aristocratie municipale tomitaine avait offert au deuxième échelon de la hiérarchie sociale romaine un nombre appréciable de membres, à la mesure de l'importance de leurs fortunes, illustrée par les nombreuses

constructions réalisés à leurs frais et par des tombeaux d'une richesse exceptionnelle.[401]

Précisons dès maintenant que, contrairement à la situation de Callatis, où l'on rencontre, au IIIe siècle, un seul bienfaiteur et surtout, comme on le verra tout à l'heure, à celle d'Histria, l'aristocratie tomitaine semble avoir continué à mener sans entrave son existence dans la première partie du IIIe siècle n.è. Et ce, en dépit du fait qu'à l'époque des guerres marcomaniques la ville ait, tout comme Callatis, été obligée — probablement dans sa totalité et sûrement au prix de grands sacrifices de la part des moins fortunés — à contribuer à la réparation de l'enceinte (ISM, II, 21, 22). On voit donc s'accentuer à Tomis aussi le contraste entre l'opulence des riches et l'indigence des pauvres, contraste ayant reçu la consécration légale, par la nette différenciation établie entre les *honestiores* et les *humiliores*.

Grâce à une riche documentation locale (ISM, I, 54, 57, 180), les catégories sociales sont plus faciles à identifier dans le cas de l'**Histria** romaine. En commençant par les classes inférieures, il faut préciser que la plèbe (gr. *plethos:* ISM, I, 57) comprenait des esclaves, des affranchis et des indigènes. Bien que n'apparaissant dans aucun document épigraphique, la main-d'œuvre servile doit avoir été — par analogie avec le territoire tomitain — prépondérante dans les possessions des vétérans du vicus Quintionis (ISM, I, 324, 326—328, 330—332) et de Rîmnicu de Jos (CIL, III, 14442) ou dans celles des vétérans isolés de Fintinele (ISM, I, 323) et de Casimcea (ISM, I, 131). Nous rencontrons, d'autre part, un certain nombre d'affranchis dans la ville (ISM, I, 292 et 307), mais aussi dans la possession de L. Pompeius Valens de Nistorești (ISM, I, 373). Le fait que le terme de *maiorarius* (grand fermier) apparaît aussi dans la même inscription, nous amène à soutenir l'hypothèse suivant laquelle l'emploi de la main-d'œuvre des colons n'est à exclure ni ici, ni dans la possession de la grande propriétaire terrienne Messia Pundentilla (ISM, I, 359—360), ni dans celle du « bienfaiteur» attesté dans le vicus Celeris (ISM, I, 352 = ISM, II, 371). La menace de fuite proférée dans l'inscription de Chora Dagei (ISM, I, 378) laisse ouverte la possibilité de l'existence, comme dans le Laikos pyrgos, évoqué par le même document, d'un grand domaine, cultivé par des colons. La même situation se retrouve — à moins qu'il ne se fût agi de *deditícii*- chez la communauté de Lai du vicus Secundini (ISM, I, 343—347, 349). Mais, quoi qu'il en soit, ni les esclaves, ni les colons ne dépassaient comme importance la main-d'œuvre semi-dépendante indigène, réduite à la condition de *deditícii*. Ceux-ci peuvent notamment être rencontrés dans les possessions des habitants de la ville situées sur le territoire proprement dit de la ville (gr. *chora:* par ex. ISM, I, 339), mais aussi dans une communauté comme celle de Buteridava (ISM, I, 359—360).

Nous en arrivons ainsi aux citoyens de la ville (gr. *politai)*, que nous avons rencontrés dans le territoire aussi bien que dans la cité, soit comme simples citoyensx soit comme magistrats citadins, soit enfin comme grands « bienfaiteurs». Nous avons évoqué plusieurs d'entre eux en parlant de l'organisation administrative. Citons, à part Aba, fille de Hecataios (ISM, I, 57), Papas, fils de Theopompos (ISM, I, 146) et Artemidoros, fils de Herodoros (ISM, I, 193), dont les fortunes peuvent aussi être déduites des inscriptions mentionnées. Il s'agit de grandes constructions ou d'importantes donations auxquelles il convient d'ajouter les édifices bâti- « aux propres frais» des citoyens (ISM, I, 276, 307, 363), ainsi que des tombeaus plus riches[402].

Les fortunes de certains *peregrini* leur ont permis d'accéder à la citoyenneté romaine. C'est, entre autres, le cas de Marcus Ulpius Artemidorus (ISM, I, 207) ou de Caius Iulius Pollio (ISM, I, 78), ainsi que des pontarques Titus Cominius Euxenidès le Jeune (ISM, I, 207), Birrios Leon et Titus Aelius Minucianus (ISM, I, 143). Mais il est important de préciser que ni les « bienfaiteurs» grecs, ni ceux

gréco-romains ne dépassent guère le troisième quart du IIe siècle n.è. A la différence de Tomis, mais à l'instar de Callatis, Histria ne comptait pas de bienfaiteurs au IIIe siècle n.è., mais contrairement à Callatis, elle portait à l'époque, le titre de « très brillante» (gr. *lamprotate*; ISM, I, 89—93, 99, 141). Tout en nous réservant le droit de revenir sur cette situation apparemment paradoxale, précisons dès maintenant que la situation qui existait au IIIe siècle — du moins à Histria — ne doit pas être nécessairement liée à la crise des « élites» dont la disparition pourrait créer une fausse impression de décadence générale.

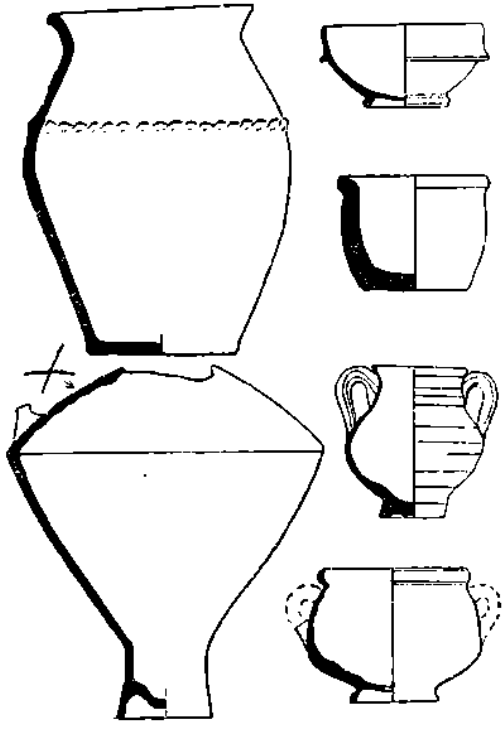


Fig. 6. Céramique de la nécropole daco-romaine d'Énisala (Ier—IIe s.).

Ceci dit, passons à la dernière catégorie mentionnée par les documents locaux, celle des étrangers (gr. *xenoi*), qui comprenait aussi bien les étrangers proprement dits que les Romains résidant dans la cité. À la différence de Tomis et mis à part les gouverneurs et les autres autorités impériales romaines [403], attestés par les inscriptions histriennes, mais ne pouvant être inclus dans la population de la ville, le nombre des vétérans est assez réduit (ISM, I, 276, 278, 279, 297), la plupart des citoyens romains provenant des Grecs pérégrins dont certains faisaient, peut-être, partie de la « tribu des Romains» (ISM, I, 142, ? 415).

Plus intéressante nous semble la situation qui existait dans le territoire histrien ou plus exactement dans la *regio Histriae*, appartenant seulement de façon nominale à Histria. C'est là qu'à part les citoyens romains *consistentes* du vicus Secundini (ISM, I, 343—347, 349), il y a deux cas qui attestent l'existence de *veterani et cives Romani* (vicus Quintionis: ISM, I, 324, 326—328, 330—332 et Rîmnicu de Jos: CIL, III, 14442). Une telle mention serait inexplicable si on ne savait pas que seuls les vétérans, assimilés aux *cives Romani optimo iure* et non pas tous les civils romains, considérés donc *cives Romani minuto iure* bénéficiaient d'exemption

de l'impôt foncier. Non dépourvue d'intérêt nous semble, d'autre part, la situation des *magistri* du vicus Quintionis ou Secundini, dont l'un était d'habitude romain et l'autre un Bes ou, respectivement, un Lai. Cela prouve, en effet, que les indigènes n'étaient pas tous réduits à la condition de *dediticii*, les magistri en question pouvant être considérés des *peregrini*.

La documentation relative au dernier centre grec du littoral, **Argamum**, serait pratiquement inexistante, n'était-ce la mention de ce Publius Aelius Argamenos d'Olbia [404], qui prouve que, là aussi, les pérégrins grecs avaient eu accès à la citoyenneté romaine, phénomène si souvent rencontré jusqu'à présent.

Avec la cité d'**Halmyris** nous entrons dans la zone des villes romaines. De récentes découvertes épigraphiques nous ont mis également en contact avec les catégories sociales de cet important centre romain. Les textes mentionnant l'établissement civil du camp fortifié *(vicus classicorum)*, ainsi que les inscriptions funéraires, attestent une population composite du point de vue social. On y trouve des affranchies comme Aelia Bendsi, Valeria Nene, dont les *cognomina* indiquent une ascendance indigène; des pérégrins, Grecs ou Romains; des citoyens romains résidents dans ledit *vicus* (à noter que les *magistri* de ce *vicus* ne semblent pas avoir tous été des citoyens romains); enfin, des vétérans, soit compris parmi les *cives Romani consistentes*, soit isolés, tels Caius Valerius Longinus, ancien bénéficiaire (consulaire?) dans la Ve légion Macedonica, ou Aelius Valens [405].

Notant, en passant, que le bénéficiaire du diplôme de **Salsovia** (ISM, V, 291) un citoyen romain, bien sûr, nous maintient dans la même ambiance que celle que nous avons rencontrée à Halmyris et que nous retrouverons tout au long de l'artère danubienne, passons à la ville d'**Aegyssus**. La récente découverte du monument funéraire de Flavius R..., magistrat du territoire aegysséen[406] ajoute encore un citoyen romain à la prosopographie de la ville. Jusqu'à présent, on ne connaissait que deux époux romains, mais le *cognomen* du mari, Nicander, en indique clairement l'ascendance grecque (ISM, V, 287). Il en est de même pour l'auteur d'une épigramme funéraire grecque, Timotheos, fils de Timotheos (ISM, V, 288). Quant à la population des *villae* du territoire, elle était soit grecque (ISM, V, 242, 243, de Nalbant), soit gréco-romaine (ISM, V, 244 de Cataloi).

Des pérégrins grecs (ISM, V, 272, 280) ou des civils romains, pas encore citoyens, donc pérégrins aussi (ISM, V, 268) sont rencontrés aussi à **Noviodunum**. Mais là ce sont les citoyens romains qu'ils soient des civils (ISM, V, 268, 270, 277, 278, 282) ou des vétérans (ISM, V, 276) qui prévalent. Mentionnons aussi la présence des militaires actifs auxquels nous avons fait référence en examinant l'organisation militaire et précisons, dans cet ordre d'idées, que les deux *alumni* évoqués par une inscription de Noviodunum (ISM, V, 281) semblent avoir plutôt eu des tâches militaires auprès du préfet de la flotte. La récente découverte du monument funéraire du questeur anonyme du municipe de Noviodunum [407], sûrement un citoyen romain, nous permet d'établir un contact hypothétique avec une autre catégorie sociale, celle des latins, à laquelle a dû appartenir la population du nouveau municipe. Parmi ceux-ci, seuls les magistrats — au cas où le municipe avait possédé le *ius Latii minoris* — ou tous les décurions — s'il s'agissait du *ius Latii maioris* — ont dû obtenir la citoyenneté romaine. Les documents épigraphiques de Niculițel (ISM, V, 249, 250) et de Valea Teilor (ISM, V, 245) attestent plutôt la présence de pérégrins grecs et même orientaux, qui explique aussi l'existence de sanctuaires de Jupiter Dolichène dans les deux localités. Les nombreuses *villae* découvertes dans le même territoire [408], mais sur lesquelles nous ne disposons, malheureusement, d'aucune mention épigraphique, nous mettent en contact, hypothétique également, avec une autre réalité que nous rencontrerons le long du Danube, il s'agit de terres appartenant à des vétérans, cultivées, probablement, par des

esclaves, ou à des civils romains, travaillées aussi par des esclaves, ou, plutôt, par des indigènes *(dediticii)*.

La documentation épigraphique sur la ville d'**Arrubium** et son territoire est, malheureusement, trop sporadique pour que l'on puisse en dégager des éléments utiles concernant ce chapitre. Et cela est d'autant plus regrettable que ce territoire englobe la localité de Dinogetia, qui a, depuis plusieurs décennies, fait l'objet de recherches approfondies. Réduits donc à la sphère des hypothèses, nous pouvons, toutefois, supposer, à la lumière de l'analyse que nous venons de faire et, surtout, des réalités administratives mises en évidence, que la population était composée de civils et de vétérans romains, ainsi que de pérégrins grecs. D'autre part, l'existence de nombreux *castella* dans le territoire de la ville d'Arrubium [409], dont faisait aussi partie Dinogetia (à moins d'avoir eu une situation prééminente par rapport aux autres *castella)* permet de supposer que des esclaves aussi bien que des autochtones déditices furent utilisés dans les possessions des vétérans du territoire. L'apparition de relations de colonat, au bout d'un certain temps, n'est, toutefois, pas à exclure.

Les mêmes catégories sociales sont attestées dans le camp de **Barboşi**. Là aussi, nous rencontrons des affranchis (ISM, V, 301), des pérégrins grecs (ISM, V, 303), des Grecs devenus citoyens romains (ISM, V, 302) et, tout simplement, des citoyens romains (ISM, V, 296, 298).

Le riche matériel épigraphique trouvé à **Troesmis** nous permet d'avoir une image beaucoup plus claire des catégories sociales rencontrées dans les établissements romains d'origine militaire du Bas-Danube.

Même à défaut de toute information directe concernant les esclaves, le grand nombre d'affranchis de Troesmis (ISM, V, 170, 177, 189, 191, 192 et très probablement 158, 175 et 193) offre de bonnes raisons de croire à la possibilité de l'utilisation, comme esclaves, de ceux-ci avant leur libération. L'hypothèse de l'utilisation de la main-d'œuvre servile, dans les possessions rurales du territoire (ISM, V, 218, 239) nous apparaît, de ce fait, tout à fait justifiée. Le recours à la main-d'œuvre des indigènes *dediticii* n'est, d'autre part, pas à exclure, tout comme l'apparition, à la longue, de rapports de colonat dans les nombreux *castella* du territoire troesméen [410].

En ce qui concerne les pérégrins, il y a lieu de mentionner une série d'éléments gréco-orientaux (ISM, V, 160, 169, 173, 177, 181, 184, 188, 192, 193), mais surtout les habitants de la ville indigène de Troesmis (ISM, V, 143—145, 157, 158). Malheureusement, le matériel documentaire est encore insuffisant pour nous permettre de suivre les progrès de la romanisation onomastique des indigènes gétodaces (ISM, V, 185), mais il est certain qu'ils constituaient la masse principale des futurs citoyens romains du nouveau *municipium Troesmense*. Notons cependant qu'un *conventus* des vétérans et des citoyens romains fonctionnait dans les *canabae* du camp de la Ve légion Macedonica (ISM, V, 135, 154; seulement des *cives Romani* dans ISM, V, 134, 141) — nous avons vu plus haut, dans le cas d'Histria, la distinction à faire —, tandis que dans la *civitas Troesmensium* il y avait une communauté de *cives Romani* (ISM, V, 157), les deux préparant sûrement la romanisation qui a permis à la localité d'accéder au rang de municipe. Le nombre des citoyens romains s'est certainement accru après l'obtention de ce statut, soit par les détenteurs de fonctions (au cas où le municipe ne possédait que le *ius Latii minoris)* soit par tous les décurions *(ius Latii maioris)* [411]. Après avoir rempli ces fonctions (ou tout simplement le service militaire), certains d'entre eux ont pu accéder aux magistratures religieuses provinciales (deux *sacerdotes provinciae:* ISM, V, 151, 194), lesquelles leur auront permis d'accéder au rang équestre. Une situation prééminente *(optimo iure)* a dû être celle dont jouissaient les vétérans attestés,

en très grand nombre, à Troesmis, ainsi qu'en témoigne la longue liste des soldats démobilisés en 134 n.è. (ISM, V, 137). Bon nombre d'entre eux s'y sont établis, tout comme de nombreux militaires actifs dont nous parlions à propos de l'organisation militaire. Il est vrai que les sommes — seulement 250 deniers — offertes par deux d'entre eux au sénat des *canabae (curia)*, au moment d'assumer la fonction de *quinquennales (summae honorariae)* étaient assez petites par rapport à celles pratiquées ailleurs dans l'Empire. Néanmoins, la situation financière des vétérans, était, au IIe siècle n.è., infiniment plus modeste que celle des « bienfaiteurs» des cités oust-pontiques de la même époque. Elle ne contrastait pas de façon aussi frappante avec la situation des dignitaires du municipe de Troesmis, qu'au IIIe siècle à Callatis et surtout à Histria. Aussi les centres romains semblent-ils avoir supporté plus facilement les convulsions économiques et sociales consécutives aux guerres marcomaniques. Autant dire que les élites des villes romaines n'ont pas connu le déclin si manifeste enregistré par les élites de certaines cités ouest-pontiques.

Bien pauvres, les documents dont nous disposons au sujet de **Cius** et de son hypothétique territoire ne permettent qu'identifier trois vétérans (ISM, V, 115, 117, 118, 121), possesseurs supposés de lots agricoles cultivés par des esclaves, tels le *villicus* signalé par une inscription locale (ISM, V, 116) — à moins qu'il ne se fût, comme on l'a vu, agi d'un esclave au service douanier de la ville —, mais aussi par des colons (ISM, V, 120). Une inscription mentionne, en effet, un nom indigène (ISM, V, 119) et une autre, des pérégrins grecs (ISM, V, 116 bis).

Les inscriptions relatives à la ville de **Carsium** et à son territoire ne sont guère plus explicites. Celles découvertes dans la ville font mention de Romains (ISM, V, 105, 110), de Grecs romanisés (ISM, V, 104), mais aussi d'éléments purement grecs (ISM, V, 111, 112), comme on en verra apparaître massivement aussi dans le territoire, à Dulgheru (ISM, V, 128—130) ou à Ciobanu (ISM, V, 126) .Parmi ces vestiges, notons l'impressionnante stèle d'Attas, fils de Posses (ISM, V, 128), peut-être le même que celui mentionné par une autre stèle d'Ulmetum (ISM, V, 78). Il s'agit d'un indigène hellénisé dont la prospérité et la condition sociale résultent des proportions et de l'élégance des deux monuments. C'est une situation que nous avons, quoique rarement, déjà rencontrée. Ajoutons encore que l'existence de relations de colonat dans l'ainsi dit vicus Carporum (Ammianus Marcellinus, *Res gestae*, XXVII, 5, 5) n'est pas à exclure.

Les catégories sociales de **Capidava**, peuvent être bien mieux exemplifiées grâce à un riche matériel épigraphique. Nous y rencontrons des vétérans (ISM, V, 23, 24, 50), des citoyens romains (ISM, V,13, 24, 25, 28, 32, 34, 35, 36, 42, 43), des civils portant des noms romains (ISM, V, 19, 31, 33, 39, 40) et des Grecs (ISM, V, 45, à part les nombreux citoyens romains portant des *cognomina* grecs), les deux dernières catégories étant à inclure parmi les *peregrini*. La ville comptait aussi un grand nombre d'indigènes (ISM, V, 26, 27, 31) — des pérégrins plutôt que des *dediticii*, catégorie plus répandue dans le milieu rural. Tout en n'ayant pas à revenir ici sur les différents fonctionnaires romains et militaires actifs cités dans les chapitres précédents, nous mentionnerons, toutefois, quelques monuments, parfois assez importants, érigés « aux propres frais» des intéressés[412].

En outre, le territoire capidavéen présente une série de *villae* soit ayant appartenu à des vétérans ou à des descendants de vétérans romains (ISM, V, 7, 29, 30) où l'emploi de la main-d'œuvre servile n'est pas exclu, soit peut-être de plus amples proportions, comme celle de la famille Valeria, près d'Ulmetum (ISM, V, 72), où l'intendant *(actor)* a pu surveiller le travail des mêmes esclaves, mais aussi des colons. La présence de cette dernière catégorie sociale est à supposer également dans la propriété, probablement grande, de Ti. Claudius Firminus, non loin d'Ulmetum (ISM, V, 59).

Des citoyens romains sont également signalés dans les *vici* du territoire capidavéen (Dorobanţu: ISM, V, 6; Gălbiori: ISM, V, 56), comme d'ailleurs aussi des indigènes — sans doute des *peregrini* — dans le vicus Scenopesis (ISM, V, 21 et éventuellement, 15), du moment qu'ils occupent la fonction de *magistri*. La localité d'Ulmetum nous permet de saisir, du point de vue de ce chapitre également, des nuances remarquables. Ainsi, nous y rencontrons des *dediticii* bessi (ISM, V, 62–64), dont les *magistri* étaient vraisemblablement des *peregrini*, à côté de citoyens romains et c'est toujours un pérégrin que devait être aussi l'indigène Attas Possei (ISM, V, 78). Parmi les membres de la communauté *(locus)* locale, seules les élites pouvaient aspirer à la citoyeneté romaine (C. Iulius Quadratus: ISM, V, 77), les autres habitants demeurant dans la situation de *dediticii*. Quant à la population du *vicus* proprement dit, relevons la présence de citoyens romains mentionnés isolément (ISM, V, 62–67, 69, 70, 73, 80), ainsi que de pérégrins portant des noms romains, grecs ou indigènes (ISM, V, 75, 76, 79, 81, 87).

La population de la ville d'**Axiopolis** nous est moins connue. À vrai dire, on ne saurait y mentionner qu'un citoyen romain (CIL, III, 14439). À part cela, nous ne disposons que de quelques inscriptions fragmentaires dont on peut à peine déduire l'existence de vétérans et de civils romains. Le fait est d'autant plus regrettable que, comme on l'a vu, il n'est pas exclu que la ville ait évolué vers le statut municipal [413]. Dans le territoire axiopolitain, notre intérêt est suscité, dans ce chapitre, par la communauté des citoyens romains de Medgidia (CIL, III, 14441), si l'inscription mentionnée en provient effectivement. Cela vaut aussi pour la documentation de Seimeni (ISM, V, 4), puisqu'un *loci princeps* comme celui attesté par cette inscription a plutôt sa place dans le centre de la Dobroudja que dans la zone militaire du Danube, où l'inscription qui le mentionne a pu être apportée lors de la reconstruction de la fortification de Seimeni.

À défaut de toute information concernant la population de l'hypothétique capitale de territoire qu'a pu être **Sucidava**, nous sommes réduits à mentionner que Sacidava offre une ambiance typiquement militaire, avec peu d'éléments civils pouvant, intéresser ce chapitre [414]. Ajoutons la présence à Rasova (Flaviana), d'un duumvir (probablement de Tropaeum Traiani), sans doute un citoyen romain, comme le vétéran qui y est aussi attesté [415] et d'un autre vétéran (CIL, XVI, 44) à Oltina (Altinum). Il est donc permis de supposer, pour autant que ces personnages aient aussi possédé des terrains agricoles, l'existence d'esclaves ou d'indigènes réduits à la situation de *dediticii*, sans exclure l'apparition, à la longue, de rapports de colonat.

Dans la ville de **Libida**, qui n'est pas, comme on l'a vu, d'origine militaire, on relève la présence de quelques indigènes (ISM, V, 228, 229), plutôt des pérégrins que des déditices, de quelques porteurs de noms romains, sans pouvoir, toutefois affirmer qu'ils étaient des citoyens romains (ISM, V, 227, 230), vraisemblablement des pérégrins, ainsi que des citoyens romains civils (ISM, V, 225, 226) et des vétérans (ISM, V, 227). Quant au possible territoire de la ville, mentionnons la communauté des vétérans et des citoyens romains du vicus Novus (ISM, V, 233), les pérégrins, romanisés du point de vue onomastique, du vicus Petra (ISM, V, 222), ainsi que les Romains isolés de Topologu (ISM, V, 234) ou de Turda (ISM, V, 237).

Ayant la même origine civile, la ville de **Tropaeum Traiani** a dû parvenir, peut-être plus tôt qu'on le croyait récemment encore, au statut municipal. De ce fait, les magistrats du municipe *(ius Latii minoris)* ou tous les décurions *(ius Latii maioris)* sont venus s'ajouter, avec le temps, aux vétérans et aux autres citoyens romains. Les autres habitants, dont certains portaient des noms romains (un seul

ou deux noms), gréco-romains, grecs ou indigènes[416] peuvent être considérés des *municipes*, donc des *peregrini*.

Le territoire tropéen offre, par contre, une large gamme de catégories sociales. Nous y trouvons les si souvent rencontrées possessions individuelles des civils (CIL, III, 12466 de Nastradin) ou des vétérans (CIL, III, 7483 de Pietreni), cultivées à l'aide soit d'esclaves, soit d'indigènes *dediticii*. À part cela, il convient de signaler l'unique domaine sénatorial de la Dobroudja, celui du sénateur L. Aelius Marcianus (CIL, III, 12463) de Urluia – cultivé fort probablement par des colons –, là où nous rencontrons aussi la seule communauté grecque habitant le territoire d'une ville romaine[417], dont les membres furent, rpobablement, des pérégrins. Du même territoire nous tenons l'information concernant l'existence d'un quatrième *princeps (loci?)* en Dobroudja (CIL, III, 7481 de Floriile), les membres du *locus* en question étant considérés des *dediticii*.

Enfin, dans la civitas Ausdecensium CIL, III, 14437[2]), les Ausdecenses (en tout cas les magistrats de la villle) ont dû être des pérégrins, tandis que les Daces, obligés de quitter le territoire, y furent apportés soit en qualité de *dediticii*, soit, plus probablement, de colons.

6. *Conclusions*

Du point de vue romain, c'est seulement à propos des villes grecques ouest-pontiques que l'on peut parler, au Ier siècle n.è., d'une vie économique et sociale. Définitivement annexées dès l'époque de la campagne de Crassus, ces villes ont vu s'établir leur statut juridique au cours du même siècle ou au début du siécle suivant, au plus tard. Aux termes de ce statut, les terres des Histriens portaient le titre de *agri stipendiariis dati* et celles des Callatiens et des Tomitains, celui d'*agri privati ex iure peregrino*. A cette première différence, il convient d'ajouter que l'économie histrienne semble avoir largement dépendu de l'exportation du poisson, tandis que ses voisines du sud sont vraisemblablement restées des cités principalement céréalières. Le commerce histrien est demeuré, semble-t-il, orienté vers la zone orientale de l'Empire et, dans cet ordre d'idées, il y a lieu de rappeler les difficultés, déjà mentionnées, du port local. Par contre, les villes de Tomis et de Callatis, disposant de ports actifs, nouaient les premiers contacts avec les commerçants romains. Au fil du siècle, la ville de Callatis, sans doute le plus important des centres urbains ouest-pontiques au moment de l'annexion, céda la primauté à la ville de Tomis, favorisée aussi par la liaison directe qui pouvait être établie avec le Danube par l'actuelle vallée de Carasu alors navigable. La reprise, dès le début du Ier siècle n.è., des émissions monétaires locales confirme la suprématie économique de la ville qui s'élevait à l'endroit de l'actuelle Constanța et dont l'économie, comme d'ailleurs celle des autres villes, commençait, du moins sous l'aspect douanier, à être contrôlée de près par les autorités romaines. Du point de vue social, les trois villes grecques présentaient une structure assez uniforme, comprenant des citoyens grecs – dont certains, ayant amassé des fortunes considerables, avaient acquis le titre de « bienfaiteurs » –, des étrangers parmi lesquels aussi des Romains et, naturellement, des indigènes, attirés par le milieu urbain ou demeurés à la campagne comme paysans semi-dépendants sur les terres des citoyens grecs ou au sein des communautés traditionnelles.

C'est seulement à partir de la dynastie flavienne que l'on peut parler d'une intégration de la contrée dobroudjane dans la sphère économique et sociale de l'Empire. Avec l'installation des premières troupes auxiliaires stables qui établissent leurs propres domaines, on voit s'amorcer le processus de constitution des ainsi

dites doubles communautés *(civitates/canabae)*. Au cours de ce processus, de nombreuses communautés indigènes furent dissoutes ou, tout au moins, déplacées vers l'intérieur, où on les retrouvera dans les périodes suivantes. Bien que nous n'ayons pas de renseignements concernant l'activité économique déployée alors, le long du Danube et même en Dobroudja centrale, il est clair que ni à l'époque, comme d'ailleurs ni plus tard, ces contrées n'ont pu — à l'exception notable de Capidava — fournir un excédent céréalier. Les principales activités de la zone étaient l'élevage des moutons, la viticulture, l'apiculture et la pêche. L'artère danubienne constituait, d'autre part, une excellente voie commerciale que la présence de l'élément militaire allait mettre pleinement en valeur.

Le règne de Trajan inaugura l'une des périodes les plus prospères de l'histoire de la Dobroudja, tant pour les cités grecques du littoral pontique que pour les villes romaines du Danube. Dans les villes grecques, l'activité agricole prit un vigoureux essor, grâce aux nombreux citoyens grecs, qui exploitaient leurs terres surtout à l'aide de la main-d'œuvre indigène semi-dépendante et grâce aussi aux citoyens romains, vétérans ou civils, dont les champs étaient, peut-être, cultivés aussi par des esclaves. Certains domaines plus vastes semblent avoir été travaillés par des colons, dont les plaintes, notamment des communautés de Hora Dagei et Laikos pyrgos se firent entendre dès cette période. Les territoires de toutes les trois villes mentionnées fournissent des preuves de l'existence de la propriété collective indigène, ce qui veut dire que l'autorité romaine avait respecté les réalités antérieures à son instauration. La dualité territoriale rencontrée à Histria mérite une mention spéciale. C'est que, dans le territoire proprement dit on rencontre surtout des Grecs, tandis que dans la *regio* on voit prévaloir l'élément romain, attesté même par des communautés de vétérans. À défaut de témoignages attestant explicitement une production locale, l'étude de la céramique trouvée dans les trois villes permet de supposer qu'une partie de la céramique a été fabriqué sur place et que, par conséquent, elles étaient restées des centres, même modestes, de production. Par contre, l'activité commerciale de ces villes, qui nous est infiniment mieux connue (notamment celle de Tomis, la nouvelle métropole du Pont) s'avère beaucoup plus intense, ainsi qu'en témoignent la circulation monétaire, les collèges commerciaux, les marchands et les armateurs isolés, les monnaies étrangères et les cultes étrangers au panthéon gréco-romain, les bureaux douaniers — locaux ou romains —, les stations de bénéficiaires, les milliaires et les itinéraires de l'époque. Rien ne semble s'être opposé à cette véritable explosion commerciale, preuve concrète d'une totale liberté économique. L'intégration dans la structure financière de l'Empire romain a certainement obligé les villes concernées au paiement des impôts directs (en premier lieu foncier), indirects (notamment douanier) et même extraordinaires, qui frappaient principalement les catégories sociales inférieures. Celles-ci étaient, comme on l'a vu, constituées soit d'esclaves, soit de colons — dont l'apparition n'est pas le résultat de la dégradation de la rentabilité de la main-d'œuvre servile, qui était de date trop récente en Dobroudja pour s'être dépréciée — soit d'indigènes isolés ou vivant en communautés. Le dynamisme social romain a permis à certains d'entre eux, issus, bien sûr, des élites d'accéder aux rangs des pérégrins et même des citoyens romains. Ces derniers, toujours plus nombreux tant dans les villes que dans leurs territoires (Tomis et Histria) constituèrent à côté de la vieille aristocratie grecque, les élites urbaines gréco-romaines, au cours des trois premiers quarts du IIe siècle n.è., qui furent l'époque d'or des « bienfaiteurs». Certains d'entre eux ont, notamment à Tomis, accédé au deuxième échelon de la hiérarchie romaine, celui des chevaliers.

En ce qui concerne les villes romaines, il convient de mentionner que le début de ce même IIe siècle trouva déjà constituées la plupart des doubles communautés

(civitates/canabae) qui jalonnaient l'artère danubienne. À côté des terres des deux unités, il y avait aussi les domaines des unités militaires *(prata)*, ce qui exigea une administration séparée des territoires, ceux-ci ayant leurs propres organismes directeurs *(decuriones, quinquennales)*. Les nombreuses *villae*, pas exclusivement agraires, car la zone ne le permettait pas toujours, appartenaient soit aux vétérans, soit aux civils romains. La main-d'œuvre prépondérante a dû y être fournie soit par les esclaves, soit par les paysans indigènes, tandis que certaines propriétés du territoire capidavéen et surtout le domaine sénatorial du territoire de la ville de Tropaeum Traiani ont pu être cultivés par des colons. À l'intérieur de la Dobroudja, notamment à Ulmetum et à Tropaeum Traiani, on vit apparaître des collectivités indigènes, dont les chefs parvinrent parfois à des situations remarquables. Pour ce qui est de la production locale, il faut, en premier lieu, noter l'activité des ateliers militaires et certains indices concernant la transformation des gisements métallifères (Ulmetum) et l'exploitation des carrières de pierre (Axiopolis, Tropaeum Traiani). Comme dans les villes grecques, l'activité commerciale — dynamisée par une présence grecque nombreuse — a, là aussi, connu un développement remarquable, ainsi qu'en témoignent la circulation monétaire, les itinéraires de l'époque, les monnaies étrangères et les cultes étrangers au panthéon gréco-romain, les étrangers qui s'y trouvaient, les stations de bénéficiaires consulaires, les milliaires, ainsi que plusieurs collèges commerciaux. Encore peu connus, les ports des villes danubiennes (Halmyris, Dinogetia, Troesmis, Capidava, Axiopolis) ont dû véhiculer à l'époque des marchandises de facture surtout occidentale. Tout comme les villes de la zone littorale, les villes romaines du Danube, passèrent sous le contrôle financier romain, dont les agents étaient chargés de percevoir toutes les catégories d'impôts dûs à l'État romain. Il y avait aussi dans ces villes, comme dans les cités grecques, une organisation financière citadine, calquée sur le modèle étatique. Le paiement des impôts de ce genre (les *summae honorariae* de Troesmis) montre que les fortunes des élites des villes romaines étaient assez modestes. Les mêmes catégories sociales que dans les cités grecques se retrouvent dans les villes romaines: esclaves, colons, affranchis, déditices, pérégrins indigènes, citoyens romains et vétérans la différence entre ces deux dernières catégories étant que seuls les vétérans, ne payaient pas l'impôt foncier. La promotion sociale, sans doute à base de fortune, était remarquablement dynamique, à tel point que les chefs de certaines communautés indigènes ont réussi à acquérir la citoyenneté romaine.

Les guerres marcomaniques ont, comme on l'a vu, marqué, au plan économique et social également, le début de la crise de l'Empire romain. Les efforts de la dynastie des Sévères, retardés par la grave crise du milieu du IIIe siècle n.è. et repris au début du Dominat, visaient justement à résoudre cette crise, au moyen d'un intense processus d'étatisation entrepris par la filière militaire. En tant que partie intégrante de l'Empire, la Dobroudja ne pouvait, naturellement, pas se soustraire aux mesures imposées par la crise. Nous avons cependant vu que, à quelques exceptions près qui semblent avoir été précisément les effets de ces mesures, la Dobroudja, comme d'ailleurs la plupart des provinces danubiennes, ne présentait aucun symptôme spécifique d'une crise économique.

Ainsi, les activités agricoles ont continué et l'on vit même se multiplier les exploitations, notamment les plus grandes, cultivées toujours par des colons. L'activité artisanale, connut, elle aussi, un essor appréciable, notamment à Tomis dont le commerce restait, d'ailleurs, le plus florissant des trois villes grecques. On vit apparaître partout de nombreux étrangers, venus surtout d'Orient, phénomène qui entraînera une réorientation du commerce de ces villes vers la zone orientale. L'autorité romaine se fera, néanmoins, de plus en plus sentir, par l'étatisation de la perception des impôts indirects, confiée maintenant à des *procuratores* de

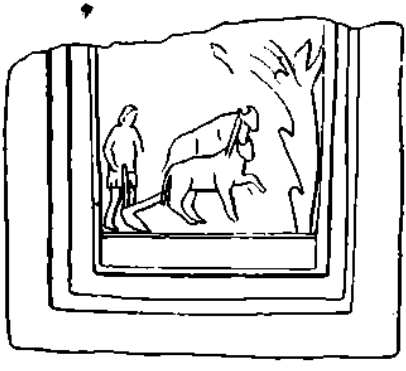
rang équestre. En outre, la présence massive des militaires romains a déterminé l'assimilation de la valeur nominale des monnaies locales à celle du sesterce romain. La même présence militaire a imposé la généralisation de l'impôt extraordinaire en nature, destiné à l'armée *(annona militaris)*. Des preuves de la perception de cet impôt existent dans les trois villes. Mentionnons, à ce propos, les *archontes regionis Histriae*, magistrats chargés précisément de cet office. Les finances des villes sont contrôlées toujours plus strictement par les autorités romaines à l'aide des *curatores civitatium* (gr. *logistai)*.

L'accroissement du nombre des citoyens romains après la constitution de Caracalla de 212 n.è. *(Constitutio Antoniniana)* et la présence de vétérans de plus en plus nombreux dans les cités ouest-pontiques ont entraîné une mutation dans la structure sociale de celles-ci. À côté de la vieille aristocratie grecque, plus difficile à discerner, à présent, à Histria et Callatis, mais pleinement attestée à Tomis, ils constituaient la masse des *honestiores*, nettement favorisés par rapport aux catégories inférieures, englobées à présent dans la grande masse des *humiliores*. La diminution des informations sur les « élites» de certaines villes grecques, comme Histria et Callatis, ne doit pas être interprétée comme un indice de crise, dès lors que la première a continué de jouir du droit de s'intituler « la trop brillante». Et si malgré tout, on a pu, peu de temps après, parler d'une crise sociale, c'était à cause de la mise en œuvre de la loi susmentionnée qui transforma les catégories sociales en castes fermées, héréditaires.

Si les villes grecques ne présentaient, comme on l'a vu, que partiellement les éléments, d'ailleurs interprétables, d'une crise économique, d'autant moins pouvait-il s'agir d'un tel état de choses dans les villes romaines situées sur le Danube. Là aussi, le processus agricole continuait sans trêve, dans les modalités déjà constatées au cours des trois premiers quarts du IIe siècle n.è. Notons, toutefois, que dans certaines *villae rusticae* ont vit apparaître les éléments d'une production locale, révélant un facteur de crise de la production urbaine, mais, en même temps, le début d'un processus d'atténuation de la contradiction entre les villes et les villages. La vie commerciale, dynamisée par la présence de nombreux orientaux, continuait d'être intense, les impôts douaniers, perçus par les mêmes *procuratores* ne paraissant pas avoir gêné une activité qui restait essentiellement libre et garantissait une prospérité générale. L'institutionnalisation de l'annone militaire n'a pas dû constituer une nouveauté dans ces territoires, mieux préparés — semble-t-il — à faire face aux mesures adoptées par les Sévères. Loin de donner l'impression d'un contraste entre la situation qu'elles avaient du temps des Antonins et du temps des Sévères, les élites des villes romaines ont connu une période florissante, particulièrement dans les nouveaux municipes (Troesmis, Tropaeum et Noviodunum), où, à côté des nouveaux citoyens romains, on vit apparaître une nouvelle catégorie favorisée, celle des nouveaux *municipes*, considérés des *Latini*. La possibilité, pour les indigènes *peregrini*, d'accéder à la catégorie des *Latini* et, ensuite, à celle, plus favorisée, des *cives Romani* fournit un argument de plus pour nier, du moins au niveau local, toute manifestation de crise économique et sociale.

Mais l'économie et la société de la Dobroudja furent durement ébranlées (sans toutefois être « assassinées» suivant Piganiol) par les invasions catastrophiques du milieu du IIIe siècle n.è. Il s'agit donc d'une crise politique, extérieure, et nullement d'une crise intérieure, d'ordre économique et social. La restauration intervenue dans la deuxième moitié du même siècle ne saurait, faute de documents, être évoquée que de façon rétroactive, à partir des mesures prises par un Dioclétien ou un Constantin. C'est ce qu'on va essayer dans le chapitre suivant.

Pour l'instant, il convient de retenir de l'analyse tentée dans ce qui précède que, tout en subissant les mutations d'une crise imposée par l'évolution générale de l'Empire, la Dobroudja romaine se présentait, au début du Dominat, comme une région profondément attirée dans l'orbite économique et sociale de l'Empire, en d'autres termes comme une région romanisée dans ses structures internes mêmes. Cette romanisation de substance s'est reflétée, de façon dialectique, dans la sphère de la superstructure, donc aussi de la culture, domaine que nous allons explorer dans le sous-chapitre suivant, pour tenter d'esquisser ensuite les traits saillants du processus de romanisation.



E. LA CULTURE

La culture romaine en Dobroudja, qui a été la principale source de romanisation n'a pas encore fait l'objet d'une approche monographique. Il y a, par contre, de nombreuses études, lesquelles, lorsqu'elles seront systématisées, pourront sûrement fournir la substance de l'une des plus intéressantes synthèses jamais faites sur une contrée ou une province romaines. Car, ainsi qu'il ressort aussi de ce qui précède, la Dobroudja constitue l'une des rares régions de l'Empire où les cultures grecque et romaine étaient pratiquement avoisinantes, leurs influences réciproques menant à la réédition de la symbiose culturelle gréco-romaine, cette fois-ci sur la toile de fond de l'ethnie géto-dace.

Lorsque nous parlons de la réédition de la symbiose culturelle gréco-romaine, nous tenons compte du fait que la culture romaine était, à l'origine, pleinement tributaire de la culture grecque. C'est une réalité unanimement reconnue de nos jours et qui semble avoir été perçue, dans toute sa profondeur, dès l'Antiquité, du moment où Horace affirmait avec une clarté, digne de la meilleure tradition romaine, que « la Grèce vaincue a triomphé de son cruel conquérant et a introduit les arts

dans le sauvage Latium». La langue est donc restée la seule différence entre les deux cultures, puisque l'art, la religion, l'urbanisme et, en bonne mesure, l'architecture romains étaient — nous verrons tout à l'heure à quelle échelle et à quelle profondeur — un réflexe de leurs correspondantes grecques. Tout en nous proposant, comme nous le disions, d'analyser les modalités concrètes de la romanisation dans les conclusions de ce sous-chapitre, nous estimons devoir, dès maintenant, préciser que la tendance à restreindre ce phénomène à la sphère linguistique — décisive sans doute, mais représentant, en fait, le degré suprême d'un processus d'acculturation — a, seule, pu engendrer l'antithèse « hellénisme» — « romanité».

Tel n'est certainement pas notre avis. Nous estimons, pour notre part, que la romanisation est un phénomène complexe dans lequel l'aspect culturel détient la primauté, mais qui se trouva favorisé par le cadre administratif et militaire et, de toute façon, diffusé et amplifié par les structures socio-économiques. Réduire donc le phénomène de romanisation à l'assimilation de la langue latine signifierait, à nos yeux, en restreindre artificiellement l'ampleur et négliger l'apport de la culture matérielle et spirituelle romaine qui mènera, en fin de compte, à la généralisation de la latinophonie.

Mais la culture romaine s'est-elle vraiment contentée du rôle de « porte-parole» de la spiritualité grecque? Jusqu'à un certain point nous avons vu qu'il en fut ainsi. Mais il faut, d'autre part, reconnaître, que c'est grâce à Rome et sous l'habit romain que la culture grecque a connu une diffusion qu'aucune formation politique hellénique n'a pu lui assurer. À cela ont, sans nul doute, contribué l'existence d'un organisme étatique admirablement mis au point, d'une structure administrative ample et efficace, d'une organisation militaire assurant la présence de soldats ou de vétérans dans tous les coins des provinces romaines, d'une vie économique libre à même de stimuler toutes les catégories d'habitants de l'Empire et, enfin, d'une structure sociale dynamique, permettant les promotions les plus spectaculaires.

Mais Rome ne s'est pas contentée d'assurer le rayonnement sans précédent de la culture grecque. Une fois consolidé l'ordre politique, militaire et administratif, l'autorité romaine a, même à l'issue des plus âpres conquêtes, comme ce fut le cas de la Dacie, fait preuve d'une grande tolérance, tout à fait conforme au libéralisme économique mentionné, à l'égard des manifestations spirituelles des peuples soumis. Les divinités indigènes furent assimilées aux dieux romains et l'académisme de l'art romain de l'époque d'Auguste fit, sous le règne des Flaviens et, surtout, des Antonins, place à un art populaire, inférieur du point de vue esthétique, mais beaucoup plus vigoureux du moment qu'il a survécu à l'Antiquité. La culture gréco-romaine s'interpénétra désormais, de façon organique, avec celle des indigènes, donnant lieu à un processus d'interculturation que ni l'esprit, ni le cadre politique grecs n'ont pu et, probablement aussi, non voulu imposer.

Mais les Romains ont-ils, de propos délibéré, pratiqué une politique de romanisation, à l'instar de certains conquérants modernes qui ont essayé d'imposer aux vaincus leur langue et leurs coutumes? Autrement dit, ont-ils suivi une politique de dénationalisation? Bien que des réponses affirmatives aient été données à cette question, il est clair qu'une telle intention n'a pu être prêtée aux Romains que par des chercheurs contemporains trop visiblement marqués par les réalités de leur temps. L'influence culturelle de Rome s'est exercée, de façon toute naturelle, à travers le nouvel ordre, sans supprimer les manifestations culturelles indigènes. Les autochtones ont largement bénéficié de l'assimilation d'une culture supérieure — celle que l'on peut, sans crainte de se tromper, appeler gréco-romaine —, ce qui leur a permis de résister plus efficacement au choc des peuples migrateurs. Ayant donc à l'origine un caractère politique, la romanisation portera, là où elle réussira à

s'imposer, des fruits à long terme, contribuant d'une manière décisive à établir la configuration culturelle des nouvelles ethnies latinophones, précurseurs des nations latines modernes.[418]

1. *L'urbanisme et l'architecture*

Plus que dans tout autre domaine de la culture, c'est en matière d'urbanisme et d'architecture que l'élève romain a dépassé son maître grec. Il est vrai que des réalisations exceptionnelles n'ont pas manqué à l'époque grecque, telles que le système urbain hippodamique, ainsi nommé d'après son inventeur — ou plutôt son réinventeur, dans la mesure où des précédents de ce lotissement urbain avaient existé bien avant lui au Proche-Orient —, Hippodamos de Milet. Sans parler, bien sûr, de l'élégance inégalable des temples grecs, œuvres, le plus souvent, d'architectes anonymes de génie, si bien que rarement on peut citer des noms, comme ceux d'Ictinos et de Callicrates, bâtisseurs du fameux Parthénon athénien dont Phidias assura la décoration sculptée.

Le système hippodamique subit d'importantes modifications dans le cadre de l'urbanisme romain, où, peut-être sous l'influence des établissements militaires *(castra)*, on vit apparaître le plus souvent deux artères principales, le *cardo* (à orientation nord-sud) et le *decumanus* (est-ouest). Les quatre quadrilatères ainsi constitués étaient divisés en parcelles orthogonales, à l'intérieur desquelles les principaux monuments étaient disposés. Un excellent exemple d'un tel réseau urbain nous est offert par la ville de Thamugadi (aujourd'hui Timgad), construite à l'époque de Trajan, en Afrique du Nord. Il existe, par contre, des villes romaines nouvellement construites, dans lesquelles ce plan n'était pas respecté, ce qui prouve que le système n'était pas appliqué n'importe où et n'importe comment. À l'instar des architectes grecs, les Romains savaient parfaitement adapter les constructions nouvelles aux conditions locales, ce qui vaut aussi pour les constructions militaires généralement considérées comme obéissant à des règles assez rigides.

Au croisement des deux artères principales se trouvait la place publique de la ville *(le forum)*. Suivant le modèle des fameux *fora* de la capitale, ceux des villes provinciales — « petites effigies de Rome» comme les appelait Aulu-Gelle — tendaient à s'inscrire dans un quadrilatère, bordé de portiques, qui englobait le Capitole (le temple de la triade Jupiter — Junon — Minerve). Dans l'immédiat voisinage de la place se trouvait la *curia* (lieu de réunion du sénat municipal) et la *basilica*, généralement traversée par deux rangées de colonnes et destinée aux différentes réunions, notamment du tribunal. D'autres temples, tels ceux de Rome et d'Auguste se trouvaient également à proximité de la place publique, tandis que dans certaines villes grecques les temples dédiés aux divinités traditionnelles restaient bien loin du centre des nouvelles villes romaines. Les arcs de triomphe, les trophées et les colonnes commémoratives constituaient autant d'éléments spécifiques de l'architecture romaine.

Parmi les édifices utilitaires, notons tout d'abord les habitations privées, de type *domus* (maison élégante à cour intérieure, l'*atrium*) ou de type *insula* (logements semblables aux immeubles d'habitation actuels, qui avaient parfois, plusieurs étages). Relevons ensuite les magasins (*mercati* ou *macella)*, les théâtres et les amphithéâtres, les aqueducs et surtout les bains publics *(thermae)*, édifices qui fournissaient par leur structure (palestres, salles à températures différentes, piscines, bains de vapeur, etc. que l'on trouve dans toutes les constructions de ce type depuis les thermes impériaux de Rome jusqu'aux plus modestes) l'une des preuves les plus éloquentes du génie civilisateur romain.

Particulièrement importantes pour la pénétration de la culture dans le milieu rural s'avérèrent les constructions effectuées dans les villages romains et en particulier les nombreuses *villae rusticae* dont la typologie est, en général, fort discutée, mais qui pourraient être définies comme étant des *villae* simples, à corridor central, àcour intérieure, avec colonnes, dans la cour intérieure, enfin, avec quelques pièces annexes disposées dans les coins du bâtiment. Dans bien des cas, la construction centrale et les annexes sont entourées d'une enceinte.

Il nous faut finalement évoquer l'authentique « révolution romaine» en matière de technique de la construction, qu'il s'agisse de la généralisation de la voûte, de l'emploi massif des briques et du mortier (chaux hydraulique mélangé à du sable et, parfois, à de la brique broyée) et, enfin, de la mise au point et de la diffusion de systémes constructifs compliqués, fondés sur l'utilisation de la pierre équarrie *(opus quadratum)*, de la pierre et de la brique *(opus mixtum)* ou, tout simplement, de la pierre irrégulièrement taillée *(opus incertum)*. À tout cela il convient d'ajouter les isolations hydrofuges *(opus signinum)*, sans parler de l'immense essor pris par l'art de la mosaïque *(opus musivum)* [419].

★

L'architecture et l'urbanisme romains en Dobroudja nous sont encore peu connus, les nombreuses découvertes qui s'y rapportent n'ayant fait que rarement l'objet d'une approche monographique. Ainsi, par exemple, en ce qui concerne la ville de **Callatis**, à part quelques monuments décrits très sommairement, c'est seulement au sujet de l'enceinte construite à l'époque de Marc Aurèle que l'on peut faire des considérations. Il s'agit d'une muraille de 3 mètres d'épaisseur, construite en grands blocs rectangulaires (peut-être initialement un *opus quadratum*, mais devenu *incertum* par suite des réparations ultérieures) et flanquée de tours rectangulaires également [420]. La date de sa construction nous est fournie par une inscription, tandis que d'autres documents épigraphiques callatiens nous font connaître la construction des colonnes du portique à l'époque d'Auguste, des temples dédiés à Dionysos et à Concorde, du gymnase (qui, dans la zone orientale de l'Empire, était confondu avec les thermes) et, très probablement, d'un amphithéâtre, destiné aux combats des gladiateurs avec les fauves [421].

En ce qui concerne **Tomis**, nous disposons d'une hypothèse concernant l'évolution de la ville, dont il résulte que l'urbanisme de l'époque romaine s'est intégré à celui de la période grecque sans y apporter des modifications essentielles, du moins dans la partie orientale de la péninsule [422]. Flanquée par une enceinte grecque (dont Ovide déplorait la fragilité), supposée, mais pas encore découverte, la ville des Tomitains a connu une notable extension au IIe siècle n.è. Des recherches plus systématiques dans la zone concernée auraient permis de mettre au jour le nouveau réseau urbain romain. La nouvelle muraille, épaisse, elle aussi, de 3 mètres et construite en *opus quadratum*, était flanquée de tours rectangulaires ou semi-circulaires. Remise plusieurs fois en état au cours du temps, cette muraille a dû protéger, en bonne mesure, les Tomitains, même au cours des raids dévastateurs lancés par les Goths au milieu du IIIe siècle n.è.[423] Parmi les bâtisses situées à l'intérieur de la nouvelle enceinte, l'attention est tout particulièrement retenue par le grand édifice à mosaïque (le pavé de mosaïque est probablement ultérieur à la période considérée, mais non pas l'édifice même), peut-être une sorte de *mercati* lié à l'hypothétique port du sud. Digne d'intérêt est aussi l'édifice appelé *Lentiarion* (ISM, II, 389), par une inscription trouvée sur l'architrave de l'une de ses portes, mais qui, en réalité, semble avoir été le vestiaire de quelques grands thermes. Les deux édifices, conçus probablement à l'époque florissante pour Tomis et, en général, pour la Dobroudja, de la dynastie des Sévères, sont construits en pierre et briques *(opus*

mixtum) et ont une magnifique décoration de marbre [424]. À part cela, nous devons nous contenter des renseignements fournis par les documents épigraphiques et numismatiques dont il résulte que la ville possédait de nombreux temples, trophées, arcs de triomphe et, bien sûr, un amphithéâtre [425]. L'existence de ce dernier édifice est suggérée non seulement par le grand nombre d'inscriptions faisant allusion à des gladiateurs (ISM, II, 206, 288, 340, 342—344) dont l'un fut tué par un buffle, mais aussi par les « combats entre gladiateurs et bêtes féroces», offerts par deux pontarques tomitains à leurs concitoyens (ISM, II, 96, 97). La « très brillante» cité des Tomitains a donc été l'une des plus grandes et des plus élégantes villes de la province, mais étant complétement recouverte par la Constanța actuelle, toute sa splendeur ne pourra jamais être mise en évidence.

En ce qui concerne le territoire tomitain, faute d'indications concrètes relatives aux nombreuses *villae* qui doivent y avoir existé, nous évoquerons seulement les fortifications de Sibioara et surtout d'Ovidiu (la phase sévérique), liées au renforcement de la ligne défensive maritime. Dans le même ordre d'idées, peuvent être mentionnées les tours de Stratonis turris [426] et de vicus Turris Muca... (ISM, II, 141). Ajoutons que l'existence d'un sanctuaire mithriaque à Tirguşor (ISM, I, 374—377) et d'un autre, dolichénien, à Filimon Sirbu (ISM, II, 292), nous est également révélée par les inscriptions.

Beaucoup plus modeste que sa voisine du sud, Histria se présente dans l'heureuse situation d'avoir pu être étudiée sur des espaces bien plus larges, ce qui a permis d'aboutir à des conclusions plus circonstanciées concernant tout particulièrement son urbanisme.

Histria a, au fil des siècles, été défendue par plusieurs enceintes dont les trois dernières retiennent ici notre attention, à savoir l'enceinte hellénistique, celle romaine, du début du IIe siècle et, enfin, mais de façon marginale, celle romano-byzantine. Comme ce fut le cas pour Tomis, l'intérêt majeur est suscité par la différence d'orientation des rues entre la zone nouvellement incluse dans la ville, au début du IIe siècle n.è. (défendue donc par l'enceinte romaine) et celle située à l'intérieur de la vieille enceinte hellénistique. En ce qui concerne cette dernière, on a supposé que les rues romano-byzantines qui, dans certains cas, continuent tout simplement les rues romaines primitives, dateraient, pour la plupart, de l'époque grecque, peut-être hellénistisque, ou bien d'une époque encore plus ancienne. Elles sont orientées d'est en ouest, mais à un certain moment elles présentent une déviation vers le nord-est, peut-être en rapport avec le port, situé quelque part au sud, ou avec un autre monument (un mûr d'enceinte plus ancien, comme on l'a récemment supposé.). De façon assez curieuse, les artères routières reprennent, dans la zone nouvellement incluse dans la ville, au début du IIe siècle, l'orientation initiale est-ouest et cela dans l'immédiat voisinage de la vieille (et entre temps abandonnée) enceinte hellénistique. Nous ne savons pas comment les architectes histriens ont résolu le problème posé par cette nouvelle déviation, imposée, peut-être, par un autre monument, tel que l'enceinte hellénistique, à moins qu'une nouvelle artère N—S menant vers un port éventuellement amplifié n'ait été créé au long de la nouvelle déviation. Ce qui est certain c'est qu'un lotissement rigoureux d'inspiration hippodamique se développa seulement à partir de ce moment dans le nouveau secteur intra-urbain [427].

En ce qui concerne les trois enceintes, précisons que celle hellénistique, qui clôturait une superficie de 10 hectares et avait une épaisseur de 2—2,50 mètres, fait construite suivant le système grec (une pierre de chant et une autre en travers = *opus graecum*) sans mortier, avec bastions et tours rectangulaires (dont l'une à la porte) et constituait le résultat de réparations exécutées sur un monument datant du IVe siècle av.n.è. et durant jusqu'au début du IIe siècle n.è. L'enceinte romaine, datant du début du IIe siècle n.è., épaisse de 1,20 —1,50m, et longue de 410 m, entou-

rant un espace d'environ 30 ha, était construite en petits blocs calcaires (alternant peut-être avec des rangées de briques: *opus mixtum*), avec huit bastions intérieurs et deux portes flanquées de tours rectangulaires. Enfin, l'enceinte romano-byzantine, commencée à l'époque des empereurs Aurélien et Probus, lorsqu'elle ne protégeait que 7 ha, mais agrandie par la suite, avait une épaisseur d'environ 3—4 m, une porte pour véhicules et d'autres pour piétons et était flanquée d'un nombre considérable de tours et de bastions. C'est seulement cette troisième enceinte qui — nous en sommes sûrs — clôturait la ville du côté du lac également, hypothèse formulée, néanmoins, aussi, au sujet des deux autres [428].

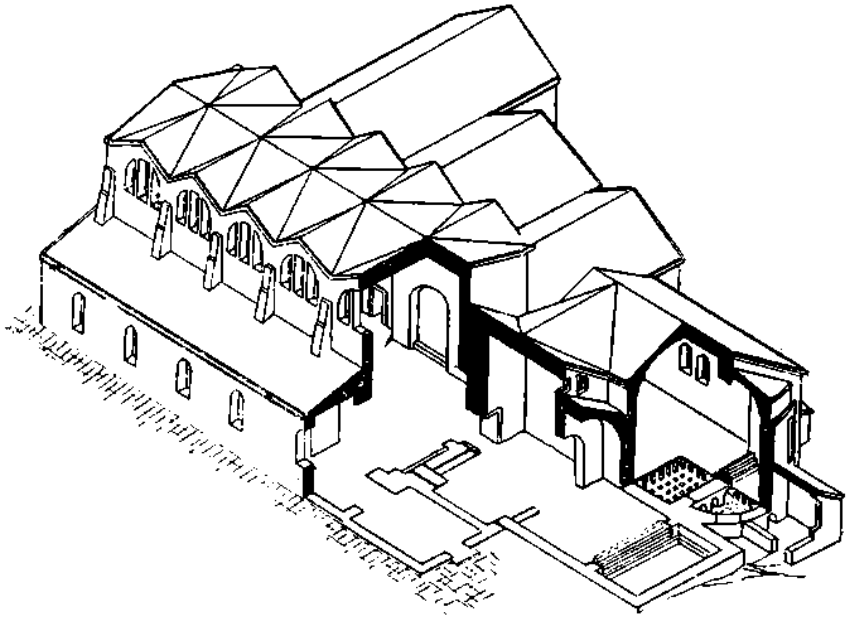


Fig. 7. *Histria*. Thermes I. Perspective axonométrique hypothétique (arch. Anișoara Sion).

À l'intérieur de la ville, il convient de mentionner tout d'abord les deux édifices thermaux à chronologie légèrement différente, mais ayant sûrement fonctionné simultanément aux IIe—IIIe siècles n.è. Le plan en était le même (la *palaestra*, le *frigidarium* et les autres annexes au nord, les pièces des bains — *tepidarium*, *caldarium* et *laconicum* — au sud), ils étaient construits en *opus mixtum* et avaient une remarquable décoration intérieure (crépis colorés, revêtements en marbre, mosaïques, etc.[429])

Les fouilles archéologiques ont également révélé l'existence de deux autres grands bâtiments — peut-être publics également —, ainsi que de plusieurs constructions privées en pierre de schiste liée avec de la terre. L'image qu'on pourrait se faire au sujet de l'Histria romaine ne serait pas complète si l'on ne tenait pas compte de l'immense quantité de fragments architectoniques — colonnes, chapiteaux, bancs de théâtre — englobés dans l'enceinte romano-byzantine, comme de simples matériaux de construction, témoins muets de la „très brillante" cité des Histriens, mais aussi de la catastrophe qui, au milieu du IIIe siècle, s'abattit sur la ville, par suite de l'un des raids gothiques les plus dévastateurs.

De leur côté, les documents épigraphiques nous font connaître l'existence du théâtre (ISM, I, 8, 24 et éventuellement 65, tous d'époque grecque), qui a continué

malgré tout, jusqu'à l'invasion gothique, du gymnase (ISM, I, 59, mais surtout 181), pouvant être assimilé à l'un des deux édifices thermaux, du port (ISM, I, 178, 179) et d'un édifice commercial dénommé *macellum* (ISM, I, 168). À part cela, les inscriptions font état de nombreux temples dont ceux d'Apollon(ISM), I, 54, de Dionysos (ISM, I, 373), de Mithra (ISM, I, 137) et d'Auguste (ISM, I, 146), ainsi que tout simplement de bâtiments officiels (ISM, I, 147—167). Ajoutons qu'un document épigraphique nous parle d'un „faiseur de murs", Aristagoras (ISM, I, 54) et un autre d'un collège des bâtisseurs histriens de logements (ISM, I, 57).

C'est toujours des documents épigraphiques que nous tenions jusque récemment les seuls renseignements dont nous disposions sur une activité constructive dans le territoire. Il convient notamment de mentionner la mystérieuse construction d'Histria village (ISM, I, 363: gr. *abitorion;* l'hypothèse qu'il s'agirait de latrines, avancée pourtant par de grands savants est absurde, le relief portant l'image du cavalier thrace!), la „salle d'audiences" du vicus Quintionis (ISM, I, 324), le temple dolichénien du même village (ISM, I, 340) ou celui, hypothétique, de Şeremet (ISM, I, 369—370, 372). À la lumière des documents épigraphiques, on peut encore soutenir l'existence d'une installation portuaire à Vadu, de plusieurs *villae rusticae* dans le territoire et de différents habitats à caractère militaire (sûrement une *statio* à Rîmnicu de Jos). Mais les recherches effectuées à Fîntînele qui avaient, il y a quelque temps, révélé l'existence des installations hydrauliques d'où partait l'aqueduc histrien — les fragments d'un autre aqueduc ont récemment été trouvés à Cogealac — nous ont mis en présence d'une première construction dans un village romain de Dobroudja. C'est une maison typique assez petite au début, mais agrandie par la suite, avec colonnes dans la cour intérieure [430], faisant partie d'un village aux maisons déployées le long d'un cours d'eau.

En ce qui concerne la cité d'**Argamum**, dès lors que rien de circonstancié ne peut être affirmé du point de vue qui nous intéresse dans ce contexte, notons seulement une *villa* dans son territoire, à 2 Cantoane, identifiée par son découvreur comme étant une *villa* aux bâtiments dispersés à l'intérieur d'une enceinte [431].

Par contre, les découvertes faites récemment à **Halmyris** ont mis en évidence les éléments d'une vieille construction militaire romaine des IIe—IIIe siècles. Il s'agit de l'ensemble monumental d'une porte, avec des tours en forme de U et d'une petite tour intérieure, probablement liée à une porte. La reconstruction effectuée sous Aurélien et Probus y a englobé les éléments du camp romain, situation particulièrement importante d'autant plus qu'il y a toutes les chances de la retrouver tout au long du Danube. Enfin, l'existence d'une installation portuaire du côté de la porte monumentale mentionnée est pour l'instant seulement à supposer, à la lumière de documents épigraphiques explicites [432].

La même a dû être la situation à **Salsovia** et d'autant plus à **Aegyssus** où, bien qu'un important édifice thermal ait été récemment identifié, les recherches n'ont réussi à établir ni la chronologie de celui-ci, ni son rapport avec l'enceinte [433].

Il se trouve que nous possédions sur la cité de **Noviodunum** moins d'éléments pouvant nous intéresser ici (un édifice thermal en *opus mixtum* auquel s'est superposée une enceinte de la seconde moitié du IIIe siècle n.è., avec tours semi-circulaires, construite en *opus incertum*) [434] que sur les relativement nombreuses *villae rusticae* de son territoire. Il s'agit notamment de la *villa* de Niculiţel de 64 × 71 m, à l'intérieur de laquelle une double colonnade est suivie d'une cour à péristyle, tandis que le logement du propriétaire se trouve dans le coin sud—est. Les dimensions et l'élégance de la villa dont le style est, certes, composite mais dans lequel l'élément principal est constitué par le péristyle, révèlent l'aisance de son propriétaire [435]. Si la *villa* de Telița „La Pod" avait vraiment été entourée d'une enceinte, elle aurait dû être imposante. Mais à en juger seulement par le bâtiment central, elle semble

avoir été du type caractérisé per des „annexes disposées aux coins", fréquemment rencontré le long du Danube [436]. Enfin, la troisième *villa*, celle de Telița „La Pomăsita", datée même par son découvreur au IVe siècle, est plutôt une maison simple et il est plus difficile d'estimer qu'elle a représenté la construction principale d'une *villa* [437]. À part cela, ce sont les temples dolichéniens, attestés épigraphiquement à Niculițel (ISM, V, 249) et à Valea Teilor (ISM, V, 245), qui retiennent l'attention dans le territoire de Noviodunum.

À **Arrubium**, c'est seulement la construction, par le préfet de l'aile Ire Dardanorum d'une maison (*domus*: ISM, V, 251) qu'il convient de signaler. À part cela, rien de circonstancié ne peut être affirmé au sujet de la ville même et des nombreux *castella* qui jalonnent son territoire. Par contre, les dernières fouilles de Dinogetia ont, comme à Independența, révélé la réutilisation de fragments du vieux camp dans la nouvelle enceinte romano-byzantine [438], ce qui prouve que là où des recherches minutieuses sont effectuées, l'activité constructive entreprise à l'époque du Principat, si absurdement contestée, ne peut plus être mise en question. Relativement plus aisée s'est avérée l'identification du camp de haute époque romaine de **Barboși**, certaines complications découlant cependant de la chronologie des différents établissements militaires [439].

Malheureusement, ni le camp de légion de **Troesmis** et ses *canabae*, ni le grand municipe, ni, bien sûr, l'installation portuaire — qui a dû y exister comme dans la plupart des localités danubiennes —, ne nous sont que partiellement connus, en dépit des recherches plus anciennes, il est vrai inadéquates, partiellement suppléées par des fouilles plus récentes [440]. Dans ces conditions, il faut nous contenter d'évoquer, à la lumière des documents épigraphiques, la construction de deux temples (ISM, V, 135, 161), du *mithraeum* de Mircea Vodă (ISM, V, 220—221) et de la ferme partiellement découverte à Horia, à propos de laquelle on peut se demander si sa restitution graphique pourrait nous convaincre qu'il s'agit bien d'une maison à cour intérieure [441].

Faute de pouvoir fournir des éléments précis au sujet des localités de **Cius** et de **Carsium**, encore que les fouilles effectuées à Carsium semblent avoir mis au jour le vieux camp romain [442], passons à **Capidava**. Là aussi, de longues recherches archéologiques ont permis de dégager des éléments du vieux camp auquel s'est superposée la construction du camp du IVe siècle. Ajoutons la découverte partielle de l'édifice thermal et celle, récente, de l'installation portuaire [443]. L'existence d'une pareille installation est à supposer aussi à **Axiopolis**, où fonctionnait, comme on l'a vu, le collège des „bateliers de tout le Danube" (CIL, III, 7485), mais, malheureusement, elle n'a pas encore été découverte. Mentionnons aussi que les trois enceintes de la ville n'ont pas fait l'objet de recherches systématiques [444]. Dans le territoire, à part les *castella* du Danube, pratiquement non étudiés, c'est la fortification de Mircea Vodă, construite en *opus graecum* au IIIe siècle n.è.[445] qui retient l'attention. Des données plus précises, en matière de constructions, nous font aussi défaut dans le territoire de **Sucidava**, si l'on excepte, néanmoins, l'ancienne Sucidava, où comme à Capidava, Dinogetia et Halmyris, on a mis au jour les fondations du vieux camp romain [446].

Libida et son territoire n'offrent guère plus de donnés notables concernant le point qui nous occupe et cela est d'autant plus regrettable qu'il existe dans le territoire, près de la ville même, des indices suggérant l'existence de nombreuses *villae rusticae* [447]. Par contre, c'est du vicus Petra que provient l'inscription bien connue (ISM, V, 222) attestant la construction d'un *balineum* « pour la santé de leur corps» *(causa salutis corporis sui)*. La langue dans laquelle est rédigé le texte du monument présente de nombreuses gaucheries qui prouvent que les habitants du village étaient loin de posséder toutes les nuances du latin, ce qui

ne les empêcha pas d'éprouver le besoin de bâtir, à la manière romaine, un petit édifice thermal, preuve éloquente de la pénétration de la civilisation romaine dans le milieu rural.

Le complexe de **Tropaeum Traiani** (autel — trophée — ville) nous met en présence des plus typiques manifestations du génie romain en matière d'architecture et d'urbanisme. L'autel, érigé probablement sur les lieux d'une bataille livrée par Trajan, a la forme d'un quadrilatère aux cotés de 15,96 m et fut réalisé en *opus quadratum*. Il s'appuyait, vraisemblablement, sur des marches et sur sa façade se trouvent gravés les noms des plus de 3800 soldats romains tombés dans cette bataille.

De son côté, le trophée — erigé en 109 n.è. —, se présente sous la forme d'un cylindre au diamètre de 40,21 m, haut de 37,26 m, construit en *opus quadratum* (mais sans mortier), seul le noyau central étant formé de pierres mélangées à du mortier *(opus caementicium)*. Tout le monument reposait sur plusieurs marches dont l'horizontalité a été affectée par le tassement. Au centre du toit conique, réalisé en « écailles» de pierre, se trouvent deux tambours hexagonaux superposés au-dessus desquels se trouve le trophée proprement dit. La meilleure analogie pour notre monument est représentée par le trophée érigé, en l'honneur d'Auguste, à La Turbie, dans le Midi de la France. Récemment étudié de façon exhaustive, ce qui permit la restitution la plus judicieuse, le monument triomphal d'Adamclissi représente l'une des expressions les plus éloquentes du génie constructif romain. Ajoutons cependant que c'est aussi le fruit de la synthèse culturelle gréco-romaine, puisque l'architecte qui l'a conçu fut probablement Apollodore de Damas et ses éventuels compatriotes ont même laissé sur l'une des dalles du monument un mot grec *(helker)*, associé par le découvreur au verbe grec *helkoo* qui signifie couper, faire une coupure.[448]

Enfin, la ville proprement dite, de forme irrégulière, telle du moins qu'elle devait se présenter au IVe siècle, contient les éléments principaux d'une ville romaine à savoir le *decumanus* (l'axe est-ouest) et le *cardo* (l'axe nord-sud), conservé seulement dans la partie sud. Une hypothèse récente qui mérite d'être vérifiée, suggère l'existence, dès les IIe—IIIe siècles n.è., d'un plan strictement orthogonal suivant lequel les artères routières correspondaient aux anciennes tours, ultérieurement désaffectées. La véracité de cette hypothèse pourrait s'appuyer sur le fait, significatif, que la basilique qui se trouve au croisement des deux voies, appellée « forensis», semble avoir, elle aussi, été construite — dans une première phase — aux IIe—IIIe siècles n.è.[449]

2. *L'art*

Etant donné que maints problèmes ayant trait aux manifestations artistiques ont déjà été traités aux sous-chapitres consacrés à la production locale et à l'architecture, il nous reste à évoquer, dans ce qui suit, les arts plastiques en Dobroudja romaine.

La littérature générale consacrée à ce thème étant extrêmement vaste, ces quelques lignes ne peuvent même pas prétendre à poser les principaux jalons des investigations modernes. Notons donc seulement que les spéculations de toute sorte sur les évolutions stylistiques de l'art romain perdent sans cesse de crédit en faveur des calatogues établis selon des critères toujours plus rigoureux. Lorsque ces catalogues parviendront à éliminer les raisonnements « impressionnistes» suivant lesquels les œuvres plus belles sont implicitement plus anciennes que celles moins réussies, on pourra faire plus sûrement qu'à présent la distinction entre l'élément

artistique et l'élément artisanal, la plupart des réalisations de l'art plastique provincial romain se rattachant plutôt à ce dernier.

Cela ne veut pas dire qu'une copie, même très réussie, mérite d'être mieux appréciée qu'une pièce originale, réalisée de façon plus maladroite. On a relevé, d'ailleurs, il y a quelque temps, que dès l'époque d'Auguste on avait vu se manifester à côté du courant artistique officiel d'inspiration hellénistique (néo-attique ou pergaménienne), un courant italique, peut-être plébéien, auquel les chercheurs ont dernièrement accordé une importance particulière, tout à fait justifiée. Le courant officiel, classicisant, a connu une évolution lente, vers des modalités stéréotypées, atteignant l'apogée sous le règne d'Hadrien, un des rares empereurs romains vraiment cultivés. Mais même son philhellénisme manifeste n'a pu empêcher les progrès du courant italique dont les dernières recherches ont identifié la manifestation dans certaines constructions monumentales de l'époque, tels le Panthéon ou la propre *villa* de l'empereur à Tibur. Et cela ne saurait surprendre si l'on pense au trophée d'Adamclissi, monument représentatif de l'époque de Trajan, dans lequel on a longtemps cru pouvoir reconnaître un reflet de l'art militaire danubien *(sermo castrensis)*, précurseur de la plupart des œuvres artistiques réalisées plus tard, dont la fameuse colonne de Marc Aurèle à Rome.

Mais nous avons vu plus haut que le trophée d'Adamclissi semble plutôt avoir été l'œuvre d'artisans orientaux employés par Apollodore de Damas. Selon cette hypothèse, les sculptures mêmes qui ornent le trophée seraient de facture orientale. Aussi l'hypothèse voyant dans le monument un produit de l'art militaire danubien est-elle contrebalancée par une autre, plus récente, selon laquelle les sculptures mêmes du trophée seraient d'influence orientale. Nous nous contentons pour l'instant de mentionner ces deux hypothèses. Il faut retenir, néanmoins, qu'une réaction italiote, une réaction provinciale d'origine militaire et, enfin, une vigoureuse réaction orientale sont, successivement, venues s'ajouter au courant officiel classicisant. La réaction orientale, où les influences de l'art arsacide et, puis sassanide, commençaient à se faire de plus en plus sentir, est apparue comme un réflexe de la perte de faveur du courant classicisant, dans les zones mêmes qui l'ont vu naître.

Une dernière question qui mérite d'être discutée dans le cadre de ces considérations préliminaires est celle de l'apport indigène géto-dacique à la physionomie spécifique de l'art romain en Dobroudja. Il convient de préciser, dès le début, à ce propos, qu'aucune représentation artistique dobroudjane ne s'écarte des modèles gréco-romains et que, même au IIIe siècle n.è., aucune recrudescence de l'art indigène, préromain, ne s'est produite, comme ce fut le cas dans d'autres provinces. Parmi les explications de cette situation apparemment bizarre, on pourrait avancer l'aniconisme de la religion géto-dace — qui pourrait expliquer aussi la situation identique rencontrée en Dacie —, les contacts établis de longue date par la population autochtone avec les Grecs et, enfin, mais pas en dernier lieu, la large diffusion de la culture romaine dans le milieu indigène, dont les manifestations artistiques sont pratiquement impossibles à identifier. On pourrait, enfin, envisager une enquête sociologique du phénomène artistique qui aiderait à en établir une stratification, enquête dans le cadre de laquelle les stèles funéraires — qui portent l'indication de la condition sociale du défunt — seraient, évidemment, les monuments les plus expressifs [450].

★

En ce qui concerne la ville de **Callatis**, il convient de retenir deux copies romaines de prototypes grecs, représentant Aphrodite et Némésis, plusieurs représentations de Cybèle assise sur le trône, également inspirées d'un prototype athénien du Ve siècle av. n.è., ainsi qu'un nombre de reliefs représentant Dionysos, Héraclès, Hermès et le Cavalier thrace, produits en série par des ateliers locaux, qui révèlent

une altération manifeste du sens des proportions, typique, pour l'art provincial en général [451]. Parmi les quatre stèles funéraires d'époque romaine, deux sont considérées comme faisant partie de la catégorie des stèles de tradition gréco-orientale et deux des stèles danubiennes de facture romaine. Étant donné qu'aucune des deux stèles danubiennes n'appartient à des militaires et que, bien plus, la dernière d'entre elles fait même mention de certains Syriens (chrétiens), il semble que leur apparition à Callatis s'explique par la pénétration naturelle de l'art romain dans une cité grecque, même si parfois véhiculé par des éléments orientaux [452]. Ajoutons à cela la découverte de quelques sarcophages, ainsi que d'un grand nombre de terres cuites qui restent cependant à être étudiées [453].

Les mêmes phénomènes — tradition grecque, influence romaine, civile et militaire, mais aussi orientale — peuvent être rencontrés à Tomis également, où l'ampleur du matériel documentaire permet, néanmoins, de formuler des conclusions beaucoup plus nuancées. Il convient de mentionner tout d'abord que la « métropole du Pont Gauche» possède, comme il fallait s'y attendre, des portraits et des statues impériales, tels que le buste acéphale, revêtu d'une cotte de mailles, d'un empereur de la dynastie des Antonins, la tête colossale (le terme s'applique aux statues qui dépassent les dimensions humaines normales) d'un empereur de la même dynastie et le buste d'une impératrice (? Tranquillina, la femme de Gordien III) divinisée sous forme d'Isis [454].

Il y a ensuite la longue série des produits sortis des ateliers tomitains qui relèvent de la tradition aulique gréco-romaine. Citons, à titre d'exemple, la frise aux divinités du Ier siècle n.è. (de nette tradition hellénistique) et, dans le même ordre d'idées, les frises du IIIe siècle, représentant l'amazonomachie, le combat entre petits Amours (Erotes) et bêtes féroces ou celle dionysiaque du temps de Gordien. Notons, ensuite, le relief funéraire représentant la descente aux Enfers, celui figurant la déesse Sélène ou celui représentant Hadès, Proserpine et Déméter, les représentations en *ronde-bosse* de l'exceptionnelle réalisation artistique figurant Fortune (ou Aphrodite) et Pontos, de la statue funéraire d'une jeune femme, d'une autre, demi-nue, étendue sur le lit funéraire (d'après le modèle grec de la Nymphe dormante), mais surtout de celle d'une gracieuse adolescente, sans parler des nombreuses représentations de divinités traditionnelles (Zeus, Apollon, Aphrodite, Hécate, les Dioscures, Héraclès).

L'unique statue entière, représentant un homme, le fameux « citoyen de Tomis», pourrait être incluse dans la même série si l'expression réaliste de sa figure ne l'approchait pas plutôt du courant orientalisant, pleinement attesté à Tomis. La tête de série de ce courant était jusque récemment constituée par le sarcophage sensé porter les symboles de la divinité orientale Men, mais dernièrement il a été démontré que ceux-ci pourraient illustrer la fonction d'*agoranome* remplie par le défunt de son vivant. Ajoutons, dans le même ordre d'idées, l'existence de nombreux sarcophages, parfois ornés de sculptures, comme celui dont l'un des acrotères porte une représentation masculine. Parmi les pièces les plus représentatives du courant orientalisant, notons la statue du serpent Glycon (divinité prophétique d'Abonouteichos, vivement critiquée, dès l'apparition du culte, par l'écrivain satirique Lucien de Samosate), la double représentation de la déesse Némésis (d'après un modèle de Smyrne), auxquelles s'ajoutent de nombreuses représentations de divinités orientales, notamment égyptiennes, telles que Cybèle, Jupiter Dolichène ou Mithra (le relief de Tîrguşor).[455]

Il existe, en outre, une énorme quantité de statues, en marbre et en bronze, et de reliefs (à remarquer tout particulièrement ceux représentant le Cavalier thrace, sans doute une divinité locale dont nous reparlerons, mais qui, du point de vue iconographique dérive d'un prototype grec), dont l'apparente barbarisation pour-

rait être attribuée à la pénétration du courant romain populaire [456]. L'espace ne nous permet pas d'entrer dans les détails de la question, qui mériterait cependant d'être approfondie, ne serait-ce que pour distinguer plus clairement l'apport civil de l'apport militaire romains. Et quand nous parlons de ce dernier, nous songeons, en premier lieu, à une récente étude qui a réussi à systématiser l'immense matériel fourni par les stèles funéraires tomitaines. Il ressort de cette étude que sur 28 stèles tomitaines analysées, 15, datables notamment des Ier—IIe siècles, sont de tradition gréco-orientale, les 13 autres, datables de la seconde moitié du IIe siècle et de la première moitié du IIIe, étant de type danubien (= romain). L'explication de ce phénomène doit être certainement recherchée dans la massive pénétration de l'élément romain civil et surtout militaire à Tomis, devenue, comme on s'en souvient, à l'époque des Sévères, le plus important point fortifié de la ligne défensive maritime [457].

À **Histria**, assez curieusement, les stèles funéraires, pour nous en tenir à ce sujet, sont, pour la plupart, de facture romaine; sur 8 stèles examinées, deux seulement sont de tradition gréco-orientale. Tout en reconnaissant que la présence de l'élément romain avait pu déterminer, à Histria également, un pareil rapport, nous nous demandons cependant si une telle situation n'est pas due au hasard des découvertes [458]. À part cela, nous constatons, là aussi, comment au courant classicisant, de facture aulique (représenté par des frises de tradition hellénistique, par deux statues masculines acéphales et par des reliefs ou sculptures figurant des divinités traditionnelles comme Dionysos ou Héraclès) est venu s'ajouter une forte tendance orientalisante, représentée par des images de divinités orientales, telles que Cybèle, Mithra, Jupiter Dolichène et, plus récemment, Sabazios, découvert à **Fintinele** [459]. À propos de ce dernier, il n'est pas sans intérêt de noter qu'il y parvint selon un schéma iconographique qui semble avoir pris corps dans les provinces occidentales de l'Europe. Pas plus à Histria qu'ailleurs on n'a pu établir avec précision la part de l'innovation populaire et celle qu'on peut tout simplement attribuer à une dégradation allant jusqu'à la barbarisation, saisissable dans certains bas-reliefs dionysiaques et surtout du Cavalier thrace, sans parler des quelque 200 statuettes représentant probablement des Nymphes [460].

Les villes romaines du Danube, encore peu explorées dans les couches correspondant à la haute époque romaine, nous offrent peu de matériel sculptural. Par contre, les nombreuses stèles funéraires, utilisées comme simples matériaux de construction dans les villes romano-byzantines, comme celles récemment découvertes à **Halmyris** ou celles de **Troesmis**, **Capidava** et **Sucidava** appartiennent totalement à la sphère danubienne, ce qui s'explique parfaitement par la prépondérance de l'élément militaire romain [461]. Il y a aussi de nombreuses statues d'Héraclès, divinité spécifique des militaires (comme, par exemple, la maladroite réalisation du relief d'Héraclès Saxanus, près d'Axiopolis) et de Dionysos, ainsi que toute une série de reliefs du Cavalier thrace. Des représentations de divinités orientales, comme celle de Jupiter Dolichène de Cerna et celle de Mithra de Mircea Vodă (ISM, V, 219—221) ne manquent pas non plus [462]. Les produits de facture aulique, telles certaines pièces de Capidava ou la superbe tête de femme de Valea Nucarilor [463], sont, là aussi, très rares, mais, de toute façon, on y peut mieux étudier l'apport provincial à la spécificité artistique de la contrée. Notons qu'une stèle funéraire portant la représentation de la louve avec les deux jumeaux, l'une des images les plus profondément romaines de l'iconographie funéraire de Dobroudja [464], a été trouvée à **Slava Rusă**. Nous ne saurions, dans cet ordre d'idées, ne pas citer de nouveau, le monument funéraire de C. Iulius Quadratus (ISM, V, 77), à Ulmetum, cette fois-ci pour le réalisme de la représentation des occupations quotidiennes du défunt (l'agriculture et l'élevage). Une place à part est occupée par les objets

d'art à caractère aulique, trouvés dans le sud-ouest de la Dobroudja et provenant sans doute du grand centre de Durostorum [465].

Et lorsque nous affirmions que la sculpture de la zone du *limes* dobroudjan se prêterait à une étude approfondie, nous songions à l'immense retentissement qu'a dû avoir l'une des plus grandes réalisations artistique de l'Empire — le monument triomphal érigé à proximité de la ville de **Tropaeum Traiani**. La ville elle-même, moins étudiée jusqu'à présent, nous offre, comme œuvres dignes d'intérêt la statue aulique d'un éphèbe du IIe siècle n.è. et des stèles funéraires dont une seule est de tradition gréco-orientale, les autres appartenant aux types danubiens [466].

Revenant au monument, notons que sa décoration sculpturale comprend plusieurs registres, à savoir le trophée proprement dit, la bande de merlons avec représentation de prisonniers barbares à l'extrémité du toit conique, la frise à motifs végétaux bordant les métopes et, bien sûr, le plus important de tous, les métopes mêmes.

Le trophée symbolise le vieux tronc d'arbre sur lequel sont représentés le casque et la cuirasse encadrée par deux boucliers; à la base du tronc se trouvent trois statues de prisonniers daces au-dessous desquelles, sur une frise, sont représentées les armes des populations vaincues. Il est à remarquer que la décoration du trophée ne présente pas seulement des allégories des vaincus, la cuirasse étant, par excellence, un élément romain.

Les merlons — il en reste 23 sur les 26 originaux — représentent, sans exception, des captifs barbares parmi lesquels on reconnaît des Daces, des Germains et une troisième population, vraisemblablement des Bures ou des Costoboques. Leur réalisation artistique correspond entièrement à celle des métopes dont nous parlerons plus bas.

Par contre, la frise à motifs végétaux qui borde les métopes semble avoir été réalisée selon une manière classicisante, des analogies lui étant même trouvées avec l'*Ara Pacis* d'Auguste, à Rome. Cette constatation a fait naître l'hypothèse de la construction plus ancienne du monument qui aurait seulement été refait (les métopes) sous Trajan ou bien au IVe siècle n.è. L'analyse récemment effectuée, à laquelle nous continuons de nous rapporter [497], a, cependant, démontré que ce type de frise — contenant des motifs traditionnels— se retrouve aussi sur des monuments postérieurs à l'époque de Trajan, la discordance chronologique entre les styles des frises et des métopes n'étant donc qu'apparente.

Enfin les 49 métopes (il y en avait 54 au début) présentent des scènes de combats entre les Romains et les Daces, à côté desquels on peut reconnaître aussi les Suèbes germaniques qui furent, comme on le sait, entraînés dans la grande coalition antiromaine de Décébale. Deux sont les principaux problèmes posés par ce gigantesque panorama artistique. Il y a d'abord celui de la succession des métopes, qui n'ont pas été trouvées à leur place, mais tombées à peu près à l'endroit où elles furent fixées sur le monument (d'ailleurs, la hauteur même à laquelle elles se trouvaient fixées sur le grand tambour cylindrique est controversée). Le dernier chercheur à avoir étudié le monument nous propose la succession suivante: une attaque de la cavalerie romaine, la préparation de l'attaque de l'infanterie romaine, la lutte, en rase campagne, de l'infanterie romaine avec les fantassins barbares, une harangue *(adlocutio)*, adressée à l'infanterie victorieuse, après le combat, un autre combat d'infanterie, livré, cette fois-ci, sur des hauteurs et dans la forêt et, enfin, la soumission de la population vaincue et l'arrivée des prisonniers devant l'empereur. Le monument d'Adamclissi représenterait donc, avec quelques différences par rapport à la colonne trajane de Rome, la bataille livrée, en ce lieu, par Trajan à Décébale et à ses alliés, qui coûta la vie aux 3800 soldats romains mentionnés sur l'aute érigé dans l'immédiat voisinage du monument. On a répliqué, il y a quelque temps

et l'objection mérite toute l'attention requise, que les trophées ne contiennent pas, en général, des narrations historiques comparables à celles gravées sur les colonnes. Le monument d'Adamclissi ne représenterait donc qu'une guerre « conventionnelle », destinée à illustrer les thèmes favoris de la propagande impériale (les vertus de l'armée, la clémence de l'empereur, etc.). Selon la même hypothèse, les détails des représentations n'avaient d'autre but que de permettre de mieux localiser une bataille, qui, malgré tout, avait eu lieu entre Trajan et Décébale [468]. Cette intéressante controverse étant, à notre avis, insoluble aussi longtemps que l'emplacement exact des métopes ne sera pas connu, nous nous contentons seulement de l'évoquer. Mentionnons, par ailleurs, que les inscriptions grecques découvertes, lors des dernières recherches, sur certaines pièces architectoniques du monument mettent sous le signe du doute une théorie qui a longtemps circulé, suivant laquelle le trophée serait l'œuvre des militaires romains, une illustration typique de ce qu'on appelait le « langage de camp » *(sermo castrensis)*. Les particularités artistiques des métopes, ainsi que des merlons, ne relèveraient donc plus du courant romain populaire, propagé par les militaires, mais seraient dues aux orientaux travaillant sous la direction d'Appolodore de Damas, le bâtisseur présumé du monument.[469] Contrairement à la controverse insoluble, mentionnée plus haut, les choses nous semblent cette fois-ci, claires. La seule réponse possible, vu aussi que de grands spécialistes dans le domaine de l'histoire de l'art ont soutenu l'hypothèse du « langage de camp », est celle que le trophée est le résultat commun des influences romaine et orientale, nées, l'une et l'autre, par réaction à l'académisme de tradition grecque. Mais, comme nous avons vu que certaines divinités orientales (le relief de Sabazios de Fintînele) ont pénétré en Dobroudja suivant des schémas iconographiques occidentaux, il n'est pas exclu, en inversant les termes du problème, que le « langage de camp » y fût parvenu en habit orientalisant.

3. *Les religions*

Les nombreux problèmes posés par les religions de la Dobroudja romaine pourraient bien faire l'objet d'une étude monographique. Nous n'en traiterons toutefois, ci-après, que ceux ayant trait aux rapports entre les cultes gréco-romains traditionnels et orientaux, à l'existence d'un fonds religieux autochtone, ainsi qu'à la possibilité d'une enquête sociologique du phénomène religieux.

Les vieilles divinités italiques avaient, dès l'époque de la République, été assimilées aux dieux grecs, le panthéon romain ayant enregistré une parfaite similitude conceptuelle entre Chronos et Saturne, Zeus et Jupiter, Héra et Junon, Déméter et Cérès, Hadès et Pluton, Poséidon et Neptune, Hestia et Vesta, Aphrodite et Vénus, Athéna et Minerve, Apollon — identique dans les deux religions —, Artémis et Diane, Hermès et Mercure, Dionysos et Bacchus. Parmi les plus anciennes divinités orientales acceptées à Rome, il y avait Cybèle, assimilée à Rhéa, mais les excès orgiaques provoqués par le culte de son acolyte Attis, ainsi que par celui de Dionysos ont entraîné l'interdiction des cultes respectifs. Parmi les prêtres qui desservaient les divers cultes et qui étaient élus comme tous les autres magistrats, mentionnons le *rex sacrorum*, puis le grand pontife *(pontifex maximus)*, qui le dépassera, avec le temps, comme importance, secondé par des flamines, des vestales, des saliens, des féciaux, des luperques, des arvales, des augures et des haruspices. Toute une série de fêtes religieuses et de jeux publics, ainsi que d'innombrables cultes populaires animaient la vie religieuse, qui se déroulait dans des temples, des sanctuaires et divers autres lieux de dévotion.

Tombées en désuétude, au cours des dernières décennies de la République, toutes ces pratiques furent remises en vigueur par Auguste dont le nom même est d'origine religieuse *(auctoritas* étant, au début, une notion morale et religieuse). C'est à lui également, en tant que *Pontifex Maximus*, fonction assumée, à titre viager, par tous les empereurs romains, qu'est due l'organisation du culte impérial (de Rome, d'Auguste de son vivant même et, puis, des autres empereurs divinisés après la mort). Ce culte était entretenu dans les provinces par les assemblées provinciales ayant à leur tête un gr. *archiereus* ou un *sacerdos provinciae* et par chaque ville *(flamen Augusti municipalis,* secondé par des *seviri Augustales* et des *sodales).* À partir de Claude, le culte de Cybèle et d'Attis fut de nouveau officiellement admis, tandis que Caligula avait précédemment reconnu le culte des divinités égyptiennes Isis et Sérapis. Néron et, par la suite, les Flaviens tolérèrent la propagation du culte du dieu iranien Mithra. Sous Trajan, nous assistons à une tentative de revigorer les cultes traditionnels (Héraclès, Vesta, Mars Ultor, Minerve), partiellement poursuivie par Hadrien, mais ce furent les mystères éleusins et ceux de Dionysos (assimilé à des divinités orientales, telles que Sabazios) qui connurent sous son règne une grande faveur. Le traditionalisme d'Antonin le Pieux n'exclua pas une extrême tolérance envers les cultes orientaux, tolérance encore aggravée par l'éclectisme philosophique de Marc Aurèle. Enfin, Commode, initié dans les mystères du culte mithriaque, assimile, comme importance, Jupiter à Cybèle ou Sérapis, préfigurent l'atmosphère religieuse du temps des Sévères, lorsque les cultes traditionnels furent dépassés, en importance, par les cultes orientaux. Parmi ceux-ci, il suffit de mentionner le christianisme, né, dès le Ier siècle n.è., lequel encore persécuté à la fin du IIIe siècle, devint la religion officielle de l'État romain, à la fin du IVe siècle. Le succès du christianisme, comme d'ailleurs de la plupart des cultes orientaux dont il était issu, s'explique par l'espoir d'une vie future, qu'il inspirait à tous les fidèles, sans distinction de condition sociale. Il venait confirmer la grave crise morale de l'Empire romain que ni la religion traditionnelle, ni les conceptions philosophiques, au mieux aller moralisatrices, mais le plus souvent sceptiques, n'avaient réussi à éliminer.

C'est dans la même optique qu'il faut voir la recrudescence des cultes locaux dans différentes provinces de l'Empire romain, telles que la Gaule et l'Espagne. Longtemps considérée comme un élément de romanisation, l'assimilation des divinités locales à celles romaines *(interpretatio romana)* est, à présent, considérée comme étant plutôt une forme de résistance à la romanisation, aspect sur lequel on se plaît à spéculer toujours plus souvent de nos jours. Nous verrons plus loin, en conclusion de ce sous-chapitre, que la prétendue résistance à la romanisation n'est que le reflet d'une tendance peu recommandable à moderniser l'histoire ancienne. La vraie cause de la réapparition de certains cultes indigènes ou de leurs noms seulement, à côté des cultes romains, doit être, comme nous le disions, trouvée dans la sclérose progressive de la vieille religion gréco-romaine. Parmi les vieilles divinités indigènes géto-daciques, la seule à pouvoir être prise en discussion est le Cavalier thrace, dont l'aire de diffusion comprend toutes les provinces habitées par des sujets parlant les différents dialectes de la langue thrace. Nous avons vu plus haut, dans le sous-chapitre consacré à l'art, que le schéma iconographique du personnage est grecque. Dans le contenu cependant, cette divinité à laquelle on a trouvé des analogies dans les croyances grecques, a pu être thracique, ainsi qu'en témoignent ses nombreuses appellations locales, ce qui n'a pas empêché, d'ailleurs, son assimilation à des divinités gréco-romaines.

Son ambivalence — votive ou funéraire — semble l'imposer comme la principale divinité locale, mais jusqu'à ce jour rien ne prouve qu'elle ait été adorée uniquement par les indigènes. Ses fidèles étaient, au contraire, dans leur grande

majorité, des Gréco-Romains que l'on peut seulement supposer d'avoir été naguère des indigènes et cela sans parler de son acception concrète.

Ceci nous amène à aborder le troisième problème que nous nous proposions d'énoncer dans ce contexte, celui d'une interprétation sociologique du phénomène religieux. Les enquêtes entreprises jusqu'à présent n'ont pas donné les résultats escomptés, puisqu'on n'a pas réussi à établir avec précision les divinités adorées par une classe sociale ou une autre. Il semble, néanmoins, que l'aristocratie municipale manifestait une préférence pour des dieux comme Jupiter (Optimus Maximus, hypostase dans laquelle il devient le protecteur de l'État romain, tout document placé sous son patronage ayant un caractère officiel), la triade capitoline et Héraclès. Ce dernier, préféré dans les milieux militaires, fut graduellement remplacé par Mithra. On a essayé aussi de connaître de plus près la religion des esclaves, mais jusqu'à présent, rien de précis n'a pu être établi si ce n'est une faible attraction pour les cultes officiels et une vague préférence pour les divinités protectrices du foyer (Lares) ou des champs (Silvanus). Il est, d'ailleurs, certain que seules des enquêtes locales, géographiquement délimitées et tenant compte de toute la documentation disponible — ce qui serait possible en Dobroudja — pourraient créer une base de discussion sur ce thème [470].

★

La ville de **Callatis** nous offre des renseignements sur les magistratures religieuses et quelque associations religieuses [471], dont celles ayant trait au culte impérial sont, comme on le verra, plus abondants. La ville possède un panthéon traditionnel d'où ne manquaient pas Héraclès, fondateur mythique de la ville, mais qui aura, peut-être, été honoré comme protecteur du littoral dobroudjan (gr. *farangeites = ripensis)*, une série de divinités « agrestes» — Déméter, Coré, Dionysos, Zeus Ombrimos et Artémis — et « commerciales» — Hermès, les Dioscures —, ainsi que d'autres divinités sans signification économique spéciale, notamment Athéna Omonoia, Némésis, Apollon, Asclépios, Eros et Héra. À ces cultes traditionnels sont venus s'ajouter ceux de divinités orientales comme Cybèle, Isis, Sérapis et même Glycon [472].

Parmi les évocations épigraphiques et sculpturales, relativement nombreuses du Cavalier thrace, une mention à part mérite l'épithète de *Dosaenos*, rencontré sur un relief à inscription d'Arsa, preuve claire qu'il s'agissait, en l'occurrence, d'une divinité locale [473].

Le monde funéraire callatien nous est assez bien connu, grâce aux nombreuses découvertes faites dans la nécropole tumulaire de la ville et à un certain nombre de tombes d'inhumation de la nécropole plane [474].

La fondation, vers le milieu du Ier siècle n.è., de l'« association des vieux» (gr. *gerousia)* a créé les prémisses de l'institution, à Callatis aussi, du culte impérial, ainsi qu'en témoignent les fêtes appelées *Caesareia* (célébrées en l'honneur des empereurs) et celle néocorique, ainsi que les trois pontarches callatiens susmentionnés [475] Selon l'opinion la plus fréquemment avancée, la communauté pontique (gr. *Koinon ton Hellenon)* daterait des débuts de la domination romaine dans les cités ouest-pontiques, mais on ne dispose pas, à l'heure actuelle, de documents antérieurs au début du IIe siècle n.è. On soutient aussi, couramment, que le pontarque était, en même temps, un *archiereus*, mais il existe de nombreux documents qui mentionnent séparément les deux titres. Quoi qu'il en soit, il est certain que la première tâche de cette communauté, peut-être seulement en apparence administrative, était de célébrer le culte impérial.[476]

Comme il fallait s'y attendre, la ville de Tomis nous offre une riche documentation, sous tous les rapports. Ainsi, nous y rencontrons toute une série de digni-

taires de collèges religieux, appelés gr. *hiereis (sacerdotes)*, mais aussi *matres* (une *mater Romanorum*, dans ISM, II, 129 et une *mater* des adorateurs — gr. *dendrophoroi* — de Cybèle, dans ISM, II, 83) ou *patres* (une association religieuse — *damus* —, consacrée soit à Cybèle, soit à la déesse iranienne Anaitis, avait aussi bien un *pater* qu'une *mater*: ISM, II, 160; voir aussi ISM, II, 83). On y trouve également une gr. *archirabdouchisa* (ISM, II, 83), des gr. *archidendrophori* (ISM, II, 83 et 119), titres ayant toujours trait au culte de Cybèle, un gr. *mystarhes* (ISM, II, 90) et un *prostates* des hiéronautes, adorateurs de la déesse Isis (ISM, II, 83). Il y avait enfin, plusieurs gr. *archiereis* ou *archiereiai* (ISM, II, 31, 59, 82, 96, 97, 359), mais on ne peut établir s'ils étaient des prêtres de la ville ou de la communauté pontique. Un document de la fin de la période hellénistique (ISM, II, 1) nous montre comment le sacerdoce des dieux de Samothrace avait été acheté moyennant une grosse somme d'argent. Nous tenons là une preuve locale que les magistratures sacerdotales étaient accessibles à toutes les personnes aisées.

En ce qui concerne le panthéon tomitain, il faut, dès le début, préciser, que la divinité éponyme (le prêtre de la divinité en question indiquait l'année, devenant ainsi un élément de référence chronologique, pareil aux consuls de Rome) est restée Apollon, dieu que nous rencontrons dans la même situation dans la plupart des fondations milésiennes de la mer Noire. Il y avait, en outre, un certain nombre de divinités agrestes ou marines — Dionysos, Déméter, Coré, les Nymphes, Artémis et Poséidon et, à ce propos, il faut mentionner la fête agreste, de facture romaine, des Rosalia —, commerciales, telles les Dioscures, mentionnés comme fondateurs de la ville, Hermès et même Aphrodite en tant que protectrice des navigateurs (s'il ne s'agit pas, toutefois, de Fortune — Tyché) ou tout simplement traditionnelles dans le panthéon gréco-romain (Zeus, Hadès, Arès, Asclépios, les Moïres, les Muses, Némésis, Pluton, Sélène, Tyché, Hécate, Héraclès, Hygie, Junon, Jupiter Optimus Maximus, Minerve, les Mânes).

Parmi les divinités orientales ayant invadé le panthéon tomitain, notons Sérapis, Isis, Anubis, Cybèle et Glycon, Mithra et Jupiter Dolichène, ce dernier ayant même deux sanctuaires ruraux [477]. En ce qui concerne Hypsistos theos (ISM, II, 157), nous estimons qu'il s'agit aussi plutôt d'une divinité orientale (Sabazios?) que locale. Dans le même ordre d'idées, on peut évoquer une gemme gnostique, sûrement orientale, mais aussi chrétienne [478].

Le Cavalier thrace (Héros) est connu à Tomis dans plusieurs hypostases *(epifanes, htonios, katahtonios, katoikadios)* ou associé à d'autres divinités (Domnus, Jupiter Optimus Maximus), mais les mentions les plus importantes se trouvent dans deux dédicaces (ISM, II, 126 et 127), où il est accompagné de l'épithète Manimazos ou Manibazos. Ces deux dédicaces tomitaines démontrent, à côté de Heros Dosaenos d'Arsa, mentionné plus haut, le caractère autochtone de cette divinité, spécifique de toutes les contrées habitées par les différentes tribus du peuple thracique. La Dobroudja ne fait donc, sous ce rapport non plus, exception, contrairement à l'opinion parfois avancée à partir de cette prétendue impersonnalité dobroudjane du Héros Cavalier.

Quant au monde funéraire tomitain, les recherches effectuées jusqu'à présent n'ont mis au jour que quelques nécropoles planes d'inhumation dont plusieurs sarcophages sont d'une qualité exceptionnelle.[479]

Enfin, le culte impérial, qui semble avoir été encore pratiqué par Ovide *(Epistulae ex Ponto*, II, 8, 7—14), connut un grand essor à Tomis (la première mention de la divinisation d'un membre de la maison impériale se réfère à Agrippine, probablement en tant que mère de Néron: ISM, II, 37), surtout après que la ville eût assumé le titre de Métropole du Pont Gauche, donc aussi de centre de la Communauté pontique. Il n'est donc guère surprenant de constater que la ville tomitaine nous

ait, parmi toutes les villes ouest-pontiques, signalé le plus grand nombre de pontarques, 11 en tout (ISM, II, 25, 52, 69, 70, 96, 97, 188, 369, 436), dont quatre seulement (ISM, II, 52, 69, 96, 97) ont, à notre connaissance, rempli, successivement ou simultanément, les fonctions de pontarques et d'*archiereis*. L'un d'entre eux, Titus Cominius Claudianus Hermaphilos, sophiste et gr. *agonothète* (organisateur de jeux sacrés) avait, peut-être, été prêtre du culte impérial avant d'être pontarque et *archiereus* et un autre, Titus Flavius Poseidonios, premier agonothète du culte institué par Hadrien en souvenir de son ancien favori, Antinoüs (ISM, II, 52), peut-être avant d'avoir, lui aussi, été pontarque et *archiereus*. Dans ces conditions, l'existence d'une gérusie tomitaine, bien que pas encore attestée, nous semble plus que probable. Les nombreux documents tomitains, relatifs à la Communauté pontique, nous permettent aussi de faire quelques précisions concernant la chronologie de cette institution. Suivant l'opinion commune, elle fut créée au Ier siècle n.è., sous le nom de *Pentapolis* (Histria, Tomis, Callatis, Dionysopolis et Odessos), devint au IIe siècle, *Hexapolis* (par l'adjonction de Mesembria aux 5 villes), pour en revenir à l'ancienne *Pentapolis*, sous les Sévères. Nous avons vu plus haut, en parlant de Callatis, que tous les documents ayant trait à la Communauté pontique datent du IIe siècle (lorsqu'elle est appelée gr. *Hexapolis)* ou du IIIe (elle y est appelée gr. *Pentapolis)* et que, par contre, aucun document n'est encore venu attester la Pentapole du Ier siècle n.è. Le plus ancien document évoquant la pontarquie est une dédicace, datant au moins de l'époque d'Hadrien, adressée au pontarque de l'Hexapole, Titus Flavius Poseidonios (ISM, II, 52) et faisant référence au père de celui-ci, Faidros, qui fut, lui aussi, pontarque, du temps de Trajan.

En ce qui concerne l'organisation de la vie religieuse à **Histria**, notons, là aussi, l'existence de nombreux gr. *hiereis* ou *sacerdotes*, d'un gr. *arhimystes* (ISM, I, 199), d'un *hierofantes* (ISM, I, 99) et de quelques *patres* (ISM, I, 99, 100, 137, 374). Quant aux simples gr. *arhiereis* (ISM, I, 57, 78, 207), on ne peut préciser s'ils étaient des prêtres de la ville ou de la Communauté pontique. Il y avait, d'autre part, des associations religieuses, comme la gr. *speira* des Dionysiastes âgés (ISM, I, 99, 199) ou les gr. *synmystai* de Poséidon (ISM, I, 143). Il convient de mentionner aussi les concours sacrés, les gr. *agones* (ISM, I, 100, 207), dirigés par des gr. *agonothetai*, organisés à l'occasion des différentes fêtes religieuses (gr. *heortai, panegyreis, pompai:* ISM, I, 54, 56, 57). Les chœurs (associations des hymnodes, mentionnées dans ISM, I, 57, 100, 167, 208, 221, dont celle des «hymnodes autour du grand dieu Dionysos»), dirigés par des *mesohoroi* ou des *horostatai* (ISM, I, 100, 167, 207), jouaient un rôle de premier ordre dans le cadre desdits concours, dont des vainqueurs sont signalés par les inscriptions histriennes (ISM, I, 98, 196).

Au sommet du panthéon histrien, se trouvait toujours, comme à l'époque grecque, Appollon, à titre de Ietros, le « guérisseur» . Il y avait aussi toute une série de divinités, les unes agrestes ou marines, telles que Déméter, les Nymphes, Zeus Ombrimos, Poséidon Tauros ou Heliconios et, surtout, Dionysos, le dieu le plus fréquemment adoré par les Histriens à l'époque romaine, notamment dans l'acception de Karpoforos, d'autres plutôt « commerciales » comme Hermès et les Dioscures, ou « artisanales », comme Athéna, peut-être dans l'acception d'Ergane et, enfin, plusieurs divinités sans acception économique particulière, notamment Zeus, Asclepios, Aphrodite et Héraclès. Ajoutons que les dédicaces faites à Jupiter Optimus Maximus, dans les villages des environs d'Histria, avaient un caractère officiel et qu'il y avait deux dédicaces seulement au Cavalier thrace, appelé tout simplement Heros (ISM, I, 131, 264). Quant aux inscriptions funéraires, elles sont, dans leur grande majorité, consacrés aux dieux Mânes.

Parmi les divinités orientales, mentionnons Cybèle, Mithra — qui avait même un sanctuaire dans la ville —, Jupiter Dolichène et Sabazios — attestés aussi bien

dans la ville que dans quelques localités du territoire, comme Sinoe et, respectivement Fintinele — ainsi que des preuves indirectes concernant certains cultes égyptiens [480]. Les amples recherches effectuées dans les nécropoles histriennes ont révélé l'existence de nombreux tumuli funéraires des Ier—IIe siècles n.è. (l'incinération y prévaut), ainsi que d'une vaste nécropole plane d'inhumation des IIe—IIIe siècles.[481]

En ce qui concerne le culte impérial, Histria nous offre le témoignage le plus ancien, par la mention épigraphique d'un temple consacré à Auguste, du vivant même de l'empereur. (ISM, I, 146). Il est, d'ailleurs, possible que les bases de la gérousie de la ville, qui allait être réorganisée par Hadrien après la «deuxième fondation de la ville», aient été jetées pendant la même période (ISM, I, 191). Le copieux *album* de la gérousie locale, présidée par Artémidoros, le fils d'Hérodoros,qui a contribué avec 1000 deniers à la célébration des Rosalia, nous révèle une association puissante comptant 157 membres et capable de patronner toutes les manifestations du culte impérial (ISM, I, 193). C'est du rang des dirigeants de cette institution que s'élevèrent des pontarques histriens comme Marcus Ulpius Artemidorus, «premier pontarque et fils de la ville» (ISM, I, 207) — peut-être le premier pontarque d'Histria —, ainsi que quatre autres pontarques dont un seul, Titus Aelius Minucianus, porta le titre de pontarque de la Pentapole (ISM, I, 143), mais le document qui le concerne date du IIIe siècle n.è.

Dans le territoire de la ville d'**Argamum**, c'est la nécropole d'incinération dans des jarres amphoroïdales d'Enisala, datant des Ier—IIe siècles et appartenant sans doute à une communauté autochtone, qui retient l'attention [482].

Avec la ville d'**Halmyris** nous entrons dans la zone des villes romaines, dans lesquelles les témoignages de l'existence d'une vie religieuse sont moins fréquents que dans les villes grecques. Ainsi, dans la ville d'Independenţa, nous rencontrons, d'une part, Héraclès, dont un autel fut érigé par une vexillation des légions Iere Italica et XIe Claudia Pia Fidelis, d'autre part, Jupiter Optimus Maximus, le destinataire de toutes les inscriptions officielles du *vicus classicorum* [483]. Un relief du Cavalier thrace, ainsi qu'une statuette de bronze de Vénus ont été découverts à Valea Nucarilor, localité située sur le territoire de la ville d'Halmyris ou sur celui de **Salsovia** [484].

Dans le territoire de la ville d'**Aegyssus**, il n'y a à signaler qu'une dédicace à un dieu nommé Invictus (? Mithra, Héraclès, voire même Héros), trouvée à Nalbant (ISM, V, 243) et, dans la ville même, un relief dionysiaque [485].

Par contre, à **Noviodunum** nous avons la preuve de l'adoration des divinités locales (?) Dominus et Domina (ISM, V, 273) et de Héraclès (ISM, V, 272). En ce qui concerne le monde funéraire, présidé par les mêmes dieux Mânes, il convient de signaler les nombreux tumuli dans lesquels furent trouvés aussi bien des tombeaux d'incinération que d'inhumation (enterrements secondaires?) [486]. Dans le territoire de la même ville, relevons les témoignages du culte de Jupiter Dolichène de Valea Teilor (ISM, V, 245; il y a aussi un Eros en bronze) et de Niculiţel (ISM, V, 249). Dans la *villa* de cette dernière localité, on a découvert des sculptures de Dionysos et de Priape, comme d'ailleurs aussi à Cilic, tandis qu'à Izvoarele on a trouvé un relief de la divinité celtique Epona [487].

Le camp fortifié de **Barboşi** fournit des témoignages épigraphiques du culte d'Héraclès Victor (ISM, V, 296), de Jupiter Optimus Maximus (ISM, V, 297) et, bien sûr, des Dieux Mânes. Les recherches archéologiques ont permis d'identifier, des divinités comme Dionysos, Eros, Fortuna, Héraclès, Vénus, Esculape et Hygie, le Cavalier thrace, Mithra, le dieu du soleil, Sol, et des signes de la présence, en ces lieux, des premiers chrétiens [488]. Dans le même ordre d'idées, on peut évoquer aussi la gemme gnostique de Dinogetia [489].

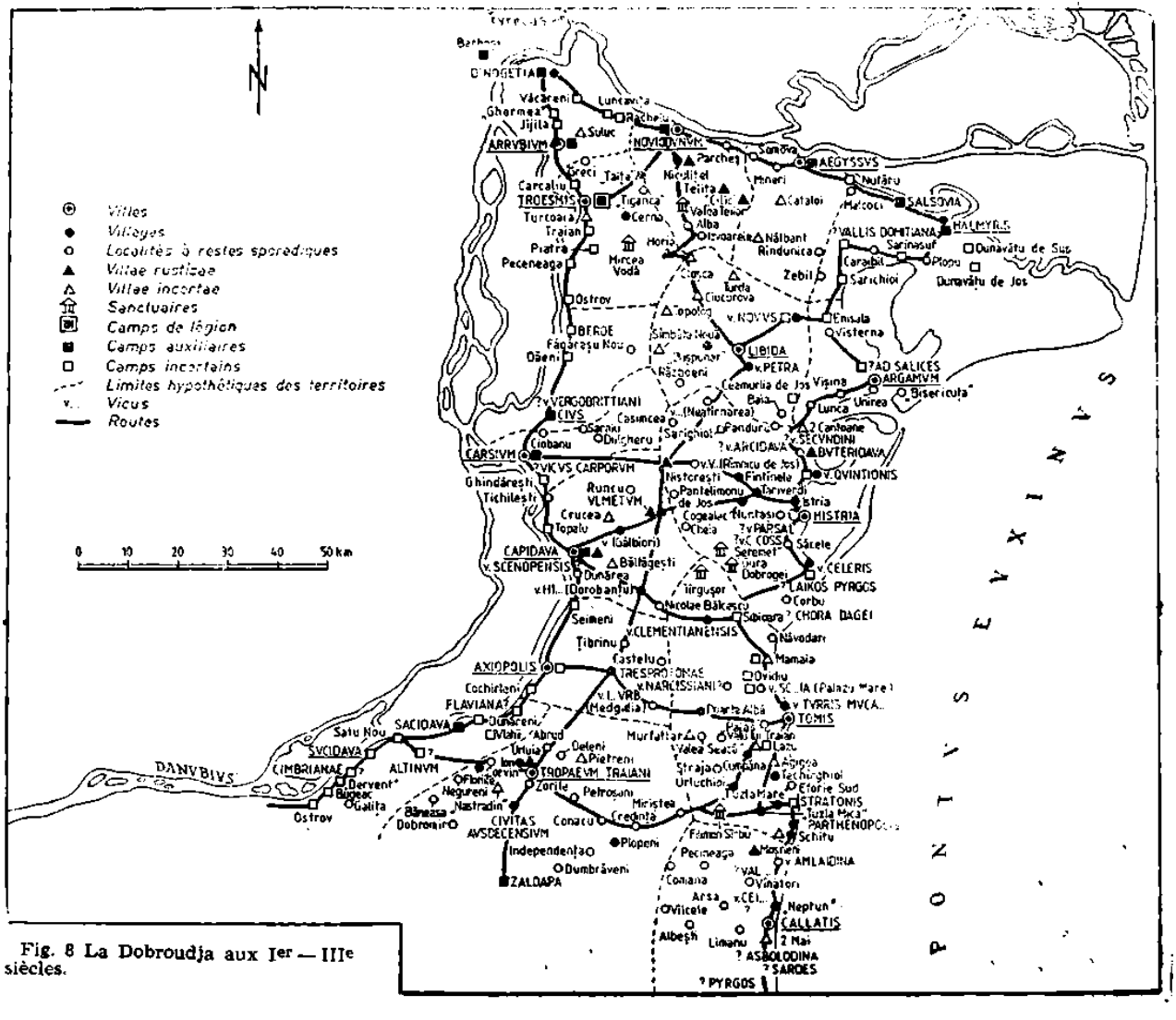


Fig. 8 La Dobroudja aux Ier — IIIe siècles.

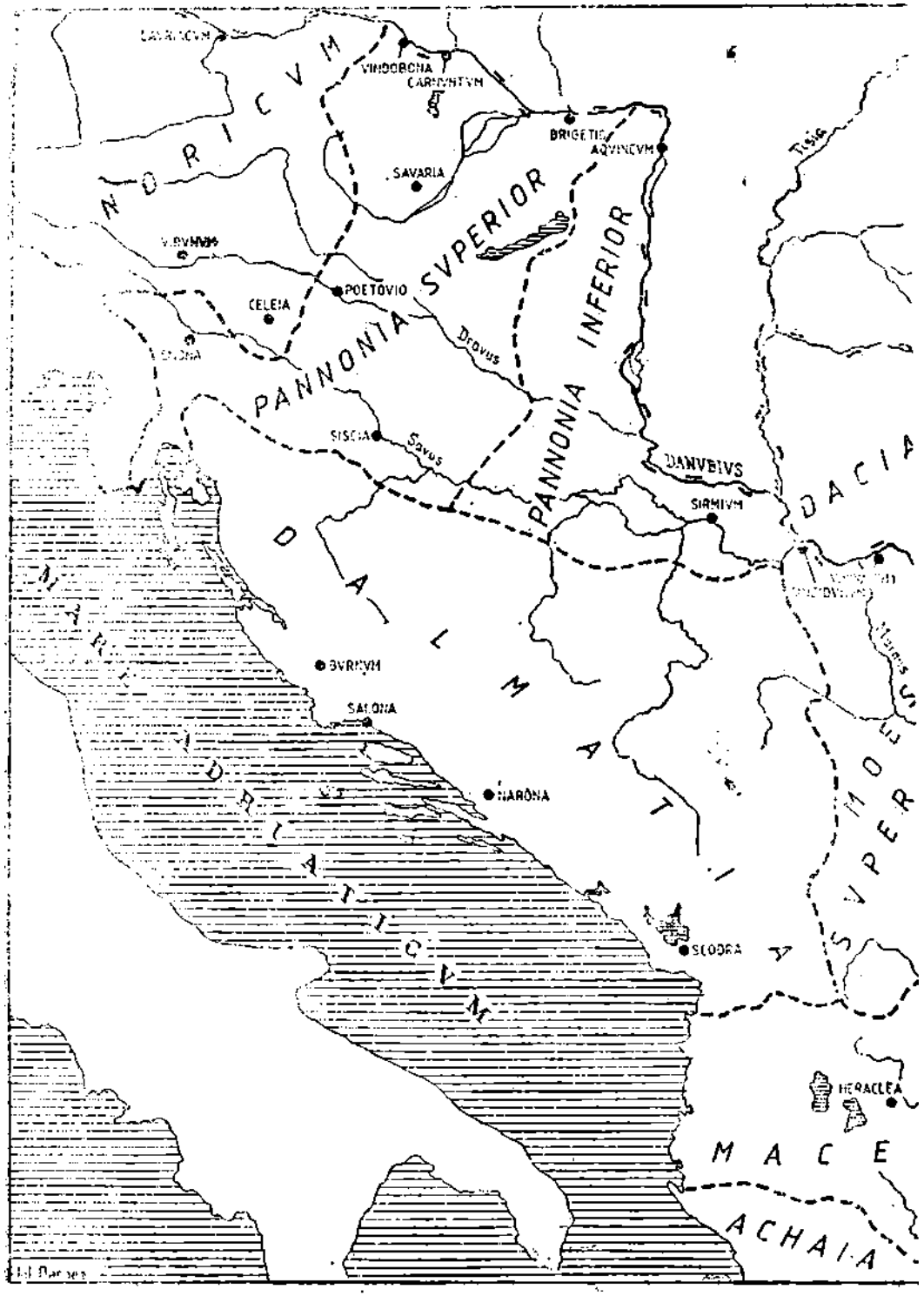
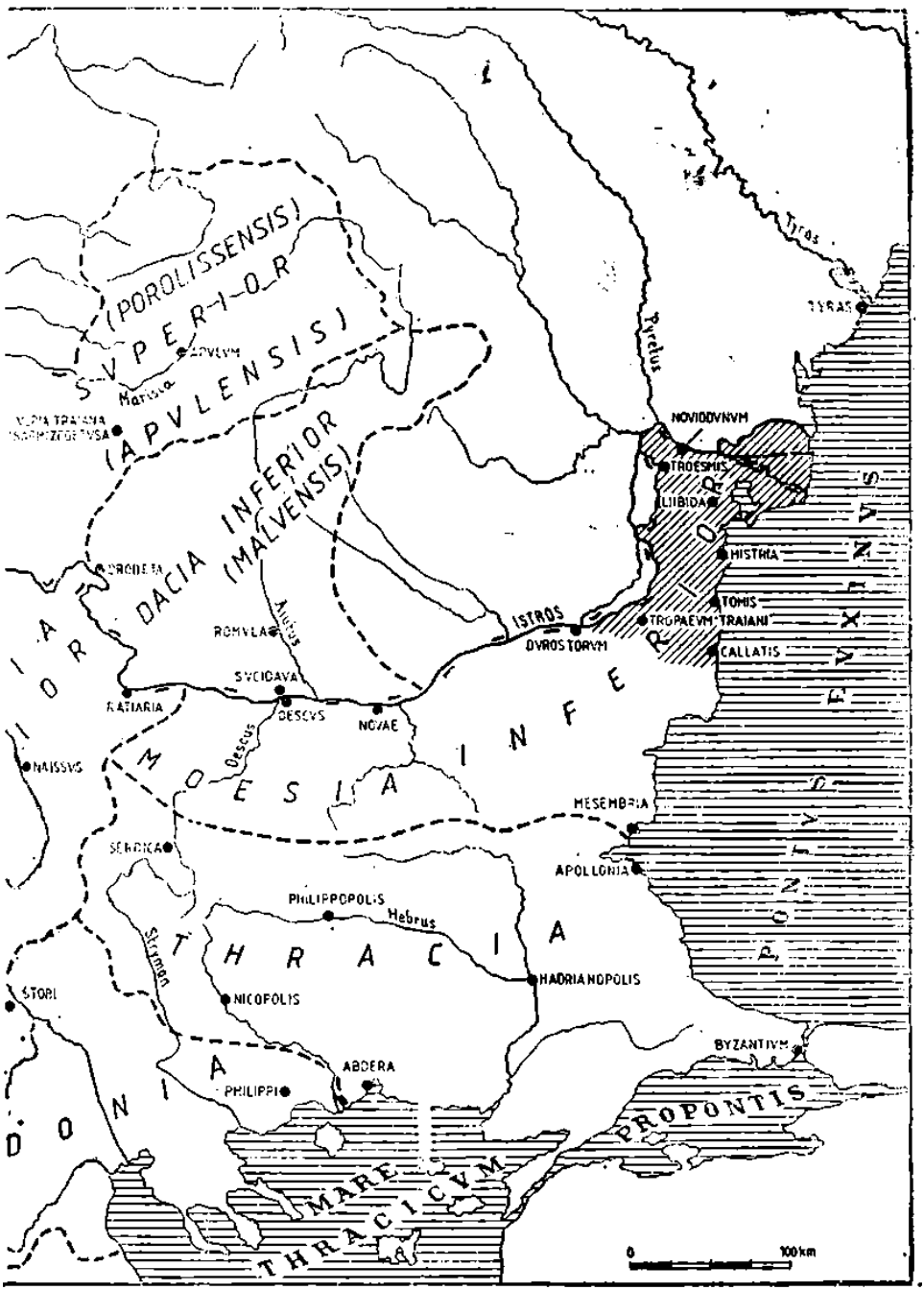


Fig. 9. Les provinces romaines de



Péninsule Balcanique aux IIe—IIIe siècles.

Etant donné que deux *sacerdotes provinciae* y sont attestés (ISM, V, 151, 194), il y a toutes les chances que la ville de **Troesmis** ait été le lieu de rassemblement du *concilium provinciae*, dont la fonction a dû être la même que celle de la Communauté pontique, c'est-à-dire d'entretenir le culte impérial. Les documents épigraphiques troesméens nous informent, en outre, de l'existence d'un *flamen* (ISM, V, 163), de plusieurs *pontifices* (ISM, V, 148) ou *augures* (ISM, V, 166, 180; ISM, II, 244), ainsi que d'une *mater dendrophorum* (ISM, V, 160), collège des adorateurs de Cybèle.

Parmi les divinités traditionnelles, mentionnons Jupiter Optimus Maximus, seul ou associé à Liber Pater (= Dionysos) et les Mânes et, parmi les dieux orientaux, Cybèle, Sérapis et Sol-Mithra (ISM, V, 154—196). Dans le territoire troesméen, signalons les preuves d'adoration de Liber Pater, Jupiter Optimus Maximus Dolichenus (ISM, V, 218—219), de Diane et du Cavalier thrace, à Cerna [490], de Diane à Taiţa (ISM, V, 246—248), d'Asclépios et d'Hygie (ISM, V, 239), ainsi que d'Héraclès à Horia [491] et, enfin, le sanctuaire mithriaque de Mircea Vodă (ISM, V, 220—221).

Signalons, en passant, les reliefs dionysiaques de Făgăraşu Nou [492], dans le territoire de la ville de **Clus** et la dédicace à Theos Ishyros (= ? Mithra; ISM, V, 130) de Dulgheru, dans le territoire de **Carsium**, d'où provient aussi la stèle funéraire d'Attas, fils de Posses, portant l'image du Cavalier thrace (ISM, V, 128), les autres inscriptions mentionnant seulement les dieux Mânes. Nous en arrivons ainsi à la ville de **Capidava** qui nous fournit, elle-même et son territoire, après Troesmis, les plus abondantes informations sur le panthéon vénéré dans les milieux militaires du Bas-Danube. Ainsi, de Capidava nous parviennent des renseignements sur l'adoration de divinités comme Jupiter Optimus Maximus Tonans, Juno Regina, Diane, Fortuna Redux (déesse «chargée» de favoriser le retour de guerre des soldats) et bien sûr, des dieux Mânes (ISM, V, 13—42). Dans le *vicus* anonyme de Gălbiori, la dédicace officielle du maire est adressée à Jupiter Optimus Maximus, Junon et Cérès Frugifère (ISM, V, 56), à Topalu notons un relief du Cavalier thrace [493], tandis qu'à Ulmetum, intensément étudiée naguère, les divinités attestées sont Jupiter Optimus Maximus, Junon Regina, Silvanus (Sator, dont les adorateurs s'appelaient *consacrani*: ISM, V, 66), Héraclès, les Dieux Mânes, le Cavalier thrace et Mithra (ISM, V, 62—84).

Dans la ville d'**Axiopolis**, il convient de signaler un relief du cavalier thrace et, dans la carrière qui se trouvait tout près d'elle, un autre relief figurant Héraclès, probablement sous forme de Saxanus [494].

La même que celle rencontrée jusqu'à présent le long du Danube a dû être l'ambiance religieuse du territoire de **Sucidava**, ainsi qu'en témoignent la dédicace à Jupiter Optimus Maximus et à Juno Regina (?) de Rasova [495], les monuments dionysiaques et les stèles funéraires dédiées aux Mânes (sur lesquelles se trouve souvent représenté le Cavalier thrace) de Sacidava [496] ou bien la dédicace à Cautès — acolyte mithriaque — de Gura Canliei,[497] ainsi que dans le territoire de **Libida**, où l'on signale aussi l'autel de Minerve, mère des Muses et la statuette d'Héraclès de Slava Cercheză [498].

Grâce à des études plus approfondies, la vie religieuse de **Tropaeum Traiani** nous est mieux connue. Les documents épigraphiques tropéens nous apprennent l'existence de deux *sacerdotes* [499], sans doute municipaux, et, en ce qui concerne le panthéon local, l'adoration de Jupiter Optimus Maximus, Juno Regina, Cérès, Liber Pater, du Cavalier thrace, de la fête des Rosalia et des dieux Mânes, ainsi que des divinités orientales Jupiter Dolichène et Mithra [500]. Dans le territoire, l'inscription la plus intéressante, qui provient, probablement, d'Urluia, atteste la construction d'un sanctuaire consacré à Zeus Ombrimos (le «dispensateur des pluies»), divinité adorée aussi, comme on l'a vu, à Callatis et à Histria [501].

Enfin, le trophée érigé dans le voisinage de la ville, représente l'illustration, occasionnée par une victoire, des concepts idéologiques et religieux promus par la propagande de l'époque trajane. La dédicace adressée à Mars Ultor (« le vengeur ») ne signifie donc pas que l'empereur se fût « vengé » pour une défaite subie par son armée ou intervenue avant son règne, mais tout simplement que la divinité en cause figurait à une place d'honneur dans l'« arsenal » religieux de l'empereur, appelé, à juste titre, *Optimus Princeps* [502].

4. *Conclusions*

On peut constater de ce qui précède, que, quelque soit l'aspect considéré — urbanisme, architecture, art ou religion — la culture romaine s'est implantée dans toute la région comprise entre le Danube et la Mer. Si l'on ajoute à cela l'aspect linguistique, analysé dans plusieurs ouvrages qui ont surtout insisté sur les particularités régionales du latin parlé dans la zone du Bas-Danube et, en moindre mesure, sur sa large diffusion jusque sous les murs et à l'intérieur même des cités grecques, on se rend compte qu'aucun coin de terre dobroudjane n'est resté imperméable au facteur civilisateur romain. On a vu, d'autre part, que les indigènes vivant isolés ou en communautés, furent graduellement associés à la vie administrative, socio-économique et, surtout, culturelle romaine. Il en résulta un processus d'interculturation géto-daco-romaine, qui sera à l'origine de la formation de la nouvelle ethnie daco-romaine. L'élément indigène n'a donc pas disparu; il s'est transformé, bien sûr, plus rapidement dans les cellules administratives de type romain (villes, *villae*, etc.) que dans les établissements ruraux, où l'on peut cependant mieux suivre les progrès du phénomène. La romanisation, phénomène tant commenté de nos jours, comme on le verra aussitôt, doit être considéré sous le double aspect du processus même, avec toutes ses implications, et de ses effets dans le temps [503].

Il faut, dès le début, préciser que peu d'auteurs ont réussi à distinguer clairement ces deux aspects, l'optique dans laquelle ils étudièrent le processus même ayant, le plus souvent, été déterminée par la position idéologique adoptée à l'égard de ses effets à long terme.

Ainsi, trois directions peuvent être, de nos jours, distinguées en ce qui concerne l'étude du processus de romanisation. Il y a d'abord, encore prédominante, l'opinion suivant laquelle la romanisation représente un phénomène complexe, de nature politique, administrative, socio-économique, culturelle et linguistique, dont la réalité n'a plus à être démontrée. La manière unilatérale dont le phénomène fut, parfois, étudié par les adeptes de la romanisation, considérée seulement sous l'angle de l'influence des Romains sur les indigènes et non pas aussi de la réaction de ces derniers, autrement dit seulement dans le cadre d'un processus d'acculturation, a suscité des critiques. Celles-ci se sont matérialisées d'abord dans l'opinion „contestataire" selon laquelle l'impact romain n'ayant pas été assez fort, ni l'élément autochtone assez réceptif, la population indigène n'a eu ni le temps, ni la possibilité de se romaniser. Cette interprétation, appartenant surtout à l'historiographie hongroise et se rapportant principalement à la Dacie, doit être considérée avec circonspection, car les mobiles politiques l'emportent, en ce cas-là, sur les considérations strictement scientifiques. Une deuxième réaction contre l'opinion « romanisante » est celle qui, après avoir inspiré certaines prises de position isolées dans l'historiographie française, se retrouve dans le récent ouvrage d'un historien algérien, intitulé « La résistance africaine à la romanisation ». De l'avis de l'historien algérien, cette résistance de l'élément autochtone a revêtu des formes politiques, économiques et, évidemment, culturelles et la grande masse des indécis (?) a finalement imposé un processus de

déromanisation. Plutôt de décolonisation, a-t-on justement répliqué, car cette thèse semble avoir été davantage inspirée par le souci de répondre aux impératifs modernes tout à fait légitimes, de décolonisation qu'aux critères rigoureux de la recherch,e scientifique [504].

L'opinion la mieux fondée en la matière appartient à l'historien belge Albert Deman, qui estime qu'il faut faire une distinction entre la romanisation coloniale et l'intégration, lente et durable, des indigènes dans l'organisation et la culture romanes, y compris l'assimilation de la langue latine [505].

L'analyse la plus sommaire révèle que la dimension excessive, atribuée dans certaines provinces, à l'élément citadin (en Afrique) ou militaire (dans la zone rhénodanubienne) a eu pour résultat d'inhiber totalement l'élément autochtone, marginalisé par l'ordre romain. C'est là que les invasions arabes et, respectivement, germaniques ont graduellement effacé toute trace de population romane. Il existe, par contre, d'autres provinces (l'Espagne, la Gaule et, partiellement, la Bretagne) dans lesquelles les villes n'ont pas « asphyxié » la population autochtone et l'élément militaire ne l'a pas transformée en simple source de main-d'œuvre. Aussi, la romanisation « lente et durable » y a-t-elle porté les fruits que l'on connaît.

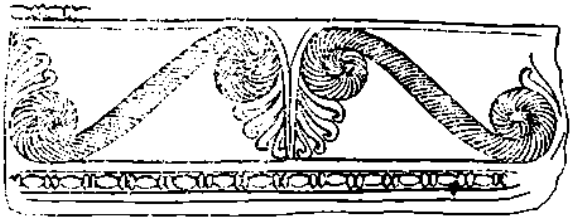
Cela confirme, jusqu'à un certain point, la thèse de Deman, mais on pourrait en déduire que les Romains ont pratiqué une politique différente dans les deux types de provinces. N'ayant aucune preuve que les Romains aient délibérément pratiqué une politique de romanisation, nous estimons que la distinction s'explique par des réalités antérieures à la conquête romaine.

La même a dû être la situation en Dobroudja, que nous avons essayé d'analyser indépendamment des résultats à long terme de la romanisation, autrement dit du fait que ses habitants parlent aujourd'hui une langue néo-latine. Nous estimons, en effet, que l'argument de la langue parlée, de nos jours, par notre peuple ne doit pas influencer en quoi que ce soit, l'objectivité de l'étude du phénomène de romanisation sur le territoire actuel de la Roumanie et dans la Dobroudja en particulier. L'assimilation et la continuité de l'emploi de la langue latine représentent, certes, la conséquence la plus importante de la romanisation, mais dans l'ordre naturel des événements, elles apparaissent comme l'aboutissement d'un long processus d'absorption des éléments de civilisation romaine. Or, une enquête archéologique doit tenir compte de l'ensemble des facteurs qui, au long de ce processus, ont concouru à cette conséquence.

Il résulte de ce qui précède qu'après une série d'affrontements, l'ordre romain a fini par s'imposer dans toute la région, dans les villes et surtout dans les villages, dès lors que c'est en Dobroudja que se trouvait le plus grand nombre de *vici* jamais connu dans une province de l'Empire romain, dont beaucoup portaient des noms indigènes. L'armée romaine a, par ses militaires actifs et surtout par ses vétérans, largement contribué au déroulement d'une vie économique intense, favorisée par une liberté absolue et un ordre social dans lequel la promotion était, comme on l'a vu, assez dynamique. Cela a contribué à la profonde romanisation culturelle de la zone.

Nous souscrivons à l'opinion qui voit dans la romanisation un phénomène complexe, à caractère politique, administratif, socio-économique, culturel et linguistique, tout en relevant qu'en ce qui concerne la continuité, il faut prendre en considération les cellules qui ont survécu à l'ordre romain, périssable par sa structure interne même. Or, ces cellules ne peuvent être autres que les établissements ruraux, qui ont préexisté et survécu à la domination romaine et pour lesquelles les conséquences de la romanisation ne pouvaient être que d'ordre culturel et linguistique. L'importance du phénomène culturel dans la vie de la contrée du Bas-Danube a été saisie, dans toute son ampleur, par des savants comme Nicolae Iorga [506] et Vasile

Pârvan [507]. Elle devrait être pleinement confirmée en effectuant de nombreuses recherches, dans le milieu rural provincial et extra-provincial, c'est-à-dire là même où les cellules indigènes ont pu absorber la culture romaine sans perdre leur personnalité et devenir ainsi un important facteur du processus de l'ethnogenèse roumaine.



NOTES

[1] Pippidi, DID, p. 137—287.
[2] *Ibidem*, p. 232—233.
[3] ISM, I, 358, avec les commentaires de Al. Suceveanu, RRH, XIV, 1975, p. 111—118, et Thraco-Dacica, IV, 1983, p. 45—58.
[4] Pippidi, *op. cit.*, p. 181—183.
[5] *Ibidem*, p. 195—197; ajouter Al. Suceveanu, Dacia, N.S., X, 1966, p. 339—346 et Pontica, V, 1972, p. 89—101.
[6] Pippidi, *op. cit.*, p. 269—272.
[7] *Ibidem*, p. 275; Suceveanu, VEDR, p. 15.
[8] Voir, ci-dessus, la note 6.
[9] Titus Livius, *Periochae*, 97; Sallustius, *Historiae*, IV, 18—19; Strabo, *Geographia*, VII, 6, 1; Plinius, *Naturalis Historia*, XXXIV, 7, 39; Florus, *Epitomae*, I, 39; 6; Appian, *Illyria*, 30, 85; Eutropius *Breviarum*, VI, 10; Sextus Rufus, *Breviarium*, 9; Ammianus Marcellinus, *Res gestae*, XXVII, 4, 11; Eusebius — Hieronymos, *Chronicon*, 152, 2—5; Orosius, *Historiae*, VI, 3, 4.
[10] Pick, *Münzen*, p. 92, 154; Regling, *Münzen*, p. 608.
[11] Pour la bibliographie plus ancienne de ce traité et pour sa datation à l'époque qui a suivi la campagne de Lucullus, voir Pippidi, *op. cit.*, p. 277—280 et *Parerga*, p. 232—233.
[12] La réaction à la thèse citée dans la note antérieure se trouve chez Al. Suceveanu, Pontica, II, 1969, p. 269—274 et dans Quaderni Catanesi, II, 1980, 4, p. 469—478.
[13] Voir, ci-dessus, la note 11.
[14] Voir, ci-dessus, la note 12.
[15] Pârvan, *Getica*, p. 78—82.
[16] D'une façon générale pour Burébista voir H. Daicoviciu, *Dacia de la Burebista la Decebal*, Cluj, 1972.
[17] La bibliographie chez Al. Suceveanu, AMN, XV, 1978, p. 107—114.
[18] Caesar, *Bellum Civile*, III, 4; Cicero, *Ad Atticum*, IX, 10. 3; Lucan, *Pharsalia*, III, 199—203; Plinius, *Naturalis Historia*, VII, 26; Appian, *Bellum civile*, II, 51.
[19] En ce sens, voir dès 1953, Em. Condurachi, SCIV, IV, 1953, 3/4, p. 515—523.
[20] La dernière analyse de ces documents dans l'étude de Thraco-Dacica, citée dans la note 3.
[21] Suceveanu, VEDR, p. 17, note 37.
[22] Toute la littérature du thème chez M. Chițescu, SCIV, 19, 1968, 4, p. 655—655, à compléter par Al. Suceveanu, Pontica, II, 1969, p. 274—282.
[23] Pour cette campagne, voir Horatius, *Carmina*; II, 16, 5; 8, 17—24; Titus Livius, *Periochae*, 135; Florus, *Epitomae*, II, 26, 13—16; Zonaras, *Chronicon*, X, 32 et, surtout, Cassius Dio, *Historia Romana*, II, 23—26, avec le commentaire de Pippidi, DID, p. 290—291.
[24] Bengtson, *Grundriss*, p. 137, 245 et R. Syme, *Danubian Papers*, Bucarest, 1971, p. 13—25 et 135—144.
[25] Cassius Dio, *Historia Romana*, LI, 29, avec le commentaire de R. Syme, JRS, XXIV 1934 = *Danubian Papers*, p. 49—72.

[26] Filow, *Legionen*, p. 7—21; E. Ritterling, RE, XII, 1925, col. 1255 et 1650; B. Gerov, *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, XV, 1967, 1—4, p. 85—105.

[27] von Premerstein, *Moesien*; Patsch, *Festsetzung*, p. 94—150; Pippidi, DID, p. 302—306; Suceveanu, VEDR, p. 19—20.

[28] Eusebius—Hieronymos, *Chronicon*, 180, 12—13; Georgios Syncellos, *Eklogé Chronographias*, 620 et, indirectement, Tacitus, *Annales*, XII, 63 et *Historiae*, II, 11, 3.

[29] Al. Suceveanu, Pontica, IV, 1971, p. 105—123 et SCIVA, 30, 1979, 1, p. 47—61.

[30] Pippidi, *Contribuţii*, p. 286—337; Em. Condurachi, SCIV, IX, 1958, 1, p. 119—130.

[31] Tacitus, *Historiae*, I, 79, 1—2; II 74; III, 46, 2—3; IV, 4, 2; 54, 1; Suetonius, *Vespasianus*, 6; Flavius Iosephus, *Bellum Iudaicum*, VII, 4, 3. En général pour la chronologie des gouverneurs de la Mésie, voir Stein, *Legaten*, à comparer pour ceux de la Mésie Inférieure, avec Fitz, *Statthalter*.

[32] Pour D. M. Pippidi, en dernière instance, dans *Parerga*, p. 208—221, Histria aurait été une *civitas foederata* ou *libera et immunis*

[33] Suceveanu, VEDR, p. 37—39; Pontica, X, 1977, p. 97—107 = Jahrbuch für Wirtschaftsgeschichte, 1977, II, p. 65—77; Quaderni Catanesi, II, 1980, 4, p. 477—498.

[34] En général, pour l'organisation douanière du Bas-Danube, De Laet, *Portorium*, p. 200—209; pour des détails, voir dans le chapitre consacré à l'économie et aux classes sociales, le sous-chapitre intitulé *Le commerce*.

[35] Regling, *Münzen*, nr. 2576.

[36] En général, pour les mentions ovidiennes concernant Tomis, voir N. Lascu dans *Publius Ovidius Naso*, Bucarest, 1957, p. 176—191.

[37] Une analyse de l'évolution du statut juridique de la ville de Tomis, chez Al. Suceveanu, Pontica, VIII, 1975, p. 115—124.

[38] Voir plus haut, les notes 11 et 12.

[39] Alexandra Ştefan, St. Cl. XV, 1973, p. 99—107 et Dacia, N. S. XIX, 1975, p. 165.

[40] Pârvan, *Salsovia*, p. 7—8; Florescu, *Capidava*, p. 8; Al. Suceveanu, Pontica, IV, 1971, p. 116—117; Aricescu, *Armata*, p. 78—82.

[41] *Ibidem*, p. 70.

[42] À part les contributions citées dans la note 29, ajoutons Quaderni Catanesi, II, 1980, 4, p. 483—490.

[43] Pour tous les événements ayant précédé les guerres daciques de Trajan, voir Vulpe, DID, p. 68—80.

[44] Pârvan, *Gerusia*; Pippidi, *Contribuţii*, p. 528—532.

[45] Suetonius, *Vespasianus*, VIII, 4; Philostratus, *Vita Apollonii*, V, 41; Aurelius Victor, *Epitomae*, 9; Eutropius, *Breviarium*, VII, 9; Eusebius Hieronymos, *Chronicon*, 188, 5—8; Orosius, *Historiae*, VII, 9, 10, textes soutenus par une série de documents épigraphiques (Syll[3], 819, 832. 835 et 837) et commentés successivement par Marquardt, OER, p. 198—199; Rostovţev, SEHRE, p. 116—118; Magie, *Asia Minor*, p. 566—592 et Gerov, *Besitz*, p. 17—19 (avec des commentaires y compris de nature numismatique).

[46] Forni, *Limes*, p. 1269—1274, suivi de Al. Suceveanu, RRH, XIII, 1974, 2, p. 217—238 et XX, 1981, 4, p. 605—614.

[47] Pour les guerres daco-romaines à l'époque de Trajan, voir Patsch, *Kampf* et C. Daicoviciu, dans IR, p. 300—316.

[48] Vulpe, DID, p. 80—116 et Sâmpetru, *Tropaeum*, II, *passim*.

[49] I. I. Russu, Dacia, N. S., 1957, p. 179—190; l'enceinte est réparée par Isagoras, fils de Iatroclès; pour l'enceinte cf. C. Preda et coll., Materiale, VIII, 1962, p. 442 et Fl. Preda, AUB Ist. XVII, 1968, p. 27—36.

[50] CIL, III, 14212[33] = Sc. Lambrino, dans *Hommage à Albert Grenier*, Bruxelles, 1962, p. 928—939.

[51] Al. Suceveanu, Dacia, N.S., XIII, 1969, p. 348. En général, pour l'enceinte tomitaine, voir Pârvan, *Zidul*, ainsi que la récente contribution de N. Cheluţă-Georgescu, Pontica, X, 1977, p. 253—260.

[52] Marquardt, OER, I, p. 97—108; S. Accame, *Dominio*, p. 46—101; Magie, *Asia Minor*, p. 596.

[53] Suceveanu, *Histria*, p. 75—86.

[54] Pour Pippidi, *Contribuţii*, p. 534—546, «la deuxième fondation de la ville» aurait eu lieu après sa destruction présumée par les Gètes de Burébista; la remise en place de la gérousie locale est datée avec précision entre le 25 février et le 10 juillet 138 n.è.!

[55] Voir, pourtant, D. M. Pippidi, St. Cl., XXI, 1983, p. 106—107; pour les récentes fouilles effectuées ici, voir M. Coja, BMI, XLI, 1972, 3, p. 33—42.

[56] Pour le nom de l'habitat, voir Al. Suceveanu, M. Zahariade, Dacia, N.S., XXXI, 1987, p. 87—96, pour la stratigraphie, M. Zahariade, Al. Suceaveanu et coll., *ibidem*, p. 97—106 et, pour la vexillation, M. Zahariade, Dacia, N.S., XXX, 1986, p. 173—176.

[57] A. Opaiţ, Pontica, X, 1977, p. 307—311.

[58] I. Barnea, B. Mitrea, N. Anghelescu, Materiale, IV, 1957, p. 162—166 et V, 1959, p. 461—472, avec notre commentaire dans Dacia, N.S., XIII, 1969, p. 358—359. Ajouter la récente étude de I. et Al. Barnea, Peuce, IX, 1984, p. 97—105.

[59] Al. Barnea, Peuce, IX, 1984, p. 339—346.

[60] Th. Sauciuc-Săveanu, BSH, XXVIII, 1947, 1, p. 43—52.

[61] Pârvan, *Scythia Minor*, p. 12—15; un plan de situation des récentes fouilles, chez Em. Condurachi, dans *Studien zu den Militärgrenzen Roms*, Graz, 1967, p. 170.

[62] Florescu, *Capidava*, p. 14, 64—66, 124; Idem et coll., Materiale, VIII, 1961, p. 573—577.

[63] Gr. Tocilescu, RIAF, IX, 1903, 1, p. 267—275.

[64] C. Scorpan, *Limes Scythiae. Topographical and stratigraphical Research on the Late Roman Fortifications on the Lower Danube*, BAR, 88, 1980.

[65] Em. Doruțiu-Boilă, Dacia, N.S XXII, 1978, p. 245—247.

[66] I. Bogdan-Cătăniciu et Al. Barnea dans *Tropaeum*, I, p. 35—45 et 47—63 (I. Bogdan-Cătăniciu) où est formulée aussi l'hypothèse que la ville aurait reçu de Trajan le statut municipal.

[67] Bengston, *Grundriss*, p. 348 et suiv.; Rémondon, *Crise*, p. 1—3, 71—96, 263—271.

[68] Voir, ci-dessus, dans l'ordre, les notes 56, 58, 59, 62 et 66.

[69] Voir, ci-dessus, dans l'ordre, les notes 49, 51 et 53.

[70] Tocilescu, *Fouilles*, p. 229, nr. 62 = Sc. Lambrino, RIR, V/VI, 1935/6, p. 321—332 et, pour la situation archéologique, nos observations dans Dacia, N.S. XIII, 1969, p. 353—355.

[71] Voir, ci-dessus, la note 53.

[72] Voir, ci-dessus, la note 56.

[73] À la bibliographie indiquée dans la note 58, ajouter Al. Barnea, Dacia, N.S., XXXII, 1988, p. 53—60.

[74] Voir, ci-dessus, les notes 59 et 62.

[75] Voir, dans l'ordre, ISM, V, 252, 95—100 et CIL, III, 7602 et 7485.

[76] Voir, ci-dessous, la note 65.

[77] Bengtson, *Grundriss*, p. 378—400 et Vulpe, DID, p. 218—268.

[78] Pour la fixation de cet événement, voir Sc. Lambrino, REL, XI, 1933, p. 457—463 et Gh. Poenaru Bordea, SCN, 1971, p. 91—113, à lier bien sûr au texte de Zosimos, *Historia nova*, I, 26—28 (251—253 n.è.).

[79] Voir, ci-dessus, les notes 56, 58, 59, 62, 64 et 66.

[80] Voir, ci-dessus, la note 70.

[81] V. Canarache, *Tomis*, Bucarest, 1961, p. 16—17, qui estime, comme Aricescu, *Armata*, p. 29—30, que c'est alors que fut construite cette muraille.

[82] Pour la nouvelle enceinte d'Histria, voir Gr. Florescu, dans *Histria*, I. p. 66—95; H. Nubar, D. Theodorescu, Materiale, IX, 1970, p. 190—193; H. Hubar, A. Sion, RMMMIA, XLIX, 1980, 1, p. 19—31; Suceveanu, *Histria*, p. 85—86.

[83] Voir, ci-dessus, les notes 56, 58, 59, 62, 64 et 66.

[84] En général, pour la constitution des villes grecques, voir Marquardt, OER, I, p. 95—115; Accame, *Dominio*, p. 28—101; Magie, *Asia Minor*, *passim*, De Martino, *Costituzione*, IV, 2, p. 836—852.

[85] En général, pour la constitution des villes romaines, voir Marquardt, OER, I, p. 116—316; O. Bohn, Germania, X, 1926, p. 25—36; F. Vittinghoff, Chiron, I, 1971, p. 299—318; De Martino, *Costituzione*, IV, 2, p. 703—770.

[86] En général, pour les organismes prémunicipaux, voir Marquardt, OER, I, p. 3—94; A.W. van Buren, RE, XVI, 1958, 2, col. 2090—2094; U. Laffi, *Adtributio e Contributio. Problemi del sistema politico-amministrativo dello stato romano*, Pise, 1966; Al. Avram, SCIVA, 35, 1984, p. 158—169.

[87] En général, pour les *praefecturae*, voir A. N. Sherwin-White, Papers of the British School at Rome, XV, 1939, p. 12—20; W. Ensslin, RE, XXII, 1954, 2, col. 1290—1294.

[88] Pour l'organisation des provinces romaines, voir Marquardt, OER, II, p. 498—600 et De Martino, *Costituzione*, IV, 2, p. 800—835.

[89] Voir la contribution de N. Lascu (cité dans la note 36) p. 168—176.

[90] En ce sens, voir von Premerstein, *Moesien*, p. 148—151; Fluss, *Moesia*, col. 2364—2366; Vl. Georgiev, St. Cl. II, 1960, p. 39—58 et, bien sûr, Pârvan, *Începuturile*, *passim*.

[91] Pour toutes ces populations, voir Danov, PE, col. 1019—1023 et Suceveanu, VEDR, p. 32, les notes 19—23.

[92] Ovidius (voir chez N. Lascu, *op. cit.*, p. 158—159); Strabo, *Geographia*, VII, 3, 3, 13; 14, 5; Plinius, *Naturalis historia*, III, 26, 149; IV, 11, 41 et 44; Solinus, *Collectanea* . . . , X, 7, 8.

[93] Pour les Sarmates, voir, entre autres, Ovidius (N. Lascu, *op. cit*, p. 156—157); Strabo, *Geographia*, VII, 3, 3 et 13; Plinius, *Naturalis historia*, IV, 11, 41; Ptolemaeus, *Geographia*, III, 10, 7 et pour les Bastarnes, Strabo, *Geographia*, VII, 3, 3, 13, 15, 17; Ovidius, *Tristia*, II, 198; Ptolemaeus, *Geographia*, III, 10, 4 et 7.

[94] Pour les Odryses, voir Ovidius, *Epistulae ex Ponto*, I, 8, 11—20; IV, 7, 1—55; IV, 9, 75—80 et pour les Bessi, *Tristia*, III, 10, 5; IV, 1, 67. Les Lai et les Ausdecenses sont attestés seulement épigraphiquement.

[95] Pour les colonisations de la deuxième moitié du IIIe siècle n.è., voir Suceveanu, VEDR, p. 33, note 33 et, pour leur statut juridique, Jones, LRE, p.649—654.

[96] Nicolaos Damascensis, 104 (123) chez Ioanes Stobaios, *Anthologia*, III, 1, 200; Strabo, *Geographia*, VII, 3, 4; Horatius, *Carmina*, III, 24, 12—13; Flavius Iosephus, *Antiquitates Iudaicae*, XVII, 1,5.

[97] C. Preda, SCIV, XV, 1964, p. 401—410.

[98] Suceveanu, VEDR, p. 34—36 (avec bibliographie).

[99] Pippidi, *Contribuţii*, p. 122—160; Al. Suceveanu, *Actes du IIe Congrès International de Thracologie*, II, Bucarest, 1980, p. 301—308.

[100] Les deux communautés sont mentionnées dans la cadastration callatienne, pour laquelle voir, ci-dessus, la note 50.

[101] Voir, ci-dessus, les notes 12 et 39; Suceveanu, VEDR, p. 53—56.

[102] Voir, ci-dessus, la note 84.

[103] Alexandra Ştefan, Dacia, N.S., XIX, 1975 p. 169—170.

[104] *Ibidem*, p. 163—164.

[105] Pârvan, *Gerusia*; ajouter Pippidi, *Contribuţii*, p. 336—337.

[106] I. I. Russu, Dacia, N.S., I, 1957, p. 179—190.

[107] IGR, I, 652.

[108] IGR, I, 656, avec le commentaire de Em. Doruţiu-Boilă, Dacia, N.S., XV, 1971, p. 325—333.

[109] A. Rădulescu, St. Cl., IV, 1962, p. 275—279.

[110] Suceveanu, VEDR, p. 54; voir aussi Botzan, *Apele*, p. 170—172.

[111] À la bibliographie concernant la cadastration callatienne, mentionnée plus haut à la note 50, ajouter N. Gostar, St. Cl., V, 1963, p. 299, no. 1 et, récemment, M. Bărbulescu-Munteanu, Pontica, XI, 1978, p. 127, 132, no. 1.

[112] Hyginus, dans *Gromatici Veteres*, 204—205, avec l'interprétation de Grelle, *Stipendium*, p. 26—29, 43—48.

[113] *Scutum Durae-Europi repertum*, 11 et CIL, III, 13743.

[114] Tous ces toponymes sont mentionnés dans la cadastration.

[115] Em. Condurachi et coll., SCIV, I, 1950, p. 90—92 et, respectivement, N. Harţuche, Apulum, VI, 1967, p. 231—257.

[116] Suceveanu, VEDR, p. 56 (Pecineaga, Comana, Vînători, Arsa, Vîlcele, Albeşti, Limanu et Neptun).

[117] Voir, ci-dessus, les notes 37 et 84; en général, Suceveanu VEDR, p. 47—52.

[118] ISM, II, les indices des p. 394—395 et 404—405.

[119] Suceveanu, VEDR, p. 51, les notes 230—234 (pour les correspondances épigraphiques, voir les indices de l'ISM, II, p. 409—410). Ajouter les localités de Năvodari, Ovidiu, Valea Seacă, Straja, Palas, Eforie sud, Tuzla Mare et Mică et Schitu, pour lesquelles voir aussi TIR, L 35.

[120] M. Davidescu, Revista Muzeelor, II, 1965, 1, p. 88—89.

[121] *Tabula Peutingeriana*, VIII, 4 et *Scutum Durae Europi rep.*, 13.

[122] Plinius, *Naturalis historia*, IV, 11, 44; Sextus Rufus, *Breviarium*, 9; Eutropius, *Breviarium*, VI, 10.

[123] Voir ci-dessus, la note 84.

[124] Suceveanu, VEDR, p. 39 et, en général, 37—47.

[125] ISM, I, indices, p. 539 s.v. *fylai*.

[126] Datée dans *Histria*, I, p. 540, no. 19, aux IIe—IIIe siècles n.è., l'inscription a été redatée dans ISM, I, 45, au IIe siècle av.n.è.

[127] Suceveanu, VEDR, p. 41; selon Botzan, *Apele*, p. 161—164, le ciffre pourrait être porté à environ 20 000.

[128] B. Gerov, *Akten des IV internationalen Kongresses für griechische und lateinische Epigraphik*, Vestigia, XVII, Münich, 1973, p. 492—494.

[129] Al. Suceveanu, Pontica, X, 1977, p. 97—107.

[130] IGB, III, 1, 1036.

[131] La bibliographie plus ancienne, chez Suceveanu, VEDR, p. 43. Ajouter, pour les recherches de Fîntînele, Idem, SCIVA, 31, 1980, 4, p. 559—584 et, pour les autres, et plus nouvelles, V. Lungu, O. Bounegru, Al. Avram et C. Chiriac dans Pontica, XVI, 1984, p. 85—100 et XVIII, 1985, p. 113—124.

[132] Suceveanu, VEDR, p. 45—46. Ajouter les habitats de Sarighiol, Cheia ou Pantelimonul de Jos (cf. et TIR, L 35), ainsi qu'une nouvelle inscription (M. Bărbulescu-Munteanu, Pontica, XI, 1978, p. 132, no. 2), qui intéresse les découvertes de Şeremet, mettant en doute l'existence du présumé sanctuaire.

[133] Voir, ci-dessus, la note 86.

[134] Gr. Florescu, SCIV, IX, 1958, 2, p. 342—348.

[135] M. Coja, Actes du Colloque international «La fortification dans l'histoire du monde grec», *Valbonne, 1982*, Paris, 1986, p. 95—104, fig. 219.

[136] Voir, ci-dessus, la note 55.

[137] Suceveanu, VEDR, p. 57, la note 306 et, en général p. 57—58. Ajouter les localités de Lunca, Vişina, Unirea (précédemment Jurilovca), Bisericuţa, Visterna et, éventuellement, Enisala (voir aussi TIR, L 35).

[138] Voir, ci-dessus, la note 56.

[139] Al. Suceveanu, M. Zahariade, Dacia, N.S., XXX, 1986, p. 109—120.

[140] Suceveanu, VEDR, p. 57—58. Ajouter les localités Sarchioi, Zebil, Sarighiol de Deal (? = Vallis Domitiana), Caraibil, Sarinasuf, Plopu, Dunavăţu de Sus et de Jos, Nufăru et Malcoci, pour lesquelles voir aussi TIR, L 35.

[141] Voir, ci-dessus, la note 57; Suceveanu, VEDR, p. 58—59.

[142] A. Opaiţ, SCIVA, 32, 1981, 2, p. 297—298.

[143] V. H. Baumann, Peuce, IX, 1984, p. 223; no. 3 = *Ferma*, p. 156, no. 20.

[144] Pour celle de Cataloi voir aussi Baumann, *Ferma*, p. 81 et pour les autres habitats du territoire (Somova et Rîndunica) TIR, L. 35.

[145] Voir, ci-dessus, la note 58 et, en général, Suceveanu, VEDR, p. 59—61.

[146] Voir, ci-dessus, la note 73; pour la nouvelle théorie relative aux municipes des provinces romaines, voir Ch. Saumagne, *Le droit latin et les cités romaines sous l'Empire. Essais critiques*, Paris, 1965.

[147] Pour les *villae*, voir Baumann, *Ferma*, p. 67, 71—74, 87, 93—107, 124—132 et pour les autres localités (Parcheş, Alba et Izvoarele), TIR, L 35.

[148] Suceveanu, VEDR, p. 61.

[149] Al. Barnea, SCIV, 25, 1974, 1, p. 112.

[150] C. Moisil, CNA, III, 1923, 9/10, p. 66—71. Pour les localités de Rachelu, Luncaviţa, Văcăreni, Ghermea et Jijila, voir aussi TIR, L 35 (compléter avec E. Comşa, SCIV, IV, 1953, 3/4, p. 748—751).

[151] Sanie, *Civilizaţia*, p 75—111.

[152] Suceveanu, VEDR, p. 62—65.

[153] Pour les calculs de ce genre, tentés aussi jusqu'à présent, voir Duncan-Jones, *Economy*, *passim*.

[154] La bibliographie de base est enregistrée dans l'étude citée plus haut dans la note 139.

[155] En faveur de l'opinion selon laquelle Troesmis aurait été la capitale de la province, voir Tocilescu, *Monumente*, p. 67—68; E. Kornemann, RE, IV, 1908, col. 808, no. 15; A. Betz, RE, VII, 1939, 1, col. 591—596 et Vulpe, HAD, p. 192.

[156] Pour les *villae*, voir aussi Baumann, *Ferma*, p. 70 et 107—122 et pour les *castella* (Carcaliu, Peceneaga, Ostrov, Piatra Roşie et Traian), TIR, L 35, à compléter avec Weiss, *Dobroudscha*, p. 48—50. Ajouter aussi l'établissement de Greci.

[157] Suceveanu, VEDR, p. 65—66 (autres établissements — des *castella?* — à Dăeni et Ghindăreşti).

[158] *Ibidem*, p. 66—68.

[159] L'hypothèse, fondée sur la présence d'un vétéran de la Ière cohorte Ubiorum (Aricescu, *Armata*, p. 64) n'est plus soutenable, dès lors que des preuves concernant cette troupe sont récemment apparues à Arrubium (M. Zahariade, C. Muşeteanu, C. Chiriac, Pontica, XIV, 1981, p. 260—261).

[160] Pour les autres localités, parmi lesquelles Crucea, Topalu, Runcu, Tichileşti, Dunărea et N. Bălcescu, voir aussi TIR, L 35.

[161] Suceveanu, VEDR, p. 68—69.

[162] *Ibidem*, p. 69, les notes 477—479 (les localités de Cochirleni, Ţibrinu et Castelu).

[163] *Ibidem*, p. 69—70.

[164] Voir, ci-dessus, la note 64 et pour les autres localités (Vlahii, Dunăreni, Satu Nou, Dervent, Bugeac, Galiţa et Ostrov), voir aussi TIR, L 35.

[165] Aricescu, *Armata*, p. 149—151; mais voir aussi Em. Doruţiu-Boilă, St. Cl., XVIII, 1979, p. 145—149.

[166] Suceveanu, VEDR, p. 71—72.

[167] Pour les autres localités, telles que Sîmbăta Nouă, Baspunar, Baia, Ciucurova et Războieni, voir aussi Baumann, *Ferma*, p. 79—80.

[168] Em. Popescu, St. Cl., VI, 1964, p. 187—190 (*civitas*, mais aussi *vicus!*)

[169] Voir, ci-dessus, les notes 65 et 66.

[170] Gh. Poenaru Bordea, NMESM, p. 107, no. 5 (l'inscription découverte à Rasova et mentionnant un *duumvir* — probablement de Tropaeum Traiani — a été datée en 195 n.è., pendant le consulat de (T)in(e)ius (Clemens), mais elle peut aussi être datée, ainsi que l'éditeur l'a initialement proposé, durant le consulat de (Q.N)in(n)ius (Hasta), en 114 n.è.).

[171] Suceveanu, VEDR, p. 71—75.

[172] Sur ces établissements et sur ceux d'Abrud, Băneasa, Dobromir, Zorile, Petroşani, Miriştea, Credinţa, Negureni, Conacu, Independenţa, Dumbrăveni et Deleni, voir aussi TIR, L 35.

[173] D. Tudor, AUB Ist, V, 1965, p. 45—47.

[174] A. von Domaszewski, Die *Rangordnung des römischen Heeres*, Köln-Graz, 1967[2]; Forni, *Limes*; G. Webster, *The Roman Imperial Army*, New-York, 1969; De Martino, *Costituzione*, IV, 2, p. 931—950; Aricescu, *Armata*.

[175] À la bibliographie de la note précédente, ajouter Filow, *Legionen*; E. Ritterling, RE, XII, 1925, col. 1168—1829; G. Forni, *Il reclutamento delle legioni da Augusto a Diocleziano*, Milan-Rome, 1953; R. Saxer, *Untersuchungen zu den Vexillationen des römischen Kaiserheeres von Augustus bis Diokletian*, Cologne-Graz, 1967.

[176] Aricescu, *Armata*, p. 32—37.

[177] Em. Doruțiu-Boilă, SCIV, 23, 1972, 1, p. 45—62.

[178] Information N. Cheluță-Georgescu.

[179] Vétérans de la légion dans ISM, II, 140, 226, 442, 458, 466 et, plus récemment, M. Bărbulescu-Munteanu et A. Rădulescu, Pontica, XIV, 1981, p. 165, no. 3 et p. 167, no. 4.

[180] D. Tudor, Pontica, XIII, 1980, p. 245, no. 22.

[181] Em. Doruțiu-Boilă, SCIV, 23, 1972, 1, p. 59.

[182] M. Irimia, Pontica, XVIII, 1985, p. 154.

[183] C. Scorpan, Pontica, X, 1977, p. 160, no. 1.

[184] Aricescu, *Armata*, p. 37.

[185] A. Aricescu, Pontica, X, 1977, p. 179—180.

[186] M. Zahariade, Dacia, N.S., XXX, 1986, p. 173—176.

[187] C. Scorpan, *op. cit.*, (dans la note 64), p. 209—210.

[188] M. Zahariade, Dacia, N.S., XXXIV, 1990 (sous presse).

[189] D. Tudor, Materiale, II, 1956, p. 604, no. 100.

[190] M. Irimia, Pontica, XVIII, 1985, p. 144.

[191] CIL, III, 7483, 14214[1], 14214[6]; D. Ciurea, N. Gostar, Arh. Mold., VI, 1969, p. 111, no. 1 et Gh. Ștefan, Pontica, VII, 1974, 251—257.

[192] M. Irimia, Pontica, XVIII, 1985, p. 142—151.

[193] Em. Doruțiu-Boilă, SCIVA, 26, 1975, 2, p. 219—224, avec notre réplique dans RRH, XX, 1981, 4, p. 605—614.

[194] IGR, I, 652.

[195] Al. Suceveanu, RRH, XX, 1981, 4, p. 610.

[196] À la bibliographie citée dans la note 174, ajouter Wagner, *Dislokation* et Benes, *Auxilia*.

[197] Les documents sont recueillis par H. Nesselhauff dans CIL, XVI.

[198] M. Zahariade, C. Mușețeanu, C. Chiriac, Pontica, XIV, 1981, p. 259—260.

[199] C. Scorpan, JRS, LXXI, 1981, p. 98—102.

[200] Pflaum, *Carrières*, I, p. 576, no. 218[6].

[201] Aricescu, *Armata*, p. 153—154; voir, toutefois, aussi, la conclusion de l'étude citée dans la note 199.

[202] A. Rădulescu, Pontica, VI, 1963, p. 131.

[203] M. Zahariade, C. Mușețeanu, C. Chiriac, Pontica, XIV, 1981, p. 260—261.

[204] A. Opaiț, SCIVA, 32, 1981, 2, p. 297—298.

[205] A. Aricescu, Pontica, 7, 1974, p. 261, no. 1.

[206] À la bibliographie contenue dans la note 174, ajouter C.G. Starr, *The Roman Imperial Navy*, Cambridge, 1960[2]; D. Kienast, *Untersuchungen zu den Kriegsflotten der römischen Kaiserzeit*, Bonn, 1966.

[207] Information Florin Topoleanu.

[208] Al. Suceveanu, M. Zahariade, Dacia, N.S., XXX, 1986, p. 109—120.

[209] Em. Doruțiu-Boilă, SCIV, 23, 1972, 1, p. 59.

[210] La fonction de station de flotte résulte seulement du nom de l'établissement: „Soixante navires".

[211] Voir, ci-dessus, la note 46.

[212] Al. Suceveanu, SCIVA, 30, 1979, 1, p. 48—50.

[213] Pârvan, *Scythia Minor*, p. 518—526.

[214] Th. Sauciuc-Săveanu, A. Rădulescu, Pontica, 1, 1968, p. 307—317.

[215] A. Rădulescu, Pontica, 1, 1968, p. 323, no. 2.

[216] H. Slobozianu, Materiale, V, 1959, p. 736—737.

[217] V. Boroneanț, Pontica, X, 1977, p. 320.

[218] P. Nicorescu, BCMI, IX, 1916, 34, p. 71—72.

[219] M. Bucovală, Gh. Papuc, Pontica, XIII, 1980, p. 215.

[220] P. Nicorescu, An. Dobr., III, 1922, p. 559—566.

[221] M. Bucovală, Gh. Papuc, Pontica, XIII, 1980, p. 275—283; XIV, 1981, p. 211—216; XVII, 1984, p. 153—156.

[222] R. Vulpe, An. Dobr., XVI, 1935, p. 185.

[223] C. Moisil, BCMI, II, 1909, p. 167.

[224] TIR, L 35, p. 66.

[225] Al. S. Ștefan, RMMMIA, XLVI, 1977, 2, p. 15—25.

[226] M. Zahariade, A. Opaiț, *Studien zu den Militärgrenzen Roms III*, Stuttgart, 1986, p. 565—572.
[227] Pârvan, *Ulmetum*, I, p. 583, note 13.
[228] P. Nicorescu, BSNR, 29/36, 1935/1942, 83/90, p. 175.
[229] Weiss, *Dobrudscha*, p. 57.
[230] Gh. Ștefan et coll., SCIV, V, 1954, 1—2, p. 112.
[231] TIR, L 35, p. 24 et 63.
[232] Pârvan, *Ulmetum*, I, carte.
[233] Weiss, *Dobrudscha*, p. 57.
[234] E. Desjardins, Rev. Arch., 1868, p. 269.
[235] Voir, ci-dessus, la note 150.
[236] Voir, ci-dessus, la note 156.
[237] Voir, ci-dessus, la note 160.
[238] Voir, ci-dessus, la note 162.
[239] Voir, ci-dessus, la note 164.
[240] Rostovțev, SEHRE; Gren, *Ostbalkan*; Petit, *Paix*, p. 154—186, 255—346; Duncan-Jones, *Economy*.
[241] À la bibliographie indiquée dans les notes 84—86 et, bien sûr, 240 ajouter White, *Farming* et *Implements*.
[242] Suceveanu, VEDR, p. 77.
[243] Des jugements favorables sur la fertilité de la Dobroudja ont été portés par D. M. Pippidi, *Contribuții*, p. 308—310 et Danov, PE, col. 1004—1005, mais ils doivent être confrontés avec ceux, plus réalistes, de Ion Ionescu de la Brad, An. Dobr., III, 1922, p. 159—164; Weiss, *Dobroudscha*, p. 20—21; Gren, *Ostbalkan*, p. 74 et V. Pârvan, Ausonia, X, 1921, p. 187.
[244] Suceveanu, VEDR, p. 77—78.
[245] Voir, ci-dessus, les notes 50, 111 et 114.
[246] Gh. Poenaru Bordea, St. Cl., V, 1963, p. 292, no. 3 et, respectivement, Scorpan, *Cav. tr.*, p. 66, no. 32.
[247] Voir, ci-dessus, la note 115 et, comme analogies pour les outils de Moșneni, White, *Implements*, p. 17—20, 61—64, 72—86, 98—103, 132—136.
[248] Suceveanu, VEDR, p. 93.
[249] I. I. Rusu, Dacia, N.S., I, 1957, p. 182; par des temps malheureux, Isagoras, fils de Iatrocles, faisant fonction d'organisateur de l'approvisionnement de la ville, a procédé à une distribution de viande; ajouter AEM, VI, 1882, p. 4, no. 4.
[250] Suceveanu, VEDR, p. 89—92; corréler avec les indices des ISM, II.
[251] Voir, ci-dessus, la note 120.
[252] Suceveanu, VEDR, p. 88—89.
[253] R. Vulpe, An. Dobr., XV, 1934, p. 209 et XVI, 1935, p. 186—188.
[254] ISM, II, p. 404—406.
[255] ISM, II, 12 (gr. *kleinokosmos* — organisateur de banquets); 79, 82, 298 (gr. *eupostiarches* — organisateur de l'approvisionnement de la ville). Pour cette fonction, voir aussi J. et L. Robert, BE, REG, LXXII, 1959, p. 214 et L. Robert, *Hellenica*, VII, 1949, p. 75.
[256] Pârvan, *Getica*, p. 132—140 et D. M. Pippidi, St. Cl., X, 1968, p. 233—237.
[257] IGB, III, 1, 1036.
[258] C. S. Nicolăescu-Plopșor, Materiale, V, 1959, p. 20.
[259] ISM, I, p. 539—540.
[260] Suceveanu, VEDR, p. 82.
[261] ISM, I, 54 (Aristagoras, fils d'Apaturios, a fait des distributions de vin et de graines, en qualité de gr. *agoranomos*); 57 (Aba, fille de Hecataios fait des distributions de vin); 180 (Carpos, fils d'Artemidoros est gr. *eutheniarches* — chef de service de l'approvisionnement — fonction pour laquelle voir la bibliographie indiquée dans la note 255).
[262] ISM, I, 57, 60, 61 et 143.
[263] Pick, *Münzen, passim*.
[264] Baumann, *Ferma*, p. 84.
[265] Voir, ci-dessus, la note 139.
[266] Voir, ci-après, le sous-chapitre consacré aux classes sociales.
[267] E. Bujor, Dacia, N.S., VI, 1962, p. 475—478.
[268] Baumann, *Ferma*, p. 67—132.
[269] Gh. Ștefan et coll., SCIV, IV, 1953, 1/2, p. 263 et VI, 1955, 3/4, p. 715.
[270] Voir, ci-dessus, les notes 149 et 150.
[271] Baumann, *Ferma*, p. 70 et 107—122.
[272] Voir, ci-dessus, la note 156.
[273] Voir, ci-dessus, la note 177.
[274] I. T. Dragomir, SCIV, XIII, 1962, 2, p. 421—429.
[275] Pârvan, *Ulmetum*, I, p. 582, note 8.
[276] Suceveanu, VEDR, p. 103—104.

[277] Voir ci-dessus, la note 164.
[278] Scorpan, *Rep. hach.*, p. 25, no. 3 et p. 42, no. 12.
[279] Baumann, *Ferma*, p. 79—80.
[280] Voir, ci-dessus, la note 266.
[281] Al. Barnea, SCIV, 20, 1969, 4, p. 599, no. 2.
[282] Florescu, *Monumentul*, les métopes VIII, IX, XXXV, XXXVII.
[283] Suceveanu, VEDR, p. 108.
[284] À part la bibliographie citée dans la note 240, voir aussi Robinson, *Pottery;* J. Perlzweig, *Lamps in the Roman Period*, dans *The Athenian Agora*, Princeton, 1961; Hayes, *Pottery;* Popilian, *Ceramica;* Isings, *Glass;* R. Fleischer. *Die römische Bronzen aus Österreich*, Mainz, 1967; Kovrig, *Fibeln;* O. Davies, *Roman Mines in Europe*, Oxford, 1935; F. M. De Robertis, *Lavoro e lavoratori nel mondo romano*, Bari, 1963.
[285] La possible assimilation Héraclès Farangeites = Hercules Saxanus pourrait être remplacée par un Hercules Ripensis (A. Rădulescu, NMESM, p. 148, no. 7; J. et L. Robert, BÉ, REG, LXXVII, 1964, p. 194, no. 290; Al. Suceveanu, Wissenschaftliche Zeitschrift der Humboldt Universität zu Berlin, XXXI, 1982, 2/3, p. 291—292.
[286] La bibliographie chez Suceveanu, VEDR, p. 130, notes 230—231, et, pour la production de lampes, Iconomu, *op. cit.*, p. 57.
[287] C. Scorpan, SCIV, 21, 1970, 1, p. 85—90.
[288] Irimia, *Bronzuri*, p. 24—29, 33, 39, 43.
[289] Suceveanu, VEDR, p. 131.
[290] Voir, ci-dessus, la note 247.
[291] Pour la céramique, M. Bucovală, Pontica, I, 1968, p. 271—285; II, 1969, p. 297—332; III, 1970, p. 189—208 et A. Rădulescu, Pontica, VIII, 1975, p. 331—360 et, pour le verre, Bucovală, *Sticlă*.
[292] Iconomu, *Opaite;* Idem et C. Bordeianu, Pontica, XIV, 1981, p. 269—276.
[293] C. Scorpan, SCIV, 21, 1970, 1, p. 70—85.
[294] Irimia, *Bronzuri*, p. 7—41; M. Bucovală, Pontica, I, 1968, p. 278—302; II, 1969, p. 326—327; VII, 1974, p. 275—279; XV, 1982, p. 235—248.
[295] V. Canarache, *Tomis*, Bucarest, 1961, p. 33—35.
[296] Al. Suceveanu, *Ceramica romană timpurie de la Histria*, étude achevée en 1986.
[297] Idem, VEDR, p. 117.
[298] Em. Zah, Al. Suceveanu, SCIV, 22, 1971, 4, p. 567—578.
[299] M. Babeş, SCIV, 22, 1971, 1, p. 19—45; M. Mănucu-Adameşteanu, Peuce, IX, 1984, p. 31—39.
[300] Pour la bibliographie plus ancienne, voir Suceveanu, VEDR, p. 134. Ajouter G. Simion, Peuce, VI, 1977, p. 123—148; IX, 1984, p. 75—105; I. et Al. Barnea, Peuce, IX, 1984, p. 97—105; Fl. Topoleanu, Peuce, IX, 1984, p. 187—205.
[301] O. Tafrali, A. Arh. IX/X, 1933/1934, p. 14—16.
[302] Baumann, *Ferma*, p. 91—106, 125—132 et G. Simion, Peuce, IX, 1984, p. 67—73.
[303] Gh. Ştefan, SCIV, IX, 1958, 1, p. 62—63 et Al. Barnea, SCIV, 25, 1974, 1, p. 103—114 (avec bibliographie).
[304] Sanie, *Civilizaţia*, p. 93—127.
[305] Voir, toutefois, A. Opaiţ, Peuce, VIII, 1980, p. 328—366.
[306] Baumann, *Ferma*, p. 107—122.
[307] R. Florescu, *Capidava*, Bucarest, 1965, p. 10 et, en général, Suceveanu, VEDR, p. 141.
[308] Pârvan, *Ulmetum*, I, p. 550, no. 10.
[309] Voir, ci-dessus, la note 298.
[310] Gr. Florescu, An. Dobr., XVII, 1936, p. 33—46.
[311] D. Vîlceanu, SCIV, XIII, 1962, 1, p. 141—145 et, respectivement, N. Anghelescu, SCIV, VI, 1955, 1/2, p. 312.
[312] Em. Zah, Pontica, IV, 1971, p. 202—203.
[313] I. Bogdan-Cătăniciu et Al. Barnea, *Tropaeum*, I, p. 177—226.
[314] En général, pour les carrières de pierre en Dobroudja, voir A. Rădulescu, Pontica, V, 1972, p. 177—204.
[315] À la bibliographie citée dans la note 240, ajouter Rougé, *Commerce;* De Laet, *Portorium* et J. P. Callu, *La politique monétaire des empereurs romains de 238 a 311*, Paris, 1969.
[316] En général, pour les itinéraires voir K. Miller, *Itineraria Romana*, Stuttgart, 1916; A. et M. Levi, *Itineraria Picta. Contributo allo studio della Tabula Peutingeriana*, Roma, 1967, et, pour la poste romaine, E. J. Holmberg, *Zur Geschichte des cursus publicus*, Uppsala, 1933.
[317] A. Rădulescu, St. Cl., IV, 1962, p. 275—279. Voir aussi O. Bounegru, Münstersche Beiträge zur antiken Handelsgeschichte, V, 1986, 1, p. 59—73 (en général, sur les *cives Romani consistentes*).
[318] Th. Sauciuc-Săveanu, Dacia, VII/VIII, 1937/40, p. 243, no. 2.
[319] C. Preda, SCIV, XII, 1961, 2, p. 245 et suiv.; Gh. Poenaru Bordea, SCN, V, 1971, p. 107, A. Vertan, Pontica, XIII, 1981, p. 330—340.

[320] Suceveanu, VEDR, p. 128, la note 212 et p. 219, les notes 216—217, à compléter avec la chronique numismatique annuelle, dans la revue Pontica, assurée, plus récemment, par A. Vertan et G. Custurea.

[321] Alexandra Ştefan, Dacia, N.S., XIX, 1975, p. 168 et 170; ajouter IGR, III, 581.

[322] En général, pour le panthéon callatien, cf. *ibidem*, p. 171.

[323] Pour les milliaires, voir Alexandra Ştefan, St. Cl., XXII, 1984, p. 95—107; les itinéraires qui mentionnent la ville sont *Tabula Peutingeriana*, VIII, 4; *Itinerarium Antonini*, 227, 1 et *Scutum Durae-Europi rep.*, 9; pour la station de bénéficiaires consulaires, voir plus haut la note 214.

[324] V. Cosma, BMI, XLIII, 1973, 1, p. 31—38 et, en général, pour les ports du littoral, O. Bounegru, *Münstersche Beiträge* . . . , III, 1984, 2, p. 1—17.

[325] Voir, ci-dessus, les notes 286 et 288.

[326] Voir, ci-dessus, la note 215.

[327] Th. Sauciuc-Săveanu. Dacia, II, 1925, p. 126, no. 8. En général, pour la circulation monétaire dans les villages de la Dobroudja romaine, voir M. Munteanu, R. Ocheşeanu, Pontica, VIII, 1975, p. 175—213.

[328] Voir, en général, aussi, O. Bounegru, St. Cl., XXI, 1983, p. 59—65.

[329] Suceveanu, VEDR, p. 122, à compléter avec Gh. Poenaru Bordea et E. Nicolae, BSNR, LXXVII/LXXIX, 1983/85, 131/133, p. 89—107.

[330] Arrianus, *Periplus Ponti Euxini*, XXIV, 2; *Tabula Peutingeriana*, VIII, 4; *Itinerarium Antonini*, 227, 3; *Scutum Durae Europi rep.*, 13. Les milliaires tomitains sont enregistrés maintenant dans ISM, II, 49, 53, 68, 109, 112 (ajouter M. Bărbulescu-Munteanu, A. Rădulescu, Pontica, XIII, 1981, p. 145, no. 2 et p. 148, no. 4) et, pour les bénéficiaires consulaires, voir le chaptitre consacré à l'organisation militaire.

[331] ISM, II, p. 404—406; compléter, pour les représentations sculpturales et numismatiques, avec Suceveanu, VEDR, p. 120—122.

[332] ISM, II, p. 406—409.

[333] Voir, ci-dessus, la note 291.

[334] H. Slobozianu, Materiale, V, 1959, p. 736.

[335] OGIS, 496 avec le commentaire de De Laet, *Portorium*, p. 355.

[336] Nubar, *Histria*, p. 57 et suiv.: compléter avec Suceveanu, VEDR p. 112—114.

[337] ISM, I, p. 523—553 et 539—540.

[338] Arrianus, *Periplus Ponti Euxini*, XXIV, 2; *Tabula Peutingeriana*, VIII, 4; *Itinerarium Antonini*, 227, 2; ? *Scutum Durae Europi rep.* 15 (pour la mention d'Histria et, en général, pour ce document, voir aussi M. Zahariade, SCIVA, 26, 1975, 5, p. 507—527). Les milliaires histriens sont enregistrés maintenant dans ISM, I, 316, 319, 320, et, pour les bénéficiaires consulaires, voir le chapitre consacré à l'organisation militaire.

[339] Pick, *Münzen*, no. 511 et G. Severeanu, BSNR, XXV/XXVI, 1930/31, 73/80, p. 16—19.

[340] Voir, ci-dessus, la note 296.

[341] Al. Suceveanu, SCIVA, 31, 1980, 4, p. 572, no. 3.

[342] Pârvan, *Scythia Minor*, p. 518—526.

[343] AEM, VI, 1882, p. 28, no. 80.

[344] Voir, ci-dessus, la note 139.

[345] Voir, ci-dessus, la note 56.

[346] Ptolemaeus, *Geographia*, III, 10, 5; *Itinerarium Antonini*, 226, 2.

[347] Suceveanu, VEDR, p. 133, note 273.

[348] Ptolemaeus, *Geographia*, III, 10, 2 et 5; *Tabula Peutingeriana*, VIII, 4; *Itinerarium Antonini*, 226, 1. Pour son rôle en tant que station de flotte, voir le chapitre consacré à l'organisation militaire.

[349] C. Preda, G. Simion, Peuce, II, 1971, p. 167—178.

[350] Voir, ci-dessus, la note 300.

[351] Voir, ci-dessus, la note 267.

[352] C. Moisil, CNA, III, 1923, 9/10, p. 66—71, avec le commentaire de M. Gramatopol et R. Theodorescu, SCIA, XIII, 1966, 1, p. 75.

[353] Ptolemaeus, *Geographia*, III, 10, 1 et *Itinerarium Antonini*, 255, 5,

[354] Suceveanu, VEDR, p. 136.

[355] Voir, ci-dessus, la note 304.

[356] Suceveanu, VEDR, p. 137, les notes 325 et 326; Vermaseren, CIMRM, 2281—2283.

[357] Tabula *Peutingeriana*, VIII, 3 et *Itinerarium Antonini*, 224, 4 et 225, 1.

[358] Ptolemaeus, *Geographia*, III, 10, 6; *Tabula Peutingeriana*, VIII, 3, et *Itinerarium Antonini*, 224, 4.

[359] Iconomu, *Opaite*, 403, 576, 624; R. Ocheşeanu, Gh. Papuc, Pontica, VII, 1974, p. 297, no. 253.

[360] Pârvan, *Începuturile*, p. 122 et A. Aricescu, Pontica, IV, 1970, p. 354—355.

[361] Florescu, *Capidava*, p. 12; ajouter aussi la découverte récente du port.

[362] Voir, ci-dessus, la note 307.

[363] M. Bărbulescu-Munteanu, A. Rădulescu, Pontica, XIII, 1981, p. 140, no. 1.

[364] Ptolemaeus, *Geographia*, III, 8, 2; *Tabula Peutingeriana*, VIII, 3, *Itinerarium Antonini*, 224, 2.

[365] Suceveanu, VEDR, p. 142. Ajouter le trésor monétaire de Medgidia, publié par A. Vertan, Pontica, XI, 1978, p. 227—234.

[366] Ptolemaeus, *Geographia*, III, 10, 5; *Tabula Peutingeriana*, VIII, 3; *Itinerarium Antonini*, 224, 1. Ajouter l'important trésor monétaire, publié par B. Mitrea, A. Rădulescu, Pontica, VIII, 1975, p. 125—173.

[367] A. Rădulescu, Revista Muzeelor, VI, 1969, 4, p. 349—353; CIL, III. 13755.

[368] Vulpe, HAD, p. 164, à partir du fait que les deux sont mentionnés plus tard, dans *Notitia Dignitatum Orientis*, comme stations de flotte.

[369] Iconomu, *Opaițe*, 188 et, respectivement, B. Mitrea, *Materiale*, VI, 1959, p. 591.

[370] Suceveanu, VEDR, p. 144.

[371] Oct. Iliescu, SCN, II, 1958, p. 450, no. 7; R. Ocheșeanu, Gh. Papuc, Pontica, VI, 1973, p. 367, no. 179.

[372] Iconomu, *Opaițe*, 326—327, 370—372, 537—538, 561.

[373] Suceveanu, VEDR, p. 145.

[374] Voir, ci-dessus, la note 313.

[375] TIR, L 35, p. 40; M. Bărbulescu-Munteanu, A. Rădulescu, Pontica, XIII, 1981, p. 146 no. 3.

[376] Suceveanu, VEDR, p. 146.

[377] À la bibliographie citée dans la note 240, ajouter Marquardt, OF; Grelle, *Stipendium*; De Martino, *Costituzione*, IV, 2, p. 892—930.

[378] Dans l'ordre cité, voir A. Rădulescu, St. Cl., IV, 1962, p. 275—279; Idem, SCIV, XIV, 1963, 1, p. 83, no. 6; Th. Sauciuc-Săveanu, Dacia, N.S., II, 1958, p. 212.

[379] E. Groag, PIR, II², 1936, p. 252, no. 1037.

[380] Voir, ci-dessus, la note 70.

[381] D. van Berchem, dans Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France, LXXX, 1937, p. 117—120.

[382] Selon Pflaum, *Carrières*, la liste de ceux-ci se présenterait comme suit: Cornelius Latinianus, L. Sept... Petro..., M. Valerius Maximianus, T. Aurelius Calpurnianus, Apollonides, Modius Terventinus, L. Titinius Clodianus, C. Titius Similis, P. Aelius Ammonius, Caecilius Re..., P. Livius Larensis.

[383] Selon Pflaum, *op. cit.*, à comparer avec De Laet, *Portorium*, p. 405, note 1, la liste de ceux-ci se présenterait ainsi: C. Antonius Rufus, P. Helvius Pertinax, T. Claudius Xenophon, C. Antonius Iulianus, Aurelius Heraclitus, M. Gongius Nestorianus, C. Iulius Paternus, Antonius Silvanus, Aelius Ianuarius, Iucundius Marcus, M. Messius Messor, M. Iulius Apollinaris.

[384] Selon De Laet, *op. cit.*, p. 385, note 2, la liste de ceux-ci se présenterait ainsi: Charagonius Philopalaestrus; C. Calcinius Tertianus, Iulius Proculus, T. Iulius Perseus, Q. Sabinius Veranus, T. Iulius Saturninus, C. Antonius Rufus, T. Iulius Capito, C. Iulius Epaphroditus, Iulius Ianuarius, M. Antonius Fabianus. Pour la chronologie de ceux-ci, voir récemment aussi, O. Bounegru, Dacoromania, Jahrbuch für östliche Latinität (Fribourg/München), 6, 1981—1982, p. 121—132.

[385] Voir, ci-dessus, la note 134.

[386] Voir, ci-dessus, la note 298.

[387] L. Robert, Istros, I, 1932, 2, p. 216—220. Ajouter Pflaum, *Carrières*, I, p. 576, no. 218 ter.

[388] À la bibliographie indiquée dans la note 240, ajouter Gagé, *Classes sociales*; Sherwin — White, *Citizenship*; De Martino, *Costituzione*, IV, 1, p. 337—368; L. Mrozewicz, Eos, LXX, 1982, p. 299—318.

[389] Voir, ci-dessus, les notes 50 et 111.

[390] Voir, ci-dessus, la note 246.

[391] N. Harțuche, Apulum, VI, 1967, p. 231—257.

[392] Em. Condurachi et coll., SCIV, I, 1950, 1, p. 90—92.

[393] D. M Pippidi, St. Cl., VIII, 1966, p. 87—96; voir aussi Alexandra Ștefan, St. Cl., XV, 1973, p. 104.

[394] Pippidi, *Contribuții*, p. 439—444.

[395] Pour les deux autres (T. Flavius L..., Valerius), voir Alexandra Ștefan, Dacia, N.S., XIX, 1975, p. 168.

[396] Suceveanu, VEDR, p. 156.

[397] Ibidem, p. 53, avec la chronologie de Stein, *Legaten* et Fitz, *Statthalter*.

[398] Voir, ci-dessus, la note 319.

[399] ISM, I, p. 394—396 et 399—400.

[400] *Ibidem*, p. 396—398.

[401] Suceveanu, VEDR, p. 155.

[402] Alexandrescu, *Necropola*, p. 197—222.

[403] ISM, I, p. 536.

[404] Voir, ci-dessus, la note 55.

[405] Voir, ci-dessus, les notes 139 et 188.

[406] Voir, ci-dessus, la note 143.
[407] Voir, ci-dessus, la note 73.
[408] Voir, ci-dessus, la note 147.
[409] Voir, ci-dessus, la note 150.
[410] Voir, ci-dessus, la note 156.
[411] Voir, ci-dessus, la note 146.
[412] Suceveanu, VEDR, p. 161.
[413] Voir, ci-dessus, la note 161.
[414] C. Scorpan, Pontica, X, 1977, p. 159—178.
[415] Gh. Poenaru Bordea, NMESM, p. 107 no. 5 et A. Aricescu, Pontica, VII, 1974, p. 261—263.
[416] Suceveanu, VEDR, p. 73.
[417] Al. Barnea, SCIV, XX, 1969, 4, p. 599, no. 2.
[418] A. Grenier, *Le génie romain dans la religion, la pensée et l'art*, Paris, 1925; P. Grimal, *La civilisation romaine*, Paris, 1960; R. Bianchi-Bandinelli, *Archeologia e cultura*, Milan, 1961; sous la rédaction du même auteur, voir aussi la monumentale *Enciclopedia dell'arte antica, classica e orientale*, I—VIII, Rome, 1958—1966; Petit, *Paix*, p. 347—371.
[419] G. Lugli, *La tecnica edilizia romana con particolare riguardo a Roma e Lazio*, Rome, 1957; L. Crema, *L'architettura romana*, Turin, 1959.
[420] Voir, ci-dessus, les notes 49 et 70.
[421] Suceveanu, VEDR, p. 129, note 223. Ajouter A. Rădulescu, M. Munteanu, Pontica, X, 1977, p. 83, no. 4.
[422] Scorpan, RRH, XV, 1976, 1, p. 3—10.
[423] Voir, ci-dessus, les notes 51 et 81.
[424] V. Canarache, St. Cl., III, 1961, p. 227—240. Le *Lentiarion* a été identifié comme étant un vestiaire des thermes par J. et L. Robert, BE, REG, LXXXIII, 1970, p. 415, no. 403.
[425] Suceveanu, VEDR, p. 124. Pour l'amphithéâtre, voir aussi Robert, *Gladiateurs*, no. 41—47.
[426] Voir, ci-dessus, les notes 216—221.
[427] A. Sion, Al. Suceveanu, BMI, XLIII, 1974, 1, p. 5—10; Al. S. Ştefan, RMM. MIA, XLIII, 1974, 2, p. 39—51; Suceveanu, *Histria*, p. 75—85; Idem, Dacia, N.S., XXIX, 1985, p. 139—146.
[428] C. Preda, A. Doicescu, *Histria*, II, p. 315—324; Gr. Florescu et Gh. Cantacuzino, *Histria*, I, p. 286—295 et, pour la dernière enceinte, voir plus haut, la note 82.
[429] Suceveanu, *Histria*, *passim*.
[430] Al. Suceveanu, SCIVA, 31, 1980, 4, p. 559—584. Pour les aqueducs voir Botzan. *Apele* p. 98—100, 161—164. Ajouter Al. Avram et O. Bounegru, SCIVA, 37, 1986, 3, p. 262—267.
[431] Baumann, *Ferma*, p. 84.
[432] Voir, ci-dessus, la note 56.
[433] Voir, ci-dessus, la note 57.
[434] Voir, ci-dessus, la note 58. Ajouter Al. S. Ştefan, BMI, XLII, 1973, 1, p. 3—14.
[435] Baumann, *Ferma*, p. 97—107.
[436] *Ibidem*, p. 125—132.
[437] *Ibidem*, p. 124—125.
[438] Information Alexandru Barnea.
[439] Sanie, *Civilizaţia*, p. 75—79, avec certaines observations de L. Petculescu, Pontica, XV, 1982, p. 249—253.
[440] Al. S. Ştefan, BMI, XL, 1971, 4, p. 43—52; G. Simion et coll., Peuce, VIII, 1980, p. 151—288.
[441] Baumann, *Ferma*, p. 107—122.
[442] Voir, ci-dessus, la note 61.
[443] Voir, ci-dessus, la note 62. Pour le port, nous tenons l'information de Radu Florescu et de Cristian Matei.
[444] Voir, ci-dessus, la note 63.
[445] E. Comşa, Materiale, IV, 1957, p. 325, no. 1.
[446] Voir, ci-dessus, la note 64.
[447] Al. S. Ştefan, dans *Actes du IXe Congrès international d'études sur les frontières romaines*, Bucarest — Cologne — Graz, 1974, p. 104—105; Baumann, *Ferma*, p. 79—80.
[448] Sâmpetru, *Tropaeum* II, *passim*.
[449] M. Mărgineanu-Cârstoiu, Al. Barnea, *Tropaeum*, p. 109—127.
[450] S. Ferri, *Arte romana sul Danubio*, Milan, 1933; A. Frova, *L'arte di Roma e del mondo romano*, Turin, 1961.
[451] G. Bordenache, Dacia, N.S., IV, 1960, p. 489—509; Eadem, *Sculture*, *passim*, C. Scorpan, *Rep. Bach.*, *passim*; Vermaseren, CIMRM, no. 2310; Hamparţumian, CCET, *passim*; Z. Covacef Pontica, VIII, 1975, p. 399—428.
[452] M. Alexandrescu-Vianu, Dacia, N.S., XXIX, 1985, p. 73.

[453] Eadem, RESEE, VIII, 1970, 2, p. 290—292 et, respectivement, V. Canarache, *Măşti şi figurine Tanagra din atelierele de la Callatis-Mangalia*, Constanţa, 1969.

[454] G. Bordenache, St. Cl., VII, 1965, p. 215—223.

[455] Eadem, Dacia, N.S., II, 1958, p. 267—269; St. Cl., IV, 1962, p. 281—290; V, 1964, p. 155—178; VII, 1965, p. 215—232; *Sculture*, p. 15—114. Pour les sarcophages, voir M. Alexandrescu-Vianu, RESEE, VIII, 1970, 2, p. 280—289.

[456] Z. Covacef, Pontica, V, 1972, p. 513—524; VII, 1974, p 295—305; VIII, 1975, p. 399—428; C. Scorpan, *Rep. bach.*, p. 21—64; Pontica, IX, 1976, p. 195—198; Vermaseren CIMRM, *passim*; Hamparţumian, CCET, *passim* et, pour les bronzes, V. Barbu, Dacia, N.S., IX, 1965, p. 386—395; Irimia, *Bronzuri*, p. 7—41. Ajouter les gemmes tomitaines publiées par Z. Covacef et C. Chera-Mărgineanu, Pontica, X, 1977, p. 191—202.

[457] M. Alexandrescu-Vianu, Dacia, N.S., XXIX, 1985, p. 72—73.

[458] *Ibidem*, p. 73.

[459] G. Bordenache, Dacia, N.S., V, 1961, p. 185—211; M. Alexandrescu-Vianu, RÉSEE, XXV, 1987, 3, p. 225—237.

[460] Al. Suceveanu, SCIV, XVIII, 1967, 2, p. 243—268.

[461] M. Alexandrescu-Vianu, Dacia, N.S., XXIX, 1985, p. 73.

[462] G. Bordenache, Sculture, *passim*; Z. Covacef, Pontica, VIII, 1975, p. 399—428; Vermaseren, CIMRN, *passim*; C. Scorpan. *Rep. bach. passim*; Hamparţumian, CCET, *passim*; V. H. Baumann, Peuce, IX, 1984. p. 207—217.

[463] Florescu, *Capidava*, p. 124—133 et, respectivement, V. H. Baumann, *op. cit.*, p. 213, no. 3, et p. 195 (une statuette, en bronze de Vénus).

[464] H. Bordenache, Dacia, N.S., IX, 1965, p. 279.

[465] Z. Covacef, Pontica, XII 1979, p. 139—144; C. Muşeteanu, Pontica, XV, 1982, p. 255—261; idem et D. Elefterescu XVIII, 1985, p. 185—191.

[466] M. Alexandrescu-Vianu, Dacia, N.S., XXIX, 1985, p. 73.

[467] Sâmpetru, *Tropaeum*, II, p. 77—109.

[468] M. Alexandrescu-Vianu, Dacia, N.S., XXIII, 1970, p. 123—129.

[469] Sâmpetru, *Tropaeum*, II, p. 45—47.

[470] M. P. Nilsson, *Geschichte der griechischen Religion*, Munich, 1961 [2]; K. Latte, *Römische Religionsgeschichte*, Munich, 1960; Pippidi, *Studii*.

[471] Pour les fonctions, Suceveanu, VEDR, p. 155, la note 102 et pour les assoctions, Alexandra Ştefan, Dacia, N.S., XIX, 1975 pl 170—171.

[472] Eadem, *loc. cit.*, à compléter avec la bibliographie indiquée dans les notes 285 et 451. Pour le panthéon rural dobroudjan, voir, en général, M. Munteanu, Pontica, VI, 1973, p. 73—86.

[473] Gh. Poenaru Bordea, St. Cl., V, 1963, p. 292, no. 3.

[474] La liste des tombeaux callatiens, chez Suceveanu, VEDR, p. 156, note 117, avec les considérations générales de V. Barbu, Pontica, X, 1977, p. 203—214. Ajouter aussi E. Bîrlădeanu, Pontica, X, 1977, p. 127—152.

[475] Voir, ci-dessus, les notes 105 et 395.

[476] Pippidi, *Contribuţii*, p. 401—431; P. Veyne, Bulletin de Correspondance Hellénique, XC, 1966, p. 149—155.

[477] ISM, II, p. 404—406, à compléter avec la bibliographie indiquée dans les notes 455—456.

[478] R. Ocheşeanu, Pontica, IV, 1971, p. 303—309.

[479] Suceveanu, VEDR, p. 155, note 96; V. Barbu, Pontica, X, 1977, 203—214; A. Panaitescu. Pontica, X, 1977, p. 339—343; C. Chera-Mărgineanu, V. Lungu, Pontica, XVII, 1984, p. 109—130; XVIII, 1985, p. 203—234.

[480] ISM, I, p. 1539—540, à compléter avec la bibliographie indiquée dans la note 459.

[481] Alexandrescu, *Necropola*, p. 197—224 et, pour la nécropole plane, voir la liste chez Suceveanu, VEDR, p. 152, notes 62—63.

[482] Voir, ci-dessus, la note 299.

[483] Voir, ci-dessus, la note 139.

[484] V. H. Baumann, Peuce, IX, 1984, p. 210, no. 9 et, respectivement, p. 195.

[485] *Ibidem*, p. 209, no. 8, Ajouter aussi O. Tafrali, A. Arch., II, 1930, 4. 27, no. 1.

[486] Voir, ci-dessus, la note 300.

[487] V. H. Baumann, Peuce, IX, 1984, p. 208, no. 3—4; D. Tudor, An. Dobr., XVI, 1935, p. 28, no. 18; O. Tafrali, A. Arch., IX/X, 1933/34, p. 14.

[488] Sanie, *Civilizaţia*, p. 202—224.

[489] Gh. Ştefan, Dacia, VII/VIII, 1937/40, p. 419—421.

[490] V. Barbu, Dacia, N.S., IX, 1965, p. 390, no. 4; V. H. Baumann, Peuce, IX, 1984 p. 210, no. 10.

[491] *Ibidem*, p. 207, no. 1.

[492] Voir, ci-dessus, la note 274.

[493] V. Pârvan, Archäologischer Anzeiger, XXIX, 1914, col. 430—432.

[494] G. Bordenache, *Sculture*, p. 104, no. 217 et, respectivement, Gr. Florescu, An. Dobr., XVII, 1936, p. 33—46.

[495] Gh. Poenaru Bordea, St. Cl., V, 1963, p. 294, no. 5.

[496] C. Scorpan, Pontica, X, 1977, p. 159—178 et *Rep. bach.*, p. 25 et 42. Ajouter le caveau à fresques d'Ostrov publié par C. Chera-Mărgineanu, Pontica, XI, 1978, p. 137—141.

[497] M. Bărbulescu-Munteanu, A. Rădulescu, Pontica, XIV, 1981, pl 162, no. 2.

[498] V. H. Baumann, Peuce, VIII, 1980, p. 289—290 et IX, 1984, pl 207, no. 2.

[499] D. Tudor, Materiale, II, 1956, p. 593, no. 66 et Al. Barnea, Pontica, X, 1977, p. 350, no. 2.

[500] Suceveanu, VEDR, p. 108, notes 331—332 et p. 145, note 464; Al. Barnea, Pontica, X, 1977, p. 349, no. 1.

[501] Idem, SCIV, XX, 1969, 4, p. 599, no. 2; ajouter aussi le relief mithriaque de Fîntîna Mare, publié par Z. Covacef, Al. Barnea, Pontica, VI, 1973, p. 90—93, ainsi que les reliefs dionysiaques ou du Cavalier thrace, enregistrés par Scorpan, dans *Rep. bach.* et *Cav. tr.*

[502] Sâmpetru, *Tropaeum*, II, p. 70—72.

[503] Suceveanu, VEDR, p. 168—169 et, dans le détail, dans Thraco-Dacica, VI, 1985, p. 105—115.

[504] Y. Thébert, Annales. Economies, Sociétés, Civilisations, VII, 1978, 1, p. 64—82, dans le compte rendu sur M. Bénabou, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris, 1976.

[505] Alb. Deman, dans *Akten des VI internationalen Kongresses fur griechische und lateinische Epigraphik*, Vestigia, XVII, 1973, p. 68—69.

[506] N. Iorga, *Istoria Românilor*, Bucarest, 1936, p. 161—162, 264, 353.

[507] Pârvan, *Începuturile*, *passim*.

LA DOBROUDJA AUX IVe—VIIe SIECLES n.è.

A. L'HISTOIRE

1. *De Dioclétien à Valens*

Les événements qui ont, dès le IIIe siècle n.è. et surtout dans la deuxième moitié de celui-ci, ébranlé l'Empire romain, ont rendu nécessaire de procéder, par différentes voies, à la décentralisation du pouvoir impérial. Un partage de l'*imperium* avait pu être remarqué même plus tôt, à l'époque de l'invasion des Costoboques, laquelle avait, vers 170 n.è.[1], porté un coup dur au territoire de la Dobroudja. Marc Aurèle avait alors confié à Avidius Cassius le commandement du front oriental, afin d'avoir les mains libres à la frontière danubienne. De la même manière allait procéder plus tard, en 244, Philippe l'Arabe pour se ménager une liberté de mouvement en Dacie. Dans ces cas-là, il s'agissait de « partages » légaux, officiels, du pouvoir, mais il y en a eu aussi d'autres, qui relèvent de l'usurpation et sur lesquels nous n'insisterons pas. Enfin, une nouvelle phase de transition vers la tétrarchie établie au début de l'époque du Dominat fut représentée par la triarchie, qui a duré 14 ans (260—274), constituant une forme spécifique de gouvernement dans la partie occidentale de l'Empire. Elle a eu le mérite de contribuer, grâce à la régionalisation du pouvoir et de l'administration, au salut de l'Empire, préfigurant la division en trois préfectures du prétoire et annonçant, en même temps, le partage en deux de l'Empire, ainsi que la perte graduelle des diocèses occidentaux.[2]

En fait, la crise économique, qui a sévi surtout dans la seconde moitié du IIIe siècle, avait ses origines dans la détérioration des capacités de production de l'Empire et a entraîné ensuite d'autres domaines. Les commentaires de certains auteurs anciens fournissent des témoignages révélateurs sur ce phénomène. Ainsi, par exemple, le rhéteur Cyprianus (200—258 n.è.) notait, dans une lettre adressée à Demetrianus: « les mines d'or et d'argent s'épuisent,... la terre devient moins fertile, ... les produits de la terre se font rares ». Le déferlement continuel des peuplades migratrices sur les territoires du Bas-Danube ne faisait qu'aggraver encore cet état de choses dont les effets sont ainsi décrits par le même auteur: « le nombre des agriculteurs diminue, les champs en ressentent toujours davantage l'absence, il y a de moins en moins de marins sur la mer et de soldats sur les champs de bataille ».

Il va sans dire qu'à la pénurie de main-d'œuvre s'ajoutait la crise des transports et celle, inévitable, mais d'autant plus grave, d'ordre monétaire [3], qui finit par donner gain de cause à l'économie naturelle. Dans ce contexte, la crise de l'agriculture s'avéra particulièrement grave, la production agricole fournissant, comme on le sait, l'essentiel de ce que l'on appelle aujourd'hui, le revenu national.

Le règne de Dioclétien (284—305) inaugura le nouveau système politique du Dominat, ainsi nommé parce que, à la différence de l'époque précédente du Principat, l'empereur était maintenant considéré le *dominus* de tous ses sujets, quelle qu'en soit la condition sociale. En vue d'éliminer les suites de la crise, le nouvel empereur entreprit toute une série de réformes d'ordre administratif, militaire, financier et idéologique. Parmi celles-ci, les mesures à caractère administratif et militaire ont eu un rôle essentiel dans la réorganisation de l'Empire, divisé, depuis lors, en 12 diocèses et presque 100 provinces.[4] La conséquence directe de cette réforme administrative a été, pour la Dobroudja, sa séparation de la province de Mésie Inférieure, pour devenir une province à part, connue sous le nom de *Scythia Minor* [5] et dépendant du diocèse de Thrace à laquelle appartenaient aussi *Europa, Thracia, Haemimontus, Rhodopa* et *Moesia Secunda*.[6] Ces provinces, dont la nouvelle province de Scythia Minor (ND, XXVI), se trouvaient *sub dispositione viri spectabilis vicarii dioceseos Thraciarum provinciae*..., c'est-à dire „sous les ordres de l'honorable vicaire du diocèse thracique...", et avaient chacune un commandant militaire (*dux*). La capitale de la Scythie Mineure, *Tomis*, non mentionnée comme telle par la *Notitia Dignitatum*, était, en même temps, le siège du commandant militaire de la province, ainsi qu'il résulte aussi de l'inscription tomitaine qui nous révèle le nom du premier chef de ce genre, *Caius Aurelius Firminianus* (IGLR, 3), ayant exercé cette fonction sous Dioclétien. Il convient de préciser qu'un pareil *dux* avait, à partir de Dioclétien, seulement des attributions militaires, les compétences civiles (c'est-à-dire administratives) étant confiées à un gouverneur ou *praeses* [7], ainsi que nous l'apprend la même inscription, qui mentionne aussi, expressément, la qualité de *praesidalis* de la ville fortifiée de Tomis. En somme, le document ne fait que certifier, tout comme *Notitia Dignitatum*, la mise en application immédiate, dans la nouvelle province, de la mesure impériale générale visant à séparer l'autorité civile de celle militaire, qui s'avéra d'ailleurs l'une des plus importantes pour l'évolution ultérieure de l'Empire et, dans le cadre de celui-ci, de la province.

En scrutant ces événements dans une perspective historique plus large, il faut remarquer que c'est bien la situation nouvellement créée par la crise du IIIe siècle qui a conduit à la solution fournie par les importantes réformes de Dioclétien. Celles-ci furent continuées et complétées par Constantin le Grand et de cet ensemble de mesures il est résulté un ordre administratif nouveau, lequel s'est trouvé à la base de tout le système byzantin, qui allait durer encore un millénaire. Dans ces grandes lignes, l'organisation mise en place par Dioclétien et Constantin se maintiendra dans toute la haute époque byzantine [8], tandis que ses principes directeurs, l'autocratie impériale, la centralisation et la bureaucratisation de l'État allaient durer aussi longtemps que l'Empire même. Toutes les mesures prises par les deux empereurs visaient, comme on l'a déjà fait observer, à renforcer et accroître le pouvoir impérial fort ébranlé durant la crise. C'est ce qui explique également les efforts tendant à limiter l'influence du sénat et des autres structures politiques héritées du passé republicain de Rome, mais aussi à définir plus exactement les attributions de chaque organisme de direction, afin d'empêcher toute concentration excessive d'autorité. Aussi, l'administration civile et celle militaire, mais également l'administration centrale et provinciale furent-elles soigneusement séparées, à telle enseigne que, à partir de ce moment, les différentes ramifications administratives convergeaient et se retrouvaient

dans la personne de l'empereur, lequel, du haut de la hiérarchie de l'État dirigeait, comme à partir d'un poste de commandement, tout l'appareil de l'État.[9]

Le déplacement vers l'Est du centre de gravité de l'Empire a, avant tout, été dicté, par la plus grande vitalité économique de la partie orientale, plus riche et plus peuplée [10], mais aussi par les nouveaux problèmes militaires qui se posaient à l'Empire d'Orient, du côté du Bas-Danube, où se faisait de plus en plus sentir la poussée des barbares venant du nord, et, en Asie Mineure, où s'intensifiaient les pressions du royaume néo-perse des Sassanides. Dioclétien s'étant rendu compte du changement de la situation, résidait surtout à Nicomédie et avait gardé pour lui-même la partie orientale de l'Empire, laissant la partie occidentale à son corégent, Maximien. Mais c'est à Constantin que revient le mérite d'avoir offert à l'Empire un centre solide en Orient, en développant la vieille colonie grecque de Byzantion, sur la rive du Bosphore et en l'élevant au rang de capitale de l'Empire. Les travaux ont commencé en novembre 324 [11], aussitôt après la défaite de Licinius, qui a permis d'étendre en Orient le territoire contrôlé par Constantin et, le 11 mai 330, la capitale était inaugurée avec grand faste. Rares sont les villes, écrivait à juste titre Ostrogorsky [12], dont la fondation ait eu une si grande importance pour l'histoire de l'humanité. Par sa position stratégique locale, regionale et intercontinentale, Constantinople devint rapidement le centre politique, économique, militaire, spirituel et religieux de l'Empire byzantin, et le resta pour plus d'un millénaire, exerçant une influence appréciable sur l'évolution politique et culturelle de l'humanité. D'ailleurs, un siècle seulement après sa fondation, la ville avait déjà une population plus nombreuse que celle de Rome, atteignant, au VIe siècle, plus de 500 mille habitants.[13]

Comme la frontière de l'Empire au Bas-Danube s'avérait être l'une de plus exposées aux attaques barbares, la nouvelle province a, dès le début, joué un rôle stratégique très important dans le système défensif créé par Dioclétien et entretenu et consolidé par ses successeurs. Tandis que les limites naturelles de la province à l'ouest, au nord et à l'est étaient le Danube avec son delta et, respectivement, le littoral de la mer Noire, la limite méridionale, alors établie avec la Mésie Seconde s'étendait du sud de la ville de Gerania (aujourd'hui Ekrene, en Bulgarie), jusqu'à l'est de la ville d'Altinum (aujourd'hui Oltina, en Roumanie), sur le Danube [14]. La nouvelle organisation administrative et militaire a favorisé la consolidation de tout le système défensif de la province, le long des frontières comme à l'intérieur, si bien que tous les établissements urbains et quasi-urbains furent entourés d'épaisses murailles. Cette activité, poursuivie jusqu'à l'époque de Valens et par cet empereur même, s'est reflétée dans l'aspect général de la zone du limes danubien, tel qu'il a été décrit par Ammien Marcellin (330—400), pour la seconde moitié du IVe siècle: ... *Hister, qua Romanum caespitem lambit, urbibus multis et castris contiguus et castellis* („L'Ister, là où il berce la rive romaine, est ceint par nombre de villes, de camps fortifiés et de fortins", *Histoire romaine*, XXVII, 4, 6).

Ce fut une œuvre d'envergure dont les vestiges monumentaux sont encore visibles dans la Dobroudja de nos jours, qui fut favorisée par la présence active d'une nombreuse population et par l'existence de formations militaires importantes, dont deux légions cantonnées à Troesmis et Noviodunum et, une troisième, à Durostorum, sur le territoire de la province Moesia Secunda (ND, XXXIX et XL), ainsi que d'autres unités terrestres et navales.[15]

Les travaux de reconstruction entrepris au Bas-Danube furent précédés par des efforts visant la stabilisation politique et militaire de la zone, l'Empire ayant encore été appelé à faire face à de multiples affrontements avec les populations barbares qui menaçaient ses frontières. Ainsi, après avoir été vaincus, en 282, par l'empereur Probus, les Bastarnes avaient franchi, en grand nombre — 100 mille environ, selon certaines sources littéraires (SHA, *Probus*, 18) —, le Danube pour s'établir

en Thrace, où, contrairement à d'autres peuples, ils restèrent fidèles aux Romains. Au sujet des Bastarnes, déplacés au sud du fleuve par Dioclétien et Galère, en 295, on sait qu'ils furent soumis, en même temps que les Carpes et les Sarmates, à l'issue de plusieurs victoires romaines successives et qu'ils furent ensuite installés aux frontières (Eutropius, IX, 24, 2)[16]. D'ailleurs, à propos de Galère, César et gendre de Dioclétien, Eusèbe (*Eccl. Historia*, VIII, 17, 3) écrivait qu'il avait six fois reçu le titre de *Carpicus Maximus*, ce qui suggère autant de collisions avec les Carpes. De même, plusieurs inscriptions de Durostorum, Transmarisca, Rasova, Dinogetia, etc., évoquent, directement ou indirectement, des victoires remportées par les empereurs mentionnés sur les Carpes et d'autres peuples.[17] C'est seulement après ces victoires, accompagnées ou succédées par la présence active et répétée de Dioclétien dans la région, entre les années 294 et 303 (entre autres, plus sûrement à Transmarisca et Durostorum)[18], que l'on peut parler d'une réelle stabilisation, du moins pour un certain temps, de la situation militaire et politique au Bas-Danube. C'est le moment où l'on assiste à la reprise massive des travaux de fortification du limes dobroudjan, les découvertes épigraphiques et archéologiques ayant confirmé les renseignements d'ordre plus général, fournis, à ce propos, par différents auteurs de l'époque. Parmi ceux-ci, Euménès, Eunapios et Zosimos attribuaient même à Dioclétien le mérite d'avoir garni les frontières de l'Empire de „forteresses, de camps fortifiés et de tours", expression de la politique devenue essentiellement défensive et confirmée, comme nous le disions, par toute une série de découvertes. Cet effort défensif allait de pair avec l'activité de réfection des routes de la province, bien documentée par plusieurs bornes milliaires portant les noms des mêmes membres de la tétrarchie, Dioclétien, Maximien, Constance et Galère et marquant, en quelques points, l'exécution des travaux respectifs. Ainsi, sur la route du limes danubien, il y en a trois à Carsium, datant de 293—305 (IGLR, 230—232), qui avaient été installées pour indiquer trois directions différentes (le plus probablement vers Capidava, Troesmis et Ulmetum-Histria), une à Arrubium et une autre à Dinogetia, datant des mêmes années (IGLR, 239 et 240); d'autres bornes de la même époque sur la route ancienne du littoral proviennent de Callatis (IGLR, 84) et de Corbu de Sus (IGLR, 82) et une autre, enfin, a été trouvée à Dorobanţu (IGLR, 83), où se trouvait l'intersection gardée par la voie „impériale" allant de Marcianopolis à Noviodunum et celle, à orientation est—ouest, reliant Tomis à Capidava.

La concentration de nombreuses troupes dans la région a eu un rôle très important pour appuyer cet effort constructif et la stabilisation générale. Le principal mérite en revient aux mêmes empereurs, ainsi que l'indiquent les noms donnés, dès le début, aux légions établies sur la rive dobroudjane du Danube. Ainsi, la Ière légion Iovia, cantonnée à Noviodunum, portait cette épithète à partir du surnom de Iovius, attribué à Dioclétien, et la IIe légion Herculia, déployée à Troesmis, de celui de Herculius donné à Maximien. Il convient de mentionner aussi l'effet, au niveau local, de la diminution de l'autorité du gouverneur de la province *(praeses)*, mis à l'écart des affaires militaires dont la direction incombait à un commandant *(dux)*, ainsi qu'il résulte, d'ailleurs, de l'inscription de Tomis, mentionnée plus haut au sujet du premier *dux* à y être connu et de l'épithète utilisée pour la porte de la ville du „gouverneur", ainsi que d'autres inscriptions contemporaines indiquant la présence d'un pareil *dux* dans diverses fortifications en province, sur le *limes*[19] et dans la capitale. Moins nombreux sont les témoignages directement repérables dans le territoire de la Dobroudja, qui puissent nous édifier sur les effects des mesures d'ordre financier, prises par Dioclétien, pour faire face aux énormes dépenses réclamées par l'entretien des troupes, par la mise en œuvre de ses propres réformes, en général, et par les travaux de reconstruction en particulier.

Il convient de rappeler, dans cet ordre d'idées, que face à la grave détérioration de la situation monétaire, commencée dès la période antérieure, Dioclétien s'est vu obligé de prendre plusieurs mesures de redressement. Ainsi, il a réorganisé le système d'impôts, dans le cadre duquel l'*annona* était surtout perçue en nature, en essayant (comme d'ailleurs d'autres empereurs après lui) de remplacer les prestations en nature par des impôts fixes en argent *(adaeratio)*. Dioclétien eut également recours à une réforme monétaire, mais l'inflation qui en résulta, le détermina à émettre, en 301, l'édit sur les prix, qui ne s'avéra pas plus viable.[20]

La restauration opérée par Dioclétien et ses corégents a englobé aussi la vie religieuse, dans l'espoir qu'une revivification de celle-ci dans les formes romaines traditionnelles contribuerait à revitaliser aussi l'Empire même. D'une part, on s'efforçait de renforcer l'autorité impériale à travers la propagande officielle d'inspiration orientale, basée sur l'origine divine de l'empereur (ainsi que le prouve aussi l'adjonction des surnoms Iovius et, respectivement, Herculius aux noms des deux empereurs) et, d'autre part, on visait à assainir la morale publique, en éliminant tout ce qui apparaissait comme étranger et contraire à l'idéologie traditionnelle. Et comme c'est précisément l'époque où le christianisme se trouvait en plein essor, gagnant toujours plus d'adeptes dans la quasi-totalité des catégories sociales, la tolérance, manifestée jusque vers 296, fit place aux persécutions les plus violentes jamais infligées aux chrétiens, dont le point culminant fut atteint vers 303—304 [21]. C'est aussi la période qui coïncide avec les premières informations certaines que nous ayons sur la nouvelle religion, dans le territoire de la Dobroudja, où, selon les sources littéraires, la plupart des premiers chrétiens étaient des soldats. Ce furent, en effet, les militaires à avoir apparemment fourni le plus grand nombre de martyrs enregistrés sur les listes dressées à l'époque ou par la suite et parvenues jusqu'à nos jours. Ainsi, dans la seule capitale de la province, Tomis, on connaît les noms de plus de 60 martyrs, d'autres, assez nombreux, provenant de villes danubiennes comme Durostorum, Axiopolis, Dinogetia, Noviodunum, Halmyris, etc., tandis que le milieu rural semble avoir été plus traditionaliste et, par conséquent, moins perméable à la nouvelle religion. Ces données sont partiellement confirmées et largement complétées par la voie archéologique et épigraphique, entre autres dans le cas des tombeaux et des inscriptions d'Ancône (Italie), d'Axiopolis, de Niculițel, etc.[22] De la même période datent les premières connaissances que nous ayons sur l'organisation hiérarchique des chrétiens, en Dobroudja, comme par exemple, le nom du premier évêque de la province, dont le siège se trouvait à Tomis.

Sur ce plan spirituel que nous aurons l'occasion de réévoquer, les événements allaient bientôt prendre un cours différent, plus proche du vrai sens de l'évolution historique, certains empereurs qui ont suivi, ayant fait preuve de plus d'adaptabilité, de prévoyance et d'intelligence politique. Après que Dioclétien et Maximien eussent volontairement abdiqué à Nicomédie et, respectivement, à Milan, le premier s'étant retiré à Salone, on vit se proclamer Augustes Galère en Orient et Constance Chlore en Occident. Ils ont associé leurs fils adoptifs au pouvoir et,l'année suivante, Constance étant décédé, les troupes ont, selon une coutume plus ancienne, bien connue, proclamé Auguste Constantin, jusqu'alors César. Constantin — le futur empereur Constantin le Grand (306—337) — demeuré, à l'issue des luttes pour le pouvoir, corégent avec Licinius, proclama, de concert avec ce-dernier, par l'édit de Milan, en 313, la liberté du culte et l'égalité en droits pour toutes les religions de l'Empire, y compris le christianisme [23], ce qui signifia la première reconnaissance officielle de cette religion nouvelle, au moment même où elle jouissait d'une popularité grandissante. Par contre, les autres réformes entreprises par Dioclétien furent continuées et perfectionnées aussi bien par Constantin, de concert avec Licinius, que par Constantin seul, après la défaite et la mise à mort de Licinius en 324.

Ainsi, la puissance civile a été définitivement séparée de l'autorité militaire et l'organisation administrative en diocèses et provinces a été maintenue, tout en lui superposant maintenant quatre préfectures: l'Orient, l'Illyricum, l'Italie et la Gaule. C'est à la première d'entre elles qu'était subordonnée le diocèse de Thrace dont faisait aussi partie la province de Scythie Mineure. Les travaux de construction de la nouvelle capitale de Constantinople, inaugurée en 330, furent menés de pair avec la fortification des centres militaires et urbains situées sur le territoire de la Dobroudja et avec le développement édilitaire de ceux-ci, qui revêtait souvent un caractère monumental. Cet aspect, de même que l'entretien et la réparation continuels des routes, est illustré aussi bien par les résultats des recherches archéologiques effectuées sur de nombreux établissements de l'époque, que par une série de documents épigraphiques, tels que l'inscription de fondation de la porte du côté de l'est de la ville de Tropaeum Traiani, datant de l'an 316 n.è.[24] C'est là aussi que le développement de la ville, dans la même période, fut illustré par la sculpture en pierre et le montage, en même temps que l'inscription, d'un trophée imitant celui du sommet du monument triomphal, comme un symbole du nom et de la tradition de l'ancienne ville de Trajan, mais aussi comme une transposition monumentale, sur place, de la pensée bien connue de Constantin, qui se considérait un restaurateur de la glorieuse époque de Trajan. L'exemple de la ville d'Adamclissi n'est pas le seul, les travaux de construction et de fortification ayant, en général, continué en Dobroudja, pendant toute la période du Dominat. Ainsi, dans presque tous les établissements, il existe des preuves concernant le commencement et la continuation de leur construction, au moins depuis Dioclétien et Constantin, sans que la différenciation soit partout possible entre ces deux étapes historiques assez courtes. De même, il n'existe pas toujours des éléments suffisants pour distinguer les fondations constantiniennes de celles immédiatement suivantes. Mais ce qui s'avère valable pour tout le territoire de la Dobroudja et constitue un acquis des recherches archéologiques et historiographiques en général, c'est le fait que, dans l'ensemble et dans chaque cas soigneusement vérifié, la grande majorité des éléments fondamentaux de la structure défensive, créée à l'époque du Dominat et maintenue jusqu'à la veille de la chute du limes, appartiennent principalement aux règnes de Dioclétien et de Constantin. C'est pourquoi, exception faite des exemples les plus significatifs, les données chronologiques seront, là aussi, comme pour les autres étapes historiques, plutôt réservées à la présentation de chaque objectif et à son évolution.

Avec ces limites, il convient de mentionner, entre autres, pour la même époque de Constantin, la découverte d'une nouvelle source d'eau à Tropaeum Traiani (IGLR, 171) et la construction, à cette occasion, d'au moins un nouvel aqueduc, ainsi que l'achèvement d'une étape importante dans la reconstruction du centre administratif de la ville, dominé par la basilique forensis.

À Noviodunum, la construction de l'enceinte se poursuit, tandis que différents édifices sont bâtis à l'intérieur de la ville.[25] À Histria, on assiste à la réparation ou à la construction de nouveaux édifices d'intérêt public, y compris à la reconstruction, au moins partielle, des thermes intramuraux [26]. C'est de la même période que datent certaines portions du mur d'enceinte de la ville-port de Tomis, la capitale de la province, ainsi que d'importantes transformations dans l'ensemble de constructions qui, à travers le grand édifice à mosaïque [27], faisait la liaison entre le centre urbain et le port. Quelques repères, fournis par des bornes milliaires, dont certaines plus anciennes et réutilisées, révèlent l'attention accordée à toutes les routes importantes de la province: le limes danubien, à Carsium, en 323—337 (IGLR, 232) et à Troesmis, en 308—323 (IGLR, 237), sur la route du littoral pontique à Vama Veche, en 307—323 (IGLR, 108), Tomis en 323—337 (IGLR, 6), Histria en 333—337 [28], et à Mihai Viteazu, sur la route Histria-Argamum, en 324—326 (IGLR, 167).

La plupart des inscriptions gravées sur les milliaires datent de la dernière partie du règne de Constantin, ce qui semble indiquer l'attention accrue accordée, précisément à cette époque, aux voies routières de la province. Le fait s'explique par le cours pris par les événements dans l'Empire en général et aux bouches du Danube en particulier: la construction même de la nouvelle capitale n'a pu commencer qu'en 324, après que les luttes pour le pouvoir eussent pris fin par la défaite et la mort de Licinius. En même temps, la décision d'inaugurer une nouvelle capitale, à Byzantion, a eu pour conséquence d'accroître l'attention attachée à une province limitrophe comme la Scythie Mineure, de la tranquillité de laquelle dépendait la sécurité même de l'Empire dont le centre politique, administratif et économique se trouvait désormais beaucoup plus près des bouches du Danube. Enfin, le règne de Constantin, notamment dans la période de la corégence avec Licinius n'a pas été exempt, à part les luttes intestines, de conflits de frontière avec les populations extérieures, précisément dans la région du Bas-Danube. Ainsi, vers 315—316 et plus tard, furent repoussées des attaques des Goths et des Carpes, d'où les titres de *Gothicus maximus* et de *Carpicus maximus* obtenus par Constantin en 318—319 (CIL VIII, 8412). D'autres attaques, lancées par les barbares après les victoires remportées en 322, par Constantin dans la Mésie Supérieure et en Pannonie sur les Sarmates, devenus par la suite des alliés des Romains, étaient dues, en partie, aux luttes intérieures de 322—323, au cours desquelles Licinius a retiré du limes des provinces de Mésie Seconde et de Scythie Mineure les troupes dont il était le commandant, pour attaquer Constantin. Profitant de l'occasion, les Thervinges [29], conduits par Rausimodus, ont envahi l'Empire, saccageant la Mésie et la Thrace. Constantin les rejeta au-delà du Danube, les battit et les décima, probablement dans la zone des monts Buzău. Rausimodus fut tué, les otages romains furent délivrés et bon nombre de fuyards furent capturés. La danger fut d'autant plus grand que les envahisseurs avaient, en partie, été aidés par la population du diocèse de Thrace, ce qui détermina l'adoption, au printemps de 323, d'un décret prévoyant la punition exemplaire de ceux qui avaient aidé les barbares, les coupables étant livrés au bûcher (*Codex Theodosianus* VII, 1, 1).Mais, comme, au cours de ces événements, à l'issue desquels il avait pris le titre de *Gothicus victor ac triumphator*, Constantin avait empiété sur le territoire assigné à son corégent, Licinius, la lutte reprit entre les deux rivaux. Malgré l'appui des Goths, conduits par Alica, appelés à l'aide par Licinius, les partisans de celui-ci furent vaincus par Constantin, en l'automne de 324, a Chrysopolis, près du Bosphore. La tentative de Licinius de trouver refuge auprès des Goths, qui avaient le siège temporaire dans les monts Buzău, ayant échoué, il fut condamné à mort et exécuté la même année, à Thessalonique.[30]

À partir de ce moment, la politique jusque là défensive, menée par Constantin au Bas-Danube (notamment vis-à-vis des Goths), telle qu'elle fut clairement exprimée, entre autres, par l'inscription de fondation placée en 316, à Tropaeum Traiani, allait changer de caractère et devenir offensive. En effet, voilà en quels termes la première conception trouvait-elle son reflet sur la plaque fixée dans la maçonnerie massive construite alors à Adamclissi: „Défenseurs de la sécurité et de la liberté romaines étant nos princes Flavius Valerius Constantinus et Licinianus Licinius, pieux, heureux et éternels Augustes, dont la vertu et la vigilance ont permis de soumettre partout les peuples barbares, afin de renforcer la sécurité des frontières, on a, sous de bons auspices, bâti de fond en comble, la ville des Tropéens, alors que préfets du prétoire étaient Petronius Annianus, citoyen de rang sénatorial et Iulius Iulianus, citoyen de rang équestre, toujours très fidèles à la volonté divine des empereurs". Par contre, dès les premières années après 324, c'est-à-dire à partir du moment où Constantin demeurait seul à la tête de l'Empire, la défense du Bas-Danube fut consolidée par l'établissement de têtes de pont sur la rive gauche du fleuve (en

faisant réparer et renforcer les fortifications de Drobeta, Sucidava (Celeiu), Daphne, Barboşi et construire le pont entre Oescus et Sucidava sur le Danube, qui assurait le contrôle de la plaine l'Olténie, de Munténie et du sud de la Moldavie) et par la reconquête de territoires au-delà du fleuve. Le vallum de terre qui parcourt, parallèlement aux montagnes, toute la zone sous-carpathique, depuis la ville de Drobeta jusqu'au sud de la Moldavie (Brazda lui Novac de Nord) appartient à la même époque et délimite la zone effectivement contrôlée par Constantin du côté gauche du Danube.[31]

Toutes ces positions n'étaient pas encore consolidées, lorsque, pendant l'hiver de 331—332, les Goths envahirent à nouveau l'Empire, passant le Danube à travers la Scythie Mineure. L'empereur a entrepris alors une campagne contre les envahisseurs, laquelle s'est achevée par la victoire des Romains, suivie par la conclusion, en 332, d'un traité de paix et d'alliance *(foedus)*. Des observations archéologiques faites par la méthode stratigraphique dans quelques localités, corroborées avec l'étude des trésors monétaires trouvés dans la province, semblent non seulement confirmer cette attaque, mais montrer aussi que les suites en furent assez graves, à l'époque, pour tout le territoire de la Dobroudja. Après la campagne de Constantin, une partie des vaincus furent colonisés dans différentes régions de l'Empire, y compris en Scythie Mineure et les Goths et les Taifales, restés au nord du Danube, furent transformés, en vertu dudit traité, en alliés *(foederati)*. Cela signifie qu'ils étaient obligés de monter la garde à la frontière et d'aider, au besoin, militairement l'Empire, recevant en échange des subsides annuels. La victoire et la paix, obtenues en 332, semblent avoir exigé un prix encore plus grand que celui que laissent entendre les sources littéraires dont beaucoup étaient influencées par la propagande officielle de l'époque ou amenées à traiter de façon plutôt subjective les événements, en raison du bilan positif et des réalisations vraiment importantes de Constantin. Bon nombre d'entre elles, telles que les campagnes militaires, l'extension, par les voies mentionnées, de la domination romaine au-delà du Danube, etc., ont été obtenues par la présence personnelle, au Bas-Danube, de Constantin, qui voyait, à juste titre, dans cette région comprenant la Dobroudja, un bouclier, mais aussi une base pour des mouvements offensifs visant à protéger l'Empire. D'ailleurs, à la suite de la victoire de 332, l'empereur recevait le titre de *Gothicus victor ac triumphator* et une colonne commémorative était érigée à Constantinople, ainsi d'ailleurs aussi qu'une statue du roi des Goths, Ariaricus, dont le fils, Athanaric, avait été pris en otage dans la capitale de l'Empire.[32] Toutes ces mesures et circonstances ont eu pour résultat — et ceci est le plus important — d'assurer, dans cette partie de l'Empire, une paix qui a régné pendant presque tout le deuxième tiers du IVe siècle.

Mais, le 22 mai 337, Constantin mourait à Nicomédie, pendant les préparatifs exigés par la guerre à peine déclarée aux Parthes, afin de conserver, sous le signe du christianisme, le contrôle de l'Arménie.[33] L'Empire était de nouveau divisé en quatre, mais parmi les successeurs laissés par Constantin, l'autorité réelle incomba à son fils, Constance II (337—361), qui continua l'activité de consolidation militaire, y compris du limes du Bas-Danube, bien que l'attention prêtée, au cours des derniersjours du règne de Constantin, à la zone orientale, aurait pu suggérer quel' Empire jouissait de plus de tranquillité à la frontière dobroudjane et à l'intérieur. Le prix en était, toutefois, assez élevé: d'une part les subsides payés systématiquement aux Goths et, d'autre part, les effets ressentis par la vie politique intérieure. Sous ce dernier rapport, il faut mentionner, parce qu'elles allaient désormais affecter aussi l'évolution historique du territoire dobroudjan, les disputes ecclésiastiques devenues des problèmes d'État, le régime fiscal abusif qui pesait surtout sur les producteurs

directs et la corruption qui tendait a devenir un système dans l'appareil administratif.[34]

Constance II a gardé et renforcé les troupes dont il avait hérité en Scythie Mineure, la situation militaire mieux connue, de nos jours, pour le IVe siècle en Dobroudja correspondant, dans l'ensemble, précisément à l'organisation entreprise sous le règne de cet empereur. Certaines unités militaires portaient même le nom du nouvel empereur, prouvant l'établissement ou la réorganisation de celles-ci pendant ladite période: *milites primi Constantiani*, tenant garnison à Noviodunum, *milites quinti Constantiani*, à Salsovia, etc.[35] De telles mesures continuaient à être nécessaires, même après la conclusion du traité avec les Goths, car, en dépit des relations relativement pacifiques entretenues avec ceux-ci et dans le cadre desquelles la Dobroudja jouait un rôle intermédiaire important, des conflits frontaliers continuèrent de se produire au cours des décennies moyennes du IVe siècle. Ainsi, par exemple, dès 337—340, était achevée la construction d'une nouvelle forteresse sur le limes danubien, à Carcaliu (au nord de Troesmis), dans le segment de frontière où, comme disait l'inscription de fondation, l'endroit était „toujours exposé à l'audace des peuples gothiques". Aussi „a-t-on fermé l'endroit de cette partie du limes... en élevant cette fortification, en vue d'assurer à jamais la sécurité des citoyens et d'empêcher par cette construction durable l'attaque des pillards (= *latrunculorum*)...". Les stipulations du traité étaient donc transgressées par des incursions audacieuses de certains pillards goths, établis sur la rive gauche du Danube, et non pas par toute la peuplade qui représentait, néanmoins, un danger potentiel permanent. Et cela d'autant plus que de telles incursions pouvaient être encouragées, voire appuyées, par les barbares colonisés, dès le règne de Constantin, sur le limes, situation qui n'était nouvelle ni par ses causes, ni par ses effets et qui devait s'amplifier et se répéter jusqu'à la chute du limes. Dans le même sens, un autre phénomène qui prenait des proportions dans l'Empire, était l'ascension, vers les postes de commandement dans l'armée, des barbares et particulièrement des Goths, aux IVe—Ve siècles. Le commandant militaire de la province de Scythie, qui s'était directement occupé de la construction de la forteresse de Carcaliu était lui-même un barbare, du nom de Sappo, *vir perfectissimus, dux limitis Scythiae*. Or, le cas n'était plus singulier dans l'Empire à cette époque.

L'attention accordée par Constance II au territoire de la Dobroudja était caractérisée par le commencement d'un retour à la politique défensive, considérée comme mieux adaptée à la situation de la région et pratiquée, en général, dans cette période. Le limes a, d'ailleurs, aussi été renforcé en d'autres points que celui mentionné plus haut. Ainsi, par exemple, une phase de la construction de la forteresse de Capidava date de la même époque [36] et l'établissement fortifié des environs de Tomis, connu, grâce à des sources littéraires et épigraphiques, sous le nom de Constantia ou Constantiana, qui a donné aussi le nom à la ville actuelle de Constanţa, a été, elle aussi, construite ou plutôt remise en état toujours sous le règne de Constance II.[37]

D'une façon générale, le territoire de la Dobroudja devait, pour une bonne part, la prospérité dont il jouissait au milieu du IVe siècle, précisément à la durabilité du traité de paix conclu par Constantin, grâce auquel les relations de l'Empire avec les populations de la rive gauche du Danube s'étaient amplifiées et diversifiées. Or, dans l'ensemble de ces relations, la province située à l'embouchure du Danube jouait non seulement le rôle de producteur et de territoire de transit, mais aussi celui de récupérer la monnaie émise par l'Empire et dont l'importance, dans le cadre des échanges, s'était accrue. D'autre part, des conditions favorables furent aussi créées pour la prospérité des habitats situés du côté gauche du Danube, notamment de ceux compris dans l'horizon de la culture Sîntana de Mureş—Tchernéachov, où les marchandises romaines, supérieures aux produits locaux, avaient massivement

pénétré par la voie du commerce et, partiellement, des subsides. Le phénomène, mis en évidence par de nombreuses découvertes archéologiques faites en Valachie et en Moldavie, a eu aussi d'importants effets d'ordre linguistique et spirituel, déterminés par l'intensité des rapports humains. On sait, par exemple, que l'Église de la rive droite du Danube a joué un rôle particulièrement important dans la propagation du christianisme parmi la population daco-romaine et gothique du sud de la Moldavie et de l'est de la Valachie. Ainsi, Ulfila (311—384), qui, à l'âge de 30 ans, avait été élevé au rang d'évêque missionnaire des Goths établis au nord du Danube, prêchait en latin pour la population de la région, dominée alors par les Goths. Lorsque le roi des Visigoths, Athanaric entreprenait, en 348, une grande persécution contre les chrétiens de son royaume, les Goths ariens, dirigés par Ulfila, reçurent droit d'asile au sud du Danube et furent installés par Constance II, arien lui aussi, près de Nicopolis ad Istrum, en Mésie Seconde. Demeuré évêque auprès de cette ville, Ulfila a continué de prêcher en latin, grec et gothique, pour les gens du pays et pour les nouveaux admis dans l'Empire [38].

Lorsque Constance II, malade, mourait à 44 ans seulement, en Cilicie, pas avant, toutefois, de se faire baptiser, le sort des chrétiens de l'Empire semblait devoir prendre une mauvaise tournure. En effet, Julien, le dernier descendant de la dynastie constantinienne, resté seul empereur (361—363), essaya de faire revivre les croyances gréco-romaines traditionnelles, en gardant néanmoins, certaines formes d'organisation chrétiennes. Cette attitude lui valut de rester dans l'histoire sous le nom de Julien „l'Apostat", les persécutions des chrétiens atteignant, sous son règne, l'intensité de celles entreprises du temps de Dioclétien. C'est de cette période que date aussi la mort du dernier martyr sur le territoire de la Dobroudja, Aemilianus, de Durostorum, qui, par ordre du gouverneur local, a été torturé et brûlé sur le bûcher pour avoir, au nom de sa croyance et de celle d'une partie toujours plus grande de la population, détruit les statues des dieux dans un temple local [39].

Abstraction faite de cette orientation peu conforme au cours réel de l'histoire, Julien saisit, en administrateur de talent et commandant avisé qu'il était [40], la nécessité de consolider la vie économique des villes et de continuer la fortification des frontières de l'Empire, dans les points névralgiques de celles-ci. Il eut, à cette fin, recours à des réformes financières [41], tout en intervenant directement dans la construction des fortifications et la réfection des routes. Les effets de ces activités entreprises au Bas-Danube furent notés par les chroniqueurs contemporains soit sur un ton laudatif, soit en termes objectifs: „... il a visité toutes les villes situées le long du Danube, écouté la voix de tous, amélioré leur situation et instauré le bonheur"... (*Panegyrici latini*, XI, 7); dans le même sens, mais en fournissant des données plus concrètes, Ammien Marcellin (XXII, 7, 7) relevait le souci de l'empereur pour les villes en général et pour les fortifications du Bas-Danube en particulier. Ces appréciations sont, d'ailleurs, partiellement confirmées par des découvertes dobroudjanes, telles qu'une dédicace sur un bloc de pierre, installé à l'intention de Julien „le vainqueur, le triomphateur, l'éternel Auguste", trouvée à Niculiţel (IGLR, 269). De même une borne milliaire de Corbul de Sus (IGLR, 82) marque la réparation de la route littorale pontique entre Tomis et Histria. L'empereur était conscient de la nécessité des mesures entreprises, car ainsi qu'il le soulignait lui-même dans une lettre, le danger qui menaçait du nord le Bas-Danube demeurait entier: „à présent les Scythes ne s'agitent pas, mais peut-être n'en sera-t-il pas toujours ainsi" [42].

Julien périt dans la guerre contre les Perses, en 363. Lui ont succédé au trône Jovien (363—364) et Valentinien Ier (364—375), qui nomma corégent son frère Valens (364—378). La descendance de Constantin, en ligne mâle, s'étant éteinte avec Julien, les Goths de la rive gauche s'estimèrent déliés des clauses du traité conclu en 332, de sorte que, conformément aux prévisions de Julien (qui songeait plutôt

au danger présenté par les Huns, qui pouvaient entraîner le mouvement des Goths du Danube), ont repris leurs incursions au-delà du limes. Les conflits devinrent violents, une fois commencées les luttes pour le pouvoir, après l'avènement au trône de Valens. C'est pendant ces événements que la direction de l'Empire était revendiquée par un commandant militaire du nom de Procopius, apparenté à la mère de Julien et invoquant de ce fait l'ascendance constantinienne. En 358, il avait été envoyé, en qualité de *tribunus* et *notarius*, en mission diplomatique en Perse; en 363, il s'était vu confier un commandement aux frontières de ce même pays, zone de longue tradition conflictuelle et avait participé activement aux guerres de Julien avec les Perses. Comme l'empereur lui avait, semble-t-il, promis la succession au trône, mais la mort inattendue ne lui avait pas permis de mettre en pratique cette intention, Procopius s'est d'abord retiré en Cappadoce et, ensuite, à Chersonèse. Profitant des mécontentements suscités dans la capitale par les mesures fiscales de Valens, Procopius se proclame empereur en l'automne de 365, à l'aide de deux légions qui s'y trouvaient et invoquant, bien sûr, ses liens de parenté avec Constantin le Grand. La région du Bas-Danube fut, dès le début, sérieusement impliquée dans ces événements, car Procopius gagna rapidement de son côté Constantinople avec le diocèse de Thrace et d'autres provinces. Selon des sources littéraires de l'époque, il se serait même proclamé empereur au nord de la mer Noire, d'où il s'est rendu à Constantinople, aidé aussi par les Goths et à la tête des unités militaires qui lui étaient alors fidèles. À noter que Procopius avait amené les Goths en invoquant précisément le traité de 332, ce à quoi il avait droit de par sa prétendue ascendance constantinienne. Graduellement cependant, les troupes passèrent du côté de Valens et Procopius fut pris et décapité en mai 366.[43] De cruelles représailles s'ensuivirent, d'abord contre les anciens alliés locaux de Procopius et, ensuite, contre les Goths. Les dénonciations et les abus multiplièrent encore les victimes, de nombreux innocents étant massacrés à côté des vrais partisans de Procopius. En ce qui concerne les Goths, ceux qui passèrent dans l'Empire et y furent capturés, furent colonisés, sous garde, en différents endroits et, particulièrement, dans les fortifications du Danube. Ce fut, paraît-il, l'une des causes de la guerre menée, à partir de 367, contre les Goths qui se trouvaient de l'autre côté du limes (Ammien Marcellin, XXVII, 5; Zosimos, IV, 10).

Valens, qui avait établi son quartier général à Marcianopolis, concentra ses troupes en Scythie Mineure et en Mésie Seconde et envoya des forces navales à l'appui sur le Danube. À Constantiniana Daphne, ville construite, dès l'époque de Constantin, à gauche du Danube, devant celle de Transmarisca, il fit construire un pont de bateaux qu'il traversa, à la tête de ses troupes, à la poursuite des Goths. Ceux-ci s'étant de nouveau retirés dans leurs campements des Monts Buzău, les Romains n'ont pu prendre qu'un petit nombre de prisonniers avec lesquels ils s'en retournèrent sur la rive droite du fleuve, à Durostorum. L'année suivante, se préparant pour l'attaque, Valens resta près du village des Carpes *(vicus Carporum)*, en Scythie, non loin de Carsium, mais l'expédition projetée n'a pas eu lieu, à cause des crues. Après avoir passé l'hiver de 368—369, à Marcianopolis, il reprit l'expédition au printemps, par le gué de Noviodunum, où se trouvait le point le plus en aval qui fût propice à l'installation d'un pont de bateaux et à une traversée plus sûre. L'événement eut lieu peu de temps après le 5 juillet 369, date à laquelle Valens signait encore un décret à Noviodunum: ... „ensuite, faisant irruption dans les contrées des barbares et avançant par des marches incessantes jusque loin (entre le Danube et le Nistru, n.n.), il fonça sur la tribu guerrière des Greuthunges. Après quelques accrochages dûs au fait qu'un chef très puissant *(iudex potentissimus)*, Athanaricus, avait eu l'audace de lui tenir tête avec une poignée d'hommes, que ce dernier estimait plus nombreux qu'il n'en fallait, et par crainte aussi de périr, il les a mis en fuite; ensuite, lui-même et tous les siens s'en retournèrent à Marcianopolis pour y passer l'hiver

qui, par rapport à ces contrées, y était assez doux. Après des péripéties de toutes sortes, intervenues au cours de ces trois années, des circonstances favorables apparurent pour mettre fin à la guerre: d'une part, la présence continuelle de l'empereur augmentait la peur des ennemis et, d'autre part, l'arrêt du commerce créait de grandes difficultés aux barbares en les faisant si cruellement manquer du nécessaire, qu'ils envoyaient sans cesse des émissaires pour demander une paix qui leur fît grâce de leurs fautes. L'empereur s'est d'abord montré peu compréhensif, mais étant, en ce temps-là, un observateur très judicieux des circonstances, ... il tint conseil et décida qu'il ferait bien de leur offrir la paix... Il fut décidé par ceux qui étaient bons connaisseurs de la situation que les pourparlers de paix seraient menés sur des bateaux que des rameurs feraient avancer au milieu du fleuve, là où l'empereur se tenait avec des hommes armés et où le chef du peuple (gothique) attendait sur d'autres bateaux avec les siens. S'étant mis d'accord avec l'ennemi et ayant pris des otages, Valens s'en est retourné à Constantinople"...

C'est ainsi que fut, selon la narration d'Ammien Marcellin (XXVII, 5, 6—10) [44], finalement conclue, à Noviodunum, sur le Danube, la paix entre Valens et Athanaric. Les Goths s'engageaient à ne plus passer le fleuve, dans l'Empire, mais contrairement au traité précédemment conclu par Constantin, ils n'étaient plus des fédérés, ne recevaient plus des subsides annuels et leur commerce avec les Romains était limité à deux villes du limes du Bas-Danube. Les sources ne les nomment pas, mais la documentation archéologique disponible fait plutôt penser à Sucidava (Izvoarele) et Noviodunum.[45]

À la suite de ce succès, Valens et ses corégents, Valentinien et Gratien recevaient chacun le titre de *Gothicus maximus*. En même temps, un monument, probablement une sorte d'autel, semblable à celui, plus ancien, d'Adamclisi, fut érigé à la mémoire des soldats tombés au cours des batailles livrées par Valens.[46] Des informations en ce sens nous sont fournies par des sources littéraires contemporaines des événements, qui font état d'un «trophée» (gr. *tropaion)*, confirmées par la découverte, au nord de la Dobroudja, de six blocs d'une grande inscription datable de la même époque. Après la conclusion de la paix, Athanaric eut recours à ce qu'on pourrait qualifier de représailles indirectes, en persécutant les chrétiens dans les territoires contrôlés par lui. De telles actions avaient des incidences directes sur la vie de l'Empire et, en premier lieu, de la Dobroudja. Il suffit de mentionner, à ce propos, le cas du missionnaire orthodoxe Sava «le Goth», noyé dans la rivière de Buzău, à un moment culminant des persécutions, en 372. Ayant appris cette nouvelle, son compatriote Iunius Soranus (originaire, comme Sava, de la Cappadoce), à l'époque commandant de la province de Scythie, a facilité l'envoi des reliques du martyr dans son pays d'origine, à la demande de l'évêque local, Basile le Grand. À cause des persécutions, un certain nombre de chrétiens parmi les Goths se sont réfugiés en Scythie, mais il y eut aussi des interventions romaines sur la rive gauche du Danube, en faveur des chrétiens, surtout ariens, qui avaient demandé l'aide de l'Empire. Parmi eux se trouvait Fritigern, chef goth qui était l'adversaire d'Athanaric et qui était appuyé par l'évêque Ulfila, déjà établi dans l'Empire. Dans ces conditions, Athanaric se décida plus facilement à conclure une nouvelle paix, afin d'éteindre les nouveaux conflits, d'autant plus qu'à cette date, vers 375, se profilait, plus grand que jamais, le danger venant de l'est, celui des Huns qui avaient déjà atteint le Nistru.[47]

Ni la paix nouvellement conclue, ni le retrait vers le Siret et l'aménagement, en toute hâte, d'un vallum de terre jusqu'au Prut [48] n'ont permis aux Visigoths de résister à la pression des Huns, de sorte que Fritigern et Alaviv [49] ont demandé asile pour leurs sujets dans l'Empire, tout en promettant de défendre le limes danubien et de se convertir, tous, aux christianisme. L'autorisation ayant été donnée,

le passage du Danube commença au printemps de 376, probablement quelque part dans le sud de la Dobroudja.[50] Environ 200 000 hommes passèrent alors dans le diocèse de Thrace (Eunapius, 42) et y reçurent des provisions et des lots. Les dissensions avec les autorités locales et les abus de ces dernières d'une part et, d'autre part, le passage ultérieur des Ostrogoths de Vitheric, dans le diocèse de Thrace, favorisé par le fait que la gardé du limes avait été négligée, firent se déchaîner le pillage et les destructions dans toute la région. Le fléau avait commencé alors que Valens se trouvait en Orient (377 n.è.). Les commandants envoyés par l'empereur livrèrent un combat indécis près de la ville de Ad Salices (entre Argamum et le Delta), où les barbares se trouvaient massés derrière un grand cercle de chariots. Après un certain temps, la mise à sac du pays reprit et Valens fut obligé de se porter lui-même à la rencontre des envahisseurs auxquels étaient venus prêter main forte des Huns, des Alains et des Taïfales. Sans attendre l'arrivée de Gratien à la rescousse, il livra bataille près d'Andrinople. C'est là que par la défaite subie par les Romains, le 9 août 378, il s'est produit « un désastre sans possibilité de remède à l'avenir et qui a lourdement pesé dans les affaires de l'État romain»... (Ammien Marcellin, XXXI, 13, 11). C'est là aussi, quelque part dans le voisinage, que trouva la mort Valens, disparu sans traces, à moins d'ajouter foi à un récit, transmis d'un auteur à l'autre et ayant à l'origine la relation de certains soldats, selon lequel il aurait péri dans une maison paysanne incendiée par les Goths. Les pillages ont continué, mais Andrinople et Constantinople allaient échapper à la mise à sac et les barbares dirigèrent leurs regards vers l'ouest.[51]

L'attention particulière accordée par Valens au territoire de la Dobroudja, dans les conditions historiques que nous venons d'évoquer brièvement, s'est matérialisée, surtout pendant sa présence personnelle au Bas-Danube et le bref répit offert par la paix de 369, dans les nombreuses constructions nouvelles à caractère défensif et dans la réorganisation partielle du dispositif des troupes romaines le long du limes. La conception stratégique générale était redevenue essentiellement défensive et c'est dans cet esprit qu'évoluera désormais l'organisation militaire provinciale. Certes, les nombreuses forteresses évoquées par l'orateur Themistios, présent dans la suite de l'empereur, existaient déjà sur la rive droite du Danube, mais le fait même qu'on y faisait souvent référence, tout comme aux travaux nouvellement entrepris, montrent l'importance attachée par l'Empire aux structures défensives de la région. Des fortifications furent effectivement construites de fond en comble et d'autres furent remises en état, de même que des aqueducs, des dépôts de provisions et des installations portuaires. Des travaux de ce genre n'ont certainement pas manqué d'être entrepris à Noviodunum, où Valens avait fait séjour ou au vicus Carporum où il avait installé son camp. De même, des réparations ou des constructions contemporaines furent archéologiquement mises en évidence dans des centres urbains importants comme Histria, Tropaeum Traiani et d'autres. Il convient de relever, à ce propos, l'heureuse coïncidence entre la description faite par Themistios de la reconstruction d'une fortification *(burgus)* et la découverte de l'inscription de fondation, en 369, de la forteresse de Cius, située sur la rive dobroudjane du Danube, à Gîrliciu.[52] À en juger par les noms qu'elles portent, Gratiana et Valentiniana, deux autres forteresses, situées sur le limes, toujours en Dobroudja furent reconstruites pendant la même période, tandis que les bornes milliaires de Mirištea (IGLR, 81) et Rasova (IGLR, 190), marquent la réparation et l'entretien par Valens des routes de la province, en l'espèce la route entre Zaldapa et Tomis et, respectivement, la route du limes danubien.

Fervent partisan, comme Constance II, de l'arianisme, Valens rencontra une vive opposition dans la province de Scythie et, surtout, dans sa capitale, dans sa tentative d'imposer sa préférence à l'évêché local. Lors de son passage à Tomis,

en 368/369, l'empereur exila l'évêque Bretanion (= Vetranio), mais dut revenir sur sa décision à la suite des protestations locales (Sozomenos, *Hist. eccl.*, VI, 21), car, écrivait le chroniqueur, « si les églises étaient dirigées par de braves gens, les foules ne changeaient pas de foi. C'est, comme on le dit, pour cette raison que les Scythes [53] restèrent attachés à leur ancienne foi». Par contre, encouragé par l'empereur, l'arianisme gagna de nombreux adeptes parmi les Goths de la rive gauche du Danube, dont l'âvêque même, Ulfila, était arien [54]. Mais avec le passage d'Ulfila, avec une partie des Goths ariens au sud du Danube, dès le temps de Constance II [55], l'arianisme gagna aussi du terrain parmi la population locale de Mésie Seconde et d'autres provinces danubiennes, y compris la Scythie Mineure.

2. *De Théodose Ier à Zenon*

Théodose Ier [57], appelé aussi « le Grand» (379—395) était natif d'Espagne et ce fut le dernier occidental à siéger sur le trône de l'Empire d'Orient. Il s'était distingué en tant que commandant militaire de la province Moesia Prima et, rappelé de son pays natal par Gratien, qui ne pouvait plus faire face tout seul à la grave situation du moment, il fut d'abord nommé *magister equitum*, commandant de la cavalerie. Après la victoire qu'il remporta, en cette qualité, en Pannonie, Gratien le nomma Auguste en janvier 379, à Sirmium, alors que Théodose avait 33 ans.[58] Le nouvel empereur réorganisa son armée, en y recevant aussi un grand nombre de Goths, et réussit à repousser jusqu'au Danube les bandes de Goths, d'Alains et de Huns. Mais l'année suivante, trahi par les Goths de son armée, Théodose fut vaincu par les Visiogths, qui seront, toutefois, repoussés par la suite, à l'aide de Gratien. C'est au cours de ces événements dans la péninsule Balkanique et le Bas-Danube que fut conclu le traité d'alliance *(foedus)* avec les Visigoths, en vertu duquel ceux-ci devenaient des alliés à l'intérieur de l'Empire et non pas en dehors de celui-ci. Ils conservaient leur propre direction (entre autres, Athanaric se trouvait alors à Constantinople) et organisation, recevaient des subsides annuels et étaient exemptés d'impôts, mais devaient en échange accomplir leurs devoirs militaires au service de l'Empire, surtout sur le limes, et, directement, au service de l'empereur, où ils recevaient des postes de commandement importants. Bien que le phénomène de la germanisation de l'armée ne fût pas nouveau, il devint officiel et général, à partir du moment où le traité demeura définitif en 382.[57] La tentative d'établir en tant que défenseurs et agriculteurs, les fédérés dans les provinces du diocèse de Thrace, loin d'avoir eu l'effet souhaité par les autorités, a, au contraire, produit parmi la population locale une réaction de rejet, accompagnée, parfois, de manifestations violentes. L'épisode survenu à Tomis et relaté par l'historien Zosimos (IV, 40) ne semble pas avoir été isolé. Quelques années seulement s'étaient écoulées depuis la mise en vigueur du traité, lorsque, vers 386, Gerontios, alors commandant des troupes de la capitale de la province, donnant lui-même l'exemple et suivi par les autres soldats de la garnison qui « s'étaient souvenus de leurs noms de Romains», ont battu les barbares qui se trouvaient en garnison « devant la ville». Bien que favorisés par l'empereur, en vertu des clauses du traité d'alliance, ce qui entraîna, d'ailleurs, aussitôt, le mépris et le comportement abusif des nouveaux venus vis-à-vis des autochtones humiliés et souvent spoliés, les fédérés n'étaient acceptés qu'en dehors des établissements fortifiés romains, d'où ils représentaient plutôt qu'une protection, un permanent danger. Or, Gerontios avait, aux dires de Zosimos « délivré la Scythie des dangers qui la menaçaient, battant avec vaillance les barbares qui s'étaient dressés contre elle...» Seulement, à la suite de cette victoire, ce fut à grand-peine que le commandant réussit à apaiser la colère de l'empe-

reur qui favorisait, en vertu du traité, les fédérés. Placés donc de manière à défendre les centres fortifiés — d'habitude en dehors de ceux-ci, comme l'écrivait Zosimos et comme certaines découvertes archéologiques le confirment — les fédérés n'offraient, à vrai dire, aucune protection réelle du limes, où, moyennant aussi leurs relations avec les barbares de la rive gauche du Danube, ils créaient même parfois le danger de l'établissement, par ces derniers, de têtes de pont vers l'Empire [58], à l'opposé de la situation qui existait du temps de Constantin. Des attaques ont continué donc d'être lancées à partir de la rive gauche du Danube, même après la conclusion du *foedus*, l'une des mieux connues étant la mise à sac d'Halmyris, pendant l'hiver de 384—385 ou le suivant. C'est toujours aux environs du Delta du Danube que semble s'être déroulé aussi l'épisode qui eut un épilogue heureux pour la province et pour l'Empire, survenu en automne 386 et relaté par plusieurs sources littéraires antiques, dont Orosius (VII, 34, 9), Zosimos (IV, 35, 38 et 39) et Marcellinus Comes (386). Au cours de cette année, sous la menace des Huns, de nombreux Ostrogoths (les Greuthunges), conduits par Odotheus, ont demandé l'autorisation de passer dans l'Empire, mais après des pourparlers apparemment favorables, Promotus, qui commandait alors les troupes de Thrace, les battit, en noya la plupart dans le Danube et fit prisonniers les autres. L'événement eut lieu en présence de Théodose Ier, arrivé en Scythie et valut à celui-ci un triomphe à Constantinople, où une colonne triomphale fut même érigée, en l'honneur de la victoire, dans le forum.[59]

En dépit de la présence plutôt encombrante des Goths dans la zone balkanique de l'Empire, les événements, comme on le voit, partiellement favorables, qui se sont déroulés sur le territoire de la Dobroudja ont, du temps de Théodose, apporté à la région une relative tranquillité. Les recherches archéologiques ont révélé l'exécution de réparations et même de constructions nouvelles, il est vrai d'une qualité inférieure aux précédentes, à l'intérieur des fortifications et semble-t-il, aussi, de certaines enceintes. À part cela, on a identifié plusieurs aménagements réalisés selon la technique romaine de construction et destinés, précisément, à loger les nouveaux venus dans la province, installés, comme l'écrivait Zosimos, devant les murs de défense des villes. Les découvertes archéologiques, dues surtout à l'étude des nécropoles, montrent également la présence gothique à Histria, Tomis, Callatis, Capidava, Beroe, Dinogetia, etc. La documentation épigraphique, bien plus pauvre pour cette période, en fait représentée seulement par une borne milliaire à Zaldapa [60], révèle l'attention accordée à la route, alors de nouveau réparée (383—392), entre Marcianopolis et Noviodunum. Cet ouvrage et, probablement aussi, la remise en état de certaines fortifications sont à rapprocher non seulement des années de paix relative, enregistrées dans la dernière décennie du règne de Théodose Ier, mais aussi de la présence même de l'empereur sur le territoire de la Dobroudja, en 386, lorsque la route suivie par lui aura été, précisément, celle, plus sûre, qui traversait le centre de la province de Scythie, vers les bouches du Danube.[61] La résidence de l'empereur semble avoir été, à cette occasion, à Valentiniana [62], sur le limes nordique de la Scythie.

Après la mort, en 395, de Théodose Ier, ses fils et successeurs Arcadius (395—408) et Honorius (395—423) régnèrent l'un en Orient et l'autre en Occident, cette étape marquant aussi la division définitive de l'Empire. Parmi les événements du règne sans relief d'Arcadius, le plus important demeure, sans nul doute, le déplacement vers l'Italie des Visigoths dirigés par Alaric, en automne 401 [63]. La principale cause de leur départ de la partie orientale de l'Empire, y compris du territoire de la Dobroudja, n'est pas due à une intervention spéciale de l'empereur, mais plutôt à la réaction générale, dont nous parlions plus haut, de la population locale, comprenant des couches sociales différentes, contre les fédérés. Nous n'insisterons

pas ici sur les troubles, voire les combats qui ont, dans la péninsule Balkanique, précédé ce départ définitif. Pour la période en question, un seul épisode ramène plus clairement en discussion les contrées du Bas-Danube, laissant entrevoir les nouvelles difficultés, particulièrement graves, auxquelles celles-ci auront à faire face. Ainsi, à l'époque, un chef visigoth, nommé Gaïnas, après avoir passé dans l'Empire avec les autres fédérés, avait avancé rapidement depuis le rang de simple soldat fraîchement reçu dans l'armée romaine à celui de commandant de l'infanterie et de la cavalerie *(magister utriusque militiae)*. À la suite de luttes intestines qui concernaient surtout les Goths et au cours desquelles ses troupes furent défaites, Gaïnas chercha refuge, à travers le diocèse de Thrace, au nord du Danube, en Valachie, très probablement dans la partie orientale de celle-ci. C'est là qu'il fut, vers la fin de l'an 400, tué par les Huns, dirigés par Uldis, et sa tête fut envoyée à l'empereur, à Constantinople.[64] Nous apprenons ainsi qu'à ce carrefour des siècles, les Huns contrôlaient déjà le territoire situé au nord du Danube. Mais, à ce moment-là le geste d'Uldis signifiait encore un acte de bienveillance à l'égard de l'Empire et, d'ailleurs, à la suite des dons reçus, le chef des Huns conclut un traité avec les Romains. Pendant les mêmes années, Théotimos Ier, surnommé aussi « le Scythe» à cause de son origine, faisait fonction d'évêque de Tomis et de la province de Scythie. C'était selon l'historien Sozomenos (VII, 26) « un homme élevé dans le culte de la sagesse. L'admirant pour ses vertus, les barbares huns des environs de l'Ister, l'appelaient le Dieu des Romains»... Il semble que Théotimos qui fut aussi missionnaire parmi les Huns, ait effectivement joué un rôle important pour empêcher quelque temps, ces barbares, de mettre à sac la province. D'ailleurs, l'évêque tomitain était dans les meilleurs rapports d'amitié avec le patriarche de Constantinople, Jean Chrysostome, lequel avait, vers 399, envoyé des missionnaires parmi les Huns du Bas-Danube.[65]

Mais, en dépit des efforts entrepris au niveau central et local, les attaques des Huns n'ont pas tardé à se produire et furent toujours plus violentes au cours des années suivantes. À la mort d'Arcadius, le trône de l'Empire d'Orient revenait à Théodose II (408—450) qui n'avait alors que 8 ans. Bientôt après, la première attaque violente des Huns fut dirigée par Uldis en personne, à travers la Mésie et le reste de la Thrace (Sozomenos, IX, 5). Plus tard, lorsqu'une nouvelle paix était conclue en 434, il semble que la ville de Carsium se trouvait entre les mains des Huns [66] et, vers la même époque, Noviodunum s'était, pour peu de temps, trouvé à la merci d'un Hun fédéré qui s'était soulevé contre les Romains.[67] Tous ces épisodes se produisirent en dépit des mesures adoptées, à plusieurs reprises, en vue de renforcer le limes et la flotte danubienne, comme par exemple en 412, 418 et surtout en 443 quand l'effet escompté a, semble-t-il, été réalisé pour plus de trois décennies.[68] Après toute une série d'attaques dévastatrices, de négociations et de combats, soldés par de lourdes pertes pour l'Empire, Théodose II conclut avec Attila un nouvel accord, aux termes duquel le roi hun s'engageait à quitter les territoires situés au sud du Danube, mais continuait à recevoir le tribut versé par la partie orientale de l'Empire [69]. L'année suivante, Marcien (450—457), à peine monté sur le trône après la mort de Théodose, ayant eu vent qu'Attila avait l'intention de se diriger, avec les siens, vers l'Occident, refusa de lui payer le tribut. En 451, les troupes envoyées en arrière par Attila pour se livrer à des représailles furent battues par Marcien. Celles, beaucoup plus nombreuses, qui avançaient à travers la Gaule, se heurtèrent à l'armée du général Aétius, lequel étant originaire de Durostorum connaissait la manière de lutter des Huns. La victoire partielle obtenue par les Romains dans les champs Catalauniques hâta l'écroulement du pouvoir des Huns, évident après la mort d'Attila et devenu irréversible lorsqu'ils furent battus par les Gépides, à Netao (Pannonie [70]). Une partie des peuplades huniques resta au nord

du Bas-Danube, mais certaines d'entre elles (les Scires, les Sadagars et les Alains), dont le chef était l'Alain Candax, furent reçues par Marcien comme fédérés en Scythie Mineure et Mésie Seconde. En même temps, Hernac, le fils d'Attila, recevait, avec les siens, la permission de s'établir dans le nord-est de la Dobroudja [71]. D'autres Huns, se trouvant alors du côté gauche du Danube, ont continué d'attaquer le diocèse de Thrace, jusqu'à l'époque de l'empereur Léon Ier (457—474). Vers 469, ce dernier ayant rejeté la demande des Huns de rouvrir un marché d'échange au Danube, une nouvelle attaque fut lancée, sous la direction de Dengizik. L'attaque fut repoussée par les Romains, les Huns furent battus et le chef, qui était un autre fils d'Attila, fut tué.[72] Cet épisode mit pratiquement fin aux affrontements plus importants, qui avaient duré plus d'un siècle, entre l'Empire et les Huns.

Des groupes d'Ostrogoths et d'autres, plus petits, de Visigoths, continuaient d'exister dans l'Empire d'Orient, les premiers ayant encore un rôle important dans l'armée romaine et les seconds, établis de plus longue date, y menaient une vie plutôt paisible. Marcien conclut un traité d'alliance avec les Ostrogoths auquel, étant donné leur ascension à des fonctions importantes et les conflits permanents qu'ils provoquaient, Léon Ier estima bon de renoncer, tout en continuant de leur payer des subsides. En 474, Zénon, qui lui avait succédé au trône, interrompit le paiement du tribut, ce qui lui valut d'être temporairement écarté de la direction de l'Empire d'Orient, à un moment où une nouvelle invasion hunique se produisait dans le diocèse de Thrace. Ce fut seulement en 488, c'est-à-dire 12 ans après la chute de Rome et pendant le deuxième règne de Zénon (476—491) [73], que les Ostrogoths, dirigés par leur roi Théodoric, fils de Thiudimer [74], quittèrent la péninsule Balkanique pour se diriger vers l'Italie. L'Empire romain d'Orient se débarrassait ainsi de la présence des peuplades germaniques, mais, au même moment, le limes du Bas-Danube était menacé par les premières attaques des Protobulgares. Selon des renseignements littéraires, Zénon aurait lui-même fait venir un groupe de Protobulgares au sud du Danube, pour combattre les Goths qui s'y trouvaient encore, mais les Goths l'emportèrent [75]. Il n'est pas exclu que ces nouveaux dangers et symptômes d'insécurité, apparus à la frontière du Bas-Danube, aient contribué au succès obtenu par Zénon en éliminant les peuplades germaniques de l'Empire d'Orient. La situation nouvellement créée par l'écroulement de l'autorité romaine en Occident, où Théodoric fonda, en 493, le royaume ostrogoth, entrait, évidemment aussi, en ligne de compte.

3. *D'Anastase à Justinien*

Après la crise prolongée, engendrée par les invasions huniques et par les luttes intérieures, provoquées par la présence active, pendant environ un siècle, des Goths et par des contradictions d'ordre religieux, politique et socio-économique, la province de Scythie Mineure, ainsi d'ailleurs, que la plus grande partie de l'Empire d'Orient est entrée, avec le règne d'Anastase (491—518), dans une étape de rétablissement général. L'ancien fonctionnaire de la cour byzantine qu'était Anastase se montra, en sa nouvelle qualité, un bon administrateur de l'État et un organisateur compétent des finances. Il perfectionna le système monétaire institué par Constantin, essayant de donner une valeur stable, liée à celle de l'or, au *follis* de bronze, dont le cours était, jusque là, soumis à de graves fluctuations [76]. Il réorganisa le système de perception des impôts et abolit le système dit *auri lustralis collatio* (gr. *chysargyron)*, qui accablait la population urbaine pratiquant le commerce et les métiers. Cette mesure fut partiellement compensée par l'imposition du paiement de l'annone en argent et non pas en nature comme avant (Jean Malalas, XVI, 394).

Toutes ces réformes et d'autres encore ont entraîné l'essor, bientôt visible, de la vie urbaine, mais aussi des difficultés accrues pour les agriculteurs. Les revenus de l'État augmentèrent considérablement, de sorte qu'Anastase pouvait laisser, en 518, au trésor, une réserve de 320 000 livres d'or (Procopius, *Historia arcana*, 19, 7, écrivait: 3 200 « balances» c'est-à-dire 102 tonnes d'or), héritage particulièrement utile aux successeurs. En même temps, l'empereur a réorganisé l'armée et entrepris la consolidation de la défense aux frontières et à l'intérieur: [77] « dans chaque ville de l'Empire, on vit surgir différentes constructions, murs de défense, aqueducs, des ports furent dégagés et bien d'autres travaux furent entrepris...» (Jean Malalas, XVI, 409, 46—49). De tels ouvrages sont également attestés dans la zone du Bas-Danube, y compris sur le territoire de la Dobroudja, à Dinogetia, Histria, Altina, Ulmetum, Tropaeum Traiani, Callatis, Tomis, etc. Il s'agit de différentes constructions, telles que basiliques, murs d'enceinte, ateliers et autres [78]. L'explosion démographique et la prospérité économique du monde urbain, remarquées au VIe siècle en Dobroudja, ont, elles aussi, leurs origines dans le règne d'Anastase. On connaît d'ailleurs, dans cette région, au moins six inscriptions à caractère différent, portant le nom d'Anastase et le seul sceau impérial de plomb de Dobroudja, portant le nom du même empereur (catégorie de pièces, en général, très rares) a été trouvé il y a quelque temps à Tomis.[79] À cela s'ajoute le nombre relativement élevé de monnaies — comparable, parmi les étapes précédentes du Dominat, avec l'époque constantinienne — découvertes sur le territoire de la Dobroudja et révélant, tout comme les monnaies du même genre, trouvées sur la rive gauche du Bas-Danube, le retour évident à l'économie monétaire et, en même temps, le rôle important joué par la province située entre le Danube et la mer Noire, en ce qui concerne les liens commerciaux de l'Empire avec la population stable et une partie des migrateurs vivant du côté gauche du fleuve. Ces derniers ont, à plusieurs reprises, fait violemment sentir leur présence pendant le règne d'Anastase, en 493, 499 et 502, et les mesures défensives, prises, dès le début, par l'empereur, furent complétées par l'acceptation d'une partie des nouveaux venus (notamment des Protobulgares), comme fédérés dans le diocèse de Thrace, chaque groupement de ce genre devant être dirigé par un commandant local spécial, nommé *comes foederatorum* [80].

L'œuvre de restauration, commencée sous Anastase, a aussi été entravée par des troubles intérieurs, dont les plus graves furent provoqués par la révolte de Vitalien, dans le même diocèse de Thrace. La révolte eut à l'origine des motifs d'ordre religieux [81], financier et politique, mais elle entraîna aussi des couches de la population aux prises avec des contradictions d'ordre social (513—515). Il est à mentionner que Vitalien était originaire du sud de la province de Scythie, plus exactement de Zaldapa et que, selon la relation de Jean d'Antioche (214 e, 1 et 10), il avait profité de la présence des «Huns» (les barbares plusieurs fois mentionnés plus haut et acceptés dans l'Empire, ainsi nommés par l'historien à cause de leur parenté avec les Huns) et des mécontentements de la population locale rurale. Et comme, sous ce dernier rapport, à part les raisons socio-économiques, il y avait aussi l'opposition générale à des pratiques considérées par la population chrétienne (urbaine et rurale) comme aberrantes par rapport à celles, traditionellement adoptées, la révolte ne tarda pas à représenter une réelle menace pour cette partie de l'Empire. « ... Ensuite, toutes les mesures furent prises parmi les Scythes et les Mésiens, dans les forteresses et les villes: il était craint par tous et on se soumettait à lui comme à un empereur» *(ibidem)*. La situation s'étant aggravée partout, après la défaite des troupes impériales en Scythie Mineure, à *Acres castellum* (aujourd'hui le cap Caliacra, en Bulgarie). Anastase, afin de sauver sa capitale, nomma Vitalien commandant des troupes impériales du diocèse de Thrace *(magister militum per Thracias)*. Les promesses de l'empereur, en premier lieu celles d'ordre

religieux, n'ayant pas été tenues, une nouvelle attaque fut lancée contre la capitale. Cette fois-ci, l'attaque combinée (navale et terrestre) de Vitalien fut repoussée, ce dernier perdit sa fonction, mais les causes d'ordre religieux de la révolte disparurent bientôt, avec la mort d'Anastase, en 518. Le nouvel empereur, Justin Ier (518—527), avait des convictions opposées à celles de son prédécesseur. À l'époque, le limes du Bas-Danube était menacé par les premières incursions des peuplades slaves des Antes et des Sclavins, déjà temporairement établies dans le sud de la Moldavie et l'est de la Valachie[62].

Obéissant à ses propres convictions et non pas obligé par des circonstances défavorables, comme Anastase, Justin Ier décida de promouvoir à nouveau Vitalien. Et cela, en dépit du fait qu'à l'époque où il était commandant de la garde impériale, le nouvel empereur avait, en 515, directement participé à l'anéantissement de la flotte de l'insurgé. Et si Vitalien, devenu commandant de l'armée palatine *(magister militum praesentalis)* et consul en 520, fut assassiné la même année, le coup fut — semble-t-il — plutôt monté par son rival, Justinien, qui se trouvait, lui aussi, en ascension (Procopius, *Historia arcana*, VI, 27). D'ailleurs, ce dernier avait déjà assumé, au cours des dernières années du règne de Justin, le rôle principal dans la direction de l'Empire et allait monter sur le trône en 527. Jusqu'alors cependant, Justin Ier, un Thrace romanisé, né près de Scupi (aujourd'hui Skopje, en Yougoslavie), s'était, malgré son peu d'instruction, efforcé et avait, en bonne mesure, réussi à consolider la puissance de l'État byzantin, notamment dans ses points névralgiques. Cela lui réussit au Bas-Danube, grâce aussi à la nomination, comme *magister militum per Thracias*, de son neveu, Germanus, devenu l'un des plus célèbres commandants de l'époque [63]. « Lorsque Justin, l'oncle de Germanus, monta sur le trône, les Antes, qui vivaient près des Sclavins, avaient franchi l'Ister avec une nombreuse armée et envahi le territoire romain. Peu de temps avant, l'empereur avait nommé Germanus commandant de l'armée de toute la Thrace. Là, il engagea le combat avec les armées ennemies, les vainquit et les massacra presque toutes... » (Procopius, *Des guerres*, VII, 40, 5—6).

Sans disposer de renseignements directs plus précis, il est à présumer que le territoire de la Dobroudja a également eu à souffrir des suites de cette invasion (la seule connue du temps de Justin Ier), mais que, aussitôt après la victoire de Germanus, elle a dû, comme le reste du diocèse de Thrace, jouir de quelques années de calme. Répit qui a permis de continuer à effectuer des constructions à des fins défensives, mais aussi à caractère urbain en général, dans la province de Scythie, ainsi que l'indiquent certains détails des découvertes archéologiques; de même, une série de découvertes monétaires révèlent l'accroissement qualitatif de l'activité économique, particulièrement dans le milieu urbain.

Si Justin Ier a puisé plutôt modérément dans le trésor laissé par Anastase, son autre neveu et cousin de Germanus, Justinien (527—565), dont la personnalité s'était affirmée avant même de revêtir la pourpre impériale, a pleinement utilisé ces fonds dans un effort sans précédent, visant à restaurer et consolider l'Empire d'Orient sous tous les rapports. Cette activité d'envergure, bien connue grâce à la fois aux sources littéraires et épigraphiques et aux témoignages archéologiques, fut jalonnée aussi par des événements graves, dont les plus importants furent à l'est l'expansion perse et, au Bas-Danube, la pénétration de certains groupes de Slaves dans l'Empire, sans parler des émeutes et troubles intérieurs. Le principe, imposé par Dioclétien et Constantin, de la séparation rigoureuse des pouvoirs civils et militaires jusqu'au niveau des provinces, était désormais abandonné. Par contre, les réformes administratives entreprises par Justinien sont considérées moins claires et comme représentant plutôt une transition vers le système créé plus tard par Héraclius [64]. La politique économique de Justinien est caractérisée

par la faveur qu'il continue d'accorder aux métiers et au commerce, ce dernier atteignant, dans le domaine extérieur, des niveaux exceptionnels, à la fois comme volume et comme expansion. Ainsi, l'Empire est parvenu à dominer le marché européen par le contrôle des marchandises orientales et par sa propre production, par des échanges de produits (dans lesquels le rôle de la monnaie — en premier lieu byzantine — augmentait) avec l'Inde, Ceylan, l'Éthiopie, la Chine, etc. L'un des effets directs de cette politique a été, sans nul doute, le développement continuel des villes et des marchés, stimulé aussi par l'activité constructive entreprise dans la capitale et les provinces, au prix de grands sacrifices matériels. Les fonds ne furent pas non plus épargnés pour renforcer l'armée et remettre en état les nombreuses fortifications le long du limes et à l'intérieur du pays. Mais l'œuvre la plus importante et la plus durable du règne de Justinien fut, sans aucun doute, la codification du droit romain, grâce à laquelle l'humanité a pu, jusqu'à nos jours, bénéficier, de tout ce que la civilisation romaine et byzantine ont créé de plus valable en matière de droit.[85]

Scène d'attaques répétées et toujours plus dangereuses pour le sort de l'Empire, la Scythie Mineure a réclamé l'attention de celui-ci pendant presque tout le règne de Justinien. D'abord comme base de départ des effectifs nécessaires à la consolidation des positions de Crimée, vers 528, mais ensuite comme lieu de passage et, parfois, d'affrontement entre les troupes byzantines et les peuplades huno-bulgares et avaro-slaves qui franchissaient le Danube pour se livrer au pillage. Entre les années 530 et 533, les événements ont pris un cours plutôt favorable pour la province et l'Empire, grâce aussi à un commandant capable, d'origine slave, nommé Chilbudios, *magister militum per Thracias*, qui a battu et chassé les barbares, assurant aux habitants une brève période de calme. Mais, en 533, passant de nouveau le Danube, à la poursuite des envahisseurs, Chilbudios fut tué au combat et ses troupes défaites, de sorte que, « à partir de ce moment, les barbares purent passer le fleuve sans être inquiétés et les richesses des Romains leur furent facilement accessibles»... (Procopius, *op. cit.*, VII, 14, 6). En outre, comme l'attention de l'empereur était aussi réclamée, à l'époque, par des campagnes menées en occident, le territoire de la Dobroudja et une bonne partie du reste du diocèse de Thrace, bien que menacés, restèrent un certain temps exposés, sans défense, à toutes les attaques. Ainsi, en 540, on enregistra des invasions des Bulgares, accompagnées de destructions et de pillages jusqu'en Macédoine et en Grèce; en 544, ce fut le tour des Antes que Justinien avait essayé d'installer comme fédérés au nord du Delta; vers la même époque, des groupes de Sclavins s'étaient établis à Adina (au sud de la Dobroudja) et à Ulmetum et, en 550—551, on vit pénétrer, dans la région, des bandes nombreuses de Sclavins, qui finirent par être chassées par les troupes impériales. La situation étant devenue dramatique, différents moyens furent employés pour y faire face, tels que: le recrutement partiel de barbares dans l'armée, selon l'organisation militaire typiquement romaine, mais avec leurs propres commandants (comme, précédemment, Chilbudios); l'accroissement des effectifs défensifs spéciaux de frontière *(limitanei)*, placés sous le commandement d'un *dux limitis* et dont les membres étaient, en même temps, des colons, ce qui veut dire qu'ils disposaient de lots héréditairement transmissibles: la tentative, souvent réussie, d'inciter des groupes barbares les uns contre les autres; la création de têtes de pont suivant le modèle constantinien, pour faciliter le contrôle de la rive gauche du Danube, le plus souvent à l'aide des barbares auxquels on offrait des subsides.[86] Dans ce dernier but, des forteresses furent reconstruites du côté gauche du Danube (Turris, Daphne, Barboşi, etc.), de même que, toujours par nécessité défensive, on a redoublé d'efforts pour réparer ou reconstruire à peu près tous les centres fortifiés de Dobroudja. Les dé-

couvertes archéologiques confirment et complètent la longue liste, déjà connue grâce aux sources littéraires de l'époque et, surtout, à Procope *(De aedificiis)*, de sorte que, ainsi qu'on le verra aussi dans le sous-chapitre suivant, l'affirmation de cet historien, s'avère parfaitement fondée: « ... l'empereur a garni la rive du fleuve de fortifications denses,... et a déployé, en tout lieu, sur la rive, des gardes et des soldats, afin d'interdire rigoureusement le passage des barbares dans ces contrées... Il fit des retranchements si serrés à la campagne, que chaque exploitation avait sa fortification ou se trouvait à proximité d'un ouvrage fortifié» *(Ibidem*, IV, 33—35). Et, puisque comme nous l'avons dit, ces ouvrages seront examinés, dans le détail, en temps opportun, rappelons ici seulement que, ainsi que les découvertes archéologiques en témoignent, le développement urbain atteignait, dans la Dobroudja du VIe siècle, l'apogée, précisément à l'époque de Justinien quand, à l'intérieur des murs d'enceinte réparés, les édifices les plus imposants, qui dominaient les agglomérations urbaines, étaient les basiliques chrétiennes monumentales. C'était, d'ailleurs, aussi, l'époque où l'importance de l'organisation ecclésiastique s'était accrue à tel point que celle-ci était parvenue à se superposer et même à se substituer, du moins comme prestige, à l'organisation civile et militaire. Mais, ce moment de pointe a signifié aussi le commencement du déclin. Le paiement de subsides annuels aux barbares, surtout dans la deuxième partie du régne de Justinien, ainsi que la force militaire assez réduite par rapport aux nécessités, ont à nouveau favorisé, en même temps que des phénomènes de crise économique intérieure, des violations de la frontière et des attaques violentes, soldées par des destructions et des pillages.

Ainsi, après quelques années de calme relatif pour la Dobroudja et le diocèse de Thrace, les sources littéraires [87] rapportent une invasion dévastatrice des Koutrigours [88], conduits par Zabergan, commencée tumultueusement au printemps de 559. Franchissant le Danube pris, les envahisseurs arrivèrent jusque sous les murs de Constantinople et c'est là seulement qu'ils furent vaincus par le général Bélisaire. Pendant l'été de la même année, Zabergan et ses hordes de Koutrigours qui continuaient les pillages en Thrace, ont, sous la menace du renforcement de la flotte romaine du Bas-Danube, retraversé le fleuve. Les suites de l'invasion ont, selon les informations fournies par les écrivains anciens, été très graves pour la région ravagée par les envahisseurs.[89] La gravité de l'événement n'aurait peut-être pas été saisie dans toute son ampleur sans les découvertes archéologiques faites, ces dernières années, d'abord à Dinogetia et puis à Histria, Sacidava, Tropaeum Traiani, Capidava, etc.[90] Il en résulte clairement que les établissements fortifiés dobroudjans ont, dans leur grande majorité, subi de graves dégâts, à la suite de l'attaque de 559, qui fut, semble-t-il, l'un des coups les plus durs portés à la province avant la chute du limes. Et si d'autres raids de la même ampleur n'ont pas suivi, le mérite en revient à la politique habile de Justinien qui, aussitôt après la retraite de Zabergan, a su semer la discorde entre la peuplade de celui-ci et d'autres apparentées. C'est au moment même du retour des Koutrigours au nord du Danube, que Justinien promit des subsides aux Outigours de Sandilh, réussissant ainsi à annihiler la force des deux groupements, au moyen des luttes fomentées entre elles. Le résultat ne fut cependant que partiellement favorable à l'Empire, puisque ces manœvres ont facilité la suprématie des Avars sur les barbares susmentionnés et sur les Slaves, dans la zone limitée au nord par le Bas-Danube.

Les dernières années du règne de Justinien furent assombries par d'autres raids et pillages, comme ceux de 561—562, quand les Avars de Baïan voulaient à tout prix s'établir dans la province de Scythie. Justinien et Justin, le commandant de l'armée à l'époque, ont réussi à tenir les Avars en dehors de l'Empire, en vertu d'un traité d'alliance qui en faisait des fédérés, situation qui s'est maintenue jusqu'à la mort de Justinien.

4. *De Justin II à Maurice*

Justin II (565—578) ayant refusé de payer aux barbares le tribut annuel, les Avars de Baïan attaquèrent, en 566, de nouveau l'Empire à travers la Dobroudja [91] et de nouvelles invasions eurent lieu en 570 et 573. Après cela, le corégent de Justin II, le futur empereur Tibère II Constantin (578—582) conclut une nouvelle paix avec les Avars, alors que le titulaire du trône était déjà malade. Le montant des subsides, au prix desquels cette paix était achetée par les Romains, était de 80 000 *solidi* (environ 364 kg d'or). Le traité prévoyait aussi, en compensation de ce prix énorme, l'obligation, bientôt matérialisée, pour les Avars de Baïan, de protéger des Slaves la frontière danubienne de la Mésie et de la Scythie. Les Slaves avaient, d'ailleurs, envahi, au cours des dernières années, la Thrace, ravageant tout sur leur passage jusqu'en Grèce. En commençant donc sa campagne, Baïan suivit, le long du Danube, la vieille route romaine, en aval sur le limes jusqu'en Scythie, en venant de l'ouest et de là il traversa de nouveau le Danube, faisant irruption sur les établissements des Sclavins. Dans l'optique de l'empereur, ladite campagne à laquelle Baïan participa, selon certains chroniqueurs de l'époque, avec environ 60 000 cavaliers, devait attirer les Sclavins établis dans l'Empire à porter secours à ceux des leurs restés au pays. Mais, après avoir soumis les Sclavins et reçu le tribut promis pour l'année suivante, Baïan et les siens violèrent le traité et, se tournant vers l'ouest, se mirent à assiéger la ville de Sirmium, en 579—580.[92] En même temps, les Slaves du Bas-Danube, alors soumis aux Avars, passèrent de nouveau, en grand nombre, le fleuve et les pillages à travers l'Empire durèrent quelque quatre ans.[93] C'était la première installation numériquement importante, mais sans avoir encore un caractère sédentaire, au sud du Danube, de cette peuplade de migrateurs qui se contentaient de s'emparer des biens rencontrés sur leur passage. Un nouveau traité fut conclu avec les Avaro-Slaves, en 584, par Maurice Tibère (582—602), mais les barbares le violèrent de nouveau, en 586—587, provoquant, comme l'affirme Théophilacte Simocatta (*Historiae*, I, 8) et comme l'ont confirmé les recherches archéologiques, de graves destructions dans plusieurs villes de Scythie et de Mésie Seconde, notamment Durostorum, Zaldapa, Marcianopolis, Tropaeum Traiani [94]. Plus tard, des troupes romaines ont battu une formation avaro-slave, à Zaldapa, mais les événements qui se sont déroulés, par la suite, au nord du Danube et dans les Balkans, n'ont pas été favorables aux Romains, de sorte que les barbares sont revenus dans le diocèse de Thrace.

C'est seulement après la conclusion de la paix avec les Perses, en 591, que Maurice Tibère a pu accorder une attention accrue au Bas-Danube, dans l'intention d'en chasser les Avaro-Slaves. La campagne entreprise à cette fin, fut dirigée par Priscus, lequel, passant le Danube en 592, fit des ravages dans les camps des Sclavins, établis dans la plaine de Valachie, en partie sur le cours de la Ialomița. L'attaque fut répétée, avec succès, en 593, lorsque les Romains s'en retournèrent avec du butin et des otages. Un peu plus tard, Pierre, le frère de l'empereur et commandant de la Thrace depuis 596, mena une nouvelle opération contre les Sclavins qui avaient, une fois de plus, envahi l'Empire, saccageant Zaldapa et d'autres villes du sud du Danube. Mais, cette fois-ci, le manque d'eau ressenti dans la plaine du Bărăgan et les harcèlements auxquels les troupes romaines furent soumises lorsqu' elles furent arrivées à la Ialomița, les obligèrent à repasser au sud du Danube, avec de lourdes pertes. Nommé de nouveau commandant, Priscus se dirigea d'abord vers la Mésie Supérieure, où il réussit, vers l'an 600, à obtenir que le Danube restât, dans cette zone, la limite entre les Avars et les Romains, une autre clause de l'arrangement étant l'augmentation substantielle des subsides. L'Empire essayait ainsi de gagner une liberté de monœuvre contre les Sclavins qui se trouvaient encore au nord du

Bas-Danube. Mais le répit ne fut que trop court, de sorte que de nouvelles campagnes contre les Avars ont dû être entreprises en 601. Elles furent couronnées de succès dans une première phase, mais après le retour de Pierre à la commande des troupes et, surtout, à cause de l'obligation imposée à celles-ci de prendre leurs quartiers d'hiver au nord du Danube, les soldats se mutinèrent. La révolte s'étendit bientôt jusqu'à Constantinople, où elle entraîna, la même année, l'évincement de Maurice par le centurion Phocas.[95]

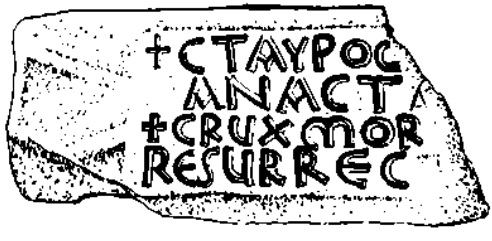
L'histoire de ces affrontements répétés, telle qu'elle nous est contée par les écrits anciens, comprend un épisode qui fournit l'un des plus importants témoignages sur la langue latine alors parlée dans la région. Une fausse manœuvre suscita rumeur et panique parmi les troupes conduites par le commandant de la Thrace, Comentiolus, provoquant leur fuite desordonnée devant le camp des Avars, lesquels se croyant attaqués, s'enfuirent eux aussi dans la direction opposée. L'épisode, qui eut lieu au pied des monts Haemus, près de Calvomuntis (toponyme latin signifiant « mont chauve ») est ainsi relaté par Théophylacte Simocatta (II, 15): «il s'est produit un très grand tumulte et vacarme dans l'armée (romaine); chacun criait à tue-tête aux autres de revenir en arrière et ils s'exhortaient réciproquement, dans la langue locale, en disant, en proie à une vive agitation: *torna, torna*, «retourne!, retourne»!, comme si un combat avait commencé à l'improviste, au plus fort de la nuit... ». Cet épisode, évoqué d'une manière semblable par Theophanes Confessor, dans sa chronographie, à l'endroit de l'an 587 (p. 257—258); « dans la langue paternelle: *torna, torna, frater*», précise-t-il, offre un témoignage indubitable sur la langue parlée, en cette fin si mouvementée du VIe siècle, par la population locale romanisée de la Péninsule Balkanique et par les troupes recrutées dans la région.[96] Avec les mots que nous venons de citer nous sommes en présence d'un monument de la langue latine parlée par la romanité orientale peu avant de se muer en langue roumaine.

5. *La chute du limes*

L'historiographie moderne parle des années du règne de Phocas (602—610) comme des dernières années de l'État romain tardif ou byzantin de haute époque.[97] C'est la période où commença l'entrée massive, dans l'Empire, des Slaves et des Avars. Les premiers fondèrent des établissements dont le caractère devint graduellement stable. Beaucoup plus nombreux que les Avars, mais n'étant point organisés du point de vue militaire et politique, les Slaves n'étaient pas considérés par Phocas comme un vrai danger, son attention étant plutôt portée sur les Avars. Aussi, des subsides annuels accrus leur furent-ils, à partir de 604, accordés par Phocas, dans l'espoir d'obtenir la tranquillité de l'Empire de ce côté-là. Bien que la défense, voire l'existence même d'une frontière bien défendue au Bas-Danube fussent largement compromises, précisément par le passage des Slaves dans la Péninsule Balkanique, les efforts tendant à maintenir et à défendre le limes ont continué même dans ces conditions dramatiques. Le système plus ancien, utilisé pour défendre la région et résoudre, en même temps, des problèmes vitaux d'économie agraire, au moyen des *limitanei* avait, depuis quelque temps déjà, tendance à se généraliser en Dobroudja et dans le reste de l'Empire, lorsque Héraclius (610—641) accéda au trône de celui-ci. À ce moment-là, la province de Scythie Mineure n'était pas encore considéréé comme perdue et la présence des Slaves dans les Balkans était vue plutôt comme un obstacle, dressé à l'intérieur, contre d'autres invasions, comme le furent jadis les fédérés goths, établis dans l'Empire, surtout sur le limes.

Les réformes administratives et militaires de Héraclius ont, en réalité, légiféré l'essentiel de certaines tendances qui existaient déjà. La création des thèmes avait, en fait, signifié le renoncement officiel définitif à la séparation des pouvoirs civils et militaires, puisque ces unités administratives-militaires étaient dirigées par un seul chef, nommé stratège; d'autre part, le renoncement aux mercenaires avait conduit à la formation d'une armée de la population qui bénéficiait de lots transmissibles par voie héréditaire. Dans ces conditions, qui fournissent aussi des éléments de base pour la future évolution de la structure de l'État byzantin [98], les Slaves établis dans les Balkans furent longtemps considérés à Constantinople comme faisant, avec les territoires respectifs, partie de l'Empire. Ainsi s'explique, entre autres, l'intervention faite par l'empereur Constant II (641—668) pour soumettre les „sclavinies" (Theophanes Confessor, 301—302) et nullement pour chasser les Slaves qui habitaient déjà dans ce type de communautés. Dans cette période, on peut encore parler d'un maintien, même si plutôt nominal, du limes du Bas-Danube, des tentatives de conserver la province de Scythie, au cours du VIIe siècle étant mises en évidence par des découvertes archéologiques, numismatiques et sigillographiques. Ainsi, vers 678, des chefs slaves et avars [99] de la Péninsule Balkanique proposaient à Constantin IV Pogonat (668—685), la conclusion d'une paix aux termes de laquelle ils s'engageaient à reconnaître son autorité (Theophanes Confessor, p. 356). L'Empire continuait donc à maintenir un certain contrôle jusqu'au fleuve, mais cette situation ne devait plus durer, même dans la mesure, déjà très réduite, où elle existait jusqu'alors. La garde effective du limes était depuis longtemps compromise, des vagues de Slaves ayant continué de déferler au cours des précédentes décennies.

Particulièrement importants pour le territoire de la Dobroudja furent, après l'intervention, en 679, de la flotte byzantine, au nord du Delta du Danube, contre les Bulgares, le passage et l'avance de ceux-ci jusqu'à Odessos, d'où ils commencèrent à soumettre, vers l'ouest, les groupements slaves qui s'y étaient établis. La paix préjudiciable conclue par l'Empire en 681 signifia la reconnaissance, pour la première fois, d'une formation politique sur le territoire byzantin, en l'espèce bulgaro-slave. Les liens directs de la Dobroudja avec l'Empire étaient temporairement rompus, sans que Constantinople ait complètement perdu le contrôle, tant la supériorité des Byzantins était grande dans le domaine naval et commercial. C'est ce qui explique, d'ailleurs, en bonne mesure, leur retour au limes bas-danubien et dans l'ancienne province de Scythie Mineure, en 971, sous le règne de l'empereur Jean Tzimiskes (969—976).



1. *Villes et bourgs*

Le Bas-Empire romain était une agglomération de villes (*civitates;* gr. *poleis*), communautés qui se gouvernaient elles-mêmes et avaient la responsabilité de l'aire qu'elles occupaient et des territoires qui en dépendaient et variaient beaucoup comme dimensions et structures socio-économiques. La grande majorité des villes étaient essentiellement rurales, leurs revenus étant principalement fournis par l'agriculture, tandis que les centres urbains proprement dits avaient une importance économique relativement réduite. Elles fonctionnaient plutôt comme des marchés pour leurs propres territoires et jouaient, en même temps, le rôle de centres administratifs, de sièges du conseil et des magistrats, de centres religieux et de sièges des évêques, ainsi que de centres sociaux et de résidences des grands propriétaires terriens.[100] Même si elle correspond, en général, à la réalité, cette image de la position de la ville dans la vie de l'Empire (d'Orient en particulier) pourrait sembler statique, à moins d'observer que les renseignements fournis par les sources littéraires révèlent une diminution graduelle de l'autonomie des villes, à l'époque du Dominat, allant de pair avec l'ingérence croissante de l'administration centrale dans la vie de la collectivité. La diminution continue de l'importance des villes n'a pas constitué — d'autres auteurs l'ont aussi souligné[101] — la principale cause de la décadence du monde antique; ce phénomène a représenté, en réalité, seulement un facteur, très important il est vrai, d'une telle évolution, qui a jeté les fondements d'un nouveau mode de production[102]. À ce propos, notons que les curies et les curiales perdirent graduellement de leur importance, à tel point que l'institution et la magistrature respectives furent supprimées sous le règne d'Anastase, leur place étant prise, dans toutes les villes de l'Empire, par les *vindices*, qui avaient la tâche de collecter les impôts, se faisant aider, à cette fin, par des fermiers. Justinien avait vainement essayé de remédier à l'échec enregistré par cette initiative, en revenant aux curiales[103]. La place de la curie fut prise, au VIe siècle — et conformément aux découvertes faites en Dobroudja, le processus semble avoir déjà commencé dès la deuxième moitié du siècle précédent, étant seulement légiféré par Justinien — par les évêques, *proteúontes* (gr.) = les notables et les *ktétores* (gr.) = *possessores*. Un haut personnage était le *pater póleos* (gr.) = *pater civitatis* ou, dans certaines villes, le *defensor civitatis*, chargé de s'occuper des travaux publics et des affaires édilitaires.[104] D'ailleurs, la *Novella* 128 faisait déjà état (sous Justinien) de trois catégories de citoyens de la ville: les *proteúontes*, les *ktétores* et les *oikétores* (gr.), les derniers étant aussi les moins aisés, tandis que le rôle dirigeant était joué par les premiers, sous la surveillance de l'évêque. L'évêque tenait aussi, assez fréquemment, la place du *defensor civitatis*, et était souvent le représentant de la ville[105]. D'ailleurs, on avait, dès Zénon, posé la règle selon laquelle chaque ville devait avoir son évêque (*Cod. Iust.* I, 3, 35), règle qui ne fut pas toujours respectée, les cas n'étant pas rares où l'autorité d'un évêque s'étendait sur deux ou trois villes. L'essentiel c'est que par *polis* on entendait d'habitude la ville avec son territoire et que la ville représentait l'unité de base de l'administration et de l'Église. C'était un centre de commerce et de production artisanale où s'effectuaient les échanges commerciaux entre la ville même et son territoire et

où habitaient aussi — dans la plupart des cas — une bonne partie des agriculteurs, ce caractère des villes byzantines de haute époque étant à côté de l'aspect commercial et artisanal non seulement important, mais prédominant dans les petites villes de province.[106]

Du point de vue juridique, le VIe siècle a vu se préciser une situation qui avait, d'ailleurs, commencé à se manifester plus tôt: la notion de *ius civitatis* était devenue secondaire, puisque, contrairement à l'époque du Principat, ce n'était plus le droit, mais les édifices qui faisaient d'une localité ou une autre une ville reconnue comme telle. En vertu de ce critère, quatre groupes ou catégoires de villes peuvent être distinguées dans la période considérée, qui reflètent l'évolution de l'époque du Dominat:[107] 1. les fondations dynastiques du type Justiniana Prima; 2. les villes dites « saintes», comme par exemple Saint-Mina, Sergioupolis, etc., où, d'habitude, il y avait aussi un habitat plus ancien; 3. les *castella* dont l'accession à la catégorie des villes qui avait lieu lorsqu'elles devenaient des résidences d'évêques, fut donc facilitée par le christianisme. Tel est aussi le cas, selon Procope, de nombreuses « villes », *phroùria* (gr.) du Bas-Danube et des Balkans, Justinien même ne faisant aucune distinction entre *poleis* (gr.) et *castra;* 4. des villages transformés en villes, qui, par leur nature même, gardaient un caractère principalement agraire. Ulmetum et Libida peuvent être considérés des cas typiques en Dobroudja.

Enfin, il ne faut pas sousestimer le double rôle, joué surtout dans la dernière partie du Dominat, par les villes situées au sud du Danube, en ce qui concerne la romanisation et la christianisation. Ces deux processus qui se renforçaient réciproquement, était favorisés précisément par le statut des villes, grandes et petites, lesquelles fonctionnèrent, tant que les murs d'enceinte leur furent encore utiles, comme résidences de l'administration laïque et spirituelle .[108] Cette évolution des villes jusqu' au VIe siècle y compris, qui en fit des centres et des lieux de refuge pour la grande majorité de la population, a signifié, en même temps, la fin de la plus importante, on peut dire décisive étape du processus de romanisation, parachevé à la faveur d'un nivellement des différences entre les villes « grecques » et « romaines» de Scythie Mineure.

À partir de ces aspects théoriques généraux de l'organisation administrative et urbaine de l'époque du Dominat, il s'avère particulièrement utile de nous pencher ci-après sur la situation et l'évolution des établissements urbains et quasi-urbains fortifiés, connus dans la province de Scythie Mineure. Et si l'on procède en l'occurrence du général au particulier, c'est parce qu'au moins deux raisons objectives qu'il convient d'énoncer dans ce préambule s'ajoutent à celle de nature méthodologique. D'une part les aspects théoriques généraux auxquels nous avons fait référence ont commencé à se dessiner plus clairement seulement au cours des dernières décennies, sans qu'il existe pour autant, à l'heure actuelle, un système cohérent pour tout l'Empire d'Orient. D'autre part, c'est précisément cette vie urbaine sur laquelle nous insistons qui offre l'image pouvant être le mieux reconstituée, par des moyens archéologiques, sur le territoire de la Dobroudja.[109]

SACIDAVA (Muzait-Dunăreni, commune d'Alimanu, département de Constanța). À part l'inscription mentionnant Proclinus, qui avait effectué son service militaire comme *exarchus* à Sacidava (IGLR, 188), il n'existe aucun autre témoignage épigraphique de basse époque sur la forteresse locale. L'inscription est attribuée au IVe siècle et concorde parfaitement avec ND (XXXIX, 12) qui avait révélé l'existence à Sacidava de l'unité de cavalerie *cuneus equitum Scutariorum* dans laquelle Proclinus a dû fonctionner comme sous-officier. Procope, dont le texte place Sacidava à un endroit qui semble correspondre à celui identifié sur le terrain (*De aedificiis*, IV, 11, 20), l'énumère parmi les fortifications remises en état par Justinien, mais le début de cette réparation est, comme dans d'autres cas signalés en Scythie

Mineure, dû à Anastase. La découverte de briques portant le nom de l'empereur[110] étaye, de même que d'autres observations archéologiques, cette affirmation. Parmi les 12 phases plus importantes établies sur des bases stratigraphiques[111], dix furent attribuées à l'époque du Dominat, la dernière datant jusque vers 640 au plus tard. En essayant de reconstituer l'histoire de la fortification, on constate que la première reconstruction importante après les invasions gothiques du IIIe siècle, a eu lieu sous le règne de Dioclétien et a été continuée par Constantin le Grand. Après une destruction partielle en 315—316, 323 ou plutôt 331—332, la vie reprit son cours normal jusque vers 378—383 ou 386 au plus tard, mais, au Ve siècle, on enregistra au moins trois destructions dues surtout aux attaques des Huns, suivies chaque fois par des réparations. Les efforts de reconstruction deviennent remarquables sous Anastase et, ensuite sous Justinien, les briques estampillées du nom d'Anastase et les monnaies datant très bien cette phase, qui s'acheva le plus probablement en 559.[112] Le choc provoqué alors par la grande invasion des Koutrigours doit avoir été particulièrement violent, dès lors que la reprise de l'activité constructive ne fut enregistrée que sous Justin II et Maurice Tibère, suivie d'une nouvelle destruction, perpétrée, vers 600—602, cette fois-ci, par les Avaro-Slaves. Les derniers niveaux notés désormais par l'auteur des recherches laissent paraître une ruralisation graduelle de la vie dans la forteresse jusqu'à l'abandon de celle-ci, au cours de la première moitié du VIIe siècle.[113]

L'enceinte de la forteresse fut, dès le début de l'époque du Dominat, reconstruite à l'aide aussi de matériaux plus anciens, parmi lesquels l'attention fut, d'emblée, attirée par de nombreuses dalles de calcaire provenant de la nécropole romaine de haute époque et d'autres édifices de la même époque. Les réfections successives n'ont pas, autant qu'on peut l'observer au stade actuel de la mise au jour de la forteresse, essentiellement modifié le plan établi au début du IVe siècle. Comme détails constructifs particuliers, dans la mesure où ceux-ci peuvent être constatés sur place, à la suite de la mise au jour partielle de l'enceinte, il convient de noter les tours de forme rectangulaire et, dans des phases de réfection plus tardives du mur d'enceinte, datables le plus probablement de l'époque d'Anastase-Justinien, le parement extérieur constitué de petits blocs calcaires, recouverts de crépi. On peut supposer que les bâtisseurs avaient utilisé ce procédé, dans l'intention de donner à l'extérieur du mur la même apparence de solidité que présentaient les portions de parement plus anciennes, où les blocs étaient de plus grande dimension. Il y a lieu de mentionner au sujet de ces dernières portions de parement, constituées surtout de stèles funéraires, le martèlement presque systématique des inscriptions de celles-ci lorsqu'elles étaient exposées de face à l'extérieur.

AXIOPOLIS (Cernavoda, départ. de Constanţa) compte parmi les rares fortifications mentionnées par tous les itinéraires et les listes antiques, ce qui prouve bien son importance. Les données de *Notitia Dignitatum* (*Or*, XXXIX, 21 et 30) nous font connaître les unités militaires qui y étaient cantonnées au IVe siècle, des *milites superventores* auxquels s'ajoutaient le *praefectus ripae legionis secundae Herculiae cohortis quintae pedaturae superioris*, c'est-à-dire des soldats légèrement armés et, respectivement, le préfet de la rive, commandant de la cinquième cohorte de la IIe légion Herculia de la pédature (secteur) supérieure. Au début du IVe siècle, on vit passer par Axiopolis un commandant militaire de la province, problablement pour contrôler la situation des troupes, déployées à la frontiere, et de la forteresse (IGLR, 192).[114] La forteresse qui se dressait au sud de Cernavoda resta, au cours des Ve—VIe siècles, un objectif militaire important. C'est là que fut ensevelie chrétiennement, vers l'époque d'Anastase, *Anthousa*, la fille de *Gibastes*, commandant des troupes de frontière, très probablement des fédérés qui s'y trouvaient, comme on l'a déjà supposé (IGLR, 195; MPR, 72). D'ailleurs la ville, notée comme telle par Hiéroclès (637, 9)

et Procope (*De aed.*, IV, 11, 20), était aussi, à l'époque, un centre épiscopal, ainsi qu'en témoigne la liste, reconstituée par De Boor, des *Notitiae episcopatuum* pour la province de Scythie[115]. A défaut de recherches systématiques, la mention même dans ladite liste indique la réfection de l'établissement fortifié du limes danubien à l'époque d'Anastase et de Justinien. Parmi les rares connaissances archéologiques dont nous disposons au sujet d'Axiopolis, il convient de mentionner l'existence, en face de la porte nord de la forteresse, d'une basilique paléochrétienne de petites dimensions, ayant une seule nef, qui abritait les tombeaux des martyrs Cyrille, Chindeas et Dasius (= Tasios)[116]. La chapelle funéraire située du côté sud de la basilique semble avoir été destinée à Gibastes et à sa fille, Anthousa, mentionnés plus haut. Et si les fondements de l'édifice plus grand qui se trouve à l'intérieur de la forteresse appartiennent, comme on l'a présumé il y a quelque temps, à une autre basilique paléochrétienne, cette fois-ci avec un baptistère[117], on peut en déduire l'importance d'Axiopolis comme résidence épiscopale. D'autre part, l'image qu'on pourrait se faire d'Axiopolis (à première vue, il semble plus normal de considérer que le nom de « Sanctus Cyrillus » a été donné à cette ville et non pas à celle de Tropaeum Traiani, comme on l'a présumé[118]), ne serait pas complète sans tenir compte de l'importance économique du centre, étant donné sa position sur la route du limes et à l'extrémité occidentale de la vallée, si circulée, de Carasu. C'était, comme de nos jours d'ailleurs, la route la plus courte entre ce coin de la province et la capitale.

Seimeni. Le nom antique de la forteresse et de la tour de guet identifiées, en ce lieu, nous est encore inconnu. Elles furent construites au début de l'époque du Dominat (IGLR, 205) et, à ce qu'il paraît, elles furent maintenues, plus tard aussi, pour les besoins du segment de limes compris entre Axiopolis et Capidava.

CAPIDAVA (comm. de Topalu, départ. de Constanța). Mentionnée par *It. Ant.* (224, 3), etc. et par ND (XXXIX, 13) comme siège d'une unité de cavalerie, *cuneus equitum Solensium ;* plus tard, elle apparaît dans la liste de Hiéroclès (637, 10) pour le début du règne de Justinien. Selon les données fournies par deux inscriptions (IGLR, 220 et 221), à Capidava se trouvait également, durant la période de son réfection au début du Dominat, une vexillation appartenant à une autre unité de cavalerie, les *equites scutarii, vexillatio Capidavensium*, qui semble y avoir été détachée avant le *cuneus* et qui, par la suite, fut transférée à Sacidava. À l'époque dont nous nous occupons, la forteresse une fois réparée, avait des murs de pierre et mortier, épaisses de 2,60 m, renfermant une superficie d'environ 130 × 100 m, avec des tours en forme de fer à cheval aux angles et rectangulaires au milieu des parois conservées (la paroi qui faisait face au Danube a disparu, en s'écroulant, avec une partie de la terrasse haute du fleuve, à une époque plus tardive) et deux tours en forme de U sur le côté est. Dans la partie sud de l'enceinte il y avait une porte flanquée seulement du côté du Danube d'une tour rectangulaire, déployée à l'intérieur et à l'extérieur et dans la partie nord, une petite porte pratiquée sur le côté ouest de la tour rectangulaire, ici exclusivement extérieure; les deux portes ont subi plusieurs modifications et réparations entre les IVe et VIe siècles n.è.

Les auteurs des recherches effectuées à Capidava ont distingué, surtout sur la base des observations faites sur l'enceinte, trois phases plus importantes, postérieures au camp fortifié de l'époque du Principat, chacune d'entre elles ayant été inaugurée par une reconstruction, à savoir: 1. celle comprise entre la seconde moitié du IIIe siècle et le début du IVe siècle n.è.; 2. celle allant de la seconde moitié du IVe à la fin du Ve siècle; 3. l'époque Anastase-Justinien, qui s'achève par l'abandon de la forteresse vers la fin du VIe siècle et le début du suivant.[119] Des recherches plus récentes, effectuées dans le quartier sud—est de la ville ont révélé que Capidava a, elle aussi, subi les effets de l'invasion des Koutrigours en 559.[120] Les observations

de terrain et les fouilles ont, dès le début, délimité dans l'enceinte de la ville une aire plus restreinte, sommairement fortifiée dans l'angle du sud—ouest, datée alors au niveau de la dernière des trois phases susmentionnées.[121] Le moment de cette limitation doit, néanmoins, être placé au plus tôt après le milieu du VIe siècle n.è., comme

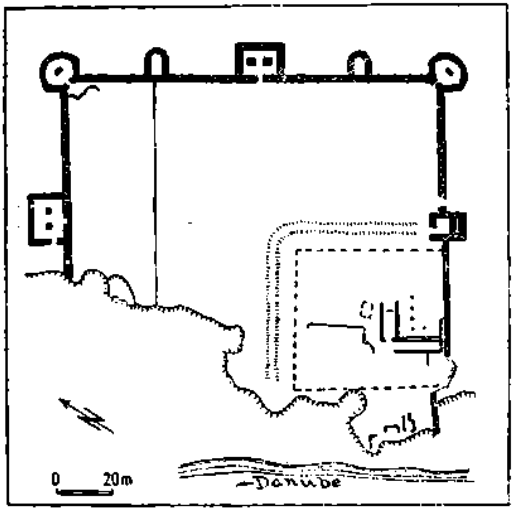


Fig. 10. *Capidava*. Le plan de la fortification.

on l'a d'ailleurs supposé, à juste titre, à la lumière des fouilles effectuées dans la partie sud—est de la ville, dont nous venons de parler. Supposition encore renforcée par la datation de la destruction, en 559, et par l'existence de la basilique paléochrétienne de l'angle nord—est de la fortification qui a dû fonctionner au moins jusqu'à cette date. À mentionner que l'édifice était pourvu d'une crypte de petites dimensions, en tuiles, qui a dû abriter les reliques d'un martyr, selon la coutume de l'époque. Mentionnée par Hiéroclès parmi les 15 villes (gr. *póleis*) de la province, Capidava était aussi, selon la liste contenue dans *Not. Ep.* (*loc. cit.*, no. 586), un centre épiscopal, au VIe siècle, fait partiellement confirmé à présent par la voie archéologique.[122] Ainsi donc, à l'importance militaire et commerciale, encore visible à l'époque du Dominat, est venue s'ajouter celle que lui conférait le fait d'être un centre de propagation du christianisme dans son propre territoire et, vu la position et le rôle de la ville, au-delà du limes, aux IVe—VIe siècles. Enfin, les portions de quartiers de basse époque, y compris celles mises au jour plus récemment dans la partie sud—est, ainsi que les importantes découvertes faites dans la nécropole — les premières, des Ve—VIe siècles et les autres surtout du IVe — particulièrement variées et précieuses, dont certaines sont encore à l'étude, concordent avec les données précédemment notées, pour illustrer la vie intense et prospère, menée par la ville du limes, aux IIIe—VIe siècles n.è. Nous mentionnons aussi, dans ce contexte, l'identification de l'installation portuaire de Capidava, sur le Danube, laquelle, après une destruction subie au IVe siècle, fut réparée et fonctionna jusqu'au VIe siècle y compris.[123]

GRATIANA (?). Sa localisation sur le front ouest du limes danubien, probablement quelque part entre Capidava et Carsium [124], est due aussi à la distance plus grande séparant, sur le terrain et dans l'Itinéraire d'Antonin, les deux fortifications, entre lesquelles on peut supposer qu'il y avait au moins une tour de guet. Une petite fortification de ce genre a, d'ailleurs, été identifiée, il y a quelque temps, à Topalu [125]. Gratiana a été remise en bon état du temps de Valens [126] et apparaît assez claire-

ment localisable dans la zone proposée par ND (XXXIX, 27) et, plus tard, par Procope (*De aed.*, IV, 11, 20) où l'on entrevoit à nouveau les mérites du règne d'Anastase dans l'exécution des réparations qui, probablement, ne furent que reprises à l'époque de Justinien.

CARSIUM (Hîrşova, départ. de Constanţa), Siège d'une formation auxiliaire de *milites Scythici* (ND, XXXIX, 22), la fortification érigée sur la rive abrupte du Danube est, elle aussi, connue et mentionnée de longue date (*It. Ant.*, 224, 4). Elle fut occupée par les Huns pendant le règne de Théodose II, fait en tout cas certifié pour l'an 434, quand la paix avec Attila et Bleda fut conclue (Priscus, *Fragm.*, 277).[127] Hiéroclès (637, 11) et Procope (*De aed.* IV, 11, 20) incluent Carsium dans leurs listes, ce qui veut dire que Justinien avait, dans ce cas aussi, continué et, probablement achevé les travaux déjà commencés par Anastase et, peut-être même, par Justin Ier. En revenant à la seconde moitié du IVe siècle, mentionnons que l'importance stratégique de la ligne défensive établie dans l'ouest de la Dobroudja est aussi suggérée par les riches tombeaux de plusieurs militaires, découverts dans la nécropole de la forteresse de Hirşova.[128]

CIUS (Girliciu, départ. de Constanţa). Il est difficile à croire que Valens ait, en 368 ou 369, fait construire de fond en comble la forteresse qui s'y trouve (IGLR, 233, où d'ailleurs les mots *a fundamentis* constituent une adjonction), puisqu'elle existait avant cela, selon l'*It. Ant.* (224, 5) et la ND (XXXIX, 14), et, en tout cas, depuis le début de l'époque du Dominat. Donc, la construction mentionnée dans l'inscription n'a dû être en réalité qu'une réfection, ce que Themistios (X, 136 a—138 b) laisse d'ailleurs sousentendre dans une certaine mesure. La reconstruction de la forteresse a été faite à l'aide d'une main-d'œuvre militaire et civile et la technique utilisée était spécifique pour l'époque constantinienne (*ibidem*). Avec l'appui du commandant de la province, Flavius Stercorius et par les soins du tribun Marcien et du commandant (*praepositus*) Ursicinus, l'ouvrage a été réalisée „pour la défense du pays" seulement avec des militaires, à en croire l'inscription, mais, en réalité, avec la contribution de la population locale, ainsi qu'il résulte de la relation de Themistios et que l'on procédait, en général, dans cette période. Les spécialistes ont également trouvé dans ladite relation des détails très importants concernant la technique de la construction à l'époque, vérifiés aussi par la voie archéologique.[129]

BEROE (Piatra Frecăţei, comm. d'Ostrov, départ. de Tulcea). Après l'*It. Ant.* (225, 1) et la ND (XXXIX, 15), les informations littéraires sur Beroe manquent. La réapparition, bien tard, sur la liste des évêchés, reconstituée par De Boor (*loc. cit.*, no. 587), confirme la persistance de la fortification, fait appuyé d'ailleurs aussi par les recherches effectuées dans la nécropole et l'habitat. Le rôle économique de ce dernier, s'ajoutant au rôle militaire, permanent, sur le limes, actif dès l'époque du Principat et même amplifié par la suite, est lié à la fonction portuaire et à la zone agricole, ainsi qu'à la route romaine identifiée dans le voisinage, aux carrières de schiste, etc. Il ressort de ND (*loc. cit.*) que la localité était, au IVe siècle, le siège d'une unité de cavalerie, le *cuneus equitum stablesianorum* et, selon la liste de De Boor, le siège d'un évêché au VIe siècle. Entre les Ier—VIe siècles, elle a fonctionné comme station de la flotte et, en même temps, de la route terrestre longeant le Danube. Grâce aux observations effectuées sur place et aux recherches archéologiques, on connaît, entre autres, une portion du mur d'enceinte, en pierre et mortier, avec emplecton et parements, épais de presque 3 m (IIIe—IVe siècles n.è.) et, par des sondages, quelques portions des édifices en maçonnerie, de basse époque, de la fortification qui jouissait d'une excellente défense naturelle tout autor et surtout du côté du Danube (le bras appelé aujourd'hui Băroi). Vers 1911, on pouvait encore distinguer la forme

polygonale irrégulière de la forteresse et une tour rectangulaire vers le fleuve. C'est alors aussi qu'on a trouvé des monnaies frappées sous les Antonins et aux IIIe et IVe siècles n.è. Un violent incendie, provoqué par les attaques avaro-slaves, a détruit la fortification du temps de Justin II, mais, ainsi que les découvertes faites dans la nécropole le prouvent, l'habitat a survécu jusque vers le début du VIIe siècle. Pour la période qui a précédé la chute du limes, on a remarqué aussi la présence d'allogènes ayant le statut de fédérés — au VIe siècle problablement des Slaves — et se trouvant, eux aussi, en voie d'assimilation.[130]

Sur le plateau situé au nord-ouest du promontoire fortifié, on a étudié 1 100 tombeaux (IIe—XIIIe siècles) dont une grande partie appartenaient à l'époque du Dominat. Chez ces derniers on a constaté la disparition totale du rite d'incinération et la généralisation de l'enterrement chrétien. La disposition dans le plan des différents types de tombeaux (d'après la chronologie et l'inventaire) correspondant à chaque époque et, en particulier, à celle romaine du Bas-Empire, corroborée avec l'analyse de l'évolution du rituel des allogènes, etc., a conduit à la conclusion de l'assimilation graduelle, par la population romanisée, des groupes non romains de la province.[131] Toujours dans l'aire de la nécropole, on a découvert les ruines d'une basilique paléochrétienne à trois nefs, laquelle, selon les vestiges trouvés par le découvreur, était enduite de crépi et peinte à fresque polychrome à l'intérieur et qui datait le plus problablement du temps d'Anastase et de Justinien, tout en ayant — semble-t-il — une phase plus ancienne.[132] En revenant aux découvertes de la nécropole romaine du Bas-Empire, il faut noter que celles-ci offrent une documentation extrêmement riche concernant les relations de la localité de Beroe avec le reste de la province et l'Empire d'une part et avec le monde barbare d'autre part, pour une période qui dépasse la limite chronologique observée jusqu'à présent, allant même jusqu'à la première moitié du VIIe siècle.

TROESMIS (Igliţa, comm. de Turcoaia, départ. de Tulcea). Les inscriptions découvertes ici (IGLR, 236 et 237, dans la cité d'ouest et respectivement d'est) confirment l'existence des deux fortifications, à l'époque de Dioclétien-Constantin, comme siège de la *IIe légion Herculia*, fait déjà certifié par ND, source selon laquelle des *milites secundi Constantini* (XXXIX, 22, 29) et 31) étaient aussi cantonnés à Troesmis. Malgré l'importance de la localité, d'autres informations apparaissent seulement chez Hiéroclès (637, 12) et Procope (*De aed.*, IV, 11, 20), confirmant aussi les réfections du temps d'Anastase et de Justinien. On a supposé que le siège du préfet de la légion, localisé, grâce à la source susmentionnée, à Troesmis, se fût trouvé dans la cité d'est, tandis que la cité d'ouest représentait la ville de Troesmis, la séparation des zones civile et militaire s'étant ainsi maintenue à une époque tardive.[133] Les données dont nous disposons—des recherches archéologiques systématiques n'ont plus été entreprises depuis les fouilles du XIXe siècle[134] — ne permettent pas de soutenir le maintien d'une telle séparation durant les deux derniers siècles de l'époque du Dominat. En ce qui concerne la physionomie urbaine de la cité d'est, reconstruite au début de l'époque du Dominat (pour celle d'ouest seul le contour de la fortification a pu être reconstitué), il faut dire que celle-ci, largement commentée et même graphiquement reconstituée[135], ne sort pas du spécifique général des établissements romains du Bas-Empire ayant une substructure antérieure, datant de l'époque du Principat. On remarque clairement, à ce propos, l'enceinte massive, reconstruite au début de l'époque romano-byzantine, la trame orthogonale des rues partant de deux axes principaux nord-sud/est-ouest, la structure urbaine restaurée à la même époque. Sur ce schéma sont discernables les ruines des édifices plus importants des Ve—VIe siècles, dont beaucoup sont le résultat de remises en état et de transformations répétées de ceux d'époque antérieure, parmi lesquels se distinguent trois basiliques paléochrétiennes[136]. Les fouilles de sauvegarde, effectuées en 1977, à l'ouest

et au nord-ouest de la ville[137] prouvent, par la richesse du matériel archéologique, l'importance de la localité, à l'époque du Dominat, et sa densité, même au-dehors des murs d'enceinte, mais à l'abri des vallums II et III, reconstitués graphiquement par des photographies aériennes.[138]

Troesmis offre donc l'image d'une grande agglomération urbaine et quasi-urbaine, composée de deux fortifications, avec une zone peuplée, partiellement au moins, entre celles-ci, l'ensemble constituant un point d'appui militaire très important sur le limes, mais également un centre civil remarquable. De plus, comme la première partie de la liste des évêchés de la province garde un ordre logique d'amont en aval (De Boor, *loc. cit.*), le toponyme Koúprou[139], inscrit au numéro 588, encore non expliqué, pourrait, en raison de sa position dans le texte, représenter précisément la centre de Troesmis, lequel, à la lumière des données archéologiques, pouvait être un siège épiscopal.

Carcaliu (départ. de Tulcea). L'inscription découverte en ce lieu et datant des années 337—340 (IGLR, 238) fait état de la fortification, sur un promontoire de la rive du Danube, d'un établissement, dont le nom reste inconnu. L'ouvrage fut entrepris sous la surveillance d'un barbare (très probablement un Goth) du nom de Sappo, engagé par l'Empire et parvenu au rang de commandant de la frontière de Scythie Mineure. La fonction est spécifique pour la défense du limes du Bas-Danube, aux IVe—VIe siècles, le titre de *vir perfectissimus dux limitis* désignant, en fait, l'importante fonction de commandant militaire de la province.

ARRUBIUM (Măcin, départ. de Tulcea). La ND (XXXIX, 16) signale la présence de l'unité de cavalerie *cuneus equitum catafractariorum* dans cette localité, ultérieurement appelée *civitas* par le Géographe de Ravenne (IV, 5, 47). À part sa position sur le Danube, il convient de signaler, aussi, en parlant de cet important centre militaire, civil et d'échanges, la borne milliaire datant de l'époque de Dioclétien, qui y fut trouvée et qui certifie la réfection, dans la zone de la ville, de la route du limes, au début de l'époque du Dominat.[140] À mentionner aussi l'existence de traces du mur d'enceinte, de divers autres vestiges de constructions et, parmi d'autres découvertes archéologiques, les ruines d'un aqueduc à environ 5 km à l'est de Măcin.[141]

DINOGETIA (« Bisericuţa» — Garvăn, comm. de Jijila, départ. de Tulcea). Les nombreuses briques portant l'estampille de la *Ière légion Iovia Scythica*, découvertes, dès les premières campagnes de fouilles[142], et d'autres renseignements (IGLR, 241) prouvent non seulement que Dinogetia se trouvait dans le rayon d'action de la légion dont le siège se trouvait à Noviodunum[143], mais aussi qu'elle avait été remise en état à l'époque de la réorganisation militaire intervenue à la fin du IIIe siècle et au début du IVe. À cela s'ajoute la borne milliaire découverte lors des fouilles effectuées dans la fortification et apportée d'un endroit situé non loin de celle-ci (IGLR, 240) et indiquant la réfection, sous Dioclétien, de la route du limes, entre Dinogetia, Arrubium et Noviodunum. L'importance de l'établissement fortifié situé dans la boucle du Danube, redoublée par l'existence de son pendant de Bărboşi, tête de pont qui fonctionnait, dans cette période aussi, sur la rive opposée du Danube, à l'embouchure du Siret,[144] est illustrée par sa présence dans l'*It. Ant.* (225,5) et dans la ND (XXXIX, 24). Même si les sources littéraires antiques ne mentionnent plus Dinogetia que beaucoup plus tard, après la chute du limes (le Géographe de Ravenne, IV, 5, 47), il est absolument clair que des réfections plus importantes ont commencé dès Anastase, ainsi qu'en témoignent les briques marquées du nom de l'empereur et trouvées en assez grand nombre dans la ville (IGLR, 246). Pour l'époque de Justinien, une importance particulière revêt l'inscription

gravée sur la balance de bronze, découverte également dans la ville (IGLR, 247) et évoquant le nom de *Gerontios, praefectus Urbi*, ce qui prouve l'attention accordée à cette fortification, en tant que centre d'échanges également, vers la moitié du VIe siècle.

Les amples recherches archéologiques effectuées en 1950—1960, qui ont notamment porté sur l'établissement de haute époque féodale, superposé à celui romano-

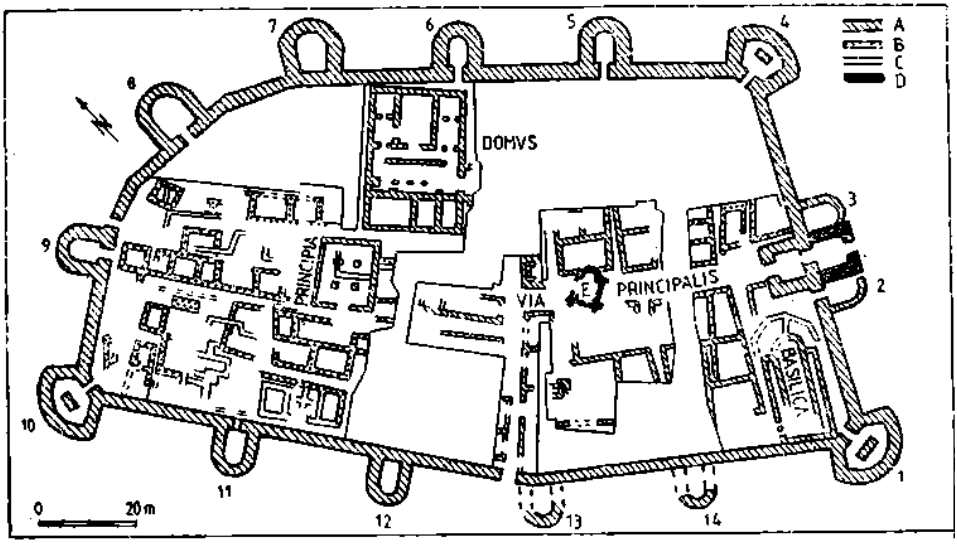


Fig. 11. *Dinogetia*. Le plan de la fortification. A. L'enceinte et les autres édifices des IIIe—IVe siècles : B. Édifices des IVe—Ve siècles ; C. Édifices des Ve—VIe siècles.

byzantin, mais qui ont aussi abouti à des résultats très importants pour la période qui nous occupe, furent suivies par d'autres découvertes remarquables qui ont permis de mieux connaître la chronologie et la structure de l'établissement romain du Bas-Empire. Ainsi, on a constaté ici, pour la première fois en Dobroudja, le fait, confirmé par la suite dans d'autres établissements de la région, que la dernière période d'épanouissement de Dinogetia, correspondant à l'époque d'Anastase-Justinien, s'est violemment achevée au printemps de 559, lorsqu'elle fut dévorée par les flammes, à l'occasion de l'invasion des Koutrigours de Zabergan. Étant probablement parmi les premières fortifications rencontrées par les envahisseurs venant du nord du Danube, la fortification a, semble-t-il, eu beaucoup plus à souffrir que d'autres places fortes et n'a jamais retrouvé le niveau de développement antérieur, même si elle a continué d'être habitée jusque vers la moitié du règne de Maurice Tibère.[145] Parmi les constructions plus importantes entourées de l'enceinte trapézoïdale (d'une superficiale totale de 1,2 ha), qui possédait 14 tours, une porte principale au sud et deux petites, ultérieurement désaffectées à l'ouest et au nord, il y avait la basilique paléochrétienne des Ve—VIe siècles (avec des éléments probablement plus anciens), le siège du commandement et une partie du réseau des rues et des édifices adjacents des IVe—VIe siècles[146]. De nouvelles découvertes sont venues s'ajouter par la suite, notamment de la « maison romaine», la *domus*, en fait la résidence du commandant et l'un des plus grands édifices de la forteresse (28 × 19 m), datée du IVe siècle[147] et des thermes romains

du IVe siècle, situés en dehors de la ville, à quelque 100 m vers le sud (environ 25 × 15 m). Ces derniers ont fonctionné, avec la même destination et quelques réparations et modifications, jusqu'au début du Ve siècle.[148]

À partir des résultats de toutes ces recherches, corroborées avec celles qui leur ont fait suite en 1970—1985 et qui ont permis de compléter la planimétrie de la fortification par d'autres rues et édifices, la chronologie de la ville a été mieux établie; elle peut être rendue encore plus précise et nuancée par les recherches en cours. Brièvement, l'ordre des phases, établi à ce stade de la recherche, se présente comme suit: 1. début de l'époque du Dominat — fin du règne de Valens (378); des données stratigraphiques permettent de dater, avec certitude, des restaurations assez importantes pendant les dernières années du règne de Constantin le Grand, continuées sous Constance II; il existe, par conséquent, deux étapes de cette phase à laquelle, de toute façon, on ne doit pas attribuer un déroulement linéaire; 2. fin du IVe siècle — fin du Ve; cette phase est, comme on a pu le constater en 1980—1982, divisible, sa première partie s'achevant peu avant la moitié du Ve siècle; 3. l'époque d'Anastase-Justinien, allant jusqu'à la destruction violente de 559, marquée par une épaisse couche d'incendie; 4. les quatre dernières décennies du VIe siècle et tout au plus le début du suivant; cette phase ne semble pas avoir eu un dénouement violent. Dans le cas de Dinogetia, comme dans celui d'autres localités situées sur le limes danubien et sur le littoral de la mer Noire, une cinquième phase coïncide avec la reprise de la domination byzantine aux Xe—XIIe siècles, qui ne rentre pas dans le cadre du présent ouvrage, mais offre un exemple de réutilisation, historiquement significative, d'établissements fortifiés plus anciens.[149]

Luncaviţa (départ. de Tulcea). La forteresse, qui se dressait sur le promontoire de Milanu (225 × 75 m) offre, ainsi qu'il ressort des recherches effectuées sur place, qui ont révélé les traces d'un aqueduc, un grand avantage pour les futures fouilles archéologiques. Il s'agit du fait que les ruines et les divers autres vestiges, datables entre le Ier et le VIe siècles ne sont pas recouverts par un établissement de haute époque féodale. C'est la plus grande fortification connue jusqu'à ce jour sur la portion de limes comprise entre Dinogetia et Noviodunum.

NOVIODONUM (Isaccea, départ. de Tulcea). La présence de la forteresse d'Isaccea, en tant que siège de légion et base de la flotte, est plus fréquente dans les sources littéraires à partir de l'*It. Ant.* (226, 1) et de ND (XXXIX, 32 et 33).[150] Au cours des événements de l'époque de Valens, racontés, avec maints détails utiles pour l'histoire de la Dobroudja, par Ammien Marcellin, le nom de la ville de Noviodunum ne pouvait échapper au chroniqueur lorsqu'il évoquait le pont de bateaux construit par les soldats de l'empereur près de la forteresse, en 369 (XXVII, 6), à un endroit identifiable aujourd'hui sur la rive inondable du Danube avec des vestiges de l'installation portuaire. C'était une époque où la rive droite du fleuve était truffée de forteresses (Themistios, *Or.*, X, 140), ainsi qu'en témoigne aussi le même Ammien Marcellin, *Hister, qua romanum cespitem lambit, urbibus multis et castris contiguus et castellis* (XXVII, 4, 6). La forteresse est mentionnée plus tard par Hiéroclès (637, 13) et, pour la seconde moitié du VIe siècle, par Jordanès (Getica, 35), qui donne cette *civitas* comme point de repère pour l'aire jusqu'à laquelle s'étaient provisoirement établis les Sclavins.[151] Le nom de Noviodunum apparaît aussi, sous une forme corrompue, dans la liste des évêchés de province *(loc. cit.)*, fait qui s'explique par l'importance du centre d'Isaccea et de son territoire. Quant aux découvertes épigraphiques, notons qu'elles sont encore pauvres pour l'époque qui nous intéresse ici. Rappelons, entre autres, la brique portant l'estampille de la *Iere légion Iovia Scythica* dont le siège se trouvait probablement ici dès le début de l'époque du Dominat (IGLR, 266), et l'inscription de la seconde moitié du

IIIe siècle, remployée dans le mur d'enceinte, confirmant la réfection de celui-ci depuis le règne de Dioclétien au plus tard [152].

Les fouilles archéologiques de sauvegarde ont mis au jour une partie seulement de l'enceinte, celle du nord, presque complètement détruite par le Danube. À cela s'ajoutent certaines informations concernant des constructions intérieures, de la même zone, et diverses autres découvertes [153]. L'étendue de l'établissement s'est plus clairement précisée dans un premier plan d'ensemble révélant une vaste enceinte, de forme trapézoïdale (le côté exposé au Danube d'environ 200 m, les trois autres de plus de 300 m), qui correspond à l'aire plus restreinte d'organisation urbaine de l'époque du Dominat.[154] Comme à Troesmis, on a remarqué trois barrages défensifs concentriques — des vallums de terre et des fossés, destinés à protéger des quartiers extérieurs très étendus.[155] Les édifices thermaux de l'extrémité nord de la ville, l'un construit au IVe siècle et l'autre reconstruit à partir d'un édifice thermal antérieur [156], offrent un éloquent témoignage du degré de développement édilitaire de la ville au IVe siècle, et des limites de sa reconstruction vers le Danube. La richesse des découvertes dues à des fouilles systématiques ou faites incidemment suggère une vie économique intense, tant au niveau de la province qu'à celui de l'Empire en général, et des relations de celui-ci avec l'extérieur (importations, depuis la céramique au marbre de Proconnèse, monnaies, sceaux, etc.). Le territoire de Noviodunum, l'un des plus variés comme relief et des plus riches comme ressources de toute la province, fournissait un appoint matériel particulièrement précieux pour la prospérité de la ville. Des établissements ruraux et des *villae* semblent avoir continué d'exister, dans ce territoire aussi, jusqu'au troisième quart du IVe siècle [157], mais il est possible que de futures découvertes révèlent une existence encore plus longue, étant donné la position, mieux protégée du point de vue naturel, du territoire. D'ailleurs, même la basilique paléochrétienne à crypte de Niculițel est, jusqu'à présent, unique comme type d'édifice de culte découvert en milieu extra-urbain et, indépendamment des discussions sur la datation de l'ensemble [158], ce sont la construction et le fonctionnement de la basilique, aux Ve—VIe siècles, qui sont importants et significatifs pour la vie de cette partie du territoire. Et, comme il y avait, dans la ville même, au moins une basilique [159], construite et utilisée depuis la même période, sinon avant celle-ci, on peut en déduire l'existence d'une collectivité rurale plus nombreuse, aux Ve—VIe siècles aussi, dans la zone de Niculițel appartenant au territoire de Noviodunum. Dans cet ordre d'idées, nous sommes d'avis que ce n'est pas à cause d'un stade plus avancé des recherches [160], mais plutôt grâce à la meilleure situation, dans la province, de la ville de et son territoire, que ce dernier apparaît

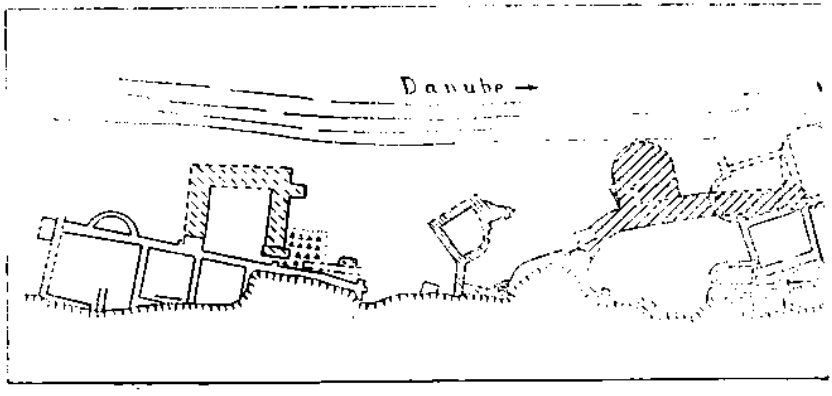
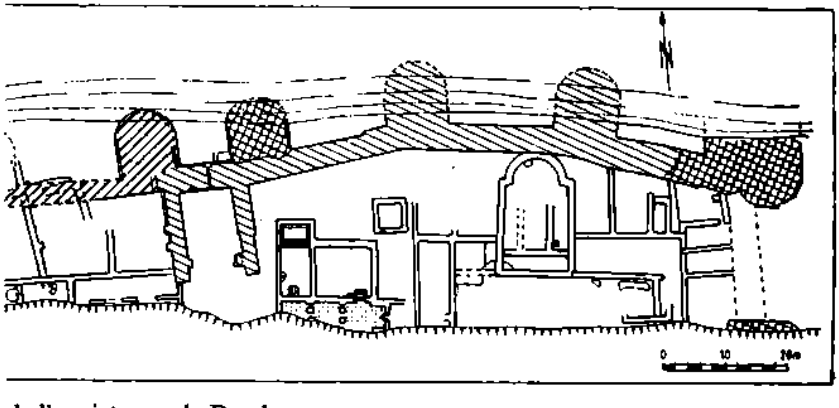


Fig. 12. *Noviodunum*. **Plan**

encore comme l'un des plus riches au cours des deux derniers siècles de l'époque du Dominat.

AEGYSSUS (Tulcea). La forteresse, qui apparaît dans l'*It. Ant.* (226, 2) et la ND (XXXIX, 17 et 34), était confiée à la même *Ière légion Iovia Scythica*, ainsi que le confirme aussi une inscription concernant un militaire de cette légion, découverte à Tulcea (IGLR, 270). Plus tard, Aegyssus est mentionnée sur la liste des 15 villes existant au VIe siècle en Scythie Mineure (Hiéroclès, 637, 14). Procope *(De aed.*, IV, 7, 20), en l'évoquant, affirme qu'elle a été reconstruite sous Justinien, mais par analogie avec d'autres fortifications dobroudjanes, il faut supposer que les réparations de la « nouvelle forteresse» ont commencé toujours sous Anastase. Les recherches archéologiques plus récentes, effectuées dans la zone dite « Dealul Monumentului» de la ville moderne, à proximité du Musée d'Histoire, montrent la continuité, au même endroit, avec beaucoup de réfections, de l'établissement romain, depuis les Ier—IIe siècles jusqu'à la fin de l'époque du Dominat. Des portions de l'enceinte romano-byzantine, ainsi que des ruines d'installations thermales et d'autres édifices ont été découvertes.[161] L'importance du centre urbain et portuaire d'Aegyssus, aux Ve—VIe siècles et, peut-être même plus tard, ressort aussi de la présence de son nom, identifiée, il y a quelque temps, dans l'un des noms inscrits, sous une forme corrompue, sur la liste de évêchés de Scythie[162]. En ce qui concerne le matériel archéologique, trouvé en assez grande quantité pour l'époque du Dominat aussi, dans la zone de la ville antique, il est encore prématuré de tirer d'autres conclusions à part celle, plus générale, concernant l'importance économique de la ville. Par contre, quelques repères chronologiques[163] ont pu être établis entre la fin du IIIe siècle et le début du VIIe. Ainsi, des destructions par incendie, provoquées, à la fin du premier quart du Ve siècle, par les invasions huniques, ont pu être constatées chez l'installation de chauffage par hypocauste, refaite au IVe siècle, aussi bien que dans les dépôts de grandes jarres à provisions. Un nouveau niveau à jarres est apparu, au même endroit, au VIe siècle et le dernier niveau antique est marqué par une monnaie, frappée sous Héraclius, confirmant la survivance économique de la localité jusque dans la première moitié du VIIe siècle. Par analogie avec Dinogetia et d'autres fortifications, la monnaie frappée sous Justinien, datant de 556/557 et trouvée dans une couche d'incendie, pourrait indiquer, à Aegyssus aussi, une destruction due à l'invasion des Koutrigours en 559.

SALSOVIA (Mahmudia, départ. de Tulcea). Inclus dans l'*It. Ant.* (226, 3), le nom de la forteresse disparut des sources jusque très tard *(Notitiae Episcopatuum)*,



de l'enceinte vers le Danube.

mais cela ne veut pas dire que la chronologie générale ait beaucoup différé de celle des autres villes et bourgs du Bas-Danube, ainsi que le confirment les observations archéologiques, de même que la mention *in castris Salsoviensibus* sur l'inscription trouvée dans l'immédiat voisinage de la forteresse et datant de 322/323 (IGLR, 271 b). Le rôle de l'unité qui y fut cantonnée a pu être, comme on l'a supposé (*ibidem*, p. 285) non seulement de défendre la ville, mais aussi d'empêcher la contrebande et les pillages à la frontière, c'est-à-dire, d'exercer le contrôle du commerce dans la zone de ce camp fortifié et centre d'échanges du limes danubien. D'autre part, on peut imaginer, eu égard à la formule susmentionnée de l'inscription, l'existence, au IVe siècle également, d'un établissement double, tel qu'il s'était développé à l'époque antérieure et avait été remis en état par la suite, mais qui n'avait rien perdu de son importance stratégique, socio-économique et spirituelle aux Ve—VIe siècles, puisqu'il était devenu évêché au VIe siècle. Intéressante pour l'aspect gréco-oriental du christianisme, identifiable ici, nous semble aussi l'inscription funéraire de Porphyre datant de la même période.[164]

HALMYRIS (très probablement Independenţa, autrefois Murighiol, départ. de Tulcea). Vu la distance donnée par rapport à Salsovia, par l'*It. Ant.* (226, 2—3, « Salmorus»), qui correspond à la distance réelle mesurée sur le terrain, vu aussi d'autres éléments, y compris l'interprétation correcte du nom Thalamonium et d'autres données fournies par ND (XXXIX, 30, 17 et 18)[165], la localisation la plus acceptable de la ville de Halmyris ne peut être qu'à Independenţa[166]. Les recherches archéologiques systématiques effectuées en cet endroit offrent aussi une chronologie circonstanciée de la fortification, laquelle, à l'époque du Dominat avait une forme à peu près trapézoïdale, avec le côté le plus court vers le bras Sfîntu Gheorghe. Des murs d'enceinte solides, surmontés de tours assez denses, probablement au nombre de 15, entouraient une superficie d'environ 200 × 150 m. C'est sous cette forme que la fortification, endommagée par les attaques gothiques de la seconde moitié du IIIe siècle, avait été remise en état, à partir des règnes d'Aurélien et de Probus, l'opération étant massivement reprise au début de l'époque du Dominat. Des réparations importantes semblent aussi avoir été effectuées du temps de Constance II, mais à l'instar d'autres centres du limes et du reste de la province, la ville eut beaucoup à souffrir à la suite du désastre d'Andrinople de 378, cette année même ou quelques années après. La restauration laborieuse, lente et d'une qualité inférieure, a été interrompue par une destruction datable à la limite des IVe et Ve siècles, suivie, à son tour, par des réfections plus importantes aussitôt après et par d'autres, plus modestes, au cours du Ve siècle. Le grand essor, en fait le dernier, enregistré dans la première moitié du VIe siècle, confirme le redressement évoqué par Procope (*De aed.*, IV, 7, 20), tandis que la présence de la ville dans le guide de voyage de Hiéroclès (637, 15) prouve que Halmyris était, au début du siècle, en mesure de figurer sur la liste des 15 villes de la province. Et cela est d'autant plus plausible qu'elle se trouvait, en même temps, sur la liste des évêchés de Scythie.

Les auteurs des recherches archéologiques efectuées à Independenţa ont enregistré neuf niveaux d'habitation de la ville romaine du Bas-Empire, dont le dernier de la seconde décennie du VIIe siècle[167]. Parmi les découvertes faites juqu'à présent, se distinguent la grande porte du côté nord, flanquée par des tours en forme de U, très avancées vers le Danube, l'ensemble formant, en même temps, une installation portuaire qui compte, elle aussi, plusieurs phases, raccordables à la stratigraphie générale de la fortification. L'existence plus ancienne du port est, de toute façon, présumable, puisque Halmyris avait fonctionné, comme station de la flotte, dès le début de la présence romaine dans le nord de la Dobroudja. Pour les débuts de l'époque du Dominat, il existe aussi une mention se référant à la ville en

tant que port sur le Danube (raison de plus pour localiser la ville à Independența) dans les *Acta Sanctorum*, au sujet de plusieurs martyrs chrétiens de Halmyris [168].

Cetatea Zaporojenilor (Dunavățu de Jos, comm. d'Independența, départ. de Tulcea). Petite fortification *(burgus)*, la dernière à proximité du bras Sfîntu Gheorghe, avant la jonction de celui-ci avec la mer Noire. De forme trapézoïdale, avec le

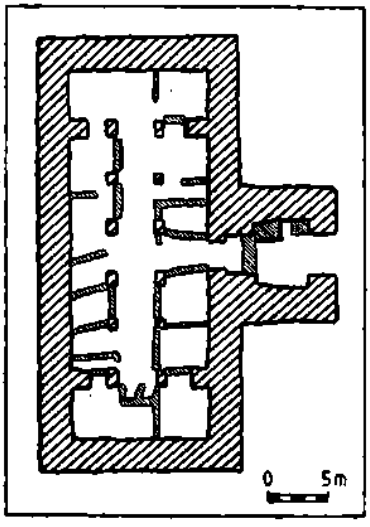


Fig. 13. La fortification de Babadag-Topraïchioi.

côté le plus court vers le Danube (environ 30 m, tandis que les autres côtés varient entre 40 et 50 m), elle garde encore vers le continent la trace de l'unique porte, ainsi que des portions du mur massif d'enceinte (2,60 m d'épaisseur) et des tours. La forteresse a été construite au début de l'époque du Dominat ; ses dimensions plus réduites et, selon les vérifications archéologiques [169], sa vie plus courte, ne permettent pas d'y localiser la « ville» de Halmyris. [170]

Topraïchioi (environ 5 km au nord de Babadag, départ. de Tulcea). Ce fort de petites dimensions (14 × 38 m), découvert au bord du lac Topraïchioi semble typique pour les établissements de *limitanei* de la seconde moitié du IVe siècle.[171] Il a, très probablement, été construit du temps de Valens [172] et a dû fonctionner aussi comme point central fortifié de l'un des établissements militaires-agraires, déployés en chaîne sur la route du littoral et sur les routes intérieures, ayant lui-même une position stratégique au croisement de celles-ci. Cette découverte complète d'ailleurs aussi la carte des routes d'intérêt économique et stratégique de la Scythie, entre la seconde moitié du IVe siècle et le VIe siècle, d'autant plus utile que l'on ne dispose pas de données épigraphiques sur les routes des Ve—VIe siècles. Et même si, pour des raisons accidentelles explicables [173], le fort de Topraïchioi ne semble pas présenter des traces du VIe siècle, son fonctionnement, à cette époque aussi, demeure vraisemblable. L'affirmation s'appuie sur certains indices archéologiques déjà existants dans son voisinage et sur l'analogie avec d'autres fortins du même type, comme celui du bord du lac Babadag, d'Enisala et, plus loin vers le sud, d'Ovidiu.

VICUS NOVUS (Enisala, départ. de Tulcea). Épigraphiquement connu seulement d'après une inscription de l'époque du Principat (ISM, V, 233), le petit établissement fortifié du bord du lac Babadag, sur la route du littoral, reparaît

chez Procope *(De aed.* IV, 11, 20), sous le nom de Nono ou Novo. Sa localisation à Enisala[174] est, à notre avis, encore incertaine, le nom pouvant aussi bien appartenir à l'établissement proche de Babadag, mentionné quelques lignes plus haut. Et cela d'autant plus qu'il existe à Enisala deux fortifications voisines, l'une à peu près égale comme étendue à celle d'Ulmetum et l'autre, d'environ 30 × × 40 m[174], auxquelles on pourrait, plutôt qu'aux fortifications proches d'Unirea (Argamum), prêter le nom de Constantianae. Cela étant, à l'importance stratégique et économique mentionnée dans le cas précédent, mais plus grande ici, pourrait s'ajouter l'importance administrative et celle découlant du statut de siège épiscopal jusqu'au début du VIIe siècle.[176]

ARGAMUM (Cap Dolojman, Unirea, autrefois Jurilovca, départ. de Tulcea). Les sources de l'époque du Dominat gardent un silence total sur cette fortification et les inscriptions qui pourraient nous aider directement font encore défaut. C'est seulement chez Procope *(De aed.*, IV, 11, 20) qu'il en est fait mention et même en deux endroits (par erreur du copiste?). Les résultats des recherches archéologiques plus anciennes et plus récentes ne font cependant que confirmer la localisation à laquelle nous nous sommes arrêtés et qui a déjà été proposée, en 1916, par Vasile Pârvan.[177] Ces résultats facilitent l'insertion plus cohérente de l'établissement fortifié du bord du lac Razelm dans la chronologie romaine de haute et basse époque en Dobroudja. Ils permettent aussi de situer au début de l'époque du Dominat la reconstruction de l'enceinte, utilisée, après plusieurs réparations successives, jusqu'au début du VIIe siècle, et de distinguer au moins deux phases de construction de l'une des deux basiliques paléochrétiennes des Ve—VIe siècles.[178] Comme dans les autres centres urbains de la province, celles-ci étaient les édifices les plus hauts et les plus monumentaux de la ville. Situées vers l'extrémité est de la fortification qui se dressait sur le promontoire très haut et escarpé qui domine le lac Razelm, elles devaient être de loin visibles aux bateliers venant de la mer.

Il est fort possible que le territoire argaméen ait confiné, à l'époque romano-byzantine aussi, au territoire histrien, ainsi que le faisait remarquer, en se fondant sur une inscription, V. Pârvan, mais nous n'avons pas assez de connaissances sur l'évolution du statut de ces territoires pour l'époque du Bas-Empire en Dobroudja et, en général, au Bas-Danube. En tout cas, l'évolution du centre de Capul Dolojman, aux IVe —VIe siècles, telle qu'elle ressort des découvertes archéologiques, permet de supposer une prospérité due aux activités qu'il déployait en tant que marché et comme port, ainsi qu'au contrôle qu'il exerçait sur un territoire agraire qui lui fournissait la nourriture végétale et animale. La présence d'éléments germaniques parmi la population romano-byzantine, décelée à l'occasion des recherches effectuées dans la nécropole[179], s'explique par l'admission, dès la fin du IVe siècle, des fédérés dans la province.

À l'est de la ville, sur l'île nommée aujourd'hui Bisericuţa, se trouvent les ruines d'une petite fortification, contemporaine d'Argamum, comprenant une basilique paléochrétienne des Ve—VIe siècles dont il reste, entre autres, quelques chapiteaux et qui était liée, du point de vue administratif, à celle qui se trouvait sur le promontoire.

HISTRIA (départ. de Constanţa). Après l'*It. Ant.* (227, 2), où elle apparaît après Vallis Domitiana et Ad Salices, sous le nom de Historius, l'image de la ville fortifiée, offerte par les sources au IVe siècle, est complétée par l'inscription datée du temps des empereurs Constantin et Licinius (307-323) et dédiée, pour la santé de ceux-ci, à Jupiter et à Mars Conservator, dieux protecteurs de l'armée romaine et de l'Empire (IGLR, 109). De là on peut aussi déduire le rôle militaire important de la fortification, reconstruite jusqu'alors, en plusieurs phases, rôle qui ne ressort

pas, toutefois, de *Notitia Dignitatum*. Les premières mentions jusqu'au début du VIe siècle sont toujours épigraphiques et datent du temps d'Anastase. Il s'agit d'une inscription sur une brique (IGLR, 112) et de nombreuses briques estampillées

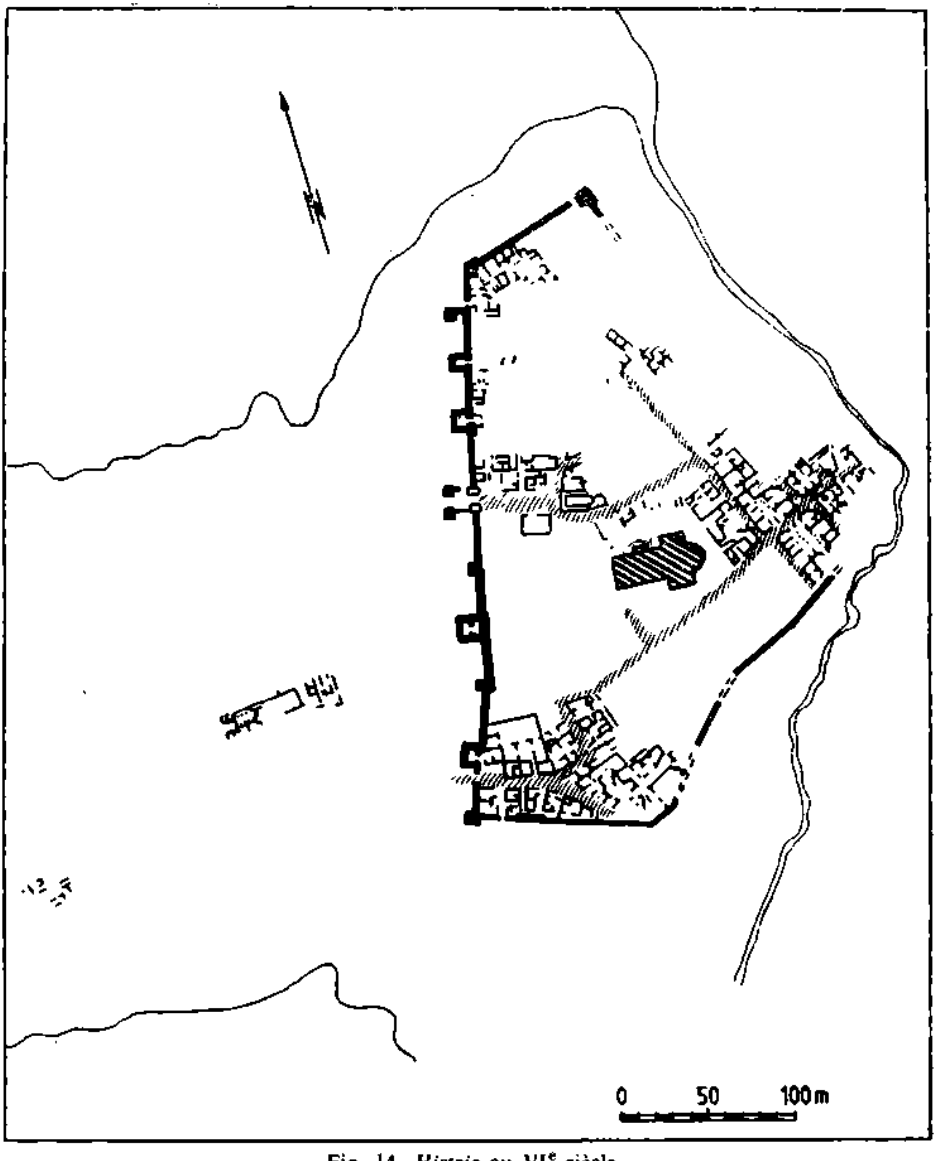


Fig. 14. *Histria* au VIe siècle.

(trois dans IGLR, 113), reflétant toute l'activité constructive déployée à Histria sous cet empereur. Aussi la présence de la cité d'Histria parmi les 15 villes figurant sur la liste de Hiéroclès (637, 5) est-elle, comme on le verra encore, ci-après, tout-à-fait normale. Il est possible qu'elle figurât aussi chez Procope *(De aed.*, IV, 11, 20) si l'on accepte l'interprétation, assez vraisemblable, de la nouvelle appellation de Pulchra Theodora (= la belle Théodora) donnée à la ville par Justinien, en relation

avec l'activité constructive déployée ici sous son règne[180]. Le nouveau toponyme, rencontré chez Procope, comme d'ailleurs d'autres toponymes contemporains, ne devait pas résister, le nom traditionnel étant repris plus tard, ainsi que l'on constate en consultant la liste des évêchés qui comprend aussi Histria.

Après les invasions gothiques, au milieu du IIIe siècle, la vie urbaine de l'ancienne colonie milésienne évolua de nouveau vers la prospérité, pour la dernière fois aux IVe—VIe siècles. Le rétrécissement de l'enceinte, à la fin du IIIe siècle, a été suivie par une féconde activité constructive au début de l'époque du Dominat, surtout dans la période constantinienne, consacrée surtout aux édifices d'intérêt public. Ensuite, après une série de destructions et de reconstructions, on a enregistré une tendance à l'agglomération et même à l'extension aux Ve—VIe siècles. C'est à cette dernière étape de prospérité que semble se rattacher la reconstruction et le fonctionnement du quartier commercial-artisanal de la zone sud-ouest de la ville, abandonné, comme le reste de la cité, au cours des premières décennies du VIIe siècle. L'image de l'opulence de la haute société histrienne était cependant offerte, comme on l'a déjà vu, par le quartier sud-est[181]. Celui-ci représente, en fait, le reflet, au niveau du développement urbain, du potentiel économique du territoire histrien et de son centre administratif, politique et épiscopal. Les principales sources de revenus qui avaient créé ce potentiel étaient l'agriculture, la pêche, les métiers (restés au niveau des besoins locaux) et le commerce, ce dernier ayant eu une relative prépondérance. Et cela même si, au niveau de la province, la base de l'existence des habitats de type urbain était, en fin de compte, assurée par l'agriculture. Il y a, néanmoins, un aspect qui ne concerne pas seulement Histria, mais revêt un caractère plus général. Il s'agit du fait que la tendance à la ruralisation, observée ici et ailleurs en Dobroudja[182], se manifestait en même temps que le phénomène, à première vue paradoxal, de l'agglomération des centres urbains — donc aussi d'Histria — devenu frappant, surtout au cours du VIe siècle.

En ce qui concerne la chronologie de la ville, les études plus récentes ont permis d'enregistrer des progrès réels et évidents, dûs principalement aux recherches archéologiques, même si les moyens d'investigation utilisés furent principalement d'ordre numismatique[183], aérophotogrammétriques[184], stratigraphiques[185], ou topographiques et stratigraphiques à la fois[186]. Dans l'ensemble, sept étapes plus importantes peuvent être distinguées entre le début de l'époque du Dominat et la première partie du VIIe siècle, même si celles-ci sont encore susceptibles d'être mieux définies et nuancées dans différentes zones de la ville.[187]

S'agissant de l'évolution urbaine de la ville romaine de basse époque, on a constaté que la structure de celle-ci continue, dans les grandes lignes, celle qui précède. Au IVe siècle, on enregistre, par rapport à la seconde moitié du siècle précédent, une extension du quartier « économique» et dans l'ensemble, la localité, même si nettement plus réduite, comme superficie, que celle de l'époque du Principat, gardait son caractère urbain[188]. L'édifice thermal, réparé, fonctionnait toujours et dans le quartier « officiel» qui comprenait la zone de la place à portique, étaient disposées des *tabernae* et deux basiliques, surmontées, au VIe siècle, par d'autres édifices à présent disparus[189]. Importantes sont les conclusions plus nuancées, dégagées pour les VIe—VIIe siècles, d'abord pour la zone de la place[190] et reconfirmées par la suite en plusieurs endroits et par plusieurs chercheurs. Le maintien, au VIe siècle, marqué par un dernier essor constructif, de préoccupations pour l'aspect urbain est illustré par la planimétrie reconstituible de la ville, bien que la tendance à l'agglomération fût devenue évidente, à commencer par la zone de la place où se trouvait l'une des six basiliques paléochrétiennes d'Histria.[191] La dernière à être découverte est aussi la plus grande (environ 50 m de longueur) de toutes celles mises au jour jusqu'à présent dans la ville et la province et date également du VIe siècle.

Son caractère monumental et sa présence dans la zone centrale, la plus haute de la ville, permettent d'estimer qu'il s'agit d'une basilique épiscopale[192] et que, du moins à l'époque de Justinien, elle dominait toutes les autres constructions de la ville. En avançant du centre vers la périphérie, on note l'aspect, nullement isolé, de l'amplification de l'établissement des habitats en dehors de l'enceinte de la forteresse du VIe siècle phénomène dont le début doit être placé à la fin du IVe siècle au plus tôt. En tout cas, l'impression générale de prospérité, laissée, à première vue, par le VIe siècle, ne doit pas faire oublier cette tendance à l'agglomération, tant à l'intérieur qu'au-delà du mur d'enceinte, la diminution de la qualité de la vie urbaine et le début de la décadence sous tous les rapports. Dans cet ordre d'idées, le fait que les bains aient cessé de fonctionner, et cela non seulement à Histria, est significatif.

Ovidiu (départ. de Constanţa). Découvert assez récemment, le fort, construit à l'extrémité est de la commune suburbaine d'Ovidiu, située à environ 10 km au nord de Constanţa, sur la rive occidentale du lac Siutghiol, mesure 69 × 53 m[193]. Il faisait partie du systéme de défense du littoral, théoriquement établi pour le Pont Gauche et confirmé par une série de découvertes archéologiques faites, ces dernières années, sur le territoire de la Dobroudja, mais aussi en d'autres endroits (la côte est de la mer Noire).[194] Le fort d'Ovidiu a sûrement fonctionné entre le IVe et le VIe siècles n.è. et, à en juger par certains matériaux céramiques qui y furent trouvés, jusque vers le début du VIe siècle[195]. À part son rôle militaire, qui consistait à protéger la côte et la route, l'établissement a dû jouer aussi un rôle économique, puisqu'il offrait un lieu propice d'accostage et se trouvait aux confins d'une zone productive du point de vue agricole. Importante pour la chronologie de l'établissement et le début de son inclusion dans le système défensif susmentionné est aussi l'existence de certains indices constructifs suggérant que le fort romain du Bas-Empire incorporait, en fait, les éléments d'une fortification analogue, construite à l'époque du Principat.

TOMIS (Constanţa). Il est bien naturel que nous possédions, au sujet de la capitale de la province, le plus grand nombre d'informations aussi bien épigraphiques que littéraires. Certes, nous nous arrêterons, comme nous l'avons toujours fait, seulement sur celles qui se rapportent à la ville fortifiée, même en insistant sur les renseignements dont nous disposons au sujet des remises en état de celle-ci.

Après les destructions gothiques, la première reconstruction de la ville est mentionnée épigraphiquement du temps de Dioclétien, vers 285—292 (IGLR, 3),, mais elle ne semble pas avoir été effectivement la première. La lecture de l'inscription, proposée pour la partie concernant l'ouvrage effectué par les soins du commandant de la province, C. Aurelius Firminianus, rend possibles quelques interprétations de cette partie finale du texte: ... *porta[m Civi/ta]ti praesida [li/cur(ante)] C(aio) Aur(elio) F(irminiano) v(iro)p(erfectissimo) /[devo/tissimo n[umini Aug(ustorum)/ Ci]vitas [Tomitanorum fec(it)]*, ce qui veut dire « ... par les soins de C. Aurelius Firminianus, homme de rang équestre, très fidèle à la volonté des Augustes, la cité des Tomitains a (re)construit la porte de la ville de résidence (du gouverneur)». Ainsi donc, à un moment où le pouvoir militaire était, comme on l'a vu, séparé de celui administratif-civil, le commandant militaire de la province s'occupait, sans doute *manu militari*, mais aussi à l'aide des Tomitains, de la reconstruction d'au moins une porte et, probablement, de certaines portions de l'enceinte de la ville de résidence du gouverneur de la province. En essayant de généraliser un peu, en tenant compte aussi de l'exemple cité plus haut de la forteresse de Cius, reconstruite par Valens, ainsi que d'autres détails que nous donnerons par la suite sur d'autres fortifications, nous pouvons dire que la tâche d'effectuer de tels travaux

incombait, en large mesure à l'armée, les « citoyens» assumant plutôt un rôle honorifique et, d'une manière ou une autre, financier *(munera)*. Dans un autre ordre d'idées, mais toujours en rapport avec la lecture de la même inscription, la précision qu'elle contient *civitati praesidali* pourrait aider à résoudre un problème maintes fois discuté, mais que nous n'aborderons pas ici dans le détail, celui de la localisation de Constantiana[196]. Ainsi, le fait que ladite inscription ait contenu une précision qui aurait pu, dans d'autres conditions, manquer, pourrait suggérer l'existence, dès le temps de Dioclétien, à Tomis, d'un établissement qui n'était pas *praesidalis* et qui, par la suite, en se développant, a pu recevoir le nom de Constantia(na). Le même établissement donnera le nom à la ville qui, beaucoup plus tard, sera appelée seulement Constantia par Constantin Porphyrogénète *(De administrando Imperio*, 9, 78—101), qui reproduisait, en cela, mécaniquement, Hiéroclès (1, 58—60). En revenant à l'œuvre de reconstruction, entreprise par Dioclétien à Tomis, précisons que deux autres inscriptions, l'une posée par les habitants grecs de la ville pour exprimer leur gratitude à l'empereur (IGLR, 1) et l'autre, dédiée au commandant susmentionné (IGLR, 2), viennent souligner le mérite de l'empereur et de l'armée, qui ont assuré la tranquillité des Tomitains.

En passant sur l'aspect défensif et le rôle militaire joué par la forteresse de Tomis, à partir de la seconde moitié du IIIe siècle, lorsqu'elle devait faire face non seulement aux attaques lancées de l'intérieur, mais aussi à celles venant de la mer (Suidas, IV, 389), notons l'inclusion, vers 320—324, des jeunes tomitains parmi les citoyens tenus à effectuer le service militaire *(Acta Sanctorum*, I, 82; 133 et 134). On ne saurait, toutefois, préciser si les recrutements en question étaient réclamés par les besoins de la ville même ou étaient destinés à renforcer d'autres troupes. Plus tard, à l'époque de Valens, Tomis était considérée une *Urbs magna et opulenta*, « une ville grande et opulente» *(Ibidem*, III, 235), dans le passage relatif à Bretanio, relaté dans les mêmes termes, auparavant, par Sozomenos (VI, 21, 2—6): *metropolis megale kai eudaimon* (gr.). En ce qui concerne les événements survenus, du temps de Théodose Ier, vers 386, à Tomis, il convient de retenir la présence de la garnison romaine, mais aussi des fédérés, établis à l'extérieur de la ville, dont le rôle était, néanmoins, loin d'être à la hauteur des dons reçus de l'Empire (Zosimos, IV, 40). Il résulte du même passage, l'importance que présentaient pour la ville les murs de défense pourvus de portes, dont la réfection, surtout dans la seconde moitié du IVe siècle, doit avoir eu lieu sous Valens.

Après les événements peu propices aux villes dobroudjanes du Ve siècle, nous retrouvons, du temps d'Anastase, donc au début du VIe siècle, au plus tard (IGLR, 7), la « ville tomitaine», comme l'appelait le Pape Hormisdas, reconstruite. De son côté, pour l'époque de Justinien, Procope inscrivait la ville sur la liste parmi celles fondées par cet empereur *(De aed.*, IV, 11, 20), mais en réalité il ne s'agissait que de reconstructions partielles. Les réparations du mur d'enceinte de Tomis, les dernières (au stade actuel des recherches) restaurations importantes effectuées à l'époque, sont évoquées aussi par deux autres inscriptions (IGLR, 8 et 9), qui relèvent de nouveau la contribution, probablement toujours de nature financière, de la population civile, à la réalisation d'ouvrages à caractère défensif.

Le rôle de métropole administrative, politique, militaire et religieuse, joué par la ville de Tomis, devenue capitale de province, à plus d'un égard importante, lui a valu une prospérité économique et un développement urbain beaucoup plus grands qu'à l'époque du Principat. Les découvertes archéologiques, tant qu'on peut en faire lorsqu'une cité moderne s'élève sur les lieux d'une ville antique, évoquent, en bonne mesure, la prospérité dont jouissait, aux IVe—Ve siècles, la capitale de la Scythie Mineure. Les vestiges du mur d'enceinte que nous avons mentionnés plus haut, portent témoignage à cet égard et parmi les constructions plus vastes

que l'on connaisse, l'édifice à mosaïque pavimentaire abritant, dans la terrasse inférieure, des dépôts de marchandises, constitue l'un des ensembles monumentaux urbains les plus imposants, jamais découverts dans les villes de basse époque du Pont Gauche. Ce complexe architectural, qui reliait le centre urbain au port, a fonctionné, avec diverses modifications et réparations, depuis le début de l'époque du Dominat jusqu'au VIe siècle y compris. C'est au commencement de la même époque que semblent avoir été construits les thermes de grandes dimensions[197], dont une portion seulement nous est connue (avec l'inscription gr. *Lentianion* à l'entrée). Aux aménagements effectués du côté du port, dont nous avons parlé plus haut et qui reflètent partiellement l'activité commerciale de celui-ci, s'ajoutent les ateliers artisanaux de l'aire élargie de la ville de basse époque, qui ont surtout fonctionné à partir de la seconde moitié du Ve siècle[198], stimulés très probablement, par l'activité constructive de grande ampleur reprise sous Anastase. C'est à la même époque et à celle de Justinien que l'on doit la forme planimétrique à présent connue, des six basiliques paléochrétiennes, dont deux des plus grandes jamais découvertes en Dobroudja[199]. Il est possible qu'une des dernières identifiées, elle aussi de grandes dimensions, contemporaine avec les autres et découverte dans la zone centrale de la vieille ville[200], ait eu le rôle de basilique épiscopale, si l'on attribue à la bâtisse partiellement découverte à l'ouest de l'atrium de celle-ci, la fonction d'édifice épiscopal, ce qui semblait s'avérer pendant sa mise au jour. Le rôle important joué par l'évêché de Tomis, où se trouvait le siège de l'« éparchie des Scythes» (c'est-à-dire des habitants de la province), ressort aussi d'un décret émis par l'empereur Zénon (*Codex Justinianus*, I, 3, 35(36) concernant, entre autres, « la situation des très saintes églises se trouvant sous la protection de la ville de Tomis», qui « ne devaient pas être soumises à la contrainte de la nouvelle loi, mais garder leur propre organisation».

Si l'on ajoute à tout cela le matériel archéologique riche et varié, comprenant des pièces d'architecture, de la céramique, des monnaies, des sceaux et de nombreux objets divers, abrités pour la plupart par le Musée archéologique de Constanţa et ses dépôts, ainsi que l'inventaire des tombeaux découverts il y a plus longtemps ou récemment, on peut bien imaginer la vie d'une grande ville, capitale de province et port actif, présentant une stratification sociale typique des villes romano-byzantines et déployant une activité économique aussi complexe qu'intense. D'une façon générale, ce matériel révèle l'orientation de la ville vers Constantinople, le bassin de la mer Égée et la côte ouest de l'Asie Mineure, zone d'où proviennent la plupart des importations et dont l'influence a présidé au développement de la production locale.

CALLATIS (Mangalia, départ. de Constanţa). Après l'*It. Ant.* (227, 4), la ville n'est plus mentionnée jusqu'au VIe siècle, mais les recherches archéologiques[201] comblent cette lacune en bonne mesure. Dans les documents littéraires, elle reparaît sur la liste de Hiéroclès (637, 4) et si elle existe aussi chez Procope *(De aed.*, IV, 11, 20), cela ne nous empêche guère de supposer que les restaurations plus importantes de la ville, vers la fin de sa vie antique, ont commencé toujours sous Anastase, tandis que d'autres réparations et constructions, enregistrées aussi sur une inscription fragmentaire (IGLR, 87), furent effectuées sous Justinien.

Là aussi, la ville moderne empêche, en bonne mesure, l'investigation systématique et la connaissance plus exacte de la cité antique. Jusqu'à ce jour, seule une portion de la zone nord de l'enceinte romaine de basse époque (depuis la mer jusqu'au coin nord-ouest de celle-ci) et certains édifices adjacents, dont la présumée basilique paléochrétienne de type syrien ayant fonctionnée en deux phases, aux IVe—V^e^ et V^e^—VIe siècles n.é., sont mieux connus.[202] L'observation attentive de la planimétrie et de la chronologie de ces édifices, à rapprocher de l'édifice à « cha-

pelle» du secteur « Domus» d'Histria, permet de tirer certaines conclusions d'ordre social, également applicables aux villes de Scythie. On peut ainsi déduire non seulement l'existence d'une aristocratie urbaine locale, révélée par des moyens archéologiques, mais aussi qu'elle menait une vie, en tous points semblable à celle des catégories sociales équivalentes des grandes métropoles de l'Empire.[203] La conclusion reste valable, même si, dans le cas de Callatis, il semble que nous ayons plutôt affaire à un édifice épiscopal.[204] Quant à la supposition plus ancienne selon laquelle un évêpue aurait aussi fonctionné — vraisemblablement depuis Anastase, mais pas avant — à Callatis (Not. Ep., loc. cit. incluent la ville sur la liste), la confirmation épigraphique, la première de ce genre pour une ville de province, autre que Tomis, a été fournie par le nom de Stephanus (IGLR, 91)

Une image plus claire et plus complète de la vie matérielle et spirituelle, ainsi que de la structure de la population de Callatis fut apportée par l'étude systématique et la publication, en 1980, des découvertes faites dans la nécropole romaine du Bas-Empire (IVe—VIe siècles), située à la limite ouest de la ville antique[205], le premier ouvrage complet de ce genre concernant une nécropole romano-byzantine de cette zone de l'Europe. La constatation la plus importante concerne la conversion, dès le IVe siècle, de la population de la ville au christianisme, processus dans lequel les éléments ethniques orientaux[206] ou plutôt gréco-orientaux ont joué un rôle de premier ordre. Nous avons affaire, ainsi qu'en témoignent les découvertes faites dans la nécropole, à une population gréco-romaine assez homogène, les inventaires des tombeaux révélant une production typiquement romano-byzantine, réalisée sur place ou importée. Des éléments allogènes sont aussi enregistrés, de façon sporadique, certains d'entre eux liés à la culture Sântana de Mureș-Tcherneachov et d'autres, à des éléments ethniques venus du nord-est, à la jonction des IVe et Ve siècles au plus tard, ce qui semble correspondre à l'admission des Goths dans l'Empire, aux alentours des villes, comme on l'a déjà vu. Notons enfin que dans la mesure où les conclusions de l'étude susmentionnée permettent de l'affirmer, la population de Callatis a conservé, aux Ve—VIe siècles, une structure relativement unitaire.[207]

TIM*OGITIA* (= *Timum*; à environ 15—20 km au sud de Callatis, aujourd'hui sur le territoire de la Bulgarie). Il n'y a guère d'autres mentions pour le début de l'époque du Dominat, que celle de l'*It. Ant.* (228, 1) et il n'est pas certain qu'un *castellum* y ait fonctionné entre les IVe et VIe siècles. La localisation même en est pour l'instant approximative.

ACRAE ou *ACRES CASTELLUM* (= *PROMONTORIUM TIRIZIS* ou *TIRISSA)*. L'établissement coïncide, comme localisation, avec le Cap Caliacra (Bulgarie); c'est à ce point que faisait référence Marcellinus Comes (515, 2), en le nommant *Acres Castellum*, au sujet des événements intervenus en 514. Toujours au VIe siècle, il apparaît aussi sur la liste de Hiéroclès (637, 3) et, ensuite, chez le Géographe de Ravenne (IV, 6, 47), ce qui permet de présumer l'existence, en ce lieu, d'un centre urbain fortifié et d'un port assez importants.

BIZONE (Cavarna, Bulgarie). Stéphane de Byzance appelait, dans son dictionnaire (VIe siècle) Bizone, *polis pontikè* (gr., « ville maritime») et le Géographe de Ravenne l'incluait dans la liste des villes de la région *(loc. cit.)*. D'autres mentions ou informations sur cette fortification du littoral nous font défaut.

DIONYSOPOLIS (Balcic, Bulgarie). Enregistré par l'*It. Ant.* (228, 2) après Timogitia et avant Odessos (Varna, Bulgarie) et, plus tard, par Ammien Marcellin (XXVII, 4, 12), parmi les trois « plus fameuses villes» *(oppida)* de Scythie (les autres étant, selon lui, Tomis et Callatis). Au sujet des reconstructions de la ville,

aux IVe—VIe siècles, presumées seulement par analogie, en sait que l'une d'elles, fut faite, en toute hâte, après le tremblement de terre de 545, mentionné par Theophanes Confessor (p. 224, 29—33). Avant cet événement, la ville figurait sur la liste de Hiéroclès (637, 2), en première place au sud-est de la province.

CRANEA (GERANIA; Kranevo, Bulgarie[208]). Elle pourrait être identifiée avec ce que Procope *(De aed.*, IV, 11, 20) appelait Kreas, ce qui permettrait de déduire, par analogie avec d'autres fortifications, sa reconstruction sous Anastase et Justinien.

SCOPIS (Pobeda, autrefois Guelengik, Bulgarie). La forteresse ne peut pas être découverte parmi les noms corrompus, mentionnés par Procope (peut-être Niskonis?; *De Aed.*, IV, 11, 20). La dernière information qui la concerne date de 596, quand elle fut pillée par les Sclavins, comme Zaldapa (Theophylacte Simocatta, VII, 2).

PISTUS (Muzabei, Bulgarie). L'unique information que nous ayons sur cette forteresse est due à l'auteur antique que nous venons de mentionner *(loc. cit.)* et a trait aux mêmes événements dramatiques ayant eu lieu à la fin du VIe siècle, lorsque le général Petrus, frère de l'empereur Maurice Tibère, en route vers Zaldapa, a dû s'arrêter à la forteresse (gr. *frourion)* de « Pistos».

ZALDAPA (Abtaat, Bulgarie). En fonction de la localisation à Abtaat de Zaldapa, on a pu également réviser la limite sud de la province de Scythie, à proximité de laquelle se trouvait aussi, à l'interieur, la forteresse en question[209].Le nom de la ville ne figure pas dans l'*It. Ant.* et la ND, la première mention pour l'époque romano-byzantine apparaissant beaucoup plus tard, chez Jean d'Antioche qui écrivait, dans sa Chronique, que Vitalianus, le chef de la révolte éclatée en 514 était le fils d'un certain Patriciolus de la « petite ville» (gr. *pólisma brachý)* de Zaldapa, laquelle se serait trouvée, selon l'auteur, en Mésie (214 e). La même petite ville, bien sûr renforcée de murailles, se trouvait sur la liste de Hiéroclès (637, 7) parmi les 15 villes de la province de Scythie et, ensuite, chez Procope *(De aed.*, IV, 11, 20), qui fait état de sa réparation sous Justinien aussi. La forteresse subit, selon Théophylacte Simocatta (I, 8) et Theophanes Confessor (p. 257, 11—30), une destruction violente en 586—587, par suite de l'invasion avaro-slave, mais survécut, en ce qui concerne son rôle défensif, à cette épreuve, probablement par intermittence et pas très longtemps, peut-être comme une sorte de *statio*, contrôlée encore par l'Empire. C'est ce qui semble ressortir des relations de Théophylacte Simocatta (VII, 2), du moins pour l'an 596. L'importance de la localité ressort aussi de sa présence sur la liste des évêchés de la province, laquelle, comme on l'a déjà vu, reste une source de référence digne de foi.

CASTELLUM CILICUM (Cetatea, départ. de Constanța)[210]. Procope écrivait que la « forteresse (gr. *phroúrion)* de Tilikion avait été reconstruite, tout comme sa tour du côté gauche» *(De aed.*, IV, 7, 14). Le maintien, dans le toponyme, du nom d'une formation militaire plus ancienne *(Iere cohors Cilicum)*, suggère aussi une présence continue de la forteresse à l'époque romano-byzantine, du moins jusqu'à l'information fournie par Procope au VIe siècle.

TROPAEUM TRAIANI (Adamclisi, départ. de Constanța). En raison de l'importance beaucoup plus grande des ouvrages défensifs jalonnant le limes danubien et le littoral, au début de l'époque romano-byzantine, les fortifications de l'intérieur de la province n'apparaissent pas dans l'*It. Ant.* et la ND, ainsi qu'on a pu l'observer plus haut et qu'il se confirme dans le cas de la forteresse qui s'élevait près

du trophée de Trajan. Son rang de *municipium* était encore consigné dans la seconde moitié du IIIe siècle [211] et, selon une inscription de 293—305 (IGLR, 169), des travaux de reconstruction y furent effectués, suivis plus tard par d'autres. Parmi ceux-ci, le plus important s'avère le commencement de la reconstruction complète de l'enceinte, sous Licinius et Constantin (IGLR, 170), entreprise qui n'était pas encore achevée à la date de l'inscription, en 316. Mais les bâtisseurs qui ont travaillé au début de l'époque du Dominat ne se sont pas occupés seulement du mur d'enceinte — activité marquée aussi par un bloc de parement de la courtine joignant les tours 16 et 17 [212] — mais aussi de l'organisation édilitaire, dans le cadre de laquelle l'approvisionnement en eau jouait un rôle très important, ainsi qu'il résulte aussi de l'inscription, en langue grecque, consacrée à Héra Basilissa (= *Iuno Regina*; IGLR, 171), au début du IVe siècle, en signe de gratitude « pour la découverte de l'eau». En outre, la présence d'un *burgarius*, même s'il s'agit d'un vétéran, qui dédiait, à l'époque de la Tétrarchie, un autel à Hercules Ripensis, à Tropaeum Traiani (IGLR, 172), fournit un élément de plus aux connaissances que nous avons sur la vie et la structure de la population de la ville d'Adamclisi, à une époque où les sources écrites l'ignorent.

C'est seulement au début du VIe siècle que Tropaeum Traiani sera inclus par les sources antiques, en l'espèce par Hiéroclès, dans la liste des 15 villes de la province de Scythie (637, 8), présence permettant de déduire, pour cette ville aussi, le rôle du règne d'Anastase. La ville est ensuite notée comme *phroúrion* (gr.) par Procope *(De aed.*, IV, 7, 16) et avec le surnom (gr. *eponymon)* de Sanctus Cyrillus [213], ce qui prouve que la route menant par là vers Ulmetum, ainsi que la ville même de Tropaeum étaient très bien connues, du moment que le nom plus ancien n'est même plus mentionné dans le texte. Il est possible que le nouveau nom ait été donné depuis l'existence même des premières basiliques paléochrétiennes à cryptes pour les martyrs de la ville, fort probablement à l'époque d'Anastase. La tradition devait finalement prévaloir, car c'est toujours sous le nom de Tropaeum que la ville reparaît chez Théophylacte Simocatta (I, 8), quand ce dernier en évoque, la prise par les Avaro-Slaves en 586. Elle apparaît sous la même forme (sans le nom de Trajan) dans la liste des évêchés, au nombre desquels elle figurait, ainsi que l'indiquent aussi les découvertes archéologiques. En effet, parmi les quatre basiliques paléochrétiennes de la ville (la cinquième se trouvait au-delà des murs, dans le cimetière), la basilique B (« de marbre») avait le rôle de basilique épiscopale et, au sud de l'atrium et du narthex de celle-ci, se trouvent les ruines de l'unique baptistère sûrement identifié sur le territoire de la Dobroudja.

L'image de cette ville dont l'enceinte constantinienne entourait plus de 9 ha, située à un croisement de routes très importantes de la province, s'est profilée, pour la première fois, grâce aux fouilles entreprises par Gr. Tocilescu et à l'étude de synthèse effectuée par V. Pârvan, en 1911.[214] Les recherches qui ont suivi et le premier volume de la série monographique *Tropaeum Traiani* (1979) ont largement complété l'image de la ville, en pleine évolution aux IIe—VIe siècles. Ainsi, au IVe siècle, les rues principales, bordées de portiques et dallées, abritaient, de part et d'autre, des boutiques avec leurs dépôts, des boulangeries, divers ateliers, y compris pour le façonnage des métaux etc. La zone centrale, la plus haute, était dominée par la *basilica forensis* (environ 56 × 24 m), construite très probablement à l'époque constantinienne [215], en même temps que l'enceinte à 22 tours et le canal à aqueduc est-ouest. Même si l'enceinte ne semble pas avoir jusqu'à l'abandon de la ville au début du VIIe siècle au plus tard, subi des modifications essentielles, à part quelques réparations successives aux Ve et VIe siècles, l'image de la ville s'est nettement modifiée, surtout après les invasions gothiques du dernier quart du IVe siècle. Des nécessités, à la fois défensives et économiques, ont gra-

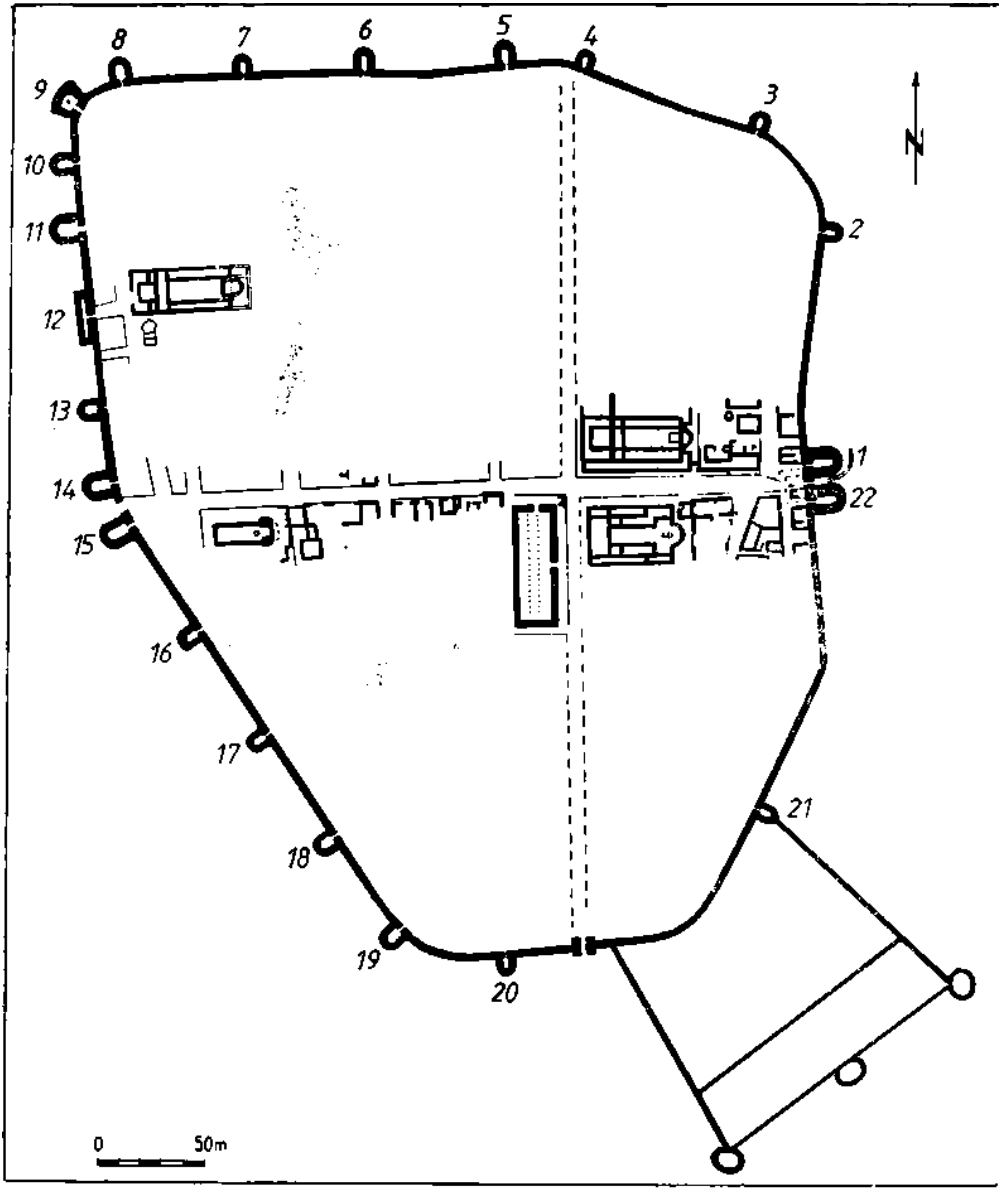


Fig. 15. *Tropaeum Traiani*. Le plan de la ville aux Ve—VI siècles.

duellement abouti à la modification de l'aspect extérieur et intérieur de la ville. Le premier aspect est vraisemblablement lié à l'admission des Goths dans l'Empire, y compris dans la province, à la fin du IVe siècle et au début du suivant. Une série d'habitations identifiées près de la porte est, contiguës à la tour no.1 et d'autres, observées entre les tours 13 et 14 près de la porte d'ouest, ainsi qu'un autre groupe, situé entre la tour 20 et la porte du sud, où se trouvait aussi un four à céramique[216] trouvent, du moins au début, l'explication dans l'établissement des fédérés men-

tionnés plus haut, à proximité, mais au-dehors des murs des villes (Zosimos, IV, 40); elles furent par la suite utilisées et parfois même étendues jusque vers la fin du VIe siècle. C'est toujours à des fins défensives et vraisemblablement aussi pour abriter une partie de la population du territoire, avec tout le nécessaire, que fut construite, au cours du IVe siècle, probablement au cours de sa seconde moitié, une annexe fortifiée adossée à l'enceinte, entre la porte sud et la tour 21, dans l'angle sud-ouest de l'enceinte, mesurant environ 70 × 100 m et pourvue de trois bastions sur le côté long, plus vulnérable.

Le deuxième aspect révélé toujours par les recherches effectuées dans la période 1968—1987 a trait à la première agglomération des constructions dans la ville, aux dépens de la qualité de la structure urbaine, phénomène intervenu dans la seconde moitié du IVe siècle au plus tard, probablement sous le règne de Valens. Avec maintes réparations et modifications, des boutiques, des dépôts, des ateliers et des habitations, parfois à étages, souvent recompartimentés et complétés de nouvelles pièces, ont fonctionné jusque vers la fin du VIe siècle. Ce qui modifia la physionomie de la ville aux Ve—VIe siècles, ce fut, à part la transformation de la basilique forensis, déjà desaffectée, en une sorte de marché, l'apparition de nouveaux édifices — les basiliques chrétiennes — érigées d'habitude à la place d'autres bâtisses. Au nombre de quatre à Tropaeum, les basiliques couvrent une partie de la zone de l'ancien forum (les basiliques A et D), l'ancienne citerne à l'intérieur de laquelle avait été construit, entre temps, un édifice de culte païen (la basilique C qui en utilise la substructure) et les ruines d'un autre édifice monumental (un temple?), encore non identifié (la basilique B).[217] Dans la dernière position chronologique il y avait la basilique épiscopale, disposant, dans son immédiat voisinage, d'un baptistère et d'un petit palais épiscopal, partiellement adossé à l'enceinte. À l'abri de l'enceinte, sans cesse réparée, l'agglomération de la population a atteint, au cours du VIe siècle, son niveau le plus élevé. Les rues, y compris les 2/3 du *decumanus* (E-O) et du *cardo* (N-S) furent, elles aussi rétrécies, par la démolition des portiques, pour faire place à des habitations et à des boutiques nouvelles; bon nombre de rues secondaires furent même supprimées aux mêmes fins. La densité de la population s'est ainsi accrue au maximum, aux dépens de la qualité de la vie urbaine. En même temps, les habitations extérieures, proches des trois portes mentionnées (est, ouest et sud) ont continué d'être utilisées, grâce à de fréquentes réparations, et les portes d'est et d'ouest ont été rétrécies, afin de faciliter la tâche des défenseurs. L'enceinte, à l'intérieur et même à l'extérieur et les grands édifices désaffectés (comme la basilique forensis) servaient, presque systématiquement, de quatrième mur, en fait le plus sûr, à des pièces modestes, en pierre liée avec de la terre, d'où ne manquent pas les amphores, la vaisselle d'usage commun, fabriquée sur place ou apportée de la mer Egée, les lampes, différents outils, les grands vases à provisions *(dolia)*, etc. Avant l'abandon de la ville, même certaines tours ont, comme nous l'avons nous mêmes constaté, fini par servir de logements.

La vie à Tropaeum, pendant l'époque romano-byzantine s'inscrit dans la chronologie générale des agglomérations dobroudjanes, comprise entre la fin du IIIe siècle et le début du VIIe, à quelques différences près, déterminées par des aspects locaux, mais aussi par le stade actuel des recherches.[218]

ULMETUM (Pantelimon, départ. de Constanţa). Les cinq inscriptions, datées entre la fin du IIIe siècle et le début du VIe (IGLR, 206—210) et découvertes, toutes, incorporées dans le mur d'enceinte, attestent la reconstruction massive de la forteresse trapézoïdale à 13 tours de défense, au VIe siècle. Les travaux furent effectués, ainsi que l'écrit Procope, sous Justinien aussi *(De aed.*, IV, 7, 17—18). Deux

autres inscriptions (IGLR, 211 et 212) font ressortir le rôle très important joué par les troupes dans la construction de l'enceinte.

Situé à la croisée des routes menant de Marcianopolis à Noviodunum et de Histria au limes danubien, l'ancien *vicus* d'Ulmetum, transformé, à l'époque romano-byzantine, en un établissement urbain fortifié, de dimensions plutôt modestes (en-

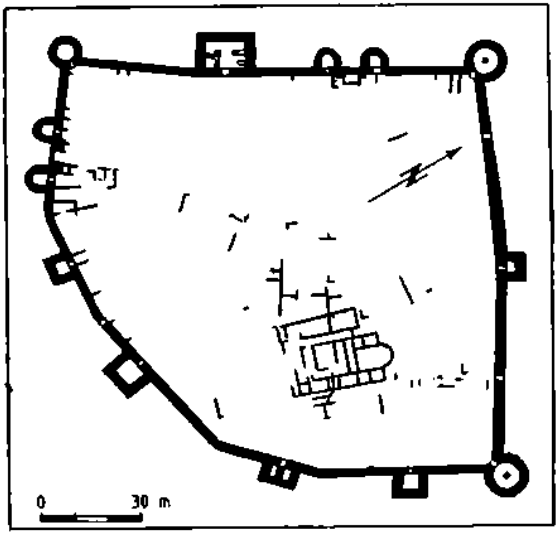


Fig. 16. *Ulmetum*. Le plan de la fortification.

viron 150 × 150 m), a été mieux connu dès le commencement du XXe siècle, grâce aux fouilles entreprises par Vasile Pârvan.[219] À l'intérieur de l'enceinte, pourvue de tours de formes différentes (six rectangulaires, quatre demi-circulaires flanquant deux portes, et trois circulaires, dans trois des angles), on a identifié des rues et des bâtiments dont le plus grand absidé vers le nord-est, a dû être un édifice d'importance publique plus ancien, transformé, éventuellement, en une basilique paléochrétienne. Les divers objets découverts — céramique, outils, articles vestimentaires ou de parure, etc. — illustrent l'activité variée, déployée par la population de ce centre. Significative est aussi, à ce propos, la découverte, lors des recherches mentionnées, de nombreux outils agricoles et meules en pierre, d'armes et accessoires militaires. L'agriculture représentait, certes, la principale occupation des habitants, mais l'attention accordée par les autorités à la remise en bon état de la fortification, après l'expulsion, sous Justinien, des Sclavins, temporairement établis en ces lieux [220], reflète aussi l'importance de la ville comme point de contrôle et de transit commercial sur les routes susmentionnées. C'est ce qui explique également les nombreux articles d'importation qui y furent découverts — céramique, divers objets de verre et de métal, etc., datables des IVe—VIe siècles, auxquels s'ajoute une production locale de céramique commune et de lampes. D'ailleurs, les matrices des lampes, illustrées dans l'ouvrage de V. Pârvan, sont datées des Ve—VIe siécles et, conformément à la série de lampes du même ouvrage, la production de certaines d'entre elles, dès le début de l'époque du Dominat, est parfaitement possible. D'autre part, le grand nombre des constructions de basse époque aux murs de pierre liée avec de la terre, ainsi que des compartimentages d'édifices plus anciens et même de certaines tours sont autant d'aspects qui révèlent, là aussi, une excessive agglomération, surtout dans la seconde moitié du VIe siècle. Des découvertes ulté-

rieures à celles de V. Pârvan fournissent des éléments permettant d'estimer que la ville d'Ulmetum a été habitée jusqu'au début du VIIe siècle.[221]

(L)IBIDA (Slava Rusă, départ. de Tulcea). La datation des briques découvertes dans le mur d'enceinte (IGLR, 234—235) permet de supposer que celui-ci a été réparé sous Anastase. L'hypothèse est confirmée par le texte de Procope *(De aed.*, IV, 7, 19), relatant que les murs de la forteresse étant en partie ruinés à l'époque de Justinien, l'empereur en disposa la reconstruction. La ville existait aussi pendant les événements de 586—587, ayant même des troupes en garnison, ainsi qu'il résulte de la narration de Théophylacte Simocatta (I, 8).

Si le *Bipainon* (gr.), figurant sur la liste des évêchés de Scythie, représente, comme le présumait R. Vulpe, une forme corrompue de (L)ibida[222], il résulte que ce grand établissement fortifié, d'environ 24 hectares, était en même temps, le siège d'un évêché au VIe siècle. Une telle interprétation ferait pencher la balance en faveur du nom de *Libida*[223].

N'ayant fait l'objet que de quelque sondages peu significatifs ou de découvertes accidentelles la forteresse de Slava Rusă est, malheureusement, encore peu connue. Les observations plus anciennes, faites sur place, et les photographies aériennes[224] ont mis en évidence le système impressionnant des fortifications, adaptées aux formes de relief environnantes. Ainsi, une grande fortification de forme trapézoïdale, pourvue de 24 tours et trois portes et traversée aujourd'hui par le ruis e u Slava, était située dans une vallée, sur un terrain assez plat, tandis qu'une enceinte plus petite, presque triangulaire, à huit tours, se dressait sur la hauteur dominante du côté sud. Le seul édifice un peu mieux connu est, à l'intérieur de la forteresse, la basilique à trois nefs, ayant des absides à l'extrémité est de chaque nef, une largeur de 22 m et une longueur totale estimée à plus de 35 m. En tant que basilique paléochrétienne triabsidée, le monument est unique en Dobroudja et cette forme permet de le dater dans la seconde moitié du VIe siècle[225], bien qu'il puisse aussi bien représenter une basilique plus ancienne, transformée.

Pour illustrer l'importance économique de la ville, nous citerons l'évocation de V. Pârvan: « la gigantesque Ibida,... au milieu de la plus belle contrée de la Dobroudja, à Slava Rusească, dominant le passage à travers toutes les vallées qui mènent au Danube ou à la Mer»[226]. Ajoutons que la ville se trouve dans une dépression naturellement abritée et fertile, disposant de bonnes sources d'eau et protégée tout autour par des collines, probablement boisées dans l'Antiquité aussi. En un mot, c'était un territoire pouvant offrir à une nombreuse population des conditions de vie favorables, ce qui explique aussi les dimensions, inhabituelles pour la Scythie, de l'enceinte. En ce qui concerne la chronologie de l'établissement, à défaut de données archéologiques directes, les particularités de la maçonnerie de l'enceinte situent au début de l'époque du Dominat la construction de celle-ci, dans la forme pouvant être reconstituée aujourd'hui sur le plan. On a aussi fait remarquer, à juste titre, que la petite enceinte a succédé à la grande, ayant probablement été la dernière à être abandonnée au début du VIIe siècle.[227] Par analogie avec Tropaeum Traiani, la nécessité d'ajouter ce nouveau dispositif fortifié a pu se faire sentir dans la deuxième moitié du IVe siècle et pas plus tard.

2. *Périodisation; conclusions*

Le regroupement d'une partie des informations rassemblées et commentées plus haut s'impose pour avoir une image plus claire de l'importance des établissements de type urbain dont l'existence s'avéra vitale pour l'évolution des relations

de production et socio-politiques de l'époque romano-byzantine. Ainsi, il ressort de ce qui précède que seuls 14—15 établissements fortifiés moyens et grands de la province jouissaient de ce qu'on pourrait appeler un statut privilégié du point de vue économique et politico-administratif, fonctionnant comme une sorte de « capitales» de territoires bien dotés et peuplés. Le fait qu'à peu près les mêmes centres apparaissent à la fin du Dominat comme des sièges épiscopaux constitue une autre preuve du maintien de leur importance dans la province, lors du transfert du pouvoir local au clergé. L'évolution interne même des structures urbaines entre les IVe—VIe siècles, illustrent cette transformation politique.

En général, la grande majorité des villes mentionnées n'apparaissent pas à l'époque du Dominat, comme nouvelles, mais comme des reconstructions, parfois de fond en comble, de celles qui existaient du temps du Principat, étant même, du point de vue de la forme, plus proches de celles-ci qu'on le soutient d'ordinaire. Le fait qu'elles sont une continuation d'habitats plus anciens est confirmé par la chronologie même de chacun d'eux, établie en corroborant les données fournies par les sources littéraires, épigraphiques et archéologiques. D'ailleurs, sous la réserve, peu significative, de quelques différences spécifiques, on peut obtenir une représentation globale pour la plupart des établissements de type urbain de Dobroudja, à l'époque romano-byzantine.[228]

a. Ce qu'il faut noter comme point de départ de la périodisation tentée ci-après, c'est le moment même du retrait, sous Aurélien, des troupes et de l'administration romaines de la Dacie. Si, du point de vue archéologique, les observations concernant toute la zone située entre le Moyen- et le Bas-Danube sont encore insuffisantes à cet égard (ou commencent à peine à prendre corps dans les recherches actuelles), il est certain que des mesures de fortification des établissements placés dans une conjoncture militaire nouvelle furent entreprises dès ce moment même.

b. La nature des reconstructions effectuées du temps des empereurs Dioclétien et Constantin, si amplement confirmées du point de vue historique et archéologique[229], révèle, selon notre opinion, basée aussi sur des observations faites à Dinogetia et à Tropaeum Traiani, corroborées avec d'autres renseignements (concernant Histria par exemple), de manière toujours plus claire, le commencement, à une période antérieure, des travaux de fortification. Ainsi, n'est-il point nécessaire de trop insister sur cette phase, démontrable stratigraphiquement et saisissable *de visu* sur les monuments de toute la région du Bas-Danube. Selon un schéma chronologique proposé par nous, à la lumière des propres recherches effectuées à Dinogetia, comparées à celles effectuées dans d'autres établissements mieux connus, cette phase peut être considérée comme allant du début de l'époque du Dominat jusqu'en 378, année de la défaite de Valens à Andrinople et de l'invasion gothique dans l'Empire. Selon les observations faites dans plusieurs établissements, y compris à Dinogetia, deux étapes de cette phase doivent être distinguées, dont la première s'est achevée, au plus tôt, durant les dernières années de règne de Constantin le Grand ou pendant celui de Constance II. A quelques différences près, la situation dramatique de l'an 378 peut être considérée comme ayant affecté toutes les fortifications du Bas-Danube. En effet, les découvertes archéologiques et numismatiques confirment amplement les destructions subies par Dinogetia, Noviodunum, Histria, Independenţa (Halmyris), etc.

c. Dans certains établissements situés sur le limes, tel celui de Dinogetia, le moment de la destruction est non seulement clairement repérable, mais on peut y constater également une période de décadence de la vie urbaine, les réparations suivantes étant effectuées quelques années après, pendant la neuvième décennie du IVe siècle. C'est probablement aussi la raison pour laquelle la limite entre la phase antérieure et celle-ci se situe, pour certaines localités, autour de 385.[230] La qualité

des reconstructions civiles est nettement inférieure, mais la densité de la population semble avoir été assez grande. C'est pour la première fois que l'on constate archéologiquement, au niveau de cette phase qui commence sous Théodose Ier, avec l'acceptation des Goths fédérés dans l'Empire, l'existence de constructions « parasitaires», à l'extérieur des murs d'enceinte [231], ce qui confirme la relation de Zosimos (IV, 40) concernant le conflit entre la population de la ville de Tomis et les fédérés qui habitaient *au-dehors* de la ville. Il est possible que des annexes fortifiées aient été construites à l'extérieur des forteresses, contiguës à celles-ci et selon une technique relativement semblable. Ce phénomène est clair, sous le rapport archéologique et chronologique, à Tropaeum Traiani, ville qui faisait partie de la deuxième ligne fortifiée du limes, sur la route Marcianopolis-Noviodunum; il est probable que des situations de ce genre ont aussi existé en d'autres endroits, au sud du Danube. Il existe, par ailleurs, du matériel archéologique qui confirme des présences non romaines contemporaines, dans le milieu romain tardif de certains établissements de la période en question, comme par exemple à Tropaeum Traiani, Carsium, Beroe, Histria, Callatis, etc.

Ainsi donc, les données archéologiques et numismatiques, corroborées avec les informations transmises par les auteurs antiques, permettent de dater cette phase entre la fin du IVe siècle et à peu près la moitié du Ve siècle. Si certains établissements, situés en amont du Danube, présentent des traces évidentes de destructions, causées par les attaques des Huns, dès les deux premières décennies du Ve siècle [232], la situation ne semble pas avoir été la même pour la Scythie Mineure dont le limes a eu à souffrir un peu plus tard, lorsque les destructions sont devenues générales, depuis Drobeta, Sucidava (Celeiu) et Iatrus jusqu'à Dinogetia, Noviodunum et Histria [233]. La première en date de ces destructions a eu lieu vers 423 et la deuxième en 449—450, la situation entre ces deux moments étant assez confuse. On sait, par exemple, que la forteresse de Carsium se trouvait sous le contrôle des Huns en 434 (Priscus, p. 122). D'autre part, à la différence d'autres zones, des vestiges huniques ne sont, jusqu'à ce jour, pas attestés en Dobroudja.

d. À partir de 450 jusqu'au début du règne d'Anastase on a observé un redressement graduel et difficile des établissements, notamment de ceux, mis à dure épreuve, du limes danubien. Cette phase n'est pas encore suffisamment expressive du point de vue archéologique, car, après les destructions mentionnées, on constate une ruralisation des fortifications, La présence des Huns, même si elle se fit encore sentir quelque temps, devenait toujours plus faible au nord du Bas-Danube, pour disparaître complètement à partir de la septième décennie du Ve siècle [234]. La reprise graduelle de la vie et du rôle défensif du limes du Bas-Danube jusqu'au début du règne d'Anastase, est surtout confirmée, pour les septième-neuvième décennies du Ve siécle, lorsque les empereurs de Constantinople employaient différents groupes de barbares comme fédérés au nord du diocèse de Thrace.[235]

e. La réorganisation de l'Empire sous Anastase a également inclus le territoire dont nous nous occupons. Archéologiquement, épigraphiquement et numismatiquement, le début de cette phase est bien documenté, depuis quelque temps déjà, à Dinogetia et à Histria et ensuite aussi dans d'autres établissements de la province de Scythie. Le même moment fut confirmé aussi en Mésie Seconde et Dacie Ripensis, sur le limes et à l'intérieur. Aussi l'œuvre de Justinien, telle qu'elle est en général jugée par l'historiographie ayant comme principale source d'information Procope (notamment *De aedificiis)*, doit-elle être considérée comme solidement amorcée du temps d'Anastase. Quant à la fin de cette phase, la date généralement reconnue, ces derniers temps, pour la province de Scythie, est celle de la destruction de 559, confirmée pour la première fois à Dinogetia et ensuite dans d'autres établissements comme Histria, Sacidava, probablement Noviodunum et Aegyssus et, plus récem-

ment, la fortification d'Independenţa (Halmyris). Deux monnaies, frappées sous Justinien, découvertes dans une couche d'incendie, au centre de la ville de Tropaeum Traiani, semblent confirmer, là aussi, la même situation [236]. D'ailleurs, une analyse plus ample des découvertes numismatiques, révèle que toute la province a eu à souffrir de l'invasion des Koutrigours, en 559.[237]

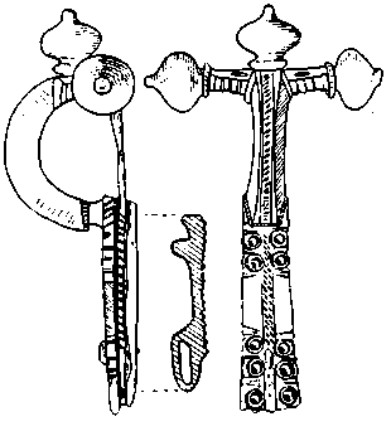
f. Après les destructions causées par les événements de la sixième décennie, une série de réparations importantes furent effectuées sous Justin II. Dans plusieurs établissements, le moment coïncide avec le début d'un nouveau niveau d'habitation et de reconstruction, déjà amorcé au cours des dernières années du règne de Justinien, dans toutes les fortifications du limes de Scythie, du Danube et du littoral, mais aussi de l'intérieur du pays. Cette phase est sûrement attestée, par la voie archéologique et numismatique, à Dinogetia, Sacidava, Histria, Tropaeum Traiani, Tomis, etc.[238] La fin de cette phase, marquée par des attaques barbares toujours plus nombreuses, varie d'un établissement à l'autre et d'un secteur à l'autre du limes du Bas-Danube, dont la partie dobroudjane s'est encore redressée après ces épreuves, contrairement à celle qui correspondait à la Dacie Ripensis et à la Mésie Seconde. Pour la Dobroudja, la phase en question s'achève à Sacidava sous Maurice-Tibère, à Tropaeum Traiani en 586/587, à Capidava sous Maurice-Tibère, à Beroe du temps de Justin II, à Dinogetia en 591—592, à Ulmetum vers la même époque et à Histria du temps de Phocas. Au cours de cette phase ou, plutôt, dans sa seconde partie, apparaissent les premiers indices archéologiques de la présence de groupes slaves ou apparentés, dans des établissements du limes comme Dinogetia, Beroe, probablement Halmyris, etc. Etant donné les conditions où ils furent identifiés archéologiquement, ceux-ci n'avaient pu être acceptés dans l'Empire que comme des fédérés, des *limitanei*. À part, cela, aucune autre preuve archéologique ne révèle la présence des Slaves dans les établissements byzantins de haute époque ou sur leurs ruines, ni pour l'étape antérieure, connue à partir de sources littéraires (les Sclavins qui s'étaient établis à Adina et Ulmetum; Procopius, *De aed.*, IV, 7, 17), ni pour toute la durée de la phase suivante, ni plus tard.

g. Une dernière phase d'habitation antique est comprise entre la fin du VIe siècle et le début du suivant; elle a été stratigraphiquement et numismatiquement identifiée dans quelques établissements. Diverses découvertes confirment, néanmoins, la présence et le contrôle byzantins jusqu'à l'époque de Héraclius, naturellement à un niveau inférieur à celui des phases précédentes. Au stade actuel des recherches, les établissements dans lesquels un ou deux niveaux d'habitation, datés jusqu'à la première moitié (ou les dernières décennies) du VIIe siècle, ont été identifiés, sont: Sacidava, deux niveaux datés entre 614—640, Tropaeum Traiani, un niveau du début du VII [e]siècle, Halmyris (Independenţa), un niveau daté avec une monnaie frappée sous Phocas et surfrappée sous Héraclius, Histria, un niveau daté après Phocas; les trouvailles monétaires contiennent des pièces datant de Héraclius; Callatis, des monnaies de Héraclius, des années 628—629 et 630—631, etc.[239] D'ailleurs, la reprise de l'étude des découvertes monétaires dans la province de Scythie, a permis d'enregistrer un nombre assez important de monnaies frappées sous Phocas, Héraclius et même Constant II [240]. Il est donc possible, comme on l'a déjà fait remarquer, que la domination et le contrôle byzantins aient persisté dans plusieurs établissements fortifiés, au moins jusque vers 613—615 [241], sinon, graduellement affaiblis, encore un quart de siècle après cette date, ainsi qu'il a été constaté à Histria.[242] D'ailleurs, aux éléments mentionnés, il convient d'ajouter une série assez grande et très importante de sceaux de plomb, datables à la fin du VIe siècle, dans la première moitié du suivant et même plus tard, au cours des VII—VIIIe siècles. Les sceaux, appartenant à différentes catégories, depuis les impériaux jusqu'aux commerciaux, découverts dans des centres comme Durostorum, Sucidava,

Axiopolis, Noviodunum, Histria, Tomis, etc.[243], fournissent une preuve de plus de la présence et du contrôle byzantins, durant la période mentionnée, au Bas-Danube.

La périodisation que nous venons de proposer, sur la base des connaissances plus significatives et mieux verifiées que nous avons sur les établissements du territoire de la Dobroudja pourra, sans doute, être améliorée par d'autres recherches et études. Sans oublier donc l'éventualité, propre au progrès de toute science, de futures modifications (dans certains cas imminentes dans le domaine qui nous occupe), il reste, néanmoins, nécessaire et possible de généraliser, pour toute la zone du Bas-Danube, l'ordre chronologique susmentionné. Ce faisant, il faut, bien entendu, tenir compte aussi des différences spécifiques, déjà saisissables, au stade actuel des recherches, entre les différents établissements. Cet aspect n'exclue pas, cependant, le besoin d'un langage commun, représenté par une chronologie généralement valable pour la période et le territoire considérés, puisque l'utilisation d'un tel cadre de référence archéologique et historique, validé par les découvertes archéologiques mêmes, offre de réelles possibilités pour saisir, le plus exactement possible, l'évolution régionale dans le contexte historique envisagé. En même temps, la perspective de ce dernier a beaucoup à gagner d'une telle périodisation, comme base d'une synthèse historique sur un plan supérieur.

Dans un autre ordre d'idées, l'aspect proprement dit des établissements fortifiés de la province de Scythie Mineure et la manière dont il a évolué ne doivent pas être négligés dans le cadre plus général de la chronologie desdits établissements. Ainsi, bien que le contour de l'enceinte restât apparemment inchangé, entre le IVe et le VIe siècles, d'importantes transformations se sont produites en l'espace de moins de deux cents ans. La planimétrie de certaines villes romaines fait place, dans cet intervalle, à des agglomérations de type urbain quasi-médiéval (les anciennes colonies grecques évoluent dans la même direction, à partir d'un autre aspect initial). Ainsi, l'enceinte reçoit, dès la seconde moitié du IVe siècle, des annexes ou des extensions fortifiées (par exemple à Tropaeum Traiani et, respectivement, Histria) et des habitations lui sont adossées à l'extérieur. À l'intérieur, les rues se rétrécissent et, en général, la circulation routière et piétonale cède du terrain en faveur des logements, des ateliers et des boutiques, toujours plus serrés. Aux Ve—VIe siècles, le forum, les temples ou les basiliques païens, ainsi que les thermes disparaissent. Ce sont les basiliques chrétiennes et les marchés, dans le sens commercial du mot, qui dominent désormais les villes. À part le rôle défensif, qui ressent, lui aussi, le déclin de l'organisation initiale, ce qui caractérise les fortifications de la province ce sont les aspects économiques — agriculture, métiers, commerce — et idéologiques, comme centres d'irradiation du christianisme. En fin de compte, tous ces établissements ont, par leur densité dans la province et, surtout, sur le limes, formé un réseau qui dominait et surveillait toute la population, véhiculant, par le contrôle exercé sur la rive gauche du Danube, avec des hauts et des bas, des produits divers, presque tous transformés et finis, créés dans l'Empire, et, avec eux, la romanisation et le christianisme.



La nouvelle organisation militaire de la province de Scythie, mieux connue pour le premier siècle du Dominat, a été, à notre avis, d'une importance décisive pour l'évolution du territoire situé entre le Danube et la Mer, en tant que partie composante de l'Empire. C'est une époque où se produisait non pas la séparation souhaitée par Dioclétien et Constantin le Grand et poursuivie par la législation qu'ils ont mise en vigueur, mais un rapprochement — dont les prémisses étaient devenues évidentes dès les Sévères — graduel et irréversible entre la vie civile et militaire. On peut donc parler de l'évolution vers la dépendance réciproque jusqu'à l'interpénétration organique de ces deux éléments de base de la vie de l'Empire dans son ensemble et de chaque diocèse et province pris à part. Les nécessités mêmes de l'évolution historique et économique de l'Empire d'Orient imposèrent ce phénomène, à telle enseigne que c'est seulement de manière scolastique que l'on peut en discuter séparément. En réalité, la vie de la population romano-byzantine signifie une symbiose de plus en plus perfectionnée des nécessités économiques et défensives, à mesure de l'élimination inévitable du système „classique„ d'organisation, devenu toujours plus artificiel et de son remplacement par le système des thèmes, au VIIe siècle. Le point de départ de cette évolution se trouve, en fait, dans ce que certains auteurs ont appelé „l'immobilisme de la société du IVe siècle" [244]. Les événements intérieurs et extérieurs ont, cependant, assez vite conduit au rapprochement (dans le sens de l'estompement des différences) entre l'armée et les civils, grâce, d'une part au nombre croissant des troupes, en raison inverse de leur niveau d'instruction, et, d'autre part, à la militarisation de l'activité civile.[245] La terminologie spécifiquement militaire illustre elle-même — et le processus est fort intéressant à suivre dans la langue latine et les termes correspondants grecs — les mutations qui se produisaient déjà au IVe siècle, notamment par une série d'extensions des sens typiquement militaires vers la vie civile.[246]

En fait, considéré sous son expression linguistique ou du point de vue dialectique et historique, le phénomène que nous évoquons a signifié le remplacement tardif des vieilles relations, établies dans le cadre organisationnel et administratif de l'Empire, par des rapports nouveaux, mieux adaptés à des besoins qui se faisaient déjà sentir depuis quelque temps et qui devenaient toujours plus pressants. Ainsi s'explique, pour la Scythie aussi, non seulement par l'insuffisance des informations, la connaissance moins bonne de l'organisation militaire aux Ve—VIe, encore déplorée par les spécialistes.[247] La réponse se trouve surtout, croyons-nous, dans l'évolution esquissée plus haut et, pour les fortifications frontalières de la Scythie, elle a déjà été formulée: là-bas „continuaient de fonctionner des soldats attachés à leurs terres, devenus, au bout d'un certain temps, anonymes et n'étant plus différenciés par les éléments distinctifs des unités dont ils faisaient partie".[248] Aussi furent-ils appelés *limitanei* et leur importance s'accrut précisément au cours des deux derniers siècles du Dominat, non pas en tant que troupes instruites — leur rôle défensif ayant désormais un caractère complémentaire —, mais en qualité de membres de communautés à caractère complexe.

La nouvelle province de Scythie Mineure avait, tout comme les autres provinces du diocèse de Thrace, un commandant militaire *(dux)* (ND, XXVI). Les unités militaires qui se trouvaient *sub dispositione viri spectabilis ducis Scythiae*, c'est-à-dire „sous les ordres de l'honorable commandant de la Scythie", étaient les suivantes: 12. *Cuneus equitum Scutariorum, Sacidava.* 13. *Cuneus equitum Solensium, Capidava.* 14. *Cuneus equitum Stablesianorum. Cii.* 15. *Cuneus equitum Stablesianorum, Bireo.* 16. *Cuneus equitum Catafractariorum, Arubio.* 17. *Cuneus equitum Armigerorum, Aegissos.* 18. *Cuneus equitum Arcadum, Talamonio.* 19. *Auxiliares.* 20. *Milites Nauclarii, Flaviana.* 21. *Milites Superventores, Axiupoli.* 22. *Milites Scythici, Carso.* 23. *Milites Secundi Constantini, Trosmis.* 24. *Milites Scythici, Dirigothia.* 25. *Milites primi Constantiani, Novioduro.* 26. *Milites Quinti Constantiani, Salsovia.* 27. *Milites Primi Gratianenses, Gratiana.* 28. *Item legiones riparienses:* 29. *Praefectus legionis Secundae Herculiae, Trosmis.* 30. *Praefectus ripae legionis Secundae Herculiae cohortis quintae pedaturae superioris, Axiupoli.* 31. *Praefectus ripae legionis Secundae Herculiae cohortis quintae pedaturae inferioris, Trosmis.* 32. *Praefectus legionis Primae Ioviae, Novioduno.* 33. *Praefectus ripae legionis Primae Ioviae cohortis quintae pedaturae superioris, Novioduno.* 34. *Praefectus ripae legionis Primae Ioviae cohortis quintae pedaturae inferioris, Accisso.* 35. *Praefectus ripae legionis Primae Ioviae cohortis... et Secundae Herculiae Musculorum Scythicorum et classis in plateypegiis.* 36. *Officium autem habet ita:* 37. *Principem de codem officio, qui completa militia adorat protector.* 38. *Numerarios et adiuntores eorum.* 39. *Commentariensem.* 41. *Adiutorem.* 41. *A libellis sive subscribendarium.* 42. *Exceptores et ceteros officiales.* 43. *Dux Scythiae V. (N.D., Or., XXXIX).*[249]

Le fait que les villes pontiques ne figurent pas sur cette liste ne signifie nullement que des unités de défense ne s'y trouvaient pas en garnison permanente ou temporaire. La capitale de la province était, en même temps, le siège du commandant de la province, *Caius Aurelius Firmi(ni)anus* étant le premier commandant épigraphiquement attesté, sous Dioclétien, de la province (IGLR, 3). La stabilité de l'organisation militaire que nous évoquons ici ne fut cependant pas de longue durée; l'évolution des structures administratives et militaires de l'Empire, brièvement notée plus haut a abouti, aux Ve—VIe siècles, à des modifications substantielles, à tel point qu'on ne pouvait plus reconnaître, à la fin de l'époque du Dominat, l'organisation militaire en vigueur à ses débuts, celle-ci s'adaptant graduellement aux nouvelles conditions sociales et politiques.

Conformément aux sources dont on dispose, la réforme militaire de Dioclétien a principalement consisté dans l'augmentation des effectifs et à leur division en deux catégories distinctes: les unités militaires fixes, déployées aux frontières *(limitanei, ripenses, riparienses)* et les unités militaires mobiles *(comitatenses)*. Nous examinerons, ci-après, à la lumière des renseignements littéraires et épigraphiques disponibles, la situation de ces catégories, pendant la période du Dominat. À ce propos, la *Notitia Dignitatum*, qui constitue la principale source de nos informations, présente la situation de l'armée sur les territoires des provinces, y compris la Scythie Mineure, pendant le règne de Constance II, lorsque les unités de frontière étaient déjà séparées, depuis 325, de celles de campagne.[250]

1. *Unités fixes de frontière (ripenses)*

1.1. Les légions[251]

1.1.1. *Legio I Iovia (Scythica)*, dont le siège se trouvait à Noviodunum, selon ND (XXXIX, 32) et non pas à Troesmis, comme il résulterait de l'*It. Ant.* (252, 2),

fait déjà démontré [252] et, une fois de plus, confirmé par la découverte, à Isaccea même, d'une tuile portant l'estampille de cette légion.[253] À part ce témoignage, il y avait déjà une série de preuves épigraphiques de la présence de la légion sur le front nord du Danube, sur la rive droite, bien sûr, depuis Dinogetia vers l'embouchure du fleuve, à savoir: des briques portant l'estampille de la légion, à Dinogetia et dans le territoire de Noviodunum, à Niculițel [254], l'inscription d'Aegyssus (Tulcea), placée par Valerius Proclus de la même légion, au début du IVe siècle [255] et, probablement aussi, celle de Salsovia (Mahmudia) [256]. À partir de là cependant, lorsqu'on reprend la question de la contradiction entre l'*It. Ant.* et la ND, en ce qui concerne les sièges des deux légions, *Ière Iovia Scythica* et *IIe Herculia* [257], on entre dans le domaine des conjectures, puisqu'il n'existe tout de même aucune preuve de leur inversion sous Dioclétien, ou de la présence, à un certain moment, de l'une au siège de l'autre. Nous croyons, plutôt, qu'elles furent, dès leur création, réparties, à l'endroit indiqué par la ND et certifié par les preuves épigraphiques et tégulaires. À remarquer aussi, dans le même ordre d'idées, le partage, toujours selon la ND, de la Ière légion *Iovia Scythica* en deux pédatures, supérieure et inférieure, à Noviodunum et, respectivement, Aegyssus, chacune d'entre elles ayant, du moins au moment auquel se rapporte la source, un *praefectus* (XXXIX, 33, 34)). Ce partage a eu lieu du temps de Constance II (337—361), au moment où apparaissait à Noviodunum l'unité auxiliaire des *milites I Constantiani* (ND, XXXIX, 25), dont le nom est lié à celui de cet empereur, le chiffre représentant, comme dans le cas de Durostorum, seulement le numéro d'ordre de l'unité (XL, 26).

1.1.2. *Legio II Herculia.* Selon la ND (XXXIX, 29), le siège de cette légion de frontière se trouvait à Troesmis. De même que la légion précédente avait reçu son nom du gentilice divin Iovius de Dioclétien, de même celle de Troesmis tenait son nom du gentilice divin Herculius, pris par Maximien, le corégent du premier. La *IIe légion Herculia* avait pour tâche de défendre la frontière occidentale de la province de Scythie. Son rayon d'action s'étendait fort probablement de Sacidava (Muzait-Dunăreni) à Arrubium (Măcin). À l'instar de l'unité précédemment mentionnée, cette légion était, du temps de Constance II, divisée en deux pédatures, l'une siégeant à Axiopolis (la supérieure) et l'autre à Troesmis (l'inférieure) (N.D., XXXIX, 30 et 31). On connaît jusqu'à présent deux inscriptions, à *Troesmis* et à *Sacidava*, qui confirment la source littéraire pour le IVe siècle. La première est la pierre funéraire de Valerius Thiumpus (IGLR, 236), décédé à l'âge de 45 ans, qui a fonctionné, pendant deux ans et demi, comme *praefectus* de la IIe légion Herculia, après avoir auparavant fait partie, probablement avec un grade inférieur, de la XIe légion Claudia. Par la suite, il avait été élu lancier dans le *Sacer comitatus*, c'est-à-dire dans l'une des unités d'élite de Constantin le Grand. C'est le seul commandant de l'une des légions de Scythie Mineure connu jusqu'à ce jour. Le document épigraphique de Sacidava (IGLR, 189) date à peu près de la même époque et fait mention du centurion Valerius Onesima de la même IIe légion Herculia, décédé à l'âge de 50 ans, après avoir fait aussi partie de la VIIe légion Claudia.

Plus tard, après le IVe siècle, les informations sur la IIe légion Herculia, comme d'ailleurs aussi sur la Ière Iovia Scythica font défaut [258]. Des troupes de frontière ont, néanmoins, continué de fonctionner, vraisemblablement subordonnées aux centres où elles avaient leur siège et leur commandement. Une telle situation générale était aussi en rapport avec les changements intervenus, dès le IVe siècle, dans le statut des établissements urbains ou des fortifications de la province, qui ont, en fait, conduit à une uniformisation par rapport à la hiérarchie assez précise de l'époque du Principat. Il est à supposer qu'un premier pas vers cette „décentralisation" ou „autonomie locale", a été fait par les partages en deux pédatures des deux légions auxquelles nous avons fait référence. Si l'on rapporte, toutefois, ces changements

d'ordre militaire à l'image d'ensemble de la province dans son évolution, on peut dire qu'ils se sont produits dans le contexte d'une organisation administrative mieux centralisée de la province, répondant plus efficacement que dans la période du Principat aux besoins économiques de la province, en tant que partie composante active du mécanisme si complexe de l'Empire Romain d'Orient.

2. *Troupes auxiliaires*

2.1. Unités de cavalerie (cunei)

2.1.1. *Cuneus equitum Stablesianorum* [259]. Bien que cette unité se trouvât cantonnée en Mésie Seconde, à Sucidava (Izvoarele, départ. de Constanţa) (N.D. XL, 17), ses troupes ne sont attestées nulle part ailleurs dans la province. Par contre, il existe des traces de la présence des formations de l'unité à Cius et à Beroe (N.D., XXXIX, 14 et 15). Il est possible que ces deux unités voisines du même type, n'ayant, à l'époque de Constance II, aucune troupe d'infanterie déployée entre elles, cas unique en Scythie Mineure, aient fait partie de l'une et même formation militaire, divisée à un moment donné, les deux parties se développant ensuite comme des troupes indépendantes, au moyen de recrutements locaux.[260] S'il en est ainsi, on peut présumer que l'unité initiale de Stablésiens, partagée ultérieurement entre Beroe et Cius, a été détachée comme vexillation de Sucidava.

2.1.2. *Cuneus equitum scutariorum*. Unité cantonnée à Sacidava (N.D., XXXIX, 12), mais des noms de tels détachements se rencontrent aussi en Mésie Seconde, à Securisca, Iatrus et Appiaria (N.D., XL. 11, 13, 16). À Capidava [261], on a trouvé l'inscription votive d'un *praefectus equitum scutariorum* de la vexillation locale (IGLR, 220) et une autre pierre, funéraire, liée au nom de la même unité capidavienne (IGLR, 221). L'apparente contradiction entre la source et les inscriptions a donné naissance à des opinions différentes. Dans une synthèse plus ancienne [262], on a estimé que l'unité a pu se trouver effectivement, dans une première étape, à Capidava, pour s'établir définitivement, après 325, à Sacidava. Jusqu'à nouvelle preuve, cette interprétation reste valable, même si plus récemment [263] on a fait remarquer, à juste titre, que de telles unités étaient reconnues non pas d'après la garnison, mais d'après le numéro initial, l'appellation de *vexillatio* étant utilisée seulement parce qu'il existait plusieurs formations du même type comme si elles avaient été détachées d'une plus grande unité commune. Il résulterait donc, à part d'autres interprétations, qu'il s'agissait à Capidava d'une seule formation, la *vexillatio equitum scutariorum*, devenue ensuite *cuneus equitum scutariorum* et établie à Sacidava après 325.[264]

2.1.3. *Cuneus equitum Solensium* se trouvait cantonné à Capidava (N.D., XXXIX, 13) et une unité du même type existait à Dimum, en Mésie Seconde (N.D., XL, 12). Etant donné que ces *cunei* furent mis sur pied plus tard, il est possible qu'ils aient été détachés d'une unité d'*equites* plus ancienne, à laquelle a pu aussi appartenir l'*ala Solensium* de Novae.[265]

2.1.4. *Cuneus equitum catafractariorum*, dont le camp se trouvait à Arrubium (N.D., XXXIX, 16). On a supposé, compte tenu aussi de la stèle funéraire d'un *circitor* du XIIe détachement de ces cavaliers de Trimammium (?), découverte à Histria (IGLR, 110), qu'il y avait plusieurs formations du même type, utilisées comme troupes de manœuvre.[266] Certaines d'entre elles ont, probablement, été transformées en troupes de frontière.[267] Mais, puisqu'il s'agit, à Histria, d'une inscription funé-

raire, nous ne croyons pas que l'on puisse, comme on l'a fait [268], associer, la vexillation qui y est mentionnée à l'unité d'Arrubium, son identification avec l'unité de Hărsovo (Bulgarie) nous paraissant plus vraisemblable.[269]

2.1.5. *Cuneus equitum armigerorum*. L'unité était cantonnée à Aegyssus (N.D., XXXIX, 17), où, selon, la chronologie des formations de *cunei*, elle est arrivée à l'époque de Constantin le Grand, au plus tôt. En tout cas, comme on l'a relevé, l'événement n'aurait pas pu se produire sous Dioclétien, lorsque la vexillation de la Ière légion Iovia de Noviodunum se trouvait à Aegyssus.[270]

2.1.6. *Cuneus equitum Arcadum*. Selon N.D. (XXXIX, 18), l'unité se trouvait probablement à Talamonium, fortification non identifiée, située, probablement, quelque part à l'est de Tulcea. Étant donné aussi l'origine orientale de certains noms figurant sur l'inscription de *Salsovia* (IGLR, 272), on a supposé, il y a quelque temps, que l'unité pouvait être identifiée parmi les troupes qui y étaient représentées [271]. Il est certain, cependant, que le nom du *cuneus* révèle l'origine, en la province d'Arcadie, desdits cavaliers.[272]

2.2. Unités d'infanterie (milites)

2.2.1. *Milites Cimbriani*. Bien que ne se trouvant pas sur le territoire de la province de Scythie Mineure, mais en Mésie Seconde, nous notons aussi cette formation cantonnée quelque part entre Durostorum et Sucidava, dans la fortification dont elle portait le nom (N.D., XL, 27). Cimbrianae ou plutôt Cimbriana [273], pourrait être localisée à Bugeac, Dervent ou Canlia; l'apparition et le maintien du toponyme à l'époque de Constance II et plus tard, pourrait étayer l'hypothèse que l'unité en question était l'une des plus anciennes à avoir été déployées à la frontière danubienne de la Mésie Seconde.[274]

2.2.2. *Milites superventores*. L'unité stationnait à Axiopolis avec une partie de la *legio II Herculia* (N.D. XXXIX, 21 et 30). Son nom même indique qu'il s'agissait d'une formation auxiliaire provenant d'une unité d'arrière-garde, donc de „manœuvre".[275]

2.2.3. *Milites Scythici*. Ils se trouvaient, selon la N.D. (XXXIX, 22) à Carsium. Le nom pourrait suggérer leur recrutement plus ancien dans la province de Scythie [276], mais cette supposition nous place déjà dans le domaine des conjectures. On pourrait plutôt supposer que: a) l'unité est apparue plus tard, après la division des grandes légions et a été ultérieurement introduite dans le texte, comme les *milites primi Gratianenses* (v. plus bas 2.2.8.); b) l'unité pourrait, comme les *milites Scythici* de Dinogetia (v. plus bas 2.2.5), résulter d'un plus ample partage, peut-être à l'époque même de Constance II, des grandes légions, en l'espèce la *legio I Iovia Scythica*. Ce serait, croyons-nous, une explication plus simple et plus plausible de l'origine du nom *Scythici*, rencontré chez des unités de ce genre et, peut-être aussi, de celle du nom *secundi*, rencontré chez d'autres unités (v. plus bas 2.2.4.). D'autre part, l'appellation *Scythici*, attribuée à une formation militaire ne peut pas être plus ancienne que la création même de la nouvelle province, des formations portant un tel nom n'ayant pas été rencontrées antérieurement, pas plus que l'épithète accordée officiellement, en dépit de l'ancienneté du nom et de la région qui le portait. Ajoutons qu'il est difficile de croire que sur toutes les formations dobroudjaunes de *milites* deux seulement aient été principalement recrutées parmi les habitants de la province portant de ce fait un tel «signe» distinctif.

2.2.4. *Milites secundi Constanti(a)ni*. L'unité, cantonnée à Troesmis (N.D. XXXIX, 23), où se trouvait aussi le siège d'une moitié de la IIe légion Herculia, a, comme d'autres unités militaires, désignées par des numéros, des provinces de Scythie Mineure et de Mésie Seconde, vraisemblablement, été créée sous Constance II [277]. Par analogie avec les observations que nous ferons aussi plus bas (v. 2.2.6 et 8), on peut estimer qu'ayant été mise sur pied plus tard, elle provenait d'une formation militaire détachée de la IIe légion Herculia. De même que les unités portant le titre de *primi* se trouvaient sans exception sur le front de défense de la *Ière légion Iovia Scythica*, de même les *milites secundi Constanti(a)ni* (il est vrai, l'unique unité de ce genre) se trouvaient sur le front danubien de la *IIe légion Herculia*.

2.2.5. Les *Milites Scythici* de Dinogetia (N.D., XXXIX, 24) pourraient provenir, comme nous le disions plus haut (2.2.3), d'un partage, plus tardif, de la *Ière légion Iovia Scythica*; le nom indique, en tout cas, leur appartenance effective ou seulement originaire à la formation respective.

2.2.6. *Milites primi Constantiani*. L'unité, déployée à Noviodunum, a été cantonnée dans la pédature supérieure de la *Ière légion Iovia Scythica* (N.D., XXXIX, 25 et 32—33), en tout cas après sa division sous Constance II. Nous supposons que le nom de l'unité de *milites* est lié précisément à celui de la légion dont elle provient et à la suite de laquelle elle est apparue à Noviodunum.

2.2.7. Les *Milites quinti Constantiani* de Salsovia (N.D., XXXIX, 26) furent apportés d'ailleurs et installés à côté ou à la place des détachements plus anciens de la Ière légion Iovia. Ils étaient, peut-être recrutés, ne fût-ce que partiellement, dans la province même, du temps de Constance II, comme leur nom l'indique.

2.2.8. Les *Milites primi Gratianenses* de Gratiana (N.D. XXXIX, 27) représentent, en même temps, la preuve de certaines interpolations dans le texte des ND, car ainsi que le nom l'indique, cette unité avait été créée à l'époque de l'empereur Gratien (375—383) [278]. Les chercheurs ont, d'ailleurs, noté des modifications et des concentrations continuelles de troupes en Scythie Mineure, dès le règne de Dioclétien.[279] En ce qui concerne la localisation de Gratiana d'où dérive aussi le nom de l'unité [280], on peut dire que la forteresse se trouvait, probablement, quelque part dans l'ouest de la province, entre Carsium et Troesmis et qu'elle a été construite (ou plutôt reconstruite) et baptisée à l'époque de Valens. Nous n'insistons plus sur l'appellation de *Gratianenses*, car il s'est avéré (le nom même l'indiquait) qu'elle dérive du nom de la localité et non pas de celui de l'empereur.[281]

2.3. Unités navales

Selon la N.D., il y avait deux catégories d'unités navales, à savoir: a) celles ayant le rôle de troupes auxiliaires, composées de *milites* comme les unités d'infanterie et b) celles dépendant des légions déployées à la frontière, commandées par des *praefecti ripae*, pour lesquelles on indiquait aussi le type de bateaux dont elles étaient dotées.[282] Chronologiquement, la première catégorie pourrait être moins ancienne.

2.3.1. *Milites nauclarii Altinenses*. Pour des raisons déterminées seulement par l'histoire de la Dobroudja, nous nous occuperons brièvement de cette formation, bien qu'elle défendît la frontière fluviale de la province de Mésie Seconde, où se trouvait Altina, au IVe siècle (N.D.XL, 28). D'autre part, il faut tenir compte du fait que, selon Procope, Altina se trouvait, au VIe siècle, en Scythie (*De aed.*, IV,

11, 20). La modification de la frontière de la province a, de toute façon, dû se produire sous l'empereur Anastase, donc à la fin du Ve siècle ou au début du suivant (sinon même plus tôt), étant donné la présence, à Dinogetia, des estampilles portant le sigle de la localité et le nom de l'empereur (IGLR, 246) [253]. Comme dans le cas de la formation précédente, le nom de cette unité dérivait de celui de la localité.

2.3.2. *Milites nauclarii* se trouvaient (selon la N.S. XXXIX, 20) à Flaviana (Rasova?), forteresse bâtie, comme le nom l'indique, sous Constantin le Grand [264]. Il est possible que l'unité ait été créée à la même époque. L'existence simultanée d'unités navales comme celle-ci et comme la précédente, à côté d'unités de *cunei* apparues, comme on l'a vu, un peu plus tard, présuppose aussi une répartition plus systématique des troupes sur le limes. Les *milites nauclarii* de Flaviana se trouvaient en aval du *cuneus equitum scutariorum* de Sacidava, de même que la flottille d'Altinum était disposée en aval du *cuneus equitum Stablesianorum* de Sucidava.[265]

2.3.3. *Cohors musculorum Scythicorum* (N.D., XXXIX, 35). On suppose que c'était une unité de bateliers, placée sous le commandement d'un *praefectus ripae*, dépendant des deux légions scythiques.[266]

2.3.4. *Classis in plateypegiis* (N.D., XXXIX, 35). Nous partageons l'opinion selon laquelle par *plateypegiae* il convient d'entendre plutôt le type d'embarcations de la flotte [267] que le nom d'une localité, comme on l'a affirmé [268], d'autant plus que, dans des cas similaires, la ND n'indique pas d'habitude la localité, mais le type de bateaux, comme dans le cas précédent et ailleurs (N.D., XL, 36). Il y a aussi d'autres éléments qui plaident dans le même sens, à savoir: la dépendance de l'unité des deux légions de Scythie Mineure et l'emploi, en l'espèce, de la préposition *in* qui n'apparaît pas avec des toponymes.

3. *Unités mobiles (comitatenses)*

Les renseignements sur ce type de formations sont rares; ils sont surtout fournis par des inscriptions.

3.1. Légions palatines

3.1.1. *Sacrum Palatium = Sacer Comitatus*. Les documents épigraphiques isolés, trouvés en Dobroudja, concernant ces formations militaires qui appartenaient à la garde impériale, n'indiquent pas nécessairement la présence des troupes en question dans la province. C'est le cas de l'inscription funéraire d'Ulmetum, placée en l'honneur de Valerius Victorinus, ancien *biarchus* dans le *Sacrum Palatium* sous Licinius et mort, en 324 (IGLR, 206), à la bataille de Chalcédoine, où ce dernier fut vaincu par Constantin. À nos yeux, V. Victorinus n'était rien d'autre qu'un habitant de la province qui faisait partie de la garde de Licinius. Le même a dû être le cas de Valerius Thiumpus de Troesmis, ancien *lanciarius* du *Sacer Comitatus* sous Dioclétien, au plus tôt, et devenu, par la suite, *praefectus* de la *IIe légion Herculia* (IGLR, 236). Comme on peut le déduire des textes des inscriptions, les deux documents ne prouvent pas l'activité, sur le territoire de la province, des formations militaires en question. Celle-ci a été cependant nécessaire lors de la présence des empereurs en Scythie Mineure, confirmée par les sources, comme par exemple celle de Valens en 367—369 (Amm. Marc. XXVII; Zosimos, IV, 10 et suiv.) et celle de Théodose Ier le Grand en 386 (Idem, IV, 35—40).

3.2.1. *Vexillatio XII catafractariorum.* L'envoi d'une telle unité sur le littoral ouest-pontique (à partir du limes danubien et, pourquoi pas, de Trimammium?) apparaît comme possible, si l'on considère comme décédé en mission le *circitor* dont l'inscription funéraire a été découverte à Histria (IGLR, 110).[289]

3.2.2. *Cuneus D(almatarum?).* La présence d'une telle formation à Tomis est un fait nouveau, puisque des unités de Dalmatiens n'étaient jusqu'ici connues qu'à Sucidava-Celeiu (IGLR, 296) et à Drobeta (ND, XLII, 16). L'identification a été faite à l'aide d'une brique estampillée, découverte à Constanța, sur laquelle les lettres *CVND* apparaissent imprimées en négatif. On peut supposer qu'une telle formation de cavaliers dalmatiens était présente à Tomis dès la fin du IIIe siècle, lorsqu'on les rencontrait aussi à Drobeta.[290] Le fait que les unités homonymes connues sont des unités de *limitanei* nous amène à nous demander si celle de Tomis était différente de celles-ci et si elle peut être considérée comme étant formée de *comitatenses*, telle que nous l'avons enregistrée ici.[291] Nous songeons à la possibilité d'inclure ce *cuneus* dans la catégorie des unités de frontière, compte tenu des nécessités défensives du littoral. Si une telle hypothèse ne se vérifie pas, encore qu'elle nous paraisse plus plausible, on pourrait associer la présence de l'unité à l'exécution d'importants travaux de construction, tels que la grande muraille d'enceinte, ainsi qu'on l'a d'ailleurs supposé dans un autre ordre d'idées.[292] L'existence de la brique estampillée pourrait étayer cette dernière hypothèse.

3.2.3. *Milites primani* de Cius ont très probablement été détachés, dans la seconde moitié du IVe siècle de la *legio Palatina primanorum* [293], la même qui avait, en 357, participé à la lutte contre les Alamans à Strasbourg, sous l'empereur Julien (Amm. Marc., XVI, 12, 49) et qui est mentionnée par la ND (VI, 45). Dans l'inscription de Gîrliciu qui évoque les *milites primani* (IGLR, 233), il est précisé que ceux-ci étaient les plus dévoués soldats de Valens et que c'est à eux qu'a incombé la tâche de construire „de fond en comble" une fortification, à la suite de la victoire provisoire de Valens en 368 [294]. Les travaux avaient été effectués sous le commandement du tribun *Marcianus* et du *praepositus* Ursicinus, probablement commandant d'une unité locale (IGLR, p. 244), tandis que *Flavius Stercorius* était le commandant de la province *(vir clarissimus dux* = gr. *lamprótatos* [295]). Plus exactement, l'action a eu lieu vers la fin de l'année, puisque Themistios a tenu à mentionner „sous la menace de l'hiver" (X, 138 b) et puisque l'inscription précise *tempore quinquennaliorum*, situant donc l'action entre mars 368 et mars 369. À ces éléments s'ajoute un argument d'ordre littéraire et logique: après le passage cité de *Themistios* et avant celui relatif au *trópaion* (gr.), l'auteur antique fait allusion au proverbe *si vis pacem para bellum*, comme pour démontrer l'utilité d'une préparation plus solide de la paix qui allait être obtenue, l'été suivant, par Valens. Nous ignorons si le détachement en question est, après la paix de 369, resté sur le *limes* et si oui, pour combien de temps; sa transformation en troupe de *limitanei* [296] reste seulement une hypothèse.

3.2.4. *Lanciarii iuniores.* Parmi les rares témoignages épigraphiques dont nous disposons sur les formations militaires du Bas-Empire (IGLR, 211), l'attestation de cette unité fournit une précision de plus pour la source existante (ND, VI, 47 et IX, 38). Du temps de Justinien, le détachement de lanciers, qui faisait vraisemblablement partie d'une légion de *comitatenses*, détachée d'Illyricum dans le diocèse de Thrace, était arrivé à Ulmetum, en vue de la reconstruction de la fortification locale [297]. L'inscription confirme l'information de Procope concernant la reconstruction, sous Justinien, de la forteresse d'Ulmetum (*De aed.*, IV, 7, 17—18). Ajoutons que cette division des troupes mobiles en *seniores* et *iuniores*, apparaît, pour la première fois, en 364— la première catégorie pour l'ouest et la deuxième pour l'est— et a été faite suivant l'âge des frères corégents Valentinien et Valens [298].

3.2.5. *Sagittarii iuniores*. L'existence d'une telle unité de manœuvre dans la province de Scythie Mineure est attestée par deux inscriptions funéraires de Tomis, datées du VIe siècle (IGLR, 30 et 41), qui se réfèrent, très probablement, à des vexillations commitatenses des unités d'*equites Sagittarii Iuniores*[299], formations de manœuvre installées, dès les IVe—Ve siècles, dans le diocèse de Thrace (N.D., VIII, 31). Tout ce qu'on peut préciser c'est que lesdites vexillations étaient déployées aux environs de Tomis, au VIe siècle, probablement toujours à l'époque de Justinien, comme on l'a supposé il y a quelque temps (IGLR, 30, où il y a aussi la bibliographie antérieure), sinon dès l'époque d'Anastase. La précision relative au terme de *Iuniores*, fournie dans le paragraphe précédent, vaut aussi en l'espèce.

4. *Périodisation. Conclusions*

Le rôle de l'armée dans la vie de la province de Scythie a continué d'être des plus importants sous le Dominat. Et cela même si, comme on l'a vu plus haut, l'organisation militaire avait subi de grandes modifications, entre le IVe et le VIIe siècles, c'est-à-dire depuis la séparation officielle de la vie civile jusqu'à l'étroite conjonction avec celle-ci. Le poids de l'armée dans la vie de la province ressort de la documentation épigraphique existante, laquelle se rapporte, en proportion d'environ 20%, à des activités ou à des personnages militaires.[300] Si l'on observe, toutefois, que la plupart des inscriptions comprises dans ce pourcentage appartiennent surtout au IVe siècle, il en résulte que la documentation ayant trait à la période suivante du Dominat reste (du moins apparemment et en s'en tenant seulement aux inscriptions), beaucoup moins représentative. Mais en réalité, la majorité des inscriptions de Dobroudja, quelle qu'en soit la catégorie, appartiennent toujours à la première partie de l'époque considérée et, d'autre part, les informations concernant l'organisation militaire aux Ve—VIe siècles n.è. sont elles-mêmes moins éloquentes. Le principal motif réside dans les modifications intervenues, dès la fin du IVe siècle, dans la vie militaire, à la suite de l'admission des fédérés goths dans l'Empire, à partir de laquelle l'importance et le caractère des unités militaires fixes et mobiles n'ont plus été les mêmes. C'est précisément ce que disait, au début de ce processus, l'orateur Themistios dans l'éloge qu'il adressait à Théodose Ier en 379: „Tu fais en sorte que les agriculteurs mêmes en sont arrivés à épouvanter les barbares; aux mineurs tu ordonnes de jeter l'or et de mettre la main sur le fer. Et cette armée qui ne connaissait pas la mollesse, habituée à acquérir ses biens à grand-peine, s'est rassemblée de son plein gré" (p. 181 A—D.). Et, plus tard, le même auteur se prononçait, en ces termes, sur l'admission récente des fédérés dans l'Empire: „Est-ce que nous aurions mieux fait de remplir la Thrace de morts au lieu d'agriculteurs? De marcher à travers elle comme si elle était une contrée sauvage ou un pays cultivé?... J'apprends de ceux qui viennent de là que ces gens changent en pioches et en faux le fer des épées et des cuirasses, qu'ils saluent de loin Arès, mais vénèrent la déesse Déméter et Dionysos" (p. 210 D). Le changement d'optique — il est vrai emphatique dans le cas de l'orateur cité — révèle l'essence des transformations subies par le système de défense. Elles consistent notamment dans le fait que la garde des frontières était de plus en plus confiée à une sorte de milices de paysans sédentaires qui vivaient du revenu de la terre et étaient exemptés d'impôts en échange de l'obligation de défendre le *limes*, d'où aussi le nom de *limitanei*.[301] Par cette voie, l'organisation de ceux-ci allait s'éloigner toujours plus de l'équivalence existant au début de l'époque du Dominat avec ce que nous avons appelé plus haut les *milites ripenses*. C'est dans cette transformation que l'on a vu l'une des causes de l'augmentation massive des effectifs militaires aux dépens de la qualité de ceux-ci.[302] En effet, les unités militaires de

ce genre – en fait militaires-agraires – à pouvoir être spécialisées et nominalisées comme auparavant, étaient toujours plus rares. Néanmoins, les troupes de *limitanei*, commandées par un *dux limitis* pour toute la province, auquel les commandants locaux étaient subordonnés, étaient les premières à subir le choc des attaques barbares. Cela se passait d'habitude avant que des unités mobiles, mieux instruites et mieux armées, eussent pu leur porter secours. Ces dernières ne tardèrent pas à acquérir, à leur tour, avec la pénétration massive d'éléments barbares (notamment des Goths aux IVe–Ve siècles) un caractère hétérogène et à promouvoir des intérêts de groupe divergents, ce qui porta aussi préjudice à la qualité des unités militaires concernées.

Évoquant la présence des fédérés goths sur le territoire de la Dobroudja, nous avons déjà précisé [303] que ceux-ci n'ayant pas été acceptés à l'intérieur des villes, des constructions et des annexes extra-muros s'avérèrent nécessaires pour les abriter. Néanmoins, les recherches archéologiques ont clairement démontré qu'une partie des fédérés et de leurs familles avaient réussi à s'infiltrer graduellement dans les villes et à faire enterrer leurs morts dans les nécropoles de celles-ci [304]. Les mêmes recherches et des témoignages épigraphiques révèlent assez clairement l'adaptation desdits groupes allogènes à la vie romaine provinciale et même leur assimilation, depuis des éléments de civilisation jusqu'à la spiritualité. Il existe, entre autres, à ce propos, l'exemple de Gibastes, commandant d'origine gothique des fédérés, qui se trouvait au Ve siècle à Axiopolis (IGLR, 195 = MPR, 72) où il a enterré sa fille, Anthousa, selon la coutume chrétienne. Parmi les simples soldats, mentionnons le cas de Terentius, militaire appartenant à une unité d'archers, de Tomis, aux IVe–Ve siècles, et mort à l'âge de 25 ans (IGLR, 30 = MPR, 23). Ce qu'il y a d'intéressant pour la question qui nous occupe c'est le nom germanique du père du militaire, Gaionas, qui enterra, selon le rite chrétien et avec une épitaphe latine, son fils qui portait un nom typiquement romain.

Malgré la réussite des longs et patients efforts visant à éliminer la plupart des Goths de l'armée de l'Empire d'Orient [305], l'armée romaine a continué d'avoir dans ses rangs des barbares, y compris à des postes de commandement. Des exemples comme ceux d'Atala, fils de Tzeiuk, un Hun appartenant à une unité d'archers enterré chrétiennement à Tomis (IGLR, 41 = MPR, 24), ou de Chilbudios, commandant slave de la Thrace, du temps de Justinien [306], sans être nombreux, restent pourtant significatifs pour la composition des troupes de basse époque, au Bas-Danube. Des indices archéologiques révèlent une présence slave minoritaire, quelques décennies plus tard, parmi les défenseurs du limes danubien *(limitanei)*, aspect qui a été plus clairement observé à Beroe pour les années du règne de Justin II [307]. La tendance dominante était, toutefois, au VIe siècles, d'effecteur les recrutements parmi la population locale romanisée, ainsi qu'en témoignent aussi les sources littéraires de l'époque. Telle fut, par exemple, la manière de procéder du général Narses, à l'époque de Justinien.[308] Ainsi s'explique également le latin populaire „local" ou „autochtone" [309], parlé par les soldats vers la fin du VIe siècle, dans la zone des Balkans, qui était en train de devenir une langue romane dans toute l'aire comprise entre le nord de la Grèce et le Bas-Danube avec ses affluents.[310]

Le potentiel militaire supérieur du point de vue numérique et, pour une certaine période, aussi qualitatif, de la province, sous Dioclétien et surtout sous Constantin le Grand, dont la politique était encore offensive, s'élevait à plus de 10 000 hommes. Si, selon des calculs estimatifs, basés sur la structure plus tardive, décrite dans la première partie de ce sous-chapitre, les effectifs avaient pu atteindre 15 000 hommes (dont environ 2 000 pouvaient être des troupes mobiles, fréquemment arrivées en Dobroudja) [311], c'est surtout à l'époque de Constance II que cette situation aurait pu être plus proche de la réalité. L'accent ayant, désormais, été mis sur des soucis défensifs, illustrés aussi par les transformations mentionnées plus haut, il est difficile

de préciser les oscillations d'effectifs de la province, compte tenu aussi des troupes de manœuvre, fréquemment apportées à des fins défensives. En outre, les chiffres avancés par les sources littéraires, surtout à propos de batailles, sont difficiles à vérifier. Compte tenu des besoins et des événements, on peut donc estimer à 10 000—15 000 hommes le total des effectifs. Parmi ceux-ci, les soldats agriculteurs, fixés sur le *limes*, étaient de plus en plus nombreux, mais leur instruction laissait toujours plus à désirer.

Effectuer des travaux de construction était une autre tâche spécifique de l'armée. Ainsi qu'il ressort clairement de la documentation archéologique, épigraphique et littéraire, l'édification des fortifications sur le limes et à l'intérieur du pays, des aqueducs, des routes, des ponts, des bains *(thermae)* incombait aux militaires, guidés par des spécialistes, depuis ceux qui élaboraient les projets jusqu'aux maîtres maçons *(magistri)*. Plus de 40 fortifications grandes et petites, la plupart archéologiquement identifiées et connues, ont été construites ou réparées, à l'époque du Dominat, en Dobroudja, d'autres travaux étant effectués jusqu'au début du VII° siècle. Ce n'est pas le cas d'insister ici sur les systèmes constructifs, imposés par les particularités de l'époque et les besoins toujours plus nettement défensifs. Nous évoquerons, toutefois, un témoignage contemporain d'une telle activité qui ne fait que confirmer, du point de vue technique, les connaissances archéologiques et les informations épigraphiques. Il s'agit de la reconstruction, à l'époque de Valens, de la forteresse de Cius (Gîrliciu), sur laquelle les informations se complètent réciproquement. Ainsi, l'inscription locale nous apprend que la construction a été l'œuvre de troupes mobiles *(milites primani)* et de frontière, sous les ordres du tribun Marcianus et, respectivement, du commandant *(praepositus)* Ursicinus, sous la supervision du commandant de la province *(vir clarissimus dux)*, Flavius Stercorius (IGLR, 233). L'orateur Themistios, après avoir décrit, sans nommer l'endroit, précisément le promontoire situé entre les étangs du Danube, de Gîrliciu, fournit, en tant que témoin oculaire, des détails sur la construction, de toute évidence celle de la forteresse de Cius évoquée par l'inscription locale[312]: „... l'empereur... a construit une nouvelle forteresse, en suivant les murs de défense qui étaient devenus à peine visibles. Les fondements de ceux-ci avaient été posés par un des empereurs précédents, eu égard aux avantages du terrain, mais il a dû renoncer à cause des grandes difficultés de la construction. Car comment ne pas partager l'avis de ceux qui ont abandonné le projet, irréalisable à un endroit où l'on ne trouvait pas facilement, à proximité, ni pierre, ni briques, ni chaux, qui doivent, toutes être transportées, depuis tant et tant de stades, par des milliers de bêtes de somme. Mais ... cette fois-ci les pierres et les briques semblaient venir toutes seules et le mur s'élever sans maîtres maçons et ouvriers. Tant était grande l'obéissance des soldats et à tel point les difficultés étaient vaincues! En partageant la besogne, de manière à ce qu'aucune partie de l'armée ne soit mise à l'épreuve au-dessus de ses moyens et en divisant le travail en petites portions, de telle sorte que le fardeau n'a pesé trop lourdement sur personne, l'empereur les a tous fait participer, en donnant lui-même l'exemple. Et si vous me croyez bien, ni les serviteurs, ni les gardiens des maisons ne se tenaient à l'écart; même ceux-là apportaient la mesure requise de céramique cassée..." (X, 136 d—138 b).

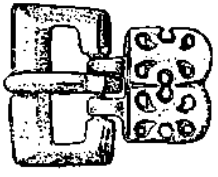
Des témoignages de la participation de l'armée à de telles constructions sont très nombreux durant toute la période du Dominat, depuis les constructions connues jusqu'aux briques marquées du nom de différentes troupes et aux inscriptions spécifiques. Pour le VIe siècle, on peut retenir l'exemple de l'inscription chrétienne latine d'Ulmetum (IGLR, 211 = MPR, 75), par laquelle une unité de lanciers *(lanciarii iuniores)* marquait la portion *(pedatura)* du mur d'enceinte de la forteresse, reconstruite par eux. La participation civile à de telles constructions était d'habitude de second ordre et se manifestait soit par des actions de coopération directe, ainsi

que Themistios le laissait aussi entendre, dès le IVe siècle, soit, surtout, par le financement d'une partie, au moins, de l'ouvrage. Il existe d'ailleurs quelques ioscriptions en Dobroudja, qui indiquent l'accomplissement de telles tâches *(munera)*, en notant d'habitude les corporations ou les personnes ayant contribué à la construction de « pédatures» de murs d'enceinte, comme à Tomis, Tropaeum Traiani, etc. Mais au-delà de ces détails, il convient de souligner que l'ensemble des ouvrages réalisés principalement par des militaires (forteresses, routes pavées, marquées de bornes milliaires, ponts fixes et ponts de bateaux, aqueducs, bains, etc.) montre assez l'importance de la présence civilisatrice de l'armée dans la vie de la province de Scythie, dont elle a profondément influencé toutes les structures ethniques et sociales. Par son organisation supérieure et en tant que propagatrice de la langue latine, elle a joué un rôle capital dans le processus de romanisation.

Sur le plan de la vie spirituelle, l'armée romaine s'est, dès l'époque du Principat et tout au long de son existence, avérée un milieu fertile pour l'adoption et la diffusion, à part la religion officielle, des croyances populaires, parfois contraires aux cultes traditionnels de l'Empire. On a pu le constater aussi au début de l'époque du Dominat, lorsque Dioclétien, ayant décidé d'assainir la vie publique en rétablissant la religion traditionnelle, dans les formes spécifiques de l'époque, déclencha des persécutions cruelles contre les propagateurs et les adeptes du christianisme. Or, il résulte des listes des martyrs et d'autres sources, que parmi les nombreux chrétiens qui furent mis à mort à cause de leur foi, surtout dans les années 303—304, il y avait, en Scythie Mineure aussi, beaucoup de soldats.[313] Un peu plus tard, en 320, Licinius donnait lieu à de nouvelles persécutions, en essayant de chasser de l'armée tous les militaires chrétiens (y compris sur le territoire de la Dobroudja), ce qui prouve à quel point la nouvelle religion était répandue parmi les soldats.[314] On connaît, d'ailleurs, pour cette période, une soixantaine de martyrs de Tomis, ainsi que bien d'autres de Durostorum, Axiopolis, Dinogetia, Noviodunum, Halmyris, toutes ces villes étant, comme on le sait, des centres importants du point de vue militaire. Toujours au début du Dominat, on constate la diminution massive des dédicaces militaires privées aux dieux traditionnels. Les inscriptions comme celle, votive, de Tropaeum Traiani, placée à l'époque par un vétéran, ancien membre des milices locales *(burgarius)*, en l'honneur d'Héraclès Ripensis (donc un Héraclès des militaires du limes; IGLR, 172) ou la dédicace consacrée au cavalier thrace par le commandant d'une unité de cavalerie de Capidava (IGLR, 220) devenaient toujours plus rares. Il est à remarquer qu'en dépit du fait que des plaques funéraires typiquement païennes étaient encore placées pour les militaires, le rite d'enterrement chrétien devenait déjà prépondérant au IVe siècle, ainsi qu'en témoignent les recherches effectuées dans les nécropoles. L'une des dernières inscriptions à caractère païen évident provient toujours du milieu militaire, de Salsovia (IGLR, 271) et son caractère officiel, ainsi que la manière dont elle est rédigée suggèrent que la vénération du dieu Soleil et les libations en son honneur *devaient* être faites par les commandants et les autres membres des unités stationnées dans la forteresse. L'inscription date, en fait, des années 322—323 et a été placée (auprès de la statue du dieu, aujourd'hui disparue) « sur ordre sacré de nos maîtres Licinius l'Auguste et Licinius le César», à un moment où la rupture avec Constantin était définitive. Plus tard, cependant, surtout, aux Ve et VIe siècles, le christianisme était déjà une réalité bien établie dans l'armée. De nombreux témoignages de nature très diverse le confirment: sources littéraires antiques, inscriptions comme celle des lanciers d'Ulmetum, informations archéologiques riches et particulièrement éloquentes, depuis des articles vestimentaires jusqu'au rite d'enterrement exclusivement chrétien.

Ainsi donc, par leurs nombreux effectifs, par les travaux de construction effectués dans toute la province et, bien entendu, par la tâche défensive accomplie,

les troupes déployées sur le territoire de la Dobroudja ont constitué un important facteur de diffusion de la civilisation romaine. Le fait que 92—93% des inscriptions à caractère militaire, des IVe—VIe siècles, découvertes jusqu'à présent, étaient rédigées en latin avec des modifications ou des erreurs, propres aux circonstances dans lesquelles cette langue évoluait à cette époque tardive, montre bien la prépondérance de ce mode d'expression vehiculé par l'armée en province. Le même milieu militaire, dont les éléments étaient, en grande partie, recrutés parmi la population locale romanisée, jusqu'aux VIe—VIIe siècles, est devenu, dès le IVe siècle, un important foyer et propagateur du christianisme, gagnant des adeptes aussi bien dans la province qu'à l'extérieur de celle-ci. La conjonction de tous ces facteurs d'ordre matériel et spirituel a fait de la présence militaire romaine sur le territoire de la Dobroudja et bien au-delà, l'un des facteurs les plus importants de la continuation, sous des formes nouvelles, du processus de romanisation, durant le Bas-Empire.



D. ÉCONOMIE ET CLASSES SOCIALES

1. *L'agriculture*

Il existe, malheureusement, peu de témoignages directs qui puissent nous fournir des renseignements plus précis sur l'organisation et les relations agraires dans la province de Scythie. La base théorique traditionnelle de l'agriculture romaine à l'époque du Principat et qui avait, aux IIe—IVe siècles, connu un certain déclin, manquait encore, au début du Dominat, des stimulants nécessaires pour inciter à l'expérimentation et à l'adaptation de nouvelles méthodes.[315] Même les traités rédigés durant le Bas-Empire reprenaient, pour la plupart, des préceptes plus anciens, empruntés surtout à Columella et à d'autres auteurs. Rappelons, à ce propos Gargilius Martialis (IIIe siècle), Vindanius Anatolius (IVe siècle), Palladius (Ve siècle), Cassianus Bassus (VIe siècle), ainsi que la *Geoponica*, dont le texte est une compilation plus tardive.[316] Il est vrai que la pénétration de l'idéologie chrétienne se faisait remarquer chez certains auteurs, comme Basilios de Césarée (IVe siècle), qui affirmait que « le vrai, le bon agriculteur a trouvé sa place dans la maison du Seigneur et nous verrons ce qu'il pourra faire à partir de là, avec le changement des conditions de vie et sous des impulsions nouvelles».[317] Mais des changements réels, plus profonds, dans le sens de l'élaboration de technologies nouvelles et d'une plus grande adaptabilité de l'agriculture, ne commencent à se produire que vers la moitié du VIe siècle, pour devenir manifestes au VIIe, comme résultat des « expérimentations» de basse époque.[318]

Il y avait, comme on le sait, dans l'Empire, de grandes propriétés foncières exploitées à l'aide des colons, mais aussi de petites propriétés des paysans libres. La même structure est présumée, dans les grandes lignes, en Dobroudja, même à défaut de confirmations archéologiques ou épigraphiques claires et directes.[319] On peut déduire des sources littéraires la décadence graduelle de ces exploitations, par suite, notamment, des invasions barbares, toujours plus fréquentes, et de l'effort principalement militaire (mais aussi économique) exigé par la défense. Ce phénomène est allé de pair avec la décadence graduelle des petites propriétés des paysans libres et leur transformation en colons, attachés, en vertu de décrets successifs, à la terre qu'ils travaillaient. En raison de la situation particulière dans laquelle se trouvait la province de Scythie Mineure, les *villae*, qui contrôlaient les domaines agricoles, disparurent peu à peu, phénomène qui pourrait fournir une explication plausible à la non attestation archéologique de pareils noyaux agricoles au-delà de la fin du IVe siècle en Dobroudja.[320] Il y a encore d'autres aspects, mis en évidence par les recherches archéologiques, qui peuvent compléter l'image de l'évolution des rapports entre la ville et les établissements ruraux, en particulier des *villae*. Nous pensons surtout aux quartiers dits des « grands propriétaires terriens» d'Histria et même, à une phase plus avancée, à la maison romaine de Dinogetia[321], ainsi qu'au phénomène d'agglomération de tous les établissements urbains et quasi-urbains fortifiés, enregistré aux Ve—VIe siècles en Dobroudja. Et la polarisation, telle qu'elle a été observée à Histria, mais qui, à nos yeux, est typique pour les établissements de l'époque, ne reflète pas seulement l'évolution des rapports sociaux. Le fait que dans la même fortification se trouvaient les grands édifices des propriétaires fonciers et, à la périphérie de la ville, dans une enceinte supplémentaire, les abris des colons et de leurs familles, avec les troupeaux des propriétaires[322], nous convainc une fois de plus que dans la période où l'on constate, toujours plus clairement, à la lumière des dernières recherches, la fin, aux Ve—VIe siècles, de l'existence des *villae* sur le territoire de la Dobroudja[323], c'étaient les grands établissements fortifiés qui représentaient les centres des domaines fonciers. Ces derniers subirent, à leur tour, un processus dialectique d'agrandissement, peut-être excessif — nous n'avons aucune idée, même approximative, de la superficie desdits domaines en Dobroudja — et d'émiettement, vers la fin du VIe et le début du VIIe. Le parallélisme ou plutôt la symétrie constatée entre ce phénomène et l'évolution des établissements urbains aux Ve—VIIe siècles, en Dobroudja, est loin d'être une simple figure de style. Les recherches archéologiques ont permis de constater que la période Anastase-Justin II se caractérise par une reconstruction et, vers la fin, par une dégradation des centres urbains fortifiés, due, précisément à l'agglomération excessive. C'est un phénomène que nous avons pu vérifier nous-mêmes, au cours des recherches archéologiques effectuées à Tropaeum Traiani et à Dinogetia, mais qui est commun aussi aux autres établissements, où l'on peut observer, entre autres, le compartimentage et la subdivision, dans la seconde moitié du VIe siècle, au plus tard, des grands édifices auxquels nous avons fait allusion plus haut.[324]

Les sources littéraires mêmes concernant l'époque dont nous nous occupons mentionnent très rarement l'existence de *villae* et, si elles le font c'est seulement pour le IVe siècle. On peut citer, à ce propos, l'épisode relatif à la mort violente de Valens qui eut lieu, selon son contemporain, Ammien Marcellin, dans une *villa*: ... « d'aucuns disent que Valens n'a pas péri à ce moment-là, mais qu'il s'est rendu avec quelques compagnons (candidats) et eunuques dans une maison de campagne voisine; construite avec goût, sur deux niveaux... Les poursuiveurs ont essayé de briser les portes verrouillées, mais furent accueillis, par une volée de flèches, lancées du haut de la terrasse»... (XXXI, 13, 14—15). La même maison devient dans l'Histoire ecclésiastique de Philostorgios une hutte paysanne (IX, 17)

mais l'épisode est, cette fois-ci, réévoqué dans le premier quart du Ve siècle, l'auteur reflètant, à son insu, précisément la décadence de cette période. Dans une autre relation, faite à une date située entre les précédentes ou peu après celles-ci (le complément de l'ouvrage d'Eusèbe de Césarée), la mort de Valens avait lieu dans une *villula* (249 c). D'ailleurs, il convient de faire remarquer ici que le terme même de *villa* est absent des sources postérieures à Ammien Marcellin se référant au territoire de la Dobroudja et s'il en existe pourtant (une seule mention dans *Acta Sanctorum*, janvier, I, 133), celle-ci se rapporte, toujours au IVe siècle au plus tard, à la *villa* d'Amandus près de Tomis, du temps des persécutions de Licinius contre les chrétiens.[325] Dans ces conditions, nous croyons que l'affirmation faite, il y a quelque temps, à partir de l'expérience des recherches histriennes (plus haut mentionnée et généralisée par la suite, à la lumière d'autres recherches[326], concernant le retrait des grands propriétaires fonciers entre les murs des villes fortifiées), reçoit un appoint documentaire de plus, auquel on n'a pas prêté attention jusqu'ici. Aussi peut-on considérer qu'il s'agit d'un phénomène général pour la Dobroudja, à partir du dernier quart du IVe siècle, la situation étant probablement devenue irréversible aux Ve et VIe siècles, jusqu'à la chute du limes. Dans le même contexte et pour la même période, on peut discuter aussi l'aspect général de l'installation, près des grandes fortifications, en utilisant, parfois, à cette fin, des constructions et des annexes fortifiées, des colons qui travaillaient les champs du territoire appartenant aux fortifications en question. Cela étant, on peut se demander s'il ne s'agissait pas, à un moment donné, d'une identification graduelle des territoires des centres urbains fortifiés ou, tout au moins, d'une partie d'entre eux avec les grandes propriétés agricoles, à une époque où la centralisation et la monopolisation étaient des traits saillants de l'économie de l'État byzantin de haute époque. Ajoutons, dans cet ordre d'idées, l'importance que présentent, du point de vue de l'économie agraire, la réorganisation et la remise successives en état, entre les IVe et VIe siècles, des fortifications érigées sur la route Marcianopolis-Noviodunum (et non seulement de celles-ci). On peut observer, à ce propos, une extension territoriale et un accroissement de l'importance des établissements quasi-urbains, parfois même anciennement ruraux, comme Ulmetum et, d'autre part, un développement intensif de ceux-ci comme dans le cas de Tropaeùm Traiani, qui entre, selon les recherches archéologiques des dernières années, dans la catégorie des villes intensément développées. À cela s'ajoute une autre catégorie, jusque récemment ignorée, des établissements fortifiés de très petites dimensions (10—15 000 m²), comme on en a découvert, en 1978—1979, à Topraichioi (près de Babadag, départ. de Tulcea) et à Ovidiu (départ. de Constanța)[327]. Il est, peut-être, encore prématuré de formuler une opinion en ce qui concerne le statut de cette catégorie d'établissements; nous pouvons, toutefois, entrevoir, au delà de leur caractère militaire indubitable, l'importance de ceux-ci en tant que noyaux ou centres d'exploitations agraires. Considérés sous cet angle, ils pourraient illustrer non seulement les informations de certains sources littéraires (voir plus bas le passage de l'ouvrage de Procope, *De aedificiis*, IV, 1, 33) qui surprennent des réalités apparues plus tôt, mais aussi des contradictions qui se manifestaient, dès le IVe siècle, à l'intérieur du système d'exploitation agraire. Nous songeons d'une part, au développement parallèle, aux IVe—VIe siècles, des grandes propriétés foncières qui engloutissaient toujours plus de terres des paysans libres et, d'autre part, des communautés, territoriales ou paysannes, qui auront gain de cause aux VIe—VIIe siècles. Et parce que ce phénomène nous semble clair et assez bien documenté[328], nous achèverons de formuler l'hypothèse que nous avons esquissée plus haut et qui nous semble vraisemblable au stade actuel des recherches, selon laquelle les fortifications petites, mais nombreuses, seraient des

noyaux fortifiés de collectivités agraires, établis aussi dans l'intérêt militaire de l'Empire et, dans notre cas, de la province.

L'effort permanent, déployé par l'autorité impériale, en vue de contrôler et de diriger la vie économique de l'État se fait aussi sentir, ainsi qu'en témoignent des sources littéraires, dans le cas de la production agraire de la province de Scythie Mineure. Parmi d'autres soucis, le plus préoccupant semble avoir été celui d'assurer, voire protéger la main-d'œuvre, souci qui s'explique par la situation critique dans laquelle le territoire de la Dobroudja n'a cessé de se trouver du IVe au VIIe siècles. Ainsi, dans une première phase, on a essayé d'aplanir les conflits entre l'armée et les agriculteurs; « ... les garnisons des forteresses ne sont plus obligées de spolier les agriculteurs à cause de la disette...; ... elles méprisent les barbares, mais craignent les agricultures à tel point qu'affronter les remontrances de ceux-ci leur semble plus terrible que de voir arriver des milliers de Scythes» (Themistios, X, 133–140). On a obtenu, ensuite, la participation des agriculteurs à l'activité de construction, nécessaire à la défense de la province *(Ibidem*, XIV, 181 A-D et 182 B-C). Les deux relations concernent les règnes de Valens et, respectivement, de Théodose Ier, et révèlent déjà, croyons-nous, une mutation dans les rapports socio-politiques entre les agriculteurs et l'armée, ainsi qu'il résulte assez clairement du dernier passage plus haut mentionné: « C'est toujours du sein de l'armée que les Romains t'ont appelé à règner, après que tu aies chassé les Sarmates enragés, qui couraient et dévastaient toute la contrée voisine du fleuve, en luttant contre eux avec une petite armée, formée de soldats qui n'étaient pas des meilleurs». Et, ce qui plus est, écrivait plus haut le même Themistios « tu» (l'empereur Théodose Ier, n.n.) « fais en sorte que même les agriculteurs épouvantent les barbares». Très peu de temps après cet épisode, les événements exigèrent l'acceptation dans l'Empire des fédérés goths, en premier lieu pour compléter la main-d'œuvre agricole, surtout après la date du 3 octobre 383, événement relaté par plusieurs auteurs anciens. Les autorités impériales avaient déjà fait des expériences de ce genre dans le passé, mais la mesure fut adaptée à la situation sociale et politique du temps. Le même Themistios écrivait au sujet des circonstances évoquées plus haut: « Est-ce qu'on aurait mieux fait de remplir la Thrace de morts plutôt que d'agriculteurs? (XVI, p. 210 D). Parmi les « expériences» antérieurs auxquelles nous faisons allusion, la plus récente semble avoir été celle de 280, date à laquelle l'adoption de mesures spéciales pour le territoire dont nous nous occupons était devenue, pour l'Empire, une nécessité impérieuse de tous les points de vues. Zosimos, dans *Historia nova* (I, 71) commentait ainsi l'événement plus de deux siècles plus tard: « (Probus) reçut les Bastarnes, une peuplade scythe qui s'était soumise à lui, les installa en Thrace et leur donna des terres. Ils ont fini par vivre suivant les lois romaines».

Le système d'impôts agricoles et surtout l'évolution de ceux-ci pendant le Bas-Empire, sont à même de jeter de la lumière — toujours à travers les sources littéraires — sur la situation de l'agriculture dans notre province à l'époque du Dominat. Ainsi, si le système *capitatio-iugatio* semble avoir fonctionné en vertu des décrets impériaux, dans la première moitié du IVe siècle, il s'avéra, par la suite, plus difficile à imposer. C'est ce qui explique le fait que, même avant la suppression, en 392, de l'impôt par tête d'habitant *(capitatio)* sous Théodose Ier, Arcadius et Honorius *(Cod. Iust.*, XI, 62(51), 1), en fait à partir de 377, c'est-à-dire sous le règne de Valens, l'impôt *capitatio-iugatio* fonctionnait séparément et différemment, en particulier pour la province de Scythie et d'autres voisines, mais se trouvant probablement dans des situations analogues: « Les Augustes empereurs Valens, Gratianus et Valentinianus au propréteur Modestus: que les provinces des Thraces collectent des vêtements sur vingt arpents *ou* têtes; que la Scythie et la Mésie payent un impôt

annuel de trente arpents *ou* têtes» ... *(Cod. Iust.*, XII, 39(40), 2 an 377; souligné par nous). À cet état de fait allait s'ajouter ultérieurement l'attachement à la terre, renforcé à plusieurs reprises. Les possibilités de l'éviter par divers subterfuges tels que le patronage furent ensuite éliminées *(Cod. Iust.*, XI, 54(53), 1, an 469). Enfin, la constitution d'Anastase légalisait, vers l'an 500, la transformation des petits propriétaires en colons *(Cod. Iust.*, XI, 48, 19).

On pourrait, croyons-nous, citer, en guise de conclusion pour l'étape historique dans laquelle se trouvait, au VIe siècle, l'agriculture dans la province de Scythie Mineure, l'image très suggestive offerte par Procope pour l'époque de Justinien... « L'empereur ne se contenta pas de leur donner une assurance commune par les fortifications construites sur les rives du fleuve, mais leur en donna une autre, vraiment particulière. Il fit construire tant de retranchements à la campagne que chaque exploitation finit par avoir sa propre fortification ou se trouver à proximité d'un lieu fortifié» *(De aedificiis*, IV, 1, 34—35). On voit se préciser ainsi plus clairement les éléments qui se trouveront à la base de la nouvelle organisation de l'Empire, sous Héraclius (610—641).

★

Les conditions naturelles du territoire de la Dobroudja permettaient de déployer une grande variété d'activités agricoles, sans que l'on puisse, toutefois, parler de productions excédentaires, la situation étant de ce point de vue la même que celle déjà relevée pour l'époque du Principat. Les cultures céréalières étaient prédominantes, aux IVe—VIe siècles également, dans la zone de Callatis, suivie, très probablement, par le territoire tropéen, où le besoin d'eau demeurait cependant toujours un problème.[329]

Le grand nombre de vases céramiques, entiers ou fragmentaires, spécialement destinés aux céréales et découverts dans tous les établissements romano-byzantins ne font que confirmer l'importance de ces produits et la nécessité d'en faire des stocks. Les rares occasions où l'on a trouvé des restes de céréales carbonisées permettent d'identifier les espèces et les variétés cultivées. Ainsi par exemple, dans une habitation de Histria, incendiée très probablement en 559,[330] on a découvert dans des récipients, une quantité appréciable de céréales et d'autres semences. Les analyses ont révélé qu'il s'agissait d'une espèce de blé *(Triticum vulgare)*, d'une espèce de seigle *(Secale)* et d'une de lentille *(Lens esculenta)* [331]. Importante, en ce cas, est la présence du blé et du seigle, ensemble et à peu près selon les mêmes proportions, dans trois vases: blé, 77—85%, seigle 23—15%, ce qui permet de supposer que les deux céréales étaient cultivées ensemble, du moins dans la zone d'Histria. C'est pour la première fois que l'on trouve attestée une pareille culture mixte, explicable peut-être aussi par les conditions climatiques ayant déterminé les habitants à renforcer une espèce plus délicate comme le *Triticum vulgare*, moins résistante au froid et à la sécheresse, par une plante céréalière comme le seigle, beaucoup plus résistante au froid et cultivée au Bas-Danube bien avant l'arrivée des Romains (*briza*, en langue thrace) [332]. Comme la culture du blé avait également une très vieille tradition dans la zone, il est possible que le type même de culture mixte récemment découvert ait bien dépassé, dans l'espace, la Dobroudja et, dans le temps, l'époque romano-byzantine. À ce propos, il n'est pas dépourvu d'intérêt de mentionner que les paysans de la zone collinaire subcarpatique d'Olténie et de Munténie avaient, comme ceux de Dobroudja, jusque récemment, l'habitude de cultiver ensemble du blé et du seigle, les pourcentages étant, comme dans l'Antiquité, nettement en faveur du blé. En outre, des témoignages archéologiques concernant des cultures céréalières mixtes nous sont fournis par l'établissement byzantin de Dinogetia (X^e^ — XIIIe siècles) [333]. De toute façon, la découverte faite à Histria

n'est pas unique en Scythie. Ainsi, par exemple, à Topraïchioi (au début du Ve siècle) et à Aegyssus (V^e^ et VIe siècles), on a trouvé, dans des endroits et des conditions différentes (une fois dans une jarre) du blé appartenant à une sous-espèce, cette fois-ci non-cultivée dans le monde gréco-romain *(Triticum compactum)* [334], avec du seigle en proportion de 4% à 25%. Une exception, rencontrée à Topraïchioi (40% de seigle, 1980, N.II) [335] ne change pas les données, en voie de généralisation, concernant la culture double susmentionnée. À cela s'ajoute la découverte, faite à Topraïchioi également, au niveau immédiatement suivant, d'un autre échantillon de culture mixte, composé d'orge et de seigle, en proportion de 67,3% et, respectivement, 32,7%; la possibilité d'un mélange ultérieur des semences semble exclue, à la lumière des observations de laboratoire.[336]

Dans tous les cas signalés plus haut à Histria, Aegyssus et Topraïchioi, auxquels nous ajoutons Dinogetia (VIe siècle, semences de blé), il s'agit de provisions alimentaires, à l'exception de l'un des lots de Topraïchioi qui semble préparé pour l'ensemencement. Un autre lot, trouvé dans la même fortification, formé seulement d'orge et non épuré des semences de mauvaises herbes avait, à notre avis, une destination fourragère.

Aux connaissances dont nous disposions jusqu'ici, grâce aux sources littéraires, aux procédés analogiques ou déductifs et aux récipients trouvés dans les différents établissements, sont venus s'ajouter les témoignages brièvement commentés plus haut, qui posent à la recherche de nouveaux problèmes. On savait donc, de longue date, que les principales céréales cultivées sur le territoire de la Dobroudja étaient, comme à l'époque du Principat, le millet dont des traces furent trouvées à Dinogetia, Topraïchioi, etc., l'orge et le blé. À cela est venu s'ajouter, comme on a vu, le seigle, cultivé d'abord en cultures mixtes (avec du blé et, parfois, avec de l'orge). Les rapports entre ce type de culture et les cultures simples, ainsi que l'origine et le moment où cette modalité de cultiver les céréales commença à être pratiquée devraient faire l'objet de nouvelles études. Dans le même ordre d'idées, il serait encore plus difficile de préciser si l'assolement, en tant que principe essentiel de l'agronomie romaine, censé avoir été appliqué depuis plus longtemps en Dobroudja romaine [337], était vraiment devenu une pratique usuelle dans la province. Enfin, il est loisible de supposer, à la lumière de la tradition et des sources évoquées plus haut, qu'on cultivait aussi, à l'époque, le lin et le chanvre pour fibres et qu'on pratiquait une viticulture d'intérêt local, ainsi que l'arboriculture fruitière et la culture maraîchère. Ajoutons la présence, à Histria, de la lentille, dont la culture était favorisée par les terrains sablonneux du territoire, confirmant, ne fût-ce que pour le VIe siècle, l'une des préférences traditionnelles des Romains en matière d'alimentation.

Quant aux outils spécifiquement agricoles, les exemplaires découverts en Dobroudja, bien qu'assez peu nombreux, démontrent la parfaite intégration de la province dans le monde romain, du point de vue de la technique agraire. Vasile Pârvan signalait déjà, à Ulmetum, des outils de fer, des faucilles et des faux, découverts, semble-t-il, dans un milieu appartenant au VIe siècle.[338] À la même époque, plus exactement au milieu du VIe siècle, appartient le dépôt d'outils découvert dans une habitation de Dinogetia, contenant, entre autres, quelques faucilles et une bêche qui correspondent à la typologie des outils agricoles romains [339], à la différence, toutefois, que la faucille de Dinogetia semble plus perfectionnée, ayant une poignée supplémentaire. C'est la première modification technique, de basse époque, perceptible jusqu'à présent dans l'arsenal des outils agricoles romains. Par contre, les deux paires de ciseaux pour la tonte des brebis, trouvées dans le même dépôt, sont identiques aux pièces du même genre utilisés ailleurs dans le monde romain. L'inventaire des outils agricoles d'époque romano-byzantine, connus

sur le territoire de la Dobroudja, est encore loin d'être riche ou complexe. On peut y ajouter une faucille de fer, de forme usuelle, découverte à Histria, dans la couche correspondant à l'époque d'Anastase-Justinien [340], ainsi que le soc trouvé, il y a plus longtemps, à Dinogetia, dans un enclos situé près de la basilique paléochrétienne et datant de la même période.[341] Cette dernière pièce reste toujours pour l'instant, une présence unique en Dobroudja romano-byzantine; à part son appartenance aux catégories romaines habituelles de *vomeres* [342] (aux dimensions d'environ 23,3 × × 14 cm), on peut aussi remarquer la descendance typologique des socs découverts dans les établissements dobroudjans des Xe—XIIe siècles, comme, par exemple, celui de Capidava (26 × 18 cm) [343] ou de Dinogetia (L. 18 cm) [344]. Ajoutons à cette série d'outils une serpe et un fragment de faucille, découverts dans la ville de Tropaeum, la première datant du IVe siècle et le deuxième du VIe siècle.[345] Par analogie [346], la serpe pourrait indiquer, pour la première fois jusqu'à présent pour le Bas-Empire (pour la haute époque, il existe des preuves dans la même localité), que la viticulture était pratiquée dans la zone de la ville d'Adamclisi.

Commentant les découvertes d'outils, principalement agricoles, et de fragments d'armes, faites par lui-même à Ulmetum, Vasile Pârvan soulignait déjà la double fonction d'agriculteurs et de soldats, remplie par les habitants romains de l'époque [347]. Les données archéologiques que nous venons de présenter au sujet de plusieurs établissements fortifiés de différentes zones de la Dobroudja, ne font que confirmer le rôle important joué par l'agriculture dans la vie de ces localités aux IVe—VIe siècles, rôle déjà amplement démontré du point de vue théorique.

En ce qui concerne la chasse, la pêche, l'élevage et l'apiculture, activités sans doute importantes pour satisfaire les besoins de la population de la province et, parfois même pour le commerce, les témoignages directs sont rares et encore moins systématisés, certaines tentatives ayant à peine commencé. Les fouilles effectuées par nous mêmes à Dinogetia et à Tropaeum Traiani nous ont permis de constater que les bovins continuaient d'occuper, comme importance, la première place, suivis des ovins et des caprins et, enfin, des porcins. En ce qui concerne l'élevage des moutons, nous avons déjà mentionné les deux paires de ciseaux trouvées à Dinogetia, qui confirment cette occupation pour le VIe siècle. Une place à part, en raison des particularités de la zone de Dinogetia (une île au milieu d'étangs et à proximité du Danube), y était occupée, aux IVe—VIe siècles aussi, par la pêche, notamment de la carpe et du brochet, souvent de grandes dimensions. En moindre mesure, les habitants de Tropaeum étaient, eux-aussi, selon certains indices, des consommateurs de poisson. Pour ce qui est du gibier, sûrement plus riche à l'époque, vu l'étendue plus grande des forêts, les sangliers semblent avoir été nombreux, mais il y avait aussi des cerfs, des chevreuils, des lièvres, etc.

Toutes les occupations que nous venons d'évoquer brièvement dépendaient, certes, même à l'époque romano-byzantine où l'économie était généralement placée sous un contrôle centralisé, en grande mesure, des particularités écologiques des localités respectives.[348] Nous n'estimons pas nécessaire de grouper ici ces établissements selon ce critère, mais en connaissant leur position sur la carte et sur le terrain et en tenant compte des modifications géo-écologiques intervenues pendant plus d'un millénaire et demi, cela nous semble possible.

2. *La production locale*

L'institution, sous Constantin le Grand, donc dès le début du redressement de l'Empire après la crise, d'un impôt exigé de la part des artisans et des commerçants, *auri lustralis collatio*, n'était pas de nature à alléger la situation de ceux-ci,

mais la stabilisation de l'économie et du système monétaire sous le même empereur a contribué, en fin de compte, à leur prospérité. Facteurs actifs de la vie urbaine, l'artisanat et le commerce se sont développés en même temps que les villes de la partie orientale de l'Empire, fournissant une production croissante et diversifiée, constamment adaptée aux exigences du moment et aux principales tendances du commerce local et extérieur. L'exemple le plus frappant de cette évolution est fourni par Constantinople, qui, à part son rôle de capitale politique et administrative, ne tarda pas à assumer aussi celui de centre de production et, ce qui plus est, de direction et de coordination de celle-ci dans l'Empire. En même temps, les activités et les préoccupations de l'industrie, depuis les constructions et la fabrication d'armes jusqu'à la production de céramique et d'articles artisanaux de luxe, seront, en grande partie, déterminées par les rapports toujours plus directs avec les peuplades barbares des frontières, processus qui mérite d'être suivi, notamment dans la zone de contact et, ensuite, de pénétration du Bas-Danube. L'abol itionpar Anastase, au début du dernier siècle d'épanouissement de la civilisation romano-byzantine, de l'impôt susmentionné, mesure dont l'effet bénéfique a été souligné par la quasi-totalité des spécialistes, s'explique, en premier lieu, par la position acquise par les artisans et les commerçants dans la société, qui pesa lourdement dans l'adoption de la décision impériale. Cette évolution générale ne saurait être retracée sans tenir compte du rôle de l'idéologie — en l'occurrence du christianisme —, qui, au fur et à mesure de son ascension, a déterminé l'essor de certains métiers et la disparition d'autres, à telle enseigne qu'une liste des métiers pratiqués au VIe siècle différait sensiblement de celle qui pourrait être établie pour le début de l'époque du Dominat. Un tableau, sinon complet, du moins illustratif, des métiers pratiqués à l'époque de Dioclétien-Constantin, peut être dressé si l'on corrobore les sources, notamment l'Édit sur les prix de Dioclétien [349] avec les données archéologiques dont on dispose sur l'Empire en général et sur la zone balkanique-danubienne plus proche des préoccupations du présent ouvrage.

Les informations épigraphiques relatives aux métiers pratiqués en Scythie mineure — les sources littéraires sont, à ce propos, assez pauvres — portent surtout sur les constructions et les bâtisseurs, ce qui ne saurait surprendre, étant donné l'intense activité de construction, déployée presque sans interruption, dans la province, pendant toute la période du Dominat. Ainsi, plus de la moitié des inscriptions ayant trait à des métiers se rapportent aux constructions, qu'elles soient à caractère militaire, civil ou religieux. On apprend ainsi que la porte de la ville de résidence du gouverneur a été réparée par les tomitains sous Constantin (IGLR, 3), que la forteresse de Tropaeum Traiani a été reconstruite de fond en comble, sous Constantin et Licinius (IGLR, 170), et qu'une source d'eau y a été captée, vers la même époque, pour fournir de l'eau à la population (IGLR, 171). La forteresse de Cius fut entièrement reconstruite, en 369, ainsi que le précise l'inscription (IGLR, 233) et le confirme, si heureusement, le texte de Themistios. La concordance entre les deux documents, qui est un cas très rare, va encore plus loin, puisqu'ils font, l'un et l'autre, état de la participation de l'armée et des civils à l'érection rapide des murs de la fortification. De telles coopérations entre militaires et civils sont, d'ailleurs, caractéristiques, dans les graves circonstances vécues par l'Empire, à la fin du IVe siècle, ainsi qu'il résulte aussi d'un passage d'un autre discours de Themistios (XIV, 181 A—D), rédigé à la gloire de Théodose, en 379. Une inscription chrétienne signale la reconstruction de la ville de Tomis, aux Ve—VIe siècles (IGLR, 7), très probablement sous le règne d'Anastase et, une autre, datant du VIe siècle, mentionne la reconstruction d'une portion du mur d'enceinte de la même ville, aux frais de la „corporation des bouchers" (IGLR, 8). Nous prenons donc aussi connaissance de l'organisation, au sein d'un *collegium*, à Tomis, de cette catégorie d'arti-

sans. Une autre portion des murailles de la même ville a été, toujours au VIe siècle, réparée aux frais d'Alexandros et de Bassos (IGLR, 9), peut-être des chefs de corporation eux aussi. Deux autres inscriptions de Tomis évoquent le „financement" de la construction de basiliques chrétiennes, aux Ve—VIe siècles (IGLR, 11 et 13). À la même époque devrait se situer la participation du diacre Stefanus (SSIB, 84) à une construction chrétienne de Bizone. C'est à l'époque d'Anastase (vers 500) que semble se rattacher aussi l'atelier céramique de Kyras à Callatis, attesté par quelques moules de couvercles de vases et des couvercles de terre cuite, portant le nom de celui-ci (IGLR, 98—100, MPR, 53, 54).[350]

Constructions. De même que les sources épigraphiques et littéraires mentionnées jusqu'ici, les témoignages sur l'activité de construction, mentionnés plus haut au sujet des centres urbains fortifiés (§ B.1), font clairement ressortir la place très importante occupée par ce secteur dans l'ensemble de la vie économique en Scythie Mineure. Ils révèlent une grande variété d'occupations et de spécialisations, depuis l'établissement des projets jusqu'au finissage des derniers détails, qui relève plutôt du domaine artisanal. Ajoutons au cadre général que nous venons de retracer, la présence, en Scythie d'artisans spécialisés que l'on fit, peut-être, venir, du moins en partie, des grands centres de l'Empire, bien que les sources épigraphiques et littéraires ne soient pas d'un grand concours à ce propos. Mais quelle qu'en fût l'origine, ces artisans reprenaient, pour la plupart, les modèles existants et les adaptaient, suivant les circonstances, aux besoins locaux. Il y avait donc, selon toutes probabilités,[351] des architectes, des constructeurs (gr. *oikodomoi*, etc.), des entrepreneurs (gr. *ergolaboi*) et, évidemment, des tailleurs de pierres, travaillant dans les carrières ou pratiquant la sculpture artisanale dont la variété à diminué graduellement pour se limiter, au VIe siècle, à la sculpture des pièces d'architecture dans une série d'ateliers locaux.[352] À part le marbre, apporté du sud, les différentes variétés de pierre utilisable (surtout des calcaires et des schistes) étaient presque toujours extraites des environs du chantier de construction. Néanmoins, en dépit de l'existence de nombreux points exploitables dans l'Antiquité [353], seulement deux carrières ont, jusqu'ici, été sûrement identifiées, l'une à Cernavoda (près d'Axiopolis) et l'autre à Deleni, non loin de Tropaeum Traiani, cette dernière déjà connue par Gr. Tocilescu.[354] Cet état de choses est dû au stade de la recherche d'une part et, d'autre part, comme on l'a déjà fait remarquer [355], à la continuation de l'exploitation des carrières d'une époque à l'autre, qui a entraîné la destruction des traces romaines. D'ailleurs, les traces d'exploitation découvertes au bord du Danube, sous la colline Hinog, dominée par la forteresse d'Axiopolis, datent, elles aussi, seulement du Xe siècle,[356] la seule preuve certaine de son utilisation antérieure (à part le matériel lithique qui en provient et incorporé à la forteresse) demeurant la représentation de Hercules Saxanus (= „le tailleur de pierres") dont l'adoration (pour divers attributs) persistait encore au IVe siècle. Quant à la carrière de Deleni, dans le périmètre de laquelle plusieurs points d'exploitation ont été trouvés, elle a dû avoir aussi servi aux constructions romaines de basse époque, de Tropaeum Traiani, ainsi que l'indiquent la qualité du calcaire utilisé et même certaines traces d'activité observées dans la carrière.[357] L'utilisation, dans les reconstructions effectuées à l'époque Dioclétien-Constantin et plus tard, du matériel lithique recupéré d'édifices plus anciens désaffectés, de nécropoles et même de divers endroits du territoire, parfois en quantités impressionnantes, ne dispensait pas les constructeurs d'exploiter les carrières et d'en apporter de la pierre spécialement taillée, surtout pour les murs d'enceinte, dans leur nouvelle forme, ce qui est facile à constater d'après l'aspect de toutes les fortifications étudiées jusqu'à présent. Le nombre des carrières en exploitation à cette époque et surtout au IVe siècle, ainsi que la production qu'elles fournissaient, ont pu être les plus grands de toute l'Antiquité dobroudjane. On peut, par ailleurs, affirmer qu'une

bonne partie des carrières connues comme ayant fonctionné aux Xe—XIIe siècles [358] avaient été exploitées dès l'époque du Dominat et avaient, à leur tour, continué l'activité de carrières plus anciennes, comme ce fut le cas à Deleni.

Les constructions du Bas-Empire avaient aussi besoin de grandes quantités de briques et de tuiles, dont l'emploi est illustré, dans tous les établissements étudiés, par d'innombrables pièces, entières ou fragmentaires, de types et dimensions variés, mais partant toujours des mêmes unités de mesure. En Dobroudja, on a enregistré plus de 25 fours qui produisaient de tels matériaux de construction, beaucoup d'entre eux déjà étudiés, dont certains étaient groupés en ateliers *(officinae)* à la périphérie des établissements auxquels ils étaient destinés. Une partie d'entre eux sont supposés avoir eu un statut militaire [359] et tel a été probablement, à quelques exceptions près, le caractère dominant. La grande majorité des fours connus, à part trois groupés à Oltina (V^e—VIe siècles) appartiennent au même type, caractérisé par un plan rectangulaire et des arcs de soutènement. Des fours de ce genre furent découverts à Dinogetia (IVe siècle), Neptun (IVe—Ve siècles) et Telița, six autres à Tomis (V^e—VIe siècles) et, plus de 15, près d'Argamum (IVe—Ve siècles).[360] Des complexes artisanaux ont été sûrement enregistrés à Tomis, Argamum et Altinum/Altina et l'existence d'un autre, à Neptun, est également possible. Il est à supposer, en même temps, que les briques et les tuiles nécessaires étaient produits dans l'aire de chaque établissement, du moins au début de l'époque du Dominat, lorsque la demande de ce type de matériaux de construction, d'ailleurs fort diversifiés, avait atteint le plus haut niveau. On ne saurait, toutefois, exclure, surtout aux Ve—VIe siècles, la possibilité de leur transport (surtout par voie de mer) depuis des centres spécialisés comme ceux d'Oltina [361]. Enfin, le fait que l'on ait pu, dans le cas de Tomis, établir que des briques fabriquées sur place avaient été utilisées dans la construction d'au moins une des basiliques paléochrétiennes de la ville, pourrait suggérer (le cas n'est pas isolé dans l'Empire), l'appartenance de l'atelier respectif à l'église locale.

À en juger par les besoins constructifs de l'époque et par les découvertes archéologiques, les travaux dont nous nous occupons ont également bénéficié du concours de charpentiers, de menuisiers et d'ébénistes, depuis les *tectores* et les *intestinarii* jusqu'aux *sculptores ligni* et aux *lectarii*, ainsi que d'autre catégories d'artisans, comprenant, entre autres, des *musivarii*, des *tessellarii* et des *pictores*, qui ont dû travailler non seulement à Tomis, mais dans le reste de la province aussi, ainsi qu'en témoignent les tessères de mosaïque polychrome trouvées, par exemple, aux environs des basiliques chrétiennes de Tropaeum Traiani, les restes de fresques de la basilique de Beroe, les peintures intérieures de plusieurs tombeaux de Callatis, etc.

La céramique. Les réels progrès accomplis, ces dernières années, dans l'étude de la céramique romaine, offrent déjà des critères permettant de distinguer, de façon plus précise, les importations de la production locale, laquelle représentait une branche très importante de l'activité artisanale de la province. Les résultats des découvertes archéologiques nous mettent incontestablement en présence d'une large gamme typologique de vases et de lampes produits sur place dans plusieurs établissements de la province [362], bien que les installations identifiées, au stade actuel des recherches, soient encore rares (Oltina, Callatis, Tomis, probablement Dinogetia, Telița, etc., quelques-unes dans les territoires de Noviodunum, Tropaeum Traiani, etc.). Au niveau local, on produisait surtout de la céramique d'usage commun — des bols et des écuelles, des pots et des coupes, des jarres et des lampes, etc. — et, probablement aussi, certaines amphores, ces dernières étant, cependant, importées en grand nombre. En fait, dans le cadre de la standardisation et de la spécialisation, à l'époque romano-byzantine, de ces vases destinés à la conservation et au transport des liquides et des grains, la zone du Bas-Danube, y compris la Dobroudja, jouait un rôle moins important, la plupart des récipients de ce genre étant

issus des grands centres du bassin de la mer Égée et d'Asie Mineure. En revanche, bien des établissements dobroudjans des IVe—VIe siècles, qui disposaient de conditions favorables, produisaient de la céramique d'emploi courant, typisée, elle aussi, dans une certaine mesure et qui a évolué, sous des formes communes, du IVe au VIIe siècle, sur toute l'étendue de la province. Comme nous le faisions aussi remarquer ailleurs [363], c'étaient précisément ces objets de céramique d'usage commun et surtout les pots et les coupes qui étaient parmi les vases les plus expressifs pour l'évolution de la production locale. En effet, à mesure que le matériel céramique est devenu mieux connu par suite de sa publication systématique, on a pu distinguer, toujours plus clairement, les coordonnées de cette évolution: la tradition du substrat local, l'influence romaine et romano-byzantine en matière de technologie et de formes et, enfin, la contribution allogène aux deux éléments de base. La supériorité gréco-romaine et romano-byzantine s'impose au niveau provincial, sous le rapport de la technologie et des formes, faisant disparaître, au IVe siècle, les vases d'usage commun de tradition gétique, qui étaient encore fabriqués et utilisés aux IIe et IIIe siècles. La production locale se soumit, aux IVe—VIe siècles, à la typisation et à la spécialisation, devenues caractéristiques dans tout l'Empire, à tel point qu'il n'y avait rien de surprenant à ce que par exemple, un pot gris d'usage courant fabriqué à Tropaeum Traiani, au VIe siècle, ressemblât jusqu'à l'identité à un pot fabriqué, vers la même époque, à Corinthe. On vit, d'autre part, apparaître, surtout à partir de la seconde moitié du IVe siècle, des vases communs, spécifiques comme formes à des populations germaniques, tandis que, vers la fin du VIe siècle, apparurent, par endroits, des pots typiques pour les établissements slaves du nord. On constate, en même temps, qu'au fur et à mesure de la décadence des villes, le raffinement et la qualité des produits céramiques diminuent, le processus devenant, aux VIe—VIIe siècles, irréversible. Les conditions intérieures et l'influence barbare y ont sûrement contribué, ainsi qu'en témoigne l'imitation, au moyen d'une technique inférieure, de certaines formes romano-byzantines.

Imiter et copier les formes en usage et à la mode était un procédé non seulement fréquemment employé, mais aussi typique pour les artisans antiques et ce, dans tous les domaines d'activité. Le phénomène est aussi illustré dans la province par la production de lampes et de couvercles pour amphores et d'autres récipients, ces deux catégories d'objets étant plus révélatrices de l'activité des céramistes de Scythie. Le matériel que nous connaissons jusqu'à présent révèle que les producteurs provinciaux répétaient généralement, de façon mécanique ou en les diversifiant parfois, les formes qui étaient à la mode dans l'Empire, depuis le IVe siècle jusqu'à la fin de l'époque romano-byzantine. Le type de lampe dont l'emploi s'était généralisé à l'époque était celui piriforme, diversement décoré. Assumant d'abord la forme „égyptienne" dont elles provenaient ou en imitant les produits importés, les lampes allaient peu à peu s'orienter vers des formes et des décors toujours moins soignés. Parfois, comme la pâte locale n'avait pas la qualité et la couleur du type imité, on y ajoutait une teinture; nous avons pu le constater sur quelques fragments de basse époque de Tropaeum, où la teinture rouge remplaçait la couleur spécifique de la pâte des lampes nord-africaines. Une autre pièce typique, en faveur au Bas-Danube et en Mésie, aux Ve—VIe siècles et surtout dans la seconde moitié du VIe siècle, est la lampe piriforme ayant sur l'anse une figurine anthropomorphe ou zoomorphe, une figure, parfois grotesque, regardant au-dessus du disque et, parfois, une croix. Des exemplaires en furent trouvés à Tomis, Tropaeum, Dinogetia, Callatis, Ulmetum, etc. Comte tenu du grand nombre de découvertes, il est à supposer que des lampes de ce genre étaient fabriquées dans plusieurs endroits de la province, mais c'est seulement à Cranea (à présent Kranevo, Bulgarie) que l'on connaît sûrement un lieu de production, grâce à la mise au jour d'un dépôt de 36 moules de

terre cuite, laquelle, s'ajoutant à d'autres découvertes, confirme l'existence d'un centre de production céramique aux Ve—VIe siècles, le seul nominalisé jusqu'à présent, grâce aux inscriptions des producteurs sur le revers de quelques moules [364]. Il existe dans le Musée d'archéologie de Varna une série de lampes, fabriquées à l'aide des mêmes moules et provenant toujours de Kranevo [365]. Ajoutons pour compléter l'image des ateliers en question, qu'ils produisaient, à part des couvercles de vases *(dolia)*, des moules de lampes pour d'autres centres de production, comme par exemple celui de Sucidava (Celeiu) et qu'un mortier pour le mélange des teintures, découvert au même endroit [366], fournit une preuve de plus du coloriage des pièces fabriquées. Enfin, des moules de lampes d'autres types, datables des IVe—VIe siècles, furent découverts, en grand nombre, tant dans les grandes villes que dans les petites forteresses de la province et le fait qu'ils soient plus fréquents au VIe siècle n'est pas dû seulement au stade de la recherche, mais aussi à un évident accroissement de la production locale, à partir du règne d'Anastase. Notons ici à part Cranea, les centres de Tomis, Dinogetia, Ulmetum, Tropaeum Traiani, etc., où l'on a trouvé des moules de lampes romano-byzantines.[367]

La production de couvercles de vases (notamment d'amphores) devint, elle aussi, massive dans la même période et les découvertes de ce genre de pièces sont extrêmement nombreuses dans presque tous les centres étudiés, bon nombre d'entre elles étant déjà cataloguées soit pour les inscriptions en général, soit pour les symboles et les inscriptions chrétiens [368]. Des moules pour la fabrication de couvercles (lorsqu'ils n'étaient pas taillés dans des briques) furent découverts, à part Cranea, localité déjà mentionnée pour les moules de couvercles des *dolia*, à Callatis (un en calcaire), Histria, Dinogetia et Tropaeum Traiani [369], mais ils étaient également produits à Tomis, Ulmetum, Axiopolis et d'autres localités. La plupart de ces ateliers ont déjà été identifiés, de même que leur spécifique provincial et local [370]. L'atelier de Callatis est le seul de ce genre dans la région à être connu par le nom du propriétaire, trouvé sur quelques couvercles, mais aussi sur des moules, le moule et le couvercle étant, dans un cas, identiques [371].

Parmi d'autres objets de terre cuite, il convient de mentionner aussi les fusaïoles (parfois confectionnées aussi en pierre ou obtenues de fragments de tuiles taillés et polis), dont la grande fréquence dans tous les établissements étudiés s'explique par la production de fibres végétales ou animales dont on fabriquait des tissus de tous genres. À cela s'ajoute la production massive de projectiles de terre cuite, archéologiquement connus dans la quasi-totalité des fortifications. Un four du IVe siècle ayant une telle destination a été découvert à Telița [372]. Sans avoir épuisé la gamme des objets de céramique, ajoutons la production, très probablement locale elle aussi, de certains objets liturgiques en terre cuite. Jusqu'à ce jour on n'en a trouvé qu'à Tropaeum Traiani, mais il est possible que des *thuribula* (vases spéciaux pour brûler l'encens) en terre cuite, imitant ceux de bronze, soient aussi trouvés dans d'autres établissements [373]. Les recherches effectuées à Beroe ont mis au jour, dans la zone de la basilique, une pièce unique sur le territoire de la province, ayant les dimensions d'une grande amphore, mais ayant aussi des parois très épaisses, perforées par endroits, de forme tronconique, utilisée comme support pour un petit bassin baptismal.[374] La pièce est datable des Ve—VIe siècles et l'inscription chrétienne qu'elle porte est, elle aussi, révélatrice pour la datation et la destination.

Nous ne saurions achever ce paragraphe sans relever, une fois de plus, que la vie des habitants de la province était, surtout aux Ve et VIe siècles, profondément marquée par le christianisme, qui finit par devenir un fait quotidien. Les objets de céramique les plus divers: amphores, lampes, écuelles, couvercles, cruches, etc., importés ou fabriqués sur place, portaient des inscriptions ou des symboles chrétiens, imprimés ou peints, même si l'on retrouve, parfois, des exhortations épicurien-

nes traditionnelles du genre ≪bois, le vin est bon!≫ (IGLR, 216). Il va sans dire que, même en nous en tenant aux considérations formulées jusqu'ici, les conclusions ne sont pas dénuées d'importance; nous nous contenterons, toutefois, pour l'instant, de souligner le rôle — trop peu relevé jusqu'à présent —, joué par les artisans céramistes, en tant que propagateurs actifs du christianisme dans tout les milieux sociaux de la province. Celà nous paraît extrêmement important pour l'évolution de la société romano-byzantine et des territoires environnants, bien qu'il ne restât que peu de temps jusqu'à la chute du limes.

L'extraction et l'usinage des métaux. Étant donné que beaucoup d'objets, en premier lieu des armes, étaient apportés déjà confectionnés en Dobroudja, on peut estimer que les gisements dobroudjans, modestes, mais assez facilement exploitables à ciel ouvert et convenablement répartis, étaient encore suffisants pour les besoins locaux. Des zones d'où l'on extrayait du fer ont, d'ailleurs, été identifiées à Dervent, entre Capidava et Ulmetum, au sud de ces villes, entre Troesmis et Dinogetia, entre Telița et Babadag, au sud-ouest de Babadag (Altîn-Tepe) et au nord d'Histria.[375] On ne connaît pas encore, sur le territoire de la Dobroudja, des fours réducteurs de minerais, de l'époque dont nous nous occupons (il existe, entre autres, à Telița, des fours datant du milieu du IIIe siècle), mais les traces de cette opération sont signalées dans plusieurs établissements romano-byzantins où l'on a trouvé du laitier et des lentilles de fer encore non usinés, comme par exemple à Histria, dans le ≪quartier économique≫ [376] et à Dinogetia. C'est là qu'on a trouvé, entre autres matériaux, au niveau incendié en 559, dans l'habitation située, près de la tour no. 10, c'est-à-dire à l'un des endroits les plus hauts de la ville, une boule de fer de 8,5 kg.[377] Des lentilles de fer qui devaient être usinées furent trouvées au cours des fouilles effectuées dans les couches romano-byzantines à Dinogetia, plus tard aussi; on en a également trouvé à Ulmetum [378] et, lors des recherches des dernières années, à Tropaeum Traiani et dans d'autres établissements. De tels éléments permettent, surtout si l'on peut dater et localiser plus exactement les découvertes, comme ce fut le cas à Histria, Dinogetia et Tropaeum, de reconstituer, du moins dans les grandes lignes, les ateliers de forgerons, depuis la réduction du minerai de fer et la fabrication de divers objets utiles — surtout des outils — jusqu'à la réparation de ceux-ci. Parmi les objets découverts en assez grand nombre dans tous les établissements étudiés, il y avait aussi les outils agricoles, dont on s'est occupé plus haut (§ 1). Nous revenons ici seulement sur le dépôt de Dinogetia où, à part les outils d'usinage agricole et pastoral, il y avait d'autres objets de fer (clous, couteaux, serpes, crampons, hameçons, etc.), dont une grande partie, étaient, comme en témoignent les recherches, fabriqués dans l'atelier local. Un atelier de forgerons similaire ou, peut-être, un complexe d'ateliers, étant donné la nécessité de la spécialisation, existait aussi, comme nous le mentionnions plus haut, dans le quartier sud-ouest de la ville d'Histria, tandis qu'à Tropaeum, les ateliers contemporains à ceux mentionnés semblent, à la lumière des dernières recherches que nous y avons effectuées, avoir fonctionné dans la zone centrale de la ville, plus exactement dans celle de l'ancienne basilique forensis. De pareils ateliers ont vraisemblablement existé dans la plupart des grands et petits établissements de la province, ainsi que l'indiquerait aussi un répertoire complet des objets de fer découverts jusqu'à présent, mais qu'il n'est pas possible de présenter ici. S'agissant d'un pareil répertoire, une certaine prudence s'impose, toutefois, une sélection n'étant pas facile à faire entre la production locale et les importations. Ainsi, le monopole de l'État sur la production des armes, élimine, d'emblée, de la sphère de la production provinciale, sinon la totalité, du moins la plupart des armes découvertes en Dobroudja. En outre, des découvertes comme celle des dépôts de l'édifice à mosaïque de Tomis révèlent que d'autres objets et même des clous étaient souvent importés.

Faute d'avoir pu identifier exactement des ateliers pour le traitement des métaux non-ferreux et la fabrication des objets de bronze — les plus nombreux — ainsi que des métaux précieux, le simple inventaire et la classification typologique et chronologique des objets respectifs ne permettent pas de supposer qu'ils aient tous été produits dans la province. La prudence s'impose donc, là aussi, d'autant plus qu'il ne faut pas perdre de vue la relation entre typisation et monopole, spécifique pour l'industrie du Bas-Empire. On assistait, en fait, à la spécialisation d'un nombre de centres pour certains produits et, d'autre part, à la diffusion, sur une vaste aire, des mêmes types d'objets n'ayant pas un spécifique régional précis, fussent-ils importés ou produits sur place. En Dobroudja, l'extraction et la transformation du cuivre furent aussi possibles dans la basse Antiquité, grâce aux ressources naturelles de la province. On peut supposer que les objets de bronze trouvés jusqu'à présent, tels que lampes, clés, fibules, boucles de ceintures et autres accessoires vestimentaires et objets de parure, pièces de harnachement, etc., étaient produits sur place. Des renseignements révélateurs ne manquent pas à cet égard. Ainsi, par exemple, dans la ville de Tropaeum, il y avait, à proximité de la porte est, de part et d'autre de la rue principale, deux ateliers de ce genre, l'un datant du IVe siècle, mais ayant probablement fonctionné plus tard aussi, et l'autre ayant fonctionné au VIe siècle, dans une maison à étages. Dans le premier, on a trouvé un petit marteau de fer pour façonner de petits objets de métal et une cuiller de fer pour coulage et, dans le deuxième, un moule pour bijoux et une petite enclume en alliage de plomb pour ouvrager des pièces d'orfèvrerie [379]. De pareils ateliers pour la fabrication de petits objets de fer et, surtout, de bronze fonctionnaient sûrement dans beaucoup d'établissements provinciaux et il est probable qu'on faisait aussi des réparations et peut-être même la multiplication des moules, en vue de les vendre au-dehors de la province. En témoignent les nombreux moules découverts au nord du Danube et datés des Ve—VIIe siècles[380], dont certains sont pareils, voire identiques, aux pièces ou aux moules romano-byzantins typiques.

Étant donné le contrôle toujours plus strict des métaux précieux (*Cod. Iust.*, 4, 63 de l'an 374) et bien que des bijoux en or et en argent aient été trouvés en assez grand nombre en Dobroudja [381], la non identification de centres de production dans la province ne doit pas surprendre. Ce phénomène s'explique donc moins par le stade actuel des recherches, que par des causes d'ordre plus général. On avait déjà remarqué, à ce propos, que, vers la fin du IVe siècle, les orfèvres étaient devenus beaucoup plus rares dans le diocèse de Thrace.[382]

Verrerie. Les découvertes d'objets de verre, surtout fragmentaires, dans la Dobroudja romano-byzantine sont particulièrement nombreuses et des efforts méritoires ont été faits pour les ranger par séries typologiques.[383] On connaît des centres de production surtout en Orient, à Sardes, Anamur (Cilicie), les plus importants étant cependant en Syrie, Phénicie, Palestine et en Égypte (Karanis). Des centres régionaux fonctionnaient aussi en Grèce et à Sirmium, Chersonèse et (probablement) à Tomis.[384] Il est à supposer que les ateliers tomitains ont encore fonctionné pendant le Dominat, même si dans d'autres endroits et d'autres conditions et non sans marquer un certain déclin par rapport à l'époque précédente. Comme on l'a fait observer, la circulation des artisans, de leurs manières de travail et de leurs produits ont, à l'époque romaine, constitué les prémisses d'une élévation globale du niveau du métier de la verrerie dans les provinces de l'Empire, reflétant l'unité, du point de vue économique, de celui-ci.[385] Cette unité devient d'autant plus évidente à l'époque romano-byzantine, lorsqu'on remarque une typisation générale des objets de verre; les différences entre les vases découverts dans la province de Scythie, par exemple, et ceux du même genre trouvés dans des provinces voisines ou en Orient sont tout à fait négligeables. Cela étant et puisque des centres de production n'ont pas encore

été sûrement identifiés dans la province, il est à supposer que la plupart des vases et le verre à vitre étaient importés par les ports de la mer Noire, tandis que sur place n'étaient produits que des vases de série dont, très probablement, les petits verres à pattes, extrêmement fréquents dans tous les établissements. Bien que nous manquions encore de preuves matérielles, nous sommes d'avis que les centres locaux transformaient la pâte de verre apportée d'ailleurs [386] plutôt que de la fabriquer sur place. Peut-être que de futures recherches jetteront plus de lumière à ce propos. En attendant, notons aussi l'existence probable d'un atelier du VIe siècle à Tropaeum, à proximité de celui du secteur A mentionné plus haut et précisons également qu'à la gamme plutôt limitée des vases de verre il nous faut ajouter les perles de verre pour bijoux découvertes surtout dans les nécropoles.

Autres métiers et productions artisanales. Bien qu'étroitement lié a l'agriculture, le métier de boulanger compte parmi les métiers urbains et c'est ainsi qu'il est vu aussi par la législation romano-byzantine. Les *pistoria*, c'est à dire les boulangeries, effectuaient toutes les opérations, depuis la mouture des grains jusqu'à la livraison du pain, mais il est encore difficile de distinguer parmi les vestiges découverts jusqu'à présent en Dobroudja, lesquels d'entre eux provenaient d'installations ménagères ou d'ateliers et de boutiques d'intérêt public. Ainsi, par exemple, le fait qu'un grand nombre de meules de pierre — surtout calcaire — aient été trouvées dans toutes les localités étudiées, dont Tropaeum Traiani, Ulmetum, Histria, Tomis, Callatis, Dinogetia, Argamum, etc., ne doit pas faire croire qu'il s'agissait, dans tous les cas, de boulangeries. L'identification devient pourtant possible si l'on procède, au cours des fouilles archéologiques, à un examen approfondi des différents détails significatifs. L'attention a, pour la première fois, été attirée à Histria sur le fait que certaines fondations superficielles rondes existant à l'intérieur de constructions rectangulaires apparemment ordinaires pourraient représenter des traces de fours à pain [387]. La question a été reprise par la suite en y répondant par l'affirmative [388] et l'hypothèse a été confirmée par les découvertes faites dans le secteur A de la ville de Tropaeum Traiani, où les installations trouvées dans trois pièces adjacentes, à l'est de la basilique A, permettent d'y identifier une boulangerie du VIe siècle [389]. Même sans procéder à de nouvelles recherches, il est possible, de repérer, sur les pas des précédentes, d'autres installations de ce genre; ainsi, par exemple, Vasile Pârvan supposait l'existence d'un four à pain, à la suite des fouilles qu'il a dirigées à Ulmetum [390].

En ce qui concerne la transformation des fibres végétales et animales, les découvertes archéologiques faites dans les établissements de la province ont surtout mis en évidence les fusaïoles trouvées, en très grand nombre, à tous les niveaux d'habitation. On a aussi trouvé des poids de métiers à tisser, mais ils sont plus rares et les conditions de leur découverte sont moins nettes. Il y a aussi de nombreux épingles d'os, mais, là aussi, il est difficile, au stade actuel des connaissances, de faire la distinction entre les produits ménagers et artisanaux.

Pour la charpenterie et la menuiserie dont nous avons aussi parlé au sujet des constructions, les découvertes d'outils sont encore peu significatives pour l'époque du Bas-Empire en Dobroudja, mais on peut, bien sûr, supposer une certaine spécialisation, dans ce domaine, de même que pour la maroquinerie, la pelleterie, etc. Plus nombreuses sont les découvertes attestant le façonnage de l'os, les objets trouvés étant assez variés et pouvant être attribués à toute l'époque romano-byzantine [391]. Notons cependant qu'une plus grande variété a, pour l'instant, été constatée dans les localités moins grandes, comme Dinogetia, plus dépendantes de l'environnement et des ressources naturelles de celui-ci, que les villes proprement dites.

La différenciation artisanale ou, autrement dit, la division sociale du travail dans le cadre des métiers s'est sensiblement accentuée à l'époque romano-byzantine,

fait constaté aussi, à quelques nuances près, dans la province de Scythie. On a fait remarquer qu'un rôle important, en ce qui concerne l'évolution des métiers dans la zone du littoral ouest-pontique et dans l'arrière-pays, a été joué, à l'époque, par les émigrants d'Asie Mineure, qui y ont apporté leur savoir-faire et leur expérience.[392] D'autre part, la militarisation intense de la province, en tant que région de frontière, a contribué à la diversification et à la spécialisation des métiers dans chaque établissement ou par zones. En suivant la dynamique de ces processus, on peut constater que la spécialisation régionale plus large cède, surtout dans des domaines d'intérêt immédiat, la place aux spécialisations et diversifications locales. Cela semble correspondre, sur le plan économique, à une tendance centrifuge des collectivités locales militaires-agraires et artisanales, qui s'opposait à l'effort centralisateur permanent de l'Empire. À ces phénomènes vint s'ajouter, en pénétrant graduellement mais non sans difficultés et modifications spécifiques, dans la vie quotidienne, le christianisme qui influença, comme on l'a amplement relevé plus haut, l'activité des artisans, lesquels devinrent, à leur tour, des propagateurs de la nouvelle foi, dans la province et au-delà de celle-ci. Il ne faut pas non plus oublier que le milieu où ces phénomènes se produisent est celui d'une population en grande partie romanisée. Le revirement de l'hellénisme, par suite de l'impulsion reçue d'Asie Mineure, aux Ve—VIe siècles, a eu un rôle important, mais non essentiel, ainsi qu'en témoigne l'existence officielle, épigraphiquement attestée, du bilinguisme, ne fût-ce que comme phénomène de superstructure. Enfin, tout en relevant l'importance sociale et même politique grandissante des artisans et de leurs associations, surtout au VIe siècle, on ne saurait manquer de mentionner aussi que la spécialisation et la diversification croissantes des métiers, de même que la typisation des produits, n'ont pas empêché la diminution graduelle de la qualité des produits dans tous les domaines. Cela s'explique par des causes à la fois extérieures, telles que l'influence ou les attaques barbares et intérieures, en premier lieu la décadence économique de l'Empire, province de Scythie y comprise.

3. *Organisation financière et commerce*

La réorganisation de l'économie monétaire, des échanges et des transports, dans le cadre de la nouvelle consolidation de l'Empire à l'époque du Dominat, a sensiblement contribué à l'essor exceptionnel de la circulation des biens, qui a atteint alors un niveau „jamais connu à l'époque du Principat" [393], sur le plan local et régional, comme sur celui, plus large, entre l'Empire et l'extérieur. Bien que le contrôle centralisé du commerce, allant de pair avec celui des transports et des moyens d'échange ait imposé une certaine uniformisation dans toute une série de domaines de la production, les différences régionales se sont maintenues et se sont même approfondies dans certaines étapes, en fonction des ressources, des spécialisations et des particularités régionales d'ordre économique et politique. On peut, de ces points de vue, suivre aussi l'évolution du commerce et des finances dans une province comme la Scythie, qui représentait une zone de contact entre l'Empire et le monde extérieur, directement exposée aux attaques barbares. Ainsi, même si l'économie agraire reste le facteur déterminant pour la vie économique de l'Empire et de la province, on ne peut ignorer les autres conditions qui imposent les caractéristiques locales ou régionales du commerce. Depuis les trois départements centraux responsables de la direction et du contrôle du commerce, à savoir ceux des préfets du prétoire, des *sacrae largitiones* et des *res privata* [394] jusqu'à la vie commerciale réelle d'une province, qui englobait aussi les échanges locaux, il y a tout un parcours, encore difficile à retracer. Les sources écrites et archéologiques ont déjà

offert la possibilité de reconstituer un tableau général comprenant le *cursus publicus* (le transport dans le pays), séparé du transport privé déjà prévu par l'Édit de Dioclétien, les objectifs desdits transports, les marchés d'échanges locaux et les catégories de commerçants spécialisés.[395] Des informations sur le diocèse de Thrace ne manquent pas non plus.[396] Il convient donc d'évoquer les principaux aspects de la participation active de la province de Scythie à la vie économique de l'Empire et de la région à laquelle elle appartenait non seulement du point de vue géographique et d'ajouter, autant que possible, des données sur la province même, afin d'en compléter l'image et de la mieux situer dans l'histoire de l'époque.

Une grande importance avaient, dès le IVe siècle et même avant, pour l'Empire et pour la province, les relations commerciales avec le monde barbare qui menaçait de plus en plus les confins danubiens. Le problème des marchés d'échanges et, surtout, du contrôle de ceux-ci était, depuis l'instauration du Dominat, devenu toujours plus aigu, jusqu'à la fin du IVe siècle, l'administration impériale étant sur le point d'effectuer des échanges fort désavantageux et même de perdre lesdits marchés au profit des Goths. L'empereur Valens, arrivé en Scythie lors des affrontements avec les Goths, a été le premier à freiner quelque temps ce processus, après la paix conclue en 369, sur un pont de bateaux, à Noviodunum. L'orateur Themistios, même s'il exagéra les louanges, avait raison d'appeler l'événement « un spectacle qui ne s'était vu de longue date» et d'ajouter: « ... les Romains accordaient la paix et ne l'achetaient pas. Personne ne les a vus compter aux ennemis *l'or*, ou tant et tant de *talents d'argent* ou leur offrir des bateaux entiers chargés de *vêtements*...» (souligné par nous). Donc, à part l'argent et les objets de métal précieux, les barbares achetaient ou prenaient comme tribut des vêtements apportés, à travers les bouches du Danube, des grands centres producteurs de l'Empire. Or, en vertu du nouveau traité, on est parvenu à la situation suivante: « ... les foires et les marchés que les barbares pouvaient, à l'époque de la paix précédente, établir, en toute liberté, où bon leur semblait, n'étaient plus abandonnés à leur bon plaisir ». Dans l'activité de ces marchés, une place très importante était occupée par les échanges des objets de fer, notamment des armes, fabriqués dans l'Empire contre des produits naturels de tous genres.[397] « Bien que les deux peuples eussent pareillement à gagner des échanges, l'empereur a établi des marchés dans deux forteresses situées près du fleuve» (X, 133—140). On a affirmé, dans un commentaire de ce texte, qu'il pouvait s'agir des « têtes de pont» installées sur la rive gauche du Danube[398], mais dans les conditions existant à la fin du IVe siècle, une telle solution ne pouvait plus être envisagée, d'autant plus que tous les établissements de la rive droite avaient été renforcés par des murailles et des troupes et un contrôle rigoureux du commerce, qui ne pouvait s'exercer que dans l'Empire, en l'espèce dans la province de Scythie, y avait été institué. Pourtant, l'état de choses, déploré par Themistios pour la période d'avant 369, allait se reproduire après la mort de l'empereur, de sorte que le témoignage de l'orateur ne doit pas être limité à quelques années: « Les commandants de postes de garde et les capitaines d'unités étaient plutôt des marchands et des vendeurs d'esclaves, se souciant d'acheter et de vendre le plus possible...» (*Ibidem*). En tout cas, pour en revenir aux marchés, il faut préciser qu'aussi longtemps que l'administration impériale a pu contrôler le commerce, celui-ci se déroulait dans les villes, en général dans les établissements fortifiés des provinces, même après l'entrée des Goths dans l'Empire, en tant que fédérés: « ... et, se faisant aider par les soldats, Lupicinus arrêtait loin des murs de la ville (Marcianopolis, n.n.) la plèbe barbare et l'empêchait d'entrer et d'acheter le nécessaire» (*Amm. Marc.*, XXXI, 5, 5). De telles situations favorisaient la spéculation illicite et les abus comme celui relaté par Themistios, qui raconte que les gradés en sous-ordre des commandants et les commandants eux-mêmes s'adonnaient

à un commerce honteux (*turpe commercium*), profitant du manque de nourriture dont souffraient les barbares fraîchement arrivés au sud du Danube, et échangeaient des chiens contre des esclaves, issus, parfois, des familles nobles des barbares *(Ibidem*, 4, 11).

De nombreux marchands arrivaient en Scythie d'autres centres de l'Empire, mais seulement deux d'entre eux sont attestés par des inscriptions, au début de l'époque du Dominat. Il s'agit de Seppon, marchand de vins d'Alexandrie signalé à Tomis (IGLR, 28) et de Nevius Palmas Theotimianus d'Olbie, qui fit construire un petit temple ou *aedicula* dans la zone de la ville de Tropaeum Traiani (IGLR, 169), où il se trouvait pour des affaires dont nous ignorons la nature.

En ce qui concerne le contrôle du commerce de la province, nous disposons de données significatives pour la période du Dominat, dès le commencement de celle-ci. Ainsi dans la *Notitia Dignitatum*, qui énumère les fonctions civiles et militaires, par ordre hiérarchique, après Constantin le Grand, on trouve le passage suivant: 4. *Sub dispositione viri illustris Comitis sacrarum largitionum:* 5. *Comites largitionum per omnes dioceses.* 6. *Comites commerciorum:* ... 8. *per Moesiam, Scythiam et Pontum* (ND, Or, XIII, 4—8). Il en résulte que les finances et le commerce (plus exactement les « douanes») étaient organisés selon le système de la subordination directe du diocèse à la province, en vigueur aussi en Scythie. On y connaît même, de source épigraphique, un pareil *comes* ayant fonctionné vers le début du Ve siècle, dans notre province. Il s'agit de Flavius Servandus, *comes* et *archon* (gr.), qui s'est occupé de l'introduction et, probablement, de l'emploi correct d'une unité de mesure dans la province (IGLR, 86). Compte tenu aussi du texte cité plus haut de *Notitia Dignitatum*, on peut déduire que la disposition était prise conformément aux ordres reçus des autorités supérieures de la capitale du diocèse de Thrace et de l'Empire, Constantinople. Le *comes* Flavius Servandus (dont le siège se trouvait, très probablement, à Tomis, d'autant plus que, selon certains auteurs, il cumulait cette fonction en qualité d'*archon* = *dux*, commandant de la province) fit donc faire et mettre en circulation l'*exagium*, mesure étalon pour un *solidus*.

La balance de bronze du VIe siècle, découverte à Dinogetia, est une autre preuve de la persistance du contrôle des autorités impériales sur le commerce du Bas-Danube (IGLR, 247), tout comme le poids de verre de Păcuiul lui Soare (IGLR, 179). Ces documents archéologiques et épigraphiques font ressortir, en même temps, le rôle commercial des établissements où ils furent découverts. Mentionnons aussi les estampilles de contrôle appliquées sur le dos des objets de métal précieux, tels que le disque de l'évêque Paternus de Tomis [399] et un petit poids de bronze des Ve—VIe siècles, découvert à Dinogetia.[400]

a) *Constantinople, la Grèce, le bassin de la mer Égée et la côte ouest de l'Asie Mineure.* Les informations dont nous disposons sur les relations de la province avec ces centres sont rares et on doit se contenter des allusions qu'on trouve dans les sources de l'historiographie antique. Ainsi, par exemple, l'énumération des fonctions civiles et militaires, comprises dans le passage de *Notitia Dignitatum* déjà cité, révèle l'organisation, selon le système de la subordination directe, du diocèse à la province, des finances et du commerce (= des „douanes"), dans lequel était aussi incluse notre province. Ce *comes* et *archon*, du nom de *Flavius Servandus*, dont le siège a dû se trouver dans la capitale de la province, avait ordonné la mise en circulation de l'*exagium* [401] par suite des dispositions reçues du *vir illustris Comes sacrarum largitionum*, l'„illustre trésorier du trésor public", une sorte de ministre des finances à Constantinople. On peut aisément supposer que la multiplication des unités-étalons était nécessaire dans chaque province et non seulement dans leurs capitales, tâche qui ne pouvait incomber qu'aux fonctionnaires locaux.[402] L'aspect relevé par l'inscription de Tuzla et par le fragment cité de ND témoignent du rôle joué

par la capitale de l'Empire et par le réseau de fonctionnaires contrôlé depuis Constantinople, dans l'instauration et le maintien de l'ordre et de l'équité dans les relations économiques et les échanges, au moyen de pareilles mesures de standardisation, qui n'étaient, évidemment pas les seules. Elles s'avéraient d'autant plus nécessaires

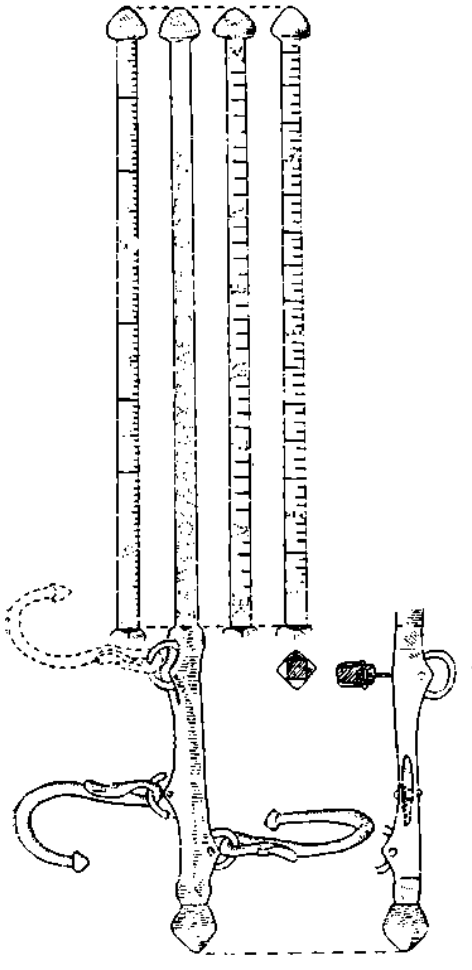


Fig. 17. La balance en bronze de *Dinogetia* (VIe s.).

dans une province de frontière comme la Scythie, où les tentatives de dérobade aux obligations fiscales, les falsifications, le commerce non contrôlé, etc. n'étaient pas rares. Aussi doit-on voir dans la mesure de Flavius Servandus seulement un épisode d'une longue série de mesures variées, prises par ordre de Constantinople ou seulement de Tomis, mais en tenant toujours compte des réglementations en vigueur dans la capitale de l'Empire. Le fait même que Flavius Servandus cumulait les fonctions de *comes* et *archon* (gr.) prouve la nécessité pressante du contrôle centralisé.

Il y a lieu de mentionner, dans cet ordre d'idées, que nous trouvons, à peu près un siècle plus tard, sur le disque de vermeil de l'évêque Paternus de Tomis, une estampille (marque de contrôle) contenant un monogramme, déchiffré comme étant une abréviation du nom de *Ioannou*, autour duquel se trouve l'inscription *Kometas* (les deux au génitif, en grec)[403]. Ce *comes sacrarum largitionum* fonctionnait, semble-t-il,

dès 498, ce qui permet non seulement de dater plus précisément la pièce, mais de déduire aussi que Paternus était l'évêque de Tomis au cours des dix dernières années du Ve siècle, en tout cas avant 498.[404] La présence, sur le dos du disque, du sceau du *comes* du trésor public, à laquelle s'ajoute l'inclusion, dans l'exécution artistique, d'éléments de tradition grecque et orientale (syrienne et alexandrine)[405], fournissent suffisamment de preuves pour voir dans le disque de l'évêque Paternus de Tomis le produit d'un atelier constantinopolitain, fonctionnant évidemment sous le contrôle de la trésorerie impériale du temps d'Anastase.

Des preuves du contrôle centralisé, exercé sur le commerce de la province, ne manquent pas non plus pour la période qui suit. Ainsi, une découverte due aux recherches systématiques, effectuées à Dinogetia-Garvăn, a suscité de nouveaux commentairrs, puisqu'elle révèle une présence non attestée jusque là en Dobroudja. Cette fois-ci, le témoignage porte sur le VIe siècle et il est fourni par une balance de bronze portant, l'inscription grecque: + „du temps du magnifique préfet de la Ville (de Constantinople), Gerontios". Une telle découverte montre, une fois de plus, que la présence de Byzance sur le limes danubien était toujours active au VIe siècle[406], lorsque le préfet de Constantinople, *praefectus Urbi* instituait (pour la énième fois, en vue de prévenir la spéculation) des „unités de mesure universelles pour chaque région"[407] et était considéré, par sa fonction, „au-dessus des autres autorités de la Capitale"[408]. Comme on le voit, l'autorité du préfet de Constantinople, loin de s'arrêter aux portes de la ville, parvenait indirectement, jusqu'à la frontière de l'Empire, où la mise en œuvre de ses dispositions s'imposait d'autant plus que les possibilités de se livrer à la spéculation étaient plus grandes à proximité du *Barbaricum*. Et il ne s'agissait pas seulement du besoin de maintenir l'ordre dans cette région marginale de l'Empire, mais aussi des intérêts directs de la grande „Ville" (*Urbs*), qui ne produisait pas beaucoup, mais devait être nourrie. En même temps, la capitale souhaitait intensifier les échanges économiques entre les deux rives du Danube, qui étaient devenus plus substantiels du temps de Justinien, ce qui exigeait „de mettre à la disposition de la province les moyens techniques nécessaires à une exploitation économique aussi intense que possible"[409]. Pour illustrer le caractère très pratique et l'ingéniosité de la balance dont nous parlons, précisons qu'elle comprenait trois crochets, disposés à distances égales et pouvait peser des poids très différents, en fonction du crochet utilisé, auquel correspondait chacun des trois côtés gradés de la tige métallique horizontale (le quatrième côté portait l'inscription susmentionnée). La graduation, selon le système romain doudécimal, de la balance de Dinogetia est „l'une des plus complètes que l'on connaisse. Les chiffres, tracés en pointillé, technique habituellement employée dans les inscriptions gravées sur les objets antiques de métal, sont, néanmoins, grecs". On pouvait peser avec cette balance des marchandises allant de une à soixante *librae* (soit environ 0,330—19,647 kg)[410], ce qui prouve non seulement de l'ingéniosité, mais aussi que l'emploi d'un tel instrument était rendu nécessaire par la grande variété de marchandises vendues et achetées à Dinogetia. Nous n'insisterons plus sur l'importance d'une telle découverte sur le territoire de la Dobroudja; elle a déjà été soulignée dans l'étude citée plus haut, qui met aussi en évidence le rôle joué, en tant que centres commerciaux d'échanges, par des établissements tels que Dinogetia, qui jouissaient, comme on le voit, d'attention de la part de la capitale de l'Empire.

Mais il existe encore, pour la même période, des témoignages au moins tout aussi éloquents. Nous songeons, en premier lieu, aux sceaux commerciaux de plomb découverts, en grand nombre, sur le territoire de la Dobroudja, dont la plupart devaient accompagner différentes marchandises de l'expéditeur au destinataire. Il est particulièrement significatif que, dès le IVe siècle, la plupart des plombs sigillaires, connus jusqu'à présent, proviennent de vieux centres commerciaux, situés

sur les côtes de l'Asie Mineure, et dont les liens avec la zone du Bas-Danube sont décelables (grâce aux amphores estampillées par exemple) depuis l'époque hellénistique et même avant. De nombreux sceaux de plomb ont été découverts à Tomis, Sucidava — Izvoarele, Durostorum, Noviodunum, etc,[411] dont les plus anciens semblent dater du IVe siècle et portent d'habitude le nom des localités de provenance. Ainsi, une série de sceaux découverts à Izvoarele, datés de la seconde moitié du IVe siècle, portent le nom grec de la ville de Smyrne. La présence de ces sceaux à Izvoarele a été expliquée par le rôle de centre d'échange joué par cet établissement du limes danubien, surtout après la conclusion, en 369, de la paix entre Valens et Athanaric[412]. D'autres sceaux commerciaux de plomb, trouvés à Tomis et datés du IVe siècle, ont marqué des marchandises venues du même centre important de l'Asie Mineure qu'était Smyrne[413]. D'autres plombs sigillaires découverts dans la capitale de la province proviennent également des côtes occidentales de l'Asie Mineure ou de leur immédiat voisinage: Éphèse, Metropolis (ville de la Grande Phrygie ou son homonyme de Ionie) ou Koloe (Lydie).[414] À Izvoarele, sur un grand lot de sceaux[415], cinq proviennent de Smyrne, trois d'Éphèse, trois de Pamphylie et un de Laodicée et de Magnésie, ce qui veut dire que presque 80% des pièces à légende déchiffrable, portent le nom de villes situées sur la côte ouest de l'Asie Mineure.

Pour la période comprise entre la fin du Ve siècle et le début du VIIe, d'autres sceaux de plomb, dont certains portant les noms des empereurs de l'époque, viennent s'ajouter au matériel archéologique riche et varié qui témoigne des relations de la Dobroudja avec le bassin égéen. Ainsi, on a trouvé à Constanța un sceau marqué du nom d'Anastase entourant le buste de l'empereur[416], que nous mentionnons aussi parce que le nom du même empereur était estampillé sur le disque de l'évêque Paternus de Tomis auquel nous avons fait référence plus haut.

Une importante catégorie de marchandises qui permet de retracer certains liens commerciaux est celle de la céramique. En l'occurrence, on sait que certains types et formes de produits céramiques ont circulé dans différentes zones de l'Empire, même si, pour les Ve—VIe siècles, les centres de fabrication ou de „lancement" de divers types standardisés ne sont pas toujours connus. Parmi les objets de ce genre, il convient de mentionner, en premier lieu, les amphores qui doivent être considérées, en fait, des emballages, car, étant cassantes, leur vie est assez courte. Les fouilles archéologiques ont mis au jour de nombreuses amphores, entières ou fragmentaires, des IVe—VIe siècles, en provenance de presque toutes les agglomérations romano-byzantines où des recherches ont été effectuées. Il ressort du matériel publié jusqu'ici que, des trois siècles d'existence de la province de Scythie Mineure, c'est le VIe qui est le mieux représenté. Nous n'essayerons pas de présenter ici une typologie des amphores; nous insisterons seulement sur quelques exemplaires trouvés dans plusieurs centres dobroudjans et qui nous semblent plus représentatifs pour le domaine considéré. Mentionnons tout d'abord que dans les dépôts de l'édifice à mosaïque du port de Tomis furent découvertes „des quantités impressionnantes de marchandises qui faisaient l'objet du commerce maritime: des ancres de métal, de gros clous conservés dans des amphores oblongues, de grandes quantités de minerai de fer semi-concentré, des moules de lampes, des poids de marbre pour les grosses balances et (...) une immence quantité d'amphores piriformes, (...) dont on a récupéré presque 120 amphores entières ou fissurées".[417] Il s'agissait de marchandises de même origine qui attendaient d'être distribuées sur les marchés de la province et, peut-être même, au-delà. En ce qui concerne l'origine commune de ces produits, il est certain que, par exemple, les poids de marbre — une autre preuve du contrôle exercé sur les opérations commerciales — étaient apportés d'un centre de façonnage du marbre, situé quelque part dans la zone de la mer de Marmura ou de la mer Égée (Proconesos ou un autre), à moins qu'ils n'aient dû passer, pour un contrôle, par Constantinople

ou une douane importante. Le minerai de fer était, lui aussi, importé; les ancres de fer exigeaient, probablement, des ateliers plus spécialisés, mais le minerai était utilisé dans la province pour des objets de circulation plus large et plus faciles à fabriquer. Quant aux moules de lampes (du moins une partie d'entre eux), on a eu raison d'affirmer qu'ils étaient importés de Grèce (Athènes) ou de la côte ouest de l'Asie Mineure (Éphèse).[418] Un témoignage intéressant sur la provenance générale des marchandises, ou d'une grande partie d'entre elles, de centres situés dans la partie ouest de l'Asie Mineure est fourni par l'analyse du contenu de beaucoup d'amphores trouvées dans le même dépôt de Tomis, qui comprenait des espèces de résines végétales, telles que le colophane (utilisé pour préparer des teintures et des vernis et comme liant dans des compositions de mastic, etc.), les résines de pin (pour vernis, comme liant, etc.), la térébenthine, le mastix (≪résine de Chio≫), le styrax (résine d'arbres, exploitée en Asie Mineure, semblable au colophane et à la térébenthine). La térébenthine, le mastix et le styrax servaient aussi à préparer des drogues et des baumes pharmaceutiques, tandis que les substances moins pures étaient utilisées pour confectionner des torches pour imprégner les étoupes et les cordes pour navires, etc. Le colophane et les résines pures étaient utilisés pour imperméabiliser les amphores destinées au transport des vins, qui étaient recouvertes à l'intérieur d'une pellicule adhérente, tandis que d'autres résines servaient à clarifier les vins.[419] Voilà donc réunies, au même endroit, des importations de la zone de la mer Égée, où ces types d'amphores sont rencontrés aux Ve—VIe siècles et même plus tard. De tels récipients, entiers ou fragmentaires, furent découverts dans beaucoup d'établissements de Dobroudja, surtout du littoral, mais aussi du limes danubien et de l'intérieur de la province, à Histria, Callatis, mais aussi à Dinogetia, Tropaeum Traiani, Altinum etc.[420] Des amphores de la même catégorie furent aussi découvertes à Constantinople, où elles furent attribuées au VIe siècle et au début du suivant,[421] tandis qu'en Dobroudja elles firent leur apparition surtout au VIe siècle.

Pour une période plus ancienne de l'époque du Dominat, les recherches archéologiques ont également mis au jour d'autres objets importés de la région susmentionnée, notamment des lampes portant des symboles chrétiens, fabriquées au IVe siècle à Éphèse et découvertes à Tomis [422], d'autres apportées de la Grèce continentale, à la confluence des IVe—Ve siècles et trouvées à Dinogetia [423], etc. À cela s'ajoutent divers objets d'usage commun ou liturgique, tels un *thuribulum* en bronze de Dinogetia, du VIe siècle [424], des objets de parure, en métaux précieux, de la même époque [425] et bien d'autres.

Les liens étroits avec Byzance, la côte ouest de l'Asie Mineure et, en grande mesure, avec la Grèce péninsulaire et insulaire trouvent aussi une éloquente illustration dans le développement, sous l'influence évidente des zones respectives, de l'architecture romano-byzantine, en Dobroudja. Depuis certains types d'édifices jusqu'aux pièces architecturales utilisées, on peut suivre dans presque toutes les villes de la province de Scythie les mêmes directions artistiques plus importantes. Ainsi, par exemple, l'aspect monumental des rues principales d'une ville comme Tropaeum Traiani est comparable, toutes proportions gardées, avec le modèle, mieux connu pour l'époque, d'Éphèse, où l'on rencontre le même souci d'embellir les principales rues, bordées de portiques des deux côtés. Il en est de même pour les édifices, dont les plus expressifs sont les basiliques paléochrétiennes. Ainsi, par exemple, la basilique A de la ville d'Adamclisi était, dès le début, pourvue d'un *narthex* triparti, particularité rencontrée aussi à Constantinople, en Grèce péninsulaire et dans le bassin de la mer Égée, aux Ve—VIe siècles [426]. Dans la même ville dobroudjane, la basilique à transept (D) est analogue, dans le plan, à la basilique A de Philippes, en Macédoine, paraissant même reproduire, à une échelle plus petite, les proportions de celle-ci [427]. Quant aux pièces d'architecture plus significatives, certaines

étaient importées et d'autres étaient fabriquées sur place, par des spécialistes ou des modèles apportés de la zone grecque de l'Empire d'Orient, notamment à l'époque d'Anastase-Justinien. Le marbre même, utilisé dans beaucoup de constructions monumentales de la province, était apporté par voie de mer des centres traditionnels d'exploitation et de façonnage de Proconnèse et Thasos [428]. D'ailleurs, les détails artistiques de la décoration des pièces d'architecture ou de la mosaïque, découvertes sur le territoire de la Dobroudja, révèlent la même origine des courants artistiques, des spécialistes et des matériaux de construction.

b) *L'intérieur de l'Asie Mineure et la Syrie*. Si les liens commerciaux constants du territoire de la province de Scythie avec le bassin égéen s'expliquent par les relations établies de longue date et par la communauté d'intérêts et de traditions des anciennes métropoles de l'époque grecque, les relations avec l'intérieur de l'Asie Mineure et le Proche-Orient en général se sont maintenues grâce au rôle d'intermédiaire que la zone des anciennes métropoles des villes du Pont Gauche a continué de jouer et, d'autre part, à la permanente circulation de personnes entre les deux parties de l'Empire. Il est évident que ces facteurs ne sont pas les seuls à expliquer la continuité desdites relations, déterminées surtout par des raisons économiques. Ainsi, on ne peut pas sousestimer le rôle de la politique impériale, continuée après Dioclétien et Constantin de faire venir de nombreux soldats d'Orient pour assurer la protection des villes et de la frontière du Bas-Danube, donc, en large mesure, en Scythie aussi. Les informations, assez rares, dont nous disposons au sujet des relations considérées, sont, quand même en mesure de nous fournir quelques indices. Ainsi, il n'est pas sans intérêt de savoir que, du temps de la persécution des Goths chrétiens par Athanaric, donc vers le début du dernier quart du IVe siècle, le gouverneur de la Scythie était Iunius Soranus, originaire de Cappadoce, qui correspondait avec l'évêque de la Césarée de Cappadoce, Basile le Grand, dont il était semble-t-il, non seulement le compariote, mais aussi le parent.[429] Les circonstances auxquelles nous devons ces informations, à savoir l'envoi, par les bons offices du gouverneur, en Cappadoce, pays de Sava „le Goth", des reliques de ce chrétien, martyrisé dans la zone de Buzău, nous ont aussi édifié sur l'origine de Soranus. Il est à supposer qu'étant donné son origine, le gouverneur ait, par son activité, facilité non seulement les rapports ecclésiastiques, mais aussi et surtout les rapports commerciaux, même si les témoignages directs sont encore rares et peu révélateurs. C'est toujours la Cappadoce qui semble avoir été la patrie d'Entolios le Césaréen et de son épouse, à la mémoire de laquelle il fit construire, vers la fin du Ve siècle, à Tomis, un imposant monument funéraire portant une inscription en langue grecque [430] et suggérant une position sociale au-dessus de la moyenne. Une autre ville d'Asie Mineure, Épiphanée de Cilicie, était probablement la ville natale de Torpilla, la jeune fille décédée à Tomis, à l'âge de 25 ans, ainsi que l'indique la dalle de marbre des Ve–VIe siècles qui porte son nom.[431] Toujours à Tomis, nous rencontrons, dans une inscription du VIe siècle, des noms comme Phokas, Thecla, Nonnas, Nonnelos, qui sont spécifiques pour l'Asie Mineure, où l'habitude d'indiquer le rapport de parenté entre les membres de la même famille est également typique.[432]

Compte tenu de l'intense circulation qui avait lieu entre l'Asie Mineure et la Scythia Minor et des relations que nous venons d'évoquer, entre cette dernière et le bassin égéen et la côte ouest de l'Asie Mineure, la mesure prise par Justinien, en 536, peut être considérée comme étant le résultat de relations établies de plus longue date. Ainsi, sous l'autorité d'un *quaestor Iustinianus exercitus*, dont la compétence était à la fois civile et militaire, étaient placées, cette année-là, la Scythie Mineure, la Mésie Seconde, les Cyclades, la Carie et l'île de Chypre, association justifiée plutôt par des considérations d'ordre militaire, qui ne devait pas durer longtemps.[433] Nous estimons cependant qu'à part les nécessités de la défense navale, un rôle im-

portant a, dans l'adoption de cette mesure, été joué par le désir de favoriser la circulation déjà intense des gens et des marchandises. Car il est à supposer qu'une pareille unité administrative comportait une série de facilités d'ordre douanier et financier entre les provinces qui en faisaient partie.[434]

Les sources épigraphiques offrent également une série de renseignements qui font ressortir les liens tissés entre les provinces de Scythie Mineure et de Syrie. Ainsi, par exemple, un juriste du nom de Symplicius, fils de Cassien, a longtemps habité avec sa femme, Melitis, fille d'Aidezios, à Callatis, où ils ont aussi été enterrés vers les Ve—VIe siècles (IGLR, 92 = MPR, 46); une certaine Paula, femme de „Paul le Syrien", hypodiacre, a été ensevelie, au VIe siècle, à Tomis (IGLR, 48 = MPR, 15) et, toujours à Tomis, un autre monument était taillé en marbre pour un certain Serghis, qui semble avoir été, lui aussi, de souche syrienne (IGLR, 13 = MPR, 38). À tout cela s'ajoutent certains éléments d'architecture rencontrés en Petite Scythie, qui avaient leur origine en Syrie. Ainsi, le plan de la basilique chrétienne de Callatis est une combinaison entre le plan d'une basilique de type syrien et une série d'éléments caractéristiques du monde grec. De son côté, la basilique sud de l'intérieur de la forteresse de Troesmis présente, elle aussi, des éléments constructifs propres aux basiliques syriennes [435]. Enfin, une grande partie de la céramique à décor estampé des Ve—VIe siècles, utilisée à Tomis et dans les centres plus importants de la province, présentait, dans plus d'un cas, de parfaites analogies avec celle d'Antioche.[436] Sans qu'il s'agisse nécessairement d'importations directes (qui n'étaient pourtant pas à exclure), cela révélait, en tout cas, une parenté avec les grands centres de la Méditerranée orientale et, en même temps, la rapidité avec laquelle les produits des centres de „fabrication" étaient mis à la disposition des consommateurs. La propagation, à l'époque romano-byzantine, de biens matériels et d'objets de culte, ainsi que du goût pour ces produits, entre des zones assez éloignées comme la Syrie et la Scythie, était favorisée par le fait que les marchandises étaient souvent accompagnées de voyageurs et par l'activité déployée loin de leur pays d'origine, par des commerçants et d'autres personnes. Or, la présence, en Petite Scythie, de citoyens originaires de Syrie est assez bien documentée.

c) *L'Égypte et l'Afrique du Nord*. Parmi les documents les plus anciens et, en même temps les plus révélateurs, pour les relations de la Petite Scythie avec l'Égypte figure une inscription de Tomis faisant état d'un commerçant de vins d'Alexandrie (IGLR, 28) dont le nom reste encore incertain, mais qui prouve par sa présence même, dans la capitale de la province, l'existence de rapports avec des pays lointains, dans le commerce des vins également. Le commerçant ou le commis de celui-ci [437] ont apporté aussi à Tomis des insignes paléochrétiens et, probablement, gnostiques, lesquels n'étaient, toutefois, pas très fréquents, au IVe siècle, en Petite Scythie. Un témoignage des liens de la province avec l'Égypte et, en même temps, de la présence probable d'un personnage plus important du point de vue social et économique est fourni par une expression tardive de synchrétisme, cette fois-ci païenne, sous la forme de la porte de calcaire d'un tombeau romain, la seule de ce genre découverte jusqu'à présent en Dobroudja. [438] Les représentations en relief, caractéristiques comme exécution pour l'art provincial, révèlent, ne fût-ce que de façon indirecte, par le contenu et la forme, la continuité des relations économiques avec l'Égypte, qui ont favorisé la présence de pareils aspects synchrétiques, parvenus dans la Dobroudja déjà cristallisés dans la forme y rencontrée.

C'est des Ve—VIe siècles que datent certains vases céramiques spéciaux, découverts en Dobroudja — des petites cruches avec la « bénédiction de Saint-Mina » dont la provenance égyptienne (de Karm Abou Mina, à 25 km à l'ouest d'Alexandrie) est bien connue. Trois récipients de ce genre furent découverts en Dobroudja, à Constanţa, les seuls, jusqu'à ce jour, à avoir été trouvés sur le littoral occidental de

la mer Noire (MPR, p. 232—234). Toujours une origine égyptienne ou, en tout cas, nord-africaine est attribuée à toute une série d'autres produits céramiques (surtout de la céramique estampée, notamment des écuelles et des bols), découverts à Histria, Tomis, Tropaeum Traiani [439], ainsi que dans d'autres centres et datables, en général, des Ve—VIe siècles. Les analogies connues et la diffusion de ces formes céramiques rendent, toutefois, plus possible l'irradiation dans tout le bassin méditeranéen (jusqu'en Scythie) de la production de divers centres d'Asie Mineure, parmi lesquels Antioche, par exemple, a pu jouer un rôle important. Désormais, d'autres centres de production locaux, d'Égypte et d'Asie Mineure, ont pu être influencés simultanément, la circulation des marchandises étant assez rapide pour pouvoir lancer une „mode". Toujours une origine africaine était attribuée à un fragment céramique d'un vase estampé sur lequel Dionysos et Héraclès étaient représentés, découvert à Dinogetia (IVe siècle) [440], mais dont la provenance pouvait comme, nous le disions, être moins éloignée. Par contre, un bol découvert dans le même établissement, dans la couche d'incendie de 559, semble effectivement provenir d'un centre de production nord-africain [441]. La même origine est attribuée à la lampe de bronze (V^e—VIe siècles), découverte à Luciu, département de Ialomița, non loin de la rive gauche du Danube [442], et fournissant une autre preuve matérielle des relations de la Scythie avec l'Afrique septentrionale et, d'autre part, du rôle joué par la province en tant qu'intermédiaire ou zone de transit entre l'Empire et le „barbaricum". Ajoutons à tout cela, les résines végetales, identifiées dans plusieurs amphores trouvées dans le dépôt de l'édifice à mosaïque de Tomis (VIe siècle) et que l'on estime provenir de la côte de Somalie et de la péninsule Arabique.[443] Les espèces de résines apportées de ces régions étaient utilisées à des fins plus spéciales, comme par exemple, dans les services religieux chrétiens, qui avaient acquis une si grande importance aux Ve—VIe siècles ou pour en obtenir des produits cosmétiques.

d) *L'Occident*. À l'époque du Principat, des objets de céramique de provenance occidentale étaient apportés en Dobroudja, même dans des centres comme Histria où les importations gréco-orientales étaient prépondérantes. Les influences et les importations occidentales étaient plus intenses dans les centres à caractère principalement militaire du limes danubien, où la circulation le long du fleuve, vers et depuis les provinces occidentales, prenait le pas sur le commerce orienté vers le sud-est. [444] La situation change beaucoup à l'époque du Dominat, lorsque les différences, en ce qui concerne la provenance des importations s'effacent entre l'est et l'ouest de la province et, d'une façon générale, celle-ci — le limes danubien aussi bien que le littoral ouest-pontique — s'oriente vers la zone gréco-orientale dont elle devient un débouché. Cela fait que parmi les données dont nous disposons sur les importations de la Scythie, fort rares sont celles qui nous permettent de déduire l'ampleur des relations avec l'Occident.

C'est toujours au maintien des relations avec les provinces occidentales, surtout à la faveur des liens plus anciens établis le long du limes danubien, que pourrait être associée la persistance, au cours du IVe siècle, de traditions païennes dans certains établissements. L'existence de pareilles traditions a déjà été archéologiquement signalée à Dinogetia, où la maison romaine avec *lararium*, découverte en 1966—1967, et le fragment de vase estampé, appartenant à une période rapprochée [445], prouvent le maintien de traditions païennes en plein essor du christianisme. Cette persistance était aussi relevée, au IVe siècle et au début du suivant, par une série de sources dont les références plus exactes concernent, généralement, la partie occidentale de l'Empire.[446] Mais des éléments de ce genre auxquels on pourrait ajouter l'inscription révélant le culte du Sol Invictus, en 322/3 à Salsovia (IGLR, 271 b) ne peuvent constituer des arguments suffisants pour garantir le maintien, le long du limes, de relations qui sont pourtant présumables dans la première moitié, sinon

dans la totalité du IVe siècle. Il convient de préciser, néanmoins, que même parmi les matériaux connus et publiés, il y en a qui devraient être reconsidérés. Ainsi, le type XXIX de la classification des lampes existant jusqu'en 1967 au Musée d'Archéologie de Constanța est, en vertu de la tradition et des données de la recherche européenne, désigné sous le nom de „lampes nord-africaines", bien que l'on sache, de longue date, que ces formes sont fréquemment rencontrées à Rome, ailleurs en Italie, en Pannonie, un exemplaire ayant même été rencontré à Apulum. Ce type de lampe commence son évolution au IVe siècle, mais la plupart de ses formes se développent au Ve siècle et des variantes en sont aussi connues plus tard. Nous ne faisons pas référence ici aux variantes du type „nord-africain", dont la production était plutôt locale, mais seulement à celles qui pourraient s'intégrer au type proprement dit et qui étaient, du moins au début, en grande partie importées. De telles lampes ont été découvertes non seulement sur le littoral ouest-pontique (surtout à Tomis), mais aussi à l'intérieur de la Dobroudja, à Adamclisi et, sur le limes, à Dinogetia. À la série de lampes tomitaines appartient aussi une pièce représentant Jésus et les 12 apôtres, sur laquelle est imprimée, en latin, une citation de l'Évangile de Jean, XIV, 27. La lampe correspond parfaitement au type XXIX, mais en vertu du thème unique en son genre, représenté sur son disque, elle fut, il y a quelque temps déjà, considérée comme étant de provenance occidentale.[447] Etant donné la diffusion de cette catégorie de lampes en Europe occidentale et compte tenu aussi de l'élément offert par la lampe d'Apulum, on pourrait supposer que des centres de production existaient aussi dans l'ouest de l'Europe et qu'elles ont pu arriver de là en Dobroudja, par le Danube, ou la Mésie, plutôt que d'Égypte, comme on le croit d'habitude.

Une pièce semblable, comme fonction, à celles dont nous venons de parler et qui présente de l'intérêt du point de vue considéré, est la lampe de bronze, en forme de poisson, trouvée à Constanța et ayant presque sûrement une origine occidentale, vu surtout la forme du chrismon et la datation de la pièce au IVe siècle (IGLR, 55; MPR, p. 230; IVe—Ve siècles). De tels éléments, auxquels on pourrait ajouter le style de la peinture du tombeau romain du IVe siècle de Silistra[448], visiblement apparenté à des monuments d'Italie du nord et même de Rome, fournissent aussi la preuve matérialle du fait que les milieux chrétiens locaux s'orientaient du côté de Rome. À ce propos, „le substrat culturel-politique et même ethnique-linguistique", reflétant la conscience des habitants de la Dobroudja d'appartenir à la romanité en tant que Thraco-et Méso-Romains de langue latine, a dû avoir une grande importance[449]. Il convient, néanmoins, d'ajouter que l'intensification des relations entre la Scythie Mineure et Rome, ne pouvait se produire qu'au niveau culturel et idéologique, tandis que dans la sphère économique, les liens avec le monde contrôlé par Constantinople étaient, naturellement, prépondérants.

e) *Les zones avoisinantes*. En général, on a trop peu écrit sur les relations commerciales entre la Scythie et les provinces voisines du diocèse de Thrace, notamment la Mésie Seconde, la Thrace et Haemus. Les données sont encore insuffisantes pour pouvoir tirer des conclusions à ce propos, de sorte que les analogies possibles entre les matériaux archéologiques déjà connus des provinces mentionnées (notamment la céramique, mais aussi d'autres objets) révèlent plutôt une provenance commune et une parenté bien naturelle dans cette partie de l'Empire. Ainsi, par exemple, pour l'époque du Principat et même au début du Dominat, on peut parler d'un approvisionnement continu du limes, au moins jusqu'à Dinogetia, avec des produits céramiques réalisés dans les centres de l'ouest et du sud-ouest, dont ceux qui se trouvaient sur le territoire de la fortification de Nicopolis ad Istrum. Cette production se restreint au IIIe siècle et cesse au IVe, période après laquelle nous assistons, en Scythie, du moins en ce qui concerne le matériel céramique, à une uniformisation typologique, entre l'est et l'ouest de la province. Au-delà de ses frontières, l'uniformisation

s'étend aussi à la Mésie Seconde, évidemment sous l'influence déterminante de la zone de Byzance. Il en est de même pour le nord de la mer Noire (Tyras, Olbie et, surtout, la Crimée avec Chersonèse) dont l'évolution matérielle, dans toute la période romano-byzantine et même plus tard se rapproche beaucoup de celle de la province de Scythie. À la lumière de ces considérations générales, les rares détails concrets que l'on connaisse jusqu'à présent en ce qui concerne les relations de la Dobroudja romano-byzantine avec la Mésie Seconde ou avec le nord de la mer Noire ne sont pas dépourvus d'intérêt. Ainsi, par exemple, on ne saurait attribuer au hasard l'existence, à Tropaeum Traiani, d'une dédicace placée par Nevius Palmas Theotimianus, sur le fronton d'une *aedicula* de cette zone agraire de la province, entre 293 et 305 (IGLR, 169). La présence de ce personnage, venu d'Olbie, à Tropaeum Traiani, est d'autant plus intéressante qu'elle est due à des intérêts commerciaux, déterminés, croyons-nous, par l'importance agricole du territoire tropéen. Plus tard, vers la fin du Ve siècle ou le début du VIe, la présence, à Tomis, du vicaire Markellos d'Odessos [450], illustrant l'intense circulation entre les deux centres ouest-pontiques, est significative pour les liens de la Scythie Mineure avec les contrées voisines du sud. De même, l'information fournie par Constantin Porphyrogénète sur les rapports d'amitié et d'entraide existant entre Chersonèse et la Scythie, du temps de l'empereur Constant II et de son fils, Constantin IV Pogonat (668—685) [451], faisant suite à d'autres témoignages plus anciens, est révélatrice des contacts très serrés établis entre les deux zones d'influence romano-byzantines [452]. Même si l'aspect économique est généralement omis de ces informations, qui se rapportent surtout aux activités politiques et militaires, il est à supposer que c'était précisément la circulation traditionnelle de marchandises qui favorisait l'essor des relations d'autre nature. Il convient de rappeler, à ce propos, que la route maritime côtière Byzance-Chersonèse et Chersonèse-Byzance passait le long du littoral de la Scythie Mineure, qui était, ainsi, une zone de transit. Le même rôle a été joué par la province, en ce qui concerne la circulation des marchandises, en amont sur le Danube, vers des centres comme Sucidava (Celeiu), où l'on a trouvé un fragment d'amphore portant le nom de Chersonèse (IGLR, 393). Mais faute de connaître la forme de l'amphore, il est difficile de dire par quels moyens elle y est arrivée. Un rôle de transit a également été joué par les provinces du sud de la Scythie Mineure pour les relations économiques de cette dernière, surtout avec la Grèce et la Macédoine, ce qui explique la filiation de certains éléments constructifs tels que les chapitaux-impostes de marbre et leur décoration, rencontrés à Callatis ou à Tropaeum Traiani. Enfin, la diffusion, vers l'ouest, de produits locaux, tels que les moules de lampes, précédemment mentionnés, qui parviennent de Cranea à Sucidava (Celeiu), au cours du VIe siècle, est également attestée.

Importations prépondérantes ; influences sur la production locale. Les principales catégories de marchandises, dont nous nous occuperons ci-après et dont nous avons signalé plus haut les provenances, n'offrent, sans doute, qu'une image schématique de ce qui se passait effectivement à l'époque romano-byzantine. Nous nous en tiendrons aux catégories de marchandises pouvant être prises en évidence par la voie archéologique, tout en essayant de déduire, d'autres sources, des données sur les importations dont la nature ne permet pas d'y recourir. Quant aux importations, elles sont principalement représentées par la céramique, les métaux, le marbre, ainsi que par les objets de culte, les bijoux et les articles de luxe.

Céramique. La fabrication de la céramique, très développée et spécialisée, parvient à dominer, à l'époque romano-byzantine, le marché, grâce aux produits de haute qualité réalisés en Asie Mineure, dans le bassin de l'Égée et en Afrique du Nord. Elle fournissait, en même temps, un critère de standardisation des marchandises.

Ce dernier aspect s'inscrivait parfaitement dans le système si rigoureux de contrôle de la production et des marchés, en vigueur à l'époque du Dominat. En raison des nécessités commerciales, de transport (surtout naval) et de conservation, les amphores sont les importations le plus souvent rencontrées dans tous les établissements romano-byzantins. En somme, des emballages spécialisés pour différentes catégories de marchandises, telles que huile, vin, céréales, produits céréaliers et autres — il y a eu des tentatives de classifier les formes respectives [453] —, les amphores importées, découvertes sur le territoire de la Dobroudja, correspondent à la typologie générale en usage dans la partie orientale de l'Empire. Et cela, tants ous l'aspect de l'évolution des formes que sous celui de la variété typologique, relativement limitée, d'une étape donnée de l'époque romano-byzantine. Il n'y a pas lieu de présenter ici la typologie des amphores romano-byzantines, découvertes jusqu'à présent en Dobroudja, même si le grand nombre de recherches publiées, ainsi que d'autres découvertes rendent possible, selon des critères stratigraphiques et typologiques, une telle entreprise. En partant, néanmoins, de la destination des récipients en question, on peut observer que la plupart des amphores découvertes, entières ou fragmentaires, appartiennent aux catégories utilisées pour le transport des céréales. Celles destinées au transport, des vins sont assez nombreuses et celles pour l'huile d'olive, bien que plus rares sont toutefois présentes dans presque tous les établissements étudiés. En examinant, chez les catégories de formes respectives, les *tituli picti* lorsqu'ils notent la capacité, nous avons remarqué la tendance, qui se manifeste vers le VIe siècle, à établir des capacités limite qui ne sont plus dépassées, contrairement à ce qui se passait au IVe siècle. Ainsi, la capacité des amphores pour céréales, utilisées aussi pour d'autres marchandises en vrac, présentent des valeurs d'environ 50—60 *sextarii* (à peu près 27—32 l). Les calculs faits sur une série d'amphores fragmentaires, trouvées dans des établissements et appartenant aux mêmes catégories, ont révélé des capacités rapprochées. Il en est de même pour les amphores d'huile, plus tardives, mais la limite de la capacité en est beaucoup plus réduite. Certaines marchandises, telles que l'huile, les résines, etc., étant contrôlées par l'État,[454] il est certain qu'elles étaient livrées dans leurs propres emballages, c'est-à-dire dans les amphores. De même, toute une gamme d'amphores pour vins n'étaient pas produite sur place. Pour d'autres catégories d'amphores, on a suggéré comme lieu d'origine la zone „istro-pontique" [455], à partir de la chronologie et de la filiation établie au niveau local et compte tenu de l'absence des types respectifs, dans d'autres zones de l'Empire. Ce dernier aspect était cependant lié à un certain stade de la recherche, puisqu'un navire contenant de telles amphores, a fait naufrage près d'Halicarnasse [456], vers 625, donc à une époque où des ateliers, même à supposer qu'ils eussent existé en Scythie, ne pouvaient plus en produire, ce qui indique une toute autre origine des récipients. S'agissant de cette époque tardive, où les liens avec l'Empire cessent, il nous semble digne de remarquer, bien que les découvertes soient encore isolées et sporadiques [457], l'apparition de certaines imitations du décor strié des amphores les plus répandues du VIe siècle, sur des vases locaux fabriqués de façon rudimentaire, qui semblent représenter l'un des liens avec le décor de la céramique des siècles suivants.

La céramique appelée, parfois, de luxe, représentée par des écuelles, des bols fréquemment découverts en Dobroudja, a une origine mieux établie ces dernières années et l'on peut parler, en ce qui la concerne, d'importations croissantes entre le IVe et le VIe siècles. Aux Ve—VIe siècles, on voit s'imposer la production orientale et africaine de céramique estampée, avec une série d'ornements floraux, animaliers et chrétiens, tel étant aussi, en général, l'ordre chronologique de leur apparition dans la province (voir les notes 436 et 439). Des produits locaux essayant d'imiter de tels vases ne semblent pas exister; certaines formes ou profils de vases locaux, surtout au VIe siècle, semblent s'inspirer des modèles romains. On ne dispose pas de matériel

significatif à ce propos; il est plus facile à repérer dans le cas de certaines catégories de vases d'usage commun.[458]

La production locale est plus facile à distinguer des importations dans le cas des lampes, grâce a ussi à la découverte, dans plusieurs endroits, des moules utilisés pour la reproduction de certains modèles de plus large circulation, dont nous avons parlé plus haut. Parmi les lampes romano-byzantines découvertes jusqu'à présent, celles fabriquées sur place sont bien plus nombreuses que celles apportées d'ailleurs, l'importation des moules jouant un rôle important à cet égard. Les plus nombreuses parmi les lampes importées sont celles fabriquées en Asie Mineure, suivies par les africaines, tandis que les pièces d'origine occidentale apparaissent de façon tout à fait exceptionnelle. La production locale semble imiter de préférence des variantes des types africains.

Les objets de céramique, qui constituaient le gros des importations et étaient les plus répandues à cause de leur utilité même, n'eurent pas seulement une fonction économique, mais devinrent, surtout aux Ve—VIe siècles, des moyens de propagation du christianisme. En porte témoignage le nombre toujours plus grand, presque majoritaire au VIe siècle, des objets ornés d'insignes, de symboles et d'inscriptions chrétiens, peints, dans le cas des amphores, ou imprimés dans celui de la céramique „de table" et des lampes.

Métaux. On importait du fer déjà préparé, comme le prouvent les découvertes faites lors de la mise au jour de l'édifice à mosaïque de Tomis, déjà évoqué, mais aussi des produits finis, notamment des armes, lesquelles constituant (comme les métaux en général) un monopole, se trouvaient sous le contrôle de l'État. À un contrôle rigoureux étaient aussi soumises, comme on l'a vu, la production et la distribution des objets de métaux précieux qu'ils soient d'usage liturgique ou personnel. Le trésor découvert à Malaïa Perescepina et provenant de Tomis, où, d'après la datation, il avait appartenu à l'évêché de la capitale de la province jusqu'au VIIe siècle, prouve que l'on faisait venir d'ateliers constantinopolitains ou, en tout cas, de la zone orientale de l'Empire, de telles pièces qui étaient contrôlées conformément à la législation byzantine et marquées des sceaux adéquats. Quant aux objets de parure, confectionnés en métaux précieux ou en bronze, découverts lors des fouilles effectuées dans les établissements et, surtout dans les nécropoles, notamment celles de Beroe et de Callatis, la plupart provenaient aussi d'ateliers constantinopolitains ou orientaux. Certains objets, en premier lieu les fibules, étaient, ainsi que le prévoyait déjà l'Édit de Dioclétien, livrés avec les vêtements, qui figuraient eux-mêmes parmi les marchandises contrôlées par l'État, fait confirmé indirectement, plus tard, par les transports navals de vêtements pour les Goths (Themistios, X, 133—140). La production locale, d'objets de bronze surtout, tant qu'elle est attestée jusqu'à présent, imitait, elle aussi, les formes mises en circulation dans la zone centrale et orientale de l'Empire, les mêmes modèles étant aussi diffusés au-delà du Danube, soit, directement, soit par l'entremise de la province.

Verrerie. Les importations de produits de verre, qu'il s'agisse de vases ou de verre à vitre, semblent, au stade actuel de la recherche, dépasser le cadre de la production locale. Il s'agissait principalement de vases de luxe, de verre à vitre et même d'une série de vases communs, ainsi que de tessères de verre coloré pour les mosaïques pariétales, plus fréquemment rencontrées, aux Ve—VIe siècles, dans les basiliques. Il est aussi possible que certains articles spécifiques pour la culture Sintana de Mureş — Tchernéachov — en l'espèce les perles en verre bleues, mais aussi d'autres catégories d'objets —, produits au nord du Danube, aient été apportés dans la province par les possesseurs de ceux-ci, devenus fédérés dans la seconde moitié du IVe siècle. Enfin, d'autres perles en verre coloré ou en pierres précieuses et semi-pré-

cieuses, dont certaines provenant toujours du nord et découvertes surtout dans les nécropoles, comptaient aussi parmi les importations.

Marbre et produits de marbre. Le transport du marbre, surtout pour les constructions, à partir de grands centres d'exploitation et de façonnage, tels que Proconnèse et Thasos, contrôlés, eux aussi par l'État, est une certitude pour la Dobroudja même s'il y avait aussi des ateliers locaux. Ces ateliers, surtout ceux de Tomis, Callatis, Histria et Tropaeum Traiani, imitaient, en les modifiant parfois, les modèles venus des grands centres spécialisés, en utilisant, à cette fin, du marbre importé ou pris des monuments plus anciens et, surtout, du calcaire plus facilement accessible.

Vêtements. Le contrôle de l'État sur certains produits vestimentaires confectionnés laisse supposer qu'il n'y avait pas de grands ateliers spécialisés dans la province, la production locale, assez bien mise en évidence par les recherches archéologiques, ne dépassant pas le cadre domestique. Les articles vestimentaires pouvaient être importés, souvent avec les accessoires strictement nécessaires comme les fibules, d'Athènes, de Milet ou d'Héraclée de Macédonie, où fonctionnaient des ateliers spécialisés.[459]

Les relations avec les barbares. Nous essayerons d'interpréter ci-dessous les rares informations que nous tenons des sources littéraires (celles de nature épigraphique n'étant pas concluantes) concernant les relations de la province avec les barbares qui vivaient à l'extérieur de celle-ci. En guise d'introduction, évoquons une image particulièrement éloquente, rencontrée chez plusieurs auteurs antiques: Constantin le Grand envoya des pierres précieuses aux tribus de l'autre côté du Danube avec la mention « don pour le plus brave»... ces dons furent pour eux une source de ruine» (Jean d'Antioche, Chronique, 171). La multiple signification de ces mots n'est pas difficile à saisir. Ils évoquent l'attraction exercée sur les barbares par la splendeur de l'Empire, la politique impériale (pas toujours réussie) de semer la discorde entre les barbares, au profit et pour la paix de l'Empire, l'habitude (devenue, peu à peu, un tribut coûteux) d'offrir des cadeaux précieux aux barbares, afin de les tenir tranquilles, etc.

Du temps de Valens, avant la paix de 369, on payait aux Goths un tribut en or, talents d'argent, vêtements (Themistios, X, 133—140) pour acheter la tranquillité de cette partie de l'Empire, paix qui, à l'arrivée des Huns, coûtera beaucoup plus, ainsi que le souligne Priscus. « ... Et les Romains payèrent aux Scythes loyaux un tribut annuel de 700 livres d'or » (p. 122); « ... des vêtements de soie et des pierres précieuses d'Inde» (p. 123); et parmi d'autres présents offerts aux mêmes Huns il y avait: « des coupes d'argent, des peaux peintes en rouge, du poivre d'Inde, des dattes et différents autres produits exotiques qui étaient fort appréciés des barbares» (p. 131).

Tels sont quelques-uns seulement des éléments plus significatifs fournis par les sources littéraires au sujet des relations de la Scythie avec les barbares établis à l'extérieur de l'Empire, notre province jouant plutôt le rôle de pays transitaire pour les marchandises destinées auxdits barbares. Il nous reste à examiner ailleurs, en détail, les témoignages archéologiques sur ces relations, entreprise qui pourrait aussi donner des résultats utiles pour différencier les éléments allogènes de ceux autochtones du nord du Danube.

La circulation monétaire et les sceaux comme expression de l'orientation commerciale de la province

Le fait que l'économie monétaire se trouvât, dans l'ensemble, à la base de la circulation des marchandises, dans la province de Scythie, est caractéristique pour la

période des IVe—VIIe siècles. Nous estimons cependant que le phénomène doit être considéré avec circonspection, car les découvertes monétaires faites par suite des recherches systématiques effectuées dans différentes localités ou par hasard reflètent, en général, la structure de la circulation monétaire dans une plus vaste zone de l'Empire. Ceci dit, il nous semble normal que la monnaie constantinopolitaine se fût graduellement imposée, pour arriver à environ 50% des découvertes dans la deuxième moitié du IVe siècle, sans, toutefois, augmenter encore sensiblement aux Ve—VIe siècles.[460]

Le faible coefficient de monnaies/an des trois derniers quarts du Ve siècle, dû aux événements qui ont troublé la vie de la Dobroudja romano-byzantine[461], fut suivi par un regain de vitalité de la circulation monétaire au VIe siècle. Vers la fin du même siècle et au cours des premières décennies du suivant, on constate un déclin de l'économie monétaire, avec, il est vrai, certaines différences entre les divers centres. La situation générale reste, cependant, partout la même: l'économie monétaire déchoît, sa place étant prise par une économie « naturelle». C'est le résultat, notamment, des attaques avaro-slaves et du fait que le contrôle byzantin, jadis si bien organisé, n'avait plus les moyens de s'exercer. L'absence d'un tel contrôle ressort aussi de l'inexistence, dès le milieu du VIIe siècle, de sceaux, dans un centre commercial comme celui d'Izvoarele, où de telles pièces étaient si richement attestées auparavant.[462] À part les monnaies constantinopolitaines, on observe une pénétration grandissante des monnaies balkaniques et asiatiques, ces dernières jouant un rôle toujours plus important, aux dépens des monnaies occidentales qui disparaissent, dès le IVe siècle[463], progressivement du marché, par suite de la diminution des échanges avec ces zones de l'Empire.

Comme nous le mentionnions plus haut, une grande prudence s'impose pour porter (d'après les ateliers monétaires) un jugement sur la composition des trésors découverts, dans une région ou une localité, car ils reflètent la circulation monétaire couvrant une aire plus large, en l'occurrence la zone balkanique de l'Empire. Il n'est pas dépourvu d'intérêt de présenter, à ce propos, quelques détails plus significatifs et mieux connus, grâce aux recherches entreprises dans quelques villes de la Dobroudja romano-byzantine, tels que Tomis, Histria, Dinogetia, Tropaeum Traiani[464]. Le tableau ci-après, présente, à la lumière des découvertes des dernières années, le pourcentage, par centres de fabrication, des monnaies trouvées dans les villes susmentionnées, principalement au VIe siècle et, en ce qui concerne Tomis et Histria, également au début du VIIe.

Ordre	Ateliers	Tomis	Histria	Dinogetia	Tropaeum Traiani
I	Constantinople	47,73	51,28	55,55	env. 50
II	Nicomédie	16,46	13,39	16,66	env. 35
III	Thessalonique	8,64	7,97	15,28	Cyzic
IV	Cyzic	5,76	4,55	2,78	Thessalonique
V	Antioche	3,29	4,29	4,17	Antioche
VI	Carthage	0,41	0,57	—	Carthage

On peut donc observer des situations à peu près semblables; la comparaison que l'on pourrait faire avec Athènes, par exemple, ne donnerait pas des différences significatives. L'ordre serait alors le suivant: 1. Constantinople; 2. Thessalonique; 3. Nicomédie; 4. Antioche; 5. Cyzic; 6. Carthage[465], soit à peu près le même que celui indiqué pour la Dobroudja romano-byzantine par le tableau ci-dessus.

La principale conclusion qui se dégage des données fournies plus haut est celle que la monnaie constantinopolitaine s'est imposée sur le marché dobroudjan, dans la même mesure que dans les autres provinces de la Péninsule Balkanique. La ressemblance frappante de la composition des découvertes monétaires faites depuis Athènes jusqu'à Dinogetia (les analyses pour le territoire de la Bulgarie donnent les mêmes résultats) prouve, une fois de plus, l'équilibre de l'économie monétaire, à l'époque romano-byzantine et, tout particulièrement, au VIe siècle. Il existe aussi des éléments qui reflètent le maintien, même dans les conditions critiques de la fin du VIe siècle et du début du VIIe, de cette économie et de ce contrôle, sur le territoire si tourmenté de la Scythie [466]. Ce nouveau témoignage est complété, entre autres, par l'existence, à Noviodunum aussi, de sceaux de plomb du début du VIIe siècle, qui pourraient être commerciaux [467] comme ceux, mentionnés plus haut, d'Izvoarele et de Tomis. Ajoutons que certaines inscriptions de basse époque de Dobroudja peuvent, grâce à l'étude de sceaux du début du VIIe siècle provenant de Tomis, être datées de la même période, complétant ainsi l'image de la vie de la province, non seulement du point de vue économique, mais aussi linguistique et spirituel [468]. Ainsi qu'il résulte de cette sommaire analyse des découvertes numismatiques et sphragistiques, la principale caractéristique reste donc à l'époque, pour la Scythie Mineure également, l'orientation vers Constantinople, la Grèce et le bassin de la mer Égée.

Voies de communication[469]

Vers l'an 573, les Avars de Baïan mettaient de nouveau à sac les provinces danubiennes, alors même que les troupes byzantines étaient durement engagées sur le front perse. Justin II étant malade, son corégent, le futur empereur Tibère II Constantin (578—582) choisissant une solution préventive qui visait un double but, conclut un nouveau traité de paix avec les Avars. En vertu de celui-ci, Baïan et les siens s'engageaient, en échange de subsides qui représentaient l'énorme somme de 80 000 *solidi* (364 kg. d'or), à cesser les pillages et, en outre, à protéger des Slaves la frontière danubienne, en Mésie et en Scythie Mineure.[470] Déclenchant la campagne promise, Baïan suivit la vieille route romaine, en aval sur le limes, jusqu'à la hauteur de la Dobroudja et peut-être même en Dobroudja, et de là il franchit le fleuve, faisant irruption dans les établissements des Slavins: « ... on dit que presque 60 000 cavaliers bien armés, ont pénétré en territoire romain. De là, il les a menés plus loin, à travers la contrée des Illyres, et il est arrivé de nouveau dans le pays scythique. Là-bas, il s'est préparé à les faire traverser de nouveau l'Ister, dans ces bateaux à double gouvernail... » De tels transbordements étaient confiés à la flotte romaine du Bas-Empire, tant pour des raisons de sécurité, la méfiance à l'égard des Avars étant justifiée, que pour le simple fait que, contrairement aux Avars, les Byzantins étaient « adroits et habiles à manœuvrer les bateaux sur le fleuve» (Menander Protector 48 et 63). Ainsi donc, peu de décennies avant la chute du limes du Bas-Danube, l'une des plus importantes voies routières de la région, la première à avoir été construite par les Romains, continuait d'être préférée dans cette collaboration *sui generis* des Byzantins avec les barbares. C'était la route dont la construction avait commencé sous Auguste, qui avait été achevée et consolidée, au moyen d'une technique remarquable par Trajan et qui avait été entretenue, au cours des siècles suivants, au prix de grands efforts, notamment à l'époque des Sévères et, ensuite, après le retrait aurélien. Peut-être que la même route a été empruntée par le courrier du roi des Gépides, Conimund (550—567), dont le sceau révélant sa qualité de commandant byzantin (gr. *stratilates)*, découvert à Tomis, témoigne des relations du roi avec l'un des commandants de la province à qui il avait demandé l'aide.[471]

Le premier siècle de l'époque du Dominat est le plus riche en informations directes concernant la réfection de la route que nous venons de mentionner et de tout le réseau routier du Bas-Danube, particulièrement de la Scythie Mineure. Les deux grandes routes de la province, celle du limes et celle du littoral pontique,

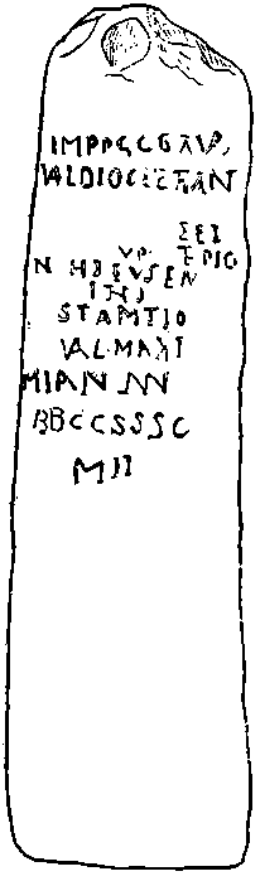


Fig. 18. Borne milliaire de l'époque de Dioclétien.

peuvent être assez facilement reconstituées, d'après l'*It. Ant.*, avec les distances, en général vérifiables, entre les localités, dont la plupart ont été identifiées sur le terrain. En ajoutant les informations fournies par ND, on peut compléter l'image des deux voies routières par une série d'autres stations et par les troupes qui tenaient garnison dans chaque fortification. Ainsi, la route qui venait de l'ouest par Oescus, Transmarisca, etc. passait par Durostorum, suivait le Danube, en aval, par Cimbrianae, continuait par Axiopolis, Capidava, Carsium, Cius, Beroe, Troesmis, Arrubium ,Dinogetia, Noviodunum, Aegyssus, Salsovia, Halmyris, Vallis Domitiana et, de là ,suivait les lacs et le littoral par Ad Salices, Argamum, Histria, Tomis, Callatis, Timogitia, Dionysopolis, passant en Mésie Seconde, à Odessos.

La nouveauté relative (du point de vue stratégique) de la route centrale dobroudjane, à orientation nord-sud, parallèle au limes et au littoral et rencontrant le premier à Noviodunum (et à Aegyssus par un chemin secondaire), n'ayant, malheureusement, pas été reprise par les deux sources susmentionnées, la reconsti-

tution de la route a dû être faite sur des informations fournies par divers auteurs des IVe—VIe siècles. Ceux-ci ne lui accordent cependant pas une attention particulière, car la route était déjà devenue une réalité bien connue et toute naturelle. C'est seulement à partir de l'ordre dans lequel les villes de la région étaient, dans la première moitié du VIe siècle, placées sur la liste par Hiéroclès, que l'on peut rétablir les routes qui les unissaient. Ainsi, le long du Bas-Danube, après Oescus et Novae, on rencontrait en aval sur le limes, Durostorum, Axiopolis, Capidava, Carsium, Troesmis, Noviodunum, Aegyssus et Halmyris. L'ordre des villes dont nous venons de parler met en évidence la route du littoral de Dionysopolis à Histria, par Tomis, ensuite une route intérieure marquée aussi par une borne milliaire, datant de Valens, à Mirişlea (IGLR, 81, a. 368—369), entre Tomis et Zaldapa, qui confirme la succession fournie par le guide de voyage de Hiéroclès. De Zaldapa la route passait, vers le nord, par Tropaeum Traiani, d'où la variante centrale plus ancienne, par Ulmetum et Libida, semble avoir été évitée, l'auteur cité ayant préféré l'ordre des localités situées sur le Danube, d'Axiopolis jusqu'à Halmyris. Comme la liste des évêchés, reconstituée au XIX siècle par De Boor, utilise un ordre logique, un trajet (le limes, le littoral, l'arrière-pays) on y reconnaît à nouveau, dans l'ordre Zaldapa — Tropaeum Traiani, la portion de route intérieure, appelée aussi « impériale », du côté d'Odessos-Marcianopolis.

Les témoignages les plus directs, dont un a déjà été évoqué plus haut, sont ceux représentés par les bornes milliaires, lesquelles pour l'époque et la région qui nous intéressent ici sont près d'une vingtaine. La plupart concernent même la province de Scythie Mineure et plusieurs d'entre elles sont sûrement localisables. Pour la route du limes danubien, trois sont de Carsium (IGLR, 230—232) et datent toutes du règne de Dioclétien (293—305 n.è.), la dernière faisant aussi mention d'une réparation effectuée sous Constantin le Grand (323—337). Il est possible que ces trois milliaires proviennent des directions dans lesquelles partaient les routes de Carsium: Capidava, vers le sud, Troesmis, vers le nord et Ulmetum-Histria ou (et) Tomis vers l'est. D'autres bornes du limes danubien proviennent de Rasova (IGLR, 190, a. 293—305 n.è.), signalant aussi une réparation sous Valens (367—375 n.è.), de Troesmis (IGLR, 237, a. 308—323 n.è.), Arrubium (IGLR, 239, a. 293—305 n.è.) et Dinogetia (IGLR, 240, a. 293—305 n.è.). La route du littoral est marquée du sud vers le nord, comme suit: Vama Veche (IGLR, 108, a. 307—323 n.è.), Callatis (IGLR, 84, a. 293—305 n.è.), Tomis (IGLR, 6, a. 323—337), Corbu de Sus, sur la route Tomis-Ovidiu-Histria (IGLR, 82, a. 293—305 n.è. et 360—363 n.è.), Histria[472] (a. 333—337 n.è.), Mihai Viteazu, sur la route Histria-Argamum (IGLR, 167, a. 305 n.è. et 324—326 n.è.), route qui, vers le nord, passait par Enisala et Babadag-Topraïchioi. Une autre borne, à Mirişlea (IGLR, 81, a. 367—369) n.è.) fixe un point sûr pour la route entre Tomis et Zaldapa, du temps de Valens et la borne de Zaldapa (CIL 14464=Beševliev, SSIB, 80) de 383—392 n.è., la plus tardive de toutes celles connues jusqu'ici dans la province, marquait la route, si fréquentée à l'époque, menant de Marcianopolis à Tropaeum Traiani et Noviodunum, considérée plus sûre que celle danubienne ou littorale. Elle passait par Libida, en traversant la vallée de Taiţa, à l'est de Horia, vers le nord, mais il existait aussi, vers Aegyssus, une variante orientale, de même qu'elle avait pu rencontrer, encore plus à l'est, la route littorale à Topraïchioi-Babadag. Enfin, la borne milliaire de Dorobanţu (IGLR, 83), de l'époque de Dioclétien, se trouvait à l'intersection de la route « impériale », mentionnée plus haut, avec celle reliant Capidava à Tomis. Il se trouvait là, comme en d'autres points, une *statio*, gardée, au début, par une petite formation militaire, qui est devenue, avec le temps, comme d'autres fortifications semblables ou plus grandes, une collectivité mixte militaire-agraire.

Les quelques chaînons qui semblent manquer dans le cas du territoire de la province de Scythie Mineure, assez bien documenté par rapport à d'autres provinces, peuvent être complétés grâce à des informations de sources littéraires évoquant, entre autres, des campagnes de divers empereurs ou généraux. Mentionnons, à ce propos, la présence de Dioclétien à Durostorum et à Transmarisca et les activités déployées par Licinius, Julien l'Apostat, Valens, Théodose Ier, etc. À propos de ce dernier, il est possible que la route de Marcianopolis à Noviodunum, marquée par la borne susmentionnée ait été de nouveau réparée, précisément à l'occasion de la présence, en 386, de l'empereur en Scythie Mineure. En outre, les indications fournies par des photographies aériennes suggèrent l'existence presque certaine d'une route secondaire reliant directement Troesmis à Noviodunum, le plus probablement par Taița, évitant la voie détournée par Arrubium-Dinogetia.

Nous voyons se dessiner ainsi un ample réseau routier, important non seulement du point de vue militaire, mais aussi pour l'essor des échanges commerciaux et des rapports humains qu'il favorisait. En vertu des traditions gréco-romaines et des multiples nécessités que nous venons de mentionner, le trafic routier se développait de pair avec la navigation, particulièrement intense, à l'époque romano-byzantine, et aussi plus sûre, vu la faiblesse des barbares dans ce domaine. C'est aussi grâce à sa supériorité que l'Empire a pu maintenir son influence dans l'ouest pontique et la zone du Danube, même dans les périodes les plus critiques, y compris celle qui a suivi la chute du limes. Les informations littéraires ne sont pas aussi rares, à ce propos, qu'on pourrait le croire à première vue; elles sont plutôt sporadiques et indirectes. Les sources épigraphiques, généralement assez peu significatives, sont parfois particulièrement suggestives. C'est le cas, entre autres, des briques du temps d'Anastase portant le nom de l'empereur et de l'atelier d'Altina, découvertes à Dinogetia. Revenant à l'épisode évoqué au début de la section, rappelons que Menander Protector écrivait, en cette fin du VIe siècle, que, contrairement aux Avars de Baian, les Byzantins étaient habiles à manœuvrer les bateaux sur le Danube. Aussi, assumèrent-ils la tâche de transporter les cavaliers avars de l'autre côté du fleuve, non loin de Singidunum ou plus en aval, en tout cas, en amont des Portes de Fer. Les Byzantins les firent ensuite, passer de nouveau sur la rive gauche, en Dobroudja, peut-être à Durostorum, à l'aide des « bateaux à double gouvernail». Remontons le cours du temps jusqu'au IVe siècle, pour évoquer un épisode semblable, mais ayant aussi d'autres significations, raconté par Zosimos (IV, 10). Se rapportant à des événements ayant eu lieu du temps de Valens, l'historien relatait que le préfet du prétoire, Auxonius, veillait « à ce que l'approvisionnement de l'armée fût effectué par un grand nombre de bateaux de transport, à travers le Pont Euxin, jusqu'aux bouches de l'Ister et de là, à ce que le nécessaire fût transporté, par les bateaux fluviaux, dans les dépôts des villes de la rive (droite) du fleuve, afin de ravitailler sans délai l'armée». Le fragment cité concernait, comme on le voit, l'approvisionnement de l'armée, mais la route ordinairement suivie par les marchands, entre les villes du limes et les bassins de la mer Noire, de l'Égée et de la Méditerranée, du IVe au VIe siècles et plus tard, était la même. Les nombreuses découvertes archéologiques, faites dans toute la région, fournissant parfois des détails particulièrement intéressants quant à la chronologie, à la datation, à la provenance des marchandises, etc. portent témoignage de l'importance de cette voie de communication. En ce qui concerne la provenance, à part les sceaux déjà mentionnés de Tomis, Noviodunum, Sucidava (Izvoarele), etc., il y a un fragment d'amphore, trouvé à Sucidava (Celeiu), au sud de l'Olténie, qui est particulièrement révélateur, car il porte le nom de Chersonèse (IGLR, 393, V^e^—VIe siècles). certifiant ainsi un trajet complet qui, autrement, n'aurait pu être que présumé,

En tout cas, la voie des eaux resta, dans toute la période dont nous nous occupons, l'une des plus importantes pour la circulation des marchandises dans la zone du Bas-Danube, qu'il s'agisse de commerce ou de subsides. Ainsi, lors de la conclusion, en 369, de la paix entre Valens et Athanaric, sur le pont de bateaux à Noviodunum, paix favorable, à ce moment, à l'Empire, l'orateur Themistios écrivait que « les Romains n'achetaient plus la paix, ils l'accordaient»... « Personne ne les a plus vus (alors) verser de l'or aux ennemis, ni leur compter tant et tant de talents d'argent, et c'en était fini des bateaux chargés de vêtements et des souffrances endurées jusqu'alors» (X, 133 et suiv.). La même route maritime fut empruntée plus tard par « les habits de soie et les pierres précieuses apportés des Indes» (Priscus, p. 123) et destinés aux Huns. Ces produits s'ajoutaient à d'autres marchandises mieux connues et récupérables par voie archéologique, qui suivaient d'abord la voie maritime, telles que la céramique, les outils, les armes, les amphores fixées dans les cales des navires et contenant des vins, des huiles, des résines, etc. Ces marchandises étaient, comme on l'a vu, soit transbordées sur le fleuve, soit déchargées dans les ports occidentaux de la mer Noire — Tomis, Callatis, Odessos, etc., d'où elles étaient ensuite transportées par voie routière.

Quelques-uns des centres urbains ayant assuré, jusqu'à une époque avancée, la réception et la distribution des marchandises sont bien connus de diverses sources, depuis les textes littéraires jusqu'à l'attestation archéologique directe. À propos de cette dernière source, il y a lieu de mentionner tout particulièrement le port de la capitale de la province de Scythie, Tomis, dont on connaît mieux un édifice à mosaïque, avec ses grands dépôts au niveau inférieur. Cet ensemble architectonique faisait, d'une manière fonctionnelle et harmonieuse, la liaison directe entre le centre urbain et le port. Toujours au bord de la mer Noire, on connaît des éléments du port romain de basse époque de Callatis.[473] En ce qui concerne le Danube, des installations portuaires plus sommaires, permettant parfois de distinguer des détails techniques, ont été identifiées à Capidava, Dinogetia, Noviodunum et Halmyris. Dans ce dernier cas, il existe même une mention littéraire tardive concernant des événements survenus au début de l'époque du Dominat: *Et ecce, circa horam tertiam, cernit naviculam parvam subito applicuisse ad portum* (« Et voilà, vers trois heures, il voit qu'un petit bateau a accosté à l'improviste dans le port», *Acta Sanctorum*, fragment 547, 33).

Tous ces ports et d'autres qui attendent encore d'être identifiés sur le terrain, comme par exemple Sucidava (Izvoarele, départ. de Constanța) représentaient autant de points de contact avec les populations vivant du côté gauche du Danube, fussent-elles stables ou migratrices. C'étaient des voies ouvertes, mais contrôlées systématiquement, parfois même de façon excessive par l'Empire, comme dans le cas de la paix susmentionnée, de 369, lorsque Valens réduisit à deux seulement le nombre des centres d'échanges et de ventes, fonctionnant sur le fleuve pour les marchandises venant de la Dobroudja ou dirigées vers celle-ci. Mais comme cette restriction n'a pu durer longtemps, il faut présumer que le nombre de « foires» et de « marchés», ainsi que de points de liaison a été beaucoup plus grand aussi bien avant l'adoption de ladite mesure qu'après sa révocation. Les indices que nous possédons sur le contrôle douanier romain, exercé pendant la basse époque, le prouvent amplement. Mentionnons, à ce propos, la balance de bronze de Dinogetia portant la marque du préfet de Constantinople du milieu du VIe siècle, les dénéraux (poids) de verre trouvés, à la même époque, à Păcuiul lui Soare ou les nombreux sceaux de plomb déjà signalés. Il convient d'ajouter, dans le même contexte, le contrôle exercé par l'Empire, du côté gauche du Bas-Danube. Ainsi, au-delà de Sucidava (Celeiu) et du pont que Constantin y fit construire sur le Danube, il y a lieu de mentionner les établissements fortifiés de Daphne et Turris (non localisés),

de Barboşi et Aliobrix. C'étaient des points d'appui et de contacts directs, qui contrôlaient les voies traditionnelles menant des vallées des affluents du Danube aux Carpates et même au-delà, ainsi que l'indiquent aussi certaines découvertes archéologiques. D'ailleurs la localisation sur la carte de ces dernières et des découvertes monétaires permet de retracer les principales voies de circulation commerciale et d'autre nature, vers et depuis le fleuve. Ainsi, par exemple, les VIe—VIIe siècles sont assez bien représentés par les découvertes monétaires faites dans les vallées de l'Olt, de la Vedea, de l'Argeş, de la Ialomiţa, du Siret, du Prut et de leurs affluents.[474] Et si nous disions « vers et depuis le fleuve» c'est aussi parce que le rôle économique complexe joué par les provinces du Bas-Danube, parmi lesquelles la Scythie occupait une position importante, impliquait, à part la fonction principale de transit, celle de faire revenir, par les mêmes voies, la monnaie. Ce qui fut réalisé, surtout aux IVe et VIe siècles, lorsque l'économie monétaire s'était imposée dans l'ensemble des échanges.

Les mêmes voies furent empruntées, aux IVe—VIIe siècles, par les promoteurs des conceptions spirituelles de l'époque, parmi lesquelles le christianisme gagnait sans cesse du terrain et des adeptes. Les missionnaires ayant prêché au nord du Danube, dont certains martyrisés comme Sava le Goth, l'évêque des Visigoths réfugié sur la rive droite du Danube, les missionnaires envoyés auprès des Huns, le trésor de l'évêché de Tomis, parvenu à Malaïa Perescepina, au VIIe siècle, ne sont que quelques repères de toute une évolution sur laquelle on a déjà insisté.[475] D'une façon générale, toutes les voies dont nous venons de parler, à part leur fonction principalement économique et politique, ont aussi joué un rôle notable du point de vue spirituel et linguistique, favorisant, en tant que moyens de communication permanente, les échanges de toutes sortes et les rapports humains. Car, de même qu'au niveau provincial local, les villes, en tant que résidences des autorités militaires, administratives et spirituelles, avaient, surtout depuis que le pouvoir politique avait été graduellement assumé par l'Église, le double rôle de favoriser la romanisation et la christianisation, de même cette évolution de la province ne pouvait pas rester sans échos de l'autre côté du Danube.

4. *Catégories sociales*

L'historiographie moderne et contemporaine de l'Antiquité tardive a démontré et souligné l'importance décisive du Bas-Empire romain d'Orient, en tant que structure socio-économique de transition vers le Moyen Âge et le féodalisme. L'époque historique comprise entre l'accession au trône de Dioclétien et le milieu du VIIe siècle rencontre, à ce propos, l'accord quasi-unanime des ouvrages de spécialité, qu'il s'agisse de ceux de E. Stein, de G. Brătianu ou bien des études générales ou régionales, publiées dans l'après-guerre. En tenant compte de cette structure et de cette époque, on peut parler d'« un empire romain pénétré d'influences et de conceptions orientales, et ayant encore le caractère et les aspirations d'une puissance universelle». « ... Dans la crise de la civilisation antique, l'économie dirigée du Bas-Empire s'est maintenue dans les provinces où la vie urbaine et l'activité industrielle n'avaient pas disparu, après la tourmente du IIIe siècle; elle a échoué, là où le retour à la vie rurale a marqué le triomphe de l'agriculture et de l'élevage».[476]

L'économie esclavagiste, même si elle ne correspondait plus, à l'époque, au sens classique de la notion, continuait d'occuper une place assez importante, surtout dans le cadre de la vie sociale et économique urbaine, le phénomène étant valable dans la même mesure, toujours plus réduite, pour la Scythie Mineure.[477] Dans le territoire de la province, la population romanisée ou en voie de romanisation s'inté-

grait dans le système compliqué de l'Empire qui comprenait deux grandes catégories sociales: les *honestiores* et les *humiliores*, auxquelles s'ajoutaient, au plus bas échelon, les esclaves, dont le poids économique tendait à diminuer.[478] D'ailleurs, les penseurs politiques de la Basse Antiquité, avaient déjà attiré l'attention sur le rendement toujours plus faible du travail servile et l'importance économique toujours plus réduite de celui-ci.[479] Le fait que la main-d'œuvre servile ait, à l'époque du Dominat, continué à avoir une certaine importance en Scythie Mineure[480], territoire situé dans la zone du limes du Bas-Danube, est plutôt dû aux particularités historiques qu'à l'évolution sociale de la province et de l'Empire, qui avait pris une direction opposée. Ainsi, on estime que beaucoup d'esclaves étaient d'origine gothique, comme résultat des conflits avec les Goths du IVe siècle, esclaves qui étaient, d'ailleurs, vendus aussi dans d'autres régions de l'Empire et, surtout, dans les provinces orientales[481]. Néanmoins, les prisonniers de guerre étaient, dès la fin du même siécle, transformés aussi en colons[482] et, à partir du début du Ve siècle, les sources littéraires révèlent une diminution presque totale de la demande d'esclaves sur le marché intérieur de l'Empire (Sozomenos, *Hist. Eccl.* 9, 5). Il s'agit, en d'autres termes, des effets d'une évolution essentiellement intérieure, de ce qui restait encore du «mode de production esclavagiste», car le rôle de la main-d'œuvre respective et des relations qui l'impliquaient était déjà bien trop insignifiant au VIe siècle lorsque les Slaves faisaient leur apparition sur la scène de la Péninsule Balkanique. Ainsi, l'établissement de ceux-ci en masse au sud du Danube, au cours du VIIe siècle, ne représente-t-il pas, comme on l'a parfois affirmé,[483] la cause de la suppression des relations de production esclavagistes, puisque, à l'arrivée des Slaves, ces relations avaient déjà cessé de former la base économique de l'organisation étatique que les nouveaux venus avaient éliminée au Bas-Danube.

Les renseignements directs concernant l'évolution de la position sociale des esclaves dans la province de Scythie sont loin d'être explicites ou significatifs. Il résulte, toutefois, d'autres informations, que l'importance des esclaves, en tant que force de travail, diminuait déjà aux IVe—Ve siècles, période marquée par la tendance à les attacher aux terres où ils travaillaient et à les assimiler aux colons dont le poids économique devenait toujours plus grand. Mentionnons comme étant significative à cet égard la mesure prise par Constantin le Grand (concernant la Macédoine), de faire inscrire les esclaves dans le cens, tout en les fixant dans les limites des provinces où ils se trouvaient *(Cod. Iust.*, 11, 3, 2). C'est, paraît-il, la première attestation de cette nature dans les territoires balkaniques. Des mesures similaires ont, par la suite, été prises dans d'autres provinces[484], tandis que sous Théodose, Arcadius et Honorius on recommandait, pour les colons, un traitement «comme celui des esclaves» *(Cod. Iust.*, 11. 52, 1) et, au Ve siècle, le prix de ces derniers tombait à zéro, à en croire les informations de Sozomenos, citées plus haut. Plus tard, au cours des invasions huniques, on rencontre, du moins dans l'interprétation apparemment idyllisante de Priscus (p. 138), une position sociale nettement améliorée des esclaves, d'autant plus intéressante qu'il s'agit plutôt — paraît-il — des esclaves des centres à caractère urbain, au sujet desquels les informations concernant la Scythie sont à peu près inexistantes. Il convient, cependant, de mentionner à ce propos que les esclaves jouissaient, de plus longue date, d'une situation privilégiée dans le milieu urbain. En fait, toute une série d'artisans et d'employés des services civils et militaires avaient dépassé le statut social servile dès avant l'époque du Dominat et, d'autant plus, au commencement de celle-ci.[485]

Comme on pouvait s'y attendre, en raison de la position matérielle et sociale de la population libre, les renseignements concernant les plébéiens, les curiales, les sénateurs, le personnel administratif et d'autres fonctionnaires, les militaires (surtout

les officiers) sont plus nombreux et significatifs. Une couche importante et nombreuse de la population urbaine était représentée par la plèbe sur laquelle, *infima* et *ima*, les informations régionales concrètes sont plutôt vagues. En général, les ouvriers, les artisans et les commerçants doivent être considérés comme appartenant à ces couches inférieures de la population libre, ainsi que les petits agriculteurs des zones sous- et extra-urbaines. Les catégories sociales en question avaient déjà, au IVe siècle, leurs propres collèges et si, au début, comme aussi à l'époque du Principat, elles étaient privées de droits politiques, elles accédèrent, peu à peu, aux curies, au fur et à mesure de l'accroissement de leur force économique. L'observation concernant la présence, dans la zone sud-danubienne, d'artisans et de commerçants venus d'Asie Mineure[486] est tout aussi valable pour la province de Scythie. Quant à certains mouvements, attribués aux plébéiens[487] et déterminés par des motifs à la fois sociaux, religieux et politiques, il est évident que, dans les rares cas que l'on connaisse, les plébéiens se trouvaient, parfois même en majorité, parmi les participants, sans qu'ils aient, pour autant, représenté l'unique force motrice de ces événements. Ainsi, par exemple, il ne résulte pas clairement de la relation de Sozomenos (6, 21, 2—6) concernant l'émeute anti-arienne de Tomis (Valens était, lui aussi, arien), s'il s'agissait de plébéiens, ou, en général, de la population libre de la ville, qui préférait obéir à l'évêque Bretannion (= Vetranio, l'un des premiers évêques, connus jusqu'ici de la province) plutôt qu'à l'empereur. Une révolte était, de ce fait, sur le point d'éclater, mais Valens comprit qu'il fallait céder à la tendance locale, parce qu'il était préférable d'avoir de son côté plutôt que contre lui, les « Scythes», étant donné leur position dans cette région marginale de l'Empire.

Ajoutons, toujours au sujet des plébéiens, qu'ils étaient, selon les indices dont on dispose, tenus de remplir, surtout par l'entremise des collèges respectifs, diverses *munera sordida et extraordinaria* (imposées plus tard aussi aux curiales): entretien des routes, travaux de construction, surtout des murs d'enceinte et des ouvrages auxiliaires afférents, etc.[488] À part une telle participation à la reconstruction de la forteresse de Cius, du temps de Valens (où, à côté, de l'armée, le rôle principal semble avoir été joué par les agriculteurs), des *munera* de ce genre furent aussi effectuées dans d'autre endroits, comme par exemple à Tomis, où la corporation des bouchers reconstruisit, au VIe siècle, une portion *(pedatura)* du mur d'enceinte (IGLR, 8). C'est en ce sens qu'il faut aussi interpréter des inscriptions gravées sur le même mur d'enceinte (IGLR, 9, VIe siècle) et sur celui de Tropaeum Traiani *(Tropaeum*, I, p. 71—72, IVe siècle).

L'apparition de conditions ayant conduit à la création d'une véritable classe sociale, celle des curiales, unie par la conscience commune de son propre statut[489] est caractéristique pour les Bas-Empire. Suivant les propriétés qu'ils détenaient, ces membres de la curie des villes et représentants de la couche supérieure de la population urbaine libre appartenaient, selon le cens, à la catégorie des propriétaires moyens. Aux termes des lois qui en réglementaient le statut et qui prévoyaient notamment la condition héréditaire, la possession d'au moins 25 arpents *(Cod Theod.*, XII, 1, 33, a. 342 n.è.), l'obligation qui leur fut graduellement imposée de payer la taxe *aurum coronarium*, en proportion directe de la propriété, etc., les curiales avaient une liberté de mouvement limitée. Le fardeau du contrôle exercé par l'État et des obligations qui leur incombaient — à noter qu'ils étaient aussi soumis, en qualité de propriétaires de terres, à l'impôt appelé *capitatio-iugatio* — les amena, surtout dans la seconde moitié du IVe siècle, à essayer de s'échapper de la catégorie à laquelle ils appartenaient[490]. Il convient de mentionner, à ce propos, la disposition, adoptée en 386 *(Codex Theod.*, I, 32, 5), qui demandait aux curiales de Mésie et de Dacie de regagner leurs postes.

Même si l'on manque d'informations directes, il est fort probable que le phénomène se fût aussi produit en Scythie, où, comme dans d'autres parties de l'Empire d'Orient, la place des membres de la curie était parfois prise par des commerçants ou des artisans. Ces deux dernières catégories étaient, d'un côté, favorisées par la décadence des propriétés des curiales et, de l'autre, par l'essor pris par le commerce et les métiers dans le milieu urbain, les deux processus étant aussi influencés par le changement général subi par le milieu social et économique, à cause de l'établissement massif des Goths dans l'Empire. L'augmentation des charges imposées aux curiales et l'aggravation de leur situation dans le Bas-Empire, due aussi au fait que leur position était devenue héréditaire, ont surtout été observées à partir des 192 constitutions disposées, dans le Code Théodosien, à la rubrique *De decurionibus*. À la lumière de ces constatations et des renseignements fournis par d'autres sources, on a eu raison de dire que « l'étatisme des empereurs du IVe siècle, hostile à toute initiative d'émancipation, qui prétend tout prévoir et tout réglementer, ne pouvait tolérer la diversité des institutions municipales du Haut-Empire» [491]. La décadence de la curie a, cependant, rendue nécessaire sa protection, l'institution, à cette fin, d'un *defensor plebis* ou *civitatis*, par la constitution de 364, représentant la première disposition en ce sens. Les autres mesures adoptées ensuite à partir de Honorius, marquent l'accession, graduellement légiférée, des évêchés à la direction des villes et de leurs territoires [492]. D'autre part, le parallèle philologique même, que l'on peut faire entre la confusion terminologique constatée chez les auteurs des Ve—VIIe siècles entre *civitas, castra, oppidum, castellum* (la situation est la même pour les correspondants grecs de ceux-ci) et l'état des institutions qui gouvernaient ces établissements, traduit la perte de l'autonomie et la décadence de ceux-ci.

Pour la Scythie, l'expression épigraphique de cette décadence est fournie par le silence même des documents, dans la seconde partie de l'époque du Dominat. Ainsi, à Tomis, la capitale de la province, „le conseil et le peuple des Tomitains" signaient, durant le règne de Dioclétien, une inscription rendant hommage à l'empereur (IGLR, 1), et, vers la même époque, les prêtres Maximus et Caius Crispus, père et fils, érigeaient un autel en l'honneur des empereurs et du conseil et de l'assemblée du peuple des Callatiens (IGLR, 85). Un peu plus tard, toujours à Tomis, probablement sous Constantin, les curies (IGLR, 4), rendaient grâce aux autorités pour l'allègement de leurs charges. C'est seulement à la jonction des Ve—VIe siècles que l'on rencontre encore, dans la capitale, un *principalis* appelé Marcus (IGLR, 36 = MPR, 17). En fait, les *principales*, cette catégorie de membres de la curie, formaient un cercle restreint qui semble avoir détenu le contrôle *de facto* de l'administration, usurpant même, au cours des IVe—V^e^ siecles, les attributions de la curie proprement dite [493]. Et puisque les dernières références législatives à cette catégorie de curiales se trouvent dans le *Codex Theodosianus*, il est probable que Marcus, mentionné comme ayant été „naguère" *(quondam)* un *principalis* ait aussi fonctionné au Ve siècle au plus tard. D'ailleurs, en général, les *principales* n'ont plus été rencontrés au cours du siècle suivant. En Scythie, Marcus est le deuxième et dernier curiale connu jusqu'à présent, le premier à être attesté, nommé *Nepotianus*, ayant exercé sa fonction, au IVe siècle, quelque part au nord de la Dobroudja (IGLR, 168). Si l'inscription a, comme on l'a déjà précisé, été trouvée à „Cetatea Zaporojenilor", où se trouvent les ruines d'une petite fortification, elle devient d'autant plus importante, puisqu'elle met en évidence non seulement la perpétuation de la curie en tant que phénomène, mais aussi son existence dans n'importe quel centre fortifié de caractère urbain ou quasi-urbain. Enfin, la liste des attestations des curies sur le territoire de la province s'achève par Histria, où Campanus,un ancien *decurio*, semble avoir été plutôt qu'un vétéran, un membre du Conseil de la ville, vers la fin du IIIe siècle

(IGLR, 114) et par Tropaeum Traiani, où nous notions, ces dernières années, la présence, vers la même époque ou même un peu plus tard, d'un *decurio municipii*, nommé Flavius Germanus.[494]

En ce qui concerne les sénateurs, nous ne disposons pas de renseignements directs sur la Scythie. Ils étaient, comme on le sait, mentionnés par l'historiographie de l'époque, comme appartenant à la seule catégorie privilégiée, celle des grands propriétaires terriens. Les avantages dont ils jouissaient — entre autres, l'exemption des obligations municipales — représentaient également une permanente attraction pour les curiales aisés, dont les tentatives réitérées d'accéder au rang sénatorial sont connues dans l'Empire.[495] On a remarqué, d'autre part, l'extension du patronage et l'accroissement des grandes propriétés aux IVe—Ve siècles, les propriétaires étant appelés dans les décrets de l'époque *nobiliores* et *potentiores*[496]. Rappelons, cependant, dans ce contexte, que le siège de ceux-ci n'était plus à trouver dans les *villae* depuis la fin du IVe siècle, les grands propriétaires ou les curiales enrichis qui en avaient pris la place, préférant, du moins dans cette partie marginale de l'Empire, habiter les centres urbains où ils se sentaient mieux protégés que dans les territoires de ceux-ci.[497]

Avant de passer brièvement en revue d'autres catégories sociales de la province, il convient de rappeler, une fois de plus, qu'il ne faut, à aucun moment, perdre de vue le caractère particulier d'une zone limitrophe comme celle dont nous nous occupons, dont la structure sociale diffère, pour une large part, de celle rencontrée dans l'ensemble de l'Empire. Ainsi, il est à supposer que le nombre des grands propriétaires dont nous avons parlé plus haut a graduellement diminué entre les IVe—VIe siècles, tandis que le nombre des soldats-agriculteurs — les *limitanei* — catégorie particulièrement importante pour des provinces comme la Scythie, s'est visiblement accru. Le siège de ceux-ci se trouvait surtout dans les centres fortifiés du Danube[498], mais leur présence à l'intérieur du pays et sur le littoral n'est pas à exclure, dès lors qu'on assiste au „doublement" du limes et à la refortification du Pont Gauche. À part cette catégorie, très nombreuse dans la province, il faut mentionner les différents fonctionnaires, financiers et administratifs, les chefs militaires de tous grades, les représentants du clergé, toujours plus nombreux, évoluant, eux aussi, vers une stratification de mieux en mieux organisée. Parmi les fonctionnaires administratifs supérieurs ayant existé en Scythie et dont nous avons parlé plus haut, très peu nous sont connus, comme, par exemple, *Valerius Felix, princeps officii praesidis* de Tomis, ville qui, en tant que capitale de la province, ne pouvait être qu'une *civitas praesidalis* (IGLR, 5 et 3). Par contre, comme pour nous convaincre du rôle particulier joué par l'armée et le clergé, les inscriptions dobroudjanes (nous n'insisterons pas ici sur les sources littéraires) font état d'un très grand nombre de militaires — les plus nombreux dans la prosopographie épigraphique de la province — et d'assez nombreux représentants du clergé chrétien, qui ne le cèdent, du point de vue numérique, qu'aux militaires, si l'on tient compte aussi de la liste des martyrs et des personnages signalés par les textes littéraires. Les inscriptions font huit fois mention des commandants militaires de la province[499], surtout du IVe siècle, mais aussi du Ve, le dernier connu étant à la jonction des Ve—VIe siècles. Ainsi qu'il résulte des épigraphes existants, ces *duces* semblent avoir porté le titre de *viri perfectissimi* au IVe siècle jusqu'à Valens, après quoi le titre de *viri clarissimi* lui fut préféré, tandis que l'épithète de *spectabilis* fut plutôt spécifique pour le Ve siècle (IGLR, p. 132). Cette conclusion reste provisoire, les spécialistes relevant l'exagération graduelle, dans les documents officiels des IVe—VIe siècles, des épithètes attribuées aux commandants militaires des provinces. Les officiers et les autres catégories de militaires apparaissent plus de 30 fois dans les inscriptions, ce qui prouve l'importance et la position sociale de ceux-ci, aussi bien sur le limes qu'à l'intérieur de la province. Quant aux titres cléricaux,

ils deviennent nombreux (huit), pendant la dernière étape d'épanouissement de l'époque du Dominat, dans la province, lorsque le nombre des inscriptions chrétiennes devient, d'ailleurs, prépondérant. Parmi les dix évêques de la Scythie connus jusqu'à présent, auxquels s'ajoute un autre de Callatis [500], trois seulement ont fonctionné au IVe siècle et ce qui est le plus important pour l'histoire du christianisme dans la zone sud-danubienne en général, et qui se vérifie aussi dans le cas de la Scythie, c'est que „la plupart d'entre eux étaient nés dans les villes mêmes qu'ils desservaient et appartenaient à la population locale, romanisée ou hellénisée" [501]. Dans le même ordre d'idées, il convient de relever le rôle particulièrement important de la langue latine, qui continua d'être utilisée jusqu'au milieu du VIe siècle, dans les relations officielles de l'Évêché de Tomis [502]. Il y a lieu de mentionner aussi le rôle joué par les „moines scythes" dans la vie non seulement religieuse, mais aussi culturelle, politique et économique de la région, leur orientation idéologique dans le cadre de la chrétienté romano-byzantine ayant aussi des motivations culturelles-politiques, voire ethno-linguistiques, inspirées par la conscience de leur romanité en tant que thraco-ou mésoromains.[503]

D'une façon générale, à considérer l'évolution de la vie sociale, politique et économique de la province, à l'époque du Dominat, on constate que l'effritement de la vieille aristocratie urbaine et la paupérisation des curiales sont allés de pair avec l'accroissement de l'importance économique et sociale des artisans et des commerçants, tandis que des plébéiens accédaient à la direction des villes. L'augmentation artificielle du nombre d'esclaves, due surtout aux circonstances particulières du IVe siècle, n'a pas consolidé le mode de production esclavagiste [504], le processus de disparition de celui-ci étant déjà amorcé. Ce qu'il convient de remarquer c'est l'importance accrue des militaires, des fonctionnaires et du clergé, ce dernier s'imposant surtout aux Ve—VIe siècles, lorsque ses membres occupèrent des positions toujours plus importantes, tendant à contrôler les deux autres catégories et même à assumer des attributions administratives et militaires. On voit, d'autre part, se manifester, conjointement, deux phénomènes: l'augmentation de l'importance des *limitanei*, agriculteurs et soldats, devenus un facteur essentiel de la défense et une importante force de production, et le rapprochement, du point de vue de l'organisation, entre militaires et fonctionnaires civils, par contraste avec la séparation légiférée au début de l'époque du Dominat.

Dans le cadre plus large de la situation sociale de l'Empire et de la province, que nous venons d'esquisser, les sources littéraires et les inscriptions ayant trait au territoire de la Dobroudja, fournissent d'autres détails intéressants. Ainsi, par exemple, nous apprenons d'Anonymus Valesii que, vers 334, les esclaves des Sarmates — populations vivant au nord du Danube, dont le caractère ethnique et la situation ne seront pas discutés ici, malgré leur importance pour le processus de romanisation — se sont révoltés et que l'empereur Constantin le Grand les a reçus dans l'Empire, „... et a répandu à travers la Thrace, la *Scythie* (souligné par nous), la Macédoine et l'Italie, plus de 300 mille hommes de divers âges et des deux sexes" (VI, 32). Même si le chiffre est exagéré (FHDR, II, p. 49, n. 19), le phénomène en soi est révélateur pour l'approvisionnement de la province en main-d'œuvre, dont la plupart vint grossir les rangs des colons. Des événements de ce genre devinrent toujours plus fréquents par suite de l'accroissement de la pression exercée par les barbares sur cette partie de l'Empire. Il en résulte, parfois, des situations extrêmes, qui aboutirent à des transactions indésirables et même à des révoltes de nature à la fois sociale et ethnique. Ammien Marcellin fournit des preuves concluantes à cet égard, en se référant aux Goths admis par Valens dans l'Empire, en 376: „Comme les barbares, passés de l'autre côté, souffraient de manque de nourriture, les misérables

commandants ont imaginé un commerce honteux et, mûs par l'avidité, ils ont ramassé tous les chiens et les ont vendus, recevant en échange des esclaves, parmi lesquels il y avait aussi, parfois, des enfants de nobles"... (XXXI, 4, 11). On peut donc remarquer le grand besoin de main-d'œuvre à bon compte et, d'autre part, la destruction de la structure sociale des barbares fraîchement admis dans l'Empire et sa fusion dans la masse romaine, les nouveaux venus grossissant les rangs des colons et des esclaves. Tel était, le plus souvent, le résultat final, même si le comportement des autorités à l'égard de ces nouveaux venus était différencié, assez confus et pas toujours organisé, en dépit du système centralisé. Parfois, on essayait de capter la bienveillance des chefs des barbares: „Alavivus et Fritigern ont été conviés à un festin et Lupicinus, à l'aide des soldats, arrêtait loin des murs de la ville (Marcianopolis, n.n.) la plèbe barbare, l'empêchant d'entrer et d'acheter ce qui lui était nécessaire *(introire ad comparanda victui necessaria)*" (Amm. Marc., 5, 5). D'où aussi des réactions violentes comme l'attaque de représailles lancée par les Thervinges, qui saccagèrent et incendièrent des *villae* (Ibid., 5, 8) ou le pillage effectué, sous la direction de Fritigern, à l'époque de Valens: „Ils suivirent avec plaisir le conseil du roi..., se mirent en route avec précaution et se répandirent dans tous les coins de la Thrace, tandis que les prisonniers ou les soumis (romains) leur montraient les villages riches *(= dediticiis vel captivis vicos uberes ostendentibus)*, surtout ceux présumés avoir des vivres en abondance. À part leur confiance innée, ils étaient beaucoup aidés par le fait que, jour après jour, une multitude de fuyards, vendus naguère (comme esclaves) par des marchands, se joignaient à eux, ainsi qu'un grand nombre de ceux qui avaient passé plus tôt, à cause du manque de nourriture, lorsqu'ils avaient été échangés contre une goutte de vin ou quelques miettes de pain noir. 6. Tous ceux-ci furent rejoints par beaucoup d'ouvriers des mines d'or, qui ne pouvaient plus supporter le lourd fardeau des impôts..." (Ibid., 6, 5–6).

L'installation des Goths comme fédérés dans l'Empire, durant le règne de Théodose le Grand, en 382, a eu, sur le plan social, administratif et économique, des conséquences très importantes, saisies, parfois dans le détail, par les historiens antiques, qui ont fait ressortir les conséquences nuisibles de pareilles mutations pour la hiérarchie traditionnelle: „... il a dit aux suppliants de se relever, en a fait des alliés, les a honorés du *droit de cité*, leur a distribué des magistratures et a donné à ces misérables *une partie des terres romaines*" (Synesios, *De regno*, XXI, 15 C). Dans le même ordre d'idées, on a relevé des changements d'ordre sociologique et ethnographique: „... nous avons des esclaves aux longs cheveux, selon la coutume scythique "(c'est-à-dire gothique; Idem, *L'éloge de la calvitie*, XIII, 77A). D'autre part, on sait que les fédérés avaient été acceptés à condition de se tenir hors des villes, ainsi qu'il résulte aussi de l'épisode, relaté par Zosimos, survenu dans la capitale de la province, Tomis, en 386. L'événement prouve que les fédérés avaient, malgré tout, une situation privilégiée, ce qui mécontentait la population locale, laquelle fut amenée à prendre des mesures qui allaient à l'encontre de l'autorité impériale, mais qui s'avéraient nécessaires pour en finir avec les abus des barbares (IV, 40).

L'un des troubles intérieurs les plus graves ressentis par l'Empire byzantin de haute époque et surtout par le diocèse de Thrace fut la révolte de Vitalien, en 514, c'est-à-dire vers la fin du règne d'Anastase. Le mouvement a aussi revêtu des aspects sociaux, sans que l'on puisse pour l'instant parler d'un mouvement entièrement ou principalement social et d'autant moins, de revendications, comme on l'a parfois soutenu en exagérant les choses. Il y eut seulement certaines causes sociales, notamment le mécontentement des paysans, qui ont pris part à la révolte en assez grand nombre, mais pas en majorité et surtout pas de façon organisée, le cours de la révolte étant déterminé par des mobiles tout autres que sociaux, ainsi qu'il résulte également du récit qu'en donne Jean d'Antioche: „... La Thrace a été ravagée par

Vitalien..., le fils de Patriciolus, originaire de Zaldapa, une petite ville de Mésie Inférieure. Celui-ci étant enclin à des actes irréfléchis, fit passer la foule du côté des Huns et fut dénoncé à l'Empereur, qui lui prit l'argent public destiné aux ainsi dits fédérés. Alors, il mit sur pied des unités militaires avec des hommes qui foisonnaient dans la Scythie et la Thrace: ceux-ci étaient mécontents des leurs et souffraient de voir la direction entre les mains d'Hypatius. Ceux-là, il les a facilement convaincus, parce qu'il était lui-même le commandant de scélérats, affolés par l'audace. Vitalien tua les adjoints du commandant, Constance le Lidyen et Celerinus, supprima Maxence, le fils dudit Dux, chargé de diriger les Mésiens et mit en prison Carinus, qui s'était entendu avec le commandant et qui était à bien des égards estimable... Après avoir enjolé tout le monde par des moyens de cette espèce, afin que tous les regards fussent tournés vers lui, il rassembla presque 50 000 guerriers et paysans et fit savoir qu'il se dirigeait vers Constantinople... Vitalien réunit la somme d'argent et les objets précieux qu'il avait promis aux Huns, leur fit dire qu'il leur rendaient les prisonniers et racheta Alathar, Eusignius et bien d'autres. Quant à Hypatius, il l'accueillit avec tous les égards voulus et l'honora comme une marchandise très précieuse. Ensuite, toutes les mesures furent prises parmi les Scythes et les Mésiens, dans les forteresses et les villes: tout le monde le crégnait et se soumettait à lui comme à un empereur" (Jean d'Antioche, *Chronique*, 214 e, 1 et 10).

Comme nous le disions, à partir du règne d'Anastase, le poids des impôts accablait surtout les paysans, ce qui détermina, d'ailleurs, leur participation aux troubles évoqués plus haut. La situation des travailleurs agricoles, pour la plupart des colons, continua d'empirer à tel point que, sous Justin II, on vit apparaître la première exemption d'impôts: „Sur l'exemption des arriérés d'impôts publics" (édit émis par l'empereur Justin)„... Aussi étendons-nous à tous les habitants ce bienfait et les dispensons de payer les arriérés des impôts dûs au fisc, pour le temps écoulé jusqu'à la huitième année fiscale y comprise (l'an 556; n.n.) de l'actuelle période fiscale; nous décrétons qu'aucune somme représentant des arriérés d'impôts jusqu'à l'an mentionné ne soit encaissée, que cela concerne la caisse générale ou spéciale de ta Grandeur, ou la direction des prétoires sacrés des Illyres ou le commandant du très illustre préfet Justinien des unités militaires de Mésie et de Scythie, ou bien nos sacrés trésors ou notre très sainte trésorerie ou encore le patrimoine sacré ou les maisons du très haut *curator;* et que toute dette en or, argent ou sous toute autre forme, soit remise, de telle manière que les arriérés dûs au fisc pour la période allant jusqu'à l'an mentionné y compris, ne soient exigés ni de la part des agriculteurs, ni de ceux qui collectent les taxes dans l'armée, ni des fermiers à long terme, ni des propriétaires" *(Corpus Iuris Civilis, Iustiniani Novellae*, CXLVIII, p. 722, 1—6 et 13—22; p. 723, 19). D'autres exemptions d'impôts seront consenties plus tard par Tibère II Constantin, en 575, avec la mention expresse de la Scythie (*Ibid.*, CLXIII, p. 749—750) et mettant l'accent sur la protection des agriculteurs.

Les renseignements fournis par les inscriptions sur l'organisation sociale et administrative de la Scythie Mineure et sur certaines catégories sociales sont peu nombreuses et concernent, comme il fallait s'y attendre, surtout les plus aisées. Parmi ces documents, les plus importants nous paraissent être ceux qui prouvent l'existence ou, pour mieux dire, le maintien, à l'époque du Dominat, de l'assemblée du peuple ou, au moins, d'une forme plutôt traditionnelle de survivance. De telles preuves existent, comme nous le disions plus haut, pour Tomis au IVe siècle (IGLR, 1 et 4) et même aux Ve—VIe siècles (IGLR, 36), pour Callatis aux IIIe—IVe siècles (IGLR, 85) et, de nouveau, à l'époque de Dioclétien-Constantin, pour Tropaeum Traiani et le nord-est de la Dobroudja (IGLR, 168). D'autres catégories ou aspects sociaux sont également attestés. Ainsi, un *burgarius* était signalé à Tropaeum, dans la période de la tétrarchie (IGLR, 172), un juriste qui était d'origine syrienne et se

disait de „noble extraction" à Callatis, aux Ve—VIe siècles (IGLR, 92), un commerçant, provenant d'Olbia se trouvait à Tropaeum, pendant la période de la Tétrarchie (IGLR, 169) et, enfin, des renseignements sur l'existence, au VIe siècle, d'associations ou de corporations, telle que la „corporation" des bouchers (IGLR, 8).

Vers le IVe siècle, peut-être même dès l'époque de Dioclétien, une statue accompagnée d'une inscription, dont il ne reste que trois lignes, était dédiée fort probablement à un gouverneur de la province, à Tomis (IGLR, 4). Il résulte du texte conservé que l'un des mérites qui valurent au personnage d'être ainsi honoré a été celui d'avoir „allégé les lourdes charges des curies de Scythie", leur offrant ainsi une „vie belle et sûre". Nous en déduisons l'exemption de certains impôts des membres de la curie dont ceux-ci ont bénéficié grâce à l'appui du gouverneur. Le phénomène est intéressant et il mérite d'être relevé, car c'est la seule attestation de ce genre sur le territoire de la Dobroudja, à l'époque du Dominat, et de tels cas sont très rares, même dans le reste de l'Empire. Une autre inscription, toujours de Tomis, mais cette fois du VIe siècle (IGLR, 51 c = MPR, 25), fournit une information très importante sur le rôle des impôts dans la vie des habitants de la province. En l'espèce, l'indiction est utilisée comme repère chronologique pour une inscription funéraire. Or, l'indiction représentait, comme on le sait, une période de 15 ans, introduite, dès le IVe siècle, à Rome, pour marquer la levée des impôts et généralisée, par la suite, dans tout l'Empire.

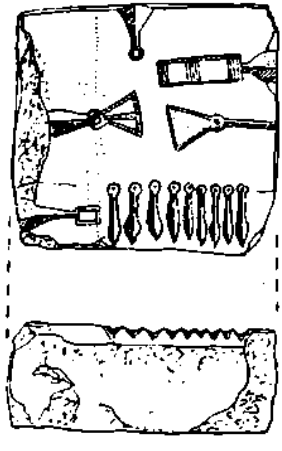
5. *Périodisation. Conclusions*

Ce bref aperçu de la vie sociale et économique du territoire de la Dobroudja permet d'affirmer qu'à l'instar des autres provinces de l'Empire Romain d'Orient, l'agriculture y était, par rapport à l'artisanat et au commerce, la principale activité économique. Au tableau de l'évolution générale de l'agriculture dans l'Empire, dont les traits saillants étaient la prépondérance de la grande propriété et l'extension du colonat, les sources régionales d'information ajoutent des aspects moins relevés jusqu'à présent, mais assez suggestifs, du moins pour le milieu provincial limitrophe. On constate ainsi la disparition des *villae*, surtout à partir de dernier quart du IVe siècle. Cela ne veut pas dire que les grandes propriétés ont disparu du même coup, puisque les sièges de celles-ci se retrouvent, aux Ve—VIe siècles, dans les centres fortifiés. En même temps, un rôle important du point de vue de la production agricole revenait, dans les provinces comme la Scythie, aux *limitanei*, ces groupements de soldats-agriculteurs dont l'existence était directement liée aux intérêts militaires et économiques de l'Empire aussi bien que de la province. Ce fut, en même temps, l'un des principaux facteurs ayant permis au limes du Bas-Danube, de résister, jusqu' au début du VIIe siècle, aux coups réitérés qui lui furent portés. Il convient de mentionner aussi, dans ce contexte, que même dans les conditions les plus favorables, la production agricole de la Dobroudja était presque totalement destinée aux besoins locaux et, en faible mesure, aux exportations.

Le même rapport entre la part de la consommation locale et celle des échanges semble avoir aussi caractérisé la plupart de la production artisanale locale, ce qui s'explique, entre autres, par le fait que les grandes fabriques et les ateliers spécialisés, contrôlés par l'État, comme toute l'économie d'ailleurs, étaient établis dans la zone gréco-orientale de l'Empire, les plus proches de la Dobroudja se trouvant seulement au sud des Balkans. La production locale et le commerce ont, dans la province de Scythie, comme dans d'autres parties de l'Empire, pris un grand essor, notamment à partir de l'époque d'Anastase. Mais, le rôle le plus important de la province restait celui de pays transitaire, favorisé par le fait qu'au moins deux des principales routes commerciales de l'Europe se rencontraient précisément dans cette zone du Bas-

Danube. Les deux voies étaient traditionnelles et ont continué de fonctionner, plus tard aussi, entre le nord et le sud et, respectivement, entre l'est et l'ouest, en suivant même, partiellement, le trajet du Danube. Ainsi s'explique, d'ailleurs, aussi, l'attention prêtée à la région par Constantinople sous tous les rapports, y compris le contrôle du commerce, exercé pendant toute la durée des IVe—VIIe siècles, en vertu d'une législation toujours plus perfectionnée. Bien plus, il existe des témoignages de la persistance de l'activité commerciale au Bas-Danube, et même d'un contrôle de celle-ci depuis et, probablement, aussi, vers Byzance, dans les conditions dramatiques pour l'Empire de la perte, au cours du VIIe siècle du contrôle militaire effectif de la Dobroudja.

Lorsqu'on évoque la vie économique de la province, on ne peut manquer de constater les grandes différences qui existent entre la séparation rigoureuse de l'armée de l'administration, légiférée au début de l'époque du Dominat et la situation enregistrée avant la chute du limes. À l'échelon supérieur, l'amplification du réseau administratif a conduit à l'effacement progressif des différences entre les civils et les militaires et, au niveau de base, des forces de production, les communautés militaires-agraires avaient précisément le double rôle de défendre la province et d'en assurer l'activité économique essentielle. L'importance des commerçants et des artisans s'est en même temps visiblement accrue dans presque tous les centres urbains et les bourgs de la Scythie Mineure. Dans la même période des Ve—VIe siècles, alors qu'une agglomération sans précédent était enregistrée dans les mêmes centres, le clergé accéda graduellement à des positions toujours plus importantes, manifestant même une tendance à diriger et contrôler les autres catégories sociales, en assumant des attributions administratives et même militaires. Ce n'est pas par hasard que les 14—15 villes plus importantes qui existaient à la fin de l'époque du Dominat, dans la province, coïncidaient avec les sièges des évêchés. Les mêmes centres étaient des capitales administratives et leurs territoires, dans le sens traditionnel du mot *(territoria)*, correspondaient à ceux des évêchés. Il n'y a pas lieu d'analyser ici ce phénomène, mais le fait que les mêmes villes, presque sans exception, étaient des capitales de *territoria*, aux Ier—IIIe siècles, demeure très suggestif pour l'organisation administrative de basse époque, de la province, sur laquelle les informations directes sont très rares. Ainsi donc, l'ensemble des transformations sociales et politiques si importantes, intervenues dans la province de Scythie en tant que partie composante de l'Empire d'Orient, a englobé aussi ces éléments traditionnels, étroitement liés à la vie et à l'organisation locale d'une population déjà romanisée.



L'époque du Dominat a représenté pour le territoire de la Dobroudja une dernière étape d'évolution, sous le signe de la Basse Antiquité, celle du passage des traditions païennes au christianisme, qui a revêtu des formes spécifiques d'ordre régional et local. En même temps, la vie économique, sociale et politique a déterminé de profonds changements dans tous les domaines, depuis les structures urbaines jusqu'aux aspects de la vie spirituelle, tels que le rite et le rituel d'enterrement. Si le IVe siècle a continué, bien que sous des formes toujours moins convaincantes et inférieures, du point de vue qualitatif, à celles de jadis, la tradition classique gréco-romaine, la période suivante, dont l'apogée fut atteint au VIe siècle, abandonna cette tradition à laquelle elle emprunta, néanmoins, certains aspects formels. La culture, qui, aux Ve—VIe siècles se trouvait, en ce qui concerne la Dobroudja, principalement sous l'influence de Constantinople et des centres de Grèce et d'Asie Mineure, était étroitement liée à la nouvelle religion qui avait aussi triomphé dans la région du Bas-Danube. L'aspect linguistique, facilement saisissable dans la langue roumaine, de la prépondérance latine du vocabulaire chrétien dans cette partie de l'Empire s'est avéré particulièrement important pour la formation de la romanité orientale. Ainsi, *basilica* a donné en roumain „biserica", *Dominus, Deus*, „Dumnezeu"; *crux*, „cruce"; *mors, mortis*, „moarte"; *monumentum*, „mormînt", etc. Il n'y a pas lieu d'insister ici sur les différentes phases de l'assimilation et de la diffusion, dans la région „daco-romaine", des mots d'origine latine qui constituent la grande majorité du fonds lexical principal de la langue roumaine; des nuances sont encore à établir, à ce propos également, à partir des remarquables recherches entreprises jusqu'à présent dans ce domaine.[505]

L'important c'est que dans le cadre général de l'évolution de la civilisation à l'époque du Dominat, l'essence culturelle de la romanité orientale s'est consolidée, sous des formes nouvelles, au Bas-Danube, dans une vaste aire dont la Dobroudja était une partie composante active.

1. *Urbanisme, architecture*

Les travaux de reconstruction des établissements fortifiés romains de basse époque ont, sur le territoire de la Dobroudja, repris, modifié et développé des structures antérieures. Les nouveaux établissements se sont, dès le début, intégrés dans la typologie des constructions similaires de l'Empire, qui se distinguait par le caractère défensif plus marqué des enceintes urbaines, par l'aspect imposant des édifices et par une technique de la construction, adaptée, en premier lieu, précisément aux besoins de la défense. Dans le cadre général de développement de l'habitat urbain, tous les établissements fortifiés de ce type — villes et bourgs — ont en commun le fait „qu'ils étaient plus solides et mieux adaptées à une défense prolongée que jamais auparavant".[506] Ce phénomène s'est manifesté dans toutes les zones et non seulement sur le limes, la variété des formes étant surtout déterminée par les particularités du ter-

rain et les impératifs stratégiques locaux. Dans le cadre de cette variété, il y avait également sur le territoire de la province de Scythie Mineure, l'aspect particulier, propre, d'ailleurs, aussi à d'autres provinces littorales, des villes grecques à partir desquelles les villes romaines, de haute et de basse époque, se sont développées. D'autres distinctions entre les différentes zones ou provinces de l'Empire sont dues aux caractéristiques géo-politiques locales. Les solutions adoptées tiennent compte de ces caractéristiques et des possibilités locales de résoudre les problèmes des matières premières et de la main-d'œuvre, d'habitude principalement militaire. S'agissant de la province de Scythie — mais la situation est plus ou moins la même dans tout l'Empire —, il convient de rappeler que dans la plupart des établissements on a procédé à l'adaptation des anciens habitats aux exigences nouvelles, de sorte que la formule *a fundamentis*, rencontrée sur plusieurs inscriptions, ne correspond pas toujours à la réalité.

Malgré la stricte séparation des autorités civiles et militaires, instaurée au début de l'époque du Dominat, les nécessités défensives ont, néanmoins, amené, côte à côte, à l'abri des murailles épaisses d'environ 3 mètres, l'armée et la population civile. Cela fit qu'à l'époque même où la séparation était légiférée, les unités jadis distinctes *(castra, canabae, civitas* ou *vicus)* fusionnaient, à tel point que, plus d'une fois, les recherches et les discussions sur l'identification topographique et archéologique du type d'établissement dont provient la nouvelle fortification n'ont pas encore abouti à des conclusions bien nettes. Cet état de choses est valable pour toute la zone du Bas-Empire, là surtout où les établissements ont existé, comme en Dobroudja, sans interruption jusqu'aux VIe—VIIe siècles et même plus tard, si l'on prend en considération la reprise byzantine des Xe—XIIe siècles. Néanmoins, la cause ne réside pas dans le stade des recherches, mais dans la situation réelle de l'époque. Ainsi se fait-il que les recherches entreprises, sous ce rapport, en Europe centrale ou occidentale, parfois avancées, mais rendues, là aussi, difficiles par des superpositions et des destructions ultérieures, ne soient que partiellement révélatrices. Une meilleure connaissance de la situation réelle de certains établissements fortifiés de la zone que nous venons de mentionner, pourrait être vraiment utile, car ceux-ci présentent, en raison de leur abandon plus prématuré (IVe—V^{e}) siècles), un stade plus difficilement saisissable au Bas-Danube, à cause des destructions et des reconstructions qui ont immédiatement suivi. Mais, là aussi, dans la mesure où les résultats des recherches ou tout simplement des plans publiés permettent de le constater, la transformation des *castra* ou *castella* en établissements fortifiés nouveaux n'est pas la règle.[507] Les choses ne se présentent pas autrement sur le territoire de la Dobroudja, où l'on peut, toutefois, distinguer quelques situations plus claires. Ainsi, dans le cas des anciennes cités grecques de la mer Noire, les nouvelles fortifications, érigées sous Dioclétien et Constantin le Grand, ont entouré les habitats urbains plus anciens, parfois sur une superficie plus réduite que celle romaine de haute époque. Histria en fournit jusqu'à présent le plus clair exemple. D'ailleurs, ainsi que les recherches archéologiques l'ont fait ressortir, la vie urbaine a, dans la zone ouest-pontique, continué, avec les changements inhérents à chaque phase, presque sans exception, au même endroit.

Sur le limes danubien et même à l'intérieur de la Dobroudja, la plupart des enceintes nouvelles entouraient, avec les adaptations exigées par la conjoncture précédemment évoquée, surtout les fortifications romaines de haute époque,parfois amplifiées avec des portions des établissements civils. Et puisque la zone habitée s'étendait, comme à Troesmis et à Noviodunum, au-delà des murs d'enceinte, le complexe d'établissements était aussi protégé par des vallums de terre successifs, d'ordinaire pas plus de trois, qui représentaient autant de dispositifs défensifs.

Un système qui, considéré dans l'ensemble, apparaît comme unitaire, présente, néanmoins, une grande variété de formes en ce qui concerne les enceintes romaines de basse époque. Celles-ci entouraient, d'habitude, une superficie quadrilatère ou polygonale et rarement rectangulaire ou carrée et étaient pourvues, aux angles, aux portes et, en assez grand nombre sur les côtés, de tours de défense avancées vers l'extérieur. Les tours avaient, aux angles de l'enceinte, une forme de fer à cheval ou circulaire, souvent avec un pylône central, tandis que celles des côtés et des portes pouvaient être en forme de U, demi-circulaires ou rectangulaires. Dans certains cas, il y avait aussi des bastions. On a essayé aussi d'établir, dans le cadre de cette variété de formes des enceintes, une classification typologique qui fournisse une vue d'ensemble de l'architecture militaire romaine de Dacie et de Scythie.[508] Nous ne croyons pas devoir rappeler ici tous les critères pris en considération à cette fin, car ce qui prévaut ce n'est pas une spécificité zonale, mais l'adaptabilité, aux conditions locales, d'un système de construction typique, tel qu'il fut aussi décrit par Themistios, dans la seconde moitié du IVe siècle et confirmé par les découvertes archéologiques. À la base de chaque ouvrage devait toujours se trouver, conformément aux préceptes vitruviens, un projet. Themistios le souligne clairement à propos de Cius: [509] „... qui n'aurait pas été du même avis que ceux qui ont abandonné, comme irréalisable, le *projet* (gr. *epinoia*, souligné par nous), à un endroit où l'on ne trouvait facilement, à proximité, ni pierre, ni briques, ni chaux, de sorte que tout ceci devait être transporté sur une distance de tant de stades, avec des milliers de bêtes de somme?..." On utilisait, selon le même auteur, de la pierre et des briques et le mur était élevé par des maçons et des tailleurs de pierre. On partageait „la tâche du travail par petites portions" (*pedaturae* dans les inscriptions de Scythie et d'ailleurs). De la „céramique broyée" était utilisée en mélange avec du mortier (Themistios, X, 136 d—138 b). En fait, l'emploi du mortier mélangé à des débris de briques, destiné d'abord à des constructions spéciales comme les thermes, etc., s'est généralisé, à l'époque du Dominat, à presque tous les édifices, à commencer par les enceintes, de sorte que la maçonnerie des bâtiments civils ou publics des villes contenait souvent du mortier préparé de la même manière. Et si nous citons ici, pour les Ve—VIe siècles, l'exemple de la basilique A de Tropaeum Traiani, bien que le mortier mélangé à de la brique broyée fût devenu d'usage commun, c'est à cause de la découverte, à l'est de l'édifice, dans des conditions stratigraphiques sûres, de la fosse où ce type de mortier était préparé pour les murs de la basilique (*Tropaeum*, I, p. 82).

Quel que soit le matériel lithique utilisé (calcaires, schistes ou grès), le type de maçonnerie épaisse de presque 3 mètres, avec emplecton et parements des deux côtés, était, pour l'essentiel, le même. Dans le cas des schistes, qui ne pouvaient pas être taillés dans la forme souhaitée des blocs parallélépipédiques, les assises étaient régularisées par les rangées de briques intercallées. Cette méthode peut être également rencontrée chez certaines constructions intérieures, y compris les basiliques paléochrétiennes des Ve—VIe siècles.

D'une façon générale, on ne peut pas parler, durant les principaux moments du Dominat, de structures urbaines tout à fait nouvelles, créées au début de cette époque. Les découvertes archéologiques permettent même d'affirmer qu'à partir de ce moment on voit se produire une adaptation graduelle des vieilles structures aux exigences du temps, en tenant surtout compte de l'enceinte. Cette situation est valable pour tous les centres fortifiés et non seulement pour les villes du Pont Gauche qui avaient aussi connu de telles évolutions, en tant qu'anciennes colonies grecques, graduellement transformées en villes romaines. Ainsi, par exemple, la reconstruction, après les invasions gothiques du IIIe siècle, des enceintes de Tomis, Histria et Callatis, suivant un tracé plus ou moins nouveau, a déterminé la réadaptation du réseau des rues et, surtout, l'établissement de nouveaux rapports entre les édifices d'intérêt

public et privé. Le phénomène est mieux visible à Histria, grâce à l'ampleur des recherches qui y ont été effectuées, mais grâce aussi au fait que les ruines antiques n'ont pas disparu sous des agglomérations modernes, comme à Tomis (Constanța) et Callatis (Mangalia). À Histria, la phase II B, selon la chronologie établie en fonction des thermes situés à l'intérieur de l'enceinte[510], fait suite à une autre phase que l'on pourrait qualifier de conception et de restructuration urbaine (II A). C'est suivant ce regroupement que la ville évoluera jusqu'à son abandon, au VIIe siècle. À partir des thermes plus anciens, reconstruits au cours des phases mentionnées, on voit se dessiner, au IVe siècle, du côté de la rue fonctionnant comme principale à cause de la porte principale, elle aussi, de la ville de basse époque, un centre nouveau,comprenant une petite place à portiques, des *tabernae*, deux basiliques dont la plus ancienne toujours adossée à l'enceinte et, vers le sud, un nouveau quartier. Les principaux axes de circulation n'étaient cependant pas nouveaux. Avec la désaffectation des thermes et des autres édifices publics mentionnés, la rue principale subit d'autres modifications, de sorte qu'au VIe siècle, le voyageur avait accès à la ville du côté de la basilique paléochrétienne à trois nefs et se voyait en présence de la plus grande agglomération d'habitations, d'ateliers, et de boutiques, jamais connue par Histria. De ce point de vue, c'est le quartier „économique", situé à l'extrémité sud de la ville romano-byzantine qui, par son apparition à la suite de l'extension de l'enceinte et, ensuite, par son agglomération excessive, restait le plus suggestif. Notons que ce quartier disposait, aux Ve—VIe siècles, de sa propre basilique, dont l'apparition correspondait à la phase IV A—B suivant la chronologie susmentionnée. Le centre de la ville, situé à peu près en son centre géométrique, un peu plus haut, était dominé par la plus grande basilique paléochrétienne connue jusqu'à présent en Dobroudja (environ 50 × 29 m)[511]. À proximité de celle-ci, se trouvaient des bâtiments, probablement épiscopaux, qui rivalisaient seulement avec le complexe „domus", dont la qualité des édifices révélait un haut niveau de prospérité des habitants de la ville de basse époque. Dans ce contexte, le réseau de circulation urbaine s'est développé, formant un réseau aux embranchements et ramifications irréguliers. On distingue, néanmoins, clairement, l'artère principale, permanente aux IIIe—VIe siècles n.è., allant du front d'ouest de l'enceinte au bord du lac, alors navigable, vers la mer. Cet aspect fonctionnel et l'évolution spécifique, intervenue à l'époque du Dominat, ont abouti à l'aspect susmentionné du réseau. Quant à ce que nous avons appelé l'évolution spécifique, il convient de saisir quelques phénomènes plus importants qui l'ont, d'ailleurs, déterminée. Parmi ceux-ci, il y a lieu de mentionner la réduction, par la nouvelle enceinte, de l'aire de la ville dont le réseau de circulation antérieur, repris, en bonne partie sur la nouvelle superficie, a exigé des adaptations, y compris l'ajustement des transformations intérieures successives à l'enceinte polygonale irrégulière. De cette manière, les îlots et les quartiers voisins aux côtés, tant soit peu rectilignes, du mur d'enceinte, ont eu, par rapport à ceux-ci, presque sans exception, une position perpendiculaire. Il en est résulté, ainsi, à l'intérieur, des raccordements et des embranchements non orthogonaux, en fonction desquels s'est développé et amplifié le réseau urbain des Ve—VIe siècles, et qui furent aussi les témoins des dernières transformations plus importantes. Il s'agit, en l'occurrence, de l'agglomération de l'habitat et de la prépondérance monumentale des basiliques paléochrétiennes. Parfois, ces derniers édifices monumentaux ont dû, eux-mêmes, subir une déviation de l'orientation canonique est-ouest, en fonction du principal réseau antérieur de circulation ou de l'enceinte. C'est ce qu'on peut constater chez la basilique située à environ 50 m à l'est de la porte principale et chez celle située dans la zone sud-est de la ville.

Une évolution relativement semblable ont aussi connu les villes de Tomis et de Callatis, mais comme il fallait s'y attendre, parmi les villes dobroudjanes du lit-

toral ce fut surtout la première, en tant que capitale de la province, à connaître un essor urbain exceptionnel. À l'importance administrative et militaire découlant de sa qualité de capitale de province s'ajoutait, plus que dans le cas d'Histria dont le port s'ensablait ou dans celui de Callatis, l'importance de la ville en tant que port, fonction essentielle dont l'évolution urbaine a tenu compte par priorité. La preuve en est fournie par la plupart des édifices de basse époque, connus dans la zone de la péninsule, parmi lesquels le plus important reste „l'édifice à mosaïque", évoqué dans maintes études depuis sa découverte. L'importance économique de cet édifice découlait aussi du fait qu'il faisait partie d'un ensemble architectonique plus grand, encore peu connu, qui reliait le port à la ville. L'édifice, ordonné en terrasses et orné, au niveau supérieur de passage vers la ville, de revêtements de marbre et de mosaïque pavimentaire d'expression gréco-orientale du Bas-Empire[512] est, même au stade où il est connu à présent, représentatif pour l'ouverture, vers l'Empire, de la province, à travers sa capitale. L'entretien et la réparation de l'édifice entre les IVe et VIe siècles (les revêtements de marbre sculptés, plus anciens et la mosaïque polychrome remise à neuf, selon la mode de l'époque Anastase-Justinien, sont deux repères chronologiques) représentent en fait un éloquent indice de l'orientation économique permanente de la ville et de la province. On peut donc constater que la zone de cet édifice est restée l'un des points centraux de la vie des Tomitains, même à une époque où l'attention des édiles et des bâtisseurs était surtout concentrée sur les basiliques chrétiennes, lesquelles étaient devenues, aux Ve—VIe siècles, à Tomis comme ailleurs, les constructions les plus importantes, remplaçant les temples et le forum, souvent aussi du point de vue topographique.

Si l'on évoque l'évolution de la vie urbaine d'une ville née romaine comme Tropaeum Traiani, on constate que l'observation qui précède s'y trouve clairement confirmée. Cette ville s'est dévelopée à l'époque du Dominat, comme la plupart des établissements urbains de Dobroudja (à l'exception de celles du littoral), sur des structures romaines de haute époque, sans antécédents grecs. Ainsi, la disposition rectangulaire des axes de circulation issue de deux axes principaux perpendiculaires, dans la zone du forum romain disparu par la suite, se maintint jusque très tard, toutes les modifications ultérieures ayant été effectuées à partir de ce réseau.[513] Ayant fait partie du forum, lui aussi sensiblement modifié, dès le IIIe siècle, comme on a pu le constater à la suite des recherches archéologiques postérieures à l'ouvrage cité plus haut, la *basilica forensis* de Tropaeum Traiani est restée, au IVe siècle aussi, le plus grand et le plus important édifice public central de la ville. Désaffectée, par la suite, elle fut transformée, aux Ve—VIe siècles, en une sorte de marché à découvert. C'était la période où, dans la même zone centrale, s'élevaient deux des quatre basiliques chrétiennes de la ville (A et D; dans la terminologie plus ancienne, „simple" et „à transept"), dominant la partie la plus élevée de l'agglomération. Dans la même période, furent érigées au nord et au nord-ouest de la ville, les basiliques C et B. La première fut construite à la place de l'ancienne citerne et la seconde, élevée sur des ruines monumentales plus anciennes[514], datant de l'époque du Principat, devint basilique épiscopale au VIe siècle. En ce sens, le baptistère situé dans son immediat voisinage, vers le sud-ouest et l'une des rares constructions de ce genre à être connues en Dobroudja, constitue une preuve et une confirmation des sources littéraires. Ainsi donc, à la différence de tout le IVe siècle, quand le centre administratif des établissements fortifiés romains restait, comme à Tropaeum Traiani, la zone de l'ancien forum, dominé par un ou plusieurs édifices publics, dont celui de type basilical, la deuxième moitié du Ve siècle et, surtout, le VIe siècle voient s'imposer parmi les édifices, la basilique chrétienne (une ou plusieurs: le plus grand nombre — six — étant enregistré à Histria et à Tomis, suivies par Tropaeum — quatre). De pair avec cette évolution, l'aspect et la qualité de la vie urbaine se sont

graduellement dégradés, par suite de la multiplication des constructions d'intérêt privé, de la suppression d'un certain nombre de rues, du compartimentage des constructions plus anciennes, en un mot, de l'agglomération excessive de l'habitat. Ces transformations ont entraîné, entre autres, l'obturation de voies d'accès principales et la suppression de rues secondaires. Le phénomène est aisément perceptible à Tropaeum Traiani où, à partir de la fin du IVe siècle et, surtout, aux Ve—VIe siècles, le portique sud de la rue principale est-ouest a, sur la plus grande partie de sa longueur, été occupé par des constructions nouvelles (boutiques, habitations, dépôts), lesquelles ont bouché ou rétréci certaines rues qui faisaient, du côté sud, la liaison avec ladite artère de circulation. Même si l'aspect rectangulaire se maintient en général, la qualité des constructions — qu'il s'agisse de boutiques, d'ateliers ou de logements — le cède à la quantité et subit les effets de la hâte. Ainsi, par exemple, si dans la première partie du IVe siècle, presque tous les murs étaient en pierre liée avec du mortier, à partir de la seconde moitié du siècle, il n'y avait presque plus de constructions (à l'exception des basiliques paléochrétiennes et de certains édifices officiels dans les grandes villes) qui ne fussent bâties en pierre liée avec de la terre. On utilisait des pierres de toutes sortes et on incorporait à la maçonnerie des pièces d'architecture plus anciennes, entières ou fragmentaires et des fragments de tuiles et de briques. La partie supérieure de ces murs était souvent complétée par des briques de glaise non cuites ou mal cuites; il en était de même lorsqu'on murait des entrées supprimées. Même les réparations des murailles d'enceinte étaient, durant les dernières décennies du VIe siècle et au début du suivant, faites à la hâte et, parfois, sans mortier, comme on l'a constaté à Histria et à Tropaeum Traiani.

D'une façon générale, l'évolution de l'urbanisme romain de basse époque, en Dobroudja, reflète l'importance grandissante de l'aspect défensif et la nécessité toujours plus pressante d'abriter, derrière les murs d'enceinte, une population de plus en plus nombreuse. En même temps, dans le cadre des modifications imposées au réseau urbain par ces impératifs, la place des édifices monumentaux et des sanctuaires du forum fut prise par les basiliques chrétiennes qui dominaient, au VIe siècle, toutes les agglomérations urbaines, grandes aussi bien que petites.

L'architecture romaine du Bas-Empire a continué, dans les grandes lignes, celle du Principat, en accentuant certains traits monumentaux et en adoptant, avec la même capacité d'adaptation, typiquement romaine, les techniques perfectionnées, exigées par l'architecture fonctionnelle de l'époque. Ces caractéristiques sont également évidentes en Dobroudja, où le niveau qualitatif et quantitatif des constructions a évolué dans les limites observées dans d'autres parties de l'Empire d'Orient.

Les murs d'enceinte des grandes et des petites fortifications de la province ont, comme nous l'avons déjà vu, acquis une solidité exceptionnelle, requise par la fonction défensive, toujours plus marquée, des villes. Bien que l'origine des types d'enceintes avec des murs plus solides et des tours s'avançant vers l'extérieur, en vue de protéger les courtines se situât à l'époque des Sévères, la stabilisation et la généralisation du système sont l'œuvre de l'époque du Dominat. L'adoption des enceintes aux particularités du terrain et à la nécessité de protéger des zones d'habitation militaire et civile a aussi entraîné la limitation du nombre des portes d'accès des villes au nombre strictement nécessaire. Ainsi, à la différence des fortifications romaines de haute époque, le nombre et la position des portes ne respectaient plus que partiellement les normes de l'organisation militaire. Ainsi, pour citer l'exemple des enceintes dont le plan est mieux connu, précisons qu'à Tropaeum Traiani on a identifié trois portes plus grandes dont deux principales, à l'est et à l'ouest, à Ulmetum, deux principales, à Dinogetia une seule grande et deux très étroites, à Capidava, deux, dont une seulement plus grande vers le sud. Parmi les anciennes villes grecques, l'Histria romano-byzantine disposait d'une seule porte principale, au milieu du front ouest de l'enceinte,

les quatre autres étant de petites dimensions. D'autres ouvertures semblables aux portes étaient prévues en cas d'accès à une voie navigable,comme à Noviodunum et à Halmyris, les issues étant adaptées aux aménagements portuaires. En général, les fortifications romaines du Bas-Empire ont repris et transformé les systèmes de portes antérieures, en les simplifiant quelque peu, puisque leur doublement, dans la mesure où il fut maintenu, a été repris seulement en profondeur. La plupart des portes principales continuaient de fonctionner, comme les précédentes, avec deux battants, un seuil extérieur en pierre à rainure trnsversale pour diriger les roues des chariots à ouverture standard de 1,50 m (cinq pieds romains), et une grosse barre de bois pour étayer solidement les deux battants des portes qui s'ouvraient vers l'intérieur. Pour la barre, montée à une hauteur convenable pour la manœuvre, on pratiquait dans le mur, d'ordinaire à droite en regardant de l'intérieur, une cavité horizontale et, du côté opposé, un trou de fixation (Dinogetia, Tropaeum Traiani, etc.). Certaines portes, comme par exemple la grande porte du côté de l'ouest de Tomis avait aussi un système de fermeture vertical, à cataracte. Beaucoup de portes semblent avoir eu, initialement, aux IIIe—IVe siècles, des ponts-levis au-dessus du fossé creusé en face de l'entrée. À l'extérieur, les portes étaient défendues par des tours, d'habitude avec le front demicirculaire, parfois très allongées comme à Tropaeum Traiani (la porte E). Les flancs des portes sont d'autres fois protégés par des tours rectangulaires et des bastions comme à Histria, ou de façon combinée, comme chez l'une des portes de Sacidava. Les aspects différents reflètent l'adaptation au terrain et même le système de construction utilisé et, d'autre part, la mesure dans laquelle, en fonction aussi de ces deux facteurs, des éléments plus anciens furent maintenus comme dans le cas de Dinogetia, où la tour intérieure, située derrière la porte, a continué d'être utilisée à l'époque du Dominat, contrairement à la porte orientale de Tropaeum Traiani, où une construction similaire a été abandonnée. Un aménagement semblable a été découvert sur le côté nord de l'enceinte de Noviodunum, où la porte a été ainsi adaptée en fonction de l'installation portuaire qui se trouvait entre les deux tours (IV et V), rendant obligatoire l'existence d'une porte vers la pièce massive adosée à l'enceinte. Chez la plupart des portes fortifiées, la défense était assurée non seulement à partir des tours, mais aussi de l'étage construit au-dessus de l'entrée, qui servait, en même temps, de corps de garde et d'espace de circulation entre les étages des tours. Cet étagement au-dessus de la porte était d'habitude réalisé par une voûte demi-cylindrique en maçonnerie. La largeur des portes des fortifications romaines du Bas-Empire variait entre 4 et 3,60 m à Tropaeum Traiani et, respectivement, Ulmetum et environ 2,70—2,50 m à Sacidava et à la petite porte de Tomis.

Une caractéristique des fortifications reconstruites au début de l'époque du Dominat était, surtout dans le cas des grandes villes, la décoration monumentale des portes principales de celles-ci. Ainsi, au-dessus de la porte orientale de Tropaeum Traiani, on pouvait lire après 316, montée dans la maçonnerie, l'inscription de fondation de Constantin et de Licinius; les arches de la porte étaient aussi décorés par des reliefs figurés de part et d'autre, à partir, d'habitude, de la naissance des arches et, dans un registre supérieur, au-dessus de l'inscription de fondation, se trouvait monté le trophée, haut d'environ 3 m., une réplique constantinienne de celui du monument triomphal de Trajan. Une autre inscription, datée du temps de Dioclétien (IGLR, 3), se trouvait, très probablement, à l'une des portes monumentales de la capitale de la province de Scythie, Tomis, peut-être même à la grande porte d'ouest, évoquant la reconstruction de ce que les Tomitains appelaient en latin la porte de la ville de résidence du gouverneur. À la suite des détériorations et des réparations successives des portes, des modifications y furent opérées au cours des IVe—VIIe siècles n.è. Ainsi, à partir surtout de la seconde moitié du VIe

siècle, certaines d'entre elles furent bloquées et d'autres, comme par exemple la porte d'ouest de Tropaeum Traiani, furent rétrécies, en vue de faciliter la défense.

Le voyageur qui, au IVe siècle, entrait par l'une de ces portes imposantes voyait s'ouvrir devant lui une perspective monumentale, reflétant les projets établis et l'intense activité de construction déployée par les architectes et les bâtisseurs, à l'époque du Bas-Empire. Ainsi, par exemple, à Tropaeum Traiani, devant la porte du côté de l'est s'ouvrait une rue large de 14 m, pavée de grandes dalles de calcaire, avec une voie carrossable large de 7 m et des trottoirs, larges de 3,50 m, protégés par des portiques. À partir de là, des boutiques et des habitations s'étendaient vers le sud et vers le nord, interrompues par d'autres rues pavées, perpendiculaires sur la rue principale. Depuis la porte, en montant une légère pente d'environ 100 m, on arrivait au centre, où, dans le point le plus haut, se trouvait le plus grand édifice de la ville, la basilique du forum, ou, comme elle a été appelée par ses découvreurs, au début du XXe siècle, la *basilica forensis*. Elle se dressait à l'intersection des rues principales *(via decumana* et *cardo)*, avait des dimensions, dans le plan, d'environ 56 × 24 m, une entrée vers le nord, sur l'un des côtés courts et une autre entrée, sur le côté long de l'est donnant sur la rue cardo, le long de laquelle elle s'étendait vers le sud. Remise en bon état, au début de l'époque du Dominat, la basilique était entourée à l'extérieur par des portiques et, à l'intérieur, était divisée en trois nefs longitudinales, séparées par deux rangées de 18 colonnes imposantes (presque 0,80 m de diamètre à la base), dont il ne reste que la plupart des bases profilées de calcaire, reposant sur des socles parallélipipédiques. Une annexe vestibulaire absidée vers l'est fut ajoutée pendant la seconde moitié du IVe siècle, au plus tard. De pareils édifices, particulièrement importants pour les besoins de la vie publique urbaine, au début de l'époque du Dominat, existaient aussi dans les autres villes de la province, comme, par exemple, à Histria qui possédait trois basiliques de moindres dimensions que celle d'Adamclisi, qui reste la plus grande construction connue jusqu'à présent dans la province.

Plus loin vers l'ouest, en dépassant la basilique forensis de Tropaeum Traiani, la même rue bordée de portiques descendait, sur une portion de 200 m, vers la porte d'ouest, ayant à sa gauche la bâtisse massive de la citerne d'eau, tandis qu'à droite, c'est-à-dire vers le nord, on distinguait, au-delà d'une probable installation thermale, d'autres constructions, le toit et les collonnes d'un temple flanqué d'une place portiquée. La même rue principale, qui faisait la liaison entre les portes d'est et d'ouest, sur une longueur de 300 m, cachait, sous le dallage, sur sa ligne médiane, un canal assurant l'écoulement de l'eau vers les deux pentes et points cardinaux, qui abritait, dans sa partie supérieure, sur une marche pratiquée dans la maçonnerie du côté sud, l'aqueduc en tubes de céramique venant par la porte d'est de l'extérieur de la ville et destiné à alimenter la citerne voisine de la porte d'ouest

Tous les centres urbains disposaient, au IVe siècle aussi, de bains publics *(thermae)*, dont certains étaient plus anciens et avaient été remis en état, tandis que d'autres étaient nouvellement construits. Ainsi, à Histria la rue pavée et à portiques qui menait de la porte principale vers le sud, après avoir rencontré l'une des basiliques et après avoir laissé à l'est une autre basilique et à l'ouest et, de nouveau à l'est, une basilique et, respectivement une place *(tabernae)*, aboutissait aux bains publics monumentaux réparés après la construction de l'enceinte nouvelle.[515] L'existence de thermes est seulement supposée dans la ville d'Adamclisi, mais les ruines d'un édifice ayant eu la même destination ont été identifiées à l'extérieur de celle-ci, du côté du sud-ouest. C'est toujours au-delà de l'enceinte que se trouvaient les bains romains de basse époque de Dinogetia. Une construction monumentale faisant partie d'un grand complexe thermal a été découverte à Tomis, sur la terrasse inférieure donnant sur la mer. Elle se trouve à proximité

de l'« édifice à mosaïque», au sud-ouest de la Place Ovidiu de la ville actuelle de Constanţa, datant également du début du Dominat et ayant fonctionné, avec quelques réparations, jusqu'à une époque plus avancée. Ledit édifice faisait partie du plus vaste complexe architectural d'intérêt public, identifié jusqu'à ce jour

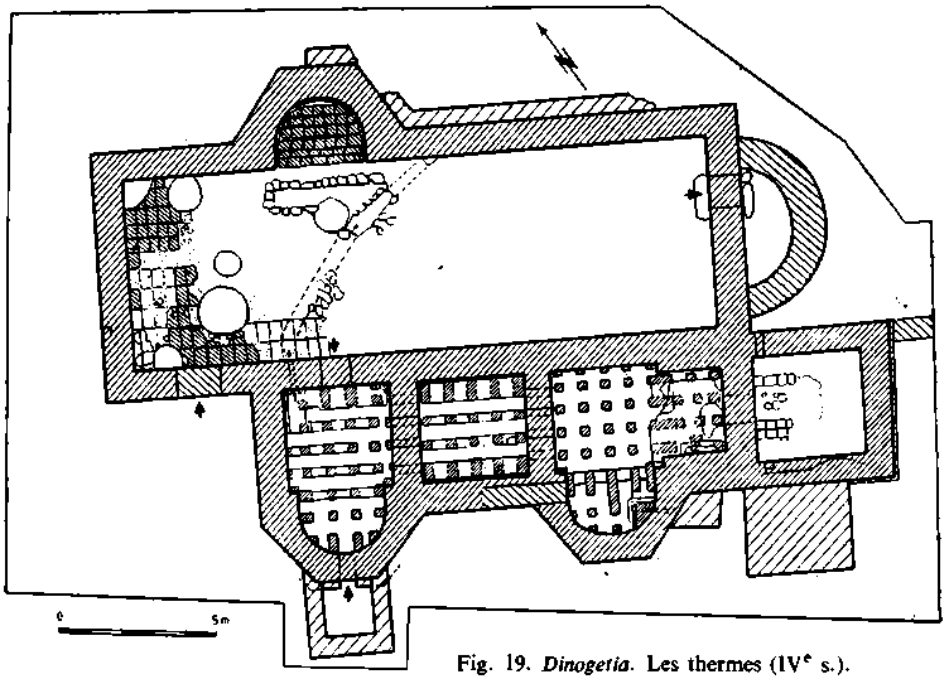


Fig. 19. *Dinogetia*. Les thermes (IVe s.).

dans la province. S'étendant le long de la falaise sur une longueur de plus de 100 mètres, il était disposé sur trois terrasses, dont la plus haute est recouverte par des constructions modernes. La suivante, large d'environ 20 mètres et située 7 mètres plus bas, s'appuyait à la première par un mur de pierre et de briques, lié avec du mortier, épais de 1,50 m, renforcé par des pilastres et plaqué de marbre. Le placage était partiellement sculpté et l'on remarquait surtout les plaques décorées en forme de chapiteaux corinthiens qui ornaient les pilastres à leur extrémité supérieure. Cet espace de circulation était recouvert d'un tapis de mosaïque polychrome décoré surtout de motifs végétaux stylisés, le plus grand de ce genre découvert jusqu'à présent en Dobroudja. Le plancher sur lequel la mosaïque était fixée, encore visible, en grande partie, de nos jours, recouvrait onze grandes pièces voûtées (avec des arcs de plein cintre), hautes de 10 mètres, dont les entrées se trouvaient au niveau de la terrasse inférieure, facilitant l'accès vers et depuis le port; à travers une place pavée et canalisée. Les pièces servaient, ainsi qu'en témoignent les découvertes archéologiques, de magasins et de depôts de marchandises. Par la liaison qu'il assurait, de façon harmonieuse, entre la ville et le port, cet ensemble architectonique révèle l'importance attribuée par la municipalité et les bâtisseurs de l'époque à la vie commerciale de la capitale de la province.

Dans les villes plus petites comme celle de Dinogetia, on rencontre aussi des constructions qui rappellent le plan des camps fortifiés de l'époque du Principat. C'est notamment le cas, à Dinogetia, du siège du commandement (12,50 × 14 m) et du logement du commandant (28 × 19 m), dont le plan est typique pour une mai-

son romaine. Le premier, situé non loin de l'intersection des rues principales (les anciennes *cardo* et *via decumana)*, visible au point le plus élevé, dès l'entrée par la porte principale, avait, au IVe siècle, seulement une grande pièce, pavée de briques, à l'intérieur de laquelle se trouvaient quatre piliers en maçonnerie (pierre et rangées de briques liées par du mortier), destinés à soutenir le toit. Le deuxième, bâti selon la même technique, près du côté est de la ville, à quelques mètres du commandement, disposait d'une entrée du côté sud, qui donnait accès à la cour intérieure *(atrium)*, typique pour les maisons romaines, pavée de briques et entourée de portiques, d'où l'on accédait à cinq pièces à l'est et trois pièces à l'ouest. Sur le côté nord de l'atrium se trouvait un socle en maçonnerie destiné aux représentations divines, vraisemblablement aux dieux de la maisons *(lares)*.

Tel était en fait, à quelques variations et modifications près, le type de maisons, encore fréquemment rencontré dans les établissements urbains et même ruraux (surtout les *villae*), au IVe siècle et même plus tard en Dobroudja, comme par exemple dans le secteur « domus » à Histria. Il y avait aussi là-bas, comme à Tropaeum Traiani et dans d'autres établissements, des maisons à étage, qui semblent avoir été nombreuses, surtout dans les agglomérations urbaines des Ve—VIe siècles. Durant cette dernière période de développement urbain, la densité à l'intérieur des établissements fortifiés s'est sensiblement accrue, sans que des modifications notables des enceintes se fussent produites, si ce n'est la généralisation des habitations extra-muroles. Au fur et à mesure que la qualité de la vie urbaine diminuait, les basiliques chrétiennes devenaient les édifices les plus imposants des centres fortifiés. Au début plus modestes, ainsi qu'on a pu le remarquer dans certains cas mieux surpris par les recherches archéologiques, comme, par exemple, à Histria ou Argamum, ces basiliques sont apparues alors que les basiliques païennes tombaient en ruine ou étaient désaffectées. L'autonomie des villes, y compris en matière d'organisation intérieure étant perdue, de tels édifices n'avaient plus de raison d'être en tant que centres de rassemblements publics. Par contre, la diffusion du christianisme dans les masses a fait naître le besoin de créer des lieux de réunion et de culte, fonction graduellement assumée par les basiliques chrétiennes. Plus de 30 constructions de ce genre ont, à l'époque du Bas-Empire, été identifiées sur le territoire de la Dobroudja; elles imitaient, à de rares exceptions près, du point de vue constructif et architectonique, le type ordinairement rencontré dans l'Empire, lequel type était, à son tour, le résultat de l'adaptation de la forme antérieure des basiliques païennes aux besoins du culte et des réunions. La plupart des basiliques chrétiennes de Dobroudja appartiennent au type dit hellénistique, à trois nefs et une abside du côté est, demi-circulaire le plus souvent.[516] L'entrée dans la basilique se faisait d'habitude du côté ouest (les exceptions sont rares; il y en a une à Dinogetia, où l'entrée, du côté nord, était déterminée par la position de la basilique dans l'angle sud-ouest de l'enceinte), par un *atrium* ayant une seule porte à l'ouest et se trouvant à un niveau plus bas que la pièce suivante, le *narthex*. Les atriums identifiés jusqu'ici dans les basiliques de la province de Scythie Mineure[517] présentent, par leur planimétrie, des caractéristiques d'origine méridionale. Ils avaient trois portiques à l'intérieur, étaient pavés de pierre ou de briques et l'accès au *narthex* se faisait de préférence, sous les portiques du nord et du sud, en gravissant des marches, de manière à ce que les non-initiés se trouvant dans l'atrium ne pussent plonger directement leurs regards dans la basilique. Le *narthex*, divisé d'ordinaire, comme le naos de la basilique, en trois segments correspondant aux nefs, avait, lui aussi, parfois, le plancher plus bas que le niveau du naos et communiquait avec celui-ci par trois entrées correspondant aux trois nefs, quelques fois aussi avec des marches, à cause de la différence de niveau. Il y avait aussi moyen de communiquer par une entrée

située seulement sur l'axe longitudinal central de la basilique, de sorte qu'il était impossible de regarder de l'atrium dans le naos. Ce dernier était, comme dans les basiliques païennes, le plus souvent divisé en trois nefs, séparées par deux rangées de colonnes, reposant sur un stylobate en maçonnerie et soutenant, dans les grandes

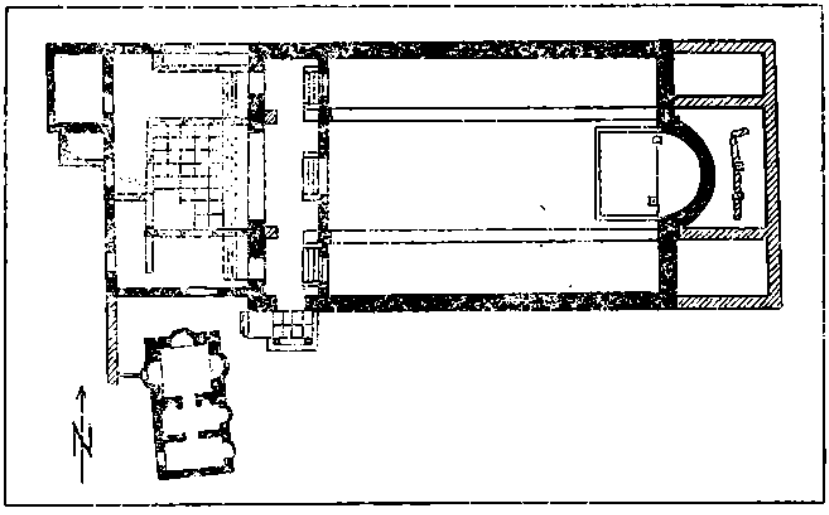


Fig. 20. *Tropaeum Traiani*. La basilique B, «en marbre», avec le baptistère (V^e^—VIe s.).

basiliques, deux rangées de tribunes dont les colonnades supportaient, à leur tour, la structure de maçonnerie et de bois du toit central, protégé par des tuiles et des tuiles creuses. La plupart des basiliques chrétiennes avaient, suivant une coutume plus ancienne, répandue surtout aux Ve—VIe siècles en Dobroudja, sous l'autel situé devant l'abside, une crypte réservée à des reliques ou des ossements (parfois à des tombeaux entiers) de martyrs. L'autel était séparé du naos par une balustrade *(cancelli)*, formée, dans les basiliques plus importantes de plaques de marbre sculptées (parfois chantournées), avec des motifs végétaux et des symboles chrétiens, fixées sur un socle spécial en pierre, aux piliers cannelés de manière a pouvoir y attacher les plaques. Les absides et même la basilique tout entière étaient décorées à l'intérieur de peintures (surtout des fresques polychromes), appliquées sur le crépi. Parfois, au moins l'abside était décorée de mosaïque polychrome, dont il n'en reste que des *tesserae* disparates, comme dans le cas de la basilique D de Tropaeum Traiani. Enfin, un rôle à part était joué par les annexes des basiliques, parfois récupérables en planimétrie, mais dont la fonction ne peut être reconstituée qu'en tenant compte des prescriptions de l'époque. L'exception remarquable du baptistère identifié au sud-ouest de la basilique B («de marbre»), de Tropaeum Traiani, nous met aussi en présence du seul exemplaire mieux récupérable des constructions de ce genre, connues en assez petit nombre en Dobroudja. En l'espèce, le baptistère, de forme rectangulaire dans le plan et de faibles dimensions, comprend trois pièces et présente, dans la pièce située au nord, où se trouvait la piscine, le plus ancien plan triconque du territoire de la Roumanie. Des baptistères existaient aussi dans les autres centres épiscopaux de la province et même s'ils ne furent directement ou indirectement identifiés qu'à Argamum, Callatis, Tomis et Histria, leur présence ne saurait être mise en doute, étant donné que les évêques locaux étaient tenus de conférer le baptême à certaines dates de l'année.

Peu de basiliques paléochrétiennes font exception à l'aspect général décrit plus haut. Nous ne songeons pas ici aux basiliques à nef unique, chez lesquelles cette solution constructive avait été déterminée par leurs dimensions plus réduites et leur ancienneté un peu plus grande, comme par exemple la basilique du cimetière, située au-delà de l'enceinte, à Tropaeum Traiani. Ce qu'il convient de mentionner, à ce propos, ce sont les basiliques « à transept» ou en forme de T, dont une se trouve dans la même ville (la basilique D) et une autre, à Histria, encore inédite, mais déjà mentionnée par nous comme étant la plus grande de la Dobroudja et comme faisant l'objet de recherches en cours. Pour établir une comparaison, précisons que les dimensions des deux basiliques atteignent sur le plan 33,80 × 24,10 m (largeur au niveau du transept) et, respectivement, 50 × 29 m, leurs formes et leurs proportions étant proches de celles de la basilique A de Philippi, en Macédoine [518]. Une innovation constructive, déterminée par des modifications de la liturgie byzantine et apparue dans l'Empire, dans la deuxième moitié du VIe siècle, fut étonnamment vite adoptée dans la province de Scythie, ainsi qu'on a pu le constater jusqu'à présent seulement à Libida (Slava Rusă).[519] La basilique à trois nefs de cette grande ville est la seule dans la région à avoir adopté, peu avant la chute du limes, le type de construction à trois absides, placées à l'extrémité de chaque nef. Enfin, une place à part est occupée, en raison de son plan plus singulier, par la basilique « syrienne» de Callatis, construite au Ve siècle au plus tard, s'appuyant du côté nord sur le mur d'enceinte romain de basse époque et ayant une forme trapézoïdale. Son plan a subi certaines modifications sur lesquelles nous n'insisterons pas ici. Précisons cependant que ce qu'il y a de caractéristique pour ce type de basilique c'est l'absence de l'abside et l'adaptation de la construction aux exigences urbaines locales.

Pour avoir une image plus complète et plus concrète de la variété des monuments construits dans les centres urbains et de l'évolution de ceux-ci dans le temps, nous ajouterons quelques considérations sur les pièces d'architecture, datant des IVe—VIe siècles, découvertes dans les centres fortifiés de la Dobroudja. Parmi ces pièces, ordinairement en calcaire ou en marbre, les plus représentatives et, en même temps, les mieux conservées sont les chapiteaux, qui sont aussi les mieux connus et étudiés.[520] Il s'y ajoute des bases de colonnes, des fûts de colonnes (assez peu nombreux et rarement entiers), des encadrements ou des châssis de portes et de fenêtres, des seuils, des fragments de balustrades *(cancelli)*, des blocs sculptés ayant appartenu à des arches, etc. La sculpture architectonique a, durant la période des IVe—VIe siècles, connu dans la province aussi, une évolution nouvelle, adaptée aux besoins de l'époque. Les colonnes des édifices étaient d'habitude des fûts monolithiques, soutenus par des bases au socle bas ou plus haut faisant souvent corps commun avec le socle, et décorés suivant les modèles classiques gréco-romains par des tores et des scoties. Cette décoration, devenue de plus en plus chargée ou, au contraire, simplifiée jusqu'à un niveau rudimentaire, perdit graduellement de son élégance. Les chapiteaux, qui, suivant la conception romaine classique, soutenaient des architraves et des arcs, tendirent à soutenir toujours plus d'arcs. Comme résultat, leur décoration se schématisa, s'amplifia et acquit un aspect toujours plus massif, présentant des variations à la forme d'un tronc de pyramide ou de cône, avec de très grandes différences de dimensions entre les deux surfaces parallèles. Finalement, les nécessités constructives déterminèrent, surtout au VIe siècle, l'emploi des chapiteaux à imposte et même de l'imposte simple, où la décoration était schématisée ou disparaissait presque totalement. Néanmoins, ce que l'on peut constater chez les chapiteaux des IVe—VIe siècles et surtout du Ve et du VIe, c'est la grande variété de formes et même de décor, due aux influences des grands centres de l'Empire — Grèce, Constantinople, Asie Mineure — et, d'autre part, à l'assimilation

et à l'adaptation de ces influences, au niveau local, en fonction des matériaux utilisés et des nécessités concrètes. L'examen des catégories plus représentatives des pièces d'architecture trouvées dans la Dobroudja romano-byzantine a permis de saisir les quelques traits de l'évolution de celles-ci, que nous venons de présenter. Relevons encore, pour conclure, que la plupart des pièces d'architecture plus représentatives, des Ve—VIe siècles, proviennent de basiliques chrétiennes, ainsi que leur décoration le suggère le plus souvent.

2. *L'art*

Le sens du développement de la vie culturelle et spirituelle de l'époque du Dominat a imposé une évolution à part des manifestations artistiques, bien que celles-ci aient longtemps continué les traditions classiques gréco-romaines. On a depuis longtemps remarqué la décadence, évidente et irréversible, enregistrée au début de l'époque du Dominat, dans le domaine des arts, qui semble représenter plutôt une prolongation, dans tout l'Empire, des incidences de la crise du IIIe siècle.[521] L'idée de ce déclin, bien qu'émise dans une optique romantique, n'est pas moins restée, jusqu'à nos jours, une coordonnée généralement acceptée pour juger la production artistique de cette période de passage du Principat au Dominat. Or, ce passage à une *autre* qualité est réel, mais on doit aussi y voir une réaction, sous des formes de manifestation nouvelles, aux profonds changements intervenus dans la vie spirituelle. Aussi longtemps que la tradition classique, déjà imprégnée d'influences orientales, ait, au IVe siècle, survécu, à la faveur d'un redressement et même d'une prospérité économique, on pouvait encore rencontrer des modalités d'expression artistique qui apportaient l'écho, de plus en plus lointain, des formes antiques. La place de celles-ci ne tarda, cependant, pas à être prise par les modalités d'expression exigées par le christianisme triomphant, phénomène qui devint évident et dominant au VIe siècle. Des éléments de l'art traditionnel, reflet d'une civilisation antique à laquelle ce dernier siècle prospère de l'époque du Dominat se rattachait encore, continuèrent même alors de se manifester, ne fût-ce qu'à des fins purement décoratives.

★

L'évolution des arts plastiques sur le territoire de la Dobroudja ne fait pas exception à celle que nous venons d'esquisser, même si le volume relativement réduit des découvertes ne permet pas de l'illustrer dans un chapitre à part. En commençant par la sculpture, il convient de mentionner que des reflets intéressants de l'art officiel, cultivé au début du Dominat, se retrouvent en Dobroudja. Quelques portraits impériaux, qui y ont été découverts, réalisés dans l'esprit iconographique du temps, ont pu être identifiés grâce, précisément, à leur caractère officiel, qui a permis de distinguer aussi l'origine, généralement italique, de ces pièces. Mentionnons, à ce propos, la tête de marbre de Dioclétien, trouvée à Valul lui Traian (départ. de Constanța) et celle du même empereur, en marbre aussi, découverte dans l'édifice à mosaïque de Tomis, la tête de marbre de Constance Chlore de Durostorum, où l'on a aussi trouvé la tête de marbre (probablement posthume) de Fausta, qui fut la femme de Constantin le Grand de 307 à 326.[522] Le portrait impérial le plus tardif découvert en Dobroudja — sans compter ceux imprimés sur les monnaies — se trouve sur un poids de Tomis, coulé en bronze et représentant, de manière schématique, le buste de l'impératrice Pulchérie, fille d'Arcadius et sœur de Théodose II, qui a vecu de 399 à 453.[523] À la différence des portraits précédents et

en juger par sa destination, la pièce doit être le produit d'un atelier constantinopolitain.

Une autre pièce liée à la tradition romaine, à la fois officielle et locale, est le petit trophée d'Adamclisi. Sculpture de basse époque, réalisée en calcaire local et ayant la forme et les détails du relief ordinairement rencontrés chez ces pièces, le trophée était une réplique à une échelle plus réduite (hauteur conservée, environ 2,80 m) de celui qui dominait le monument triomphal de Trajan. Il avait été monté dans un registre supérieur de la porte d'accès du côté de l'est de la ville de Tropaeum Traiani, au-dessus de l'inscription de fondation de 316.[524] Par l'exécution schématique, mais assez consciencieuse des détails, depuis le dégrossissage du tronc et l'imitation du bois dont il avait été fait à l'origine, jusqu'à la reproduction en relief des pièces d'armure et d'ornement du trophée, cet ouvrage en pierre de basse époque, représente une reprise délibérée de la tradition officielle romaine. La présence symbolique de ce trophée qui est l'un des rares de ce genre connus dans l'Empire romain et, en même temps, l'un des plus tardifs, est le reflet direct de la politique constantinienne de restauration de l'Empire. Ceux qui arrivaient à l'importante croisée de chemins qu'était la ville d'Adamclisi et y voyaient le nouveau trophée, ne pouvaient manquer de saisir l'essence du contenu *(ad confirmandam limitis tutelam)* de l'inscription montée sous ce monument symbolique, expression de la propagande officielle, érigé à la porte de la cité des Tropéens, à l'époque de Constantin et de Licinius.

En ce qui concerne la sculpture funéraire, qui relevait en fait de l'art artisanal et, en tout cas, des préoccupations artistiques non officielles, il convient de préciser que la plupart des monuments assez nombreux datant de l'époque du Dominat ont un caractère chrétien. Quelques-uns seulement de ceux récupérés jusqu'à présent [525] prolongeaient, au IVe siècle, sous des formes schématisées, la tradition locale romaine des types danubiens [526]. Même parmi les stèles funéraires qui, du point de vue de la forme, suivaient cette tradition, certaines sont supposées avoir ou ont effectivement des éléments chrétiens. Les portraits-bustes, naguère assez fréquentes, peuvent encore être rencontrés, au début de l'époque du Dominat, en Dobroudja. Tel est le cas de la stèle funéraire de Valerius Felix de Tomis (IGLR, 5) ou de celle du début du IVe siècle, de l'enfant Lillas de la même ville (IGLR, 18 = MPR, 1) [527]. Lesdits portraits-bustes, schématisés de façon rudimentaire, reposent sur de petits socles et se détachent nettement du relief, comme des *imagines* romaines traditionnelles. Le monument funéraire de l'enfant est, d'ailleurs, la dernière représentante en Scythie d'une catégorie de stèles d'origine italique et occidentale certaine, ayant, en outre, par le type d'inscription et la représentation sur le fronton de la colombe, un caractère paléochrétien. D'autres types de reliefs, situés comme dans les cas précédents, toujours au-dessus de l'inscription, se rencontrent sur deux pièces, de Tomis (IGLR, 17) et de Rasova (IGLR, 191). Les deux stèles, différentes comme manière, mais exécutées de la façon rudimentaire, typiquement provinciale tardive, contiennent des reliefs qui sont des variantes dérivées du thème classique de la représentation d'un groupe de personnages se tenant debout. Enfin, c'est à une catégorie apparentée de stèles qu'appartient celle de Valerius Victorinus, sous-officier dans la garde palatine, érigée un 324 à Ulmetum (IGLR, 206) [528] où la représentation située au-dessus de l'inscription latine typiquement païenne reprend, de nouveau, pour la dernière fois en Scythie, le thème de l'héroïsation du défunt, si largement répandu, aux IIe—IIIe siècles n.è., en Mésie Inférieure et même plus loin. Il est possible que la reprise d'une pareille représentation à une date si avancée soit due à la position sociale du défunt, à son appartenance aux troupes de Licinius (dont les sentiments antichrétiens étaient connus) ou, peut-être, à ses propres convictions. Ces reprises devenaient toujours plus rares et, à mesure de

l'accentuation du caractère chrétien, des éléments comme le banquet funéraire, le héros et même les diverses représentations figurées disparurent des stèles. Seuls des formes et des motifs ornementaux persistèrent, comme par exemple, le sarment stylisé, déroulé autour de l'inscription, fréquememnt rencontré sur les plaques funéraires du IVe siècle (IGLR, 209, 268, 188), y compris sur plusieurs à caractère chrétien. Par la suite, ce caractère s'étant généralisé, les symboles chrétiens sculptés en relief furent parfois ornés de motifs végétaux stylisés, hérités des traditions antiques.

Une place à part dans la sculpture de basse époque en Dobroudja est occupée par des représentations ornant une fausse-porte en calcaire (1,28 × 0,76 m) sur un tombeau du IVe siècle, découvert à l'ouest de Tomis.[529] La pièce imite une porte de bois à deux battants, sur laquelle sont représentés en relief assez prononcé, sur quatre panneaux: en haut, Isis et Harpocrate (à gauche), Vénus et Amor (à droite) et, en bas, un paysage spécifique de la vallée du Nil (à gauche) et Hercule dans le jardin des Hespérides (à droite). Cet ensemble sculptural est la dernière manifestation artistique du synchrétisme païen de basse époque, dans la province et, en même temps, unique par son contenu figuré d'origine nord-africaine.

C'est toujours à l'activité artisanale que nous avons évoquée dans les paragraphes consacrés à l'économie et à l'agriculture, que se rattache la sculpture décorative, mieux connue, grâce aux nombreuses pièces d'architecture qui ont été retrouvées et soigneusement étudiées. Parmi celles-ci, les plus représentatives sont les chapiteaux de différents types et dimensions: corynthiens, ioniques-impostes, impostes, chapiteaux-corbeilles, etc. La plupart d'entre eux proviennent de centres urbains comme Tomis, Callatis, Histria, Tropaeum Traiani, etc., d'habitude des basiliques chrétiennes, leur origine étant, le plus souvent, suggérée par des symboles spécifiques.[530] Il y a de petits chapiteaux provenant des colonnettes de *cancelli* ou de *ciboria*, décorés par une seule rangeé de feuilles d'acanthe et d'autres, de grandes dimensions, à deux rangées de feuilles d'acanthe, parfois fortement tracées, comme à Tomis, Callatis, Histria, Tropaeum Traiani et parfois gravées seulement de façon schématique, dans la pierre, comme à Dinogetia, etc. Il y a aussi des pièces décorées de feuilles d'acanthe «épineuse,» dont la technique d'exécution, basée sur le contraste ombre-lumière est propre à l'école constantinopolitaine de sculpture, telle qu'elle fonctionnait au Ve siècle, à l'époque de Théodose II. Une série de chapiteaux ioniques-impostes, dont certains ayant une grande ove entre les volutes schématisées et une croix en relief au-dessus de celle-ci, sur l'imposte, datent des Ve—VIe siècles; dans certains cas, l'imposte était aussi décorée de feuilles d'acanthe fortement mises en relief et les croix symétriquement disposées sur les côtés étroits de l'imposte étaient comprises entre ces feuilles. Particulièrement réussies du point de vue artistique sont les chapiteaux composites, à protomes de bêliers, de Callatis, travaillés, comme la plupart de ceux déjà évoqués, en marbre et dont la décoration se déroule en deux registres superposés; l'inférieur est composé de feuilles d'acanthe réalisées par la technique théodosienne susmentionnée et le supérieur comprend des représentations animalières, traitées de manière naturaliste avec un souci particulier du détail. Chacun des quatre coins de l'abaque est soutenu par une tête de bêlier dont le cou semble sortir de la corbeille ronde, formée par l'acanthe ajourée. Sur la corbeille s'appuient aussi quatre aigles qui s'élèvent vers le milieu du chaque côté de l'abaque. De tels chapiteaux, spécifiques pour l'époque d'Anastase, originaires de Constantinople ou directement de la zone des ateliers de Procones reflètent le penchant pro-orientalde l'art de la décoration architectonique du temps. Enfin, les chapiteaux ioniques-impostes de la même période et d'une époque plus avancée, découverts en nombre plus grand à Callatis et à Tropaeum Traiani (il y en a aussi dans d'autres centres) sont parvenus à un tel degré

de schématisation de la forme et de la décoration, que les volutes se sont transformées en simples cylindres aplatis et la décoration, ne fût-ce que symbolique, a disparu presque complètement donnant l'impression de pièces inachevées. Ces chapiteaux, ainsi que quelques impostes massives (partiellement décorés de feuilles épaisses d'acanthe et de croix, surtout ceux en marbre) sont parmi les dernières pièces d'architecture créées dans les ateliers locaux.

Dans les circonstances dramatiques ayant précédé la chute du limes, l'intérêt attaché à la sculpture a, même au niveau artisanal, naturellement diminué, sinon disparu dans la province. Les dernières manifestations de cet art sont des croix votives, taillées en pierre, aux VIe—VIIe siècle, suivant une habitude rencontrée, à la même époque, dans la zone de Constantinople[531]. Elles portaient des inscriptions chrétiennes dont plusieurs rédigées dans un remarquable latin de basse époque, parfois accompagnées d'une décoration symbolique et végétale en relief, cette dernière étant un écho provincial tardif de l'art sculptural décoratif d'autrefois.

La peinture romaine de basse époque sur le territoire de la Dobroudja est, en général, peu connue, mais certains monuments, récupérés en partie et, plus rarement, en entier, peuvent donner une image de son existence et de son évolution dans la région. Il s'agit exclusivement de peinture murale, fréquemment employée, de manière figurative et décorative, dans une série de constructions publiques et privées, de tombeaux du IVe siècle et, ensuite, avec un contenu plutôt symbolique, dans les cryptes pour martyrs et les basiliques paléochrétiennes. Ainsi, par exemple, les édifices thermaux avaient, comme l'indiquent les découvertes faites à Histria et à Tomis, à l'intérieur, des décorations polychromes (dont le caractère n'a pu être exactement identifié). Parmi les couleurs, appliquées sur le crépi, prédominaient le rouge, le vert, le jaune et le bleu. Le cas de l'hypogée découvert à l'ouest de Tomis, où se trouvait la porte évoquée plus haut pour les représentations nord-africaines, semble isolé, car les traces de crépi peint qui y furent trouvées ne contenaient que des bandes verticales colorées en rouge et bleu. En revanche, un repère intéressant du point de vue du lien qui existe entre la peinture murale de l'époque du Principat et celle dont le caractère chrétien se manifeste clairement aux Ve—VIe siècles, est fourni par la peinture polychrome exécutée à l'intérieur d'un tombeau à voûte, découvert il y a quelque temps à Durostorum et datant du milieu du IVe siècle. On a estimé que les images figurées dans des panneaux sur les parois latérales du tombeau représentent la vie terrestre, tandis que la décoration imitant, sur la concavité de la voûte demi-cylindrique, un plafond à caissons octogonaux verts, où, sur un fonds bleu, se détachent des animaux, des plantes, etc., suggérerait la vie d'outre-tombe[532]. Le même type de décor imitant les caissons (en un trompe-l'œil qui n'était pas nouveau dans la peinture antique) a été observé sur la voûte de l'une des cryptes des basiliques de Tomis. À en juger par des symboles qui, à l'instar des représentations de paons et de colombes des lunettes de la construction de Silistra, semblent être chrétiens également, le tombeau à voûte, découvert en 1988, à Tomis, représente, lui aussi, un repère particulièrement important de la transition dont nous avons parlé. Peint à l'intérieur selon la technique « a secco», il semble être d'au maximum quelques décennies plus ancien que celui de Durostorum, duquel il diffère, entre autres, par la répartition de certaines scènes figurées et par le décor végétal stylisé de la voûte[533]. Le tombeau, avec sa peinture polychrome parfaitement conservée, ne doit pas, étant donné sa forme et son contenu, avoir été construit plus tard que le début du IVe siècle n.è. À une étape ultérieure appartient un autre tombeau, découvert il y a plus longtemps, toujours à Tomis, dont le caractère chrétien est évident, puisque des guirlandes, une colombe, deux têtes d'anges et deux figures humaines y sont représentées.[534] De même que ces tombeaux, les cryptes des martyrs, abritées sous les autels des basiliques, ont, parfois, mieux conservé des traces de

peintures, comme celles à motifs géométriques et floraux trouvées dans l'une des basiliques de Tomis. Les cryptes des deux basiliques situées dans la partie occidentale de la ville ont conservé des traces de fresques polychromes, mais, comme dans le cas de la crypte de la basilique A de Tropaeum Traiani, il n'a, malheureusement, pas été possible d'en reconstituer le contenu. Par contre, les parois crépies de la crypte des martyrs, aménagée sous l'autel de la basilique de Niculiţel, n'avaient d'autres décorations que les inscriptions peintes en rouge et les symboles chrétiens.[535] Dans les ruines des basiliques de Dinogetia, de Beroe, de la basilique « de marbre» (B) de Tropaeum Traiani, de la grande basilique récemment découverte à Histria, etc., on a identifié des fragments de crépi portant des traces de fresque, les couleurs les plus fréquemment rencontrées étant le rouge, le bleu, le brun, le jaune, le blanc et le noir.

Ainsi qu'en témoignent les monuments conservés partiellement ou même intégralement dans différentes zones de l'Empire, la mosaïque pariétale ne manquait pas, surtout aux Ve—VIe siècles, de la décoration intérieure de maintes basiliques paléochrétiennes. En Dobroudja, de tels vestiges n'ont pas encore été identifiés, à l'exception des tessères de mosaïque, trouvées éparpillées, dans l'abside de la basilique D (« à transept») de Tropaeum Traiani. En verre vert, bleu, brun, or, turquoise, etc., apportées probablement d'un centre spécialisé du sud, elles montrent que tout au moins cette partie de l'édifice chrétien était décorée de mosaïque polychrome. Toujours de mosaïque semble avoir été décoré le pavement de certaines basiliques comme celle de Tomis, où de telles traces furent identifiées dans une des basiliques. L'art de la mosaïque pavimentaire est, en revanche, mieux illustré par le grand tapis à mosaïque de Tomis qui a, d'ailleurs, donné son nom actuel à l'édifice partiellement restauré, qui appartenait, aux IVe—VIe siècles, au complexe urbain-commercial de la capitale de la province, faisant, comme nous l'avons déjà souligné, la liaison entre la ville et le port. Réalisé en *tesserae* assez grandes (0,8—4 cm) de marbre apporté d'ailleurs et de pierre locale, en blanc, rouge, noir, vert, jaune et crème, le dessin du tapis de mosaïque se compose, dans la portion récupérée, de champs disposés longitudinalement, dont celui du centre, plus large, comprend des cercles inscrits dans des carrés alternant avec des portions rectangulaires. Un cadre large, avec une autre composition, entoure toute l'aire centrale de trois bandes. Différents motifs sont répétés, de façon stylisée, dans une composition plus élaborée, située dans la partie centrale. Elle comprend des vases (cantharoi) d'où sortent des sarments stylisés, des armes, des plantes, des motifs géométriques, etc. Les bandes qui entourent le champ central contiennent successivement, vers l'extérieur, les motifs répétés de la vague, de la corde tordue, de nouveau de la vague et de la corde tordue, un champ plus large de cercles intersectés à la limite de la moitié du rayon, la corde tordue identique à la première et un sarment de lierre largement déployé. Cet ensemble, dans lequel la série de motifs à tendance géométrisante est répétée de façon multiple, donne l'impression d'un mouvement continu. Du point de vue stylistique, la mosaïque, dont la superficie récupérée, d'environ 850 m^{2} représente moins de la moitié de celle initiale, appartient suivant les analogies et la conception générale du décor, à la typologie de ce genre de pavements, très répandus à la fin du Ve siècle et au début du VIe, surtout dans la zone de la mer Égée et de l'Asie Mineure. Quant à la mosaïque pavimentaire d'environ 30 m^{2} (sur 63 au début), découverte, toujours à Constanţa, rue Marcus Aurelius et présentant un décor répété de méandres et d'hexagones, disposés de façon symétrique, elle semble avoir appartenu à une basilique paléochrétienne. Elle est à dater, à en juger par des mosaïques analogues, de la même époque, rencontrées de Ravenne jusqu'en Asie Mineure, à Samos ou en Macédonie, au Ve siècle, au plus tôt.[536]

En nous arrêtant brièvement, dans ce qui suit, sur ce qu'il y a de plus représentatif dans les ainsi dits „arts mineurs" sur le territoire de la Dobroudja, nous rappellerons que les aspects essentiels ayant trait aux importations et à la production locale se retrouvent, du moins en partie, dans ce domaine. Qu'il s'agisse, de céramique ou d'orfèvrerie, la province de Scythie a participé à la circulation des valeurs artistiques dans l'Empire, les étapes d'épanouissement des IVe et, ensuite, des Ve—VIe siècles portant le sceau de l'héritage classique et, respectivement, de l'idéologie chrétienne. Ainsi, même vers la fin de la première étape, on importait et on utilisait des pièces de vaisselle à décor étampé représentant des images comme celle figurant Héraclès et Dionysos, avec la panthère, sur un fragment d'assiette découvert à Dinogetia.[537] Bien que l'assiette en question fût un produit caractéristique des ateliers nord-africains, donc un produit d'importation, elle montre, néanmoins, que le goût pour les images de la mythologie classique, associé, semble-t-il, aussi à certaines croyances, persistait encore dans la province. Et cela à une époque où la plupart des objets de ce genre portaient des symboles chrétiens et, parfois seulement, des images liées au culte impérial. En même temps, des lampes de terre cuite et de bronze, des gemmes, des bijoux et différents articles vestimentaires ou de parure portant des symboles, des représentations ou des inscriptions chrétiens circulaient toujours plus fréquemment en Dobroudja. Parmi les objets plus anciens de ce type, il convient de mentionner la lampe en terre cuite de Tomis (IVe—Ve siècles; produit italique); l'image de Jésus, imprimée en relief au centre du disque est entourée d'une inscription latine (Jean, XIV, 27) et, sur le bord du disque, sont imprimés tout autour les bustes des 12 apôtres (IGLR, 54 = MPR, 42). De la même époque date une gemme de cornaline, trouvée toujours à Tomis (IGLR, 53 = MPR, 41), offrant l'image de Jésus crucifié, entouré des 12 apôtres qui se tiennent debout. Ce type de représentations de l'art chrétien est apparu dans l'Empire seulement aux IVe—Ve siècles et sa pénétration en Dobroudja aussi, révèle une diffusion assez rapide du nouveau modèle.

Parmi les pièces les plus représentatives de l'art chrétien en Scythie Mineure, la plus importante reste, sans nul doute, la patène (le disque) de l'évêque Paternus de Tomis.[538] Ouvragé en argent partiellement doré, le disque a un diamètre de 61 cm et un poids de 6,224 kg. Au centre se trouve le monogramme typiquement chrétien, le chrisme, flanqué par les lettres alpha et oméga. Sur le cercle qui entoure le chrisme, se trouve gravée l'inscription: + *Ex antiquis renovatum est per Paternum reverentiss (imum) episc(opum) nostrum. Amen.* Le monogramme avec les lettres et la bande contenant l'inscription sont dorés. Une frise large de 14,1 cm, travaillée par la technique „au repoussé", orne le bord du disque et contient, dans une représentation quelque peu stylisée, un sarment de vigne avec des feuilles, des grappes de raisins et des vrilles, dans les courbures desquelles apparaissent des animaux quadrupèdes et des oiseaux et, ça et là, des paniers de raisins ou des vases. Le sarment est interrompu, à distances égales, par quatre gros et quatre petits médaillons en feuille d'or, disposés alternativement et sertis d'émail ou de pierres colorées. Les gros médaillons sont circulaires et des croix y sont inscrites et les petits sont ovales. Cette bande décorée avait aussi été dorée. Sur le dos du vase se trouvent imprimés les sceaux de contrôle. Le disque faisait, avec d'autre pièces trouvées en Ukraine où elles avaient été cachées vers le VIIe siècle, partie du trésor de la basilique épiscopale de Tomis et était d'usage liturgique. Il a, ainsi que l'inscription l'indique, été réparé du temps de l'évêque Paternus, qui a exercé ses fonctions pastorales dans la capitale de la Scythie, sous le règne d'Anastase. Du point de vue artistique, le disque comprend des éléments décoratifs traditionnels gréco-romains, tout en reflétant aussi certaines influences orientales, micro-asiatiques et des détails inspirés par le goût artistique des orfèvres de l'époque (les médaillons sertis de pierres). Des bagues, des boucles

d'oreilles, des croix-pendantifs, toutes en or et serties de pierres ou de verres colorés, comme celles trouvées à Histria, dans une chambre de la ville de basse époque (VIe siècle)[539] mettent en évidence, par le relief prononcé de la monture, la couleur des pierres contrastant avec le métal jaune. C'est ce que les personnes parées de ces bijoux, aimaient voir, lorsqu'elles se regardaient dans les miroirs, utilisés aussi fréquemment à l'époque que de nos jours. Ce n'est pas par hasard que nous avons fait allusion aux miroirs, puisque des cadres de plomb à décor géométrique et surtout végétal ont été découverts en grand nombre en Dobroudja, témoignant du large usage qu'on faisait de ces objets aux Ve—VIe siècles.

3. *La religion*

Ainsi qu'il ressort aussi des précédents chapitres, la religion chrétienne est devenue dominante aux IVe—VIIe siècles, de sorte que, dès le VIe siècle, les seuls édifices de culte en fonction étaient les basiliques chrétiennes, dont la présence a été constatée dans presque tous les établissements fortifiés. Les résultats des recherches archéologiques sur la période du Dominat montrent, peut-être, plus clairement que pour toute autre époque historique antérieure, l'ampleur prise par la nouvelle religion, phénomène mis en évidence par l'attestation, en Dobroudja seulement, des vestiges de plus de 30 lieux de culte, mais aussi par les découvertes faites dans les nécropoles de l'époque. La généralisation des éléments de rite et de rituel spécifiquement chrétiens n'y laisse aucune place à des exceptions, dès la seconde moitié du IVe siècle au plus tard. Voilà donc deux critères extrêmement importants et tout à fait concordants qui permettent de conclure que le christianisme s'était complètement imposé en Dobroudja et même, ayant franchi les barrières socio-économiques, ethniques et politiques, dans une zone beaucoup plus vaste.

★

La politique impériale d'une part et la tradition locale de l'autre ont contribué au maintien, pendant encore un demi-siècle, de croyances „païennes" dans la province. Les formes de manifestation de celles-ci sont souvent assez suggestives pour être mises en évidence par les moyens couramment employés dans l'étude de l'Antiquité, tels que textes littéraires et épigraphiques, témoignages artistiques, artisanaux, etc. Sur les quelque 300 inscriptions (sur pierre, céramique, métaux, etc.), découvertes en Dobroudja, une vingtaine seulement contiennent des dédicaces ou des formules spécifiquement païennes. Parmi ces inscriptions, qu'elles soient funéraires ou votives, la moitié ont pu être datées entre le début du règne de Dioclétien et les premières décennies du IVe siècle. Ainsi, par exemple, une dédicace officielle, datant de 285—292, c'est-à-dire de l'époque de Dioclétien, adressée au dieu Soleil, dont le culte s'était répandu de plus longue date, a été trouvée à Tomis (IGLR, 3). Dans le monde romain, Sol devait son ascension à la pénétration des cultes orientaux, surtout au cours des dernières décennies du IIIe siècle, lorsqu'il occupait une place de choix dans le panthéon officiel, son adoration présentant aussi des aspects syncrétiques. C'est la même divinité qui, dans la dédicace que lui adressait un vétéran de Capidava, durant les premières décennies de l'époque du Dominat, était appelée *Deus sanctus aeternus* (IGLR, 221). Le dernier document épigraphique de ce genre, trouvé dans la province, date des années 322—323 et comprend l'invocation du „saint dieu Soleil" *(Deus Sanctus Sol;* IGLR, 271 b). Selon l'inscription, celui-ci *devait* (souligné par nous), le même jour de chaque année (le 18 novembre), être imploré par le commandant militaire de Salsovia et par l'unité qui s'y trouvait cantonnée, „avec de l'encens, des chandelles et des libations". Placée par le commandant de la province,

Valerius Romulus, à la base d'une image du dieu, „sur l'ordre sacré *(iusso sacro)* de Licinius Augustus et de Licinius Caesar", l'inscription votive exprimait en fait la volonté de ceux-ci, imposée à leurs propres troupes, en un point important du limes de la province. La formulation du document semble suggérer aussi, au-delà du dessein officiel, un milieu en partie hostile, qui *devait* se soumettre à l'ordre impérial, l'un des derniers émis par Licinius.

De la même époque que le document précédent (mais en tout cas avant l'éclatement du conflit de 322) date aussi un autel consacré à Iuppiter Optimus Maximus et à Mars Conservator et posé en l'honneur des empereurs Constantin et Licinius (IGLR, 109). Trouvé à Histria, l'autel fait partie des dédicaces officielles et provient probablement, toujours du milieu militaire, car les divinités du genre de Sol comptaient parmi les dieux protecteurs de l'armée. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que la plaque tombale d'un sous-officier de l'armée de Licinius, un *biarchus* nommé Valerius Victorinus, tombé dans la bataille de Chalcédoine (324), portait encore la dédicace traditionnelle aux Mânes (IGLR, 206). Bien plus, le relief situé entre le fronton de la plaque et l'inscription latine comprenait, pour la dernière fois en Dobroudja, du moins selon les attestations dont on dispose jusqu'à ce jour, la scène de l'héroïsation du défunt ayant au centre le Cavalier. C'est toujours du milieu militaire que provient aussi un autel de la zone de Capidava, voué au „saint dieu Héron" par le commandant d'une unité de cavaliers porteurs de boucliers (IGLR, 220). Il comprend l'image traditionnelle votive du „Cavalier thrace", largement répandue, aux IIe—IIIe siècles n.è. dans la zone balkanique et différant de celle, évoquée plus haut, de l'héroïsation du défunt. Enfin, on rencontre encore en Dobroudja, à la même époque et une seule fois, des dédicaces à Héra Basilissa, l'équivalent grec de Iuno Regina (IGLR, 171), à Hercules Ripensis (IGLR, 172) et à Iuppiter Olbiopolitanus (IGLR, 169), la dernière avec la mention des noms des tétrarques (293—305), toutes les trois à Adamclisi. De la même époque date la dédicace de Tomis, vouée à Mater Deum Magna (IGLR, 2). On voit ainsi reparaître une divinité orientale très répandue, surtout au IIIe siècle, dans l'Empire, Cybèle, „la mère des dieux, la grande", dont la dédicace avait été posée par l'un des premiers commandants de la province de Scythie.

À la lumière des investigations épigraphiques et archéologiques, les pratiques païennes ne semblent pas avoir trop dépassé la limite chronologique indiquée par les inscriptions sûrement datées. Il est même remarquable que de telles inscriptions n'apparaissent plus après la date de la défaite de Licinius par Constantin. Néanmoins, vu le niveau généralement officiel de ces documents, on peut y voir aussi des effets directs de la situation conflictuelle de l'Empire, qui affectait aussi, directement, la province de Scythie Mineure. Des offices comme ceux célébrés, du temps de Dioclétien, par les prêtres Maximus et Caius Crispus de Callatis (IGLR, 85) ne semblent pas avoir cessé immédiatement, bien qu'ils ne fussent plus, comme alors, accomplis au nom du Conseil et de l'Assemblée du Peuple. À Dinogetia, par exemple, la maison romaine ayant dans l'*atrium*, un *lararium*, tout comme l'assiette étampée, à l'image d'Hercule et de Dionysos, reflètent la célébration de cultes païens traditionnels jusqu'à la moitié du IVe siècle et même plus tard.[540] C'est ce qu'indiquent aussi des sources littéraires pour d'autres zones de l'Empire, allant même jusqu'au début du Ve siècle. Et si une inscription funéraire comme celle d'Ulmetum (IGLR, 208) demandant que „les dieux Mânes soient honorés avec de l'encens", avait été posée par un *paganus*, on pourrait, à juste titre, songer à une persistance des traditions païennes dans le milieu rural. La résistance au christianisme qui avait, comme nous l'avons déjà dit, été plus grande dans le milieu rural, a aussi conduit à la signification latine tardive du mot *paganus*, passée de là dans d'autres langues, y compris le roumain („păgin")[541]. Enfin, à propos de l'inscription susmentionnée, il convient de

rappeler que les monuments funéraires sont les plus éloquents en ce qui concerne la persistance des coutumes païennes dans la province, puisque sept inscriptions étaient encore dédiées aux Mânes, au début de l'époque du Dominat (IGLR, 5, 17, 114, 168, 206, 208, 236).

Les recherches effectuées dans les nécropoles montrent, surtout là où les fouilles systématiques ont abouti à des résultats tangibles, que le milieu urbain a renoncé, de bonne heure, aux rituels païens d'enterrement. Ainsi, dans la nécropole romaine de basse époque de Callatis, sur 367 tombeaux, deux seulement, qui étaient d'ailleurs aussi les plus anciens (IIIe siècle n.è.) n'avaient pas un caractère chrétien [542]. La situation est à peu près pareille dans les autres nécropoles, comme par exemple à Beroe, où l'on a aussi constaté — fait particulièrement important — que le rite de l'inhumation était déjà généralisé à la fin du IIIe siècle.[543] Des témoignages archéologiques indubitables révèlent ainsi que le christianisme, officialisé seulement après l'édit de Milan, de 313, trouva, dans un domaine aussi important pour la population de la province que le rite et le rituel d'enterrement, un terrain particulièrement favorable. Cette constatation vaut aussi pour une aire plus vaste de l'Empire, dépassant même les limites de celui-ci, comme par exemple du côté gauche du Bas-Danube, au IVe siècle. Il est vrai que les prémisses en avaient été assurées par la propagation massive des cultes orientaux au IIIe siècle. Ainsi, à partir du IVe siècle, „sous l'autorité généralisée du christianisme, l'inhumation demeura le seul rite accepté..." [544]

L'évolution, aux IIIe—IVe siècles, des croyances religieuses dans l'Empire a facilité l'essor du christianisme [545]. Les mesures prises par Constantin après les violentes persécutions infligées aux chrétiens par Dioclétien et Licinius, ont largement ouvert les portes à la nouvelle religion qui avait déjà aussi pénétré dans la province de Scythie Mineure. Le fait est aussi démontré par lesdites persécutions antichrétiennes, évoquées par les sources littéraires (notamment les *Acta Sanctorum*). On sait, par exemple, que parmi les premiers martyrs chrétiens il y avait Épictète et Astion, originaires d'Asie Mineure, mis a mort, vers 290, à Halmyris, après y avoir converti plusieurs indigènes. D'autres martyrs sont attestés, à la même époque, dans le milieu rural, tels Maximus, Dada et Quintilien à Ozobie, près de Durostorum. Après la vague des persécutions ayant eu lieu sous Dioclétien, les plus nombreux martyrs sont attestés du temps de Licinius, dont plus de 60 à Tomis et d'autres à Durostorum, Axiopolis, Dinogetia, Noviodunum et, de nouveau, à Halmyris. L'activité des missionnaires chrétiens s'est, dès cette époque et toujours davantage par la suite, déployée aussi à gauche du Danube. Il suffit de mentionner le martyre mieux connu de Sava, surnommé le Goth, qui eut lieu en 372, dans la zone du Buzău actuel. Le dernier martyr de la Dobroudja, Aemilianus, est attesté à Durostorum, du temps de Julien l'Apostat. Il s'était rendu coupable non seulement de prosélytisme chrétien, mais aussi d'avoir brisé des statues de dieux et des autels du temple local et fut exécuté vers 362. Il est certain que ces lieux de culte et ces statues reflétaient le dernier effort entrepris par Julien en vue de restaurer les vieilles croyances. L'épisode révèle aussi l'antagonisme et même les violences, manifestées de part et d'autre, au cours de cette période où la religion traditionnelle était supplantée par le christianisme. C'est à ces circonstances qu'il faut, semble-t-il, aussi attribuer la mise en lieu sûr, à Tomis, du trésor de sculptures païennes dont on craignait, probablement, la destruction par les chrétiens.

Les découvertes épigraphiques et archéologiques ont confirmé les informations littéraires, précédemment contestées, concernant des chrétiens martyrisés sur le territoire de la Dobroudja, comme Zotikos, Attalos, Kamasis et Philippos, près de Noviodunum, dont la crypte contenant l'inscription qui en portent les noms se trouvait sous l'abside de la basilique de Niculițel, dans le territoire de la ville antique (IGLR, 267 = MPR, 63). De même, l'existence, à Axiopolis, de Kyrillos, Kyndaias

et Taseios (ou Dasius), martyrisés le 20 novembre 303, a été confirmée par l'inscription portant leur noms, qui a été découverte dans les ruines de la basilique du cimetière local (IGLR, 194 = MPR, 71). Une autre inscription, cette fois-ci de Tomis, évoque un évêque martyr, dont le nom ne nous est pas connu (IGLR, 22 = MPR, 4), mais qui aurait pu être Titus, le deuxième évêque de la capitale de la province, identifié jusqu'à ce jour. Cet évêque, nommé aussi Philus dans les textes, a été martyrisé du temps de Licinius, un jour de 3 janvier, très probablement vers l'an 320.

En ce qui concerne l'organisation des chrétiens de la province de Scythie, les informations, loin d'être complètes, sont, néanmoins, assez sûres, à partir surtout du IVe siècle. Les sources locales fournissent, jusqu'à l'échelon épiscopal de la hiérarchie ecclésiastique de l'époque, sur lequel les renseignements sont plus généreux, des éléments qui méritent d'être pris en considération. En commençant par les phases qui précédaient la christianisation, mentionnons tout d'abord l'attestation, dès le IVe siècle, à Tomis, des *audientes*, c'est-à-dire des personnes préparées à recevoir le baptême chrétien, nommées aussi catéchumènes (IGLR, 23). Au même échelon inférieur, se trouvait tout initié non baptisé, appelé aussi, un peu plus tard, vers le Ve siècle, *neópitos* ou *neophotistós* (gr.). Tous ceux-ci n'avaient pas accès à la basilique et cette règle a aussi déterminé l'adoption de solutions constructives leur permettant d'accéder, du côté ouest, à l'atrium et de là au narthex et au naos, comme nous le mentionnions dans le premier paragraphe du présent sous-chapitre. Les initiés baptisés et n'ayant pas de fonctions spécifiques étaient désignés sous le nom générique de *christianoí* (gr.), recevaient différents qualificatifs comme le grec *pistós* (= pieux) ou *servus*, dans le sens de serviteur de Dieu, aux VI—VIIe siècles, ou, vers la même époque, son correspondant grec *doúlos*. Parmi les catégories ou les rangs inférieurs des serviteurs de l'Église, on connaît un lecteur (gr. *anagnóstes*), qui avait une position analogue à celle d'un sous-diacre (gr. *hypodiáconos*), un diacre *(diaconus)* et un administrateur *(pragmateutés)* de la basilique de Saint-Jean. On sait également que l'une des basiliques de la capitale de la province portait au VIe siècle ce nom, sans que l'on puisse, toutefois, la localiser. C'est toujours à Tomis que sont épigraphiquement attestés, entre les IVe—VIe siècles, quelques prêtres nommés *presbyteri* ou *hiereís* (gr.). Enfin, de la même ville provient la plaque funéraire, datant du VIe siècle, d'un vicaire d'Odessos dont le titre correspond à une tradition civile, mais pouvant aussi, par analogie avec des inscriptions contemporaines, être assimilée à une fonction ecclésiastique.[546]

Certaines informations, fournies principalement par les sources littéraires, ont permis de conclure que les „moines scythes" ont joué un rôle particulièrement important dans la vie religieuse de la communauté chrétienne du territoire de la Dobroudja. Ainsi, dans le cadre des disputes qui avaient lieu dans l'Empire, au sujet des orientations parfois divergentes de la religion chrétienne, la tendance locale, imprimée par ces moines et par la plupart des dirigeants provinciaux de l'Église, a suivi, avec une étonnante constance, la ligne traditionnelle qui, dans les grandes lignes, coïncidait avec celle établie par le Concile de Chalcédoine, en 451. Les critères établissant l'origine du Christ, réunis dans des dogmes par rapport auxquels toutes autres opinions étaient considérées des hérésies, ainsi que la position secondaire du siège patriarcal de Constantinople par rapport à Rome étaient parmi les principales décisions adoptées par le Concile. En fait, tant au siècle précédent, ainsi qu'en témoigne l'opposition des Tomitains à l'arianisme sous Valens, que pendant les périodes immédiatement suivantes, l'orientation orthodoxe a dominé, du point de vue théorique et pratique, la vie de la communauté chrétienne de la province. Cette orientation a été attribuée à un substrat culturel, politique et même ethno-linguistique, considéré comme reflétant, jusqu'à un certain niveau, la prépondérance, au Bas-Danube, de la romanité à laquelle le corps ecclésiastique appartenait lui-même en bonne mesure.

La réaction contre les hérésies a, parfois, été violente, comme dans le cas de la révolte de Vitalien, quand Anastase lui-même a été pris à partie pour ses convictions monophysites. Peu de temps après, une délégation de moines scythes est restée plus d'une année à Rome, en vue de résoudre la dispute théorique dans laquelle ils se trouvaient avec l'évêque de Tomis, Paternus. La solution du problème est finalement venue de la part du futur empereur Justinien qui considéra orthodoxes les propositions des moines. Il semble, que cette solution avait déjà été adoptée, lorsque, vers 520, Paternus figurait parmi les évêques signataires des actes du synode de Constantinople. Le fait que Paternus ait été reconfirmé à la fonction d'évêque métropolitain est révélateur de la conciliation intervenue. Parmi les moines ayant longuement séjourné à Rome, le mieux connu est Jean Maxentius, auteur d'écrits latins évoquant les rapport entre divin et humain, estimés pour leur forme concise et la logique des arguments. Une origine „scythique" a aussi été attribuée à d'autres moines écrivains bien connus de l'époque, tels que Jean Cassian (env. 360—430) et Dionysius Exiguus, l'auteur du calcul de l'ère chrétienne (VIe siècle; vers 500—545 il s'est trouvé à Rome).

Comme nous l'avons déjà dit, une liste des évêques ayant fonctionné dans la province de Scythie, à partir de la fin du IIIe siècle, a pu être reconstituée sur la base des sources littéraires et épigraphiques. Ainsi, même un peu avant 290, l'année du martyre d'Épictète et d'Astion, l'évêque de la province siégeant à Tomis était Evangelicus. Plus tard, du temps de Licinius et jusque vers 320, quand il fut mis à mort, c'est Titus (ou Philus) qui se trouva à la tête des chrétiens de la province. La règle prévoyant l'existence d'un seul évêque pour toute la province semble s'être maintenue au moins jusqu'à l'époque de Zénon, lorsqu'un décret de l'empereur, de 480 *(Cod. Iust.*, I, 3, 35) établissait pour la Scythie le système hiérarchique sur lequel il y avait aussi certains renseignements antérieurs (Sozomenos, VI, 21; Theodoret de Cyr, IV, 35). Vers 368—369, lorsque Valens, qui avait embrassé l'arianisme[547], s'était heurté à l'opposition de Bretanio (ou Vetranio), ce dernier était évêque de Tomis, ainsi que nous l'avons appris en cette circonstance. En 381, Gerontius (ou Terentius) participait, en qualité d'évêque de la Scythie, au IIe Concile de Constantinople et, vers 392—407, le même siège était occupé par Theotimos Ier, surnommée „le Scythe". Celui-ci était appelé par les Huns du Bas-Danube" le Dieu des Romains", car, ainsi que l'écrit Sozomenos (VII, 26, 6—9 et VIII, 14, 8), les barbares parmi lesquels il s'était hasardé comme missionnaire avaient été fortement impressionnés par sa sagesse et son don de persuasion. Theotimos a entretenu une correspondance et des rapports d'amitié avec Saint Jean Chrysostome, le patriarche de Constantinople à l'époque. En 431, on vit participer aussi au IIIe Concile d'Éphèse, l'évêque de Tomis, Timotheus, qui semble avoir succédé à Theotimos et dont le nom se trouve aussi inscrit sur une table funéraire en pierre, découverte à Tomis (IGLR, 25 = = MPR, 5). Vers 446, évêque de la province était Jean, suivi, en 449, par Alexandre, dont le nom apparaît dans les documents du Concile qui avait eu lieu à Constantinople. En 458, le siège de l'évêché était occupé par Theotimos II, qui écrivait en latin à l'empereur Léon, pour défendre le dogme orthodoxe, conformément à la décision du Concile de Chalcédoine. En passant sur les modifications intervenues, peu de temps après, dans l'organisation ecclésiastique et sur lesquelles nous reviendrons plus bas, notons encore les noms des évêques qui ont occupé le siège de Tomis. Ils continuent de diriger pastoralement toute la province, comme, par exemple l'évêque mieux connu, Paternus, dont le rang était de *metropolitanus*. Impliqué dans les disputes religieuses de l'époque, Paternus a participé au Concile de Constantinople, de 520, dont il a signé les documents en ladite qualité. Le dernier évêque de Tomis à avoir été identifié jusqu'à présent est Valentinien (550—553), connu aussi pour ses relations avec le pape Vigile et, bien entendu, avec le patriarche de Constantinople.

Bien que nous ne disposions plus, à partir de cette date, d'informations directes sur les évêques de Tomis, il est certain que l'évêché a continué d'y fonctionner au moins jusqu'au milieu du VIIe siècle. La liste assez correctement établie des évêchés de la province, ainsi que la datation du trésor de l'église épiscopale de la capitale de la province, entré, vers la même époque, en possession des barbares et enfoui à Malaïa Perescepina en Ukraïne [548] en fournissent la preuve.

Revenant aux modifications intervenues dans l'organisation hiérarchique de l'Église de la province de Scythie, auxquelles nous faisions allusion, il convient de préciser qu'une série d'informations (*Not. Ep.*, p. 520 et suiv., écrit du VIIIe siècle évoqué aussi plus haut, le titre de *metropolitanus* porté par l'évêque Paternus en 520, certaines découvertes épigraphiques, le décret de Zénon vers 480, conservé dans le *Cod. Iust.*, I, 3, 35, etc.) permettent de déduire que l'apparition des évêchés dans plusieurs villes de la province a, très probablement, eu lieu du temps d'Anastase, si l'on tient compte du fait qu'une période plus calme et plus prospère avait alors commencé pour le territoire de la Dobroudja, par contraste avec la période où fut émis le décret de Zénon. Ce document prévoyait, il est vrai, que chaque ville „devait avoir son propre évêque" et qu'„il n'était permis à personne de priver, de quelque manière que ce soit, y compris par ordre impérial, une ville de son propre évêché ou du territoire attribué ou de tout autre droit et le rendre dépendant, à cet égard ou de toute autre façon, d'autres villes... " Cependant, aux termes du même décret, la province de Scythie était exceptée de l'application de ces dispositions: „... mais nous avons pris en considération la situation des très saintes églises placées sous l'autorité de la ville de Tomis du diocèse des Scythes, car ces saintes églises sont constamment ébranlées par les incursions des barbares et, de ce fait, tourmentées par la pauvreté et ne peuvent être autrement aidées que par l'entremise du fidèle à Dieu évêque de Tomis, qui est aussi la ville de résidence civile; nous décidons que lesdites églises soient exceptées de l'application de la présente loi et ne soient pas soumises à sa contrainte et qu'elles conservent leur propre organisation". Mais même à défaut d'une preuve juridique de l'annulation ultérieure de cette dernière partie du décret, le fait est confirmé par l'apparition, précisément à l'époque des reconstructions commencées par Anastase, d'évêques dans d'autres centres que Tomis. Paternus y était, comme nous l'avons dit, *metropolitanus*, vers 520, et des preuves existent aussi de l'existence d'évêchés à Tropaeum Traiani, Noviodunum, Histria, Axiopolis et Callatis. Dans le cas de cette dernière, on connaît même le nom d'un évêque, Stephanus, inscrit sur une croix votive posée vers la fin du VIe siècle (IGLR, 91). Pour les autres villes que nous venons de mentionner, les découvertes archéologiques confirment le rôle d'évêchés qu'elles jouaient au VIe siècle. Mentionnons aussi, à ce propos, l'existence, archéologiquement démontrée, de baptistères à Axiopolis et Tropaeum Traiani. Or, ces édifices où l'on conférait le baptême se trouvaient alors auprès des basiliques épiscopales des centres urbains qui avaient cette attribution. Enfin, la liste des évêques ayant fonctionné sur le territoire de la Dobroudja doit être complétée par le nom de Dulcissimus de Durostorum, enterré à Odessos, au VIe siècle (SSIB, 107).

Dans un autre ordre d'idées, mais en revenant au décret de Zénon, la mise en application de celui-ci (dans le sens indiqué par sa première partie) une fois démontrée pour l'époque d'Anastase-Justinien, a aussi une autre signification pour la province de Scythie. Elle révèle que le rôle des évêques et des évêchés s'est considérablement accru, à partir de ce temps-là, à tel point que l'on assista, en fait, à un transfert de l'administration civile et même de certains aspects de l'organisation militaire vers la hiérarchie ecclésiastique. C'est aux évêques qu'incomba désormais la tâche de diriger les villes (une quinzaine dans la province, comme on l'a vu) et les territoires de celles-ci, qui ne différaient pas beaucoup, comme répartition et comme

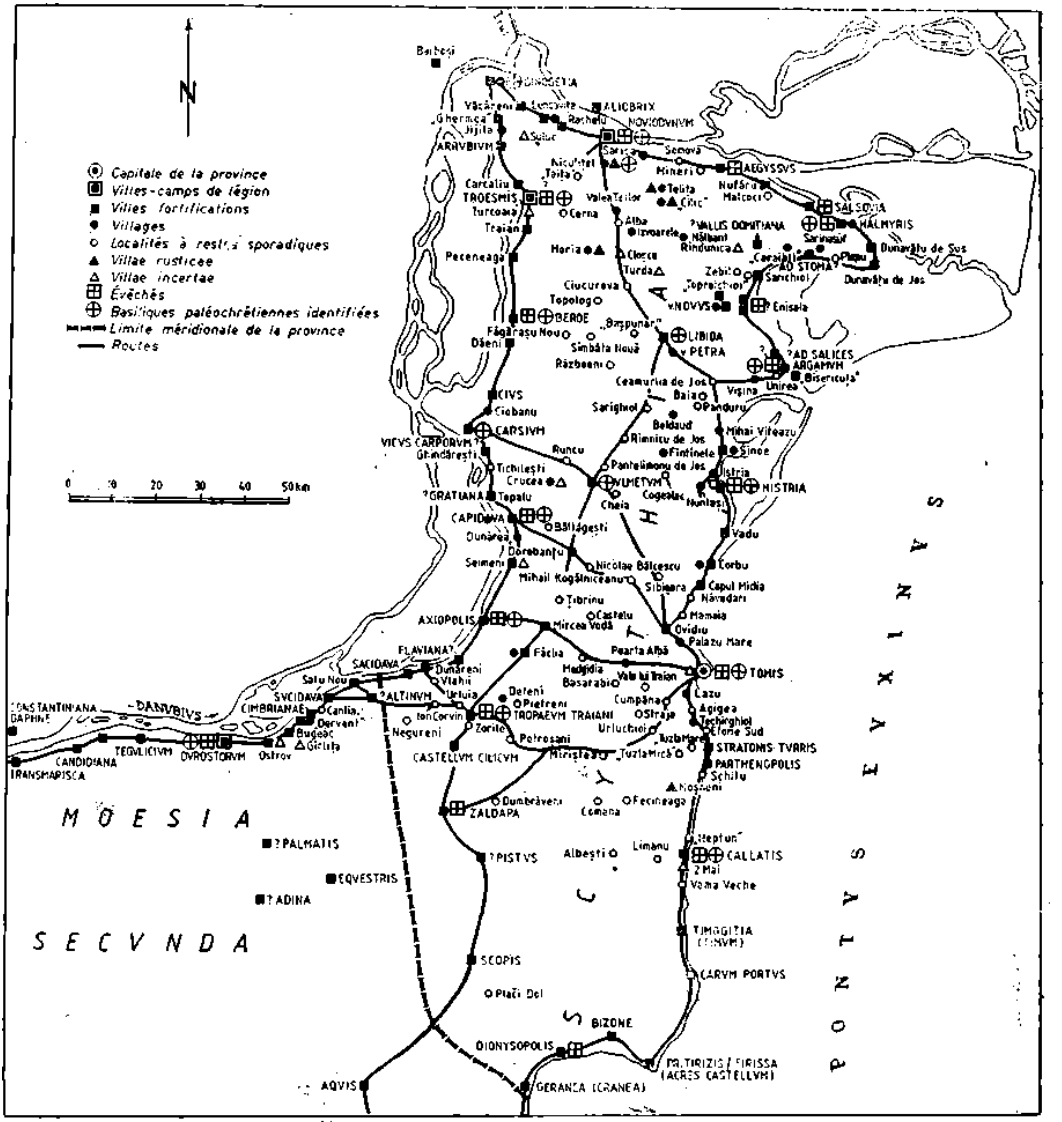


Fig. 21. La Dobroudja aux IVe—VIe s.

superficie de ceux de l'époque antérieure. Cela impliquait aussi le contrôle, extrêmement important du point de vue économique, de la collecte de l'annone et de la distribution des céréales aux unités militaires, conformément à la législation datant du temps d'Anastase [549]. Le fonctionnement d'un pareil mécanisme était sans doute facilité par la conjoncture évoquée par Procope (*De aed.*, IV, 1, 34—35) pour l'époque de Justinien, mais qui n'était pas nouvelle, de la fortification de la région du Bas-Danube: „... chaque exploitation avait sa fortification ou se trouvait à proximité d'un retranchement". Et, comme dans la province il y avait 15 sièges épiscopaux auxquels s'ajoutaient d'autres établissements fortifiés plus petits ayant des basiliques chrétiennes, la mise en œuvre de la législation susmentionnée s'avéra d'autant plus efficace. Quant au rôle de l'Église dans l'administration et la défense des villes et des bourgs de la province, les informations locales sont plutôt indirectes. L'exemple, plus lointain, d'une inscription latine, de 580, trouvée à Serdica (dans la province de Dacie Méditerranéenne, aujourd'hui Sofia, Bulgarie) est parmi les plus explicites à cet égard: + „L'empereur Tiberius Constantinus Augustus a reconstruit, parmi d'autres édifices de la ville de Serdica, cet aqueduc, avec les fonds versés par Iulianus, *vir magnificus* et *candidatus* et grâce à l'assiduité *(instantia)* de l'archevêque Leontius, *vir beatissimus*..." [550] Commenter le texte, en ce qui concerne le rôle susmentionné de l'Église, nous semble superflu; son contenu et sa forme mêmes démontrent l'importance des textes et des symboles chrétiens de certaines inscriptions officielles ayant trait aux activités de construction dans la province qui nous occupe. Parmi celles-ci, la plus ancienne que l'on connaisse provient de Bizone, date de 383—384 et contient les noms des empereurs Arcadius et Honorius, précédés du monogramme chrétien (SSIB, 86). Un bloc de calcaire, détaché du mur d'enceinte pe la ville de Tomis, gardait sur la face extérieure l'inscription: + Ô Dieu, ô Seigneur, protège la ville reconstruite, amen!", laquelle évoque, conformément à la datation, la réparation du mur, à l'époque d'Anastase (IGLR, 7 = MPR, 26). Il existe aussi d' autres inscriptons du même caractère provenant toujours de Tomis, mais aussi d'Histria, d'Ulmetum, de Dinogetia et de Placi Dol (Bulgarie), etc.[551]

La propagation du christianisme sur le territoire de la Dobroudja a, croyons-nous, été suffisamment soulignée dans les sous-chapitres et les paragraphes précédents. Les sources, principalement archéologiques, épigraphiques et littéraires, fournissent de nombreuses données que nous avons déjà évoquées et sur lesquelles nous ne reviendrons que brièvement, dans la mesure où elles présentent de l'intérêt dans ce contexte. Ainsi, nous avons constaté qu'il y avait, dans les centres fortifiés de la province, plus de 30 basiliques paléochrétiennes qui, à l'époque de redressement, enregistrée dans la première moitié du VIe siècle, dominaient les agglomérations urbaines, étant les principaux édifices à la fois publics et cultuels. La documentation épigraphique montre que, dans toute la période du Dominat, les inscriptions chrétiennes constituaient la majorité en Dobroudja.[552] Elles atteignent un pourcentage maximum (environ 95%) au cours des Ve—VIIe siècles, lorsque, suivant le type de l'inscription, soit le contenu du texte, soit les symboles qui l'accompagnaient soit, souvent les deux à la fois, avaient des caractéristiques chrétiennes. En fait, les inscriptions païennes avaient complètement disparu, puisque le reste du pourcentage mentionné représentait des documents épigraphiques d'autre nature, tels que les capacités inscrites sur certaines amphores, etc. Quant à la langue dans laquelle les inscriptions chrétiennes sont rédigées, l'on constate une nette prépondérance du grec (environ 75%). Il convient de noter, cependant, que plus des 3/4 des inscriptions rédigées en cette langue proviennent des trois grandes villes du littoral ouest-pontique, Histria, Tomis et Callatis, qui ont constamment cultivé des liens directs avec l'Asie Mineure et divers centres du bassin de l'Égée en général. On remarque, d'autre part, un grand nombre de noms latins dans ces documents. Ainsi, sur un total de

25 inscriptions en langue grecque de Tomis, contenant des éléments onomastiques (pour utiliser l'échantillon le plus riche et donc le plus représentatif), 12 contiennent des noms latins. Bien plus, dans l'une de celles-ci, une épitaphe du VIe siècle (IGLR, 37 = MPR, 18), on note aussi une tendance plus marquée à la romanisation des noms: la fille de Jean, fils de Phocas et de Constantia, s'appelait Romana, nom que l'on rencontre fréquemment dans les inscriptions chrétiennes. En fait, l'onomastique de toutes les inscriptions chrétiennes de la province est en majorité latine, quelle que soit la langue dans laquelle elles sont rédigées. D'autre part, en dehors des inscriptions chrétiennes latines, assez nombreuses dans les trois villes du littoral, il y en a d'autres rédigées dans la même langue, toujours plus proche de celle parlée dans la région, qui proviennent surtout de l'intérieur de la province et de la zone du limes. La répartition de ces inscriptions sur le territoire de la province est plutôt équilibrée et les milieux sociaux dont elles proviennent sont assez variés, les plus importants étant, de ce point de vue, les milieux militaires (à une époque où le recrutement se faisait sur place), ecclésiastique et officiel. Les inscriptions sans mention spéciale (surtout funéraires) semblent appartenir à des propriétaires locaux. Enfin, quelques inscriptions sont bilingues, mais parmi elles, une seule, provenant de Tropaeum Traiani, a un texte double, avec la même teneur en grec et latin (+ *Crux mortis et resurrectionis;* IGLR, 173 = MPR, 81).

Les observations que nous venons de faire au sujet des sources épigraphiques chrétiennes et des informations littéraires sur le christianisme, ne nous dispensent pas d'évoquer les acquis des recherches linguistiques.[553] On a pu ainsi observer que, tandis que les sources de l'époque employaient surtout le terme grec *ecclesia* pour église, repris par les langues romanes occidentales, le roumain a adopté,avec des transformations spécifiques, *basilica* → „biserică". Le phénomène s'est également produit avec d'autres termes latins de basse époque ou latinisés, ayant trait à la religion chrétienne et désignant des notions essentielles, qui se trouvaient, pour la plupart, en circulation dès l'époque du Dominat. Ainsi, *angelus* → „înger"; *baptizare* → „a boteza"; *basilica* → „biserică"; *christianus* → „creştin"; *credentia* → → „credinţă"; *crux, crucis* → „cruce"; *Dominus, Deus* → „Dumnezeu"; *draco* → → „drac"; *icona* → „icoană"; *lex, legis* → „lege"; *libertare* → „a ierta"; *luminare* → „lumînare"; *martyr*, attesté aussi dans la forme *martur* dans le latin tardif, limité au sens juridique → „martur"; *orare* → „a ura"; *paganus* → „păgân"; *peccatum* → „păcat"; *presbyter* → „preot"; *quadragesima* → „păresimi"; *rogare* → „a ruga"; *rogatio, rogationis* → „rugăciune"; *septimana* → săptămînă", etc. Nombreux sont aussi les mots roumains hérités toujours par la filière chrétienne et couvrant d'autres domaines, tels que le rite d'enterrement, sur lesquels nous n'insisterons pas ici, mais qui, s'ajoutant à ce qui précède, démontrent, une fois de plus, la simultanéité de l'étape finale du processus de romanisation et de la christianisation au Bas-Danube. On voit donc à quel point les phénomènes linguistiques concordent avec les réalités établies par voie archéologique, aussi bien par le contenu que par la chronologie de la diffusion des termes susmentionnés au sein de la romanité orientale à laquelle appartenait aussi le territoire de la Dobroudja.

4. *Périodisation. Conclusions*

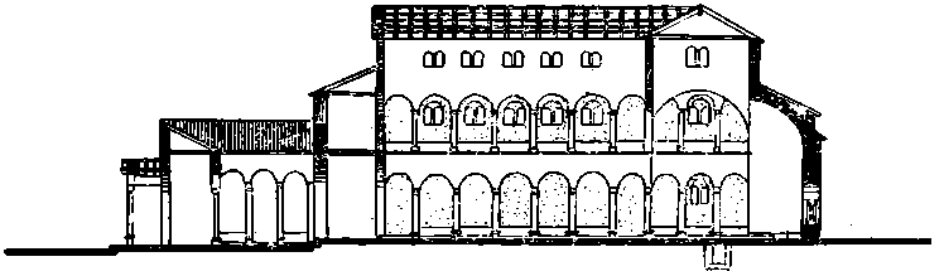
On peut donc constater, à la lumière de tout ce qui précède, que la culture de la province de Scythie Mineure a, dans tous les domaines considérés, depuis l'urbanisme et l'architecture jusqu'aux manifestations artistiques et religieuses, évolué

sous le signe de l'adaptation et de la fusion graduelle de la tradition gréco-romaine dans la culture chrétienne d'expression nettement romaine de basse époque. Deux étapes plus importantes peuvent être distinguées au cours de ce processus, à part les différentes phases établies de façon plus circonstanciée par la voie historique et archéologique.

La première étape, qui couvre environ un siècle, se caractérise par la continuation, sous des formes nouvelles, des traditions culturelles gréco-romaines, dans les limites de l'évolution spécifique enregistrée dans l'Empire. Les villes, reconstruites et bien plus solidement renforcées avec d'épaisses murailles d'enceinte conservent un certain temps, à l'intérieur, des éléments traditionnels de l'urbanisme et de l'organisation édilitaire romains. Les arts plastiques et certaines manifestations religieuses continuaient également, tant par la forme que par le contenu, des traits de la culture florissante de l'époque des Sévères. Mais, dans le même intervalle, on assiste à une avance irrésistible du christianisme, sur le plan spirituel et par voie de conséquence, dans tous les autres domaines de la culture (arts plastiques, arts mineurs, production artisanale d'importation et locale, etc.). La pénétration de la nouvelle religion a été facilitée par la préexistence des cultes orientaux et les principaux propagateurs en furent les militaires et les immigrants. La fin des persécutions antichrétiennes et l'adoption, par les empereurs de Constantinople, d'une attitude favorable au christianisme, ont conduit à l'élimination des traditions païennes, avec des incidences directes sur les différents domaines de la culture.

Après les terribles secousses provoquées par les invasions huniques dans l'Empire, on voit se profiler clairement la deuxième étape de l'évolution spirituelle dans la région du Bas-Danube, dont le début s'était déjà manifesté à la fin du IVe siècle. Désormais „le sceau du christianisme" [554] devint toujours plus évident et la nouvelle religion, adoptée dans tout l'Empire d'Orient exerça, sur la culture de la province une profonde influence, dont le point culminant fut enregistré au VIe siècle. Dans la sphère de l'architecture et de l'urbanisme, les soucis défensifs, devenus, comme on le sait, dominants, ont graduellement entraîné une diminution de la qualité de la vie urbaine. Malgré ce phénomène, le centre des villes, toujours plus agglomérées, ne tarda pas à être dominé par la présence monumentale des basiliques paléochrétiennes. C'étaient, comme on l'a vu, les plus importants édifices, dont la réparation et l'ornementation demeura, même pendant les moments critiques ayant précédé la chute du limes, une tâche prioritaire. Citons, à ce propos, le cas de la basilique *B* („de marbre") de Tropaeum Traiani, remise en état avec des pièces de marbre, du temps de Maurice Tibère, alors que, vers la même époque, des portions abîmées du mur d'enceinte étaient réparées de façon rudimentaire et que les portes en étaient renforcées par le rétrécissement, procédé jamais rencontré auparavant dans la tradition romano-byzantine en matière de constructions. Il convient de préciser, dans cet ordre d'idées, que la foi religieuse même exigeait à l'époque d'accorder la priorité aux basiliques, puisque ces édifices abritaient, dans toutes les villes, d'habitude sous l'autel, des cryptes contenant des reliques de martyrs. Or, comme on le sait, cette pratique s'était généralisée dans la province, de même que dans l'Empire, ces reliques étant considérées „plus sûres que n'importe quelle tour ou mur d'enceinte" [555]. Il en résulta que, dans la Dobroudja des Ve—VIe siècles, de telles cryptes n'existaient presque plus dans les basiliques situées à l'extérieur des villes, où les reliques des martyrs avaient précédemment été déposées.[556] Pendant la même période, les arts plastiques — peinture, mosaïque, sculpture, architectonique — furent presque com-

plètement subordonnés aux nécessités constructives à caractère chrétien. En même temps, les arts mineurs, depuis l'orfèvrerie et la toreutique à la céramique, propageaient, eux aussi, les symboles chrétiens, même lorsque les objets respectifs n'étaient pas destinés à l'usage liturgique. Il convient de souligner, dans cet ordre d'idées, que la Dobroudja, dont les liens avec la population de la rive gauche du Danube furent toujours des plus étroits, a continué d'être, aux IVe—VIe siècles, une source de rayonnement culturel, placé, cette fois-ci, sous le double signe de la romanité et du christianisme.



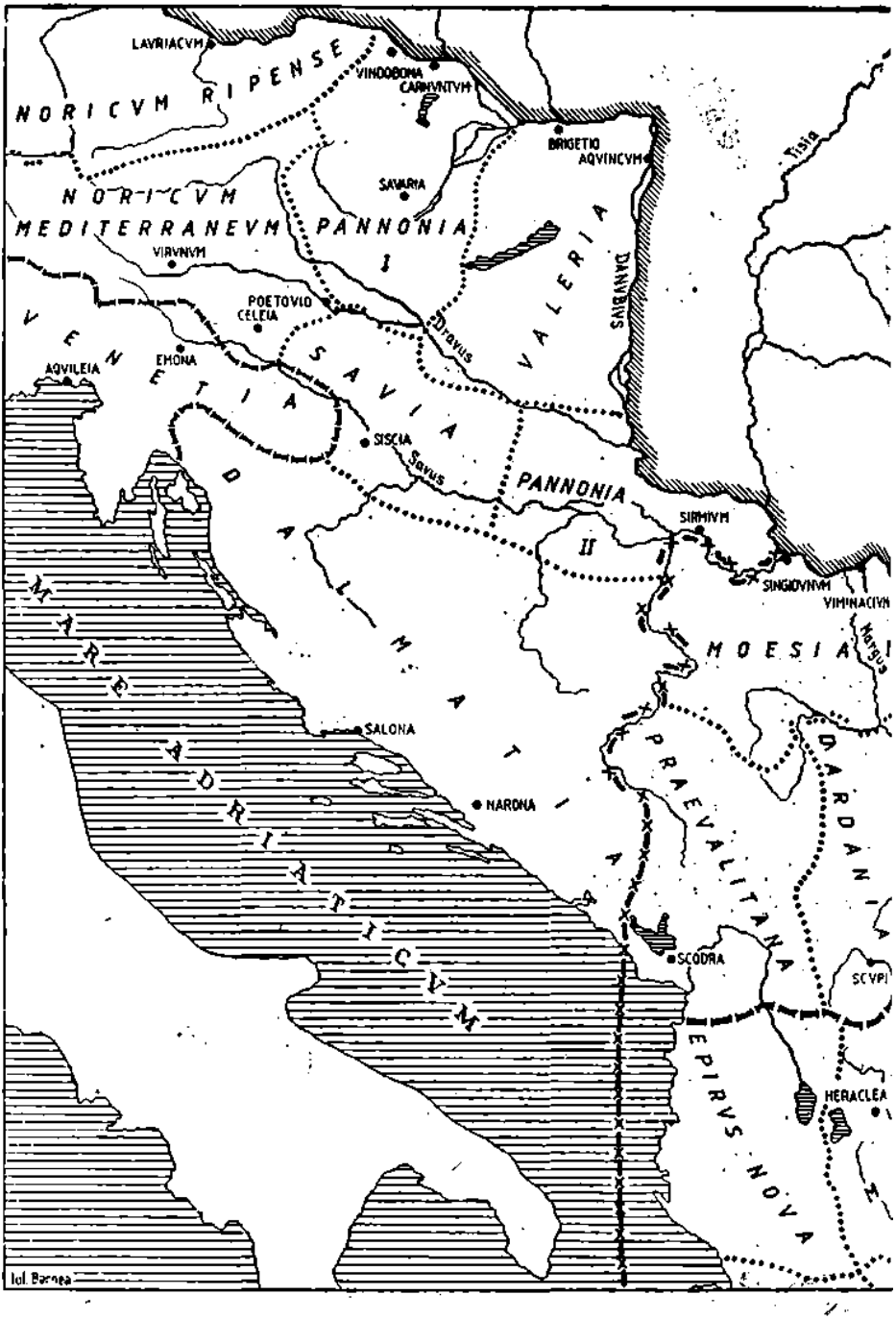
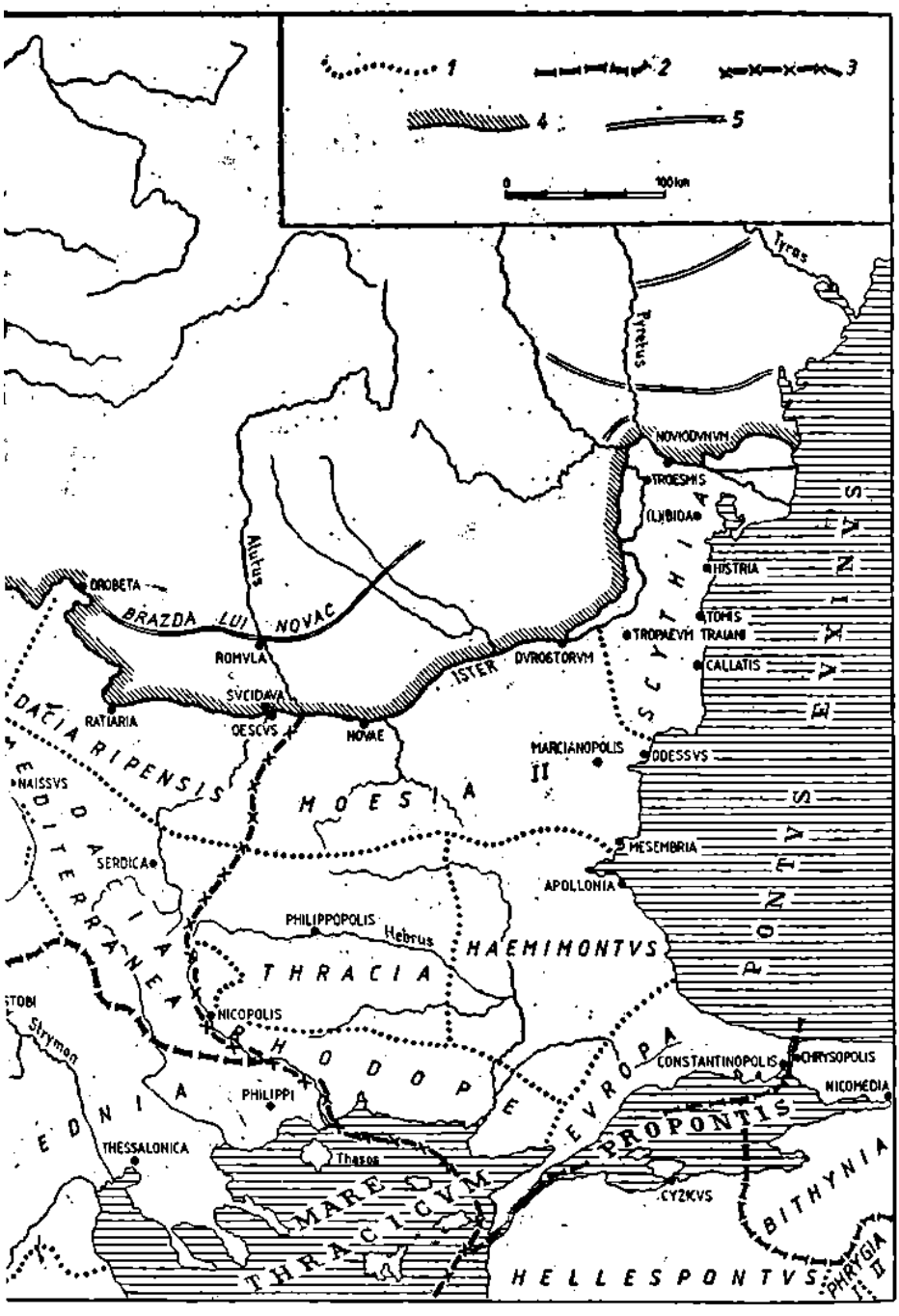
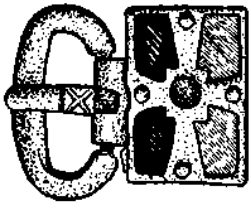


Fig. 22. Les provinces romaines de la Peninsule Balcanique vers la fin du IV^e^s. 1. Limites d
l'Empire; 5.



provinces; 2. Limites des diocèses; 3. Limites des préfectures du prétoire; 4. Frontières de lum en terre.

LE RÔLE DE LA DOBROUDJA DANS L'HISTOIRE DES ROUMAINS ET DU SUD-EST DE L'EUROPE



Le géographe roumain Vintilă Mihăilescu écrivait, il y a un demi-siècle, au sujet de la Dobroudja: „En réalité, la Dobroudja n'est pas une région exclusivement balkanique ou carpatique, mais par sa constitution, une association des régions carpatiques et balkaniques et, par sa position géographique, une zone terminale de la Roumaine et une zone de passage entre l'Europe continentale et l'Europe méridionale" (dans *La Dobroudja*, Bucarest, 1938, p. 9).

En rapportant cette image à la perspective historique, on constate que, dès l'Antiquité, il y a eu tendance à considérer la Dobroudja comme une région à part, d'abord du point de vue topographique et toponymique, ensuite par la création, sur son territoire, de la province de *Scythia Minor*. La spécificité de la position géopolitique et historique de la région et de sa population étaient donc déjà reconnues. Dans le domaine de la bibliographie, cette réalité est illustrée, dès la première synthèse moderne plus importante consacrée à la Dobroudja, celle de J. Weiss (1911), même si, à la différence des ouvrages qui lui firent suite, son caractère était surtout géographique. La même optique est essentiellement partagée par les ouvrages ultérieurs bien que, dans certains cas (mentionnés dans l'avant-propos de ce livre),des tendances étrangères au respect dû à la vérité historique, se fussent, malheureusement, manifestées dans l'interprétation des faits.

D'ailleurs, la manière à part dont la Dobroudja fut traitée par les puissances au cours de l'Antiquité et du Moyen-Age, reflète bien l'intérêt attaché à la contrée située entre le Danube et la mer Noire, dont l'importance stratégique a, de tous temps été reconnue. Cette particularité de la région a été définie, en ces termes, par le grand historien roumain Vasile Pârvan en parlant des Gètes du Bas-Danube: „C'est ainsi que nous devons nous imaginer la contrée marécageuse de la vallée du Danube: là, nul n'était maître; mais, dès qu'on s'enfonçait dans la plaine valaque ou, surtout qu'on montait sur la rive droite, on rencontrait le peuple qui en était le maître: les Gètes. Ceux-ci *avaient besoin de la rive droite*, pour surveiller les étangs et la steppe, autant qu'en eurent aussi besoin les Grecs, les Romains, les Bzyantins ou les Turcs. Aussi, les Gètes ne furent-ils maîtres absolus de la plaine valaque que lorsqu'ils possédèrent aussi les forteresses de la rive droite. Quand les Thraces ou les Romains s'en sont emparés, ils foncèrent pour les reprendre et lorsqu'ils ne réussirent plus à les reconquérir, ils se trouvèrent, eux aussi, à la merci de ceux qui les tenaient" (*Getica*, 1926; p. 91; souligné par nous).

La personnalité de la contrée située entre le Danube et la Mer s'est, dès l'aube de l'histoire, affirmée par des sommets de la civilisation néolithique, comme celui représenté, d'une façon si expressive, par la culture de Hamangia (V^e—IIIe millénaires av.n.è.), d'origine est-méditerranéenne. Il y eut ensuite la civilisation des Thraces de haute époque, marquant le passage de l'époque du bronze à celle du fer, en l'occurrence la culture dite de Babadag (XIIe—VIIe siècles av.n.è.), présente aussi, par ses premières phases, à Troie. Cette culture est, comme on l'a déjà dit, liée aux préliminaires continentaux et aux conséquences de la grande migration égé-

enne, partie initialement du Bas-et du Moyen-Danube. Une civilisation gétique du type La Tène, particulièrement riche et évoluée, a également été identifiée, historiquement et archéologiquement, en Dobroudja. À la suite des contacts massifs, établis aux IVe—IIIe siècles av.n.è., avec le monde hellénistique, cette civilisation présentait aussi des reflets nord-pontiques et sud-thraciques, mais elle acquit graduellement une personnalité à part et un grand essor dans une région plus vaste, qui comprenait aussi la Dobroudja. La civilisation gétique, dont des vestiges très importants furent aussi découverts sur le territoire de la Dobroudja, atteignit, dans la période comprise entre le IIe siècle av.n.è. et le Ier siècle n.è., l'apogée de son développement, en ce qui concerne la qualité aussi bien que l'extension territoriale. Dans la perspective historique, elle a représenté la plus claire préfiguration (et en même temps composante autochtone essentielle) de la symbiose qui allait donner naissance à la romanité orientale, dans le cadre de laquelle la Dobroudja fut, tant par sa position que par son évolution, appelée à jouer un rôle particulièrement important. À la suite d'une longue cohabitation des autochtones et des colons grecs du littoral, cette unité territoriale suscita l'intérêt de Rome et finit par entrer sous sa domination, quelques décennies seulement avant la Dacie.

Le contrôle, puis l'occupation militaire et l'organisation administrative de l'époque du Principat, ont largement contribué à la romanisation de la population locale, en dépit des différences assez grandes qui existaient encore entre les centres grecs du littoral de la mer Noire et l'intérieur de la Dobroudja avec le limes danubien. On a pu remarquer au sujet de cette époque, le niveau relativement élevé de l'administration romaine dont l'autorité s'était généralisée et le rôle de premier plan joué par le phénomène urbain dans le cadre du processus mentionné. Bien que n'ayant jamais atteint la magnificence d'autres centres provinciaux, comme par exemple ceux d'Afrique du Nord, l'essor, néanmoins remarquable, des villes de la province a été favorisé par une vie rurale très intense et par la grande densité de la population qui s'adapta progressivement à la civilisation romaine supérieure. Les trois premiers siècles de notre ère ont été témoins, comme on l'a vu, de la mise en place des structures administratives et militaires, qui ont rendu irréversible le processus de la romanisation. La profonde insertion de la Dobroudja dans l'orbite économique, sociale et culturelle de l'Empire romain y a largement contribué. C'est seulement à la lumière de tous ces facteurs — politique, administratif, militaire, socio-économique et linguistique — dont les auteurs ont essayé de relever les principaux traits, que l'on peut vraiment saisir, dans toute sa complexité, le phénomène de la romanisation. Il convient de souligner, dans cet ordre d'idées, que la densité exceptionnelle des établissements ruraux, dont beaucoup ont, comme la plupart des villes, conservé leurs noms indigènes préromains, bien sûr latinisés, a eu une importance particulière pour la diffusion en profondeur, sous tous les rapports mentionnés, de la civilisation romaine. En fait, c'est le milieu rural qui, ayant absorbé la culture romaine et survécu à l'ordre romain, a constitué, par sa continuité, le principal élément de l'ethnogenèse roumaine. Par contre, les centres urbains ont, tant qu'ils ont existé, représenté des foyers de romanisation très importants et efficaces, mais la tradition indigène s'y trouva, graduellement, dépersonnalisée. Tous cela explique la formation de la romanité orientale sur une aire beaucoup plus vaste que le territoire de la Dobroudja, le phénomène dépassant, en fait, le limes danubien et se manifestant aussi dans le milieu autochtone du nord du Danube.

Tous ces aspects se retrouvent, sous des formes nouvelles, mais reflétant les mêmes tendances, à l'époque du Bas-Empire. Au cours des grandes époques du Principat et du Dominat, évoquées par le présent ouvrage, on peut distinguer des phénomènes révélateurs pour l'évolution historique de la province. Sans relever tous les détails, l'enquête historique et archéologique, entreprise dans les chapitres II et III

de ce livre, a essayé de surprendre les éléments fondamentaux de la vie de la population. On a constaté, à ce propos, que dès l'époque du Principat, la Dobroudja fut rapidement intégrée dans le système romain d'organisation territoriale et de défense militaire, dont le réseau engloba, peu à peu, le milieu rural. La région fut, en même temps, étroitement associée à la vie sociale et économique de l'Empire, ce qui favorisa aussi son adaptation aux différents aspects de la culture romaine.

Vers la fin de l'époque du Principat, le processus de la romanisation lequel, étant donné les relations permanentes avec la rive gauche du Danube et le contrôle romain exercé en profondeur de ce côté, ne s'arrêtait pas au limes, était devenu irréversible, mais n'était pas encore achevé, ce qui s'explique aussi par les progrès plus lents du phénomène dans le milieu rural.

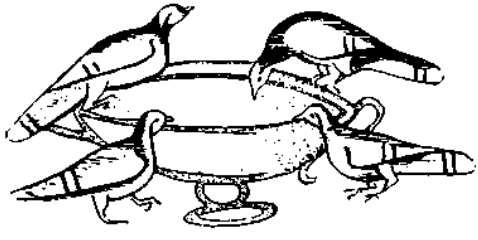
À partir de ces prémisses, le Dominat a entrepris des réformes en matière d'organisation et, à la faveur aussi du rapprochement de la capitale de l'Empire, a fait adopter à la province récemment créée de nouvelles directions d'évolution. L'adaptation tout à fait remarquable de la province aux nouvelles réalités de l'Empire doit être vue comme la réaction naturelle d'un organisme déjà préparé à cela par ses propres structures romaines. Les incidences de cette évolution peuvent, à cette époque aussi, être mieux constatées dans le milieu urbain, où la diffusion intense de la civilisation romaine de basse époque et l'organisation administrative nouvelle ont conduit à la disparition graduelle des différences, si nettes auparavant, entre les anciennes colonies grecques et les villes romaines de l'intérieur de la Dobroudja et du limes. En même temps, le phénomène de la romanisation qui, pour une large part du milieu rural, n'en était, à l'époque du Principat qu'au début, il est vrai irréversible, s'imposa vers la fin du IVe siècle et devint fait accompli au VIe. Nous avons à l'esprit, à ce propos, la situation évoquée par Procope, dont les mots peuvent servir de leitmotif à l'époque et qui, comme nous l'avons déjà dit, sont amplement confirmés par les découvertes archéologiques: „... chaque exploitation agricole avait sa propre fortification ou se trouvait tout près d'un point fortifié". Même s'il était, en premier lieu, déterminé par descirconstances dramatiques d'ordre extérieur, le phénomène a, néanmoins, conduit à l'atténuation et même à la disparition des différences qui existaient encore, vers la fin de l'époque du Principat, en ce qui concerne le degré de romanisation du milieu rural de la province.

L'évolution du système défensif romain sous le Bas-Empire, notamment l'importance accrue des troupes de frontière, constituées de soldats-agriculteurs a également favorisé ce processus. On peut aussi parler, en général, d'un accroissement de l'importance sociale et économique des militaires dans la vie de la province. Par ailleurs, la distinction même entre militaires actifs et vétérans, qui s'avérait nécessaire pour mieux comprendre et interpréter la situation sociale, économique et culturelle de la région, aux IIe—IVe siècles, a, du fait de l'existence des communautés militaires-agraires et du recrutement opéré dans la même zone, perdu de son importance dans les conditions particulières des Ve—VIe siècles. Il y a lieu de rappeler, à ce propos, l'exhortation adressée dans la „langue paternelle" ou „de l'endroit" par les soldats de Comentiolus vers 587, qui constitue un monument du latin parlé durant la basse époque dans la région balkanique. Son stade de langue romane presque formée n'était pas beaucoup moins avancé alors, qu'elle ne le fut quelques décennies plus tard, lorsque les Slaves commencèrent à s'établir en masse au sud du Danube. D'ailleurs, c'est aux Slaves qu'incomba le rôle particulièrement important de séparer, par une large bande de territoire, toujours plus difficilement pénétrable, en deux zones, situées au nord et au sud de celle-ci, le vaste espace habité, dans la Péninsule Balkanique, par la population romane. Grâce a sa densité et à son unité culturelle, cette population a, néanmoins, réussi à conserver son entité dans les territoires situés des deux côtés du Bas-Danube et aussi, dans des conditions différentes, plus au sud,

entre la bande de territoire mentionnée et le monde hellénique. Les réalités linguistiques sont, avec bien d'autres aspects sur lesquels nous n'insisterons plus dans cette partie finale, des preuves péremptoires.

Partie intégrante de l'Empire d'Orient, particulièrement importante comme zone limitrophe et de contact, la Dobroudja fut, surtout aux IVe—VIIe siècles, marquée par l'apport culturel du christianisme. Le fait que la nouvelle religion ait eu une diffusion plus large que toute autre auparavant, a été pour la Dobroudja aussi important que sa propagation prépondérante en langue latine. Ce dernier aspect a dû aussi avoir eu des causes intérieures, déterminées par la structure même de la population locale, dont la densité et le support culturel et linguistique lui donnaient déjà la force de rejeter ou, le cas échéant, d'assimiler les éléments allogènes. Il faut enfin noter que la Dobroudja n'a jamais cessé d'agir comme un facteur de liaison et de rapprochement culturel avec les populations vivant à gauche du Danube, avec lesquelles elle a toujours entretenu d'étroits rapports économiques.

Tels sont les événements et les vicissitudes vécus, au fil des Ier—VIIe siècles, par le territoire compris entre le Danube et la mer Noire, en tant que province du Haut-et du Bas-Empire, et qui ont abouti à sa romanisation, parachevée sous le signe du christianisme. Cette période de plus de 600 ans ne couvre, certes, qu'une partie, il est vrai essentielle, du processus de formation de la romanité orientale; une partie aussi de l'histoire multimillénaire de cette terre roumaine ancestrale de la Dobroudja, vraie plaque tournante en cette extrémité de l'Europe faisant face à l'Asie et lieu de rencontre de deux des plus anciennes voies de communication entre les peuples des deux continents.



NOTES

[1] Vulpe, DID, p. 158—163; Suceveanu, VEDR, p. 26—27; voir aussi, plus haut, chap. Ier, A,4

[2] Rémondon, *Crise*, p. 107—108.

[3] *Ibidem*, p. 109—111.

[4] Stein, HBE, I, p. 69 et suiv.; Jones, LRE, I, p. 37—52; Barnea, DID, p. 369, où la bibliographie aussi est plus complète.

[5] Plus fréquemment Scythie; l'épithète « Minor» est apparue dès l'Antiquité pour distinguer le territoire de la Dobroudja de celui, plus grand, situé au nord de la mer Noire, ainsi nommé à cause de la présence des Scythes, à l'époque du fer, jusqu'aux bouches du Danube et en Dobroudja. Par la suite, dans l'Antiquité classique et de basse époque, il s'est produit le processus inverse de l'appellation de certaines populations d'après les toponymes, ce qui a donné lieu à des confusions Pour le nom de la province, v. aussi Barnea, DID, p. 370.

[6] ND, II, 52—58.

[7] Barnea, DID, p. 370—371.

[8] Ostrogorsky, HEB, p. 59.

[9] *Ibidem*, p. 59—60.

[10] F. Lot, *Fin du monde antique*, Paris, 1950, p. 72 et suiv.; Stein, HBE, I, p. 2 et suiv.; Ostrogorsky, HEB, p. 70—71.

[11] *Ibidem*.

[12] *Ibidem*; voir aussi la note 4 pour la bibliographie de l'événement en soi.

[13] *Ibidem*, p. 72.

[14] R. Vulpe, Stud. Balc., I, 1970, p. 33—47 = Pontica, V, 1972, p. 205—221.

[15] Pour l'organisation militaire, voir plus bas le sous-chapitre respectif.

[16] Barnea, DID, p. 384—375. Aurelius Victor, *Caesares*, 39, 43, écrivait que toute la peuplade des Carpes était passée dans l'Empire; la plupart des historiens modernes acceptent plus difficilement cette affirmation qui semble exagérée.

[17] Barnea, DID, p. 375—377. Les inscriptions: CIL III, 14433, I. I. Russu, AISC II, 1933—1935 (1936), p. 210—212 = AE, 1936, p. 256, no. 10; CIL III, 6151 (les deux premières de Durostorum, la troisième de Transmarisca, toutes de 297); IGLR, 190 et 240 (Rasova et Dinogetia), etc.

[18] Barnea, DID, p. 375 et n. 34.

[19] Par exemple IGLR, 192, d'Axiopolis; à mentionner que ce commandant apparaît ici comme un adorateur de Mithra.

[20] Sur ces questions nous reviendrons avec plus de détails et une bibliographie dans la troisième partie du présent chapitre.

[21] Stein, HBE, I, p. 80—82; Barnea, DID, p. 378—381.

[22] Barnea, ACR, p. 5—10 et suiv.

[23] Stein, HBE, I, p. 82—83; Barnea, DID, p. 381 et suiv.; pour l'activité de Constantin dans l'Empire et au Bas-Danube, v. aussi I. Barnea, O. Iliescu, *Constantin cel Mare*, Ed. şt. şi enc., Bucarest, 1982.

[24] Gr. Tocilescu, AEM, XVII, 1893, p. 190 = CIL III, 13734.

[25] I. Barnea, B. Mitrea, N. Angelescu, Materiale, IV, 1957, p. 161—162.

[26] E. Condurachi, dans *Histria*, I, p. 59; Suceveanu, *Histria*, VI, p. 24—27 (phase II B).

[27] Barnea, DID, p. 387.

[28] N. Mircev, Izvestija, Varna, 9. 1952, p. 72—73, no. 4, pag. 88 = L. Hollenstein, Stud. Balc., 10, 1975, p. 39, no. 71.

[29] Peuplade de Goths du groupe des Visigoths; nom donné à ces derniers par certains auteurs anciens.

[30] Barnea, dans *Constantin*, p. 106—107.

[31] D. Tudor, *Oltenia romană*, IVe éd., Bucarest, 1978.

[32] Barnea, DID, p. 389; idem, dans *Constantin*, p. 107; dans les deux ouvrages, la bibliographie ancienne et moderne de ces événements.

[33] Stein, HBE, I, p. 130.

[34] *Ibidem* .

[35] Barnea, DID, p. 390; v. plus bas, dans le IIIe sous-chapitre, les détails de cette organisation militaire.

[36] Florescu, *Capidava*, p. 39.

[37] Barnea, DID, p. 391; le nom apparaît chez divers auteurs anciens, à partir seulement du VIe siècle n.è., en commençant par Hiéroclès (637, 6) et Procope (De aedificiis, IV, 11). Em. Popescu, dans TIR, L 35, p. 34 et, ensuite, dans IGLR, 37 (p. 73—74), où il y a aussi la bibliographie, localise Constantiana à Arganum.

[38] Barnea, DID, p. 391—392, où il y a aussi la bibliographie; ECR, p. 791.

[39] Barnea, DID, p. 392.

[40] Stein, HBE, I, p. 159.

[41] Em. Condurachi, BSH, XXII, 1941, 2, p. 84—143.

[42] Julien, *Lettres*, 94. «Scythes» était le terme plus ancien, fréquemment utilisé par les Anciens pour n'importe quelle population de la région, même après que les vrais Scythes eussent disparu depuis longtemps. En l'espèce, l'écrivain empereur (après Hadrien et Marc Aurèle, un des rares empereurs romains doués d'une solide culture) faisait probablement allusion aux Huns, dont la présence se faisait déjà sentir dans les steppes du nord de la mer Noire.

[43] De nouveau, les relations les plus objectives sur ces événements aussi, allant jusqu'à préciser le nombre des soldats goths ayant traversé alors le Danube avec Procopius (env. 3000), se trouvent chez Ammien Marcellin (XVII, 4, 13; XVIII, 6, 17; XXIII, 3, 5; XXV, 8, 77, XXVI, 9, 11 et 10, 4). V. aussi RE, XXIII, 1, 1957, col. 252—256; Stein, HBE, I, p. 169—176; Barnea, DID, 392—394.

[44] Une reprise de la datation des étapes de ces événements, chez M. Zahariade, SCIVA, 34, 1983, 1, p. 57—70.

[45] Barnea, DID, p. 395, estime que ces points se trouvaient sur la rive gauche, à Constantiniana Daphne et Aliobrix. Les têtes de pont plus anciennes, encore existantes, étaient préférées par les Romains pour des raisons de sécurité, faciles à comprendre. *Ibidem* et la relation détaillée des événements auxquels nous avons fait référence. Pour notre part, nous préférons le centre de Sucidava, vu le grand nombre de sceaux commerciaux de l'époque, qui y furent découverts et compte

tenu aussi des voies commerciales plus importantes, dont celle qui menait de Tomis vers l'ouest était de premier ordre. En même temps, les règles du commerce et surtout le contrôle rigoureux imposé par la législation romaine de l'époque, exigent à notre avis, le maintien des deux centres d'échanges à l'intérieur du limes.

[46] *Ibidem*, p. 397; IGLR, 272. Au sujet de la fausse interprétation de ce monument comme étant le trophée d'Adamclisi, v. Barnea, DID, p. 396, n. 132.

[47] *Ibidem*, p. 398—399, où il y a aussi la bibliographie.

[48] Vulpe, HAD, p. 313.

[49] Entre temps, Athanaric et une partie des siens ont trouvé temporairement refuge dans le Caucaland, toponyme qui semble correspondre à la curbure des Carpates Orientales. Le roi goth devait mourir à Constantinople, en 381.

[50] Vulpe, HAD, p. 313—314; Barnea, DID, p. 399, probablement à Durostorum. Jones, LRE, I, p. 152, date l'événement en l'automne de la même année.

[51] Stein, HBE, I, p. 190.

[52] I. Barnea, SCIV, XVIII, 1967, 4, p. 563—574; idem, DID, p. 395—396; l'inscription dans l'IGLR, 233.

[53] C'est-à-dire, de toute évidence, les habitants de la province de Scythie.

[54] Barnea, DID, p. 397; DIVR, p. 44—45.

[55] Stein, HBE, I, p. 186.

[56] *Ibidem*, p. 191.

[57] *Ibidem*, p. 191—195; Barnea, p. 402—403.

[58] Vulpe, HAD, p. 317; idem, Dacia, N.S., V, 1961, p. 392.

[59] Barnea, DID, p. 405, où aussi la bibliographie,.

[60] CIL, 14464 = Beševliev, SSIB, 80.

[61] Datée de la même époque, une autre borne milliaire de Kipra (entre Odessos et Marcianopolis, Beševliev, *op. cit.*, 149,) certifie l'attention prêtée à cette route.

[62] Velkov, *Cities*, p. 37, no. 101, selon l'interprétation de certains textes du *Codex Theodosianus*.

[63] Stein, HBE, I, p. 247—248.

[64] Zosimos, V, 13, 1—2; 14, 1—4, 15, 3; 17, 3—18; 21, 9—22.

[65] Barnea, DID, 407, où aussi la bibliographie.

[66] Vulpe, HAD, p. 319; Barnea, DID, p. 407.

[67] *Ibidem*.

[68] *Codex Theodosianus*, 7, 17, 1; Velkov, *Cities*, p. 40—41.

[69] Stein, HBE, I, p. 293; Jones, LRE, I, p. 193—194.

[70] O. Seeck, dans RE, I, 1894, col. 701—703; Stein, HBE, I, p. 318 et 335.

[71] Iordanes, *Getica*, 265—266.

[72] Priscus, p. 587—589.

[73] L'année du retour de Zénon sur le trône, 476, coïncide avec celle de la chute de Rome et de l'écroulement définitif de l'Empire Romain d'Occident.

[74] Thiudimer était le premier roi goth, installé et reconnu comme tel au sud du Danube, dans l'Empire.

[75] Stein, HBE, II, p. 17; Barnea, DID, p. 409.

[76] Ostrogorsky, HEB, p. 94.

[77] *Ibidem*, p. 54—55; Stein, HBE, II, p. 77—80 et 85—89.

[78] V. la bibliographie complète, dans le cas de chacun de ces établissements, notés systématiquement dans le sous-chapitre suivant.

[79] H. Metaxa, BCMI, VIII, 1915, p. 33.

[80] Barnea, DID, p. 410—411.

[81] Contre le monphysisme adopté et encouragé par Anastase.

[82] Barnea, DID, p. 412—415.

[83] Stein, HBE, II, p. 220—222.

[84] Ostrogorsky, HEB p. 103. En réalité, Héraclius a, comme on le notera aussi plus bas, donné le cadre légal adéquat à des formes d'organisation intérieure qui s'étaient déjà avérées viables et dont la nécessité et l'évolution avaient, à son grand mérite, été comprises par l'empereur, à un moment décisif pour la survie et le redressement de l'État byzantin.

[85] *Ibidem*, p. 105; Stein, HBE, II, p. 402—417.

[86] Barnea, DID, p. 416—420.

[87] *Ibidem*, p. 429, n. 40.

[88] Peuplade huno-bulgare qui avait, à ce moment, entrainé aussi des groupes de Slaves.

[89] Entre autres, Agathias, V, 11, 6—7; I. Malalas, XVIII, p. 490; Menander Protector, 3.

[90] I. Barnea, Dacia, N.S., X, 1966, p. 237—259; idem, DID, p. 429—430. D'autres détails, par établissements, avec la bibliographie respective sont fournis dans le cadre de la périodisation comprise dans le sous-chapitre suivant.

[91] Barnea, DID, p. 431, où on trouvera aussi les sources littéraires antiques qui fournissent ces informations.

[94] Menander Protector, 48, 63, 64, 66.

[95] Jean d'Éphèse, *Historia eccl.*, V, 25.

[96] Comme on le verra aussi plus bas, Tropaeum Traiani présente l'une des situations très clairement confirmées par la voie archéologique.

[97] Pour tous ces événements, voir surtout Théophylacte Simocatta, VII et VIII, ainsi que leurs commentaires chez Ostrogorsky, HEB, p. 69—70; Gh. Ştefan, Dacia, N.S., XI, 1967, p. 253—258; Barnea, DID, p. 435—438.

[98] V. aussi le commentaire de l'épisode chez Barnea, DID, p. 433—435, où l'on trouve aussi la bibliographie, et dans FHDR, II, p. 539, n. 4.

[99] Ostrogorsky, HEB, p. 70—72; Barnea, p. 439.

[100] Ostrogorsky, HEB, p. 77.

[101] Après le siège échoué de Constantinople, de 626, la puissance militaire des Avars avait sensiblement diminué.

[102] Jones, LRE, II, p. 712—714.

[103] F. Ferenczy, Klio, 63, 1981, 2, p. 615; pour la diminution graduelle de l'autonomie, v. aussi Velkov, *Cities*, p. 245 et passim.

[104] D. Claude, *Die Byzantinische Stadt im 6. Jh.*, München, 1969, p. 108—109.

[105] *Ibidem.*

[106] *Ibidem*, p. 114—116.

[107] *Ibidem*, p. 118—128.

[108] *Ibidem*, p. 152—154, 160, 167—169 et 194.Ce dernier aspect, bien vérifié, comme on le verra plus bas dans le cas du territoire de la Dobroudja, où, étant donné l'aspect principalement agraire et de centres d'échanges, nous avons utilisé aussi le nom plus adéquat de marchés.

[109] Classification appartenant à D. Claude, *op. cit.*, p. 195—223 et suiv.

[110] *Ibidem*, p. 226—227.

[111] Puisque l'unité territoriale historique impose une telle approche, la présente analyse comprend les établissements situés dans la province de Scythie Mineure, même si, dans le reste de l'ouvrage, d'autres établissements dobroudjans comme celui de Durostorum (aujourd'hui Silistra, Bulgarie) n'ont pu être évités. La présentation commence par les établissements du limes danubien de la province, d'amont en aval, continue par ceux du littoral pontique, du nord au sud et s'achève par les établissements situés à l'intérieur de la Dobroudja romano-byzantine. Nous avons, pour chaque cas, mentionné la localisation moderne. La bibliographie fournie, dans les notes, pour chaque établissement est celle que nous avons jugée essentielle; parmi les ouvrages de référence nous avons sous entendu TIR, L 35, auquel nous n'avons plus renvoyé que dans des cas plus particuliers.

[112] C. Scorpan, Pontica, XI, 1978, p. 165—166.

[113] Idem, *Limes Scythiae*, BAR International Series, 88, Oxford, 1980, p. 71.

[114] *Ibidem*, p. 72—73. Sans que l'auteur se fût prononcé fermement pour ce moment, les données qu'il présente convergent vers la datation proposée ici, identique d'ailleurs pour d'autres centres de Dobroudja.

[115] *Ibidem*, p. 74. Les connaissances nouvelles concernant la fortification de Sacidava sont dues exclusivement aux recherches de l'auteur cité, auxquelles nous avons ajouté quelques observations personnelles faites sur place.

[116] Du nom de celui-ci, l'inscription conserve seulement la fin: . . *ius, vir perfectissimus dux* . . .; l'épithète correspond en gr. *diasemótatos*.

[117] C. de Boor, Zeitschrift für Kirchengeschichte, XII, 1890, p. 520 et suiv., no. 585; Barnea, DID, p. 459, n. 12; idem, MPR, p. 17 et no. 38; Em. Popescu, dans *Epigraphica*, Bucarest, 1977, p. 282.

[118] R. Netzhammer, *Die christlichen Altertümer der Dobroudscha*, Bucarest, 1918, p. 119—121; Barnea, DID, 480.

[119] v. la note précédente et no. 115 (comme siège épiscopal).

[120] v. plus bas, à Tropaeum Traiani, où nous penchons, à la lumière des données existantes, vers l'hypothèse de A. Aricescu. Nous n'excluons cependant pas la possibilité qu'une nouvelle découverte ramène le toponyme à Hinog, le point où se trouvent les ruines de la ville d'Axiopolis.

[121] Florescu, *Capidava* p. 25—72.

[122] Z. Covacef, Materiale, XIII, 1949, p. 175—178 et 15, 1983, p. 361—366.

[123] Florescu, *Capidava*, p. 70.

[124] Recherches en cours de l'équipe dirigée par Radu Florescu, que nous remercions, par cette voie aussi, de nous avoir montré ou fait part d'une importante partie des résultats des investigations; entre autres ouvrages pubiés, ajouter: I. Miclea, R. Florescu, *Strămoşii românilor. Daco-romanii*, II, Bucarest, 1980, no. 660—661; N. Cheluţă Georgescu, Materiale, XIII, 1979, p. 179—182; Gh. Poenaru Bordea, BSNR, 70—74, 1976—1980, p. 247—251 et 77—79, 1983—1985, p. 169—176.

[125] Découvertes communiquées par R. Florescu à la Session nationale de rapports de Piteşti, le 25 mars 1988. C'est, après Noviodunum, Dinogetia et Halmyris, la quatrième installation portuaire danubienne, identifiée jusqu'à présent sur la rive dobroudjane du Danube et sûrement datée

pour l'époque romaine. En général, les recherches de ce genre sont plus difficiles, en raison, surtout, du niveau beaucoup plus haut du fleuve par rapport à l'Antiquité classique et de basse époque.

[124] A. Aricescu, Pontica, V, 1972, p. 342; idem. *Armata*, p. 118.

[125] TIR, L 35, p. 73. Les monnaies plus tardives qui y furent trouvées datent de l'époque de Honorius; malheureusement, la fortification a été détruite par une carrière.

[126] Vulpe, HAD, p. 312.

[127] Barnea, DID, p. 407, n. 2; le fragment n'apparaît pas dans FHDR II. Pour ces événements, v. aussi plus haut, chez nous, le sous-chapitre A.

[128] Probablement des fédérés, ainsi qu'il résulte de la communication présentée par C. Buzdugan et A. Bătrîna à Piteşti (en mars 1988; v.n. 123), à la suite des découvertes exceptionnelles faites, en 1987, par une équipe du Musée d'Histoire de la Roumanie.

[129] I. Barnea, SCIV, XVIII, 1967, 4, p. 563–574; idem, DID, p. 395–396.

[130] Barnea, DID, p. 371–373, 494–497 et 547–549; D. Vâlceanu, Al. Barnea, SCIVA, 26, 1975, 2, p. 209–218.

[131] A. Petre, Materiale VIII, p. 573 et suiv.; idem, *Beroe* I, 1975 (le résumé de la thèse de doctorat); idem, dans AIESEE, Bulletin, XVII–XVIII, 1987, p. 5–171.

[132] *Ibidem*, p. 20, à quoi s'ajoutent les observations directes de l'auteur de ces lignes.

[133] E. Doruţiu Boilă dans *Limes IX*, p. 89–94; Al. S. Ştefan, *ibidem*, p. 98–100

[134] v. toutefois, plus bas, les résultats partiels de certaines fouilles de sauvetage, effectuées au cours de la huitième décennie de ce siècle, qui ont aussi surpris des traces d'habitation romaine de basse époque, dans l'espace entre les deux forteresses (n. 137).

[135] A. Baudry, RA, N.S., 17, 1868, pl. IX, reprise dans plusieurs publications, parmi lesquelles Barnea, DID, p. 517, fig. 24; v. aussi les photographies aériennes et leurs restitutions du *Limes IX*, pl. 15–17.

[136] Barnea, MPR, p. 156–157.

[137] G. Simion et coll., Peuce, VIII, 1980, p. 151–288.

[138] v.n. 133 et 135.

[139] En grec, au génitif, comme les autres de la liste. La ressemblance relative avec le toponyme Carsium (éventuellement, donc, une forme corrompue de ce nom) est, à notre avis, annulée par la position sur la liste. La provenance du nouveau toponyme reste, néanmoins, confuse; d'ailleurs, certains changements de noms sont encore connus à l'époque et dans la région.

[140] Barnea, DID, p. 377; IGLR, 253.

[141] TIR, L 35, p. 24.

[142] Gh. Ştefan, Dacia, VII–VIII, 1937–1940, p. 408–410, fig. 12.

[143] Idem, dans NEH, I, 1955, p. 161–176.

[144] Des confirmations plus récentes chez M. Brudiu, SCIVA, XXVII, 1976, 1, p. 85–95.

[145] I. Barnea, Dacia, N.S., X, 1966, p. 257–259; idem, DID, p. 429–430; B. Mitrea, Pontica, VII, 1974, p. 60–62; I. Barnea, Byzantina, 10, ✱ 1980, 241–242.

[146] *Ibidem*, p. 247–251.

[147] I. Barnea, SCIV, XX, 1969, 2, p. 245–266.

[148] Idem, Dacia, N.S., XI, 1967, p. 225–262.

[149] Al. Barnea, Peuce IX, 1984, p. 339–346; idem, dans *Limes XIII*, p. 447–450. Ainsi que l'indiquent les recherches effectuées à Dinogetia et dans d'autres fortifications, cette dernière période compte au moins trois étapes ou phases d'habitation. Abstraction faite de l'intérêt exceptionnel présenté par cette habitation, très expressive du point de vue archéologique, à cause du lien, souvent direct, avec le Moyen Âge roumain, il faut dire que, pour l'investigation directe de l'époque romaine et romano-byzantine, elle présente aussi un inconvénient. En un mot, ces difficultés sont dues au nivellement systématique des ruines des constructions intérieures plus anciennes, par les Byzantins, au Xe siècle et, ensuite, aux nombreuses chaumières et fosses à provisions et à restes ménagers qui perforent presque systématiquement les couches antérieures, dans les conditions d'une habitation intensive et très dense, aussi bien simultanée que successive, en l'espace d'au moins deux siécles.

[150] Comme nous le mentionnions aussi plus haut (v. Troesmis), la contradiction entre les deux sources a été tranchée en faveur de la deuxième.

[151] Gh. Ştefan, Arch. Hung., XVII, 1965, p. 101; l'auteur ancien se rapportait, à ce qu'il paraît, à l'actuelle Dernovo de Yougoslavie.

[152] Al. Barnea, Dacia, N.S., XIX, 1975, p. 258 et suiv.

[153] I. Barnea, B. Mitrea, N. Anghelescu, Materiale IV, 1957, p. 155–174; I. Barnea, B. Mitrea, Materiale, V, 1959, p. 461–473; I. Barnea, Peuce, VI, 1976, p. 103; idem aussi Al. Barnea, Peuce, IX, 1984, p. 97–105.

[154] Al. S. Ştefan, BMI, XLII, 1973, 1, p. 1–14; idem, dans *Limes IX*, p. 100–102 et pl. 20.

[155] *Ibidem*.

[156] I. Barnea, Peuce, IX, 1984, p. 104 et suiv.

[157] À la ville de Niculiţel, la dernière monnaie date de Valentinien Ier; V. H. Baumann, Peuce, VIII, 1980, p. 385.

[158] Barnea, MPR, p. 146–154; IGLR, 267; Barnea, ACR, p. 8–9 et 40–41.

[159] Barnea, MPR, p. 145; une investigation archéologique systématique de la ville mettra au jour au moins encore une basilique paléochrétienne.

[160] Dues, pour une large part, aux recherches sur les établissements ruraux et les *villae* de la zone, effectuées par le Musée du Delta du Danube de Tulcea, notamment par V. H. Baumann. V. aussi l'ouvrage de ce dernier *Ferma*, *passim*, ainsi que la série d'études et de rapports parus dans la revue du même musée, Peuce, signés principalement par le même auteur.

[161] Informations fournies par A. Opaiţ, auteur des fouilles d'époque romaine de Tulcea, que nous remercions, par cette voie aussi.

[162] C'est l'une des identifications proposées naguère d'après le texte reconstitué par De Boor, cité par Vulpe, HAD, p. 340–341, reprise aussi, par la suite, par les autres auteurs qui se sont occupés de l'existence des évêchés dans la province.

[163] A. Opaiţ, A. Sion, I. Vasiliu, Materiale, XIV, Tulcea, 1980, p. 267–275.

[164] IGLR, 273 = MPR, 62, où l'on remarque l'expression sémitique dans la partie finale, Pour la dernière lecture, plus correcte, v. I. Barnea, Pontica, X, 1977, p 274, no. 2 et la note 6.

[165] Al. Suceveanu, M. Zahariade, Dacia, NS, XXXI, 1987, p. 87–96.

[166] Ainsi que C. Moisil l'avait proposé depuis plus longtemps, BCMI, II, 1909, 2, p. 83–92; idem, BCMI, III, 1910, 2, p. 93–94.

[167] M. Zahariade, Al. Suceveanu, A. Opaiţ, C. Opaiţ, F. Topoleanu, Dacia, N.S., XXXI, 1987, p. 87–106.

[168] *Mensis Iulius*, f. 538–551 (éd. I. Bollandus, I. Carmandet). Un plus ample commentaire concernant ces données, comme arguments pour la localisation à Independenţa, chez Al. Suceveanu, M. Zahariade, *op. cit.*, p. 90–92 et 94–95.

[169] Recherche effectuée par l'auteur de ces lignes, en 1987, avec le concours du collectif d'Independenţa, auquel il adresse, par cette voie aussi, ses remerciements.

[170] Vulpe, HAD, p. 301; Vulpe, Barnea, DID, v. les cartes; TIR, L 35, p. 39, 44 et 52; localisation adoptée aussi par d'autres auteurs. Pour Halmyris = Independenţa, v. plus haut, où il y a aussi la bibliographie plus récente (n. 165 et 167).

[171] Sa destination initiale a dû être plutôt, à en juger d'après la forme typique dans le plan et d'après les dimensions, celle de grenier *(horreum)*.

[172] M. Zahariade, A. Opaiţ, *Limes XIII*, p. 565–572, où il y a aussi la chronologie de la construction; v. aussi A. Opaiţ, Peuce, VIII, 1980, p. 415–436.

[173] Dues à des aménagements modernes à destination économique, qui ont facilité la découverte.

[174] Barnea, DID, p. 421. Localisation tentante aussi par la signification identique du toponyme actuel d'origine turque. À noter cependant que le village d'Enisala s'étend assez loin vers Babadag, s'approchant de lui à quelques kilomètres et, encore plus, des vestiges anciens du coté du lac.

[175] Al. S. Ştefan, RMM-MIA, XLVI, 1977, 2, p. 15–25.

[176] *Notitiae Episcopatuum* (au no. 598 d'après De Boor), où l'ordre n'empêche pas une telle localisation. A. Aricescu, dans *Armata*, p. 166, suggérait de placer Constantiana au nord d'Argamum. Ce n'est pas le cas d'insister ici, mais nous croyons qu'il faut faire aussi la distinction entre le singulier et le pluriel du toponyme utilisé par les auteurs anciens. Pour cette discussion, v. aussi R. Vulpe, Pontica, II, 1969, p. 157–165 et la bibiographie ci-après, à Argamum.

[177] V. Pârvan, *Histria*, IV, dans AARMSI, XXXVIII, 1916, p. 558 et suiv., no. 16; TIR, L 35, p. 24 (localisée par Em. Popescu à Sarichioi); v. dans le même ouvrage les voix Biserictuţa et Constantiana; Barnea, DID, p. 421–424 et 476; DIVR, p. 43; IGLR, p. 179.

[178] M. Coja, Peuce, II, 1971, p. 179–190; eadem, BMI, XLI, 1972, 3, p. 33–42. Les basiliques furent découvertes et décrites, pour la première fois, par P. Nicorescu, BSH, XXV, 1944, p. 91–101; sur leur chronologie revient en ce sens M. Coja, Dacia, N.S., XXVI, 1982, p. 173.

[179] M. Mănucu Adameşteanu, SCIVA, XXXI, 1980, 2, p. 311–320. Du même endroit, ajouter aussi la boucle de ceinture chrétienne du Ve siècle n.è.; M. Coja, *op. cit.*, p. 171–174.

[180] Aricescu, *Armata*, p. 175–176.

[181] Em. Condurachi, Dacia, NS, I, 1957, p. 245–263; idem, *Histria*, Bucarest, 1959, p. 11–13 et dans *Histria I*, *passim*.

[182] Idem, *Histria*, *op. cit.*, p. 12.

[183] Nubar, *Histria*, *passim*.

[184] Al. S. Ştefan, RMM-MIA, XLIII, 1974, 1, p. 39–51; XLIV, 1975, 2, p. 51–62; XLV, 1976, 1, p. 43–51.

[185] A. Petre, Materiale, VIII, 1962, p. 390–395 et Dacia, NS, VII, 1963, p. 317–334; Al. Suceveanu, C. Scorpan, Pontica, IV, 1971, p. 155–172.

[186] A. Sion, Al. Suceveanu, RMM-MIA, XLIII, 1974, 1, p. 5–15.

[187] Ajouter à la bibliographie des notes précédentes (183–186) la chronologie et les importantes observations de Al. Suceveanu dans *Histria VI*.

[188] A. Sion, Al. Suceveanu, *op. cit.*, p. 8.

[189] *Ibidem*, p. 8–11.

[100] A. Petre, *op. cit., loc. cit.*

[101] Barnea, MPR, p. 135—141. La sixième basilique n'était pas connue par l'auteur, étant découverte presque dix ans après la parution du volume cité. V. plus bas, dans le texte.

[102] Informations et constatations que nous devons au principal auteur de la découverte, le collègue Al. Suceveanu, que nous remercions par cette voie aussi. La recherche est en cours et elle est encore inédite à la date de la rédaction du présent texte.

[103] M. Bucovală, Gh. Papuc, Materiale, XIV, Tulcea, 1980, p. 342—347.

[104] Al. Suceveanu, RRH, XIII, 1974, 2, p. 217—238 (v. aussi le chapitre II, C du présent volume.

[105] Informations dues aux auteurs de la découverte (n. 193), que nous remercions p. cette voie aussi.

[106] Barnea, DID, p. 391; TIR, L 35, p. 34; I. Barnea, SCIV, XXV, 1974, 3, p. 427—4 9; Aricescu, *Armata*, p. 163—164 et 166—167; IGLR, 37; MPR, 18.

[107] V. Barbu, *Tomis, oraşul poetului exilat*, Bucarest, 1972, p 94—95; v. aussi N. Chelu ă-Georgescu, Pontica, X, 1977, p. 253—260.

[108] Rădulescu, *Monumente*, p. 5—23.

[109] *Ibidem*, p. 23—84; Barnea, MPR, p 123—128. Ajouter une autre grande basilique découverte en 1989 tout près de la falaise au-dessus de la plage actuelle par le Musée de Constanţa.

[200] Des fouilles de sauvetage et d'enregistrement en vue de l'exécution de constructions, effectuées en 1981 (Gh. Papuc); vues par nous aussi grâce à la bienveillance des collègues de Constanţa. La basilique était pourvue d'une crypte.

[201] C. Preda, *Callatis*, Bucarest, 1963; C. Preda, Em. Popescu, P. Diaconu, Materiale, VIII, 1962, p. 439—445 et 451—452; C. Preda, *Callatis. Necropola romano-bizantină*, Bucarest, 1980 etc.

[202] Barnea, MPR, p. 128—134.

[203] Em. Condurachi, Pontica, IV, 1971, p. 173—189.

[204] Barnea, MPR, p. 128—134.

[205] Preda, *Callatis*.

[206] *Ibidem*, p. 81—82.

[207] Ibidem, p. 82—83. Cf. aussi au compte rendu de ce volume, fait par R. Harhoiu, Dacia, NS, XXV, 1981, p. 410—412, où l'on tente un regroupement de certaines catégories de tombeaux.

[208] D'après Beševliev, SSIB, p. 56—58, qui suit C. Jireček, Cranea est à Ekrene, aujourd'hui Kranovo, et *Gerania* (?) à Disbudak, à présent Osenovo, R. Vulpe, Balcania VI, 1943, p. 14—29 et, par la suite, dans DID II (v. aussi les cartes), il identifie les deux noms antiques d'où proviennent aussi les deux inscriptions chrétiennes (IVe—Ve siècles).

[209] T. Ivanov, dans Serta Kazaroviana, II, 1955, p. 175—183; idem *Acta Antiqua Philippopolitana*, Sofia, 1963, p. 88; la reprise de la discussion dans DID II, p. 136 et 370; pour la frontière de la province et la reprise de toute la documentation, R. Vulpe, Stud. Balc., Sofia, 1970, p. 33—47 = idem, Pontica, V, 1972, p. 205—221.

[210] Pour la localisation du château et l'interprétation du passage extrait de *De aedificiis* qui s'y rapporte, v. Aricescu, *Armata*, p. 152—154.

[211] Al. Barnea, Pontica, X, 1977, p. 349—355.

[212] Gh. Papuc, dans *Tropaeum*, I, p. 71; bloc de parement avec le nom d'un certain *Keramos* et marquant, comme à Tomis et ailleurs, l'une des contributions civiles *(munera)* à de telles constructions.

[213] Aricescu, *Armata*, p. 171—172; l'interprétation de l'auteur nous semble vraisemblable, avec la différence mentionnée dans notre texte.

[214] V. Pârvan, BCMI, IV, 1911, p. 1—12 et 163—191.

[215] Ainsi que nous avons pu le constater nous-mêmes par les recherches de détail, effectuées entre les années 1979—1981 et continuées par la suite, en collaboration avec l'architecte M. Mărgineanu-Cârstoiu.

[216] Les premières et les dernières, ainsi que le four, dans *Tropaeum*, I, p. 81 et, respectivement, 65—66. Le complexe situé au nord de la porte d'ouest, encore inédit. Pour l'aspect historique du problème exposé par nous plus bas, v. le sous-chapitre précédent et Barnea, DID, p. 403—404,

[217] Recherches reprises et continuées par I. Bogdan Cătăniciu.

[218] Pour la chronologie de l'établissement, sur des bases stratigraphiques, v. I. Bogdan Cătăniciu et Al. Barnea, dans *Tropaeum*, I, p. 33—45.

[219] Pârvan, *Ulmetum;* Barnea, DID, *passim*.

[220] Procopius, *De aed.*, IV, 7, 17; Barnea, DID, p. 419.

[221] B. Mitrea, SCIV, XVII, 1966, 2, p. 426.

[222] Vulpe, HAD, p. 341, n. 1, proposait aussi la variante Troesmis; pour notre part, Beroe nous semble plus plausible (voir plus haut), d'autant plus que, dans une variante plus récente de la liste des évêchés, on trouve la forme *Birainon* (gr.; dans le texte au génitif), Em. Popescu, dans *Epigraphica*, Bucarest, 1977, p. 282. D'autre part, il ne faut pas négliger l'importance du centre de Slava Rusă, qui peut, dès l'époque du Principat, être considéré comme capitale de territoire; Suceveanu, VEDR, p. 71—72 et, plus haut, le chapitre II B.

[223] Après V. Pârvan, *Ulmetum*, I, p. 578, qui a identifié le premier l'établissement avec l'Ibida de Procope (*De aed.*, IV, 7, 19), proposition acceptée, sans réserves, par la suite, A. Aricescu a estimé correct le nom de Libida, dans BMI, XL, 1971, 3, p. 58—60 et *Armata*, p. 149—151, à partir de Procope et de Théophylacte Simocatta, après quoi Em. Doruțiu Boilă, St. Cl., XVIII, 1979, p. 145—149 a effectué une nouvelle démonstration en faveur du nom d'Ibida.

[224] Al. S. Ștefan, RMM-MIA, XLVI, 1977, 1, p. 3—22, repris par l'auteur en d'autres occasions aussi, y compris dans sa thèse de doctorat de 1978.

[225] Barnea, MPR, p. 178.

[226] Pârvan, *Inceputurile*, p. 171.

[227] Al. S. Ștefan, RMM—MIA, XLVI, 1977, 1, p. 15 et 17.

[228] De telles tentatives ont encore été faites ces dernières années; Al. Barnea, Peuce,IX, 1984, p. 339—346, où il y a aussi la bibliographie jusqu'au moment de la rédaction (1982). L'actuelle présentation est complète. Nous notons, dans le texte, de *a* à *g* les phases que nous tenons à mettre en évidence. Comme la bibliographie, presque complète, a été enregistrée plus haut à propos de chaque établissement, l'appareil critique sera limité, dans ce qui suit, au strict nécessaire.

[229] Barnea, DID, p. 369—378 et 381—390; idem et Gh. Ștefan dans *Limes IX*, p. 15—25; Velkov, *Cities*, p. 22—30; Barnea, Iliescu, *Constantin*, p. 20—24 et 92—124.

[230] Par exemple à Noviodunum, où l'on observe une interruption dans le catalogue d'un lot de monnaies, entre les ans 375/378 et 383/392; F. Topoleanu, Peuce IX, 1984, p. 199.

[231] Datés ainsi et avec cette interprétation, d'abord à Tropaeum Traiani; Al. Barnea, dans *Tropaeum*, I, p 80.

[232] Drobeta, Hinova, Sucidava (Celeiu), probablement Ratiaria, Iatrus. La chronologie des attaques huniques, partiellement reprise pour cette région, par R. Harhoiu, P. Diaconescu, Dacia, N.S., XXVIII, 1984, p. 99—116.

[233] Pour les deux dernières, conformément à l'arrangement en séries des découvertes monétaires; F. Topoleanu, Peuce, IX, 1984, p. 200; Nubar, *Histria*, p. 74 et suiv.; Suceveanu, *Histria*, p. 90; v. aussi Barnea, DID, p. 406—409, pour la situation en Dobroudja.

[234] Barnea, DID, p. 408; R. Harhoiu, P. Diaconescu, Dacia, N.S., XXVIII, 1984, p. 113.

[235] Barnea, DID, p. 408—409; Velkov, *Cities*, p. 42—45.

[236] Recherches de l'auteur de 1985.

[237] Sur la base de la collection du Musée d'Histoire Nationale et d'Archéologie de Constanța; Gh. Poenaru Bordea, R. Ocheșeanu, SCIVA, XXXI, 1980, 3, p. 388. Ce n'est pas l'an 560, comme l'écrit inexactement A. Poulter, dans *Byzantium and the Classical Tradition* . . . , Birmingham, 1981, p. 200.

[238] Pour la situation générale sur des bases numismatiques, v. de nouveau Gh. Poenaru Bordea, R. Ocheșeanu, *op. cit.*, p. 388—389.

[239] Pour la Dobroudja, en général, Barnea, DID, p. 439—445. Par établissements: Sacidava: Scorpan, *Limes*, p. 71; Tropaeum Traiani: *Tropaeum*, I, p. 39—40, 81—83; Independența: Al. Suceveanu, M. Zahariade, Dacia, N.S., XXXI, 1987, p. 104—105; Histria: Al. Suceveanu, C. Scorpan, Pontica, IV, 1971, p. 157—162; Suceveanu, *Histria*, p. 92; Callatis: Gh. Poenaru Bordea, dans *Actes du XIVe Congrès International des Etudes Byzantines* Bucarest, 1976, p. 210—211.

[240] Gh. Poenaru Bordea, R. Ocheșeanu, SCIVA, XXXI, 1980, 3, p. 377—396.

[241] M. Sâmpetru, SCIV, XXII, 1971, 2, p. 230 et passim.

[242] Suceveanu, *Histria*, p. 92 où aussi la bibliographie du problème; v. aussi plus haut, no. 239. Pour Histria c'est une nouvelle confirmation des résultats qui y furent obtenus, pour la première fois, en ce sens par A. Petre, Dacia, N.S., VII, 1963, p. 317—334, le même auteur ayant essayé aussi une première généralisation de la datation proposée au niveau du territoire de la Dobroudja. Ce fut un progrès réel, rapidement entré dans le circuit scientifique courant et de synthèse: Barnea, DID, p. 439—445.

[243] La bibliographie de ceux-ci contient un grand nombre de publications, dont nous choisissons les plus importantes (jusqu'à l'apparition du Catalogue des sceaux byzantins de Roumanie, rédigé en 1987 par I. Barnea): W. Knechtel, BSNR, XII, 24, 1915, p. 80—97; N. Bănescu, AARMSI, XX, 1938, p. 115—117; H. Nubar, SCIV, XV, 1964, 1, p. 81—83; I. Barnea, SCIV, XVII, 1966, 2, p. 277—297; RESEE, VII, 1969, 1, p. 28—32; Byzantina, III, 1971, p. 154—156; SCN, V, 1971, p. 199—200; SCN, VI, 1975, p. 159—162; SCN, VIII, 1984, p. 95—104; Byzantina, XIII, 1985, p. 306—307; dans *Studies in Byzantine Sigillography*, Dumbarton Oaks, 1987, p. 77—81, etc.

[244] Mac Mullen, *Soldier*, p. 12.

[245] *Ibidem*, p. 152—158.

[246] *Ibidem*, p. 163—175.

[247] Aricescu, *Armata*, p. 131—132.

[248] *Ibidem*, p. 132.

[249] ND, II, 52—58; à partir du paragraphe 36, la source se rapporte au personnel de service du commandant.

[250] H.M.D. Parker, JRS, XXIII, 1933, p. 175—189; Aricescu, *Armata*, p. 109.

[251] Nous n'incluons plus ici, car nous sortons du territoire de la province, la *legio XI Claudia* dont le préfet se trouvait, d'après les ND, XL, 33, à Durostorum et sur laquelle nous ne disposons d'ailleurs, pas encore d'autres informations de cette époque.

[252] Gh. Ştefan, dans NEH, 1, 1955, p. 161—167.

[253] R. A. Todd, Dacia, NS, XVII, 1973, p. 335—336.

[254] Gh. Ştefan, Dacia, V—VI, 1935—1936, p. 409; idem, SCIV, V, 1954, 1—2, p. 186; IGLR, 258.

[255] I. Barnea, SCIV, I, 1950, 2, p. 176—178 = IGLR, 270.

[256] Pârvan, *Salsovia*, p. 26, no. 1 et p. 33 = IGLR, 271, où l'auteur, suivant en cela Hoffmann, SRB, p. 79, présuppose qu'il s'agirait d'un *praepositus castri*.

[257] Créées, comme on le sait, en même temps que la nouvelle province; *op. cit.*, p. 216.

[258] *Ibidem*, p. 313, 316 et 321, observe que des troupes de *Ioviani* et de *Herculiani* apparaissent encore vers la fin du IVe siècle.

[259] Pour la signification du terme et son origine gréco-latine cf. *Ibidem*, p. 251—252; pour les formations d'*equites* plus anciennes que celles de *cunei*, *ibidem*, p. 211, 248 et 250—251.

[260] Hypothèse vraisemblable, avancée par Aricescu, *Armata*, p. 115.

[261] Non pas à Ulmetum, comme le savait Hoffmann, SRB, p. 250.

[262] Vulpe, HAD, p. 306.

[263] Aricescu, *Armata*, p. 114—115, justement argumenté par l'existence d'une *vixillatio seconda iscutariorum* (sic!) à Odessos; Beševliev, SSIB, 130.

[264] L'interprétation correspond à la chronologie *equites-cunei*, établie par Hoffmann; v.n. 259.

[265] Attestée par la découverte à Novae (Svištov, Bulgarie) d'une brique portant l'inscription *ALSOL*; V. Velkov, Arheologija, Sofia, VII, 1955, 1, p. 28—29, fig. 4. L'hypothèse d'Aricescu, *Armata*, p 115, concernant le passage à Dimum de l'aile de Novae ne repose pas sur des bases sûres.

[266] Vulpe, HAD, p. 305; Barnea, DID, p. 397, n. 137.

[267] Aricescu, *Armata*, p. 116.

[268] Hoffmann, SRB, p. 69. Le même auteur voit dans les troupes de *catafractorii* une innovation de l'Orient; *ibidem*, p. 265.

[269] Beševliev, SSIB, 52.

[270] I. Barnea, SCIV, I, 1950, 2, p. 176—178; Aricescu, *Armata*, p. 116.

[271] Sc. Lambrino, RIR, X, 1940, p. 334. Pour Talamonium, v. aussi p. 190 et n. 165.

[272] Hoffmann, SRB, p. 278; Aricescu, *Armata*, p. 116.

[273] R. Vulpe, Pontica, V, 1972, p. 216.

[274] Aricescu, *Armata*, p. 116—117.

[275] *Ibidem*, p. 117.

[276] *Ibidem*.

[277] *Ibidem*, p 117—118.

[278] Barnea, DID, p. 374 (Gratien était le fils de Valentinien et le neveu de frère de Valens).

[279] *Ibidem*.

[280] Aricescu, *Armata*, p. 118—119, où aussi la bibliographie.

[281] *Ibidem*.

[282] *Ibidem*, p. 119.

[283] Pour l'œuvre d'Anastase en Dobroudja, I. Barnea, Dacia, NS, IV, 1960, p. 363—374; idem, DID, p. 409—411 et MPR, *passim*.

[284] Vulpe, HAD, p. 300; Barnea, DID, p. 374.

[285] Aricescu, *Armata*, p. 120.

[286] *Ibidem*.

[287] R. Rémondon, Revue de Philologie, XXXVIII, 1954, 2, p. 199—210; Aricescu, *Armata*, p. 120—121.

[288] D. M. Pippidi, St. Cl., VII, 1965, p. 320—322; Barnea, DID, p. 372, no. 11 et p. 374 où aussi la bibliographie jusqu'en 1968.

[289] Aricescu, *Armata*, p. 122. La lecture correcte de l'inscription pour le numéro de la vexillation, IGLR, 110.

[290] Aricescu, *Armata*, p. 122—123.

[291] En suivant Aricescu, *loc. cit.*

[292] *Ibidem*.

[293] Hoffmann, SRB, p. 229.

[294] *Ibidem*, p. 314.

[295] Non pas en 369, comme est tenté de croire Aricescu, *Armata*, p. 123; selon, Em. Popescu, dans IGLR, 235, p. 244 „en l'été de 368".

[296] Aricescu, *Armata*, p. 123—124.

[297] Hoffmann, SRB, p. 438.

[298] *Ibidem*, p. 127—130 et 387. Valentinien avait alors 43 ans et Valens, 35.

[299] *Ibidem*, p. 264 et no. 591 (vol. II, p. 109).

[300] À partir des inscriptions dobroudjanes de l'IGLR et de la documentation correspondante du nord—est de la Bulgarie.

[301] Grosse, RM, p. 65 et 181; Barnea, DID, p. 382.

[302] Aricescu, *Armata*, p. 107.

[303] V. plus haut, le chapitre III B.1, dans les cas de Tomis et de Tropaeum Traiani.

[304] *Ibidem*; ajouter Histria, Callatis, Axiopolis, Carsium, Beroe, Dinogetia, etc.

[305] Après que ceux-ci fussent parvenus à occuper toujours devantage des postes de commandement dans l'armée de l'Empire; v. plus haut, le chapitre III A.

[306] Commandant *(magister militum per Thracias)* entre 530—534, quand il fut tué au combat, au nord du Danube. Procope, *De bello Gothico*, VII, 14, 1—6; Barnea, DID, p. 417.

[307] V. plus haut, le chapitre III B.1; des découvertes similaires ont été faites à Dinogetia.

[308] Procopius, *De bello Gothico*, VII, 13, 26; FHDR, II, p. 439 et n. 34.

[309] Ainsi nommée par Théophylacte Simocatta (II, 15) et Theophanes Confessor (p. 257, 11—30; 587 n.è.). Pour l'épisode auquel nous faisons référence, Barnea, DID, p. 435—438.

[310] Pour la région de formation de la romanité orientale, du point de vue de la langue, mentionnons, parmi les ouvrages plus importants, H. Mihăescu, *La langue latine dans le sud—est de l'Europe*, Bucarest—Paris, 1978; I. Fischer, *Latina dunăreană*, Bucarest, 1985.

[311] Aricescu, *Armata*, p. 189.

[312] Avec cette coïncidence, les relations de Themistios ont fait l'objet d'une étude à part: I. Barnea, SCIV, XVIII, 1967, 4, p. 563—574.

[313] Barnea, ACR, p. 6—7.

[314] *Ibidem*; idem dans *Constantin*, p. 43.

[315] J. L. Teall, DOP, XXV, 1971, p. 37.

[316] *Ibidem*, p. 40. Nous n'insistons plus ici sur la catégorie respective d'informations, commentées, en ce sens, par l'auteur cité. Dans le même sens, Jones, LRE, II, p. 767 et. suiv.

[317] J. L. Teall, *op. cit.*, p. 38—39.

[318] *Ibidem*, p. 58.

[319] Les sources épigraphiques de Dobroudja concernant cette question sont quasi-absentes, contrairement à l'époque du Principat.

[320] L'une des *villae* les mieux étudiées ces dernières années, celle de Niculițel, départ. de Tulcea, présente une dernière phase d'habitation du temps de Valens; V. H. Baumann, Peuce, VIII, 1980, p. 385. Pour d'autres situations semblables, idem, *Ferma*, *passim*.

[321] Em. Condurachi, Dacia, NS, I, 1957, p. 259 et 261; I. Barnea, SCIV,XX, 1969, 2, p. 245—266.

[322] Barnea, DID, p. 449.

[323] Baumann, *Ferma*, p. 132—133 et *passim*.

[324] Des exemples clairs à Dinogetia, I. Barnea, *op. cit.*, p. 260—261 et à *Tropaeum Traiani*, I, *passim*, ainsi qu'à Histria (v. plus haut), etc.

[325] La localisation de la propriété et, en fait, du martyre à l'occasion duquel on en parlait, en Scythie ou ailleurs, intéresse moins ici; cf. I. Barnea, Pontica, VII, 1974, p. 379.

[326] Barnea, DID, p. 449; idem, SCIV, XX, 1969, 2, p. 245—266; les précisions requises ont été faites plus haut, conformément à l'interprétation que nous donnons au phénomène.

[327] V. sous les noms respectifs, plus haut, le chapitre III B.1.

[328] Les *Thémata* (gr.), créées par Heraclius, étaient une matérialisation de ce processus socio-économique commencé plus tot. Ostrogorsky, HEB, p. 127; Barnea, DID, p. 440.

[329] IGLR, 171; précédement, au IIIe siècle n.è, l'autel pour „Zeus le pluvieux", Al. Barnea, SCIV, XX, 1969, 4, p. 549, no. 3.

[330] Découverte et information dues à la collègue C. Domăneanțu.

[331] M. Cârciumaru, E. Ionescu, SCIVA, XXVIII, 1977, 2, p. 267—270.

[332] Galenus, *De alim. facult.*, I, 13; I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, Bucarest, 1967, *s.v.*; V. Georgiev, *Trakite i telnijat ezik*, Sofia, 1977, s.v.

[333] E. Comșa, dans *Dinogetia*, I, p. 58.

[334] M. Cârciumaru, E. Ionescu, *op. cit.*, p. 269, no. 3.

[335] Analyses effectuées par M. Cârciumaru.

[336] v. n. 334.

[337] Suceveanu, VEDR, p. 77, à partir de l'étude de White, *Farming*, p. 110—124.

[338] Pârvan, Ulmetum, II, 2, p. 402.

[339] SCIV, VI, 1955, 3—4, p. 715—717; cf. White, *Implements*, p. 80, fig. 53 pour la faucille et (v. plus bas dans notre texte), p. 119, fig. 95 pour les ciseaux.

[340] Suceveanu, *Histria*, p. 129, pl. 25, 8.

[341] SCIV, IV, 1953, 1—2, p. 257 et 258, fig. 20.

[342] White, *Implements*, p. 135, fig. 110.

[343] V. Canarache, SCIV, I, 1950, 2, p. 103.

[344] E. Comșa, dans Dinogetia, I, p. 58—59, fig. 36, 1.

[345] *Tropaeum Traiani*, I, p. 186, N. IV B, 10.4 (20 × 4,5 cm) et p. 189, N.V. 10, 35.

[346] White, *op. cit.*, *s.v. falces*.

[347] Pârvan, *Ulmetum*, II, 2, p. 402.

[348] M. Udrescu, RMM-M, 1980, 9, p. 58. Nous devons aussi, au même auteur, certaines observations ostéologiques faites à Dinogetia et dans d'autres établissements du Bas-Danube.

[349] Giacchero, *Edictum*, où se trouvent aussi la plupart des termes qui désignent les différentes occupations du temps.

[350] Datation suggérée aussi par le moment de l'abolition de l'impôt *auri lustralis collatio*, en mai 498; Stein, HBE, II, p. 203.

[351] Pour les termes existants dans l'Empire, à part Giacchero, *Edictum*, v. aussi J. P. Sodini, Ktema, IV, 1979, p. 73–75.

[352] Sur ce genre d'ateliers locaux à Tomis, Callatis, Tropaeum Traiani etc., I. Barnea, RAC, XLV, 1969, 1–4, p. 15–29; idem, MPR, *passim*; Al. Barnea, SCIV, XXI, 1970, 4, p. 683–696; le chapitre correspondant de *Tropaeum Traiani*, I, et autres.

[353] Inventaire et étude pour la Dobroudja, A. V. Rădulescu, Pontica, V, 1972, p. 177–200.

[354] Gr. Florescu, Germania, XXI, 1937, 2, p. 108–113; Gr. Tocilescu, O. Benndorf, G. Niemann, *Monumentul de la Adamclissi. Tropaeul Traiani*, Vienne, 1895, p. 60–61.

[355] A. V. Rădulescu, *op. cit.*, p. 182 et passim.

[356] P. Diaconu, Pontica, XIII, 1980, p. 185–195.

[357] I. Barnea, Pontica, XI, 1978, p. 183–184. Dans l'un des points de travail antiques du versant sud de la vallée de la Ienigé, l'auteur de ces lignes a pu aussi observer, en 1971, entre autres traces d'activité, une colonne découpée presque complètement de la roche et partiellement dégrossie, à associer, du point de vue de la forme, aux colonnes découvertes dans l'atrium de la basilique A de la ville de Tropaeum Traiani (VIe siècle n.è.).

[358] P. Diaconu, Em. Zah, Dacia, NS, XV, 1971, p. 289–306; ajouter aussi la carrière d'Axiopolis.

[359] A. V. Rădulescu, dans *Studien*, 1977, p. 390.

[360] Dans l'ordre des localités: Gh. Ştefan, SCIV, VIII, 1957, 1–4, p. 339–345; D. Vâlceanu, SCIV, XIII, 1962, 1, p. 141–144; C. Iconomu, Pontice, I, 1968, p. 261–265; A. V. Rădulescu, Rev. Muz., 1965, 2 (no. spécial), p. 437; idem, Monumente, p. 6–23; M. Coja, Peuce, VI, 1977, p. 163–168.

[361] I. Barnea, Dacia, NS, IV, 1960, p. 363; idem, MPR, p 96–98.

[362] A. V. Rădulescu, *Dezvoltarea meşteşugurilor în Dobrogea romană*, I, *Contribuţii la cunoaşterea ceramicii*; ouvrage de doctorat, Cluj, 1972. Les catalogues et les études qui ont fait suite à cet ouvrage sont trop nombreux pour pouvoir les citer ici; nous notons seulement les chapitres correspondants des volumes *Tropaeum Traiani*, I, et Suceveanu, *Histria*.

[363] *Tropaeum Traiani*, I, p. 178 et n. 5.

[364] K Škorpil, IBAI, VIII, 1934, p. 28; G. Tenčeva, IVAD, IX, 1953, p. 81–87 et pl. I–X; les inscriptions avec les noms des producteurs *Douka(s)* et *Koutotinos* (gr.) n'apparaissent pas chez Beševliev, SSIB.

[365] D. Ovčarov, M. Vaklinova, *Rannovizantijski pametniţi ot Bălgarija (IV–VII v.)*, Sofia, 1978, fig. 146. D'autres, vues par nous, dans le même musée.

[366] G. Tonceva, *loc. cit.*

[367] *Tomis:* A. Rădulescu, Pontica, VI, 1973, p. 194; ajouter l'atelier, extérieur à l'enceinte, qui copiait, aux IIIe–IVe siècles, les modèles apportés de la zone grecque de l'Empire, idem, Pontica, III, 1970, p. 237–253; *Dinogetia*, Barnea, DID, p. 490; d'autres moules inédits s'y ajoutent; *Ulmetum:* Pârvan, *Ulmetum*, II, 1, pl. XXX, 2, no. 8; *Tropaeum Traiani:* fragment inédit. Pour une typologie des lampes de Dobroudja, Iconomu, *Opaiţe*, et, pour les IVe–VIe siècles, Barnea, DID, p. 490–492.

[368] IGLR, *passim*; MPR et ACR I, *passim*.

[369] Pour *Callatis* et *Histria*, Barnea, DID, p. 492 (six centres; v. aussi la note précédente); *Dinogetia*, moule inédite; *Tropaeum: Tropaeum Traiani*, I, N.VI.A. 7.3.

[370] I. Barnea, Dacia, NS, IX, 1965, p. 407–417.

[371] *Ibidem*, p. 411–413; idem dans DID, p. 492; IGLR, 98–100.

[372] G. Simion, Peuce, IX, 1984, p. 67–73.

[373] Barnea, DID, p. 492 et fig. 52/3; un autre, fragmentaire, découvert par l'auteur en 1976, datable toujours du VIe siècle.

[374] R. Florescu, I. Miclea, *Strămoşii românilor* ... *Daco-romanii, II*, Bucarest, 1980, p. 171, no. 643 (découverte A. Petre, jusqu'alors inédite).

[375] Em. Zah, Pontica, IV, 1971, p. 191–206.

[376] Em. Condurachi, Dacia, NS, I, 1957, p. 251.

[377] I. Barnea, Dacia, NS, X, 1966, p. 239–240.

[378] V. Pârvan, *Ulmetum*, III, p. 294 („inv. musée 119 et 120").

[379] *Tropaeum Traiani*, I, chapitres IV et V, ainsi que le chapitre VIII, V.IV.B., 10, 5; N.VI.A, 10.8 et 14.

[380] Teodor, *Romanitatea*, *passim*.

[381] Notamment ceux de la nécropole romano-byzantine de Callatis (Preda, *Callatis, passim*), ainsi que d'autres, trouvés à Histria, Tomis, Beroe etc., repris dans plusieurs publications; Barnea, DID, fig. 60, 62, 63.

[382] Velkov, *Cities*, p. 165.

[383] Bucovală, *Sticlă*; idem, *Sticla de epocă romană din România*, thèse de doctorat, Cluj-Napoca, 1976.

[384] J. Philippe, *Le monde byzantin dans l'histoire de la verrerie*, Bologna, 1972, p. 31—163; J. P. Sodini, Ktema, IV, 1979, p 92—94; M. Bucovală, *Sticla . . . op. cit.* (résumé), p. 9.

[385] *Ibidem*, p. 4.

[386] Suivant l'interprétation que nous donnons au texte respectif de l'Edit de Dioclétien sur les prix.

[387] Gr. Florescu, dans *Histria*, I. p. 311.

[388] M. Sâmpetru, SCIV, XXII, 1971, 2, p. 221.

[389] Al. Barnea, dans *Tropaeum*, I, p. 83.

[390] V. Pârvan, *Ulmetum*, III, p. 402.

[391] Barnea, DID, p. 493 et suiv.

[392] Velkov, *Cities*, p. 172.

[393] Heichelheim, AEH, III, p. 299.

[394] Jones, LRE, I, p. 411 et suiv.

[395] *Ibidem*, II, p. 830—868.

[396] Velkov, *Cities*, p. 172—193.

[397] FHDR, II, p. 61, no. 14.

[398] *Ibidem*, no. 15.

[399] Barnea, DID, p. 498; IGLR, 64 = MPR, 40; pour l'interprétation des estampilles, v. aussi E Cruikshank Dodd, *Byzantine Silver Stamps*, dans DOS, VII, Washington, 1961, no. 2.

[400] Découvert, en 1982, dans le secteur D de la ville, à proximité de la porte d'ouest.

[401] H. Slobozianu, Materiale, V, 1959, p. 748—749, fig. 13 et 14; Em. Popescu, Dacia, NS, XIX, 1975, p. 180; idem, dans IGLR, 86; idem, plus amplement, *Praesides, duces et episcopatus provinciae Scythiae im Lichte einiger Inschriften*, dans *Epigraphica*, Bucarest, 1977, p. 264—272.

[402] Deux *exagia* en verre furent découverts à Păcuiul lui Soare, dans le sud — ouest de la Dobroudja, cf. IGLR, 179 et P. Diaconu, RESEE, XIX, 1981, 3, p 485—488, les deux du VIe siècle. A l'extérieur de la Dobroudja, mais toujours sur le limes danubien, un autre poids en verre a été découvert à Sucidava — Celeiu, IGLR, 302. Ajouter aussi un poids de bronze de Dinogetia (inédit) et, toujours là, des poids de calcaire, dont l'un dans SCIV, IV, 1953, 1—2, p.257.

[403] I. Barnea, Analecta, II, 1944, p. 9; pour la bibliographie plus récente, presque complète, IGLR, 64 et E. Cruikshank Dodd, dans DOS, VII, 1961, no. 2 (v. n. 399).

[404] A. Lipinsky, dans *XIX Corso di Cultura sull-Arte Ravennate e Bizantina, Ravenne*, 1972, p. 230.

[405] Pour la description et les analogies, I. Barnea, *op. cit.*, p. 6—15; A. Bank, *Byzantine Art*, Leningrad, 1985, p. 280—281, fig. 66—68. La même conclusion s'impose dans le cas du trésor découvert en 1984 à Sucidava (Izvoarele), bien que l'origine et la datation des pièces soient, du moins en partie, diverses; A. Rădulescu, T. Cliante, Pontica, XIX, 1986, p. 127—158.

[406] Gh. Ştefan, SCIV, I, 1950, 2, p. 152—162; idem, dans *Omagiu P. Constantinescu-Iaşi*, Bucarest, 1965, p. 141—145; IGLR, 247. Le nom entier, *Flavius Gerontios*, sur le dénéral de Sucidava-Celeiu, D. Tudor, *Oltenia romană*[4], Bucarest, 1978, p. 463; IGLR, 302.

[407] Ammianus Marcellinus, XXVII, 9, 10; passage commenté aussi par Gh. Ştefan (SCIV *op. cit.*); mais l'evénement auquel l'auteur ancien faisait référence avait lieu en 368.

[408] *Codex Theodosianus*, I, 6, 7 = *Codex Iustinianus*, I, 28, 3; cf. Gh. Ştefan, *loc. cit.*

[409] *Ibidem*, p. 161.

[410] *Ibidem* p. 153—156. Des pièces analogues dans l'Empire, chez M. C. Ross, dans DOC, vol. I, Washington, 1962, p. 61—63.

[411] H. Metaxa, BCMI, VIII, 1915, p. 31—35; P. Diaconu, BOR, LXXXI, 1963, 5—6, p.548—550; I. Barnea, RESEE, VII, 1969, 1, p. 21—33; idem, SCN, VI, 1975, p. 159, V. Culică, Pontica, VIII, 1975, p. 215—262; idem, Pontica, IX, 1976, p. 115—133, etc.

[412] P. Diaconu, *loc. cit.*

[413] I. Barnea, RESEE, *op. cit.*, p. 23—24, no. 1—3.

[414] *Ibidem*, p. 24—25, no. 4—7.

[415] Ont été publiées 132 pièces, dont presque 20 déchiffrables: V. Culică, *op. cit.*

[416] H. Metaxa, BCMI, VIII, 1915, p. 33, no 1, fig. 22; I. Barnea, Byzantina, III, 1971, p.150 fig. 1.

[417] A. V. Rădulescu, Pontica, VI, 1973, p. 194.

[418] Idem, *Dezvoltarea meşteşugurilor în Dobrogea romană*, I. *Contribuţii la cunoaşterea ceramicii* (le résumé de la thèse de doctorat), Cluj, 1972, p. 22.

[419] Idem, Pontica, VI, 1973, p. 197—198.

[420] Quelques exemples: *Histria*, I, p. 458, fig. 383 et 384; I. Iconomu, Pontice, I, 1968, p. 247 et 248, fig. 11—13; I. Barnea, Dacia, NS, X, 1966, p. 242, fig. 5/7, p. 246, fig. 8/7, p. 251, fig. 12/7; *Tropaeum*, I, N.V şi N.VI (chapitre VIII), *passim*; M. I. Irimia, Pontice, I, 1968, p. 293, fig. 13.

[421] J.W. Hayes, DOP, XXII, 1968, p. 215, no. 3.

[422] I. Barnea, RIR, XIV, 1944, 2, p. 167—173; idem dans DID, fig. 50/1; *Forschungen in Ephesos*, vol. IV, Heft 2, Vienne, 1937, pl. III, no. 396, p. 102—123.

[423] I. Barnea, Dacia, NS, X, 1966, p. 242—243, fig. 5/1; A. K. Orlandos, *To Ergon*, 1968, p. 41, fig. 43.

[424] Gh. Ştefan, Dacia, XI—XII, 1945—1947, p. 303 et suiv., fig. 1 et 2; I. Barnea, Dacia, NS, X, 1966, p. 237—259.

[425] SCIV, V, 1954, 1—2, p. 85—85, fig. 15; Barnea, MPR, p. 227—229,

[426] I. Barnea, Dacia, NS, IV, 1960, p. 371.

[427] *Tropaeum*, I, p. 115; P. Lemerle, *Philippes et la Macédoine Orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, Paris, 1945, p. 587; Barnea, DID, p. 469.

[428] J. P. Sodini, Ktema, IV, 1979, p. 75—78; idem et A. Lambraki, T. Kozelj, Études Thasiennes, IX, 1980, p. 5—64.

[429] Barnea, DID, p. 398; idem, Pontica, V, 1972, p. 252.

[430] *Ibidem*, p. 252—253; IGLR, 44, p. 80—81, où l'auteur croit qu'il s'agirait de la ville homonyme de Palestine; I. Barnea, Pontica, X, 1977, p. 275—276; idem, MPR, 8.

[431] J. L. Robert, BE, dans REG, 72, 1959, p. 211, no. 257; I. Barnea, Pontica, V, 1972, p. 253; IGLR, 12.

[432] V. Velkov, dans *Etudes Historiques*, II, Sofia, 1965, p. 21; I. Barnea, *op. cit.*, p. 253—255; IGLR, 38.

[433] Stein, HBE. II, p. 474—475; Barnea, DID, p. 428.

[434] À la différence de De Laet, *Portorium*, Stein, HBE, I, p. 43, ne nie pas l'existence des douanes intérieures dans l'Empire, à partir du IVe siècle n.è.

[435] I. Barnea, Pontica, V, 1972, p. 257; idem, MPR, p. 157, no. 18.

[436] Gh. Papuc, Pontica, VI, 1973; p. 154;—158; M. Munteanu, Gh. Papuc, Pontica, IX, 1976, p. 147—154.

[437] D. M. Teodorescu, *Monumente inedite din Tomi*, Bucarest, 1918, p. 37.

[438] G. Bordenache, St. Cl., X, 1968, p. 177—183; eadem, *Sculture*, 210; I. Barnea, Pontica, V, 1972, p 257—260.

[439] Em. Popescu, SCIV, XVI, 1975, 4, p. 701—703; Gh. Papuc, Pontica, VI, 1973, p. 154 et suiv.; *Tropaeum*, I, fig. 160; Barnea, MPR, p. 235—238 et *passim*; cf. et Hayes, *Pottery*, p. 323 et suiv.

[440] I. Barnea, SCIV, XX, 1969, 2, p. 259—260, fig. 7.

[441] Idem, Dacia, NS, X, 1966, p. 250—252, fig. 12/4 et 13/4.

[442] Barnea, MPR, p. 254—255. Nous ajoutons une amulette paléochrétienne de plomb, découverte a Sucidava-Izvoarele, de même origine; I. Barnea, V. Culică, dans *Epigraphica*, Bucarest, 1977, p. 249—254.

[443] A. V. Rădulescu, Pontica, VI, 1973, p. 198.

[444] Suceveanu, VEDR, p. 117 et passim; aspects remarqués par nous à Dinogetia, mais généralisés pour le limes bas-danubien; Al. Barnea, SCIVA, XXV, 1974, 1, p. 110.

[445] I. Barnea, SCIV, XX, 1969, 2, p. 245—266.

[446] *Ibidem*, p. 257 et n. 13.

[447] Iconomu, *Opaife*, p. 26—27 et 138—139; *Tropaeum*, I, p. 164, 9.; I. Barnea, Dacia, NS, X, 1966, p. 243, fig. 5/1; IGLR, 54; Barnea, MPR, 42 et p. 240; M. Macrea, Dacia, XI—XII, 1935—1947, p. 288 et n. 3, suivant I. D. Ştefănescu, Byzantion, VI, 1931, p. 531—574.

[448] D. P. Dimitrov, Cahiers Archéologiques. XVI, 1962, p. 35—42.

[449] I. I. Russu, dans *Omagiu lui P. Constantinescu-Iaşi*, Bucarest, 1965, p. 138.

[450] IGLR, 47 = MPR, 16. Il est possible que l'espace central, en forme de croix ne fût pas destiné à être sculpté, mais seulement à être peint sur la pierre, dans le contour existant.

[451] Barnea, DID, p. 499 et 389, note 102.

[452] Pline l'Ancien, *Naturalis Historia*, IV, 12 (24), 76; Procopius, *Despre războaie*, VIII, 5, 29; le Géographe de Ravenne, *Cosmographia*, I. 17, 14 et V, 11, 93; Theophanes Confessor, *Chronographia*, p. 373, 14—28 (De Boor).

[453] B. Böttger, dans *Limes*, IX, p. 131, et suiv.

[454] Heichelheim, AEH, III, p. 301.

[455] C. Scorpan, Dacia, NS, XXI, 1977, p. 276—277.

[456] G. F. Bass, Scientific American, 225, 1971, 2, p. 23—33.

[457] *Tropaeum*, I, p. 192 et fig. 176, 3—4. D'autres fragments céramiques plus significatifs en ce sens ont été découverts par nous après la rédaction du volume cité, dans la zone de la rue principale de la ville romaine tardive.

[458] D. Vâlceanu, Al. Barnea, SCIVA, XXVI, 1975, 2, p. 209—218.

[459] J. P. Sodini, Ktema, IV, 1971, p. 92; Velkov, *Cities*, p. 140.

[400] R. Ocheşeanu, dans *Tropaeum*, III (en ms.) Pour d'autres zones et pour l'évidence de la prédominance de la monnaie constantinopolitaine, *Sirmium*, VIII, 1978, p. 189.

[401] Nubar, *Histria*, p. 74—78; R. Ocheşeanu, *ms. cit.*

[402] V. Culică, Pontica, IX, 1976, p. 129.

[403] Nubar, *Histria*, p. 78; R. Ocheşeanu, *ms. cit.*; Al. Popeea, SCN, VII, 1980, p. 155—160

[404] Gh. Poenaru Bordea, dans *Actes du XIV e Congrès International des Etudes Byzantines*, vol. III, Bucarest, 1976, p. 205; Nubar, *Histria*, p. 84—85; B. Mitrea, Pontica, VII, 1974, p 53—54; idem, dans Actes du VIIIe Congrès International de Numismatique, Paris-Bâle, 1976, p. 453; R. Ocheşeanu, *ms. cit.*; Gh. Poenaru Bordea, R. Ocheşeanu, SCIVA, XXXI, 1980, 3, p. 377—396. Nous n'avons pas disposé de pourcentages plus sûrs dans le cas de la ville de Tropaeum Traiani; en tout cas, l'ordre est celui présenté dans le tableau, à la rubrique respective, avec la différence que durant le règne de Justin II, Thessalonique occupait la seconde place.

[405] Nubar, *Histria*, p. 85.

[406] Gh. Poenaru Bordea, *op. cit.*, p. 210—211.

[407] I. Barnea, SCN, VI, 1975, p. 160, no. 2—5.

[408] Al. Barnea, SCIVA, XXXVII, 1986, 2, p. 134—140.

[409] Bien que les voies routières qui font le principal objet de ce paragraphe fussent, avant tout, liées aux activités militaires, nous avons considéré plus utile de les présenter en ce lieu, étant donné l'importance commerciale traditionnelle de celles-ci et, en général, de toutes les voies de communication de l'époque. La plupart des indications bibliographiques utiles à ce texte se retrouvent plus haut (B. 1).

[470] Barnea, DID, p. 431—432.

[471] Menander Protector, 24 et Thèophylacte Simocatta, VI, 10, 9—10, relatentc et événement, confirmé aussi par le sceau très important du roi gépide de Tomis, qui comprend le titre byzantin de celui-ci. I. Barnea, Pontica, XVIII, 1985, p. 239—240.

[472] M. Mircev, Izvestija, Varna, IX, 1952, p. 72—73, no. 4, fig. 88; L. Hollenstein, Etudes balc., X, 1975, p. 39, no. 71.

[473] O Bounegru, Pontica, XIX, 1986, p. 267—272.

[474] C. Preda, dans *Relations*, 219—229 et la carte de la figure 1.

[475] Barnea, MPR; idem, ACR, I; v. aussi no. 468 pour le «corridor culturel» dans lequel le territoire de la Dobroudja se trouvait aux VIe—VIIe siècles.

[476] G. I. Brătianu, *Etudes byzantines d'histoire économique et sociale*, Paris-Bucarest, 1938, p. 35 et 156.

[477] Barnea, *Rumänien*, p. 656—657.

[478] H. Köpstein, Klio, 43—45, 1964, p. 560—576; Barnea, DID, p. 446 et suiv.

[479] I. Hahn, Klio, 58, 1976, 2, p. 459—470.

[480] Barnea, *Rumänien*, p. 656.

[481] Velkov, *Cities*, p. 233.

[482] *Ibidem*, p. 234; dans le même sens, d'autres auteurs aussi.

[483] M. I. Siuziumov, Analele româno-sovietice, Istorie, IV, 1961, p. 70; idée suivie un certain temps par d'autres historiens aussi.

[484] Velkov, *Cities*, p. 237.

[485] Un exemple suggestif pour la fin de l'époque du Principat est constitué par les *alumni* du commandant de la flotte de Noviodunum; Al. Barnea, Dacia, NS, XIX, 1975, p. 258—261; ISM, V, 281.

[486] Velkov, *Cities*, p. 238.

[487] *Ibidem*, p. 237—238.

[488] I. Barnea, SCIV, XVIII, 1967, 4, p. 563—574; W. Seyfarth, dans *Die Rolle der Plebs im Spätrömischen Reich*, Berlin, 1969, p. 7—18; Velkov, *Cities*, p. 238.

[489] De Martino, *Costituzione*, V, p. 209—210.

[490] Velkov, *Cities*, p. 238—239.

[491] G. I. Brătianu, *Privilèges et franchises municipales dans l'Empire Byzantin*, Paris-Bucarest, 1936, p. 35—36.

[492] Cette conclusion résulte clairement déjà de la documentation et du commentaire de Brătianu, *op. cit.*, p. 37—38; aux p. 38—39 v. aussi la confusion mentionnée plus bas dans le texte, rencontrée chez plusieurs auteurs anciens.

[493] Jones, LRE, I, p 146 et II, p. 731, n. 41 et 42.

[494] Al. Barnea, Pontica, X, 1977, p. 350—353.

[495] A. H. M. Jones, *The Greek City from Alexander to Justinian*, Oxford, 1940, p. 193 et suiv.; Velkov, *Cities*, p. 241—248.

[496] *Ibidem*.

[497] Les premières observations, basées sur des témoignages archéologiques, concernant l'établissement des gros propriétaires terriens dans le milieu urbain, en Dobroudja, ont été faites à Histria, avec une série de considérations d'ordre social et économique: Em. Condurachi, Dacia, NS, I, 1957, p. 259—261. Dans le même sens, Barnea, DID, p. 449, où l'observation commence à être généralisée et élargie à partir des recherches de Dinogetia. Comme on l'a vu plus haut,

la conclusion des auteurs cités reste valable; elle doit, cependant, être limitée dans le temps, le début du phénomène se profilant seulement à la fin du IVe siècle.

[498] Velkov, *Cities*, p 243, voit les *limitanei* (comme leur nom même l'indique), seulement le long du fleuve. L'affirmation est correcte, mais cette image concerne plutôt la situation qui existait au IVe siècle. Ultérieurement, il faut suivre la diminution des troupes de *comitatenses*, allant de pair avec l'accroissement du rôle des *limitanei*. En même temps, la vision défensive, propre aux provinces limitrophes comme la Scythie, avait, dès le IVe siècle, commencé à se modifier, du moment que, par exemple, une ville de l'intérieur de la province, comme Tropaeum Traiani était fortifiée, en 316, *ad confirmandam limitis tutelam* (IGLR, 170).

[499] IGLR, 2, 3, 86, 192, 195, 233, 238, 271 b.

[500] Barnea, MPR, p. 11—18; celui de Callatis, publié pour la première fois par Em. Popescu, dans IGLR, 91.

[501] Velkov, *Cities*, p. 248.

[502] Barnea, MPR, p. 19.

[503] *Ibidem*, p. 20 et suiv.; idem, ACR, p. 15.

[504] *Velkov, Cities*, p. 248.

[505] Notons parmi celles-ci, où l'on trouve aussi la bibliographie antérieure: H. Mihăescu, *La langue latine dans le S-E de l'Europe*, Bucarest-Paris, 1978; I. Fischer, *Latina dunăreană*, Bucarest, 1985.

[506] H. von Petrikovits, JRS, LXI, 1971, p. 193.

[507] *Ibidem*, p. 178—218; cf. fig. 26 et *passim*.

[508] R. Florescu, *Arhitectura militară romană în Dacia şi Scythia Minor*, Bucarest, 1980 (ouvrage de doctorat).

[509] Ici et plus bas, pour ne pas trop charger l'appareil critique, nous ne notons, dans le sous-sol que les questions plus particulières; la simple mention d'un établissement ou d'un autre envoit au sous-chapitre B 1, où l'on a noté la blibliographie essentielle pour chaque fortification.

[510] L'édifice thermal I; Suceveanu, *Histria*, p. 24—27.

[511] Construction monumentale dont les ruines ont été identifiées et sont en voie d'être étudiées par une équipe dirigée par Al. Suceveanu.

[512] Pour la datation de la mosaïque aux Ve—VIe siècles, I. Barnea, Dacia, NS, XX, p. 265—268.

[513] Nous reprenons aussi ici, avec quelques modifications, des considérations amplement formulées dans *Tropaeum*, I, p. 109—127.

[514] Probablement un temple païen, suivant l'hypothèse formulée dans *Tropaeum*, I, p. 120, qui semble se confirmer à la suite des recherches, encore inédites, de la collègue I. Bogdan Cătăniciu.

[515] Suceveanu, *Histria* ,*passim* et p. 86—89, pour l'étape chronologique à laquelle nous faisons référence.

[516] Considérations de détail et bibliographie, Barnea, ACR, p. 21 et suiv.

[517] *Ibidem* et, surtout idem, SCIVA, XXVI, 1975, 1, p. 57—67, pour Tropaeum Traiani. À notre avis, la plupart des basiliques disposaient, aux Ve—VIe siècles, d'*atria*, et c'est seulement à cause des imperfections des recherches plus anciennes qu'ils ont été ignorés sur le territoire de la Dobroudja et même plus loin. Il s'agit du niveau général des recherches, à un moment donné, et il n'y a donc pas de reproche à adreser auxdites investigations.

[518] Barnea, MPR, p. 168.

[519] *Ibidem*, p. 178, fig. 61, 1.

[520] Des pièces d'architecture ont été publiées il y a longtemps, par V. Pârvan, G. Murnu et d'autres, surtout pour la ville de Tropaeum Traiani; les études sont devenues plus systématiques beaucoup plus tard: Barnea, DID, p. 480—485; idem, MPR, p. 189—218 et ACR, *passim* (exclusivement des pièces paléochrétiennes); M. Mărgineanu-Cârstoiu, Al. Barnea, dans *Tropaeum* I, p. 129—176; A. Sion, dans Suceveanu, *Histria*, p. 133—149.

[521] J. J. Winckellmann, *Istoria artei antice*, II, Bucarest, 1985, p. 106—112.

[522] M. Gramatopol, *Portretul roman în România*, Bucarest, 1985, no. 33—36.

[523] *Ibidem*, no. 38.

[524] *Tropaeum*, I, p. 145, no. 9.8, fig. 139.

[525] Selon IGLR et d'autres publications ultérieures, environ 15 sur un total d'environ 60. Les chiffres sont approximatifs à cause de l'état fragmentaire de plusieurs inscriptions; sur ce pourcentage d'environ 25%, à peu près la moitié seulement portent ou semblent avoir porté des représentations de figures du genre de celles auxquelles nous nous référons dans le texte.

[526] Ainsi caractérisées dans les classifications faites par M. Alexandrescu-Vianu, Dacia, NS, XXIX, 1985, p. 72.

[527] Le groupe VIII selon le même auteur, *op. cit.*, p. 63, pour IGLR, 5; Pour IGLR, 18, le groupe IV; *ibidem*, no. 37.

[528] *Ibidem* no. 94 a, groupe IV; pour le thème du cavalier thrace et de l'héroïsation, *ibidem*, p. 65—67.

[529] Bordenache, *Sculture*, no. 310.

[530] Catalogue de ceux-ci, Barnea, MPR, p. 189—217; idem, ACR, *passim*.

[531] Un certain temps, on a attribué un caractère funéraire à ces monuments qui sont, d'après ce qu'on a pu constater jusqu'à présent, exclusivement votifs; Al. Barnea, SCIVA, XXXVII, 1986, 2, p. 134—140, où nous avons repris la lecture d'inscriptions sur de telles pièces, en les comparant à des légendes de la même époque, trouvées sur des sceaux. Antérieurement, toutes ces croix, surtout fragmentaires, se retrouvent dans IGLR, 52, 49, 50, 91, 94, 95 et MPR, 61, 35, 51, 52, où les deux premières et les deux dernières correspondent à celles qui occupent les mêmes positions dans IGLR.

[532] D. Ovcarov, M. Vaklinova, *Rannovizantijski pametniți ot Bălgaria IV—VII vek*, Sofia, 1978, p. 26—28.

[533] Nous avons brièvement énoncé ce commentaire, sur la base de la présentation sommaire parue dans «Flacăra», XXXVII, 12, du 25.III.1988, où l'on donne aussi quelques images en noir et blanc, et à la suite de la présentation, à l'aide de diapositifs en couleurs, faite par les auteurs de la découverte, V. Lungu et C. Chera, à Piteşti, le 17 mars 1988; au printemps de la même année, quelques images ont été commentées à la T.V. La découverte est encore inédite du point de vue scientifique. Quelques années auparavant, d'autres tombeaux peints, l'un du IVe siècle et l'autre chrétien, des Ve—VIe siècles, ont été découverts à Ostrov (départ. de Constanţa) et à Callatis; les deux sont encore inédits; le deuxième porte aussi une inscription chrétienne peinte.

[534] Barnea, MPR, p. 182.

[535] *Ibidem*, p. 148; idem, ACR, p. 8—9 et pl. 2—3.

[536] I. Barnea, Dacia, NS, XX, 1976, p. 265—268, a repris, en ces termes, la discussion de la datation des deux mosaïques, datation que nous préférons à celles, de plus haute époque, proposées antérieurement et même par la suite, par d'autres chercheurs. D'ailleurs, les détails archéologiques mêmes, rapportés par les découvreurs s'opposent à une datation plus ancienne.

[537] I. Barnea, SCIV, XX, 1969, 2, p. 259—260, fig. 7, pour la même pièce et celle évoquée plus bas dans le texte, contenant des images liées au culte impérial, idem, DID, p. 544, fig. 55.

[538] Barnea, DID, p. 497—498, où il y a aussi la bibliographie antérieure; IGLR, 64 =, MPR, 40; Barnea, ACR, p. 224—226; A. Bank, *Byzantine Art*, Leningrad, 1985, p. 280—281, fig. 66—68. Pour l'interprétation des estampilles, v. aussi, A. Cruikshank Dodd, *Byzantine Silver Stamps*, dans DOS, VII, 1961, no. 2. La pièce se trouve dans le musée de l'Ermitage, à Leningrad.

[539] Barnea, ACR, p. 228—229.

[540] Idem, SCIV, XX, 1969, 2, p. 245—266; cf. et pl. 257, n. 13.

[541] H. Mihăescu, *La langue latine dans le S-E de l'Europe*, Bucarest-Paris, 1978, p. 34 et 312. L'interprétation éventuelle du *paganus* de l'inscription d'Ulmetum comme s'agissant d'un gladiateur (IGLR, p. 220) ne résiste pas, tant à cause de la datation tardive de l'inscription que du lieu où elle a été trouvée. Ni le temps, ni le lieu n'étaient plus propice à de telles activités.

[542] Preda, *Callatis*, p. 23—24.

[543] A. Petre, *La romanité en Scythie Mineure*, Bucarest, 1987, p. 89 (volume extrait du Bulletin AIESEE, XVII—XVIII, 1987).

[544] *Ibidem*, p. 95.

[545] Pour l'histoire du christianisme, aux IIIe—VIIe siècles, au Bas-Danube nous citons ici, sans plus revenir dans les notes, sauf dans des cas plus particuliers, quelques ouvrages fondamentaux; c'est là aussi que l'on trouve la bibliographie essentielle; Pârvan, *Contribuţii*; Barnea, DID, p. 456—460; MPR, p. 9—127; ACR, p. 5—36. Voir aussi M. Păcurariu, *Istoria Bisericii Ortodoxe Române*, I, Bucarest, 1980, p. 51—168.

[546] La plupart des sources utilisées proviennent de Tomis, ce qui est normal, vu son rôle de capitale de la province. Dans l'ordre des titres évoqués dans cet alinéa, nous donnons ci-après les envois simplifiés aux inscriptions utilisées (le signe = entre les chiffres substitue aussi IGLR = MPR). Néophytes: 29 = 6; 25 = 5. Chrétiens sans fonctions précisées: 10 = 29; 210 = 73; 52 = 61; v. aussi Al. Barnea, SCIVA, XXXVII, 1986, 2, p. 136—140; IGLR, 12 (?). Fonctions inférieures: 45 = 13; 48 = 15; Beševliev, SSIB, 84; 30 = 14. Prêtres: 24 = 7? 61 = 34; IGLR, 67. Vicaires: 45 = 13. Pour *lector*, v. aussi C. M. Kaufmann, *Handbuch der altchristlichen Epigraphik*, Fribourg, 1917, p. 266—269.

[547] L'arianisme était une doctrine considérée comme hérétique par le synode de Nicée, de 325; il a été soutenu, par la suite, par Constance II et par Valens. L'évêque des Goths, Ulfila, qui était, lui aussi, arien, passant dans l'Empire, a fait des prosélytes, de sorte que son ancien disciple, Auxentius, une fois devenu évêque à Durostorum, y a prêché aussi l'arianisme.

[548] *Notitia Episcopatuum*, source plus souvent citée par nous dans le sous-chapitre B 1. Pour les ouvrages ayant trait à cette source, v. n.545; ajouter aussi Em. Popescu, dans *Epigraphica*, Bucarest, 1977, p. 255—283. Concernant le trésor de l'évêché de Tomis, v. plus haut n. 538.

[549] C. Capizzi, *L'imperatore Anastasio I*, Rome, 1969, p. 148—149.

[550] Beševliev, SSIB, 3; inscription reprise, avec d'importantes considérations sur la langue latine de basse époque parlée dans les Balkans, par D. Boiadjiev, Miscellanea Bulgarica, 5, Vienne, 1987, p. 127—130.

[551] Dans l'ordre: IGLR, 9 = MPR, 27; IGLR, 8 = MPR, 28; IGLR, 112 = MPR, 55; IGLR, 211; IGLR, 246 = MPR, 66; Beševliev, SSIB 81.

[552] Au niveau de celles publiées dans les recueils cités dans le présent ouvrage (dans la note précédente aussi).

[553] Nous reprenons, plus bas, quelques-unes des données rassemblées par H. Mihăescu. *La langue latine dans le S-E de l'Europe*, Bucarest-Paris, 1978, p. 326 et 310–313.

[554] Barnea, DID, p. 456 et suiv.

[555] Saint Jean Chrysostome, *Omilia*, 32, 4, dans l'épître aux Romains, apud Barnea, ACR, p. 23. *Ibidem*, on remarque également la généralisation de la coutume dans la province aussi, plus d'un siècle avant que celle-ci ne fût légiférée dans l'Empire d'Orient.

[556] La crypte de la basilique de Niculiţel est une exception seulement apparente, car, là aussi, n'existe un établissement comprenant la basilique, renforcée au moins par un vallum et un fossé, ainsi que nous informe V. M. Baumann, l'auteur de la découverte en question.

INDEX

Dans cet index nous avons enregistré les noms propres géographiques ou de personnes ainsi que la plupart des termes techniques gréco-latine. Naturellement le lecteur ne trouvera pas ici des noms comme Dobroudja, Scythie Minore, mer Noire, Danube,Europe etc. ni, bien entendu, des notions comme Orient, Occident, Haut-Empire, Bas-Empire, Principat, Dominat, romanisation, christianisme etc. Quant aux termes techniques, nous nous sommes concentré surtout sur ceux concernant l'administration, l'armée, l'économie, la religion et en général la juridiction, que le lecteur les trouvera plutôt sous leur dénomination grecque ou latine.

Aba, fille d'Hecataios 43, 106
abitorion 122
Abonouteichos 90, 126
Abtaat v. Zaldapa
Accissos v. Aegyssus
Achaïe 45
Acornion 24
Acres, castellum 171, 198
Acta Sanctorum 191, 196, 223, 256, 287
Actium 25
actor 75, 82, 104
Adamclissi v. Tropaeum Traiani
adaeratio 158
Adina 173, 207
adiutor 210
adlectio 103
adlocutio 128
Ad Salices (6 Martie) 47, 70, 100, 166, 192, 253
adsignatio 74
adstrictio glebae 101
adtributio 102, 105
aedicula 238, 247
aedilis 92, 94, 95, 97
Aemilia, via 87
aerarium — militare 96; *~ populi Romani* 96; *~ Saturni* 96
Aegyssus (Tulcea) 20, 26, 29, 31, 48, 49, 51, 55, 66, 67, 70, 79—82, 85, 92, 100, 108, 122, 134, 189, 206, 210, 211, 213, 226, 253, 254
Aelia Bendsi 108
Aelianus v. Plautius Silvanus Aelianus, Tiberius
Aelius Inserus 83
Aelius Optatus 58
Aelius Valens 108
Aelius ~~Maximus~~ Lucius 83, 112
Aelius Ammonius, Publius, 67, 68, 99
Aelius Argamenos, Publius 47, 108
Aelius Gaius, Publius 105
Aelius Marcianus, Publius 67
Aelius Catus, Sextus 25
Aelius Minucianus, Titus 106, 134
Aemilianus 163, 287
Aetius 169
affranchi v. *libertus*
Afrique 87, 90, 92, 118, 140, 244, 245, 247, 296
ager — privatus ex iure peregrino 41, 74, 76, 80, 83, 98, 104, 105, 112; *~ publicus* 55, 74; *~ regius* 75; *~ stipendiariis datus adsignatus* 74, 78, 79, 81, 82, 112; *~ vacuus* 48—50, 74; *~ vectigalis* 41, 76, 82; *~ vectigalis civitatis* 74, 78, 82; *~ vectigalis municipii* 80, 83; *vectigalis populi Romani* 74, 78, 79, 82, 100, 101; *viritim adsignatus* 46, 74, 77—82, 98
Agigea 42, 77
agon 133
agonothetes 133
agoranomos 77, 89, 90, 105, 126
agrimensor 58
Agrippine 27, 132
Aidezios 244
Aigikoreis, phyle 41, 43, 45, 78
aile v. *ala*
ala — I Asturum 62, 63; *~ I Atectorum Severiana* 63, 69; *~ Augusta* 62; *~ I Bosporanorum* 62; *~ Capitoniana* 62; *~ I Claudia Gallorum* 66; *~ I Claudia nova miscellanea* 62; *~ I Flavia Augusta Britannica milliaria* 62; *~ I Flavia Gaetulorum* 62, 63, 65, 66, 69; *~ Gaetulorum*

in Anabia 63; ~ *I Gallorum Atectorigiana* 62, 63, 65; ~ *I Galiorum Flaviana* 62–64, 71; ~ *I Galiorum et Pannoniorum* 62; ~ *Gallorum et Thracum Antiana* 62; ~ *I Hispanorum et Aravacorum* 62; ~ *II Hispanorum et Aravacorum* 28, 51, 62–64, 69, 71; ~ *Hispanorum milliaria* 62; ~ *milliaria* 61; ~ *Moesica felix torquata* 62; ~ *I Pannoniorum* 28, 29, 49, 50, 62, 63, 70; ~ *II Pannoniorum veterana* 62; ~ *Pansiana* 62; ~ *quingenaria* 61; ~ *I Scubulorum* 62; ~ *II Septimia Surorum milliaria* 62; ~ *singularium* 62; ~ *Solensium* 62, 212; ~ *I Vespasiana Dardanorum* 28, 49, 62, 63, 70, 123; ~ *veterana Gallorum et Thracum* 62
Alains 166, 167, 170
Alamans 216
Alaric 168
Alathar 264
Alavivus 165, 263
Alba 85
Albeşti 47
Alexandre le Grand 22
Alexandre, évêque 289
Alexandria 84, 87, 89, 90, 238, 244
Alexandros 229
Alexandros, fils d'Heracleon 92
a libellis et censibus 96
Alica 160
Aliobrix 67, 257
Alphenus Arignotus 94
Alphenus Modestus 94
Altina – Altinum (Oltina) 28, 52, 63, 66, 71, 82, 95, 111, 156, 171, 214, 215, 230, 242, 255
Altin Tepe 86, 233
alumnus 92, 104, 108
Amandus 223
Amastris 94
Amlaidina, vicus (23 August) 41, 69, 89
Ammien Marcellin 51, 76, 81, 110, 156, 163–166, 187, 198, 215, 216, 222, 223, 237, 262, 263
Amor 281
Amorium 89, 95
Amphipolis 91
amphithéâtre 119, 120
anagnostes 288
Anaitis 90
Anamur 234
Anastase 170–172, 178, 180, 181, 183–187, 189, 193, 196–100, 204, 206, 215, 217, 222, 225, 227–229, 232, 240, 241, 243, 255, 263–265, 271, 281, 284, 289–291
Anchialos 89, 90
Ancône 158
Ancyre 78, 90, 91, 84
Andrinople 89, 90, 166, 190, 205
angareia 100
angelus 292
angusticlavius 103
Annius Saturninus 83
Annius Italicus Honoratus, Lucius 63
annona 158, 291; ~ *militaris* 46, 49, 73, 98–100, 115
Anonymus Valesii 262
Antes 172, 173
Anthousa 180, 181, 218
Antinoüs 133
Antioche 91, 244, 245, 251
Antipatris 90
Antistius Caecina, Marcus 80
Antonin le Pieux 31, 32, 41, 51, 63, 65, 89, 90, 130
antoninianus 88
Antonins 115, 117, 126, 184
Antonius Fronto, Caius 77
Antonius Hybrida, Caius 24
Antonius Claudius Alphenus Arignotus, Titus 101, 94.
Anubis, 90, 132
Apatourios, fils d'Euelpistos 41
Aphrodite 90, 125, 126, 129, 132, 133
Apollodore de Damas 124, 125, 129
Apollon 122, 126, 129, 131, 132; ~ Ietros 133
Apollonia 23
Apollonios 29, 40, 104
Apôtres, les 12, 246, 284
Appia, via 87
Appiaria 63, 212
Apulum 68, 90, 246
Aquae Statiellae 90
aqueduc 122, 185, 187, 291
Aquilée 84, 90
aquilifer 59
Arabie 63, 245
Ara Pacis 128
Arcadie 213
Arcadius 168, 169, 224, 258, 279, 291
arc de triomphe 118, 120
arche 43
archidendrophori 132
archiereia 132
archiereus 130–133
archirabdouchisa 132
architectus 58, 59, 229
archon 40, 41, 43, 77, 105, 238, 239; ~ du port 89; ~ *regionis Histriae* 46, 100, 115
Arcidava – Argedava 22, 24, 46 (vicus)
Arès 132
Arezzo 83
Argadeis, phyle 41, 43, 45, 78
Argamum (Cap Dolojman) 20, 31, 45, 47, 55, 70, 79, 85, 91, 92, 108, 122, 134, 159, 166, 192, 235, 253, 276, 277
Arges 257
arhimystes 133
Ariaricus 161
arien 163, 165–167, 288, 289
Aristagoras, fils d'Apatourios 122
Ariston, fils d'Ariston 28, 40, 98, 104
Aristote 76
armateur 89, 95, 113
Arménie 161
Arrien 89

Arrubium (Măcin) 20, 28, 31, 33, 49, 50, 55, 59, 63—65, 69, 70, 80, 85, 93, 100, 109, 123, 157, 185, 210—213, 253—255
Arruntius Flamma 26, 68
Arsa 76, 89, 104, 131, 132
arsacide, art 125
Artemidoros, fils de Herodoros 99, 106, 134
Artemis 76, 77, 129, 131, 132
as 88
Asbolodins 39, 41, 76, 104
Asclepiades, fils de Menophilos 91
Asclepios 131—135
asiarque 93
Asiaticus 26, 68
Asie Mineure 23, 38, 48, 65, 84, 85, 89, 91, 92, 104, 156, 197, 231, 236, 238, 241—243, 245, 247, 249, 259, 267, 278, 283, 287, 291, 298
assarion 88
assemblée du peuple v. *damos, demos*
Astion 287, 289
Astypalaia 45
Atala 218
Atatinius Modestus, Quintus 67
Ateas 22
Athanaric 161, 163—165, 167, 241, 243, 256
Athéna 129, 131; ~ Ergane 85, 133
Athènes 23, 90, 242, 250—242
Atius Firmus, Marcus 42, 105
atrium 118, 197, 200, 276, 277, 286, 288
Attalos III• 23
Attalos, fils d'Euménes 105
Attalos 287
Attas Possei 81, 82, 110, 111, 135
Attila 169, 170, 183
Attis 129, 130
auctoritas 130
audientes 288
augur 135
Augusta Traiana 45
Auguste 25, 26—28, 58, 63, 66, 90, 96, 98, 103, 117—119, 122, 124, 125, 128, 130, 134, 252
Aule-Gelle 118
Aurélien 34, 121, 122, 190, 205
Aurelius Eutychianus 77, 105
Aurelius Priscius Annianius 41, 105
Aurelius Priscius Isidorus 41, 105
Aurelius Atticus, Aelius 91
Aurelius Firminianus, Caius 155, 195, 210
aureus 88, 99
auri lustralis collatio 170, 227
aurum coronarium 98, 259
Ausdecenses 37, 38, 52, 54, 64, 71, 83, 112, 199
auxilia 61—66, 210; ~ *mixta* 61
Auxonius 255
Avars 174—177, 252, 255
Avaro-Slaves 173, 175, 180, 184, 199, 200, 251
Avidius Cassius 154
Axiopolis (Cernavodă) 20, 32, 33, 52, 55, 67, 68, 71, 82, 86, 95, 100, 111, 114, 123, 127, 135, 158, 180, 181, 207, 210, 211, 213, 218, 220, 229, 232, 253, 254, 287, 290
Axios 77, 90, 95
Azanion 91

Babadag, lac 191
Babadag, plateau 20
Babadag, ville v. Novus vicus
Bacchus 129
Baian 174, 185, 252, 255
balance de bronze 186, 238, 240
Balcic v. Dionysopolis
Balkans 24—26, 29, 36, 48, 87, 89, 167, 169, 170, 175—177, 179, 218, 252, 258, 265
balineum 123
Baltique, mer 87
baptisare 292
baptistère 181, 200, 202, 271, 277, 290
Barboşi 49, 50, 59, 60, 66, 67, 70, 71, 80, 86, 93, 100, 109, 123, 134, 161, 173, 185, 257
Basile le Grand, évêque 165, 243
basileus 28, 40
Basilios de Cesarée 221
basilique 118, 267, 292; ~ (paléo) chrétienne 171, 174, 181, 182, 184, 186, 188, 192, 194, 197, 200, 202—204, 208, 227, 229, 230, 235, 242, 244, 249, 269—272, 276—279, 281—283, 285, 288, 291, 293; ~ *episcopale* 195, 197, 200, 202, 284, 290; ~ *forensis* 124, 200, 202, 233, 271, 274; ~ payenne 194, 208, 270, 274, 276, 277
Bassos 229
Bastarnes 24, 25, 33, 38, 156, 157, 224
Bădila 49, 80
Băltăgeşti 52, 82
Bărăgan 76, 175
Băroi 183
bellum, 23; ~ *Scythicum* 33
Bélisaire 174
beneficiarius — consularis 58, 59, 61, 68—71, 89—91, 94, 95, 104, 108, 113, 114; ~ *proconsularis* 69
Beroe (Piatra Frecăţei) 51, 71, 100, 168, 183, 184, 206, 207, 212, 218, 230, 232, 249, 253, 283, 287
Besevliev, Vaselin 254
Bessi 23, 37, 38, 46, 52, 85, 86, 108, 111
biarchus 215, 286
bienfaiteur v. *euergetes*
Bipainon v. Libida
Bireo v. Beroe
Birrios Leon 106
Bisericuţa 70, 192; ~ Garvăn v. Dinogetia
Bithynie 94
Bizone (Cavarna) 198, 229, 291
Bleda 183
Bona — caduca 75, 98; ~ *damnatorum* 96 98; ~ *vacantia* 75, 96, 98
Boreis, phyle 41, 43
borne milliaire v. *milliarium*
Bosphore 156, 160
boula 39
boule 41, 43

bouleutes 77, 78, 105
Brazda lui Novac 161
Brătianu, George 257
Bretagne 140
Bretanion (Vetranio) 167, 196, 259, 289
briza (seigle en langue thrace) 225
Brutus 25
buccinator 59
Bugeac 71, 213
Bulgares 173, 177
Bulgarie 22, 252
Burébista 24, 38
Bures 128
burgarius 200, 220, 264
burgus 56, 70, 166, 191
Buteridava, vicus (Mihai Viteazul) 36, 39, 46, 52, 70, 78, 91, 92, 106, 159, 254
Buzău — monts 160, 164; ~ rivière 165; ~ zone de 243, 257
Byzance 90, 91, 85, 156, 160, 242, 247, 266

cadastration v. *centuriatio*
cadastre v. *censualis, forma*
Caecilius Reditus, Quintus 58
Caecina Severus, Aulus 25
Caesarela (fite) 131
Calabaeus 45
caldarium 121
Caliacra 171, 198
Caligula 130
Callatis (Mangalia) 20, 22, 23, 27—31, 33—35, 39—41, 54, 59, 61, 69, 76, 84, 85, 88—90, 92, 96, 98, 99, 104—107, 110, 112, 115, 119, 125, 126, 131, 133, 135, 157, 168, 171, 197, 198, 206, 207, 225, 229, 230—232, 235, 242, 244, 247, 249, 250, 253, 254, 256, 260, 262, 264, 265, 269—271, 277, 278, 281, 286, 287, 290, 291
Callicrates 118
Calvomuntis 176
Campanus 260
campidoctor 58
canabae 31, 36, 47—52, 55, 75, 79, 81, 92, 94, 109, 110, 113, 114, 123, 268
cancelli, 277, 278, 281
Candax 170
Candidiana 65
candidatus legati 63
Canlia v. Cimbrianae
cantharos 283
Cap Dolojman v. Argamum
Capidava 20, 31, 33, 34, 45, 48—52, 54, 55, 59, 60, 64, 65, 69, 71, 81, 82, 86, 94, 95, 100, 110, 113, 114, 123, 127, 135, 157, 162, 168, 174, 181, 182, 207, 210, 212, 220, 227, 233, 253, 254, , 256,272, 285, 286
capitatio — animalium 98; ~ *humana* 98; ~ *terrena* 98; ~ *iugatio* 98, 224, 259
Capitolias 90
Cappadoce 92, 164, 165, 243
captivus 263
Caracalla 58, 88, 98, 99, 102, 115
Caraibil 85
Carasu, vallée 112, 181
Carcaliu 70, 81, 162, 185
cardo 118, 124, 202, 274, 276
Carie 243
Carinus 264
Carpates 24, 257
Carpes 38, 157, 160, 164
Carporum, vicus 51, 81, 110, 164, 166
carrière 83—86, 96, 98, 100, 114, 229, 230,
Carsium (Hîrşova) 20, 28, 31, 33, 51, 55, 60, 63, 64, 69, 71, 81, 86, 90, 91, 94, 100, 110, 123, 135, 157, 159, 169, 182, 183, 206, 210, 213, 214, 253, 254
Carthage 87, 94, 251
Casimcea 45, 46, 78, 106; ~ plateau 20
Cassianos 244
Cassianus Bassus 221
Cassius 25
Cassius Dio 24, 37
castellum 51, 56, 59, 70—72, 81, 82, 109, 123, 179, 187, 198, 260, 268
castra 62, 118, 187, 179, 190, 260, 268
Catalauniques, champs 169
Cataloi 48, 79, 108
Caton 75
Cautes 135
Cavalier thrace 125—127, 130—135, 286
Cavarna 198
C. . . coss, vicus 46
Ceamurlia de Jos 70
Celeiu v. Sucidava (Olténie)
Celerinus 264
Celeris, vicus (Vadu? Sibioara) 46, 70, 78, 91, 106, 122
censor 96, 97
censualis, forma 74, 97—99
census 96—99, 102, 103
centesima rerum venalium 98
centuria (unité militaire) 58, 61, 67
centuriatio 31, 33, 40, 76
(centurie (division territoriale) v. *kentoria*
centurio 58—61, 67, 69, 81, 83, 176, 211
Cerbatis 76
Cérès 83, 129; ~ Frugifère 82, 135
Cerna 51, 63, 80, 127, 135
Cernavoda v. Axiopolis
César 24, 74
Césarée 90, 243
Cetatea v. Ausdecenses
Cetatea Zaporojenilor (Dunavăţu de Jos) 191, 260
Ceylan 173
Chalcédoine 215, 286; ~ concile de 288, 289
Charagonius Philopalaestrus 100
Chersonèse 26, 27, 164, 234, 247, 255
Chilbudios 173, 218
Chindeas 181
Chine 87, 173
chora 45, 46, 78, 91, 100, 106
Chora Dagei 46, 78, 100, 106, 113
christianus 288, 292
Chronos 129
chrysargyron v. *auri lustralis collatio*

Chrysopolis 160
Chypre 243
Ciandarli, céramique 91
ciborium 281
Cilic 134
Cilicie 29, 163, 234, 243
Cilicum, castellum 198
Cimbrianae (Canlia) 52, 60, 71, 82, 86, 213, 253
Ciobanu 51, 81, 94, 110
circitor 212, 216
citerne 202, 274
citoyens romains résidents v. *cives Romani consistentes*
Ciucurova 82
Cius (Gîrliciu) 51, 55, 64, 65, 71, 81, 83, 86, 90, 94, 100, 110, 123, 135, 166, 183, 195, 210, 212, 216, 219, 228, 253, 259, 269
cives Romani — consistentes 40, 42, 46, 47, 50, 52, 54, 78, 87, 92, 94, 104, 105, 107, 107—109, 111; *~ minuto iure* 79, 83, 102, 107; *~ optimo iure* 102, 107, 109; *~ qui negotiantur* 88
civitas 31, 35, 36, 48—52, 54—55, 79, 109, 113, 114, 178, 185, 187, 195, 261, 268; *foederata* 23, 24, 28, 30, 31, 35, 39, 41, 54, 74; *~ libera* 23, 28—30, 35, 41, 42, 45, 54, 74; *~ peregrina* 35, 74, 97; *~ praesidalis* 195, 196, 261; *~ stipendiaria* 27, 30, 31, 36, 42, 43, 45, 47, 53, 55, 74, 75, 77, 82, 83
clarissimus 103, 216
Classicorum, vicus 47, 67, 92, 108, 134
classicus 67
classis 66—68, 214—215; *~ Alexandriana* 67; *~ Britannica* 67; *~ Flavia Moesica* 29, 43, 46—49, 52, 55, 64, 67, 69—71, 78, 85, 92, 100, 108, 187, 190, 215; *~ Germanica* 67; *~ in plateypegiis* 210, 215; *~ Pannonica* 67; *~ Pontica* 67; *~ praetoria* 67; *~ Syriaca* 67
Claude 27, 96, 102, 130
Claude II• 34
Claudius Aelianus 77, 79, 90, 95
Claudius Firminus, Tiberius 82, 110
Claudius Mucasius, Tiberius 105
Claudius Telemachus, Tiberius 99
Clementianensis, vicus (M. Kogălniceanu) 42, 90, 95
clergé 261, 262
Cloşca 54, 82
Coccei 81
Cochirleni 71
Codex — Iustinianus 178, 197, 224, 225, 234, 258, 289, 290; *~ Theodosianus* 160, 259, 260
Cogealac 46, 122
cognomen 108, 110
cohors — III Alpinorum equitata 62; *~ I Antiochensium* 62; *~ I Aquitanorum veterana equitata* 62; *~ III Augusta Cyrenaica sagittariorum equitata* 62; *~ II Aurelia* 62; *~ I Batavorum milliaria pia fidelis* 62; *~ IIBatavorum milliaria* 62; *~ IX Batavorum milliaria equitata* 62; *~ I Bracaraugustanorum* 62; *~ II Bracaraugustanorum equitata* 62; *~ I Bracarum* 62; *~ I Cantabrorum* 62; *~ II Chalcidenorum sagittariorum* 62; *~ Cilicum* 49, 52, 54, 66, 69—71, 94, 199; *milliaria equitata sagittariorum* 62, 64; *Philippiana* 64; *~ I Cisipadensium* 62; *~ Claudia equitata* 62; *~ I Claudia Sugambrorum veterana equitata* 62, 65, 71; *~ III collecta civium Romanorum* 62; *~ I Commagenorum* 30; *~ I Cretum sagittariorum* 62; *~ equitata* 61; *~ equitata milliaria* 61; *~ equitata quingenaria* 61; *~ I Flavia Bessorum* 62; *~ II Flavia Bessorum* 62; *~ II Flavia Brittonum equitata* 28, 48, 62, 65, 70; *Alexandriana* 66; *~ I Flavia Commagenorum* 62, 65, 66, 69; *~ I Flavia Numidarum* 62; *~ II Gallorum* 28, 62, 66, 71; *~ III Gallorum* 62, 66; *~ IV Gallorum equitata* 62, 66; *~ V Gallorum equitata* 62; *~ VII Gallorum* 30, 62, 66, 69; *~ VIII Gallorum* 67; *~ Gemina Dacorum Gordiana milliaria* 62; *~ I Germanorum civium Romanorum* 51, 62, 65, 71; *~ I Hispanorum veterana quingenaria equitata* 62; *~ I Lepidiana equitata civium Romanorum* 62; *~ I Lingonum* 62; *~ V Lingonum* 62; *~ II Lucensium* 62; *~ I Lusitanorum* 51, 62, 71; *Cyrenaica* 62, 65; *~ I Mattiacorum* 62; *~ II Mattiacorum* 49, 62, 66, 70; *~ milliaria* 61; *~ I Montanorum* 62; *~ musculorum Scythicorum* 215; *~ praetoria* 68; *~ quingenaria* 61; *~ quinta pedaturae superioris* 210; *~ I Raetorum equitata* 62; *~ III sagittariorum* 62; *~ I Sugambrorum tironum* 62; *~ I Thracum Syriaca equitata* 62, 65; *~ I Tyriorum Sagittariorum* 62; *~ I Ubiorum* 62, 65, 70, 71; *~ II Ubiorum* 62; *~ XXII voluntariorum* 62
collège 84, 86, 87, 92, 99, 113, 114, 122, 132, 135, 228
colonia 36, 74, 97; *libera et immunis* 74, 97
colon 39, 46, 72, 75, 77, 78, 81—83, 100—102, 104—106, 109—114, 222, 223, 224, 258, 262—265
Columella 75, 221
Comentiolus 176, 297
comes 238—240; *~ commerciorum* 238; *~ foederatorum* 171; *~ sacrarum largitionum* 238, 239
Cominius Secundus 58
Cominius Claudianus Hermafilos, Titus 105, 133
Cominius Euxenides le Jeune, Titus 106
comitatensis 210, 215—217
commentariensis 210
Commode 130
Communauté des Grecs v. *Koinon ton Hellenon*
Conacu 96
conciles 288, 289
concilium provinciae 37, 51, 97, 135

Concorde (divinité) 28, 119
conductor 75, 83, 94, 97
confiscatio 98
Conimund 252
consacranus 135
conseil v. *boula, boule*
~ de la province v. *concilium provinciae*
~ des vieux v. *gerousia*
conseiller v. *bouleutes*
consistens 46, 86
Constance Ier Chlore 157, 158, 279
Constance IIe 161—163, 166, 167, 187, 190, 205, 210—214, 218
Constance le Lydien 264
Constant IIe 177, 207, 247
Constanța v. Tomis
Constantia 162, 196, 292
Constantiana(e) 162, 192, 196
Constantin le Grand 33—35, 73, 115, 155, 156, 158—165, 168, 170, 172, 180, 184, 187, 192, 200, 205, 209, 211, 213, 215, 218, 220, 227—229, 238, 243, 250, 254, 256, 258, 260, 262, 264, 268, 273, 279, 280, 286, 287
Constantin IVe Pogonat 177, 247
Constantin Porphyrogénète 196, 247
Constantiniana Daphne 161, 164, 173, 256
Constantinopole 156, 158, 161, 164—169, 174, 176, 177, 197, 206, 228, 238—242, 246, 251, 252, 256, 264, 266, 267, 278, 281, 282, 288, 289, 293
Constitutio Antoniniana 73, 98, 102, 115
conventus civium Romanorum 87, 88, 105
Coralli 37
Corbu de Sus 46, 70, 91, 157, 163, 254
Coré 76, 131, 132
Corinthe 91, 231
Cornelius Fuscus 29
Cornelius Lentulus, Cnaeus 25
cornicularius 58, 59
Corpus Iuris Civilis 178, 264
corrector 97
corvée v. *munus*
Costinești 77
Costoboques 33, 128, 154
Cotys 26
Cranea 199, 231, 232, 247
Crassus v. Licinius Crassus, Marcus
credentia 292
Credința 96
Crimée 173, 247
Crispus, Caius 260, 286
Crobides 37, 41
Crucea 82
crux 267, 292
crypte 182, 188, 200, 277, 282, 283, 287
Cumpăna 42, 77
cuneus — D(almatarum?) 216; *~ equitum Arcadum* 210, 213; *~ equitum armigerorum* 210, 213; *~ equitum catafractariorum* 185, 210, 212; *~ equitum scutariorum* 179, 210, 212, 215; *~ equitum Solensium* 181, 210, 212; *~ equitum stablesianorum*, 183, 210, 212, 215
curator 99, 264; *~ civitatis* 97, 115; *~ cohortis* 64
curia 50, 110, 118, 178, 259, 265
curialis 50, 178, 258, 260
cursus — honorum 103; *~ publicus* 237
custos armorum 59, 61
Cybèle 89—91, 94, 125—127, 129—133, 134, 286
Cyclades 243
Cyprianus 154
Cyrenaïque 65
Cyrille 181
Cyzic 90, 91, 93, 105, 251

Daces 25, 29, 30, 54, 63, 64, 83, 112, 128
Dacie 30, 38, 50, 51, 58, 60, 63, 65, 66, 68, 117, 125, 154, 205, 259, 269, 296; ~ Mediterranea 291; ~ Ripensis 206, 207
Dada 287
Dăeni 71
Dalmatie 25, 63
damos 39
Daphne v. Constantiniana Daphne
Dapyx 25, 38
Darius 22
Dasius 181, 288
De Boor, Carl 181, 183, 185, 254
Décébale 29, 30, 38, 128, 129
Decius 33
decumanus 118, 124, 202, 274, 276
decurio — alae 63, 64; *~ civitatis* 50, 260; *~ municipii* 54, 108, 261; *~ territorii* 48, 114; *~ turmae* 61
deditícius 39, 102, 104—106, 108—112, 114, 263
defensor civitatis 178, 260; *~ plebis* 260
dekaprotos 46, 100
Deleni 86, 229, 230
délimitation v. *centuriatio*
Délos, ligue de 22
Delphes 45
Delta du Danube, 20, 166, 168, 173, 177
Deman, Albert 140
Déméter 75—78, 98, 126, 129, 131, 132, 133, 217
Demetrianus 144
demos 40, 41, 43
dénéral 256
Dengizik 170
denier 61, 73, 88, 96, 99, 100, 110, 134
Denthielètes 25
Dervent 71, 213, 233
Deultum 90
Deus sanctus — aeternus 285; *~ Sol* 285
diaconus 229, 288
Diane 80, 82, 129, 135
Dieu 290
Dimum 212
Dinogetia (Bisericuța Garvăn) 31, 33, 34, 49, 59, 60, 64, 66, 67, 70, 71, 80, 81, 85, 86, 93, 100, 109, 114, 123, 134, 157, 158, 168, 171, 174, 185—187, 189, 205—207, 210, 211, 213—215, 220, 222, 225—227, 230—233, 235, 240, 242, 245, 246, 251—256,

272–276, 281, 283, 284, 287, 291
diocèse 154, 155, 238
Dio Chrysostomos 24
Dioclétien 33–35, 73, 97–99, 115, 154–159, 163, 172, 180, 184, 185, 188, 195, 196, 205, 209–211, 213, 215, 218, 220, 228, 229, 237, 243, 254, 255, 257, 260, 264, 265, 268, 273, 279, 285–287
Dionysius Exiguus 289
Dionysodoros 105
Dionysopolis (Balcic) 24, 68, 89, 90, 133, 198, 253, 254
Dionysos 75–78, 80–82, 119, 122, 125, 127, 129–135, 217, 245, 284, 286, ~ karpoforos 133
Dioscures 89, 90, 126, 131–133
diplôme militaire 61–67, 82, 108
Dirigothia v. Dinogetia
dispensator 75
Dniestr 162, 164
2 Mai 41, 69, 76, 89, 103
dolium 202, 232
Domina 134
dominium 78, 82
Dominus, 134, 155; ~ Deus 267, 292
Domitia, via 87
Domitien 29, 58, 61, 65, 67
Domnus 132
domus 118, 123, 186, 270, 276
Doriens, 22
Dorobanţu 95, 111, 157, 254
Dorylaeum 91
douane v. *portorium*
2 Cantoane 79
23 August v. Amlaidina
doulos 288
draco 292
Drobeta (Turnu Severin) 161, 206, 216
droit – italique v. *ius Italicum*
~ latin v. *ius Latii*
Dromichaites 24
Dulcissimus 290
Dulgheru 51, 81, 94, 110, 135
Dumbrăveni 96
Dumnezeu 267
dumus 90, 132
Dunavăţu de Jos v. Cetatea Zaporojenilor
Dunăreni 71
duplicarius 63
dupondius 88
Durostorum (Silistra) 28, 37, 43, 53, 60, 61, 65, 71, 82, 90, 95, 128, 156–158, 163, 164, 169, 175, 207, 211, 213, 220, 241, 246, 253–255, 279, 282, 287, 290
duumvir 50, 54, 83, 111; ~ *iure dicundo* 54; ~ *quinquennalis* 50, 97, 100, 101
dux 157, 216, 238, 252, 261, 264; ~ *limitis* 162, 173, 218; ~ *Scythiae* 210

ecclesia 292
edictum Diocletiani de pretiis 89, 158, 127, 249
édit de Milan 158, 287
Egée, mer 197, 202, 231, 238, 241, 242, 243, 247, 252, 255, 283, 291
Egnatia, via 87
egregius 103
Egypte 87, 91, 93, 130, 134, 234, 244–246
Eleutherios 30
Enisala 70, 85, 92, 134, 191, 192, 254
Entolios le Césaréen 243
emporion 52
emporos 91
eparchie 197
eparchis v. *praefectus*
Ephèse 84, 90, 241, 242, 289
Epictète 287, 289
epinoia 269
Epiphanée de Cilicie 243
episcopus v. évêque
Epona 134
eponymon 200
equestre, rang, v. *ordo equester*
equites 59, 64; ~ *sagittarii iuniores* 217, ~ *scutarii* 181
ergolabos 229
Eros 126, 131, 134
esclave 39, 43, 57, 66, 74–78, 81, 82, 96, 97, 101, 104–106, 109–114, 131, 237, 257, 258, 262, 263
Espagne 130, 140, 167
Ethiopie 173
euergetes 29, 40, 41, 43, 73, 78, 104–107, 110, 112, 113
Euménès 157
Eunapios 157, 166
Eusèbe de Césarée 157, 223
Eusignius 264
Evangelicus 289
évêché 166, 183, 192, 197–200, 202, 204, 205, 257, 260, 262, 266, 270, 271, 277, 289–281
évêque 163, 169, 178, 238–241, 243, 257, 259, 262, 277, 284, 288–290
exactio 98, 99
exagium 238
exarchus 179
exceptor 210
excidium 34

Faidros 133
familia vectigalis 88
fanum 28
Fausta 279
Faventia 94
Făgăraşu Nou 51, 81
fédérés v. *foederati*
Fileinos, fils de Fileinos 104
Filimon Sîrbu 77, 90, 120
fiscus 79, 88, 96, 99; ~ *provinciae* 97
Fîntînele 46, 78, 91, 106, 122, 127, 129, 134
flamen 130, 135
Flaminia, via 87
Flavia Neapolis 90
Flaviana (Rasova) 52, 54, 59, 60, 71, 82, 95, 111, 135, 157, 166, 210, 215, 254, 280
Flaviens 29, 47, 49, 51, 55, 63, 65, 66, 70–72, 96, 112, 117, 130

Flavius Faros 104
Flavius Germanus 261
Flavius Iosephus 28, 38
Flavius R... 48, 108
Flavius Servandus 238, 239
Flavius Stercorius 183, 216, 219
Flavius Theodoros, Publius 105
Flavius Poseidonius, Titus, 41, 105, 133
Flavius Sabinus, Titus 26, 79
Floriile 39, 54, 83, 112
flotte v. *classis*
foederati 161, 169, 170, 174, 176, 184, 192, 196, 201, 205–207, 217, 218, 224, 237, 263
foedus 23, 28, 35, 161, 167, 168; ~ *aequum* 28, 35, 39; ~ *iniquum* 35
follis 170
Fonteius Agrippa, Caius 26
forum 118, 202, 271, 272, 274
Fortune 126, 132, 134
– Redux 135
France 124
frigidarium 121
Fritigern 165, 263
frumentarius 59
Fundi 94
fundus exceptus 83, 98

Gabranus 45
Gades 87
Gaïnas 169
Gaionas 218
Gaius 102
Galaţi 71
Galatie 48
Gălbiori 52, 111, 135
Galère 157, 158
Gallien 33, 34
Gargilius Martialis 221
Gaule 87, 93, 94, 130, 140, 159, 169
Geleontes, phylę 41, 43, 45, 78
gentiles 75
Genucia 24
Géographe de Ravenne 185, 198
Geoponica 221
Gépides 169, 252
Gerania (Ekrene) 146, 199
Germanie 63, 65, 66, 128, 231
Germanus 172
Gerontios, commandant 167
Gerontios, évêque 289
Gerontios, *praefectus Urbi* 186, 240
gerousia 29, 31, 40, 92, 99, 131, 134
Gètes 22, 24–26, 37–39, 48, 85, 231, 295
Ghermea 70, 80
Ghindăreşti 71
Gibastes 180, 181, 218
Gîrliciu v. Cius
gladiateur 119, 120
Glycon 99, 126, 131, 132
Gordien 33, 90, 126
Goths 34, 38, 119, 160–165, 167–170, 176, 185, 190, 194, 195, 198, 200, 201, 205, 217, 218, 224, 237, 243, 249, 250, 258, 260, 262, 263
Gracques 74
Gratiana 166, 182, 210, 214
Gratien 165–167, 214, 224
Grèce 38, 173, 175, 196, 218, 234, 238, 242, 247, 252, 267, 278
Greuthunges 164, 168
Guelengik 199
Gura Canliei 135
Gura Dobrogei 46, 78
gymnase 119, 122

Hadès 126, 129, 132
Hadrianopolis v. Andrinople
Hadrien 30–32, 41, 42, 54, 58, 64–66, 73, 75, 83, 87, 101, 102, 125, 130, 133,134
Haemimontus 155
Haemus, montagnes 176, 246
Halicarnasse 248
Halmyris (Independenţa) 31, 33, 34, 47, 49, 55, 60, 67, 70, 79, 85, 92, 100, 108, 114, 122, 123, 127, 134, 158, 168, 190, 191, 205–207, 220, 253, 254, 256, 273, 287
Hannibal 23
Harpocrate 90, 281
Hârsovo 213
Hecataios 31, 47
Hécaté 126, 132
hekatontarches 61
Hellanicos de Mytilène 37
helker 124
Hémésa 94
heorte 133
Héra 83, 129, 131; ~ Basilissa 200, 286
Heraclée Pontique 22, 89–91, 93
Heraclée de Macédoine 250
Héraclès 125–127, 130–135, 245, 281, 284, 286; ~ Farangeites 131; ~ Ripensis 200, 220, 286; ~ Saxanus 86, 127, 135; ~ Victor 134
Heraclius 172, 176, 177, 207, 225
Herakleis, phyle 45
Herennius Apollinarius 104
Hermes 89, 90, 125, 129, 131–133
Hermione 90
Hermogenes le Cyzicien 105
Hernac 170
Herodote 22, 37
Heros 132–134, 281, 286; ~ Dosaenos 131, 132; ~ Epiphanes 132; ~ Htonios 132; ~ Katahtonios 132; ~ Kataikadios 132; ~ Manibuzos 63; ~ Manimazos 132
Hespérides 281
Hestia 129
Hexapolis 37, 133
Hi..., vicus (Dorobanţu) 52, 81
hiereus 132, 133, 288
Hieroclès 180–184, 187, 189, 190, 193, 196–200, 254
hierofantes 133
hieronautes 132
Hippodamos de Milet 118
Hîrşova, v. Carsium
Historia Augusta 33, 34, 84, 156

Histria 19, 20, 22, 24, 26, 29–31, 33, 34, 39–41, 43, 45, 49, 54, 55, 59, 61, 64, 68, 69, 77, 79, 85, 86, 89, 90, 95, 100, 106, 107, 110, 112, 113, 115, 120, 121, 127, 133, 135, 157, 159, 163, 166, 168, 171, 174, 192–195, 198, 203, 205–208, 212, 216, 222, 225–227, 232, 233, 235, 242, 245, 250, 251, 253, 254, 260, 268–274, 276–278, 281–283, 285, 286, 290, 291
homo novus 103
honestiores 73, 104, 106, 115, 258
Honorius 168, 224, 258, 260, 291
honos 40, 97
Hopletes, phyle 41
Horace 38, 116
Horia 51, 59, 81, 86, 123, 135, 254
Hormisdas 196
hormos 89
horostates 133
horothésia 27, 30, 31, 33, 39, 90, 100
horreum 58
humiliores 73, 104, 106, 115, 258
Huns 164–171, 173, 180, 183, 189, 206, 218, 250, 256, 257, 264
Hygie 132, 134, 135
Hypatius 264
hypodiaconos 244, 288
Hypsistos Theos 132

Ialomița 175, 257
Iantra 26, 36
Iatrus 206, 212
Ibérie 87, 92
Ibida 53
icona 292
Ictinos 118
Illyricum 25, 90, 159, 216, 252
imaginifer 59
imago 280
immunis 58, 59
imperium 154
impôt foncier v. *tributum soli*
Inde 173, 250, 256
Independența v. Halmyris
indictio 265
inquilini 75
Institutiones Iustiniani 102
insula 118
interpretatio Romana 130
intestinarius 230
Invictus 134
Ioannes 239
Ion Corvin 54, 95, 96
Ionie 241
Iorga, Nicolae 140
Isaccea v. Noviodunum
Isagoras, fils de Iatrocles 40, 104
Ishyros Theos 135
Isis 89, 90, 126, 130–132, 281
Istria, village 46, 122
Italie 23, 50, 87, 88, 94, 95, 97, 101, 102, 125, 129, 159, 170, 246, 262
Itinéraire 89–95, 113–114
Itinerarium Antonini 99, 100, 181–183, 185, 187, 189, 190, 192, 197–199, 210, 211, 253
iudex potentissimus 164
iugerum 75, 77, 78, 40.
~~*iugum* 40~~
Iulianus 291
Iulius Fronto 77, 104
Iulius Iulianus 160
Iulius Vitales 51, 60
Iulius Pollio, Caius 106
Iulius Quadratus, Caius 82, 111, 127
Iulius Iulianus, Lucius 49, 80
Iulius Capito, Titus 89, 99
iuniores 216, 217
Iunius Soranus 165, 243
Iunio 118, 129, 132; ~ Regina 135, 200, 286
Iupiter 118, 129, 130, 192; ~ Capitolinus 28; ~ Dolichenus 80, 90, 91, 108, 120, 122, 123, 126, 127, 132–134; ~ Olbiopolitanus 286; ~ Optimus Maximus 131–135, 286; ~ Optimus Maximus Dolichenus 135; ~ Optimus Maximus Tonans 82, 135
ius – civitatis 94, 102, 179; ~ *comercii* 87, 103; ~ *conubii* 103; ~ *honorum* 103; ~ *Italicum* 36, 74, 97, 99; ~ *Latii* 74, 83; ~ *Latii maioris* 50, 102, 108, 109, 111; ~ *Latii minoris* 50, 102, 108, 109, 111; ~ *legis actionis* 103; ~ *postliminii* 57; ~ *privatum* 103; ~ *provocationis* 103; ~ *publicum* 103; ~ *sacrarum* 103, 286; ~ *suffragii* 103; ~ *vitae necisque* 101
Iustinus 22
Izvoarele v. Sucidava
Izvoarele (dép. de Tulcea) 134

Jean 292
Jean, évêque 289
Jean, l'Evangile de 246, 284
Jean d'Antioche 171, 199, 250, 263, 264
Jean Cassien 19, 289
Jean Chrysostome 161, 289
Jean Malalas 170, 171
Jean Maxentius 289
Jean Zonaras 177
Jésus-Christ 246, 284, 288
Jirlău 70, 80
Jordanes 29, 187
Jovien 163
Julien l'Apostat 163, 164, 216, 255, 287
Junon v. Iuno
Jupiter v. Iupiter
Justin Ier 172, 183
Justin IIe 175, 180, 184, 207, 218, 222, 252
Justin, commandant 174
Justiniana Prima 179
Justinien 31, 102, 170, 172–174, 178–181, 183–187, 189, 193, 195–197, 199, 202–204, 206, 207, 216–218, 225, 227, 240, 243, 264, 271, 289–291

Kamasis 287
Karanis 234
Karm Abou Mina 244

Kei... (kome) 41, 104
kentoria 40
Killas 280
kleros 40
Kniva 34
Koinon ton Hellenon 37, 106, 131–133, 135
Koloe 241
kome 41, 46, 78, 83
Kouprou 185
Koutrigours 174, 180, 181, 186, 189, 206
Kranevo 199
Kreas v. Cranea
ktetor 178
Kyndaias 287
Kyras 229
Kyrillos 287

Laberius Maximus, Manius 31, 43, 45
laconicum 121
laeti 75
La Graufesenque 83
Lel 37, 38, 46, 77, 105, 106, 108
Lalkos pyrgos 46, 70, 77, 78, 91, 100, 105, 106, 113
lamprotate 33, 40, 41, 43, 107, 115, 120, 121
lamprotatos v. *clarissimus*
Lanciarii iuniores 216, 219
lanciarius 211, 215
Laodicée de Syrie 94, 241
lararium 245, 286
Lares 131, 276
laticlavius 103
latifundium 75, 78, 83
Latinus 66, 108, 115
latrunculus 162
La Turbie 124
Lazu 42, 69, 77
lectarius 230
legatus — *Augusti pro praetore* 36; ~ *legionis* 58
legio — *V Alaudae* 28; ~ *II Augusta* 61; ~ *VIII Augusta* 25; ~ *VII Claudia* 28, 61, 211; ~ *XI Claudia* 31, 37, 43, 51, 53, 59–61, 63–65, 69–71, 211; *Pia Fidelis* 134; *Pontica* 60; ~ *XII Fulminata* 61; ~ *XIII Gemina* 61, 68; ~ *II Herculia* 157, 180, 184, 210–215; ~ *I Iovia Scythica* 60, 157, 185, 187, 189, 210, 211, 213, 214; ~ *I Italica* 28, 29, 31, 37, 47, 49–51, 55, 59, 60, 68, 70, 71, 134; *Moesica* 59, 60; ~ *V Macedonica* 25, 28, 29, 31, 37, 49–51, 53, 55, 58–60, 64, 68–70, 81, 108, 109; *Dacica* 59, 60; ~ *Palatina primanorum* 216; ~ *ripariensis* 210; ~ *IV Scythica* 25, 68
leiturgia 99, 100
Lentiarion 33, 119, 197
Léon Ier 170, 289
Leontius 291
Lesbos 45
lex 41, 292; ~ *Hadriana de rudibus agris* 75, 101; ~ *Manciana* 75, 101; ~ *metalli Vipascensis* 83
Lezoux 83, 93
Liber Pater 80, 83, 135
libertare 292
libertus 43, 66, 102, 104, 106, 108, 109, 114
Libida (Slava Rusă) 20, 52, 53, 55, 60, 71, 82, 86, 91, 95, 100, 111, 123, 127, 135, 179, 204, 254, 278
libra 240
librarius 58
Liburna Armata 67
Licinius 156, 158, 160, 192, 200, 215, 220, 223, 228, 255, 273, 280, 286–289
Licinius Stolo, Caius 74
Licinius Lucullus, Lucius 23
Licinius Crassus, Marcus 24–29, 112
Limanu 76, 104
limes 30, 33, 66, 128, 157, 162, 167–169, 172, 174, 176, 177, 181–185, 187, 190, 199, 203, 205–208, 210, 211, 213–220, 223, 233, 242, 245, 246, 252–255, 261, 265–268, 280, 282, 292, 293, 296, 297
limitanei 38, 39, 173, 176, 191, 207, 209, 210, 216–218, 261, 262, 265
Livius, Titus 24
locatio 74
logistes 64, 99–101, 115
Lucien de Samosate 126
Luciu 245
Lucius, fils d'Euaristos 84
Lucullus v. Terentius Varro Lucullus, Marcus
luminare 292
Luminița 82
Luncavița 70, 80, 187
Lupicinus 237, 263
Lydia 241

Macédoine 23, 25, 173, 242, 247, 250, 258, 262, 278, 283
macellum 118
Măcin v. Arrubium
magister 219; ~ *canabarum* 49, 50; ~ *equitum* 167; ~ *militum praesentalis* 172; *militum per Thracias* 171–173; *utriusque militiae* 169; ~ *vici* 47, 54, 108, 111
Magnésie sur Méandre 45, 241
Mahmudia v. Salsovia
maiorarius 78, 106
Malaia Perescepina 249, 257, 290
Mamala 42, 77
Mânes 132–135, 286, 287
Mangalia v. Callatis
Manius Bassianus, Titus 78
Mantenius Sabinus 51
manumissio 101
Marc Antoine 23, 25, 26
Marc Aurèle 30, 32, 33, 47, 55, 73, 88, 90, 96, 97, 99, 101, 119, 125, 130, 154
Marcellinus Comes 168, 187
Marcianopolis 45, 89, 90, 95, 157, 164, 168, 175, 203, 206, 223, 237, 254, 255, 263
Marcien, l'empereur 169, 170
Marcien, tribun 183, 216, 219
marcomaniques, guerres 110, 114
Marcus, *principalis* 260
Marcus Tomitanus 84
Marius 57

Markellos 247
Marmara, mer de 241
Mars — Conservator 192, 286; ~ Ultor 130, 136
Martius Verus 58
martyr 163, 181, 191, 200, 220, 243, 277, 282, 283, 287—289, 292, 293
mater — dendrophorum 132, 135; ~ *Deum Magna* 286; ~ *dumi* 132; ~ *Romanorum* 132
Maurice Tibère 175, 176, 180, 186, 199, 207, 293
Maxence 264
Maxime de Tyr 75
Maximien 156—158, 211
Maximus, martyr 287
Maximus, prêtre 260, 286
Mazaca 90
Medgidia v. I Urb. ..., vicus
medicus 58, 60, 63
Melitis 244
Memnon 22
Men 126
Menander Protector 252, 255
Menandre 37
Menophilos Bassos 91
mercati 118, 119
mercator 87
merces illicitae 87
Mercure 129
Mésie 25—29, 62, 64—66, 71; ~ Inférieure 29, 33, 36, 43, 45, 46, 48, 51, 62—67, 70, 97, 99, 264, 280; ~ Prima 167; ~ Secunda 155, 156, 160, 163, 164, 167, 169, 170, 175, 199, 206, 207, 212—214, 224, 231, 238, 243, 246, 246, 252, 253, 259, 264; ~ Supérieure 63—66, 155, 160, 175
mesohoros 133
Messambria (Nesebăr) 23, 24, 89, 133
Messia Pudentilla 46, 68, 78, 106
Metropolis (Pontou = Tomis) 28, 31, 42, 113, 126, 132, 196
Mihai Viteazu v. Buteridava, vicus
Mihăilescu, Vintilă 295
Milan 158
Milanu, promontoire 187
miles 64, 58—61
Milet 250
milites 213—214; ~ *Cimbriani* 213; ~ *nauclarii* 210, 215; ~ *nauclarii Altinenses* 214; ~ *primani* 216, 219; ~ *primi Constantiani* 162, 210, 211, 214; ~ *primi Gratianenses* 210, 213, 214; ~ *quinti Constantiani* 162, 210, 214; ~ *ripenses* 217; ~ *Scythici* 183, 210, 213, 214; ~ *secundi Constantiani* 184, 210, 214; ~ *superventores* 180, 210, 213
militiae equestres 61, 103, 105
milliarium 69, 70, 88, 89—81, 93—95, 113, 114, 157, 166, 168, 185, 253—255
Minerve 118, 129, 130, 132, 135
mine v. carrière
Mînăstirea Saun 93
Mircea Vodă (dép. de Constanţa) v. Tres Protomae
Mircea Vodă (dép. de Tulcea) 51, 59, 81 123, 127, 135
Mirişte a 95, 166, 254
Misenum 67
missio — agraria 58, 61, 67; ~ *honesta* 61; ~ *nummaria* 58, 61, 67
Mithra 90, 91, 94, 95, 120, 122, 123, 126, 127, 130—135
Mithridate VIe Eupator 23
Modestus 224
Moires 132
Moldavie 76, 161, 163, 172
Monianios 40
monophysites 289
monumentum 267
monument triomphal v. trophée
Montana 65
Morava 25
mors 267
Moşneni 41, 76, 84, 104
municeps 49, 80, 83, 112, 115
municipium 32, 33, 36, 49, 50, 52, 54, 55, 70, 74, 79, 83, 94, 97, 108—111, 115, 123, 135, 200
munifex 58
Munténie 161, 225
munus 40, 75, 78, 97—100, 196, 220
— *patrimonii* 97
— *personale* 97
— *sordidum* 97; *et extraordinarium* 259
Murfatlar 42, 77
Murighiol (aujourd'hui Independenţa) v. Halmyris
musculi Scythici 210
Muses 132, 135
musivarius 230
Muzait v. Sacidava
mystarhes 132

Naissus (Niş) 34
Nalbant 48, 79, 108, 134
naos 276, 277, 288
Narcissiani, vicus (?Cocoşu) 42
Narses 218
narthes 200, 242, 265, 288
Nastradin 54, 82, 112
nauta 95
navarque 67
Neapolis 90
Neatîrnarea 46
negotiator 87
Némésis 125, 126, 131, 132
neopitos (ou *neophotistos*) 288
Nepotianus 260
Neptun (dép. de Constanţa) 230
Neptune 129
Neron 25, 27, 28, 89, 130, 132
Nerva 28, 29, 81
Netao 169
Nevius Palmes Theotimianus 238, 247
Nicander 108
Nicée 91, 94
Nicolaos de Damas 38
Nicomédie 90, 91, 156, 158, 161, 251

Nicopolis ad Istrum 30, 85, 89, 93–95, 163, 246
Niculiţel 49, 80, 93, 108, 122, 123, 134, 158, 163, 188, 211, 283, 287
Nil 281
Nisconis v. Scupi
Nistoreşti 46, 78, 91, 106
nobiliores 261
nobilitas 103
Nonnas 243
Nonnelos 243
Nono v. Novus, vicus
notarius 164
Notitia Dignitatum 155, 156, 179–181, 183, 185, 187, 189, 190, 193, 199, 210–212, 214–217, 238, 253
Notitiae Episcopatuum 181–183, 185, 187, 189, 190, 198–200, 204, 254, 290
Novae (Sviştov) 26, 29, 37, 55, 60, 63, 90, 212, 254
Noviodunum (Isaccea) 20, 28, 31, 33, 34, 36, 48–50, 52, 55, 59, 60, 67, 70, 78–80, 85, 90–92, 100, 108, 115, 122, 123, 134, 156–159, 162, 164–166, 168, 169, 185, 187, 188, 203, 205–207, 210, 211, 213, 214, 220, 223, 230, 237, 241, 252–256, 268, 273, 287, 290
Novus, vicus (Babadag) 54, 70, 82, 95, 100, 111, 191, 192, 223, 233
numerarius 210
Numérien 34
numerus 61; ~ *civium Romanorum* 62; ~ *Dalmatarum* 62; ~ *scutariorum* 62; ~ *singularium* 62, 66; ~ *Surorum sagittariorum* 62
Nuntaşi 46
Nymphes 77, 78, 126, 127, 132, 133

Obulenses 37
Octavien v. Auguste
Octavius Fronto, Sextus 67
Odessos (Varna) 24, 89, 133, 177, 198, 232, 247, 253, 254, 256, 288, 290
Odotheus 168
Odryses 22, 26, 38
Oescus (Guiguen) 25, 29, 58, 90, 94, 161, 253, 254
officialis 210
officina 230
officium 210
oiketor 178
oikodomos 229
oikonomos 90, 99
Oinenses 37
Oinopes, phyle 41
Olbia 24, 47, 89, 90, 93, 108, 238, 247, 265
Olt, vallée de l' 257
Olténie 161, 225, 255
Oltina v. Altinum
Omonoia 131
oppidum 48, 198, 260
Oppius Sabinus, Caius 29
Optimus Princeps 136
optio 58–61
opus – *caementicium* 124; – *graecum* 120, 123; ~ *incertum* 119, 122; ~ *mixtum* 119, 121, 122; ~ *quadratum* 124; ~ *signinum* 119
Orange 45
orare 292
ordo 48, 50, 54; ~ *equester* 58, 61, 67, 68, 72, 87, 97, 102–105, 109, 113, 115; ~ *senatorius* 58, 72, 83, 87, 97, 102–104, 112, 155, 258, 261
Orgame 47
Orlovka 59
Orosius, Paulus 168
Osiris 90
Ostia 87
Ostrogorsky, Georges 156
Ostrogoths 166, 168, 170
Ostrov 70, 71, 81, 86, 95
Outigours 174
Ovide 21, 26, 27, 37, 48–50, 59, 67, 68, 75, 77, 84, 119, 132
Ovidiu (dép. de Constanţa) 69, 85, 120, 191, 195, 223, 254
Ovinius Tertullus, Caius 46
Ozobia 287

paganus 286, 292
palaestra 121
Palestine 234
Palladius 221
Pamphylie 241
Panduru 46
Panegyrici Latini 163
panegyris 133
Pannonie 25, 63, 64, 160, 167, 169, 246
Pantelimon v. Ulmetum
Pantheon 125
Papas, fils de Theopompos 106
papilio 58
Parsal..., vicus 46
Parthenopolis (Costineşti) 42
Parthes 58, 161
pater 133; ~ *civitatis* 178; ~ *dumi* 132
Paternus 238–241, 284, 289, 290
Patriciolus 198, 264
patrimonium Caesaris 96
patron 81
Paula 244
Paul le Syrien 244
Pautalia 91
Păcuiul lui Soare 238, 256
Pârvan, Vasile 19, 141, 192, 200, 203, 204, 226, 227, 235, 295
peccatum 292
Peceneaga 70, 81
pedatura (portion d'un mur) 219, 220, 259, 269
pedatura (portion de *limes*) ~ *inferior* 210; ~ *superior* 210
pension v. *missio*
Pentapolis 37, 133, 134
peregrinus 61, 66, 102, 104–114
Pergame 23, 91, 125
Perinth 90
Perses 163, 164, 175

Pessinus 90, 91
Petra, vicus (Camena) 54, 100, 111, 123
Petronius Annianus 160
Petrus 199
pictor 130
Pierre 175, 176
pistorium 235
Pistus (Muzabey) 199
Phaidros 41, 105
Pharsale 24
Phénicie 234
Phidias 118
Philippe IIe 22
Philippe l'Arabe 33, 64, 89, 90, 154
Philippes 25, 242, 278
Philippopolis 45, 63, 78, 91
Philippos 287
Philostorgios 222
Philus 288
Phocas, empereur 176, 207
Phocas 243, 292
phrourion 179, 199, 200
Phrygie 89, 91, 95, 241
phyle 41—43, 77, 99, 100, 105, 107
Piatra Roşie 70, 81
Picusculus 29, 45
Pietreni 54, 83, 96, 112
Piganiol, André 115
Placi Dol 291
Planina 94
plateypegiae 215
Plautius Silvanus, Tiberius 29
Plautius Silvanus Aelianus, Tiberius 26, 29, 37, 39
plèbe 258, 259, 263
plethos 43, 106
Pline l'Ancien 37
Pline le Jeune 45, 75
Plopeni 54, 95
Plotius Iulianus 58
Plutarque 26
Pluton 129, 132
Poarta Albă 42
poids 238, 256, 279
polihnion 27
polis 23, 178, 179, 182, 198
polisma 199
polites 43, 106
Polybe 75, 91
pompé 133
Pompée le Grand 23, 24, 74
Pompeius Valens, Lucius 78, 91, 106
Pomponius Mela 75
Pomponius Pius 27, 30
Pomponius Flaccus, Lucius 26
pont 94
Pont, royaume 22, 23
pontarque 104—106, 120, 131, 133, 134
pontifex 135; ~ *Maximus* 129, 130
Pontos 126, 238
Popina 70
port 84, 87, 89—95, 112, 122, 123, 182.187, 190, 197, 235, 241, 256, 271, 273, 283
Portes de Fer 255
portorium 86—88, 90, 92, 94—96, 98—100, 110, 112, 113, 115, 236—244, 256; ~ *Illyrici* 87; ~ *Illyrici utriusque et ripae Thraciae* 87, 89; ~ *ripae Thraciae* 87, 90
Poseidon 77, 79, 90, 129, 132, 133; ~ Helikonios 133; ~ Tauros 133
possessor 178
Postumus 67
Potaissa 50, 58, 59
potentiores 261
praefectura — orae maritimae 26; ~ *ripae Thraciae* 26, 36
praefectus — Aegypto 103; ~ *alae* 61, 63, 103; ~ *annonae* 103; ~ *castrorum* 58, 59; ~ *civitatium* 25; ~ *classis* 67, 68, 78, 103, 108; ~ *cohortis* 61, 65, 103; ~ *equitum* 63, 69, 212; ~ *legionis* 184, 210, 211, 215; ~ *orae maritimae* 68; ~ *praetorio* 103, 154; ~ *ripae* 214, 215; ~ *ripae legionis* 180, 210; ~ *ripae Thraciae* 26, 68; ~ *territorii* 50; ~ *Urbi* 186, 240
praepositus 183, 216, 219
praeses 155, 157, 195
praesidalis 155, 196
praetorium 58
pragmateutes 77, 104, 288
prata 48, 49—51, 57, 74, 75, 79, 81, 114
presbyter 288, 292
Priape 134
Pricopan, montagnes 20
primus pilus 58, 59, 68, 104
I (primus?) Urb. .., vicus (?Medgidia) 52, 82, 111
princeps — loci 39, 42, 52, 54, 77, 82, 83, 105, 111, 112; ~ *officii praesidis* 261
principalis 58, 59, 64, 68, 260
principia 58
Priscus 175, 183, 206, 250, 256, 258
Probus 34, 121, 122, 156, 190, 224
Proclinus 179
Proconèse 188, 241, 243, 250, 281
Procope de Césarée 171—174, 179, 181, 183, 184, 189, 190, 192—194, 196, 197, 199, 200, 202, 204, 206, 207, 214, 216, 223, 225, 291, 297
Procopius 164
procurator 37, 75, 77, 83, 94, 97, 99, 103, 105, 114
Promontorium Tirizis 198
Promotus 168
Proserpine 126
prostates 132
protector 210
proteuontes 178
Protobulgares 170, 171
provincia 29, 155
Pruse 84, 90
Prusias sur Hypios 90
Prut 165, 257
Pseudo-Scymnos 37
Ptolémée 49, 58
publicanus 87, 96, 97
Pulchérie 279
Pulchra Theodora 193

Puteoli 87
pyrgos 41, 60, 69

quadragesima 292
quaestor 54, 97, 100, 101, 108
~ *Iustinianus exercitus* 243
quinquennalis 49, 50, 54, 98, 110, 216
~ *territorii* 49, 51, 75, 82, 100, 114
quinta et vicesima venalium mancipiorum 98
Quintilien 287
Quintionis, vicus (Sinoe) 46, 52, 70, 78, 85, 91, 100, 106–108, 122, 134

Rachelu 70, 80
rang v. *ordo*
Rasova v. Flaviana
Ratiaria (Arcar) 25, 90
Rausimodus 160
Ravenne 67, 283
Razelm, lac 192
regio 75; ~ *Histriae* 45, 46, 55, 77, 78, 91, 100, 107, 113
res privata 96, 236
resurrectio 292
rex — Istrianorum 22; ~ *sacrarum* 129
Rhaiscuporis 26
Rhéa 129
Rheinzabern 83
Rhemaxos 22, 24
Rhodopa 155
Rhoemetalces Ier 26
Rhoemetalces IIe 26
Rhoemetalces IIIe 26
Rholes 25, 26
Rhomeon, phyle 41, 43
ripa Thraciae 26, 29, 37
Rîmnicu de Jos v. V..., vicus
rogare 292
rogatio 292
Rome 24–26, 28, 86, 90, 96, 117, 125, 128–130, 132, 155, 156, 170, 246, 288, 289
Rome (divinité) 118
Rosalies 77, 79, 99, 132, 134, 135
route 86, 88–95, 252–257
Rubrius Gallus 28

Sabazios 91, 127, 129, 130, 132, 133
sacer comitatus 211, 215
sacerdos 132, 133, 135; ~ *provinciae* 51, 109, 130, 135
Sacidava (Muzait) 28, 32, 34, 52, 55, 59, 60, 64–66, 71, 82, 95, 111, 123, 135, 174, 170, 181, 206, 207, 210–212, 215, 273
sacrae largitiones 236
sacrum palatium 215
Sadagars 170
Sagittarii iuniores 217
Saint Jean, basilique de Tomis 288
Saint Mina 179, 244
Salmorus v. Halmyris
Salone 158
Salsovia (Mahmudia) 20, 28, 47, 55, 60, 66, 70, 79, 92, 100, 108, 122, 134, 162, 189, 190, 210, 211, 213, 214, 220, 245, 253, 285
saltus 42, 75
Samos 91, 283
Samothrace, dieux de 132
sanctuaire 42, 46, 51, 77, 78, 81, 90, 91, 120, 133, 135
Sanctus Cyrillus 181, 200
Sandilh 174
Sanpaeus 45
Sappo 162, 185
Saques 37
Sarai[illegible] 51, 81, 94
sarcophage 126
Sardeis 39, 41, 76, 104, 234
Sarichioi 70
Sarinasuf 70
Sarmates 26, 38, 157, 160, 224, 262
sassanide, art 125
Sassanides 156
Satu Nou 71, 95
Saturne 129
Sava „le Goth" 165, 243, 257, 287
Savaria 94
Săcele 46, 70, 91
Sc... ca, vicus (Palazu Mare) 42, 69, 77, 105
sceaux 171, 188, 197, 207, 240, 241, 250–252, 255
Scenopesis, vicus 52, 81, 111
Schitu 77
Scires 170
Sclavins 172, 173, 175, 177, 187, 199, 203, 207, 252
sculptores ligni 230
Scupi (Skopje) 172, 199
Scutum Durae Europi 69, 89
Scythes 22, 26, 38, 163, 167, 171, 224
Scythia 38
Secundini, vicus 46, 78, 106–108
Securisca 212
Seimeni 39, 52, 71, 82, 95, 111, 181
Sélène 126, 132
semita 92, 95
sénat, sénateurs v. *ordo senatorius*
sénat municipal v. *boule*
sénateur municipal v. *bouleutes*
senatus consultum 41
Seppon 238
septimana 292
Septime Sévère 33, 58, 88
Sérapis 89, 90, 94, 130–132, 135
Serdica (Sofia) 45, 90, 291
Sorgioupolis 179
Sergis 244
sermo castrensis 125, 129
Servius Tullius 74
servus, de Dieu 288
sesterce 88, 90, 97, 102, 103, 115
Sévère Alexandre 66, 84
Sévères 33, 73, 75, 114, 115, 119, 127, 130, 133, 209, 252, 272, 293
sevir Augustalis 130
Sexaginta Prista 65, 67

sextarius 248
Sextus Lateranus, Lucius 74
Sfîntu Gheorghe, bras du Danube 190, 191
Sibioara 42, 69, 95, 120
Siculus Flaccus 46
Sidon 90
Sidyma 89
signa cohortis 65
signifer 58—61, 65
Silistra v. Durostorum
Silvanus 131; ~ Sator 82, 135
Singidunum 255
singularis consularis 63
Sinoe v. Quintionis, vicus
Sinoe, lac 27, 55, 61
Sinope 90
Siret, rivière 165, 185, 257
Sirmium 167, 175, 234
Siutghiol, lac 195
Sîmbăta Nouă 82, 86, 95
Sîntana de Mureş – Thcerneachov, culture de 162, 198, 249
Slava, ruisseau 204
Slava Rusă, v. Libida
Slaves 174—177, 185, 207, 231, 258, 297
Smyrne 90, 126, 241
sodalis 130
Sol 134, 135, 220, 245, 286
solde 57
solidus 175, 238, 252
Solinus 37
Somalie 245
Sophocle 37
soumi v. *deditícius*
sous-officier v. *principalis*
Sozomenos 167, 169, 196, 258, 259, 289
speculator 68, 69
speira 41, 105, 133; ~ Rhomaion 41
Spurius Cassius 74
statio 199, 254
Stefanus 229
Stein, Ernest 257
stèles funeraires 125—128, 135
Stephanos de Byzance 47, 198
Stephanus, évêque 198, 290
stipendium 43, 97
stolarque 67
Strabon 24, 27, 28, 37, 38, 68, 75
Strasbourg 216
stratagos 40
stratège 177
stratilates 252
Stratonis turris (Cap Tuzla) 42, 69, 90, 120
strator consularis 61
subseciva 41
Sucidava (Celeiu) 161, 206, 216, 232, 247, 255, 256
Sucidava (Izvoarele) 32, 52, 60, 71, 82, 86, 95, 96, 100, 111, 123, 127, 135, 165, 207, 212, 213, 215, 241, 251, 252, 255, 256
Suétone 29
Suidas 196
Suluc 49, 80, 93
summae honorariae 97, 98, 100, 110, 114
Sylla 23, 74
Symplicius 244
synedros 40
Synesios 263
synmystes 133
Syrie 65, 66, 87, 91, 93, 126, 234, 243, 244

Şeremet 46, 78, 91, 122
Şipote 96

tabernae 194, 270, 274
Tabula Peutingeriana 52, 95
Tacitus, l'écrivain 26, 48
Taifales 161, 166
Taita 51, 68, 69, 80, 94, 135, 254, 255
Talamonium 190, 210, 213
talentum 237
tamias 98, 99
Tariverdi 46
Tarragone 87
Tarse 84
Taseios v. Dasius
Tatarion 85
tector 230
Tekirghiol 42, 77, 105
Teliţa 49, 80, 85, 122, 123, 230, 232, 233
Telpiş 69
temple 27, 49, 80, 118—120, 122, 123, 134, 153, 202, 238, 287
Teos 92
tepidarium 121
Terentius, fils de Gaione 218
Terentius Tullius Geminus, Caius 27, 28
Terentius Varro Lucullus, Marcus 22—25, 27, 28
terra sigillata 86, 93—95
territoire 27, 31, 36, 40—43, 45, 48, 49, 51, 52, 54, 55, 57, 59, 74—83, 85, 86, 90, 91, 93—95, 97, 99, 100, 105—115, 120, 123, 134, 135, 192, 204, 225, 230, 261, 266, 290
tesselarius 230
tessera 277, 283
tesserarius 58, 61
tetrarchie 154, 157, 200, 264, 265
Tettius Iulianus 29
Thamugadi 118
Thasos 243, 250
théâtre 121
Thecla 243
thème 177
Thémistios 166, 183, 187, 216, 217, 219, 220, 224, 228, 237, 249, 250, 256, 269
Théodoret de Cyr 289
Théodoric 170
Théodose Ier 167, 168, 196, 205, 215, 217, 224, 228, 255, 258, 263
Théodose IIe 169, 183, 279, 281
Théophanes Confessor 176, 177, 179
Theophylacte Simocatta 175, 176, 199, 200, 204
Théotimos Ier „le Scythe" 169, 289
Théotimos IIe 289
Thera 45

thermae 31, 33, 48, 58, 118, 119, 121–124, 186, 188, 189, 194, 195, 197, 208, 209, 219, 269, 270, 274, 282
Thervinges 160, 263
Thessalonique 160, 251
Thiudimer 170
Thrace 24, 26, 29, 78, 155, 157, 159, 160, 164, 166–176, 206, 210, 216, 217, 224, 234, 237, 238, 246, 262–264
Thraces 22, 172, 295
Thucydide 37
thuribulum 232, 242
Tiana 90, 92
Tibère 28
Tibère IIe Constantin 175, 252, 264, 291
Tibur 125
Tilikion, phrourion v. Cilicum, castellum
Timoc 25
Timogitia 198, 253
Timotheos, fils de Timotheos 108
Timotheus 289
Timum 198
Tirissa 198
tituli picti 248
Titus, empereur 29, 48
Titus (ou Philus), évêque 288, 289
Tius 90
Tîrguşor 77, 90, 120, 126
Tocilescu, Grigore 200, 229
Tomis (Constanţa) 20, 22, 24, 27–31, 33, 34, 36, 39–42, 51, 54, 55, 61, 63–66, 68, 69, 76, 77, 84–86, 89–92, 94, 95, 99, 104–107, 112–115, 119, 120, 126, 127, 131–133, 155, 157–159, 162, 163, 166–169, 171, 195–198, 206, 207, 216–218, 220, 223, 228, 230–232, 234, 235, 238–247, 249–257, 259, 260, 262–265, 269–271, 273–275, 277, 279–285, 287–289, 291
Topalu 71, 95, 135, 182
Topologa 54, 82, 95, 111
Topraichioi 70, 191, 223, 226, 254
torna, torna frater 176
Torpilla 243
Traian (dép. de Tulcea) 66, 70, 81
traité v. *foedus*
Trajan 27, 29, 30, 32, 37, 43, 51, 54, 55, 58, 60, 63, 65, 66, 69, 74, 88, 97, 104, 113, 118, 124, 125, 128–130, 136, 159, 200, 252, 280
Tralles 45
Tranquillina 126
Transmarisca 65, 157, 164, 253, 255
Trei Protomae (Mircea Vodă) 52, 95
triarchie 154
tribunus 164; ~ *cohortis* 61, 64; ~ *legionis* 58, 61, 103; ~ *militum* 60, 65
tribus v. *phyle*
tributum — *levius* 98–100; ~ *soli* 97–102, 108, 113, 114
trierarque 67, 68
Trimammium 212, 216
Troesmis (Igliţa) 20, 26, 28, 31, 36, 37, 48–51, 55, 59, 60, 63, 64, 67, 70, 71, 80, 86, 90–92, 94–100, 109, 110, 114, 115, 123, 127, 135, 156, 157, 159, 162, 184, 185, 188, 210, 211, 214, 215, 233, 244, 253–255, 268
Troglodytes 37
Troianhissar 66
Troie 295
Tropaeum Traiani (Adamclissi) 20, 30, 32–34, 36, 54, 55, 59, 60, 64, 65, 71, 83, 86, 91, 95, 96, 101, 111, 114, 115, 124, 128, 135, 159, 160, 165, 166, 171, 174, 175, 181, 199, 200, 202, 204–208, 220, 222, 223, 225–235, 238, 242, 245–247, 250, 251, 254, 259, 261, 264, 265, 269, 271–274, 276–278, 280, 281, 283, 286, 290, 293
trophée d'Adamclissi 30, 83, 86, 118, 120, 124, 125, 128, 129, 136, 165, 216, 273, 280
Tulcea v. Aegyssus
Turcoaia 51, 81
Turda 54, 82, 95, 111
Turgiculus 29, 45
turma 61
turris 56, 60, 69
Turris 173, 256
Turris Muca..., vicus (Anadolchioi) 42, 77, 105, 120
Tyché 132
Tyras 59, 90, 247
Tzeiuk 218
Ţibriţa 29

Ukraine 284, 290
Uldis 169
Ulfila 163, 165, 167
Ulmetum, vicus (Pantelimon) 36, 39, 46, 52, 78, 81, 86, 91, 95, 100, 110, 111, 114, 127, 135, 157, 171, 173, 179, 192, 200, 202–204, 207, 215, 216, 219, 223, 226, 227, 231–233, 235, 254, 272, 273, 280, 286, 291
Ulpius Artemidorus, Marcus 43, 106, 134
Ulpius Longinus, Marcus 77
Urluchioi 42
Urluia 54, 83, 96, 112, 135
Ursicinus 183, 216, 219

V..., vicus (Rîmnicu de Jos) 46, 68, 78, 100, 106, 107, 122
Vadu v. Celeris, vicus
Val... (kome) 41, 104
Valachie 163, 169, 172, 175
Valea Nucarilor 127, 134
Valea Teilor 49, 80, 93, 108, 123, 134
Valens 154, 156, 163–166, 182, 183, 187, 191, 195, 196, 202, 205, 214–216, 222–224, 237, 241, 250, 254–256, 259, 262, 263, 288, 289
Valentiniana 166, 168
Valentinien Ire 163, 165, 216, 224
Valentinien, évêque 289
Valeria, famille 81, 110
Valeria Nene 108
Valérien 34
Valerius Felix 261, 280
Valerius Onesima 211

Valerius Proculus 211
Valerius Romulus 286
Valerius Thiumpus 211, 215
Valerius Victorinus 215, 280, 286
Valerius Longinus, Caius 108
Valerius, Lucius 67
Valerius Bradua, Marcus 33
valetudinarium 58
Vallis Domitiana (Agig'iol) 70, 100, 192, 253
vallum 62, 185, 188, 268
Valul lui Traian 42, 279
Vama Veche 69, 89, 159, 254
Varna v. Odessos
Varron 75
Văcăreni 70, 80
vectigal 98—100
Vedea, vallée 257
Venus 129, 134, 281
Vergobrittiani, vicus 51
Vespasien 26, 28—30, 41—43, 51, 63—67, 69—71, 75, 101, 102
Vesta 129, 130
Vestalis 26, 67
vétéran 42, 46, 47, 50, 51, 54, 55, 59, 61, 63, 64—66, 68, 74, 77—82, 88, 100, 102, 114—115, 140, 200, 297
Vetranio v. Bretanion
vexillarius 61
vexillatio 31, 47, 58—60, 181, 212, 213, 216, 217
via publica 95
vicarius 155, 247, 288
vicesima — hereditatium 98; *~ libertatis* 98
vicus 36, 39, 42, 46—49, 51, 52, 55, 75, 80, 81, 92, 100, 108, 111, 135, 140, 164, 166, 203, 263, 268
Vigile, pape 289
villa rustica 41, 42, 46, 48, 49, 51, 52, 54, 76, 77, 79—83, 85, 86, 108, 110, 114, 115, 119, 120, 122, 123, 134, 137, 188, 222, 223, 261, 263, 265, 276
village v. *kome* et *vicus*
ville v. *civitas*; ~ alliée v. *foederata*; ~ libre v. *libera*; ~ soumise v. *stipendiaria*
villicus 75, 81, 110; *~ portorii* 88, 94
villula 223
Viminacium 90
Vindanius Anatolius 221
Vindius Verianus, Marcus, 46, 49, 67, 68
vir — beatissimus 291; *~ clarissimus* 216, 219, 261; *~ illustris* 238; *~ magnificus* 291; *~ perfectissimus* 162, 185, 261; *~ ~ spectabilis* 155, 210, 261
Visigoths 163, 165, 167, 168, 170, 257
Visterna 85
Vitalianus 171, 172, 199, 263, 264, 289
Vitheric 166
Vlahii 71
voie v. route
vomer 227
Vulpe, Radu 204

Weiss, Jacob 295

xenos 43, 104

Zabergan 174, 186
Zaldapa (Abtaat) 166, 168, 171, 175, 199, 254, 264
Zalmodegikos 22, 24
Zenon 167, 170, 178, 197, 289, 290
Zeus 122, 129, 132, 133; ~ Casios 91; ~ Ombrimos 21, 76, 78, 83, 131, 133, 135
Zorile 96
Zosimos 157, 164, 167, 168, 196, 202, 205, 215, 224, 255, 263
Zotik 287
Zyraxes 25, 38